JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME XI

(Fasc. I)

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, rue de Buffon, 61

1914

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE

Tome V (1908).

E.-T. Hamy. Les voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud (1817-1827). — E.-T. Hamy. Les Indiens de Rasilly (1 pl., 6 fig.). — J. Humbert. Les documents manuscrits du British Museum relatifs à la colonisation espagnole en Amérique et particulièrement au Vénézuéla. — R. Blanchard. Les tableaux de métissage au Mexique (2 fig.). — M. de Périgny. Yucatan inconnu (3 pl., 2 fig., 1 carte). — M. Gonzalez de la Rosa. Les Caras de l'Equateur. — M. de Périgny. Les dernières découvertes de M. Maler dans le Yucatan. — E.-T. Hamy. La corbeille de Joseph Dombey (1 fig.). — Ed. Seler. Costumes et attributs des divinités du Mexique selon le P. Sahagun (14 fig.). — Capitan. Le XVIe Congrès international des Américanistes. — H. Beuchat et P. Rivet. La famille linguistique záparo. — P. Rivet. Note sur deux crânes du Yucatan (4 fig.). — G. de la Rosa. A propos de la redécouverte de la ville antique de Choquequirao. — G. Perrier. La figure de la terre.

Tome VI (1909).

H. Vignaud. L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb. — R. Blanchard. Survivances ethnologiques au Mexique (12 fig.). — R. Blanchard. Sur quelques géants américains (2 pl., 1 fig.). — L. Diguet. Histoire de la cochenille au Mexique (7 fig.). — Ed. Seler. Costumes et attributs des divinités du Mexique selon le P. Sahagun (*suite*) (30 fig.). — P. Rivet. Recherches anthropologiques sur la Basse-Californie (20 fig., 1 carte). — G. Hervé. Remarques sur un crâne de l'Ile-aux-Chiens, décrit par Winslow (1722) (5 fig.). — Mme Barnett. Étude technologique d'un tissu péruvien antique (1 fig.). — E.-R. Wagner. La légende du Cacuy. — R.-D. Wagner. Un huaco figurant un cas pathologique.

Tome VII (1910).

L. Diguet. Le maïs et le maguey chez les anciennes populations du Mexique (2 pl., 7 fig.). — R. Blanchard. Encore sur les tableaux de métissage du Musée de Mexico (9 pl., 1 fig., 6 graphiques). — Th. Koch-Grünberg. Die Uitóto-Indianer. Weitere Beiträge zu ihrer Sprache. — H. Vignaud. Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique. Un nouveau faux document. — Mme A. Barnett. Etude sur le mode de fabrication des frondes péruviennes antiques. — R.-D. Wagner. Massacre de Jules Crevaux d'après les dires d'un chef Toba. — A. Peccorini. Dialecte Chilanga. — C.-V. Hartman. Le calebassier de l'Amérique tropicale (*Crescentia Cujete*). Étude d'ethnobotanique (4 pl., 1 fig.). — E.-R. Wagner. La légende du « Cit-priu ». — P. Rivet. Les langues guaranies du Haut-Amazone. — Alex. F. Chamberlain. Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du sud (1 carte). — C.-E. Porter. Les études

REVUE D'ETHNOGRAPHIE ET DE SOCIOLOGIE

PUBLIÉE PAR

L'INSTITUT ETHNOGRAPHIQUE INTERNATIONAL DE PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

Fondée à la fin de 1909 par M. A. van Gennep, la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* est devenue en 1911 la propriété de l'**Institut Ethnographique International de Paris** qui en assure la publication. En ces quelques années, elle s'est développée au point de prendre place parmi les meilleurs périodiques consacrés spécialement à l'étude scientifique des mœurs, des coutumes, des arts et des institutions des différents peuples aux différents stades de leur civilisation.

La *Revue* publie des monographies descriptives, des articles de théorie et de critique, les communications faites aux réunions de l'Institut Ethnographique, des analyses et des comptes-rendus des ouvrages récents, le sommaire des périodiques ethnographiques et les Actes de la Société. En consultant la liste ci-jointe, on constatera que la variété des sujets traités est de nature à intéresser non pas seulement les spécialistes, mais aussi tous ceux que leurs voyages ou leurs affaires mettent en contact avec des populations curieuses à étudier.

Le service de la **Revue** *est fait gratuitement à tous les membres de l'***Institut Ethnographique International de Paris** *(voir au verso de la page suivante)*.

Prix de l'abonnement pour les non-membres : Paris 25 fr. ; Union postale, 27 fr.

ARTICLES ET COMMUNICATIONS

PUBLIÉS PENDANT LES ANNÉES 1910, 1911, 1912 ET 1913

Théorie générale :

Abou-Bekr-Abdesselam-Ben-Choaïb, *La divination par le tonnerre, d'après le manuscrit marocain intitulé : « Er-ra' adiya ».*

Carpenter (E.), *On the connexion between homosexuality and divination.*

Corso (R.), *I doni nuziali, studio critico-comparato.*

Decourdemanche (J.-A.), *La dîme aumonière musulmane.*

— *Du rapport légal de valeur entre l'or, l'argent et le cuivre chez les peuples anciens et les Arabes.*

Deonna (W.), *Futuristes d'autrefois et d'aujourd'hui.*
— *Quelques remarques sur la stylisation.*
— *Etudes d'art comparé.*
Gennep (A. van), *Remarques sur l'imagerie populaire* (25 fig.).
Huet (G.), *Le conte des sœurs jalouses.*
— *Puissance magique des animaux.*
— *Une forme du défi dans les romans de la table ronde.*
Regelsperger (G.), *Géographie humaine et ethnographie, à propos d'un livre récent.*
Reinach (A.), *Les trophées et les origines religieuses de la guerre.*
Rivers (W. N. R.), *La méthode généalogique dans les enquêtes ethnographiques.*
Saintyves P.), *Talismans et reliques tombés du ciel* (2 planches).
— *Les résurrections d'enfants mort-nés et les sanctuaires à répit.*
Voo (B. P. van der), *Les débuts de l'Etat d'après Vierkandt.*

Ethnographie préhistorique et historique :

Breuil (H.), *Dessins rupestres d'Espagne.*
— *Pseudo-instruments primitifs en quartzite de la région de Burgos.*
Chatterton-Hill (G.), *Le colonat romain et le servage.*
Crova (Mme B.), *L'industrie de la pierre en Mauritanie* (2 planches).
Deonna W.), *L'indétermination primitive dans l'art grec* (6 fig. et 1 pl.).
Gaillard Cl.), *Les tâtonnements des Egyptiens de l'Ancien Empire à la recherche des animaux à domestiquer* (19 fig. et 4 pl.).
Hooton (E. A.), *The Maadas, the Palatine, and the Terramare* (1 plan).
Jéquier (G.), *La panthère dans l'ancienne Egypte* (31 fig. et 1 planche).
Montet (E.), *Les sacrifices dans l'antique Israël.*
Pettazzoni (R.), *Paletnologia sardo-africana.*
Reinach (A.), *Fétiches étoliens* (3 fig.).

Europe :

Andrée (R.), *Taufe totgeborener Kinder in Tirol.*
Cozzi (E.), *Lo stato agricolo in Albania.*
Decourdemanche, *Sur la filiation des chiffres européens modernes et des chiffres modernes des Arabes.*
Delamarre de Monchaux M.), *Les vieilles lampes à huile dans le midi de la France* (3 fig.).
Delavaud L.), *Un musée ethnographique norvégien : les collections Sandvig.*
Drouet (Dr), *Le loup-garou en Limousin.*
Rassat, *Contribution à l'ethnographie et au folklore savoyards* (14 fig. et 1 pl.).

Afrique :

Arnsdorff L.), *La médecine chez les Peuls du Fouta Djallon.*
Avelot (R.), *Le merveilleux au Gabon.*
Basset (R.), *Folklore d'Ethiopie.*
Bruel, *Les populations de l'Ogooué Supérieur : les Pahouins et les Baromali* (43 figures et pl.).
— *Les Babinga* (8 fig. et pl.).
— *Les populations de l'Ogooué, Gabon.*
Charles, *Les Lobi* (2 pl.).
Chéron (G.), *Les Minianka, leur civilisation matérielle* (13 fig.).
Cuoq (M.), *Les [illegible] Mossi* (32 fig. et 7 planches).
Coutouly (F. de), *Le mariage et ses coutumes chez les Foula du Koïn.*
Delacour A.), *La [illegible] de la Guinée française.*
Delafosse (M.), *L'âme d'un peuple africain : les Bambara.*
— *Au sujet des [illegible] actuellement dispersées dans le cercle de Bougouni.*

SOCIÉTÉ
DES
MÉRICANISTES
DE PARIS,
I, RUE DE BUFFON.

Paris, le 1er mars 1919.

Après une interruption de presque cinq années, la *Société des Américanistes de Paris* reprend ses travaux et la publication de son *Journal*.

Le fascicule 1 de 1914, *qui était imprimé en juillet 1914*, mais dont la distribution avait dû être retardée du fait de l'ouverture des hostilités, formera, avec un second fascicule actuellement à l'impression, le tome XI du *Journal*, qui portera la date 1914-1919.

En 1920, le *Journal* reprendra sa périodicité habituelle et paraîtra en 2 fascicules annuels.

Les cotisations pour 1919 peuvent être adressées dès maintenant à M. le Marquis de Créqui-Montfort, trésorier de la Société, 38, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

Les membres de la Société, qui auraient changé d'adresse au cours de la guerre, sont priés d'en aviser M. le Dr Rivet, secrétaire général adjoint, 61, rue de Buffon, à Paris.

Le service des échanges se fera dans les mêmes conditions que par le passé.

De son côté, la *Société* prie tous ses correspondants de continuer à adresser leurs publications ou leurs périodiques à Paris, 61, rue de Buffon, et de reprendre leurs envois *à la date où la guerre les a contraints de les interrompre.*

Le Président de la *Société des Américanistes de Paris*,
HENRY VIGNAUD.

Delafosse (M.). *Coutumes observées par les femmes en temps de guerre chez les Agni de la Côte d'Ivoire.*

Delafosse (M.) et Gaden (H.), *De quelques croyances du Soudan occidental.*

Dupuis-Yakouba (A.), *Notes sur la population de Tombouctou ; castes et associations.*

— *Notes sur les principales circonstances de la vie d'un Tombouctien.*

Gaden, *Du nom chez les Toucouleurs et Peuls islamisés du Fouta Sénégalais.*

— *Légendes et coutumes sénégalaises ; les cahiers de Yoro Dyao.*

Gennep (A. van), *Études d'ethnographie algérienne : les soufflets algériens, les poteries kabyles, le tissage aux cartons, l'art décoratif* (52 fig. et 11 pl.).

— *Deuxième série : la gravure sur roseau ; la gravure sur bois ; la gravure sur corne ; les soufflets algériens ; la brila ou métier à cordonnet* (51 fig. et 3 planches).

Gruvel (A.), *Sur quelques procédés et engins de pêche originaux employés par les indigènes de l'Ouest africain* (6 fig.).

Guébhard (P.), *Notes contributives à l'étude de la religion, des mœurs et des coutumes des Bobo du cercle de Kouri* (2 pl.).

Guy (C.), *Les populations peules.*

Junod (H.), *Les conceptions physiologiques des Bantou sud-africains et leurs tabous.*

Méniaud J.), *Organisation pastorale des Peuhl et Toucouleur du delta central du Niger.*

Montandon (G.), *Notes sur l'ethnographie des Ghimirra.*

Ousilleau (Dr), *Notes sur la langue des Pygmées de la Sanga* (3 pl.).

Pariel (commandant), *La maison à Figuig* (15 fig.).

Scott Macfie (J. W.), *A jeweller in Northern Nigeria* (7 fig. et 2 pl.).

Segonzac (marquis de), *Les populations du Maroc* (6 fig.).

Werner (Miss A.), *The names of animals in the Bantu languages.*

Asie :

Bacot (J.), *Les populations du Tibet oriental.*

Canivet (J.), *Notice sur les mœurs et coutumes des Moï de la région de Dala* (Annam) (6 fig.).

Gennep (A. van), *Notes d'Ethnographie persane* (20 fig.).

Harmand (J.), *L'arc à balles.*

— *De l'état de l'ethnographie indochinoise.*

Leclère (A.), *Le théâtre cambodgien* (47 fig. et planches).

Maitre, *Les tribus Moï de l'Indochine méridionale.*

Morgan (J. de), *Les métaux précieux dans l'Asie antérieure depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*

— *La féodalité en Perse, son origine, son développement, son état actuel.*

Pilsudski (R. H.), *Les signes de propriété des Aïno* (3 fig.).

Robert, *Notice sur les Lati* (11 fig.).

Océanie :

Bouge (L.), *Notes sur la population des îles Wallis.*

Mathews (R. H.), *Does exogamy exist in Australian tribes ?*

Amérique :

Delafosse (M.), *De quelques persistances d'ordre ethnographique chez les descendants des nègres transportés aux Antilles et à la Guyane.*

Génin (Auguste), *Notes sur les danses, la musique et les chants des mexicains anciens et modernes* (48 fig.).

Périgny (M. de), *Les Indiens Quéchis ou Kekchis de la Alta Vera Paz, Guatemala.*

BUREAU DE L'INSTITUT ETHNOGRAPHIQUE INTERNATIONAL DE PARIS

Président : M. HENRI CORDIER, Membre de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Professeur à l'École des Langues Orientales.
Vice-Président : M. M. DELAFOSSE, Administrateur en chef des Colonies, chargé du cours de langues soudanaises à l'École des Langues Orientales et du cours de dialectes et coutumes de l'Afrique Occidentale Française à l'École Coloniale.
Secrétaire Général : M. LOUIS DE MALIBRAN Y SANTIBAÑEZ.
Directeur des Publications : M. A. VAN GENNEP, fondateur de la **Revue d'Ethnographie et de Sociologie,** professeur d'Ethnographie a l'Université de Neuchâtel (Suisse).
Trésorier : M. J.-A. DECOURDEMANCHE.

SECTIONS D'ÉTUDES

Afrique occidentale. — *Président :* M. MAURICE DELAFOSSE.
Asie antérieure. — *Président :* M. J. DE MORGAN.
Amérique. — *Président :* M. le Dr CAPITAN.
Empire russe. — *Président :* M. DENIKER.
Indochine. — *Président :* M. le Dr J. HARMAND.
Italie. — *Président :* M. MARCEL VERNET.
Tibet et populations tibéto-birmanes. — *Président :* M. J. BACOT.
Art préhistorique. — *Président :* M. HENRI BREUIL.
Folk-Lore européen. — *Président :* M. A. VAN GENNEP.

COMMISSION DE COMPTABILITÉ

MM. C. RACINET, G. REGELSPERGER, M. VERNET.

Pour devenir membre de la Société, il suffit d'être présenté par deux membres et de verser une cotisation annuelle de 25 francs qui donne droit au service de la *Revue*, permet d'assister aux réunions mensuelles de l'Institut, etc. Cette cotisation peut être rachetée moyennant le versement, une fois pour toutes, de la somme de trois cents francs (art. 3 des Statuts). Si le demandeur désire user de cette faculté, il est prié de l'indiquer.

Toutefois, cette faculté n'est pas accordée aux établissements souscripteurs tels que Sociétés, Bibliothèques, Musées, etc., et, en général, à tout corps moral ou groupement à durée illimitée.

Afin d'éviter les frais de recouvrement, MM. les membres sont priés d'adresser directement leurs cotisations en mandat-poste, bon de poste ou chèque au Trésorier, M. J.-A. DECOURDEMANCHE, rue Condorcet, 53, Paris (IXe).

Pour tous les renseignements s'adresser au Secrétaire Général, M. LOUIS DE MALIBRAN Y SANTIBAÑEZ, 23, rue Gay-Lussac Paris (Ve).

Prière d'envoyer tout ce qui concerne la rédaction de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* (manuscrits, etc.), à M. A. VAN GENNEP, 2, ruelle Dupeyrou, Neuchâtel (Suisse) et les revues d'échange, ouvrages pour comptes-rendus, etc., au nom de la *Revue*, chez M. Ernest LEROUX, éditeur, 28, rue Bonaparte.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

au 1er janvier 1914.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

Président	M. H. Vignaud.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland Bonaparte, membre de l'Institut.
—	M. le marquis de Peralta.
—	Pr Verneau.
Secrétaire général	Dr Capitan.
Trésorier	M. le marquis de Créqui-Montfort.
Secrétaire général adjoint	Dr Rivet.
Bibliothécaire-archiviste	Dr Poutrin.
Secrétaire des séances	M. de Périgny.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. le comte de Charencey.
le général Bourgeois.
Henri Cordier.
de Kergorlay.
Salone.
Diguet.
Froidevaux.
Pr Blanchard.
de Villiers du Terrage.

COMMISSION DE PUBLICATION.

MM. Pr Verneau.
Dr Rivet.
de Kergorlay.
de Villiers du Terrage.
Salone.
Dr Poutrin.

(Les lettres *H.*, *D.*, *B.*, *C.*, et *C. T.*, qui figurent après certains noms, indiquent les *membres d'honneur*, *membres donateurs*, *membres à vie*, *membres correspondants* et *membres correspondants titularisés*.)

Alfaro (Anastasio), *C.*, directeur du Musée national de Costa-Rica, San José (Costa-Rica).

Ambrosetti (Juan B.), *C.*, Museo nacional, calle Santiago del Estero, nº 1298, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Andara (José Ladislao), membre de la Academia nacional de la Historia de Vénézuela, ministre des affaires étrangères, Caracas (Vénézuela).

Araújo (Orestes), professeur de géographie à l'Université, Salto, 92, Montevideo (Uruguay).

Auguste (Nemours), ministre plénipotentiaire de la République de Haïti, 104, boulevard de Courcelles, Paris.

Ballivián (Dr Manuel Vicente), *C.*, Dirección general de Estadística y Estudios geográficos, La Paz (Bolivie).

Bandelier (A. F.), *C.*, cº American Museum of natural History, New-York (États-Unis).

Barbeau (C. M.), *C.*, chef adjoint du Service ethnographique, Geological Survey, Ottawa (Canada).

Barberena (Santiago Ignacio), *C.*, director general de la Oficina de Estadística, San Salvador (Salvador).

Barnett (Mme), américaniste, 3, rue du Louvre, Paris.

Bavière (Princesse Thérèse de), *H.*, Königlische Rezidenz, Munich (Allemagne).

Beer (William), bibliothécaire de la Howard Memorial Library, Nouvelle-Orléans, L. A. (États-Unis).

Beltrán y Rózpide (Ricardo), *C.*, membre de la Real Academia de la Historia, secrétaire général de la Real Sociedad geográfica de Madrid, calle de la Florida, 5, Madrid (Espagne).

Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Berthon (Commandant P.), 169, rue Saint-Jacques, Paris.

Beuchat (H.), américaniste, 42, avenue Gaston Boissier, Viroflay (Seine-et-Oise).

Bingham (Hiram), Yale University, New-Haven, Conn. (États-Unis).

Blanchard (Raphaël), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, 226, boulevard Saint-Germain, Paris.

Boas (Franz), *C.*, professeur d'anthropologie à la Columbia University, New-York city (États-Unis).

Bobot-Descoutures (Albert), ministre plénipotentiaire, 10, rue Théodore de Banville, Paris.

Boman (Éric), américaniste, explorateur, casilla de correos 470, Buenos Aires (République Argentine).

Bonaparte (Prince Roland), membre de l'Institut, 10, avenue d'Iéna, Paris.

Borchgrave (Baron de), ministre plénipotentiaire honoraire de Belgique, rue de Berlin, Bruxelles (Belgique).

Bourgeois (Général), directeur du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm (Suède).

Bowditch (Charles-P.), *R.*, 111, Devonshire street, Boston, Mass. (États-Unis).

Callegari (G. V.), professeur à l'Université, Prato della Valle, 3, Padoue (Italie).

Cantacuzène (Prince Georges), 13, rue La Tremoïlle, Paris.

Capitan (Dr Louis), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, membre de l'Académie de Médecine, 5, rue des Ursulines, Paris.

Chamberlain (Alexander F.), *C.*, professeur d'anthropologie, Clark University, Worcester, Mass. (États-Unis).

Chambost (P. J. E. E.), *R.*, 28, avenue de Suffren, Paris.

Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

Charnay (Désiré), *H.*, 46, rue des Marais, Paris.

Charpentier (Alfred), ministre plénipotentiaire, 30, rue du Général Foy, Paris.

Choquet (Jules), 49, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Clerc (Adelbert), 3, rue Meissonier, Paris.

Cordier (Henri), membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 8, rue de Siam, Paris.

Créqui-Montfort (Marquis G. de), *D.*, 38, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

Deglatigny (Louis), 11, rue Blaise-Pascal, Rouen (Seine-Inférieure).

Desprez (Paul), ministre plénipotentiaire, 2, avenue Mercédès, Paris.

Diguet (Léon), américaniste, 16, rue Lacuée, Paris.

Dixon (Roland B.), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis).

Dorn y de Alsua (E.), chargé d'affaires de la République de l'Équateur, 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Dorsey (George A.), *C.*, curator of Anthropology, Field Museum of natural History, Chicago (États-Unis).

Dubard-Hamy (Mme), 6, rue du Val-de-Grâce, Paris.

Ehrenreich (Paul), *C.*, privat-docent à l'Université, 29, Lutherstrasse, Berlin (Allemagne).

Fabo (Fray P.), convento de PP. Agustinos Recoletos de Sos, Zaragoza (Espagne).

Falcoz (Joseph), 18, rue Vavin, Paris.

Faure (Maurice), 52 *bis*, boulevard Haussmann, Paris.

Fewkes (J. Walter), *C.*, Bureau of american Ethnology, Washington, D.C. (États-Unis).

Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 17, rue d'Angivillers, Versailles (Seine-et-Oise).

Garcia (Genaro), *C.*, directeur du Musée National d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie, México (Mexique).

Gastal (Paulo), Pelotas, Rio Grande do Sul (Brésil).

Gedalge (Mme Amélie André), 130, faubourg St-Denis, Paris.

Génin (Aug.), 3ª calle de San Agustín, 79, México (Mexique).

Gonzalez (Général Manuel), *C.*, México (Mexique).

González Suárez (Mgr. Federico), *C.*, archevêque de Quito (Équateur).

Gordon (George B.), *C.*, directeur du Musée de l'Université, Philadelphie (États-Unis).

Guevara (Tomas), *C.*, recteur du Lycée, Temuco (Chili).

Guillemin-Tarayre (E.), 17, rue Gutemberg, Boulogne-sur-Seine.

Hartman (Prof. C. V.), *C.*, directeur du Musée d'Ethnographie, Stockolm (Suède).

Heger (Franz), *C.*, conservateur du Musée d'Ethnographie de la Cour, Ramusofskygasse, 1, Vienne, III/2 (Autriche).

Herrera (Carlos), *C.*, México (Mexique).

Hodge (Frédérick Webb), *C.*, ethnologist in charge, Smithsonian Institution, Bureau of american Ethnology, Washington, D. C. (États-Unis).

Holmes (W.), *H.*, chief of the Bureau of american Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis).

Hrdlička (Aleš), *C.*, curator of physical anthropology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis).

Huguet (Dr Joseph), 11, rue Violet, Paris.

Hulot (Baron E.), secrétaire général de la Société de Géographie, 170 *bis*, rue de Grenelle, Paris.

Humbert (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée, 34, rue Grangeneuve, Bordeaux.

Huntington (Douglas Saint-George), 7, rue de Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise).

Hyde (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Ihering (H. von), *C.*, directeur du Museu paulista, Caixa do Correio g, São Paulo (Brésil).

Izcue (José A. de), *C.*, Lima (Pérou).

Jijón y Caamaño (J.), apartado 187, Quito (Équateur),

Kate (Dr Herman ten), *C.*, aux soins de la maison Martinius Nyhoff, éditeurs, La Haye (Pays-Bas).

Kergorlay (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

Koch-Grünberg (Dr Theodor), *C.*, Kappellenweg, 41, Freiburg i. B. (Allemagne).

Krœber (A. L.), *C.*, Affiliated Colleges, San Francisco (États-Unis).

Lacombe (R. P.), *C.*, Edmonton Alta. N. W. T. (Dominion Canadien).

Lafone-Quevedo (Samuel A.), *C.*, directeur du Musée d'histoire naturelle, La Plata (République Argentine).

Lallemand (Lieutenant-colonel Albert), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 133, avenue de Suffren, Paris.

Larminat (Jacques de), Chimehuin, territoire de Neuquen (République Argentine).

Larrabure y Unanue (Eugenio), président de l'Institut historique du Pérou, Lima (Pérou).

Larrea (Carlos Manuel), apartado 279, Quito (Équateur).

Latcham (Ricardo E.), *C.*, calle de la Moneda, nº 956, Santiago (Chili).

Laval (Ramón A.), *C. T.*, sous-directeur de la Bibliothèque nationale, casilla 634, Santiago (Chili).

Lehmann (Dr Walter), *C.*, kustos au Musée royal d'Ethnographie, Munich, (Allemagne).

Lehmann-Nitsche (Dr Robert), *C. T.*, chef de la section anthropologique du Musée d'histoire naturelle, La Plata (Rép. Argentine).

Lombard (Pierre), 36, avenue La Motte-Piquet, Paris.

Loubat (Duc de), *H.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Lumholtz (Carl), *C.*, American Museum of natural History, 8th avenue, New-York (États-Unis).

Luzarraga (Comte de), 29, avenue Victor-Hugo, Paris.

MacCurdy (George Grant), *C.*, Yale University Museum, 237, Church street, New-Haven, Conn. (États-Unis).

Mailles (Capitaine Charles), 25, boulevard de Lude, Albi (Tarn).

Maler (Capitaine Teobert), *C.*, Merida, Yucatan (Mexique).

Marcou (Philippe), linguiste, 28, quai d'Orléans, Paris.

Marin (Louis), *R.*, député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

Markham (Sir Clements), *H.*, 21, Eccleston Sqr., Londres, S. W. (Angleterre).

Martin-Zédé (Georges), 19, boulevard de Courcelles, Paris, et Ile d'Anticosti (Canada).

Maspero (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire (Égypte).

Maudslay (A. P.), *C.*, Morney Cross, Hereford (Angleterre).

Maurouard (Lucien), ministre plénipotentiaire, 39, avenue Mozart, Paris.

Medina (José Toribio), *C.*, 49, calle Doce de Febrero, Santiago (Chili).

Mochi (Dr Aldobrandino), *C.*, Musée national d'Anthropologie, 3, via Gino Capponi, Florence (Italie).

WAGNER (Émile R.), 21, rue Desbordes-Valmore, Paris.

WAGNER (Raoul D.), 6, rue du Mont-Thabor, Paris.

WARRINGTON DAWSON, littérateur américain, 1 *bis*, rue Hardy, Versailles (Seine-et-Oise).

WEBER (Friedrich), volontär-assistent am k. ethnographischen Museum, Habsburgerstrasse, 5, Munich (Allemagne).

L'AMÉRICANISME

ET

LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DISCOURS DE RENTRÉE DE M. VIGNAUD,

Président de la Société.

Séance du 4 novembre 1913.

Messieurs :

Dans quelques mois la Société des Américanistes de Paris comptera dix-neuf années d'existence. Fondée en 1896 avec le concours financier du duc de Loubat et sous la direction d'un maître dont la mémoire nous est chère à tous, le professeur Hamy, qui sut grouper autour de lui une élite d'érudits, elle a fait lentement mais sûrement son chemin. Aujourd'hui, grâce aux solides et intéressants travaux qu'elle a publiés et au dévouement de ses deux Secrétaires, le Dr Capitan et le Dr Rivet, qui ont embrassé son programme avec ardeur et qui lui consacrent une grande partie de leur temps, grâce surtout aux libéralités de quelques-uns de ses membres qui l'ont mise à l'abri des soucis matériels, elle tient une place distinguée dans la grande famille des associations savantes et nous pouvons entrevoir l'heure à laquelle elle sera le principal foyer de l'Américanisme en Europe.

Au moment où nous allons recommencer nos travaux annuels, je voudrais rappeler ce qu'elle a fait, délimiter le champ de ses recherches et indiquer, d'une manière générale, sur quels points fondamentaux ses études doivent plus particulièrement se porter.

I

L'Américanisme est une expression un peu vague par laquelle on entend trop souvent bien des choses différentes. Tout récemment encore,

à propos d'une réforme que préconisaient des ecclésiastiques Américains, on lui a donné un sens théologique. Humboldt, qui fut le créateur de cet ordre de recherches, ne connaissait pas ce mot ; mais si l'on mesure le champ sur lequel ses savantes et pénétrantes investigations ont porté, on voit que, pour lui, l'Américanisme comprenait uniquement ce qui se rapporte aux origines américaines et aux premiers rapports de l'Ancien Monde avec le Nouveau. Ces deux sphères d'études se touchent, en effet, de très près, car c'est par l'intermédiaire des Découvreurs que tous les matériaux qui permettent d'aborder la question des origines nous sont connus et leurs récits mêmes forment une partie essentielle de ces matériaux.

Cette manière d'entendre l'Américanisme scientifique, qui est la nôtre, ouvre à nos investigations un vaste champ où prennent place l'Archéologie, qui fait voir l'état ancien de civilisation d'un peuple ; l'Ethnographie, qui permet de retracer ses mœurs, ses usages, ses croyances ; la Linguistique qui, au moyen du vocabulaire, révèle l'étendue de ses idées morales et matérielles, ainsi que les associations qu'il a pu former avec d'autres peuples, et l'Anthropologie enfin qui détermine son rang parmi les autres groupes humains, et qui réunit les éléments nécessaires à la solution du grand problème de l'unité ou de la pluralité des races Américaines. A côté de ces sciences fondamentales, qui tiennent la première place dans nos études, l'Américanisme comprend aussi la Paléontologie qui laisse des traces ineffaçables sur les routes que l'homme a pu parcourir à la suite des animaux, et quelquefois aussi la Géologie et la Géographie comparée, sans lesquelles on ne pourrait se faire une idée exacte de la possibilité du passage des peuples primitifs d'une région à une autre, dans les temps préhistoriques.

II

Malgré la diversité de leur caractère et de leurs méthodes, toutes les sciences qui viennent d'être énumérées conduisent, par différentes voies, à la grande question de l'origine de l'homme Américain et de sa civilisation qui fait, en somme, l'objet même de nos études.

On a contesté, cependant, que l'Américanisme eût pour nous un intérêt supérieur. L'homme Américain, a-t-on dit, n'a joué aucun rôle dans le développement de l'humanité. Il a vécu et il disparaît sans rien laisser derrière lui. Son héritage est nul et aucun lien ne nous attache à lui. Il

nous est donc indifférent de savoir d'où il vient et ce qu'il a fait, puisque pour nous il est comme s'il n'avait pas existé.

Ceux qui portent ce jugement tranchant ne voient dans l'Américanisme qu'un de ses côtés.

Oui, l'homme Américain n'a contribué en rien à la marche ascendante de l'humanité; oui, pour nous Ariens et Sémites, chez lesquels ont évolué toutes les idées morales qui font la force de l'ordre social entier, l'homme Américain est un étranger avec lequel nous n'avons rien de commun; oui, il ne nous a rien légué et nous n'avons rien à lui emprunter. Mais son histoire est, néanmoins, pleine d'enseignement pour nous. L'homme Américain nous a donné et nous donne encore un spectacle singulièrement instructif: celui de plusieurs groupes humains passant de nos jours, et presque sous nos yeux, par les différentes phases de l'évolution sociale que nous ne connaissons que par les débris enfouis sous des couches terrestres plus ou moins profondes. Cet état de choses qu'on ne trouve plus guère ailleurs et qui ne peut plus se reproduire au même degré, laisse voir ce que nous avons été et projette ainsi une vive lumière sur nos propres origines. A ce point de vue l'étude de la vie des Indiens du Nouveau Monde et des conditions de leur développement moral et matériel est féconde en indications utiles et intéressantes. Cela explique le nombre considérable de monographies qui se publient à ce sujet et auxquelles on attache d'autant plus d'importance que le moment est proche où les derniers représentants de pure race indienne auront disparu.

On a aussi reproché à notre Société de faire une trop grande part à l'anthropologie et à la linguistique. Aucune critique n'est moins justifiée. L'anthropologie et la linguistique sont les facteurs nécessaires de la recherche des origines qui nous occupe principalement. La linguistique, dont on méconnaît l'importance dans nos études, ne nous renseigne pas seulement sur les rapports que les tribus Indiennes peuvent avoir eus entre elles et avec d'autres peuples, elle nous éclaire aussi sur l'étendue de leurs conceptions et nous fait connaître leur génie, c'est-à-dire le fond même de leurs idées et la forme qu'ils leur donnent. Il reste beaucoup à faire à cet égard, car on n'arrive à comprendre le génie d'un peuple qu'en se rendant maître de sa langue, ce qui est d'autant plus difficile aujourd'hui que les langues américaines s'altèrent et disparaissent rapidement et qu'elles ne laissent pas de monuments littéraires dans lesquels on pourrait les étudier. Il importe donc que les Américanistes ne négligent pas cette branche de leur programme et qu'autant que possible ils se mettent en contact direct avec les Indiens. Il y a là une importante source d'information qui bientôt sera tarie.

L'anthropologie tient une place encore plus grande dans nos études.

Les caractères anatomiques ont, en effet, une fixité que ne possèdent pas les caractères linguistiques, et mieux que tous les autres, ils mettent sur la trace de la parenté originelle. Cette question des Origines Américaines qui a tant d'intérêt pour nous, ne peut d'ailleurs être séparée de celle de la formation des diverses races humaines et soulève un problème formidable dont il convient de dire ici quelques mots.

III

La plupart d'entre nous ont assisté à cette étonnante révolution scientifique par laquelle le monde savant a été rapidement entraîné dans ce grand mouvement transformiste qui a imprimé une nouvelle direction à l'histoire naturelle. L'accord, apparent tout au moins, des idées transformistes avec les lois fondamentales par lesquelles l'Univers est régi, leur caractère de généralité, la simplicité des solutions proposées et le nombre considérable des faits relevés à leur appui, donnent à cette séduisante doctrine une force et une vitalité qui l'ont rendue irrésistible. Appliqué à l'homme Américain, le transformisme ne comporte qu'une alternative : ou l'Indien a évolué sur place, ou il est venu de l'Ancien Monde, alors que son évolution était achevée. Dans l'un, comme dans l'autre cas, il appartient à l'Américanisme de réunir les éléments nécessaires à l'étude du problème et d'en préparer la solution, ce qui est une grosse tâche, car jusqu'ici rien ne permet de se prononcer avec quelque certitude dans un sens ou dans l'autre.

Il est vrai que notre savant collègue, M. le Dr Verneau, nous a dit ici même, qu'aucun des crânes découverts de l'autre côté de l'Atlantique ne rappelle, par ses caractères physiques, ceux de l'homme de Néanderthal ou de Cro-Magnon, ce qui écarte l'idée d'une communauté d'origine. Cette observation, que confirment les recherches des anthropologistes Américains, dont les nombreuses observations sur ce point n'ont révélé aucune différence entre les ossements humains trouvés jusqu'à présent dans les plus anciennes couches du Nouveau Monde et ceux des Indiens de nos jours, est de nature à autoriser la conclusion que l'homme Américain est arrivé en Amérique avec les caractères ethniques qu'il possède actuellement. Il faudrait donc, dans ce cas, chercher son origine dans une région de l'Ancien Monde où l'homme s'était déjà affranchi des caractères physiques inférieurs qui sont le propre du type de Neanderthal et de celui de Cro-Magnon.

Dans l'état actuel de nos connaissances, toutefois, cette solution du

problème reste encore hypothétique. Il faut dire, cependant, qu'elle s'accorde mieux avec les faits que celle de l'origine endogène de l'homme Américain. A l'appui de cette manière de voir notons encore que lors de son voyage aux États-Unis, en 1891, un savant qui a une compétence exceptionnelle en ces matières, M. le professeur Boule, a constaté l'identité de forme des objets primitifs d'usage journalier trouvés en Amérique et ceux que les fouilles Européennes ont mis à jour dans les terrains paléolithiques. Bien qu'on puisse arguer que des raisons semblables ont pu donner naissance à une industrie similaire, il y a dans cette ressemblance étroite entre des objets de première nécessité usités par des populations différentes séparées par de grandes distances, une raison assurément très valable de croire à une provenance commune. Cette provenance peut s'expliquer d'ailleurs.

Dans la belle leçon par laquelle il a ouvert son cours d'Antiquités américaines au Collège de France, notre Secrétaire Général, M. le Dr Capitan, a signalé les analogies qui existent entre la faune Nord-Américaine avec celle de l'Ancien Monde et a rappelé qu'il était admis aujourd'hui que les deux continents n'avaient pas toujours été séparés par un vaste espace maritime. En effet, se fondant sur les explorations géologiques, sur les sondages exécutés dans l'Atlantique, sur l'identité de certaines espèces végétales et animales, communes à l'Amérique ainsi qu'à l'Europe et à l'Afrique, un très grand nombre de savants ont jugé que dans la période Tertiaire ou Quaternaire, et peut-être même jusqu'à l'aurore des temps historiques, les deux hémisphères étaient unis par des terres aujourd'hui effondrées, qui ont pu servir de pont, aussi bien à l'homme qu'aux animaux et aux végétaux, pour passer d'un continent à l'autre.

Certes, il n'y a là qu'une hypothèse, mais elle se recommande par tant de bonnes raisons qu'il est presque impossible de l'écarter. Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, qu'elle ouvre le champ à des conjectures variées dont aucune ne s'impose. Faut-il chercher cette voie de communication entre l'Ancien et le Nouveau Monde au détroit de Behring, comme bien des auteurs le veulent, ou plus au Sud, entre le Kamtchatka et les îles Aléoutiennes et l'Alaska? Ou doit-on la placer à l'Ouest, soit là où les Scandinaves passèrent plus tard au Labrador, soit dans l'Atlantique Moyen, en faisant revivre l'Atlantique de Platon comme nombre de Géologues et de Paléontologues semblent disposés à le faire? On n'ose se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre de ces hypothèses.

Ce ne sont pas d'ailleurs, les seules qu'on ait aventurées à cet égard. On a pensé aussi que les îles du Pacifique formaient un trait d'union naturel entre les deux hémisphères et que des Polynésiens ou des Japonais

avaient pu anciennement arriver en Amérique par cette voie et les peupler, ou tout au moins y apporter quelques éléments de civilisation. Cela est possible puisqu'il est certain que des communications de ce genre ont eu lieu de notre temps. Remarquons, toutefois, que ces communications étaient individuelles et qu'il est difficile d'admettre que le peuplement de l'Amérique ait pu se faire par cette voie. Les conditions du problème exigent l'existence d'une route par laquelle les hommes ont pu se mouvoir en nombre.

Ceux qui croient que l'homme Américain a évolué sur place posent le problème autrement. Pour eux, naturellement, l'homme Américain ne vient pas de l'Ancien Monde et un savant Argentin, auquel ses nombreux travaux ont valu une juste renommée, M. Ameghino, a non seulement assuré que ses fouilles avaient mis à découvert des témoignages valables du passage de l'animal à l'homme, mais encore que l'Amérique avait été le berceau de l'humanité. Mais ces assertions téméraires n'ont pas trouvé créance auprès des savants qui ne se laissent pas entraîner par leur imagination et ni ceux qui ont assisté à la démonstration que M. Verneau nous a faite du peu de fondement des raisons sur lesquelles s'appuie cette singulière thèse, ni ceux qui ont lu l'article que le Dr Rivet a donné à *Biologica* sur le même sujet, ne seront tentés de l'accepter.

Le savant Argentin n'a fait, d'ailleurs, que reprendre en l'exagérant, une idée de Brasseur de Bourbourg et de Gobineau. Ce dernier, penseur original et audacieux, dont la thèse fameuse de l'inégalité des races humaines devait scandaliser tant de personnes, a soutenu, en effet, que loin de venir de l'Ancien Monde, l'homme Américain y avait émigré et y était devenu, non la souche de l'humanité, mais celle du type Mongol, qui, dans son système, se range après l'Arien et le Sémite, mais avant le Noir. Cette thèse, exposée et défendue avec un rare talent n'obtint en France aucune créance et trouva dans de Quatrefages un critique inexorable; mais Gobineau eut la fortune singulière de voir ses idées extraordinairement bien accueillies en Allemagne, d'où elles nous sont revenues avec un prestige qui leur a valu un tel succès qu'on a dû créer un mot pour les caractériser. Le *Gobinisme* forme maintenant une petite église dont les fidèles, pleins d'ardeur, trouvent dans le transformisme, aujourd'hui triomphant, des arguments d'une portée considérable en faveur de la théorie d'une échelle de gradations dans les formes, aussi bien que dans les aptitudes des êtres, et de la doctrine de l'infériorité organique de certaines races humaines par rapport à d'autres.

L'Américaniste ne peut ignorer ce mouvement d'idée, car le Gobiniste voit dans le fait que le Peau Rouge américain reste rebelle à toute assimilation avec les races étrangères, une preuve de l'un des axiomes fon-

damentaux de sa philosophie sociale, à savoir que la question des races domine l'histoire entière.

Cette attribution aux divers groupes ethniques d'un rôle spécial et inégal dans l'œuvre de la civilisation qu'un éminent écrivain a qualifié peut-être un peu légèrement de préjugé des races, suppose la permanence des types humains, ce qui soulève une autre grosse question : celle de la portée de l'influence des milieux, question qui n'est pas étrangère à nos études, puisqu'on a tenté d'expliquer par cette influence la formation des races américaines.

Dans quelle mesure les conditions extérieures peuvent-elles modifier les types humains ? En d'autres termes, les races que nous connaissons se sont-elles formées sous l'influence des milieux, des climats et des nécessités de la vie, ou sont-elles uniquement le résultat de croisements entre des types originairement distincts ?

Dans les temps géologiques, alors que les forces de la nature avaient une intensité qu'elles n'ont plus aujourd'hui, l'homme, comme tous les êtres vivants, a dû subir des influences climatériques qui ont pu modifier, plus ou moins, sa conformation anatomique et, par suite, son apparence physique, mais est-on en droit de dire que des changements de ce genre se sont produits dans les Temps Historiques, et doit-on croire qu'ils se produisent encore ? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer, car, aussi loin que l'on puisse remonter dans les temps dont nous possédons des témoignages écrits ou figurés, on trouve les types caractéristiques des grandes races humaines identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout semble donc indiquer qu'alors que les langues varient considérablement, la charpente osseuse de l'homme et les téguments qui les recouvrent restent relativement invariables.

IV

Vous voyez l'importance des problèmes que soulève l'Américanisme. C'est mon excuse de m'être attardé, trop longtemps peut-être, sur celui de l'origine de l'homme américain qui se lie étroitement à tous les autres. Que de questions, en effet, se rattachent à ce problème ! La date de sa première apparition sur le sol où on l'a trouvé ; sa contemporanéité avec la faune détruite ; son type ethnique ; ses langues, sa civilisation et son véritable caractère ; ses modes de transmission de la pensée, forment autant de sujets d'études qui, poursuivies patiemment et systématiquement, doivent nous apprendre si les divers groupes actuels d'Indiens

américains peuvent être ramenés à un type unique qui a, ou qui n'a pas de représentants dans l'ancien monde, si les nombreux idiomes qu'il parle sont dérivés d'une langue mère dont il ne se trouve pas de traces ailleurs, et si sa culture intellectuelle et industrielle s'est développée sur le sol même, ou a subi des influences extérieures.

Sur aucune de ces questions et sur bien d'autres qui rentrent dans le cadre de l'Américanisme, la discussion n'est close. Cette science nouvelle ne nous a encore livré qu'une faible partie des secrets du Nouveau Monde. Il y a là un vaste et riche champ à explorer que les Américanistes ont le devoir de faire fructifier et dont on peut tirer un enseignement d'une portée qui dépasse l'Américanisme même. C'est, en effet, par des recherches de ce genre que nous pouvons voir s'il est vrai, comme l'a dit notre grand Buffon, que l'homme blanc en Europe, jaune en Asie et noir en Afrique est le même homme teint de la couleur des climats ; ce sont les résultats de toutes ces recherches qui permettront un jour de dire si l'idée d'une humanité mère, source de l'égalité de tous les hommes et fondement universel de la morale universelle est le fruit d'une constatation scientifique ou une conception généreuse de notre esprit.

V

La Société des Américanistes qui a été créée pour collaborer à cette grande tâche, s'y est résolument consacrée et le Journal de ses travaux témoigne de la valeur des efforts qu'elle a faits pour répondre au programme qu'elle s'est tracée. Mais, comme je l'ai déjà dit, elle peut, et elle doit faire mieux. Elle comprend aujourd'hui 144 membres au nombre desquels figurent la plupart de ceux qui se sont fait un nom dans l'Américanisme, et elle a constitué une riche bibliothèque spéciale qui leur fournit d'amples et rares moyens de travail.

Parmi les savants étrangers nous pouvons nommer le professeur *Ambrosetti*, du Musée national de Buenos Aires, auteur de travaux remarquables sur les questions qui nous intéressent ; le Dr *Ballivian*, Président de la Société de Géographie de La Paz, et promoteur de fouilles dans la région de Tiahuanaco qui promettent d'importantes trouvailles ; le professeur *Boas*, de l'Université de Colombia, anthropologiste de premier ordre, auteur d'admirables travaux sur les Esquimaux ; l'explorateur *Eric Boman*, de Stockholm, auquel on doit un excellent ouvrage sur *Les Antiquités de la région des Andes* et qui nous a donné deux articles

sur *les Migrations précolombiennes dans le nord-ouest de l'Argentine*, suggérés par la coutume des Indiens Tupi-Guarani d'enterrer leurs morts dans des urnes de terre cuite, coutume qu'il a observée sur place ; le professeur *Alexandre Chamberlain* qui est si compétent sur toutes les questions qu'embrassent nos études et dont on peut lire dans notre Journal un remarquable mémoire sur les *Familles linguistiques de l'Amérique du Sud* ; MM. *Holmes* et *Fewkes*, du Bureau d'ethnologie de Washington, connus par leurs innombrables travaux sur les races, les langues et les usages des Indiens ; M. *de Jonghe*, de Bruxelles, qui nous a fait connaître le manuscrit inédit d'une *Histoire du Mexique*, recueilli par le cosmographe Thevet, mais dont la source paraît aujourd'hui perdue, et qui nous a donné d'intéressantes notes sur le *Calendrier Mexicain* ; l'explorateur heureux de régions peu connues du Nouveau Monde, *E. Nordenskiöld* qui, dans deux communications sur *l'Anthropogéographie de l'Amérique*, a montré que les Indiens de la partie méridionale du Continent avaient eu anciennement des rapports avec ceux de la partie septentrionale et que plusieurs des instruments en usage chez les premiers doivent avoir une origine mélanésienne ; Mme *Zelia Nuttall* dont la savante plume est féconde en monographies intéressantes auxquelles nous attachons un grand prix ; le Marquis *de Peralta* qui nous a parlé des *Aborigènes de Costa Rica* et de leur distribution *géographique* ; le professeur *Putnam*, directeur du Peabody Museum ; le professeur *Seler*, un maître, qui a écrit pour nous un mémoire remarquable sur les *costumes* et *attributs* des *Divinités du Mexique* ; le professeur *Saville*, le Dr *Max Uhle*, auquel rien de ce qui concerne le Pérou ancien n'est étranger ; l'archéologue suédois *Hartman*, directeur du Musée d'Ethnographie de Stockolm, auteur de belles études sur Costa Rica ; le Dr *Koch-Grünberg*, l'explorateur philologue de l'Amazone ; le naturaliste *Sapir*, directeur de la Section anthropologique du Geological Survey du Canada, M. *Bandelier*, du Muséum d'Histoire naturelle de New York, explorateur aussi intrépide qu'érudit, et bien d'autres savants, également dévoués à l'Américanisme, sont aussi des nôtres et nous apportent, avec le concours moral de leur haute compétence, des communications d'un grand prix.

Nos collègues Français ne le cèdent en rien à ces savants étrangers. Sans parler de ceux qui ne sont plus : de notre éminent fondateur, le Docteur *Hamy*, dont les érudites monographies forment à elles seules une bibliothèque de l'Américaniste ; de *Gabriel Marcel* qui connaissait à fond l'ancienne cartographie ; de *Lejeal* qui a inauguré la chaire d'Américanisme fondée par le Duc *de Loubat*, au Collège de France ; de *Hébert* qui était si bien renseigné sur la technique Indienne, et de plusieurs

autres que la mort nous a ravis, vous savez que parmi ceux qui collaborent actuellement à notre œuvre et dont les écrits ont contribué à éclairer bien des points obscurs de l'Américanisme, nous sommes heureux de compter : M. *Henri Cordier*, membre de l'Institut, travailleur infatigable auquel l'Américanisme doit un grand nombre d'intéressantes monographies ; le Dr *Verneau*, conservateur du Musée d'ethnographie et professeur au Muséum où il occupe, si brillamment, la chaire laissée vacante par la mort du Dr *Hamy* ; le Dr *Capitan*, membre de l'Académie de médecine, professeur au Collège de France où son cours sur les Antiquités américaines attire tant d'auditeurs, auquel notre société doit, entre autres savantes communications, un très intéressant commentaire sur l'Atlalt mexicain et qui vient de lire à l'Institut un mémoire sur *l'Architecture Maya* où il est démontré que les monuments en pierre de l'ancien Mexique sont imités de monuments plus anciens encore, construits originellement en bois.

Parmi les explorateurs français du Nouveau Monde, les plus compétents travaillent avec nous. M. *Désiré Charnay*, un vétéran de l'Américanisme et M. *Guillemin-Tarayre*, un autre des pionniers de notre science, nous consacrent bien des heures de leur verte vieillesse. M. le Capitaine *Berthon*, auquel n'a manqué ni l'énergie ni le savoir de ses devanciers, nous a initiés aux résultats de ses laborieuses investigations au Pérou d'où il rapporté une admirable collection de pièces anciennes qu'on peut étudier dans le beau cabinet de notre Secrétaire Général, en attendant qu'elles prennent place au Musée de St-Germain auquel elles sont destinées. Un autre de nos secrétaires, M. *de Périgny*, qui a deux fois parcouru les forêts vierges de l'Amérique Centrale et qui, le premier, a fait connaître les *Ruines de Nakcun*, continue là ses heureuses explorations. Notre collègue M. *Diguet*, naturaliste et archéologue, plein de zèle, qui a visité plusieurs fois la terre classique de l'Américanisme où il se trouve maintenant, nous a successivement entretenus du *Chimalhuacan et de ses populations avant la conquête espagnole*, des *Tumulus Misteco-Zapotèques*, *du Peyote*, plante aux effets hallucinants dont les Indiens du Nayarit faisaient usage dans leurs cérémonies religieuses, de l'*Histoire de la Cochenille au Mexique*, de l'emploi du *Maïs* et du *Maguey* dans la même région, et de l'*Idiome Huichol*, langue mexicaine qui était très répandue à l'époque de la conquête espagnole. Enfin l'un de nos membres les plus érudits, M. *Beuchat*, dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de couronner le beau *Manuel d'archéologie américaine*, étudie en ce moment même, sur place, les Indiens du nord-ouest de l'Amérique.

Au nombre de nos autres utiles, zélés et consciencieux collaborateurs,

nous comptons M. *de Charencey*, un philosophe doublé d'un penseur dont les études linguistiques remplissent de nombreux recueils spéciaux et dont on lira avec fruit, dans notre Journal, ses études sur les *Noms des points de l'espace dans divers dialectes américains*, et son *Histoire légendaire de la Nouvelle Espagne* ; le Dr *Poutrin*, qui s'est modestement plié à analyser pour notre journal les ouvrages marquants dont notre bibliothèque s'enrichit chaque jour ; M. *Froidevaux* qui s'est cantonné dans la sphère des questions historiques et géographiques qu'il traite d'une manière supérieure ; M. *Marcou*, linguiste versé dans la connaissance des idiomes américains ; MM. *E.* et *R. Wagner*, qui ont longtemps habité l'Amérique du Sud qu'ils connaissent bien et qui nous ont donné d'intéressantes informations sur cette région ; Mme *Barnett* qui a également séjourné en Amérique d'où elle a rapporté des éléments d'études sur les tissus péruviens qui nous ont valu de curieuses communications sur ce point particulier et qui nous en promet d'autres.

Ne pouvant citer ici tous ceux qui mériteraient de l'être, je m'arrêterai à deux noms qui personnifient le dévouement à notre Société et de l'amour de l'Américanisme, ce sont ceux du Marquis *de Créqui-Monfort* et du Dr *Rivet*. Le premier, qui fut l'âme d'une grande expédition dans l'Amérique du Sud, féconde en résultats heureux, a reporté sur notre Société l'intérêt scientifique et désintéressé qui avait inspiré cette belle mission géographique ; le second, qui fut l'éthnologue de la Mission géodésique française de l'Équateur, s'est fait bénévolement le champion de notre œuvre et le directeur de notre journal dont il est l'un des collaborateurs les plus compétents et, assurément, le plus actif. La suite de ses études sur les langues de l'Amérique du Sud et celles qu'il poursuit avec la collaboration du marquis de Créqui-Montfort, forment une contribution de premier ordre à la philologie américaine. Enfin au premier rang de ceux qui prêtent à notre Société un précieux concours moral et scientifique, je ne dois pas oublier le Prince *Roland Bonaparte* qui est l'un de nos vice-présidents, et dont la sollicitude s'étend à tout ce qui a pour objet la connaissance du globe.

Il ne faut donc pas craindre de le dire : par la valeur de leur enseignement, par le nombre et la variété de leurs écrits, les Américanistes français sont dignes de s'asseoir à côté des maîtres qui travaillent à l'étranger aux progrès de nos études. Notre Société est brillamment et solidement organisée et je crois avoir montré que la tâche qu'elle a déjà accomplie lui fait honneur. On ne doit pas se dissimuler qu'il y a une grande divergence de vues, entre les savants, sur les questions qui rentrent dans le cadre de nos études. C'est une indication que l'Américanisme n'a pas encore sa méthode propre et cela rend difficile la coopé-

ration des efforts. Notre Société doit s'attacher à combler cette lacune. On l'a dit avec raison, une question bien posée est à moitié résolue et ce n'est qu'en s'astreignant aux règles d'une méthode rigoureusement délimitée qu'on peut voir comment une question doit être posée.

J'appellerai aussi l'attention sur la nécessité d'étudier les traditions historiques américaines plus judicieusement qu'on ne le fait généralement. Ce genre d'études est captivant, mais plein d'écueils. On se laisse facilement entraîner à prendre au pied de la lettre les récits qui en témoignent, sans réfléchir que leur origine est trop souvent suspecte. La critique des sources de l'histoire des civilisations disparues du Nouveau-Monde est encore à faire. Le déchiffrement des inscriptions et des textes qui fixeraient la valeur de ces traditions ne fait que de lents progrès. A peu de choses près, nous en sommes encore à cet égard au point où nous en étions à l'époque de la découverte. Il ne faut toutefois ni s'en étonner ni s'en alarmer. L'esprit humain a des ressources qui ont raison de toutes les difficultés. Les hiéroglyphes égyptiens sont restés un mystère pendant des siècles et ce n'est que de nos jours qu'on a pu lire les inscriptions de l'Assyrie. Hier encore nous apprenions, à notre grand étonnement, que contrairement à ce que l'on avait toujours cru, les premières civilisations de la Grèce n'étaient pas ariennes.

L'Américanisme nous réserve certainement des surprises aussi grandes et aussi heureuses. Mais, pour cela, il faut lui rester fidèle et ne rien ménager pour atteindre le but poursuivi. Nous faisons donc appel à tous ceux qui s'intéressent à nos travaux ; qu'ils se joignent à nous, qu'ils s'associent à nos discussions, qu'ils nous apportent leurs études auxquelles nous ferons place dans notre Journal où elles trouveront des lecteurs attentifs et compétents. Je termine en adressant aussi cet appel à nos propres membres dont un trop grand nombre se borne à lire et à écouter ceux d'entre nous qui se montrent les plus actifs. Ceux-ci, comme celui qui vous parle, seraient heureux de s'écarter pour leur faire place et d'apprendre à leur tour quelque chose d'eux. Permettez-moi de le dire, s'il impose des devoirs, le titre de membre de la Société des Américanistes confère aussi une distinction, et je suis confiant que ceux qui le portent pourront bientôt s'honorer de l'avoir mérité, comme s'honorent aujourd'hui ceux qui peuvent se dire membres des deux grandes sociétés de Géographie de l'Europe : celle de Londres et celle de Paris.

M. Verneau. — Le beau discours que vous venez d'entendre recueillera sans aucun doute l'approbation unanime des membres de notre Société. Il était impossible d'exposer plus nettement le but que nous poursuivons

et de montrer d'une façon plus frappante l'intérêt des multiples questions qui rentrent dans notre domaine. Notre cher Président nous a prouvé une fois de plus qu'aucun des problèmes qui se réfèrent au passé du Nouveau Monde ne lui est étranger. Ces problèmes sont si complexes que, pour les résoudre, il est nécessaire de faire appel à toutes les bonnes volontés, d'accepter tous les concours qui nous sont offerts.

Avec sa grande compétence et l'impartialité qui lui a conquis l'estime générale des Américanistes, M. Vignaud nous a rappelé les services que chaque science nous a rendus. Entre tous les savants qui viennent ici nous apporter les résultats de leurs patientes recherches, il entend tenir la balance égale, et nous ne saurions que l'en féliciter. Son caractère bienveillant l'a porté à élever la voix en faveur de ceux qui ont été l'objet de certains reproches, et cela ne m'a pas surpris. Ainsi, on a reproché à notre Société — ce que j'ignorais entièrement — de faire une part trop large à l'anthropologie, et notre éminent Président s'est empressé de répondre à cette accusation. Comme il l'a si bien dit, la *fixité relative* des caractères anatomiques en fait une base solide pour nos études. Cette base doit être inébranlable et on ne saurait l'étayer de trop de matériaux. Ce qu'on est en droit de regretter, c'est que les matériaux des fondations n'aient pas été suffisamment sélectionnés et que, parfois, on ait voulu construire un important édifice en laissant de grands vides dans la partie qui devait en supporter le poids. Si Morton, si l'illustre Agassiz n'avaient pas mis tant de hâte à tirer des conclusions de faits encore insuffisants à l'heure actuelle, ils n'auraient pas affirmé que l'Amérique entière est peuplée d'une race unique, à l'exception des Esquimaux. Si Ameghino, n'avait pas été si pressé d'échaffauder toute une généalogie humaine sur des découvertes trop clairsemées, nous n'aurions pas assisté à l'écroulement de l'édifice qu'il avait construit avec tant de peine. Et, cependant, Ameghino comme Agassiz, comme Morton lui-même, était un savant de valeur. Il s'est laissé entraîner par les théories et il a remplacé les faits probants, solidement établis par des hypothèses. L'exemple qu'il a donné ne doit pas être suivi. Sans être l'ennemi des théories, qui provoquent parfois de profondes recherches, je n'hésite pas à déclarer que celui qui recueille d'abondants documents, qui entasse des observations précises contribue davantage aux progrès de la science que l'inventeur des théories les plus ingénieuses. C'est pour cette raison que je serai, pour ma part, profondément reconnaissant à tout savant qui nous apportera des documents nouveaux, qu'il s'agisse de documents anthropologiques, archéologiques, ethnographiques, linguistiques, historiques, ou de documents de quelque autre nature.

A mon avis, la Société des Américanistes de Paris doit, avant tout,

s'efforcer de réunir une somme importante de matériaux, et c'est la conduite qu'elle a toujours tenue. Lorsque ces matériaux sont en nombre respectable, les conclusions auxquelles conduit leur étude se dégagent d'elles-mêmes. Je n'ai pas à vous rappeler les grandes migrations, les relations entre groupes humains plus ou moins éloignés les uns des autres que laissent déjà entrevoir les précieuses observations de beaucoup de nos collaborateurs. Mais quand nous essaierons d'interpréter les faits, gardons-nous bien de toute idée préconçue. N'oublions pas que, aux États-Unis, les passions politiques et sociales, jointes aux passions dogmatiques et antidogmatiques, ont singulièrement contribué à obscurcir le problème si ardu du monogénisme et du polygénisme, auquel faisait allusion notre Président. Lorsque, en 1844, M. Calhoun, ministre des Affaires étrangères des États-Unis, répondait aux représentations de la France et de l'Angleterre relatives à l'esclavage, que son gouvernement avait le droit de maintenir les Nègres en servitude parce que le Noir et le Blanc n'étaient pas de la même espèce, il lui aurait été sans doute bien difficile de prouver scientifiquement son assertion.

Un reproche de parti pris ne peut évidemment être adressé à aucun de nos collègues dont M. Vignaud vient de nous rappeler les noms et les travaux, et je ne me pardonnerais pas d'avoir retenu quelques instants votre attention, si je n'avais eu à vous soumettre que quelques réflexions par trop banales. Ce qui m'a décidé à prendre la parole, c'est le désir de réparer une omission de notre cher Président.

En effet, avec sa bienveillance habituelle, il s'est appliqué à faire ressortir les mérites de chacun, mais, intentionnellement il a oublié de nous parler des services qu'il a lui-même rendus à notre Société et à l'Américanisme en général ; permettez-moi de combler rapidement cette lacune.

Lorsque vous parcourez le Journal de la Société des Américanistes, vous y trouvez une série de mémoires originaux, écrits en un style clair, sans prétention et qui dénotent, chez leur auteur, autant de sens critique et d'érudition que de suite dans les idées ; presque tous, en effet, sont consacrés à l'histoire de la découverte de l'Amérique ; leur auteur, je n'ai pas besoin de le dire, c'est M. Henry Vignaud. Il avait démontré ailleurs, par des arguments qui semblent irréfutables, que la carte attribuée à Toscanelli est apocryphe et que sa corespondance avec le Portugais Fernassa Martins n'a jamais existé ; du même coup, il avait renversé toutes les idées admises au sujet de la genèse de la découverte de l'Amérique. Mais notre éminent Président n'est pss de ceux qui se hâtent de construire un édifice avant d'en avoir assuré solidement la base. Patiemment, il accumula les faits, entassa les matériaux, et à la place du vieil édifice vermoulu, qui s'était écroulé sous les coups de sa critique,

il en a élevé une autre qui paraît bien devoir résister à toutes les attaques. Vous rappellerai-je ses beaux travaux sur Christophe Colomb et Americ Vespuce ? Vous avez tous présents à la mémoire son article sur *La maison d'Albe et les archives colombiennes*, avec un appendice sur *Le rôle de Fernand Colomb dans la production des pièces attribuées à Toscanelli ;* sa communication sur *Sophus Ruge et ses vues sur Colomb ;* sa dissertation sur *Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique ;* son étude sur *Americ Vespuce* et *l'attribution de son nom au Nouveau Monde*. Christophe Colomb, notre cher Président le connaît mieux que personne. Dans le volume très documenté qu'il a publié en 1905, il nous dépeint sa vie avant ses découvertes. En 1909, lorsqu'il nous a entretenus de *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Colomb,* il nous a révélé une foule de détails sur l'existence intime du navigateur. Tout récemment, dans un bref entrefilet paru dans notre Recueil, il nous a montré à quelles extrémités se sont laissés entraîner ceux qui attribuent à Colomb une origine espagnole, juive ou corse.

Comme le disait si justement notre regretté collègue, Gabriel Marcel, M. Henry Vignaud, travailleur obstiné, « cherche avec acharnement les témoignages qui, à la distance où nous sommes des faits à examiner, sont peu faciles à retrouver. Il les compare entre eux, les étudie à la loupe, les laissant pour les reprendre un peu plus tard, s'efforçant d'en faire jaillir par cette patiente, inlassable et insatiable enquête, ce qu'il croit être la lumière et la vérité ». Lisez les deux magnifiques volumes intitulés : *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb,* et vous vous rangerez pleinement à l'opinion de Gabriel Marcel.

Aucune des questions relatives à la découverte de l'Amérique ne saurait laisser indifférent un savant aussi consciencieux que celui qui préside aux destinées de notre Société. Reportez-vous au tome VII de la nouvelle série de notre Journal et vous y trouverez une communication d'un haut intérêt sur *Les expéditions des Scandinaves en Amérique*, dans laquelle il critique de main de maître « un nouveau faux document » invoqué à l'appui d'une thèse qui revient à chaque instant sur le tapis.

Enfin, dans le premier fascicule de cette année, M. Henry Vignaud nous a encore donné un mémoire, frappé au bon coin, sur *La question de l'antiquité de l'homme américain*, qui démontre une fois de plus l'étendue de son savoir.

Je ne voudrais pas mettre à une trop rude épreuve la modestie de notre très distingué Président et, cependant, je ne saurais trop vous engager à relire les articles nécrologiques qu'il a consacrés, dans le Journal de la Société des Américanistes, à Albert Samuel Gatschet, au professeur Hamy, à Gabriel Marcel, à Henry Harrisse, à Jules Mancini, à Gonzalez

de la Rosa. Vous y verrez déborder à chaque ligne, en même temps que son esprit d'impartialité et de justice, ce sentiment de grande bienveillance qui, depuis longtemps, lui a conquis notre sincère affection.

Cette bonté, innée chez vous, me vaudra votre indulgence, mon cher Président. Ma petite allocution n'a qu'une piètre allure en comparaison de votre beau discours, qui renferme tant d'idées élevées, J'ai cru, néanmoins, de mon devoir de combler une lacune de votre exposé et j'ai la certitude d'avoir été l'interprète de tous nos collègues.

Je serai également leur interprète en ajoutant que la Société des Américanistes de Paris a été bien inspirée le jour où, à l'unanimité et par acclamation, elle vous a confié ses destinées. Il semblait difficile de remplacer l'éminent savant que la mort venait de nous ravir. Si je me reporte au compte rendu sommaire de notre séance du 1er décembre 1908, j'y lis que notre Président d'honneur a donné sa démission parce qu'il estimait que notre Société étant l'œuvre de M. Hamy, ne pouvait lui survivre ; vous avez su faire mentir cette sinistre prédiction. Non seulement notre Société n'a pas disparu, mais elle a acquis une vitalité nouvelle. C'est à votre dévouement, autant qu'à votre caractère, que nous sommes redevables de ce résultat, et je puis affirmer sans crainte qu'il n'est pas un de nous qui ne vous en garde une profonde reconnaissance.

M. le Dr Capitan. — Je tiens essentiellement à joindre ma voix à celle de mon ami Verneau. Certes notre cher président a su grouper et diriger un grand nombre de bonnes volontés, faire venir à nous beaucoup de collègues étrangers. Par la hauteur de son intelligence et de ses sentiments, il a su aplanir bien des petites difficultés concernant la vie de la Société. C'est donc un excellent président et, pour ses collègues, un ami sûr et dévoué, un excellent conseiller.

Ceci est la stricte vérité. Aussi vous permettrez à votre secrétaire général d'être, à ce point de vue, le porte-parole de tous les membres de la Société en affirmant ces faits et en lui exprimant notre très haut, reconnaissant et affectueux attachement.

C'est, en effet, une belle mais difficile tâche que poursuit la Société des Américanistes en essayant de grouper le plus grand nombre de savants compétents qui se consacrent aux études d'américanisme, en leur demandant leur concours, en les priant d'apporter leurs travaux, leurs idées sur ce vaste sujet dont tant de points sont encore obscurs.

Un des grands rôles de la Société consiste à indiquer à ses membres les desiderata qu'elle croit utile de signaler dans nos études. Il est tels sujets en effet qui semblent un peu abandonnés ou à la solution desquels

on ne paraît pas porter le zèle et la méthode qui conviendraient. Indiquer ces points, montrer comment leur étude pourrait être entreprise, en se basant sur des faits bien observés, par quelles méthodes ces résultats pourraient être obtenus, etc., tout cela rentre dans les attributions de notre Société et, ce faisant, elle a rendu et rendra de grands services aux études américaines.

Un exemple bien typique est fourni par l'étude de la préhistoire la plus ancienne de l'Amérique. Déjà bien des données ont été fournies sur ce point par de nombreux observateurs, tels les beaux travaux d'Outes pour l'Amérique du Sud et ceux du Peabody Museum à Trenton avec le concours d'abord d'Abbott et récemment de Volk.

Malheureusement, dans le plus grand nombre de cas, les méthodes d'observation fort spéciales, nécessaires pour mener à bien ces recherches, n'ont pas été exactement employées. Stratigraphie, paléontologie, industrie et ethnographie constituent en effet en préhistoire les diverses méthodes dont la mise en œuvre est indispensable.

D'autre part la façon d'utiliser ces méthodes, la technique même de leur mode d'emploi... tout ceci n'est pas encore mis au point en Amérique. Chez nous la longue expérience de nos devanciers dont nous profitons, les grands efforts faits dans ce sens depuis un certain nombre d'années, la richesse de nos gisements... tout cela nous a permis de constituer des méthodes très précises et d'arriver à des conclusions exactes. Pour l'Amérique il est évident qu'il faudrait pouvoir adapter nos méthodes aux conditions particulières de ses gisements et de son ethnographie. C'est une tâche à laquelle travaillent déjà de jeunes et très laborieux savants. Mais il y a encore beaucoup à faire en ce sens... et surtout il y a à lutter contre un parti pris et un esprit de routine que l'on est étonné de rencontrer chez certains savants, et non des moindres, en Amérique. Il y a lieu aussi de signaler un défaut assez fréquent, et fort naturel chez quelques savants américains s'occupant de ces questions, c'est un *hypercriticisme* dont le résultat est de rejeter systématiquement un ensemble d'observations ayant pourtant de la valeur. Cet excès de critique est souvent presque aussi fâcheux que l'absence de critique elle-même.

Ces quelques exemples montrent, sur un terrain spécial d'ethnographie américaine ancienne, combien un corps savant peut avoir une utile influence sur la direction générale des recherches, en indiquant la voie à suivre, ce qu'il peut se permettre grâce aux compétences qu'il possède dans son sein.

C'est une influence de ce genre que la Société des Américanistes désirerait manifester chaque fois que besoin serait. Mais ceci, elle ne le

pourra que si elle compte comme membres des spécialistes éminents et si ceux-ci veulent bien l'aider dans cette grande tâche. Plusieurs savants l'ont déjà fait ; nous espérons que beaucoup d'autres encore le voudront bien faire aussi, pour le plus grand bien et le progrès de cette si intéressante branche de l'histoire générale : l'histoire américaine à l'étude de laquelle se consacre notre Société.

Docteur Rivet. — Le programme de nos études a été magistralement tracé par M. Vignaud, qui, par le fait même, a donné l'exacte définition de notre science ; à ce qu'il a si bien dit, je voudrais seulement ajouter quelques mots sur les règles qui, à mon sens, doivent diriger nos recherches.

En fait, l'Américanisme ne saurait avoir une méthode qui lui soit propre. Un Américaniste peut être historien, anthropologue, ethnographe, archéologue, sociologue, linguiste, etc..., et chacun de nous, suivant sa spécialité, obéit à une discipline particulière, qui ne saurait être modifiée par le seul fait qu'il s'agit de questions relatives à l'Amérique.

Toutefois, si ces savants, d'origine et de formation si diverses, se sont groupés pour aborder, par des voies et des méthodes distinctes, le problème américain, c'est qu'ils ont senti la possibilité et la nécessité de coordonner leurs efforts et qu'ils ont espéré trouver dans leur association une entraide efficace. C'est là le but essentiel et la véritable utilité de notre Société. Grâce à elle, quiconque d'entre nous veut faire œuvre solide a la possibilité et le devoir de connaître et de tenir compte des résultats obtenus par les spécialistes qui travaillent à ses côtés, et, à propos de chaque fait nouveau qu'il découvre, de chaque hypothèse qu'il émet, il peut et il doit rechercher la corrélation qui existe entre ce fait ou cette hypothèse et les données acquises en dehors de lui, dans un ordre de recherches différentes des siennes.

Nos catégories scientifiques, qui sont utiles et nécessaires pour la distribution du travail, n'ont en effet qu'une valeur toute subjective, et s'il est indispensable de se répartir la tâche, il ne faut jamais oublier qu'il s'agit là d'une dissociation artificielle, et qu'un peuple ou une race ne peut être défini ni par sa langue, ni par ses mœurs, ni par ses croyances, ni par sa morphologie, mais que son individualité est faite de l'ensemble de tous ces caractères. Le principal objet de notre Société doit donc être de supprimer les « cloisons étanches » que la spécialisation à outrance a créées entre les diverses sciences, de les obliger à se pénétrer, à s'entraider et à se contrôler. C'est dans cet esprit qu'une part très large a été réservée dans notre « *Journal* » aux analyses critiques. En dépit d'apparences trompeuses, il existe en effet une étroite solidarité entre toutes

nos spécialités, et une hypothèse ne peut être considérée comme démontrée que lorsqu'elle peut s'appuyer sur un faisceau de preuves d'ordre linguistique, archéologique, anthropologique, ethnographique, etc....

Si cette méthode prudente avait toujours été suivie, l'Américanisme ne se serait pas égaré, comme il lui est arrivé trop souvent, dans des spéculations hasardeuses et prématurées. Il faut avoir le courage d'avouer que notre science n'en est qu'à ses débuts, et que certaines questions, qu'elle doit sans aucun doute résoudre un jour, ont été posées d'une façon beaucoup trop hâtive. Le problème de l'origine des populations américaines est une de ces questions. Avant de l'aborder, il est nécessaire de bien connaître ces populations, d'établir sur des bases solides leurs principaux groupements, de déterminer leurs migrations internes, de rechercher par des fouilles systématiques l'antiquité de l'homme américain et d'établir une chronologie au moins relative des diverses civilisations qui se sont succédé dans le Nouveau Monde. Or cette tâche est à peine commencée.

En Amérique du Nord, grâce à l'admirable organisation d'un corps de savants d'élite, de magnifiques résultats ont été obtenus dans ce sens, mais, en Amérique Centrale, en Amérique du Sud, l'inventaire archéologique de bien des régions est à faire, l'étude linguistique à peine ébauchée, les recherches anthropologiques, ethnographiques et sociologiques presque inexistantes. N'est-il pas insensé, dans ces conditions de tenter d'établir des rapprochements entre ces civilisations qu'on connaît si mal et celles de l'ancien Monde ? Pendant longtemps encore, il faudra que l'Américaniste ait la résignation de se limiter à l'exploration méthodique de son propre domaine, dans le passé et le présent, soutenu par l'idée que son travail permettra à ses successeurs d'aborder avec succès les grands problèmes qu'il est inutile et périlleux d'envisager pour l'instant ; il faut qu'il ait le courage de répondre aux impatients : « Je ne sais pas. »

Même ainsi limitée, la tâche n'est ni fastidieuse, ni ingrate ; elle conduit à des conclusions qui permettent de préciser chaque jour davantage les données du problème et, par approximations successives, de se rapprocher de la solution.

Mais dans ces recherches volontairement circonscrites, il est essentiel de n'avancer également qu'avec une extrême prudence. Le travail est surtout un travail de comparaison, et, si, comme je le disais il y a un instant, on ne doit négliger aucun des éléments de cette comparaison ; preuves linguistiques, ethnographiques, archéologiques, anthropologiques, etc.... il est non moins indispensable que chacune de ces comparaisons soit totale. De même que la parenté linguistique ne s'établit pas par

quelques concordances lexicographiques, de même une parenté ethnique ne saurait être démontrée par la concordance de quelques indices, ou une parenté ethnographique par la similitude d'un outil ou d'un procédé technologique. Une langue ne peut être définie que par sa phonétique, sa grammaire et son vocabulaire, un type ethnique que par l'ensemble de tous ses caractères morphologiques, une civilisation que par l'intégralité de ses manifestations. Tout rapprochement qui ne porte que sur quelques points de détail ne saurait avoir une valeur démonstrative. Seul, l'Américaniste qui a le courage d'envisager un problème, si petit soit-il, dans toute sa complexité, qu'il s'agisse d'anthropologie, d'archéologie, d'ethnographie ou de linguistique, peut espérer aboutir à une conclusion certaine et définitive, et c'est par des travaux de cette nature, souvent ingrats par la faible portée apparente de leurs résultats, et non par d'élégants paradoxes, que notre science progressera.

Cette règle de l'effort limité mais complet s'applique aussi bien aux recherches de cabinet qu'aux recherches sur le terrain. L'heure est passée des explorations à programme trop vaste. Ce qui est nécessaire à l'heure actuelle, c'est une série d'explorations portant sur des zones restreintes, où rien ne sera négligé ni du passé, ni du présent des populations visitées, et c'est de la comparaison de ces études fragmentaires, mais intégrales, que nous pouvons espérer des résultats positifs.

Pour ceux d'entre nous qui ne peuvent s'expatrier, une tâche de même nature s'offre à eux. C'est l'exploration méthodique de nos musées et de nos archives. Il y a là des trésors que des générations de chercheurs ne parviendront pas à épuiser, des documents que l'exploration moderne ne permet plus de recueillir. Et par là encore je voudrais voir se développer une collaboration intime entre deux ordres de chercheurs que notre Société groupe et qui trop souvent s'ignorent, l'explorateur et l'homme de cabinet. Il serait utile qu'entre eux s'établisse cette entraide efficace et ce contrôle permanent que, pour les mêmes raisons, je désirais voir s'établir entre les diverses spécialités que nous représentons.

Voilà, Messieurs, les quelques idées que je désirais vous soumettre. Je suis convaincu, d'ailleurs, que je n'ai fait qu'exprimer votre propre pensée, et que je n'ai été en la circonstance que votre porte-parole.

DIE SCHREIBWEISE DER PANO-VOKABULARIEN.

Von Ferd. HESTERMANN.

Mit Benutzung von Angaben *J. Capistrano de Abreu*'s und *M. Said Ali Ida*'s.

Das grosse Werk über die Kaschinaua-Sprache von *J. Capistrano de Abreu* geht zum zweiten male seiner Vollendung entgegen. Leider hatte ein Brand in der Druckerei im September 1911 das Werk im ersten Druck vernichtet. So musste die Amerikanistik solange auf das bedeutsamste Werk über die Pano-Sprachen warten.

Ein eigenartiger Unstern waltete über den Pano-Publikationen. Freilich ist dieses Geschick nicht gerade arg zum Verwundern bei der Abgeschlossenheit, in der wir noch immer Südamerika gegenüber uns befinden. Wenn auch auf archivalischem Gebiete besonders durch *Platzmann* und *Schuller* Grosses geleistet worden ist, so sind dennoch die südamerikanischen Publikationen fast unerreichbar. Eben beginnt von einer neuen Seite her ein neuer Kommunikationsversuch (Bonn, Rheinland), und wir müssen wieder abwarten, was der Erfolg sein wird.

Es ist aber ganz zwecklos, die Geschichte der letzten Veröffentlichungen, sagen wir lieber die Geschichte des Bekanntwerdens der letzten Pano-Publikationen zu schreiben. Ich verweise nur auf die Literatur, die *Rivet* jüngst in dieser Zeitschrift (7 1910 221-42) gegeben hat, dann des gleichen Autors und *G. de Créqui-Montfort*'s Linguistique Bolivienne in *Muséon* (1913 19-78). Diesen Zitaten füge ich nur noch den Hinweis auf zwei Notizen hinzu :

1. Im Anthropos (8 1913 1144) habe ich eine bisher scheinbar unbeachtete Notiz aus *Ludewig*'s Katalog gebracht, die dort unter der Rubrik « Kechua » steht (schon von *Schuller* beachtet Yñerre, Rio de Janeiro 1912, 131).

2. Dann weiss ich nicht, was von folgender Anzeige zu halten ist die ich in *Karl W. Hiersemann*'s Katalog 321 « Bibliotheca Latino-Americana » (d. d. Leipzig Februar 1906) unter Nr. 931 finde und die ich hier in der ausgesprochenen Absicht unverkürzt wiedergebe eventuell zu erfahren, was damit gemeint ist.

Armentia, Fr. Nic., vocabulario de los dialectos Tacana, Araona, Pacaguara, Cavineño y Shipibo ; á los que se agregará el Moseteno : hablados por los indios Mosetenos en la orilla del Beni, por los Tacanas....., por los Cavineños de la misión de Cavinas sobre el rio Madidi, por los Araonas en ambas márgenes del Madre de Dios, por los Pacaguaras del Beni, Madre de Dios, Mamoré y Madeira, y por los Shipibos del Ucayale y Guallaga. Original-Manuskript von VI u. 349 engbeschriebenen Klein-Quartseiten, dessen Vorrede datiert La Paz, 1. Aug. 1888. (10 Seiten fehlen.)

Eigenhändige, druckfertige (einseitig beschriebene) und sehr leserliche Niederschrift des Autors, des Franziskanerpaters Fray Nicolás Armentia in La Paz, der als vorzüglicher Kenner der brasilianischen [!] Sprachen bekannt ist. Nach einer „Indroduccion" [!] von 6 Seiten, der Sprachvergleichung gewidmet, folgt ein Wörterbuch : Spanisch-Tacana mit sehr häufiger gleichzeitiger Bezugnahme auf die Araona-, Pacacuara-, [!] Cavineña- und Shipibo-Sprache (S. 1-26) ; danach ein Wörterbuch : Tacana-Spanisch (S. 127—168) und anschliessend viele Paradigmen von Tacana-Verben und Beispiele derer Anwendung (S. 168-183). Der [!] Tacana-Teil beschliesst eine Tacana-Agende, d. h. eine Sammlung von verschiedenen vorgeschriebenen liturgischen und rituellen Formeln für gottesdienstliche Akte, darunter der Catecismo pequeño, Salve Regina, Beichte, Krankenermahnung, Sterbesakramente, Hochzeitsritual, etc. in Tacana-Uebersetzung, sowie eine kleine Wörtersammlung (Adverbien, Teile des menschlichen Körpers etc.) (S. 184—200).

Darauf folgt ein Wörterbuch : Spanisch-Cavineño. Leider fehlen im Ms. die Seiten 200—210, sodass dieses Vocabulario erst mit dem Worte „Baba" beginnt (S. 211—274). Grammatische Paradigmen und Stücke einer Cavineño-Agende schliessen sich an (S. 275-278).

Sodann folgt ein Vocabulario (Español-) Shipibo, Dialecto del Pano, al que tambien pertenece el Pacaguara (S. 279—342).

Das Ms. endet mit Sammlungen von Wörtern und Redensarten in der Araona- und in der Pacaguara-Sprache.

Das Manuskript stammt aus dem Nachlass des Pfarrers Wilh. Herzog in Oppau und ist nach Aussage eines Zwischenhändlers noch nicht gedruckt.

[Die [!] sind von mir *F. H.*]

Es handelte sich nun darum, eine einheitliche, oder zuerst einmal überhaupt nur gesicherte Umschrift für die vielen Publikationen herzustellen. Die nach einigen 30 zählenden Vokabelsammlungen, grössere und kleinere, sind freilich meist spanisch geschrieben. Wenn man nun auch einerseits beruhigt sein kann damit, dass es eben spanische Arbeiten sind, so müssen wir doch zugeben, dass damit zuerst nur dem Schicksal gedankt wird, dass es nicht etwa englische Umschriften sind, und zweitens muss man bedenken, dass das Spanische ebensowenig geeignet ist, schwierigere Lautverhältnisse wiederzugeben als jede andere Kultursprache. Darum werden sehr leicht Schwierigkeiten in der Aussprache nivelliert und überdeckt durch solche mehr populäre Transkriptionen. Man sieht das leicht, wenn man die Wörter der kleinen Vokabulare bei *Martius* mit den grösseren spanischen oder den

deutschen bei *Reich-Stegelmann* vergleicht. Aber damit, dass man die Unsicherheit verdeutlicht sieht, ist noch keine positive Sicherheit geschaffen.

Ich hatte darum, sobald mir die erste Kenntnis von dem Werke *Capistrano de Abreu*'s kam, mich sofort an ihn gewandt um genaueren Aufschluss über die phonetische Wertung seiner Schreibung, die zum ersten male eine genauere Auffassung der Lautverhältnisse erlaubt. Dieser meiner Aufforderung entsprach der Autor in der zuvorkommendsten Weise, und hat er selber den Text in deutscher Sprache abfassen lassen, den ich in dieser Abhandlung unten wiedergebe. Zu gleicher Zeit wurde schon dabei das Anthropos-Alphabet als Parallele gewählt, so dass wir nun über das Kaschinaua genauestensphonetisch orientiert sind.

Ich denke mir, wir gewinnen damit eine Basis, allen anderen Sprachen eine mehr oder minder gesicherte Umschrift zu geben. Wie notwendig das ist, das will ich in folgendem nur an der akkuratesten Publikation zeigen, die wir bis zur Arbeit *Abreu*'s über das Pano besassen, am Diccionario Sipibo *K. v. d. Steinen*'s (Berlin 1904).

Dabei gibt sich aber noch folgendes zu bedenken :

Zuerst einmal sind offenbar kleinere Vokabelsammlungen für den Privatgebrauch der Missionare von diesen angelegt worden. Irgendeiner von ihnen hat grössere Initiative darin und beginnt die Sache bis zu einer Vollständigkeit durchzuführen. Allmählich merkt er, dass die einzelnen Wörter in den Sätzen Formen annehmen, die er noch nicht zu erklären weiss. So entstehen die primitiven Textanfänge oder Phrasen in den Vocabularios, deren Uebersetzung und Auffassung zuerst eine sehr fragliche ist. Bei fortschreitender Arbeit werden Auffassung und Uebersetzung, aber auch die Schreibweise genauer. In unserem Falle des Sipibo haben wir dann die geplante Vervollständigung einer älteren Vorlage, wo wir sowohl das Spanische als auch das Sipibo in älterer und jüngerer Umschrift sehen. Auch eine deutsche Hand scheint über das Material gekommen zu sein.

Es wäre nun bei einiger Akribie wohl möglich, mit ziemlicher Sicherheit die fraglichen Beispiele dieser oder jener « Altersschicht » zuzuweisen, aber es verlohnt sich so wenig, dass man ruhig die Arbeit unterlassen kann. Denn für die Geschichte sowohl als für die Transkription ist wenig gewonnen, in unserem Falle speziell deswegen, weil die Dialekte Sipibo und Cunibo zu nahe verwandt sind.

Ich habe nun, wie schon angedeutet, in Folgendem aus dem Diccionario Sipibo ed. *K. v. d. Steinen* die Beispiele vikariierender und variierender Schreibung zusammengestellt. Es versteht sich von selbst, dass man

in manchen Fällen gewollte Transkription und ungewollte Druckfehler nicht mehr unterscheiden kann. Am Schluss stehen dann noch einige Fälle ganz vereinzelter Lautumschrift aufgezählt, denen die Parallele zu fehlen scheint.

		a — ja	
5624	*acquia*	5624	*jaqui*
		u — hu	
1318	*udta*	3903	*hudta*
		u — ju	
1282	*uni*	1282	*juni*
		' — -j-	
575	*buiusu*	3321	*buijusu*
		' — y	
1411	*hia*	3751	*hiya*
		e — he	
3753	*hyama eua*	1413	*hiámaheua*
		i — vi	
5260	*ipucu*	5260	*vipucu*
		y — hi	
328	*ypoquei*	3707	*hipaquei*
		au — eu	
2031	*tauqui*	5126	*teuqui*
		i — e	
2175	*tachiqùi*	5017	*tachequi*
		ee — e	
1861	*mueento*	4128	*muento*
		u — i	
609	*ubuni*	3062	*ubini*
		a — o	
1179	*tatix*	5150	*totis*
		o — u	
3465	*cho*	3465	*chu*

a'a — aha

3909 *hudta aqui* 1318 *udta haqui*

au — ahu

4394 *auma* 1298 *ahuma*

i — ihi

5262 *huisti* 5262 *vihisti*

y — iy

2045 *tuya* 5180 *tuiya*

hu — qu

2207 *huesaqui* 75 *quexaqui*

h — yu

171 *hina* 172 *yuina*

hui — uhi

4645 *quehuinyamai* 2212 *queuhinyamai*

n — u

397 *renculu* 4795 *reuculu*

h — hu

255 *hiscunti* 255 *huiscunti*

h — h

1293 *huna* 544 *hunanputo*

v — hu

5262 *vihisti* 5262 *huisti*

h — v

1936 *hichi* 5255 *vichi*

h — r

3221 *hodto* 583 *rodto*

(3221 steht in alphabetischer Reihenfolge)

j — hi

3926 *jesteraque* 1091 *hiesteraque*

j — h

1283 *junibu* 3886 *hunibo*

y — h

1051 *niya* 1063 *niha*

yu — hu

1603 *yuaxicu* 1600 *huaxiqui*

jio — ju

1265 *jiobua* 3928 *jubua*

j — y

3956 *juna* 396 *yuna*

— -c-

2076 *huai* 2075 *hucai*

— cc

2076 *huai* 2074 *huccai*

q — g

4023 *maquei* 1635 *maguei*

c — g

4692 *racnani* 663 *ragnani*

cu — re (?)

3472 *cuspa* 4746 *respa*

caa — aca

1368 *caai* 1368 *acahi*

qu — g

3839 *hui questo* 93 *huigesto*

c — cc

2075 *hucai* 2074 *huccai*

q — cq

3459 *haqui* 612 *acqui*

nc — ng

305 *yancun* 632 *yangu*

nq — mp

467 *turanqui* 5194 *turampi*

g — hi

458 *gesteraqne* 1041 *hiesteraque*

g(e) — y(e)

458 *gestete* 1081 *yestete*

g — j

458 *gesteraque* 3926 *jesteraque*

g(a) — y(a)

1536 *muegai* 4167 *mueyai*

c — T

524 *cahua* 5083 *Tahua*

' — t

233 *quepia* 4609 *quepita*

t — dt

8 *hitai* 1047 *hidtai*

dt — tt

999 *cadtuta* 3411 *cattuta*

tz — dz

3121 *atzalaxu* 2332 *adzalazu*

t — p

5261 *vitasna* 2422a *vipasna*

p — pp

5531 *zapue* 320 *zappue*

p — b

1446 *pixcoqui* 3218 *biscoqui*

n — nj

3204 *himin pueyo* 2297 *biminjuego*

' — ch

3012 *caai* 3012 *acachi*

i — s

4203 *suiqui* 242 *susqui*

s — sh

2243 *rasiqui* 4727 *rashiqui*

s — z

4870 *sappue* 320 *zappue*

s — ch

3913 *husi* 1111 *uchi*

s — x

5552	*cunquis*	3446	*cunquix*

s — sch

4459	*pispachi*	1247	*pischpaschi*

s — c (ç ?)

3394	*careso*	5696	*careco*

s — r

90	*vasus*	5230	*varus*

x — z

3121	*atzataxu*	2332	*adzatazu*

ẋ — ch

439	*huaxu*	3764	*huachu*

x — sch

718	*pixpachi*	1247	*pischpaschi*

ch — h

1113	*picha*	4446	*piha*

ch — sch

718	*pixpachi*	1247	*pischpaschi*

z — y

5417	*zaca*	1697	*yacayamaue*

em — un

676	*zempa*	676	*zunpa*

nin — nm

4509	*puetininas*	486	*puetinmas*

nt — mt

2404	*huesuntanpa*	3300	*huesumtampa*

nd — nn

5535	*canda*	3376	*canna*

np — mp

5227	*unpas*	87	*umpas*

mp — mb

3488	*champu*	5592	*chambu*

nn — nr

4242	*rinni*	816	*rinri*

n — ñ

1438	*ana*	5672	*aña*

n — nn

2027	*pani*	2026	*panniqui*

Vereinzelte Schreibungen

csc

1488	*ucscai*

ngh

5501	*enghi*	5591	*enghaque*

ngs

1657	*angso*

nd

5649	*yunda*	5535	*canda*

ds

5114	*tepodse*

sh

4413	*parashili*	5625	*vishiqui*

Man denke sich nun zu jedem der Parallelbeispiele die wirkliche Summe von Vertretern, dann, dass wir gerade in der Arbeit *K. v. d. Steinen*'s eine sehr exakte Ausgabe besitzen, so dass die Möglichkeit neuer Druckfehler beinahe ausgeschlossen ist. Ich habe aber die Liste der Diskrepanzen in vollster Ausführlichkeit aus einem einzigen Werke hier geben wollen, um zu zeigen, wie notwendig es ist, die Vokabularien auf eine sichere phonetische Basis zu stellen, wenn wir weitere Sprachvergleichungen anstellen wollen.

Damit ist zugleich der grosse Nutzen der kurzen phonetischen Skizze dargetan, die *Manuel Said Ali* Rio de Janeiro Okt. 1912 nach den Materialien *de Abreu*'s abfasste und mir zur Verfügung stellte. Ich gebe hier seine Arbeit vollständig wieder.

In folgenden Ausführungen sind die in eckigen Klammern stehenden Zeichen als die vom Anthropos vorgeschlagene Lauttranskription anzusehen, während alles andere in Kursiv sich auf das im Werke über Kaschinaua verwendete Schreibsystem bezieht.

Der Ton fällt im Kaschinaua regelmässig auf die letzte Silbe und es wäre wohl überflüssig, bei der Schreibung der einzelnen Wörter durch

ein besonderes Zeichen an diese Regel zu erinnern. Da jedoch in der Sprache auch Beispiele von fallendem Diphthong vorkommen, so schien es erforderlich, solche Fälle in dem Buche durch den akuten Akzent anzudeuten.

Im Text stösst man öfters auf Vokabeln mit *ç'* und *x'*. Es ist mit den Zeichen ' nichts anderes gemeint als dass zwischen zwei Konsonanten eine merkliche Trennung stattfindet. Es handelt sich vielleicht um einen dritten Konsonanten. Ich denke dabei an das hochdeutsche ' (*in 'einem 'andern 'ort*). Doch vermisse ich die Angabe dieser Erscheinung in den « Applications pratiques » des Anthropos.

Von den sogenannten offenen Vokalen kennt der Indianer [*e*] = *é*, entstanden aus dem Diphthong [*ai*]. Er gebraucht ihn bei *txé* und einigen andern Wörtern. [*o*] scheint ihm ganz fremd zu sein.

Ein geschlossenes [*e*] = *e*, *ê* kommt in der Sprache wohl nicht sehr häufig vor. Das Suffix *-ti* wird auch als *-tê* ausgesprochen. Der Indianer sagt bald *dörati*, bald *döratê*. Merkwürdigerweise findet die Verwechslung bei *mani*, *bani* und andern Vokabeln niemals statt. Vielleicht liesse sich *e ê* eher durch [*i*] transkribieren.

[*o*] = *o*, *ô* und [*u*] = *u* ebenso wie [*a*] kommen sehr häufig vor. In manchen Wörtern schwankt die Aussprache zwischen [*o*] und [*u*].

ö ist nach dem Anthropos-System durch [*ë*] zu ersetzen, und der entsprechende Nasallaut *ǣ* lässt sich wohl durch [*ẽ*] wiedergeben.

Folgen zwei Vokale aufeinander, so fällt der Ton meistens auf den letzten, doch bilden *ai*, *au* zuweilen fallende Diphthonge ; desgleichen *āi*, *āu*, bei welchen die Nasalierung sich gern auf den Schlussvokal erstreckt.

Nasalvokale werden in mehreren Wörtern stets als solche ausgesprochen, in andern wieder schwankt die Aussprache zwischen Nasalvokal und reinem Vokal. Letzteren Fall trifft man im Auslaut bei gewissen Wortendungen. Ob es z. B. *-aki* oder *-akĩ* heissen soll, scheint nur von der Laune des Indianers abzuhängen. Zu beachten ist, dass ein *ĩ* zuweilen auch in *ǣ*, *ã̄* oder *a* verwandelt wird. Bei den Pronomina *hatõ* (er), *matõ* (ihr), *habõ* (sie) wird [*õ*] häufig zu [*o*], doch hört man stets *mĩ* (du) und *nũ* (wir) ; *ǣ* [*ẽ*] (ich) wird dagegen, und zwar wenn schneller geredet, in *ö* = [*ë*] und sogar in *i* verflüchtigt.

Kommt zu dem Pronomen das Suffix *-di*, so wird der Nasallaut beibehalten ; hängt man aber statt dessen *-bö* oder *-möbi* an oder verwandelt man — was ein Lautgesetz gestattet — *-di* in *-ri*, so ist der reine Vokal zu gebrauchen. Also *öbö* = [*ëbẽ*], *ömöbi*, *hatobö*, *mibö*, *mimöbi*, *matõdi* oder *matori*, *habõdi* oder *habori*.

Kommt zu einem Nasalvokal ein reiner Vokal, so löst sich ersterer gewöhnlich in reinen Vokal und *n* oder *m* auf.

Die Laute *y*, *w* dürften — soweit deren Aussprache untersucht worden ist — sich mit [*y*], [*w*] decken. Doch ist zu bemerken, dass der Verfasser des Anthropos-Systems in den « Applications pratiques » wohl ein [*w*] für das Englische angibt, aber, abweichend von andern Phonetikern, von einem Vorkommen des Lautes im Französischen und in andern neueren Sprachen nichts erwähnt. Im fr. *toi* erblickt er einen Diphthong und schlägt dafür die Transkription [*to̯a*] vor, während *Passy twa* transkribiert und von einer « fricative bilabiale » spricht. *Jespersen* nennt als Beispiel für den Konsonanten *w* sowohl engl. *we* als fr. *oui*.

w und *y* sind jedenfalls unbeständige Laute. *w* wird von einem vorhergehenden *ō* oder *u* absorbiert, desgleichen *y* von einem vorhergehenden *i*. Umgekehrt können diese Laute ganz unerwartet entstehen. Lässt man z. B. *dōō* oder *pia* sehr langsam aussprechen, so hört man *dō-wō*, *pi-ya*.

d hält sich unverändert als inlautende Dentalis nach einem andern Konsonanten oder nach einem Nasalvokal : *tikix'da*, *yãdi*. Ist aber der vorhergehende Laut ein reiner Vokal, so verwandelt sich beim schnellen Reden *d* in ein ungerolltes *r*. Anlautend hält sich die Dentalis als solche, es sei denn, dass ein Wort wie *daci* (Menge) von einem vorherigen so angezogen wird, dass beide als ein einziges Wort erscheinen, z. B. *maniraci* für *mani daci*.

x = [*š*] ; *ç* = [*ʂ*] ; *tx* = [*tš*] oder [*č*] ; *tç* = [*tʂ*] oder [*ť*].

Anlautendes *r* = [*r···*] ; *v* kommt vor *o* und *u* und im Worte *vari* (= *hari*, *rari*) vor. Beide Laute können durch *h* ersetzt werden.

*
* *

Zeichen also, die mit denen des Anthropos-Systems nicht übereinstimmen, sind :

é = [*e*]
e, *ê* = [*e*] oder [*ĕ* ?]
ô = [*o*]
ö = [*ë*]
œ̃ = [*ẽ*]
x = [*š*]
ç = [*ʂ*]
tx = [*tš*] oder [*č*]
tç = [*tʂ*] oder [*ť*]
r (anlautend) = [*r···*]
' = ?

Soweit *M. Said Ali Ida*.

Es bringt aber nun auch das Original-Manuskript *de Abreu*'s noch einige wichtige Angaben, die ich hier unverkürzt in dem portugiesischen Original wiedergebe [1].

As vogaes são as cinco de nossa lingua, puras ou nasaladas, mais *õ*, igual ao homographo allemão, e *ãe*, que é a sua nasalisação. .

o e *u*, *ō* e *ū* permutam-se a cada instante.

Ha um *i* que permuta com *é* e outro que permuta com *ö*, e vai quasi sempre figurado por este signal.

ãe pronuncia como *un* francez em *chacun*.

é resulta de *ai* ; *ẽ* de *ãi* ; o outro ditongo é *au*, puro ou nasalado.

Faltam os sons representados por *f*, *g*, *j*, *l*, *s*, *z*.

ç' representa o *th* inglez em *think* ; pode ser precedido de *t*, ás vezes quasi imperceptivel ; seguido de consoante, desta se distingue por ligeira pausa, indicata por apostrophe.

d no principio das palavras apparece de preferencia a *r* brando que se usa no meio dellas ; de *r* forte no meio do vocabulo só ha um exemplo : *a-rãi*.

t soa em geral como o nosso, mas é quasi imperceptivel quando precede *ç*, isto é, o *th* inglez ; quando *tx* é substituido por *ti* pronuncia-se o *i* com muita rapidez e *t* soa com mais força ; não se encontra porem o *t* e *tt* fortes indicados pelos missionarios castelhanos do Ucayale, provavelmente devidos á vizinhança do quechua. Tão pouco se encontra no caxinauá som correspondente a *cc*, *cq* dos missionarios, si esta graphia representa o guttural kechua.

h permuta com *r* aspero e tambem com *v*.

r forte transformado em *r* brando encontra-se rarissimas vezes.

x = *ch* francez, *sh* inglez, *sch* allemão.

tx = *ch* inglez ou castelhano ; pode ser substituido por *ti*, mas o *t* soa com maior força e enuncia-se rapidamente o *i* mais a vogal seguinte, como si fossem ditongos.

No começo das palavras o *y* e *w* difficilmente se distingue de *i* o primeiro, de *o* ou *u* o segundo.

As syllabas e tambem as palavras terminam por *ç'*, por *x'* e por vogales, puras ou nasaladas.

Em *ç'* e em *x'* a apostrophe indica a separação nitida, embora rapida entre qualquer das duas lettras e a consoante seguinte. A separação desapparece quasi quando se segue vogal, mas cumpre não perdel-a

1. Der folgende Text war nach dem Ms. schon gesetzt, als die beiden Bogen der Einleitung des Werkes selbst im Reindruck erschienen. Der Text konnte aber danach noch korrigiert werden.

de vista e verificar, ao decompôr qualquer vocabulo, a que syllaba *ç'* ou *x'* realmente pertencem.

Caso semelhante ao nosso *peguem-no* occore quando a vogal nasalada é seguida de vogal pura : apparece então um *n*, e as vezes um *m*, prolação da nasal, que nada tem com a vogal seguinte.

A vogal final tem sempre maior resistencia que a inicial : *pia* pronunciado vagarosamente dá *pi-ya dô-*, dá *dô ŏwŏ* : em compensação *y* e *w* podem ser absorvidas quando a syllaba precedente termina em *i* ou *ô*.

Poucas palavras começam por vogal : a excepção apparente de *i*, explica-se pela difficuldade de distinguil-a do *y*.

O accento tonico incide sempre na ultima syllaba [1].

Wollte man zu den vorhergegebenen Ausführungen auch noch andere Vokabularien heranziehen, so würde sich das Bild der Umschriften noch mehr verunstalten.

Ich unterlasse es diesmal noch, das Fazit aus diesen Differenzen zu ziehen, denn ich werde in der Einleitung zu dem in Vorbereitung stehenden Vergleichenden Wörterbuch der Pano-Sprachen ohnedies noch darauf zurückkommen müssen.

1. C. de Abreu, *Rã-txa hu-ni-ku-ĩ*. Grammatica, Textos e Vocabularios Caxinauás. 8° 630. Rio de Janeiro. Typographia Leuzinger. 1914. S. 11-13.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA PROVINCE DE LOÜISIANE

Poème inédit de DUMONT DE MONTIGNY

par le Baron MARC DE VILLIERS.

Les *Mémoires Historiques sur la Louisiane... composés sur les Mémoires de M. Dumont* [1], publiés par l'abbé Le Mascrier en 1753, comptent certainement parmi les œuvres les plus intéressantes du XVIIIe siècle décrivant les mœurs des Indiens de la vallée basse du Mississipi et l'histoire de nos guerres contre les Sauvages.

Cet ouvrage est bien connu de tous les Américanistes ; mais ce qui semble l'être fort peu — pour ne point dire pas du tout — c'est que Dumont, dix ans au moins avant de confier à Le Mascrier le soin de mettre en ordre et de publier le résultat de ses souvenirs et de ses observations, avait déjà composé, en partie pendant son séjour en Amérique, un poème volumineux, à la fois épique et didactique, sur notre ancienne colonie de la Louisiane.

Le manuscrit original de Dumont se trouve conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous la cote 3459 [2]. Il est intitulé : *Poème en vers touchant l'Établissement de la province de Loüisiane, connue sous le nom de Missisipy, avec tout ce qui s'est passé depuis 1716*[3] *jusqu'en 1741 ; le massacre des François au siège des Natchez, les mœurs des Sauvages, leurs danses, leurs religions, enfin ce qui concerne le pays en général.*

1. *Mémoires Historiques sur la Louisiane. Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'année 1687 jusqu'à présent ; avec l'établissement de la colonie française dans cette province d'Amérique Septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes ; le climat, la nature et les productions de ce pays ; l'origine et la religion des Sauvages qui l'habitent, leurs mœurs et leurs coutumes, etc.*
Composés sur les Mémoires de M. Dumont par M. L. L. M.
Ouvrage enrichi de cartes et de gravures.
A Paris chez J. B. Bauche, 1753. 2 volumes in-18.

2. Il mesure 210 millimètres sur 106.

3. 1719 serait plus exacte.

Le titre ne porte point de nom d'auteur, mais la dédicace, comme celle des *Mémoires Historiques sur la Louisiane*, est signée Dumont ; de plus une annotation d'une écriture du XVIIIe siècle, inscrite sur la garde, déclare : « Il paraît que l'auteur de ce poëme était un M. Dumont. »

On ne comprend pas alors comment Quérard, dans sa *France Littéraire*, après avoir indiqué Dumont (de Montigny) comme l'auteur des *Mémoires Historiques*, peut ensuite un peu plus loin, par une erreur tout à fait inexpliquable [1], les attribuer à Géo Butel-Dumont « qui les composa sur les manuscrits de Le Mascrier » !

Les Mémoires Historiques contiennent un hommage à M. de Silhouette qui remplissait, en 1753, les fonctions de Commissaire du Roi pour les affaires d'Amérique, mais le poème est dédié, sur un feuillet rapporté, à « l'illustre Ministre d'Argenson ». Les armoiries, dessinées par l'auteur en tête du manuscrit se trouvant timbrées d'une couronne de comte, ne sont certainement point celles du Marquis d'Argenson, Secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de 1744 à 1747, et ne peuvent être attribuées qu'à son frère, ministre de la Guerre de 1742 à 1757.

La grande carte ajoutée en tête de l'ouvrage portant le date de 1744, c'est évidemment à cette époque que le manuscrit fut relié pour être offert au comte d'Argenson. Le volume passa ensuite à son neveu le marquis de Paulmy d'Argenson dont la célèbre bibliothèque, vendue par lui au comte d'Artois en 1785, sous réserve d'en conserver l'usufruit, fut confisquée pendant la Révolution, et forme aujourd'hui un des fonds les plus importants de la Bibliothèque de l'Arsenal.

L'ouvrage n'est point daté ; pourtant la première moitié semble avoir été écrite sur les bords du Mississipi, car, pendant la durée de la composition du poème, certaines opinions de l'auteur eurent le temps de se modifier sensiblement. Les deux derniers chants ont été rédigés en France de 1738 à 1742, toutefois ils étaient certainement terminés dès le commencement de l'année 1743, puisque Dumont, en écrivant la *Conclusion*, ne connaissait point encore le rappel de Bienville.

> Tant que le sieur Bienville
> Sera, dans ce pays, le maître de la ville,
> On n'y verra toujours que grande pitié,
> A moins qu'il ne revienne un illustre Perrier !

Les renseignements biographiques sur Dumont de Montigny — telle est la façon dont il convient de rectifier son nom — manquent par malheur presque complètement : nous ignorons où il est né et même dans

1. Reproduite par Barbier.

quel régiment il servait. Nous savons simplement qu'il s'embarqua pour la Louisiane le 28 mai 1719 à La Rochelle, sur la flute *La Marie* [1], en qualité de sous-lieutenant, et prit part au second siège dn Pensacola au mois de septembre suivant. Le 17 octobre 1720, il obtint d'être « placé dans la situation de lieutenant réformé d'Infanterie, attaché à la garnison de Port-Louis », et reçut, le lendemain, un brevet l'autorisant, à aller servir en Louisiane, « sans que, pour cette raison, il pût être réputé avoir quitté le service du Roy, ni perdre son rang [2] ».

Peut-être revint-il en France avec l'escadre de M. de Champmeslin pour se faire mettre en réforme, mais il semble plus probable qu'il ne quitta pas la Louisiane.

Cependant, le *Journal Historique de l'Établissement des Français à la Louisiane* indiquant au mois de mai 1722 la présence de Dumont de Montigny [3] en qualité de sous-lieutenant, au fort Saint-Pierre, établi et entretenu sur la rivière des Yazous aux frais personnels du ministre de la Guerre [4] pour protéger sa concession, on pourrait aussi supposer que le nouvel « ingénieur » repartit avec les trois cents colons ou soldats que Le Blanc fit embarquer à partir du mois d'octobre 1720 pour mettre en valeur ses nouveaux domaines. Toutefois le nom de Dumont ne figure pas sur la liste des officiers engagés.

En décembre 1721, Dumont accompagna, en qualité de géomètre, Bénard de La Harpe dans son aventureuse exploration de la rivière des Arkansas, mais il n'alla pas jusqu'à « quelques journées de marche de Santa-Fé », comme le prétendent incidemment les *Mémoires Historiques*, et il faut laisser à Le Mascrier, qui se piquait de géographie, cette exagération évidente [5].

L'an mil-sept-cent-vingt-deux, il se fit un convoi
Dans ce bras de rivière. Et, du tout, ai le droit
D'en parler savamment. Auteur de cet ouvrage,
J'y fus avec vingt-deux faire ce beau voyage.
Nous étions commandés, dans ce détachement,
Par le sieur de La Harpe, élu du Commandant,

1. Liste des passagers de *La Marie* (Ministère des Colonies).

2. Archives administratives du Ministère de la Guerre.

3. Il ne faut pas confondre Dumont de Montigny avec Carpot de Montigny qui commanda un certain temps la place de Pensacola.

4. Le Gac confirme que « la compagnie de soldats, de l'envoi de M. Le Blanc, commandée par le sieur Bizard, qui se rend une partie aux Yazous et l'autre aux Illinois, n'est pas comprise dans les autres troupes ».

5. La Harpe estime seulement à cent cinquante lieues le trajet qu'il parcourut ; résultat déjà fort appréciable.

Pour aller, soi-disant, faire la découverte
D'un rocher de topaze.

Bienville désirait surtout se renseigner sur les agissements des Espagnols dans cette région, néanmoins il avait effectivement reçu des instructions de Paris pour faire rechercher une énorme roche d'émeraude qui n'avait jamais existé — est-il besoin de le dire — que dans l'imagination des spéculateurs et les prospectus de la rue Quincampoix [1]. Dumont la constate ironiquement :

Elle était donc cachée
Soit par l'herbe fleurie, ou soit par le brouillard,
Car, malgré tous nos soins, après beaucoup d'hasard,
De périls et dangers, et trois mois de voyage,
Nous revînmes lassés, et, pour tout avantage,
D'avoir considéré tant de jolis cantons,
Bons et très excellents pour toutes les moissons.
Nous trouvâmes aussi, le long de son rivage,
Soit des mines de marbre, et des bœufs sauvages,
Soit des mines d'ardoises, et même du cristal...
C'est grand mal
Qu'il n'y ait pas assez de monde bien poli
Pour pouvoir s'établir dans ce charmant pays.

Les *Mémoires Historiques* ne perdent pas une occasion de reprocher à Le Page du Pratz « les descriptions chimériques et imaginaires » qu'il avait publiées dans le *Journal Œconomique*. Aussi, quand parut en 1758 l'*Histoire de la Louisiane*, du Pratz se vengea en émettant certains doutes sur l'habileté technique de Dumont :

« La Harpe avait pris avec lui un homme qui se disait ingénieur afin d'enlever plus facilement ce rocher par grands morceaux. Pour s'assurer la réussite, ce soit-disant ingénieur inventa une machine qui avait des ressorts très forts, puisqu'il fallait deux hommes pour les tendre. En se détendant, cette machine devait faire le même effet que les béliers des anciens ; la tête du côté qu'elle devait frapper avait la forme d'un A majuscule. Je crois que, si, avec un outil de cette façon, on eut détaché un morceau un peu gros, on aurait dû en faire un grand nombre de petits, et même réduit en poussière une trop grande quantité d'une matière si rare. »

N'étant point parvenu à découvrir le rocher féerique, La Harpe le

1. Le *Nouveau Mercure* du mois de septembre 1717 annonce la découverte « de pierres vertes fort belles et fort dures, semblables à l'émeraude, dont les Sauvages s'ornent la lèvre supérieure. »

mentionne à peine dans son *Journal*, et c'est sans doute pour la même raison qu'il ne parle pas de son ingénieur [1], ni de sa merveilleuse machine. De retour aux Yazous, Dumont construisit pour le compte du ministre Claude Le Blanc, un fort qui fut baptisé en son honneur du nom de Saint-Claude.

En 1723, le malheureux Dumont, officier à la suite de la compagnie Degrave, se trouvait à la Nouvelle-Orléans dans une situation tout à fait lamentable : voici comment l'Ordonnateur La Chaise la dépeint dans son *Rapport* du 8 juin [2] :

« Il y a deux ans, on fit monter M. Dumont de Montigny, protégé de M. Le Blanc, aux Yazous. Il y a resté, et, après être revenu à la Nouvelle-Orléans tout nud comme un malheureux, M. de Bienville lui refusa non seulement des vivres mais encore des bas et des souliers ; il a pourtant été forcé de lui donner un habit de soldat depuis que nous sommes ici. Mais, pour vivres et appointements, il n'a jamais voulu lui en faire avoir... Il lui dit que s'il voulait se faire soldat, qu'il lui ferait donner la ration, mais qu'il ne devait pas compter d'être du nombre des officiers parce qu'il était malpropre. Ce jeune homme lui répondit que si on lui payait régulièrement ses appointements en marchandises, comme aux autres officiers, il se mettrait plus propre... Ce jeune homme faisait pitié à tout le monde étant obligé de mendier son pain ; le sieur Du Puy Planchard, aide-major le prit chez lui par charité en attendant que son compte fut réglé. Je n'ai pu le lui régler que jusqu'au 17 avril 1723, et depuis lors il lui est dû 140 livres, mais M. de Bienville ne veut point lui rendre justice ni le faire payer du debet de son compte, ni lui donner des vivres... »

Le 17 octobre 1722, Dumont avait été nommé par le Conseil de la Marine enseigne aux *Natchez*, dans la compagnie Barnaval [3] ; mais Bienville ne voulut pas, malgré les observations de La Chaise, lui remettre sa commission. Bienville était fort autoritaire ; pour ne point délivrer un brevet à Du Rouvrois, il réexpédia la pièce en France avec cette mention, bien que l'officier demeurât à la Nouvelle-Orléans. « On le croit mort » ! La Chaise envoya à Paris un Mémoire de Dumont de Montigny, malheureusement nous n'avons pas pu retrouver ce document.

Fait singulier, le nom de l'infortuné lieutenant — plus que Réformé

1. Il dit bien qu'il emmena un officier de la compagnie de M. Le Blanc, mais il le nomme Dilon de Beaumarest ?
2. Arch. Nat. *Colonies* C[13]A, t. VII, f° 36.
3. Arch. Nat. *Marine* B[4], t. 37, f° 413.

— ne se rencontre plus dès lors sur *aucun* des contrôles militaires de la Louisiane, pas même sur ceux de la campagne contre les Chikachas.

Un peu plus tard, Dumont alla s'établir aux Natchez, et l'on peut voir sur les cartes de cet établissement qu'il a dessinées, l'emplacement de son habitation. Il continua sans doute à exercer son métier « d'ingénieur », mais, évidemment à titre particulier, puisqu'il déclara à son retour, ce qui paraît d'ailleurs un peu exagéré, « qu'il n'a reçu aucun appointement ni aucune récompense pour les services qu'il a rendus à la Colonie ».

Notre poète, ayant eu l'heureuse inspiration de partir pour la Nouvelle-Orléans la veille même du soulèvement des Natchez, échappa au massacre des Français du 28 novembre 1729, mais perdit dans le pillage tout ce qu'il possédait.

Sa femme, moins heureuse, resta prisonnière des Sauvages jusqu'à l'arrivée de Louboey et de ses troupes (23 février 1739). Dumont prit part à cette expédition, et quelques années plus tard, à la malheureuse campagne entreprise contre les Chikachas en 1736. Il revint en France en 1738.

Ses notes et ses nombreux croquis prouvent qu'il parcourut tous les postes de la Louisiane, à part ceux de la Rivière Rouge, depuis Tombekbé jusqu'au pays des Osages, et de La Balise aux Illinois.

Dès son retour, l'ancien lieutenant adressa à M. D'Angervilliers, ministre de la Guerre, une requête pour obtenir le paiement de l'arriéré de sa solde d'officier réformé qui s'était élevé, pendant les dix-sept ans de son absence, à la somme de 4080 livres. Une note inscrite sur la demande porte simplement : « Malentendu, dire que Mgr. a laissé espérer une gratification de 300 livres. »

En France, Dumont termina son poème, dessina quelques cartes, et vivait encore en 1753 ; c'est tout ce que nous connaissons des dernières années de la vie du poète-soldat.

*
* *

Sans compter les planches, le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal contient (après rectification de la numérotation) cent quarante et une pages [1] d'une écriture plutôt fine et parfois assez difficile à lire, tellement l'orthographe se montre fantaisiste et la ponctuation imprévue.

L'auteur, ayant eu l'heureuse idée de compter les vers de son poème,

1. Deux sont consacrées à la Dédicace et quatre à des notes.

nous savons qu'il n'en renferme pas moins de quatre mille six cent quatre-vingt-douze ! [1] Malheureusement cette entreprise considérable dépassait les aptitudes littéraires du brave officier, et, s'il lui fut assez facile de compter le nombre de *lignes* de son poème, aucun calcul ne permettrait de supputer la quantité de licences, moins que poétiques, contenues dans ses alexandrins ! Pourtant, d'après le vers suivant de la Dédicace :

Muses, dont j'ai jadis éprouvé l'indulgence !

cette œuvre ne devait point être son premier essai lyrique, à moins qu'il ne fasse simplement allusion aux premiers chants composés sans doute en Amérique.

En lisant les vers de Dumont, on se demande s'il n'abandonna pas la plume à Le Mascrier [2] crainte de parler, en prose, un peu trop à la façon des nègres de la Louisiane. Heureusement ses scrupules furent tardifs, ou ne s'étendaient point à la simple poésie, et tous les Américanistes doivent se réjouir de son audace juvénile à chanter la scélératesse des Natchez ou des Chikachas, leurs guerres et leurs coutumes dans la langue des Dieux.

Ensuite, la modestie, la franchise et la candeur du poète improvisé rendront toujours la critique indulgente à son égard,

Vu que, dans ce pays, le meilleur y manquant,
Je n'ai pu fournir, en fait d'art poétique,
Que des vers de Pont-Neuf à la mode publique !

Le *meilleur*, l'auteur y revient au commencement du quatrième chant, était « la rouge liqueur », le chaleureux vin de France qui, hélas ! lui manqua trop souvent.

Vu que, privé du bon qui m'a toujours manqué
Je ne puis faire un vers qu'il ne soit estropié !

Pour tenter de remédier au manque d'inspiration, le poète de temps à autres adressait des appels désespérés aux Muses ou à Apollon ; malheu-

1. Le premier chant en contient 1268, le second 818, le troisième 812 et le quatrième 1794.

2. L'abbé Le Mascrier (1697-1760) jouissait d'une certaine notoriété littéraire. Il publia une *Description de l'Egypte*, *l'Histoire de la dernière Révolution des Indes Orientales*, *l'Histoire générale des cérémonies religieuses du globe* et diverses autres œuvres dont plusieurs en vers. Il édita également, ou traduisit, un grand nombre d'ouvrages.

reusement le Mississipi coule si loin du Parnasse que les Divinités n'entendirent point ses invocations suppliantes.

En tout cas, Dumont eut le premier l'idée de mettre en épopée nos guerres en Amérique, car le *Jumonville* de Thomas ne parut qu'en 1757. Chateaubriand, sans doute, aurait été bien étonné d'apprendre qu'il n'avait pas été le premier à inventer le peuple des Natchez [1].

La jalousie de l'admirateur des Sauvages américains eût cependant été diminuée par la lecture du poème, ou simplement par celle de cette annotation, probablement de la main du marquis de Paulmy : « Les vers sont exécrables, mais il y a des choses singulières. »

En mettant la dernière main à son œuvre, Dumont ajouta un certain nombre de notes, et intercala par ci par là quelques vers, sans s'inquiéter d'ailleurs le moins du monde de l'alternance des rimes masculines et féminimes.

Les *Mémoires Historiques sur la Louisiane* sont « ornées de cartes et de figures », qui manquent souvent, plus ou moins complètement, dans beaucoup d'exemplaires. Le plus complet que nous connaissions (celui de la Réserve de la Bibliothèque Nationale, provenant de la Bibliothèque du Château de Choisy-le-Roi), possède les dix planches suivantes : Carte générale. — Plan de la Nouvelle-Orléans. — Disposition des quatre quartiers de la Nouvelle-Orléans. — Terrain d'un habitant de la Nouvelle-Orléans. — Plan de la concession de M. Le Blanc. — Plan du fort Rosalie — plus quatre gravures représentant un cotonnier, un asminier, un plaqueminier et un pacanier.

Le manuscrit de Dumont est illustré beaucoup plus richement, et contient cinquante-trois plans ou figures, tous dessinés à l'aquarelle.

Ces documents originaux [2], bien qu'évidemment recopiés par leur auteur, auraient pu être fort précieux ; malheureusement l'habileté artistique de Dumont n'atteignait même pas son talent poétique quand il s'agissait de représenter des êtres vivants, des plantes [3], voire même de simples instruments. Le spécimen que nous reproduisons est le chef-d'œuvre de l'auteur !

Par contre, ses plans en perspective paraissent exacts, et se trouvent parfois assez bien esquissés. Dumont fut certainement, en même temps

1. Ces guerriers, plus tard, eurent même les honneurs de la rampe : le théâtre de la Gaîté représenta le 21 juin 1827, un drame intitulé *Les Natchez*.

2. Plusieurs d'entre eux ont incontestablement servi de modèle au graveur des planches des *Mémoires Historiques*.

3. Les arbres reproduits dans l'ouvrage de Le Page du Pratz ne valent guère mieux.

qu'ingénieur, un des cartographes de la colonie, auquel on peut, sans erreur possible, attribuer un certain nombre de plans conservés au

Fig. 1. — Instruments et armes des indigènes de la Loüisiane.

Ministère de la Guerre ou au Dépôt des cartes de la Marine. Citons un plan de la Nouvelle-Orléans dont nous aurons à reparler, la carte du fort Rosalie qui a servi à établir celle des *Mémoires Historiques*, le plan du village des Chikachas [1], la carte de Pensacola « levée par le sieur D... après la prise du fort », et enfin le plan du fort Saint-Claude dont la légende porte ; « construit par le sieur D... en 1722 ». Ces deux derniers paraissent avoir été mis au net par un dessinateur un peu plus habile.

Les esquisses contenues dans le manuscrit présentent, malgré tout, l'intérêt indéniable d'avoir été exécutées par un voyageur qui avait vu lui-même les objets ou les types qu'il a cherché à représenter, et les Sauvages de Dumont, tout informes qu'ils paraissent, présentent cependant encore plus d'intérêt que par exemple les jolis Indiens de conven-

1. Nous l'avons reproduit page 24, dans les *Dernières années de la Louisiane française*.

tion gravés par Saint-Aubin pour les *Nouveaux Voyages dans l'Amérique Septentrionale* de Bossu.

Sans compter une figuration des armes du comte d'Argenson, douze pages sont consacrées à des cartes [1], vues ou plans, trois à l'ethnographie (types, coutumes, instruments), et trois à la chasse ou à l'histoire naturelle (quadrupèdes, poissons, serpents et plantes). En voici la nomenclature :

1. Carte générale. — 2. Armes du comte d'Argenson. — 3. Carte de la disposition des maisons d'habitants chez les Natchez avant le massacre. — 4. Plan de l'île Dauphine. Plan de Pensacola. — 5. Vieux Biloxi. Nouveau Biloxi. — 6. Nouvelle-Orléans ancienne. Nouvelle-Orléans. — 7. Environs de la Nouvelle-Orléans. Concession de la Terre-Blanche (aux Natchez). — 8. Village des Tonicas. Fort des Natchez. — 9. Fort de La Mobile. Fort de Tombekbé. — 10. Fort des Chicachas (Campement de l'armée de M. de Bienville). Rivière des Arcs et fort de l'Entrepôt. — 11. Forts de l'Entrepôt et de l'Assomption. Concession des Chaouachas. — 12. Fort des Yazous. Maison du sergent assassiné par les Chicachas. — 13. Carte des concessions de La Balise.

14. Calumet de cérémonie. Chichicoua. Pot ou caisse. Casse-tête gravé. Casse-tête de bois dur. Crocodile. Casse-tête avec une petite hache en fer. Casse-tête à fleurs de lys. Poteau de cérémonie. Serpent à sonnettes. — 15. Manière d'approcher de toute sorte d'animaux sauvages. Ours. Barbue. Serpent bariolé de jaune et de rouge. — 16. Casse-burgot. Grondin. Chouxpique. Poisson armé de trois rangées de dents. Patazas. — 17. Sauvage avec les armes anciennes. Sauvage avec les armes françaises. Sauvagesse mariée avec un éventail de... (?) d'inde et un chichicoua. Fille pucelle tenant un miroir et une pagaille. — 18. Manière de brûler les esclaves à petit feu. Sauvage avec ses anciennes armes. — 19. Bœuf sauvage. Serpent noir mangeur de poules. Arbre portant de la cire verte. Plaqueminier. Arbre venant dans l'eau. Morille. Champignon.

*
* *

Le poème de Dumont est divisé en quatre chants. Beaucoup des aventures ou descriptions qu'il renferme se retrouvent dans les *Mémoires Historiques*, mais l'ordre est absolument différent, bon nombre de détails qui nous paraissent aujourd'hui fort curieux ont été négligés par le compilateur, et puis, la prose correcte de l'abbé n'a pas la saveur parfois très

1. Deux, d'un format plus grand, sont repliées.

soldatesque du brave militaire ! Voilà pourquoi nous allons transcrire quelques passages de cette curieuse épopée.

Après un appel aux Muses et quelques explications données au lecteur, l'œuvre débute ainsi :

Un établissement à la Nouvelle France
Mérite, dans ce jour, quelque peu d'éloquence...
Je juge sainement qu'il est de l'avantage
De mettre par écrit, dans ce petit ouvrage,
Ce que renferme en lui de bon ou de mauvais
Cet aimable pays, en écrivant ces faits...[1]
L'île Massacre [2] était un poste assez charmant
Choisi pour le premier de l'établissement...
On ne vivait alors que de viande salée
Qui était à grand soin au peuple délivrée,
Par ordre et par mesure, aussi bien que le pain,
De cinq jours en cinq jours...
Celui qui fut choisi pour gouverner cette île
Est un Canadien que l'on nomme Bienville.
Après ce gouverneur, le sieur Le Gac était
Celui qui par écrit toute chose donnait.
En outre, l'on avait Hubert pour commissaire,
Homme rempli d'esprit, et le juge ordinaire
Etait Chartier de Beaulne, ordonné par le Roy
Pour régler la justice, et tout selon le droit.

Dumont raconte ensuite la prise de Pensacola suivie du retour offensif des Espagnols, qui pillèrent toutes les provisions cachées par les colons chez le nommé Miragouen, et parvinrent à réoccuper Pensacola pendant un mois.

Ce revers momentané de nos armes paraît d'autant moins étonnant que

Nos soldats désertaient se sauvant quatre à quatre,
Escaladant le fort, laissant leur commandant [3]
Avec vingt-six soldats pour tous ses combattants.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque presque tous les soldats en Louisiane étaient des déserteurs graciés en France, ou des forçats.

Après le récit de la reprise par les Français de Pensacola et l'exécution d'une douzaine de déserteurs désignés par le sort, vient l'établissement malheureux des colons au Vieux-Biloxi :

1. Ces quatre derniers vers se trouvent au quatrième chant.
2. Ou île Dauphine.
3. Le Moyne de Chateaugué, frère de Bienville.

Pendant vingt-quatre jours, cinquante-deux personnes
Travaillèrent, brûlant une place assez bonne...
On ne fut pas six mois en ce poste établi
Qu'un nommé Joly-Cœur, sergent de compagnie,
Ayant bu trop d'un coup, et sa raison perdue,
Avec sa pipe ardente et dessus un charbon,
Mit le feu dans la paille et brûla sa maison.
Comme c'était la nuit, et tout dans le silence
Le feu gagna partout avec violence...
Sur les bois des maisons, l'embrasement horrible
Augmentait à vue d'œil, c'était chose terrible !
Attendu que ce bois propre à faire goudron
Est rempli de bitume et de graisse à poisson (?)

Finalement, onze maisons [1] ayant été brûlées, les colons allèrent s'installer au Nouveau-Biloxi, endroit choisi par M. de Valdeterre à la suite d'une reconnaissance opérée dans les environs avec le malheureux sergent Ritter qui fut scalpé deux ans plus tard par les Natchez.

L'emplacement de ce nouveau poste par malheur laissait encore beaucoup à désirer, et la misère ne tarda pas y régner.

Au bout de quelques mois, la Vénus arriva ·
Qui fit un grand plaisir, nous tira d'embarras...

En sa qualité de nouvel ingénieur, Dumont s'empresse de critiquer ses collègues :

On fit bâtir un pont de bois de telle sorte
Que, pour construction il en coûta beaucoup
Et qui, disons le vrai, n'en valait pas le coup.

Quand, à défaut de vin généreux, arriva

Le sexe féminin, ramassis de la France,
Envoyé en ces lieux en très grande abondance,

Dumont le vit arriver avec le plus grand plaisir, bien qu'il fût un partisan déclaré de l'union des Français avec les Sauvagesses.

Grands dieux ! c'était avoir très grande charité
De songer, en ce temps, à notre humanité !

Ensuite, le poète accorde sa lyre pour chanter, comme il convient, la

1. En réalité il y en eut trente-cinq, mais les alexandrins n'ont que douze pieds.

fondation de la Nouvelle-Orléans, patrie de M. Henry Vignaud, notre très cher Président :

Cependant on avait, une petite ville
Sur le fleuve étably par quelques gens habiles ;
Ce poste se nommait la Nouvelle-Orléans.
Il fut encore choisi pour l'établissement :
Un lieutenant du Roi, depuis venu de France,
Eut ordre de partir pour faire résidence.
Il y fut en effet, et choisit cet endroit
Pour le lieu-capitale pour la dernière fois.
Son nom était La Tour : un esprit très sublime
De belles qualités, une âme magnanime
Composaient sa personne ; il fut aussi choisi
Etant ingénieur et dans l'art fort habile.
De ce petit bicoque, il en fit une ville,
Et quiconque en voulait en avoir un canton,
L'ordre était d'entourer et bâtir sa maison,
Et fermer ses terrains...

Par malheur, le 11 septembre 1722, éclata un ouragan terrible qui dura trois jours et renversa bon nombre de constructions.

Au vent, à la poussière,
La grêle se mettant d'une telle manière
Qu'elle fit craindre à tous, en ce triste moment,
Que l'on allait avoir le dernier jugement !...
Et, même les oiseaux tombaient sur le rivage !
L'Aventurier, vaisseau mouillé dedans le port,
Appréhendait beaucoup d'aller briser son corps.

L'œuvre de Dumont, nous le répétons, est surtout intéressante par quantité de noms propres et de menus détails complètement négligés, ou très écourtés par Le Mascrier. En voici quelques-uns sur la façon dont se rendait alors la justice à la Nouvelle-Orléans.

Les procès sont jugés sans aucune longueur ;
Thémis, en cet endroit, est assez bien traitable :
Avec un peu d'amis, on se la rend affable.

Hélas ! plus tard Dumont, fort mal avec le gouverneur Bienville, trouva cette façon *amicale* de rendre la justice moins à son goût, et se plaint vivement de cette bonne Thémis dans les dernieres pages de son poème.

Ce tribunal modèle, qui se réunissait tous les samedis pour juger sans appel, était présidé par Salmon, assisté de douze conseillers dont cinq

ne savaient pas lire. Fleurieau Le Breton remplissait les fonctions de Procureur du Roi, et le notaire Henry celles de greffier.

Et, pour un acte si simple, il en coûte six livres.

Le manuscrit de Dumont renferme beaucoup de plans intéressants, mais l'un surtout, celui de l'Ancienne Nouvelle-Orléans, dont nous don-

Fig. 2. — Ancienne Nouvelle-Orléans.

nons la reproduction, présente un véritable intérêt de curiosité et restera certainement un document unique ; il nous montre tout simplement quatre humbles petites cabanes construites au milieu d'une forêt encore mal défrichée, tandis que de l'autre côté du fleuve Saint-Louis un énorme alligator les guette d'un œil étonné.

Ce plan représente très exactement la Nouvelle-Orléans en 1719, puisqu'au mois d'avril de cette année là Bienville compta seulement

quatre maisons commencées. Deux ans plus tard, Pauger n'y découvrit « que quelques barraques parmi des broussailles et des bouquets d'arbres à ne pouvoir donner un coup d'allignement », et, en janvier 1722, le Père Charlevoix, tout en prédisant prophétiquement à la cité naissante qu'elle deviendrait « la métropole d'une grande colonie » n'y trouvait point encore les cinq belles paroisses dont il avait lu la description dans le *Mercure* deux ans auparavant !

Fig. 3. — La Nouvelle-Orléans.

Le second plan, sur lequel le canal du bayou Saint-Jean n'est point encore figuré, est incontestablement antérieur à celui du Dépôt du ministère de la Guerre, exécuté par Dumont avant 1737, et doit représenter l'état de la Nouvelle-Orléans peu de temps après 1730, date à laquelle fut à peu près terminé le couvent des Ursulines. Ce plan se distingue surtout de celui des *Mémoires Historiques* par l'absence de la briqueterie transformée, sur la carte du Ministère de la Guerre, en couvent de Capucins.

Dumont admire beaucoup l'établissement des Ursulines, bâti tout en brique et rend ainsi hommage aux religieuses :

La jeunesse du pays par ces braves dévotes
Apprend, par leurs avis, à devenir bigotes.

L'auteur décrit ensuite diverses concessions dont les deux plus importantes, sur le haut du fleuve, étaient celles de Le Blanc et de Colys, chacune d'une étendue de quatre lieues.

Or les Natchez était un pays très charmant
Eloigné de cent lieues du grand gouvernement...
On se battait alors pour se rendre habitant...
Et l'officier lui-même
Se faisait un plaisir pour se voir établi...
Cette terre, en un mot, faisait nargue à la France ;
On y vivait fort bien, et tout en abondance,
Chacun voyait venir dans l'habitation
Le coton, le tabac et de belles moissons.

Le premier chant se termine par le récit des exactions d'Etcheparre, commandant du fort Rosalie, le soulèvement des Natchez, et le massacre des Français du 28 novembre 1729.

Notons que Dumont attribue très affirmativement à un enfant la destruction inconsciente de quatre bûchettes sur les soixante-trois qui devaient indiquer, en prenant soin de n'en brûler qu'une seule chaque jour, la date du soulèvement simultané des trois nations sauvages conjurées.

Or le chef des Natchez, filant son entreprise,
Vint un jour à son temple avec son jeune enfant
Qui, croyant que son père avec amusement
Jetait au feu ce bois, en fit aussi de même ;
Le chef ne le vit pas.

Le Page du Pratz, au contraire, déclare que la soustraction des bûchettes fut opérée intentionnellement par la mère du Grand Chef des Natchez, dans le but de permettre aux Français de s'échapper plus facilement.

Dumont accompagna Louboey dans l'expédition de 1730 contre les Natchez, dont le seul résultat fut la délivrance des Françaises prisonnières, parmi lesquelles se trouvait la femme de l'auteur, mais le poète distrait oublia de chanter, et même de mentionner, cet heureux événement conjugal. On peut supposer que son épouse devait sortir de l'Hôpital général, et faire partie de ce charmant envoi dont les plus

séduisantes étaient signalées comme « laronesses endurcies » ou simplement « marquées à la suite de plusieurs vols [1] ». Les autres avaient tué quelques personnes, fabriqué de la fausse monnaie, etc , etc. ; on se battit pour les épouser, mais bientôt on aurait donné toute sa fortune pour s'en débarrasser. Par contre Dumont déplore la mort du brave sergent Brenville qui, ayant montré par bravade aux Sauvages certaine partie de son corps toute nue,

obtint pour son partage
Un balle dedans, qui lui donna la mort !

Le poète disserte longuement sur les actes de bravoure inutiles, il aurait pu simplement dire qu'il y a des choses qu'il vaut mieux cacher, même à l'ennemi !

*
* *

Le deuxième chant relate le « Voyage de l'armée commandée par M. Le Moyne de Bienville allant aux Chicachas, et la relation du combat donné sur ces Barbares le 25 du mois de mars 1736 ».

Cette partie de l'ouvrage est historiquement de beaucoup la plus intéressante, et l'aversion de l'auteur contre Bienville, jointe aux souffrances endurées [2], l'ont même parfois rendu presque éloquent.

Malheureusement la longueur du récit et son sujet par trop spécial sortent un peu du cadre de notre *Journal*. Signalons cependant que quiconque voudra écrire l'histoire de cette malheureuse expédition, qui nous coûta

Trente-sept de tués et cent sept de blessés,

devra consulter le poème de Dumont à cause des nombreux détails souvent très réalistes qu'il renferme. En voici simplement un, à titre d'exemple :

En défilant toujours, un soldat allemand,
Blessé de plusieurs coups, qu'on portait avec peine

1. Voir l'amusante étude de M. Pierre Heinrich, intitulée *l'Abbé Prévost et la Louisiane*, dont l'auteur a compulsé aux Archives de la Bastille les dossiers de toutes ces Circés.

2. Une *Carte de la Province de la Louisiane* exécutée par Dumont, et conservée au Ministère de la Guerre, porte : « M. de Bienville fut au fort des Chikachas en 1736, et n'y a rien fait que d'y perdre du monde et aussi de dépenser bien du bien pour n'avoir pas une chevelure. »

Attendu sa grosseur, mettait tous hors d'haleine.
On fit faire une halte ; on consulte son sort ;
Les médecins jurés le condamnent à mort :
Aussitôt l'aumônier s'approchant le console,
Donne l'absolution et, sans autre hyperbole,
On l'enterre vivant. On continue la route
Qui, pour bien expliquer, était une déroute !

Glanons encore pour les linguistes cette étymologie :

Tombekbé, c'est un lieu nommé par les Sauvages
Comme pour signifier : terre propre à l'usage
Pour un maître-potier.

et le chiffre de dix écus payés dès cette époque par les Anglais pour une chevelure de Français ; nos compatriotes durent adopter par réciprocité le même tarif.

Avant de suivre Bienville dans son expédition, Dumont avait accompagné le capitaine Le Blanc, chargé d'aller porter à la garnison des Illinois l'ordre du gouverneur de venir le rejoindre directement devant le fort des Chikachas. Malheureusement le commandant du détachement des Illinois, Diron d'Artaguette, arriva le premier, ne voulut pas attendre Bienville, attaqua follement la forteresse des Sauvages, et périt avec tous ses compagnons.

Loin de cinquante lieues de l'établissement [1],
Est le poste Illinois ; crois le certainement
Que, dans cet endroit là, l'on sème comme en France
Du très excellent blé, de l'orge en abondance ;
Et que c'est aussi là qu'on dit que les trésors
Sont dans tous les rochers, les lacs pleins de castors.
Autrefois, dans l'endroit, ce n'était qu'un village
Tout rempli d'hérésies et fumant de carnage ;
Leurs yeux se sont ouverts aux prédications
De ces gens généreux [2] qui par leurs vocations
Sacrifient leur repos et quelquefois leur vie !

Une paire de bœufs valait à cette époque à Kaskakias quatre cents livres et un bon cheval cent cinquante. A propos de cette région, Dumont donne le nom de la toute jeune fille qui, enlevée sur le haut Mississipi au mois de juin 1740 [3] par une bande de Natchez, parvint à force d'énergie à

1. Fort de l'Assomption.
2. Les Jésuites, que l'auteur préférait beaucoup aux Capucins.
3. A cette époque, l'auteur était revenu en France ; cet épisode se trouve à la fin du poème.

se sauver à travers forêts et marais. Elle s'appelait Mlle Potier, et allait rejoindre sa sœur mariée au garde magasin Buchut.

Le titre du troisième chant porte simplement « Suite de la Guerre ». C'est de beaucoup le moins intéressant puisqu'il parle surtout de faits auxquels l'auteur n'a point assisté personnellement. Aussi ne parlerons-nous pas de la seconde campagne contre les Chikachas commandée par M. de Noailles, expédition qui faillit échouer par suite de la rivalité de son chef et de Bienville, et d'ailleurs se termina par la paix presqu'avant d'avoir été commencée.

*
* *

Le quatrième chant, le plus long, dépeint « Les Mœurs des Sauvages, leurs danses, leur religion, etc, avec le commerce du pays, enfin ce qui concerne le pays en général. » Cette dernière partie correspond au premier tome des *Mémoires Historiques*, dont nombre de pages ne sont même que la transcription *littérale* en prose des vers de Dumont. Par contre, bien des passages ont été omis.

Après avoir décrit La Balise, endroit charmant l'hiver par suite de l'abondance des oiseaux de passage, mais fort désagréable l'été à cause du manque d'eau, Dumont admire les plantations établies aux Chaouachas, puis passe à l'étude du caractère des Sauvages :

> Qui sont tous scélérats avec intégrité,
> Quoique justes pourtant, et tous sans équité !...
> Ils n'ont aucune loi, mais cependant un temple
> Dans lequel ils ne vont aucunement ensemble.
> L'un adore la terre, un autre le serpent,
> En un mot ce qu'il veut suivant son jugement.
> Ils font des sacrifices....

Très pratiques, les Sauvages ne priaient guère l'Esprit du Bien, qui par définition ne pouvait leur faire aucun tort, et réservaient toutes leurs offrandes pour le Génie du Mal dont ils avaient tout à craindre.

Semblables à des Vestales, il y avait aussi des Indiens chargés d'entretenir un feu perpétuel, mais, comme personne ne les surveillait, il paraît qu'ils le rallumaient souvent.

Dumont note en passant que toutes les tribus de la vallée basse du Mississipi se servaient entre elles d'un langage spécial, ancêtre de l'Esperento, ou plutôt d'une langue mère qui leur permettait de se comprendre.

Ce qui peut étonner parmi ces (*mot illisible*)
C'est qu'un même langage est très certainement
Connu en tout endroit, et, par ces avantages,
On peut se faire entendre en tout dans les villages.

Ensuite viennent quelques pages dithyrambiques consacrées aux Indiennes dont le poète avait conservé un souvenir fort aimable. Ce fut sans doute leurs charmes qui lui firent oublier de célébrer joyeusement le retour de sa femme.

Et, pour peu de butin [1], on peut faire avec elles
Ce que, dans notre langue, on nomme bagatelle.
Si vous leur donnez gros, vous les avez trois mois
Pour vous servir de femme et d'esclave à la fois.
On connait cependant celles qui dans leur âge
Ont, malgré tout cela, gardé leur pucellage :
La femme pour brayet [2] se ceint d'un alcoman [3].
Mais la fille, autour d'elle, a pour tout ornement
Une tresse d'où pend plus ou moins de ficelles,
Auxquelles on a mis, pour les rendre plus belles,
Des ergots des oiseaux que l'on nomme aiglons.
Par le beau cliquetis en marchant qu'elles font,
On dirait à les voir, des chevaux de carosse...
Ou des filets pendants que l'on met pour chasser
La mouche qui se met sur eux pour les piquer.

Mais, si les Indiennes étaient toujours fort bien parées, et peintes savamment au vermillon, leur vie n'en était pas moins fort pénible.

C'est elles qui toujours ont soin du labourage...
Même parmi les bois, elles vont rechercher
Les bœufs ou bien chevreuils que l'on a pu tuer.

Les chasseurs en effet ne rapportaient que la langue de la bête, prenant soin pendant leur retour de faire des brisées pour permettre aux femmes de retrouver les pièces abattues.

Suivent quelques détails forts précis sur les mœurs et prérogatives du *Chef des femmes*, « second Ganymède » vêtu comme les Sauvagesses d'un alcoman, qui accompagnait les guerriers à la guerre.

Il a même le droit, à la nouvelle lune

1. Une aune de drap de Limbourg, valant seize livres de billets, par lunaison. (*Mémoires Historiques.*)

2. Les brays sont un quart d'aune avec lequel les hommes cachent leur nudité. (Note de Dumont.)

3. Espèce de jupon de drap descendant jusqu'aux genoux. (Note de Dumont.)

D'aller voir une femme, ou la blonde ou la brune,
De lui conter fleurette au lieu de son époux.

Un poète étant toujours un peu mélomane, Dumont admirait fort la musique des Indiens.

Ils n'ont pour instruments, basses ni violons
Qu'un pot couvert de peau qu'on bat comme un chaudron
Et des chichicouas[1] qui sont de conséquence,
Qui, par force de bras, répètent la cadence
Des tons que fait celui qui bat dessus le pot.
La symphonie est belle, agréable en un mot.

L'ingénieur-poète a parfois des trouvailles d'harmonie imitative, et le

Pot, couvert de peau, qu'on bat comme un chaudron,

aurait vraiment mérité d'être mis en musique par un Peau-Rouge !

...Pendant cette musique,
Les femmes et les enfants assis autour du cirque,
Répètent par leur voix, les accents et les sons
Qui composent chez eux leurs airs et leurs tons.

Après les danses viennent les jeux :

On fait voir une pipe
Qui doit être le prix d'un agréable jeu ;
Un jeu qui conviendrait dans le temps où le feu
Sert à nous réchauffer ; enfin, c'est une boule
Toute pleine de son, qu'alors un grand chef roule.
Ils sont en deux parties, mais celui qui la prend
Tâche de l'apporter au but où on l'attend.
L'autre parti, pour lors, empêche cette affaire ;
L'attrapant, la rejette à l'autre bout contraire,
C'est-à-dire, en deux mots, que de ces deux partis
Qui se jettent l'un l'autre en disputant le prix,
Se trouvant au milieu de cette carrière
Que chacun a marqué quelque butte de terre
Où cette boule enfin doit y aller frapper,
Celui qui la jetant l'attrape, doit gagner.
Pour venir à ce point que de chuttes par terre[2] !
Que de furieux coups reçoit chaque adversaire !
A la fin cependant quelqu'un en est vainqueur ;
On lui donne le prix ; il en a tout l'honneur.

1. Petite calebasse vidée dans laquelle il y a plusieurs cailloux. (Note de Dumont.
2. Les *Mémoires Historiques* ajoutent que la balle ne devait point tomber par terre et que les parties duraient souvent trois heures.

Ce jeu là, on le fait au pays de Bretagne
Parmi les habitants des champs, de la campagne ;
On le nomme la Soule...

Dumont décrit ensuite longuement les sacrifices humains exécutés sur la tombe des chefs, et les cérémonies bizarres qui accompagnaient chez les Pascagoulas, peuplade des environs de La Mobile, la coutume de déterrer les corps de leurs anciens chefs au bout d'un an. Tout ce passage se retrouve dans les *Mémoires Historiques.*

Puis viennent des recettes détaillées pour fabriquer d'excellent pain avec du maïs ou du riz, la manière d'extraire le goudron, la description de nombre de plantes utiles et des principaux poissons comestibles, les mœurs du crocodile, les diverses manières de chasser le gibier, et la façon de guérir la morsure des serpents à sonnettes en mâchant certains oignons.

L'auteur continue par le récit des aventures de Juchereau de Saint-Denis, par un examen des avantages et inconvénients du papier-monnaie, et enfin par une attaque extrêmement virulente contre l'administration de Bienville, omise par Le Mascrier. Bienville avait évidemment un caractère fort autoritaire, et commit quelques graves erreurs, notamment lors de l'expédition contre les Chikachas, néanmoins Dumont se montre souvent injuste envers « le Père de la Louisiane ».

Le poème se termine par un souhait:

Heureux que je serais, si, pour toute ma peine,
On peut dire de moi que j'ai mis par écrit
La pure vérité de tout ce grand Pays.

Exauçons ce vœu, et rendons hommage à la sincérité de l'auteur et à la conscience qu'il a apportée dans ses descriptions.

Somme toute, pour Dumont, la plus grande partie de la Louisiane serait un « second Paradis », tellement y poussent à merveille la vigne, le tabac, le blé et l'indigo, n'étaient les terribles difficultés de la navigation du Mississipi, sur lesquelles il revient souvent, et les piqûres des insupportables Marengoins qui empoisonnèrent son séjour en Amérique, et, sans doute, l'empêchèrent hélas ! trop souvent, de trouver la rime euphonique.

EIN BEITRAG ZUR SPRACHE DER IPURINÁ-INDIANER

(RIO PURUS, BRASILIEN)

Von Theodor KOCH-GRÜNBERG.

(Mit vier Abbildungen.)

Zur Veröffentlichung des folgenden Materials werde ich veranlasst durch die Arbeit *Alexander F. Chamberlain's* im VII. Band (p. 188) dieser Zeitschrift[1], in der auf eine von mir bei Gelegenheit meiner vorletzten Reise aufgenommene Wörterliste der Ipuriná-Sprache hingewiesen wird.

Es handelt sich um zwei Wörterlisten, eine kleinere, die ich Ende Mai 1903 in Para mit Ipuriná-Weibern aus Cachoeira am Rio Purus, und eine zweite weit grössere, die ich im Juni desselben Jahres in Manaos mit Ipuriná-Männern vom Rio Ituxí, dem grössten rechten Nebenfluss des Rio Purus, aufnahm.

Es waren sechs Individuen dieses Stammes, vier Männer, ein Weib und ein Kind, aus verschiedenen Dörfern (malocas) am Rio Ituxí (Abb. 1-4)[2]. Sie standen im Dienste eines Kautschuksammlers, der sie nach Manaos gebracht hatte, damit sie in dieser leichtsinnigen Stadt, wie er sich ausdrückte, « die Zivilisation lernen sollten ». Diese Ipuriná waren wohlgebaute, mittelgrosse Gestalten mit kräftiger Muskulatur und ziemlich heller, braungelber Hautfarbe. Die Frau war auffallend klein. Nasenscheidewand und Ohrläppchen waren bei den Männern weit durch-

1. *Alexander F. Chamberlain*. Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du Sud. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Nouvelle Série. Tome VII, pp. 179-202. Paris, 1910.

2. Zwei Photographien, die den Ipuriná-Mann *Yámano* und das Ipuriná-Weib *Kaniriéro* darstellen, sind von mir bereits im « Globus », Bd. LXXXIX, SS. 311-312, Braunschweig, 1906, veröffentlicht. Als Namen ihrer Malocas gaben mir die Ipuriná an : *Schiriguni* und *Irtunini* ; wahrscheinlich Namen von Zuflüsschen, an denen diese beiden Niederlassungen liegen, worauf die Endungen « **-uni, -ini** » (*Wasser, Fluss, Bach* in den Aruaksprachen) hinzudeuten scheinen.

bohrt. In ihrer Heimat tragen sie Bambusstäbchen darin, in die bei festlichen Gelegenheiten Federn gesteckt werden. Viel wussten sie mir zu erzählen von den « Indios bravos » am oberen Ituxí, die « Menschenfresser » und keine Ipuriná wären. Sie lagen damals mit ihnen in fortgesetzter Fehde, wie sie mir an zahlreichen Narben zeigten.

Ihr eigentlicher Stammesname ist *Kánkiti* oder *Kánkete*. » Menschen ».

Abb. 1. — Ipuriná *Maniše* (Rio Ituxí).

Die Bezeichnung *Ipuriná* rührt nach *Ehrenreich*[1] von den ihnen nördlich benachbarten *Katauischi*, einem Aruakstamm des Ituxí, her.

Das Ipuriná vom Ituxí weist einige dialektische Unterschiede vom Ipuriná von Cachoeira auf und zeigt die für die Aruaksprachen charakteristischen Pronominalpräfixe der I. Person Singularis ne-, ni-, no-, die bei diesem durch das wahrscheinlich abstrahierende Suffix -či ersetzt

1. *Ehrenreich*, *P.* Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens. S. 58. Berlin, 1891. Ehrenreich schreibt *Kangiti*. Die Brasilianer nennen den Stamm: *Hypurina*, *Hyupurina*, *Jupurina*.

sind[1]. Dieselbe Unterscheidung zwischen Präfix ni-, und Suffix -chi zeigen die beiden Wörterlisten des Amerikaners *J. B. Steere*.

Die kleinere Wörterliste Steere's umfasst 23 Bezeichnungen für menschliche Körperteile, die bis auf vier das Suffix -chi haben. Sie stammt von einem Knaben der *Singananerí*, des Tucan-Clan der Ipuriná[2].

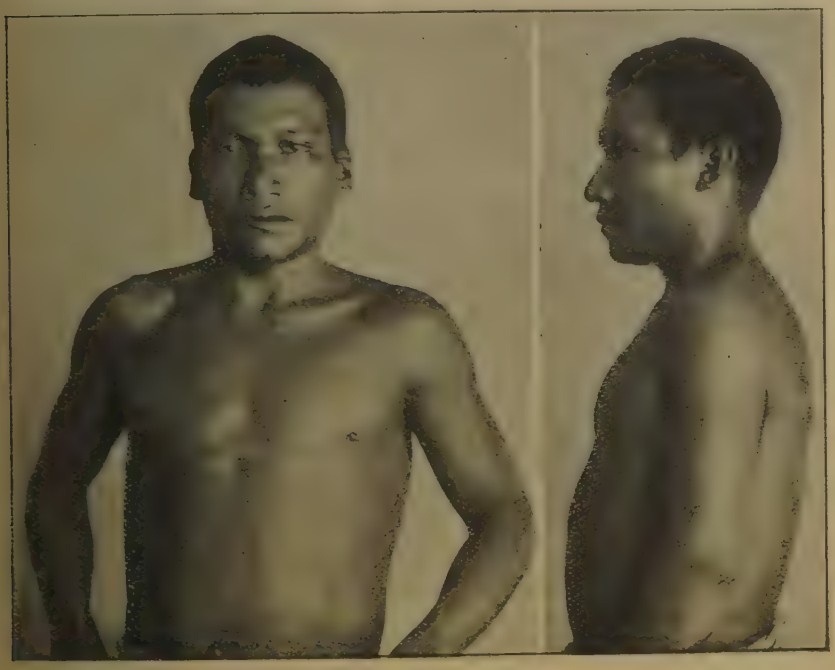


Abb. 2. — Ipuriná *Mapéu* (Rio Ituxí).

Das weit aus grösste Material über die Ipuriná-Sprache, ein reichhaltiges Vokabular nebst zahlreichen Redensarten und grammatischen Formen, hat *Rev. J. E. R. Polak* geliefert, ein Mitglied der « South Ame-

1. Diesem wahrscheinlich abstrahierenden Suffix -**či**. bisweilen auch -**t š i** oder sogar -**ti**, entspricht das Suffix -**ti** in dem zur Aruakgruppe gehörenden *Guana* des südlichen Matto Grosso. Vgl. *Max Schmidt* : Guana. Zeitschrift für Ethnologie. 35. Jahrgg. SS. 324-336, 560-604. Berlin, 1903.

2. *Steere J. B.* Narrative of a visit to Indian tribes of the Purus River, Brazil. pp. 378-380. Washington, 1903.

rican missionary society », die fünf Jahre lang mit geringem Erfolg unter den Ipuriná wirkte[1].

Ehrenreich nennt das Ipuriná einen « echten Aruakdialekt ». In der Tat enthält diese Sprache nach dem mir vorliegenden Material ausser dem Präfix **ne-**, **ni-**, **no-** viele echte Aruakwörter, z. B. **nenené**-Zunge, **néna-ma**-Mund, **noké(e)**-Auge, u. a., daneben aber weit mehr fremde Bestandteile, sodass ich das Ipuriná für ein starkes Gemisch aus einem Aruakdialekt und anderen Sprachen halten möchte.

Hoffentlich macht uns nun Ehrenreich sein Material über die Ipuriná-Sprache, dessen Veröffentlichung er schon 1897 in Aussicht stellte[2], bald zugänglich.

Vergleichende Wörterlisten der Ipuriná-Sprache.

C. *Chandless, W.* : Notes on the River Purus. Journal of the Royal Geographical Society. Vol. 36, p. 118. London, 1866.
16 Wörter.

M. *Mercier, V.* : bei *Nusser-Asport, Chr.* : Vom Madre de Dios zum Acre. Ausland, 1890: S, 792 ff. (795).
25 Wörter und kurze Phrasen.

S. 1, 2. *Steere, J. B.* : Narrative of a visit to Indian Tribes of the Purus River, Brazil. Report of the United States National Museum for 1901, pp. 378-380, Washington, 1903.
1. 152 Wörter und 8 kurze Gesangesstrophen.
2. 23 Wörter.

P. *Polak, Rev. J. E. R.* : A Grammar and a Vocabulary of the Ipurina Language. Vocabulary publication fund, n° I. VIII + 111 SS. London, 1894.
Reichhaltige Wörterliste, zahlreiche Redensarten und grammatische Formen.

E. *Ehrenreich, P.* : a) Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens. Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde. II. Bd., 1/2. Heft. II. Über einige Völker am Rio Purus (Amazonas). SS. 48-72. Berlin, 1891.

1. *Polak, Rev. J. E. R.* : A Grammar and a Vocabulary of the Ipurina Language. Vocabulary publication fund, n° I. VIII + 111 SS. London, 1894.

2. *Ehrenreich, P.* Vokabulare von Purus-Stämmen. Zeitschr. f. Ethn. Bd. XXIX, S. 90. Berlin, 1897.

b) Materialien zur Sprachenkunde Brasiliens. VI. Vokabulare von Purus-Stämmen. Zeitschrift für Ethnologie.

Abb. 3. — Ipuriná *Mapéranke* (Rio Ituxí).

Bd. 39, SS. 89-101. Berlin, 1897.
Wenige im Text verstreute Wörter, besonders für Gebrauchsgegenstände.

LAUTLEHRE
ZU DEN AUFNAHMEN DES VERFASSERS

Vokale:

a, e, i, u : wie im Deutschen.
o· : gewöhnlich offen, ähnlich dem portugiesischen o.
å : zwischen a und o.
ů : zwischen deutschem u und o.

ü : wie im Deutschen ; französisches u.
ö : wie im Deutschen ; ähnlich dem französischen eu.
è : wie im Französischen ; ähnlich dem deutschen ä.
ɨ : dumpfer i- Laut, ähnlich wie im Tupi-Guarani.

á, é, í, ó, ú : Wortakzent.

ā, ē, ī, ō, ū : Länge. Wo der Längsstrich fehlt, werden die Vokale mehr oder weniger kurz ausgesprochen.

ã, ẽ, ĩ, õ, ũ : Nasaliert. Die Nasalierungen sind selten.

Fast alle auslautenden Vokale sind, soweit sie nicht betont sind, stark reduziert und sehr undeutlich. e ist überall, wo nicht die Länge angegeben ist, sehr kurz, besonders im Auslaut, wo es von reduziertem i oder ɨ (dumpfem i), bisweilen auch von reduziertem a schwer zu unterscheiden ist.

y : konsonantisches i, wie das englische y in youth.
() : eingeklammerte Vokale sind stark reduziert, bisweilen kaum hörbar.

Konsonanten :

b, d, g, k, m, n, p, r, s, t : wie im Deutschen.
l : selten ; mit Hinneigung zu r.
ṅ : wie deutsches ng in Engel.
ñ : wie im Spanischen.
v : wie deutsches w in Weg.
š : wie französisches ch.
č : wie französisches tch, spanisches ch.
() : eingeklammerte Konsonanten sind stark reduziert, bisweilen kaum hörbar.

VOKABULAR

A. Körperteile.

Zunge	*nenené*	*enené*	S. 1. *nĭnĭnĭ* 2. *ĭnānĭ* P. *néne* P. *nínini* (= mein Mund (?)
Mund	*nénama*	*sənátĭ*	
	nesóna	*sonačĭ*	S. 1. *nĭnāmāhā* P. *nánata*

Abb. 4. — Ipuriná-Kind *Ndli* (*Ndri*) (Rio Ituxí).

Lippe	*nebotó* *nebatabeboló* (*Unterlippe*)	*sonačí*	P. *putú* S. 1. *nipōtū́* 2. *pōtōnchí* (Mund)
Zahn	*ne(t)sériñ* (*Schneidezahn*) *naikiáko* (*Backenzahn*)	*sirenčí*	S. 1. *nĭsērĭhĭ(n)* 2. *sĕrĭ̆nchí* P. *tcŷrŷntachi*
Nase	*nikiritá*	*kiritačí* *kıltačí*	S. 1. *nĭkĭrĭpĭ́* 2. *kĭrĭnchí* E. *kiriti* P. *kŷrŷpaná*
Nasenloch	*nikiripane*		
Auge	*noké(e)*	*okičí*	S. 1. *nĭnōkí* 2. *ōki* P. *ukŷ.*
Ohr	*nikimpita* *nikémpita*	*kimitačí*	S. 1. *nĭkĭmbí* 2. *kĕmbĭtaichí* P. *kimbita*
Ohrläppchen	*nekémpiti*		
Ohrloch als Gehörgang	*nekenakó*		
Loch im Ohrläppchen	*nikempitalúku*		
Loch in der Nasenscheidewand	*nesonakiripana*		
Stirn	*netóñ* *netsóntapute*	*taatačí*	S. 1. *nĭtōhū́(n)* *tāwānchí*
Kopf	*nekiui, nekiwi* *nekiü*	*kiwintí* *kiwinčí*	S. 1. *ĭkĭwí* P. *ŷkŷwŷ*
Kopfhaar	*nekirišiké* *nekiriské*	*kiankučí*	S. 1. *kĭwĭshāki* 2. *kĭwĭsĭkēchí* P. *yanguchí*
Augenbrauen	*ne(t)sontavitá* *nišike(t)sóntavete*	*sontavitačí*	
Augenwimpern	*nākómate,* *nokemeipipiti*	*okomavičí*	
Bart	*nešeaváto*		S. 1. *shĭwāpātṓ* 2 *shāmbōtō*
Schnurrbart	*nišámputa* *neš(e)ámputapiti*		

Vollbart	*nešika(t)írinta, ne(t)erētápiti, ne-patavu(t)-sērē-tápiti*		
Wange	*nekáko*	*karkotači*	
Kinn	*nekéšike*	*serentači*	
Schulter	*ne(t)sotáleta*	*sotaltuči*	S. 1. *nĭsōtārītă* 2. *sūtārītānchĭ*
Arm	*nekánake*	*kanuñkači*	S. 1. *nĭkānōkĭ* 2. *kānōkĭnchĭ* P. *cánuke*
Unterarm	*nekorukánake*		
Ellbogen	*noko(t)sálike*		
Hand	*nipíu*	*oakuči*	S. 1. *nīwā kūnūtă* 2. *wākūchĭ* P. *wácu*
Handrücken	*negó(t)sa negó(t)se negótse*		
Handfläche	*netorotavíu netorotawíu*		
Handgelenk	*nõakonúta*		
Faust	*noporoēntapiũtínu*		
Finger	*nebiúk(e) nébiu*	*oakuči*	S. 1. *bīōkīchĭ* P. *wácu*
Daumen	*nebiúk(e) mitaí-munakere*		
Fingernagel	*nešătak(e)*	*sauatači*	S. 1. *nisāwātă* 2. *sāwātaichĭ* P. *çáwata*
Bein	*nepolík(e)*	*purikiči*	S. 1. *nĭpōrĭnă* 2. *pōrōkānchĭ* (Schenkel)
Oberschenkel	*napé*		
Unterschenkel (Schienbein)	*nekortapíke netapíke*		S. 1 *nĭtāpĭkĭ* 2. *kāpĭkānchĭ* (Schenkel) P. *tebiké*
Wade	*nitikínišene*		
Knie	*nepotólikį*	*purtolikiči*	S. 1. *nĭpōtōrĭkĭ* 2. *pōtōrākĭnchĭ* P. *pútureke*

Kniekehle	*ni(t)sálimopakote*		
Fuss	*nikíti*	*kitičí*	S. 1. *nĭkĭtĭ́* 2. *kĭtĭnchí* P. *kíti*
Fussrücken	*nitompikíti*		
Sohle	*netórotakíti*		
Ferse	*nikisoté*		
Zehe	*nikitíke* *nikitíkipe*	*kitičí*	S. 1. *nĭkĭtĭkĭ́* 2. *kĭtĭkĭ́*
Zehennagel	*nešátak* *nesótake*		S. 1. *nĭsāwātá* 2. *sawataikĭchí*
Körper	*notórota*		
Leichnam	*kayumpotáka*		
Hals	*nenopí*	*nokičí*	S. 1. *nĭnōpĭ́*
Kehle	*neganaki* *nekánake*	*antaraná*	P. *cánakŷ*
Achselhöhle	*ninkie(r)kómale*	*iñakumaričí*	
Schulterblatt	*ne(t)sótale*		
Rippen	*netánape, etánape* *netanapútape* *etanapúta*		
Brust ♂	*netórota*	*kurutačí*	S. 1. *nĭtōrōtá* 2. *tōrōtānchí*
Brustwarze ♂	*neteníke*		
Brust ♀	*neténe* *ṏtene* (ihre Brust)	*tinetí, tinečí*	
Bauch	*netikáko*		
Nabel	*nišóronke* *nešíronke* *neširoñke*		
Nabelstrang	*ašóronke* *ẽyote*		
Seite	*nentenítikāi* *nentenítikẽi*		
Rücken	*neságanota*		
Gesäss	*népoke*		
Penis	*nípitsi* *ípitsi*		P. *píchinchi*
Glans	*nipítsikue* *nivítsikue*		

Praeputium	*ãntane*		
Scrotum	*ne(t)séke*		
	netséke		
	étseke		
Testes	*nenáke*		
Membrum ♀	*o(t)séneke*		P. *çúcu*,
	o(t)séniki		*çucuchí*
	otséniki		
Anus	*né(t)some*		P. *tçúmŷ*
	nétsome		
Haut	*némata*	*akuntačí*	P. *ímata*
	nõmata		
Knochen	*napé*	*apinčí*	S. 1. *ãpí*
Totengerippe[1]	*ekáonota*		
Blut	*néreñk(e)*	*erengačí*	S. 1. *nĩhĩrĩngã́*
			2. *ãrãnkãchí*
			P. *éerenga*
Ader	*nekôtsa*, *nekô(t)sa*		
Puls	*noakonutá*		
Fleisch	*nišené*	*šininčí*	P. *ishíni*
Herz	*náñkepa*	*añkepačí*	S. 1. *nãnkĩpã́*
			2. *ankũpaichí*
			P. *ángŷba*
Leber	*námoke*		
Lunge	*nesenãñiri*		
Magen	*ka(t)sãvetere*		
	katsãvetere		S. 1. *nĩtũrũmã*
			2. *tũrũmãnchí*
Darm	*nitikapítsa*		P. *tícacu* (= Eingeweide)
Gehirn	*nášimbi*		
Speichel	*neánomã*		
	námã		
Urin	*netsanã*		P. *tcínaca*
Schweiss	*netsontavúta*		P. *hénicancari*
Träne	*natsã*		
Kot	*ítike*		
Atem	*nesénanira*		
	nesénanire		

1. Beim Gespenst « **kamiri** ».

Rotz	*nesárumã*	
	nesárumãpi	
Wunde	*niõrotiko*	
Narbe	*nésau*	
Geschwür	*nekãro*	
Eiter	*epũsipe*	
Semen virile	*ikaĩpī*	P. *caí*
Fieber	*nišťtiri*	
Dysenterie	*itikēpĩ*	
Schnabel	*etekáke*	
	ikíripa	
	okírita (sein Schnabel)	
	ošévita	S. 1. *ikīrĭtã* (Flügel (?))
Flügel	*imíñkita*	
	iminkíta	S. 1. *ĭmĭngĭ* (Feder) *ímĭngĭtã* (Schnabel (?))
	omíñkita (sein Flügel)	P. *íminki*
Feder	*ípiti*	
Beine	*etavíke*	
(des Papagei, Yaburú-Storches u. s. w.)	*otavíke* (seine Beine)	
Füsse (des Papagei)	*okíti* (seine Füsse)	
Schwanz (des Papagei)	*išíta*	
	ošíta (sein Schwanz)	

Körperteile des Hundes:

Ohr	*ikímpita*
	ikémpita
Schnauze	*ikiripokete*
Zahn	*étserin*, *itsiri*, *étsirī*, *itsirī*.
Zunge	*énene* ; *ónine* (seine Zunge)
Auge	*okéãke*
Vorderbein	*ekanókena*
	ekáneke (Vorderbeine des Coatá-Affen)

Hinterbein	*etávike*		
Zehen, Pfote	*ípiu*; *opíu* (seine Pfote)		
	ipíuke		
Zitze	(*nāpánale*)[1] *tenike*		
Penis	*ípitse*		
Scrotum	*ítsike*		
Schwanz	*išípi* ; *ošípi* (sein Schwanz)		P. *ishipi*
Fell	*emáta*		P. *imata* (= Fell)
			P. *maniti-matá* (= Hirschfell)
Rippen	*etanapúta*		

Körperteile des Fisches.

Flosse	*etsáminki*		
Schwanz	*ešíta*, *išíta*		S. 1. *ōshītă*
Schuppen	*etănta*, *ētānta*		S. 1. *ōtāntă*
			P. *itánta*
Gräte	*ăpe*		

B. Elemente und Natur.

Wasser	*impurãna*	*ompará*	C. *iborahai*
			S. 1. *ĭmbōrāhā(n)*
			M. *embo* P. *imbarán*
Fluss	*esóana*		S. 1. *wēnĭ*
			C. *wéni* P. *wŷnŷ*
Bach	*sotõalĭa*		P. *çutuwaríya* (= Strom)
Feuer	*šámana*	*šamaná*	C. *chaminá*
			S. 1. *shāmīnă*
			M. *samina*
			P. *shámŷna*
Rauch	*katsíale*	*itši(ñ)apé*	S. 1. *shāmīnă sīnĭ*, *shāmīnă ĭchĭkă*
			P. *shamŷchian*, *ichian* ; *cachianri* (= Russ).

1. **nāpánale** = Hund.

Asche	*etapánipe*		
Brennholz	*šámana*	*šamaná*	P. *shámŷna*
Himmel	*itanotíši*	*kirašití*	P. *itánushiti*
Wolke	*etomavitíše*		P. *ɨmamakŷpŷ*
Regen	*impuranapani*	*ompará*	S. 1. *ĭmbōrāha(n)*
			P. *imbarán*
Nebel	*pokomarále*		
Tau	*areporóro*		
	ioerekáenāmā		
Wind	*ketaóliri*		
	ketaóli(r)i		P. *catáware*
Blitz	*okoratsitále*	*kanuñganakaré*	
Donner	*iukuámuri*		
Regenbogen	*kiési, iñkisí*		E. *ɨnkisi*
Sonne	*atúkati*	*kapatakáre*	S. 1. *ātōkāchĭ*
	atakoát(s)i		M. *tucansi*
			E. *atukatší*
			C. *atokantí*
			P. *atúcachi*
Schatten	*itsiñkarapóko*		
Jahr	*ãntemitãte* [1]		
Regenzeit	*ãnkapavukota*		
	impurãsoáke [2]		
Trockenzeit	*kamõsáke* [3]		P. *camuín*
Tag	*tšiakopáñka*		
Nacht	*uñkanuká*		S. 1. *ĭngītā* .
			P. *ingetá, inganuca, mapián*
Morgen	*iñkiátane*		
	iñkiéta		
Mittag	*vaiketá*		
Abend	*kikáta*		
Mond	*kasíri*	*kasirí*	C. *cassirí*
			S. 1. *kāsīrĭ*
			E. *kasiri*
			P. *cacŷrŷ*
Neumond	*earakõkãpũtapekasíri*		
Vollmond	*iyotipoienatapekasíri*		P. *iyútibaintaca,*
	imitapẽgarekasíri		*iyútibainatakínicu*

1. **ãnteka** = eins.

2. Vgl. « Wasser, Regen ».

3. Enthält offenbar das alte Aruak-Wort « **kamo** = Sonne », das im heutigen Ipuriná verschwunden und durch « **atúkati** » ersetzt ist.

abnehmender Mond	*kasīriápeńke*		
zunehmender Mond	*kasīrimítapeńke*		
Mondfinsterniss	*mapiāpi*		S. 1. *māpīāhå(n)* (Dunkel)
Sonnenfinsterniss	*atokatsipiākapīke*		
Stern	*iyóiriki*	*yeuriki* *iyoiriki*	C. *wiriki* S. 1. *iwīrikĭ* E. *iüri kiri* (Sternschnuppe) *yuiriki* (Stern) P. *yuỳrỳkỳ*
Morgenstern (Venus)	*anlóše*		
Plejaden	*auínaua*		E. *uminauă*
Milchstrasse	*etumapitĭši*		
südl. Kreuz	*sempiripokomáńki(ń)*		
Erdboden	*išitive, išitibe*	*kipačí* *kipačipé*	P. *ishítishiti*, *kỳbachí*, *ishíti*
Feld, Savane	*eoeritĭši*		
Weg	*kimápuli*	*apučí*	M. *jochios* P. *apuchí*
Berg	*etsontapúta*		
Wald	*ítōpa*	*intopakí* *intiopá*	P. *intỳbakỳniri* (= backwoods) *intỳkakỳ* (= forest)
Höhle	*árko*		
Grab	*ā̃riku*		
Insel	*itšapíkale*		
Sand, Sandbank	*ekovatsíte* *ekopatšité*		S. 1. *kīpáchĭ* P. *kỳbachí*
Stein	*kaisurú*	*kaisurú*	S. 1. *kaïsūnĭ*
Felsen	*kaí*		
See, Lagune	*épua*		P. *ipuá*
Stromschnelle, Katarakt	*kaitorúńkane*		
Rio Ituxý	*mítāri*[1]		

1. = **mitā-ari** = grosser Fluss; **mitá** = voll, alles.

C. Haus, Gerät, Waffen, etc.

Dorf	*aĭko, ayikó*		S. 1. *āwīkŭ* (Haus)
Haus	*aĭko*		S. 1. *āwīkŭ*
	papirí		E. *aĭku*
			P. *aicú*
Hauseingang	*entekipiẽ, intikipie*		
Sitzschemel	*ātánta*		
Faserhängematte	*kiétsi*		S. 1. *kīkōchĭ*
			M. *ajechi*
			E. *kekutši*
			P. *kecuchi*
Baumwollehänge-matte	*mapõmañke*		
	mapóamañke		
Miritĭ-Palmfasern	*kínale*		
	(Miritĭ-Palme)		
Spindel	*kipẽtă*		E. *kipătă*
Faden	*mapótsa, mapótse*		P. *maptúatça*
Baumwolle	*mapúe*		S. 1. *nīpōāchă*
Pflanzung	*tókoli*		
meine Pflanzung	*netókente*		
Tragkorb	*kótale*		P. *cutarí*
Koffer	*epáune*		
Feuerfächer	*amputá, ampóta*	*iyaputá*	
Kalabasse	*koeretá*		
Kochtopf	*kopitĭ*		P. *cupitĭ*
Teller	*takátale*		
Löffel	*koyerâra*		
	(portugiesisch)		
viel Gepäck	*toitsíniri*		P. *túichiniri*
	doitsíniri		(= Eigentum)
Beil	*kétai*		S. 1. *kĕtaiĭ*
			P. *kŷtái*
Messer	*iuatá*		S. 1. *īwātă*
Kanu	*ânta*		S. 1. *āhātă*
			E. *aată*
			P. *áanta*
Dampfer	*mapóro*		
	(portugiesisch)		

Waldmesser	*sarakã*	*sarasará*
	sarakão	
	(port : *facão*)	
Ruder	*mèkotsi*	P. *mécuti*
		S. 1. *mēkūchĭ*
		E. *meikutši*
Bogen	*tapótsi*	S. 1. *tāpūchĭ*
	tapóči	E. *taputši*
Sehne	*tapočítsa*	S. 1. *tâpū chīchĭ*
		E. *taputšitsă*
Fischpfeil	*nišíripi*	S. 1. *sīrī pīchĭ*
Harpunenpfeil	*makúlina*	S. 1. *mākūrīnă* (Kriegspfeil)
		P. *macúrina* (= Pfeil)
Pfeil mit Bambuspitze	*ekuenã*	
Pfeil mit Knochenspitze	*katsúntale tsúntake* (?)	
Pfeilfeder (allgemein)	*nikitsipíti*	
Pfeilfeder (vom Mutum-Crax)	*iraňkapíti*	
Pfeilfeder (vom Arara)	*kamiripíti*	
Keule	*ipirîri*	S. 1. *ĭkānă*
Blasrohr	*ekána*	
Giftpfeil	*nešíripi*	E. *kapatangárini*
Pfeilgift	*kaputántale*	P. *yuýkŷ* = (Pfeil-gift)
Gifttöpfchen	*ióiki*	
Lanze	*iyumintí*	S. 1. *kawādă*
		P. *yúminti* (= Harpune)
Angel	*tsăpe*	P. *tçapŷkŷaanta*
Flinte	*šamanáke*[1]	M. *chaminaqui*
		P. *shámŷnakŷ*
Revolver	*šamanáke oašepitíro*	

1. Vgl. « Feuer ».

Pulver	*šamanakepáni*		P. *shámŷnakŷpani, upani*
Schrot	*šúmbo* (port.)		
Riflepatrone	*embắra*		
Flintenhahn	*šamanakikémpi*		
Schamschurz des Mannes	*nuantsovánta*		
Gürtel	*sintűra* (port.)		
Armband	*otáname*		
	netáname		E. *tamanatši*
Knöchelband	*opotólema*		
Ohrpflock aus Rohr [1]	*nekempikắnata*		
Nasenpflock aus Rohr [2]	*nesarokắna*		
Hut	*šapéo* (port.)		
Kleid	*mañgánte*	*mañgači*	P. *mangáchi*
Hemd (des Mannes)	*ekánota*		
Hemd (der Frau)	*ómañga*		
	mañgántsi		
Kamm	*pénče* (port.)		P. *çapupŷrita*
Spiegel	*āntakắri*		
Kopfschmuck aus Federn	*épiti*		
	ípiti		
Flöte	*sokonáke*		
Tanztrompete	*kamači*		E. *kamatši* [3]
Tanz	*sérana*		
Gesang	*šepoắta*		P. *ishipúanre*

1. Im Ohrläppchen.
2. Im Septum.
3. Vgl. *P. Ehrenreich* : a. a. O. S. 70-71 ; fig. 47.

D. Mensch, Familie, Gesellschaft, etc.

Mensch	*kánkete, kánkiti* (Stammesname)	*iké*	S. 1. *kĭkĭ* P. *cángŷtŷ, cángite* (= Ipuriná)
Mann	*keké*		S. 1. *kĭkĭ* P. *kŷkŷ*
Stamm	*ntekavítsa* (?)		
Ehemann		*intániri* *intaniri-tanirú*	S. 1. *nūdānīrĭ* P. *intaniri, kintaniru*
Vater	*paté*		C. *paté* S. 1. *nīrĭ* P. *pátŷ* E. *patį*
Mutter	*naní*		C. *natú* S. 1. *nātŭ* P. *nátu, niru*
Kind	*amarínike*		
Sohn	*namarité*		S. 1. *nāmārĭ* P. *hankéri*
Bruder	*nepũĩrį*		S. 1. *nĭpīrĭ* C. *nabiri* P. *pŷri*
Schwester	*nítaro*		S. 1. *nitaru* P. *itáru*
Weib	*setó*	*intanurú*	P. *citu* C. *setú* S. 1. *sītŭ* (Weib) *nĭndānīrŭ* (Ehefrau) M. *curuni* (Weib) *intaviro* (Ehefrau) P. *kintaniri* (= Ehefrau) *intaniru*
Mädchen	*setó*		C. *setúruntim*

Tochter	*namálite*	S. 1. *nīhātirū́*
		P. *hankéru*
Witwe	*ā́nteka ontaniṛiṇi*[1]	P. *mítiticu*
Oheim	*ikiámaniṛi*	
Tante	*nā́no*	
Greis	*kiperumané*	
Grossvater	*natokére*	
Grossmutter	*nakḗre*	
Häuptling	*úmane*	S. 1. *tūshā́wā*[2]
		E. *enéngakari*
Freund	*numuanitíko*	
Feind	*konenonenimaninoḗra*[3]	
Weisser	*kasarumanḗri*	M. *carigúa*[4]
		P. *imbarániri*
Neger	*pomāmāí*	
	mãmãpoĩ	
	pulípi	
Indianer	*káṅkitị*	P. *cángýtý, cángite* (Ipuriná)
Indio bravo (« Menschenfresser »)	*malõkanípa,* *káṅkitị malõ kanípa*	
Hure (port : puta)	*kiripámune*	
Schimpfwörter	*nopípai*	
	tsomíntama	

E. Medizin, Religion.

Zauberarzt	*èntentsị*	E. *entitši*
Tabak	*auíri*	S. 1. *awiri*
		E. *auiri*
		P. *awirí*
Tabakpfeife	*kašímbo* (port.)	

1. **ā́nteka** = eins.
2. Lingoa geral.
3. Satz?
4. Lingoa geral : **karíua**.

Zigarre	*autri*		
Schnupftabak	*autri*		
Schnupfapparat	*miškâne*		
Gespenst	*kámiri*		S. 1. *kāmīrī* (Teufel)
	kámīrī		E. *kamiri*
			P. *camŷrŷ*
Schatten	*itsiñkalapóko*		
Name	*neoãka*		P. *iwánga*
Stimme	*nesáñkiri*		
Wort	*āntesáñkiri*[1]		P. *çángire* (=Sprache)
Schlaf	*nomakáko*		
Traum	*nomânakape*		

F. Säugetiere.

Affe (Macaco prego)	*tsekoté*		P. *chicutí*
kleiner Affe (Macaquinho)	*tséuale*		
Macaco barrigudo	*atsánali*		
Brüllaffe	*kine*		
Coata-Affe	*itsíkiri*	*itikiri*	P. *ichíkiri*
Fledermaus	*šiú*	*šiepiri*	
Schwanz der Fledermaus	*čsokáke*		
Flügel der Fledermaus	*imiñkita*		
Jaguar	*añkitl*	*añkitl*	P. *angiti*
			C. *anguity* (Hund)
			S. 1. *hāngītīkī* (Hund)
Hirsch	*mâniti, manitl*		S. 1. *mānītī*
			P. *manatlniri*
kleiner Hirsch	*sóte*		P. *çutí*
Geweih	*éko, sotéko*		

1. *ântoka* = eins.

Fischotter	*éne*	S. 1. *ẽnĩãrĩ*
Tapir	*kiãma*	S. 1. *kĩãmã*
		C. *chamá*
		P. *kiamá*
junger Tapir	*kiãmankiripike*	
Ohr des Tapir	*kiãma ikimpita*	
Capivara	*iapá*	
Paca	*kaiaté*	S. 1. *kaiãtĩ*
Aguti	*kipétena*	
kleines Wildschwein (Taitetú)	*miritĩ*	P. *meritĩ*
Faultier	*iyú*	E. *iarã*
Cuatí	*yompitirĩ*	
grosser Ameisenbär	*ištua*	
kleiner Ameisenbär	*kamatséru*	
Pferd (gr. Ameisenbär)	*ištua*	
Kuh, Rind (Tapir)	*kiãma*	P. *kiamá shini*
Schwein (europ.)	*irarĩ*	
Hund	*naõpanarĩ*	C. *anguitý*
	anõpanãrị	(vgl. Jaguar)
		P. *anabanari*
Katze (Jaguar)	*añkitĩ*	P. *angitĩ*
Ratte	*kẽrị*	
Manati	*ponikoli*	
Gürteltier	*išiuatị*	
	šoatĩ	
Schild des Gürteltiers	*otãnta* (sein Schild)	

G. Vögel.

Ei	*ónake* (sein Ei)	S. 1. *nãkĩ*
		P. *nakĩ, únaki*

Arara	*kámīrį̄*	P. *camŷŷrŷ*
Schwanzfeder des Arara	*kamīrīšitapitį*	
Periquito	*kotsináke*	
Papagei	*kiñkuã̄*	
Schnabel des Papagei	*okírita*, *ošévita* (sein Schnabel)	
Mutum (Crax)	*iraŋ́ká*	P. *payurí* (= Crax tuberosa)
Jacú (Penelope)	*tónti*	
Urubú	*mayolí*	
Tucano (Rhamphastus)	*šíñgane*	S. 1. *sĭngānĭ́* E. *šinganě*
Schnabel des Tucano	*ikíripa*	
João pinto	*tsíroke*	
Jaburú (Ciconia)	*yatíiru*	P. *yaŷrú*
Schnabel des Jaburú	*ikíripa*	
Ente	*opái*	S. 1. *ōpaí* P. *upaí*
Taube	*potokokó*[1]	
Hahn, Huhn	*patarí*	C. *patarí* S. 1. *pātārĭ́* P. *patarí*
Geier (Gavião)	*kókoi*	
Jacamí	*ítiti*	
weisser Reiher	*ítitį*	

H. Fische, Reptilien, etc.

Fisch (überhaupt)	*šemáke*	S. 1. *shīmāki* P. *shímakŷ*
Fischarten	*tsítsį* *nepokoli* *kiãnatsį* *popusérį* *paúeru*	

1. Onomatopoëtisch.

Rochen	*kámăru*	
Stachel des Rochen	*oṓků*	
	oṓnků	P. *ecú* (= spine)
Piránha (Serrasalmo)	*omáke*	
Matrincham	*mamurí, mā́moli*	
Bicudo	*iomperíšima*	
Pirarucu	*konáguli*	P. *cunacurí*
« Maĩ dos peixes »[1]	*tsorenápịrị*	
Alligator	*kàyókere*	P. *cayukŷrŷ*
	kaiékịrị	
Eidechse	*ãpatsékale*	
kleine Eidechse (lagartija)	*kétsana*	
Kopf des Alligator	*kayókerekiü*	
Schwanz des Alligator	*ošitá, ošípi* (sein Schwanz)	
Kamm auf dem Rücken des Alligator	*otsůntapů́like*	
Kamm auf dem Schwanz des Alligator	*otsůntašípị*	
Tracajá-Schildkröte	*sémpịrị*	C. *chetu-yu* (Schildkröte)
Tartaruga-Schildkröte	*sémpịrị*	S. 1. *kūmbīrī́* E. *sambarı* P. *cimbirí*
kleine Tracajá	*sémpịrịkike*	
	konī́ru	P. *cuníru*
Jabutí (Landschildkröte)	*tsiképe*	
Tartarugaschild	*sémpịrịtā́nta*	S. 1. *kūmbīrī́ ōtāhā́(n)*
	otā́nta (ihr Schild)	P. *utánta* (= Schale)

1. Flussfisch.

Schlange	*ímina, ímine*	S. 1. *ĭmĭnĭ̆*
		E. *umịnauă*
Klapperschlange	*apotapúte*	
Sucurijú (Boa)	*kẽãte, kẽãntị, iminanákore*	
Kopf der Sucurijú	*kẽãntịkiú*	
	kẽãntịkiú̆	
Rippen der Schlange	*etánape*	
Hautzeichnung der Schlange	*íyoṅke, óyuṅke*	
Backen der Klapperschlange	*apotapúte kekopĩ*	
Frosch	*akónta*	
Kröte	*(n)doróa*	
	pátsịrị	S. 1. *tūrūtĭ̆* (Frosch)
	kṓra	
		P. *géra*
Hinterbacken der Kröte	*sipiẽra*	
	okiṓta	

I. Niedere Tiere.

Ameise	*katsepókere*	
	katsevókere	
Termite	*kámara*	
Mosquito (Culex)	*ániu*	
Stachel des Mosquito	*okirípị*	P. *kiripiké*
Pium (Simulium)	*kiemịtsịte*	P. *camichetú*
	kimítsite	
Fliege	*oánontenake*	
Biene	*mapá*	
Honig	*potšõā̆re*	
Heuschrecke	*tsítsirị*	
Wespe	*sáne*	
Schmetterling	*mèso*	
Mistkäfer	*kešintánake*	

Cocon mit Schmetterlingspuppe	*katsígate*	
Mutuca (Tabanus)	*akírike*	P. *putŷkŷ*
Micuim (Trombidium)	*iómpiri*	
Jaquiranamboya (Fulgoralaternaria)	*konósoli*	
Carapato (Ixodes)	*kitsiti*	
Laus	*kinítsito*	
Floh	*kotűmpa*	
Sandfloh	*saúatsi*	
Spinne	*šoákere*	
Skorpion	*aikóneru*	
	aikéneru	

K. Pflanzen.

Baum (überhaupt)	*ămana*[1]	S. 1. *imīnã*
hoher Baum	*otanumoná*	
Blatt	*ãtsopa*	S. 1. *ãhã sūpã*
		P. *aantçupa*
Ast	*imbaúmate*	S. 1. *ãhã pōrí*
		P. *catŷ, icatŷ*
Rinde	*iókoli*	
Wurzel	*ãkotsa*	S. 1. *ãhã kōsã*
Dorn	*tsominãkonte*	
Harz	*ămana netóka*	
Blüte	*kolíua*	S. 1. *ãhãwí*
		P. *anwyry, hŷnwŷru*
Frucht	*iáte, yáte*	S. 1. *kārīpinkã*
Gras	*katsotáte*	
Mais	*kiéma*	S. 1. *kēmí*
		M. *quemi*
		P. *kímŷ*

1. *Uitoto* : amana.

Manioc	*kómiri*	P. *cumŷrŷ*
Maniocmehl	*ketárokeri*	P. *catarukŷrŷ*
Maniocfladen (Beiju)	*kómiri*	E. *kumiripōko*
Kàschiri	*kiemã*	
Banane	*tsipali*	C. *chi-pari* S. 1. *sīpārī* P. *chipari*
Batate	*képare*	S. 1. *chīpālī*
Cara (Dioscorea)	*motó*	
Pfeffer	*politi, puritī*	
Bohne	*marópe*	
Kautschuk	*kipišíṅka*	
Cauchero	*kaušéro* (port.)	
Rohgummi (port: seringa, siringa)	*širiṅga tsontíke*	
Bambus	*apakátiri*	
Pfeilrohr	*ekána*	
Zuckerrohr	*kána*	
Urucú (Bixa Orellana)	*apénkiri*	
Kürbis	*sóliu*	P. *cuŷrŷ*
Timbó[1]	*akóna*	
Pará-Nuss	*máke*	P. *makŷ*
Sipó (Schlingpflanze)	*ãputsa, ãmputsa*	S. 1. *ãhã(n)pīsã* P. *aampŷtça*
Baum (spec.)	*neántsitso*	
Palmen: Mirití	*kinale*	
Tucum	*nkaúali* *kaúali*	
Assaï	*tsapíriki*	
Pupunha	*kaúiri*	

L. Zahlen.

1	*ânteka*	S. 1. *hātīkã* P. *hántŷ*
2	*îpi*	S. 1. *īpīkã*

1. Schlingpflanze zum Vergiften der Fische.

3	*ipântopakene*	P. *pakŷnŷ* (= einander)
	ipiânte	S. 1. *ĭpĭpākĭnĭ*
4	*mâpo*	S. 1. *māpākā*
	ipiipi	
5	*itûtsólinà, mâpo* (viel)	P. *itú* (= drei oder beliebige grosse Zahl)
10	*mapókatša*	
	itotsólina (viel)	
15	*itovítere*	
	iyanavivítere	
	iyanavivítele	
20	*itótsoline* (viel)	
eine Hand	*ântipi*	
zwei Hände	*ekenekauakónte* (?)	
wenig	*mâpokale*	P. *ypŷ*
		P. *mapára* (= einzig, allein)
viel	*etotsóline*	S. 1. *ĭturĭ*
		P. *itú*
voll	*ešámboke*	P. *shâampuca* (= full)
	mitâ	P. *mitá* (= big, large)
alles	*mitâ*	
allein	*ânteka*	P. *hántuca*
viele Sachen	*etapúteretóitsitsoline*	

M. Pronomina.

ich	*nóte*	S. 1. *nōtâ*
		P. *núta*
du	*pite*	S. 1. *pītâ*
		P. *píta*
er	*ôe*	S. 1. *haitārĭ*
		P. *ŷwa*

wir	*atã*		S. 1. *ātānānį*
			P. *ata*
			P. *wáta* (= uns)
ihr	*enõa*		
	amopíta		
	amopíte		
sie	*ĩẽre*		
	enõa		P. *ínua, ỹwa*
mein Bogen	*nétapo*		
dein Bogen	*pitatápo*		
sein Bogen	*euatápo*		
	eoatápo		
unser Haus	*atauíni*		
euer Haus	*pitauíni*		
ihr Haus	*ĩãuini*		
mein	*nekíui*	mein	*nétserĩ*
dein	*pitakíui*	dein	*pitátserĩ*
sein	*euakíui*	sein	*oátserĩ*
Kopf		Zahn	
unser	*atakíui*	unser	*atátserĩ*
euer	*pitakíui*	euer	*pitátserĩ*
ihr	*okíui*	ihr	*enoátserĩ*
meine	*nénene*	mein	*nõke*
deine	*pitánene*	dein	*pitaõke*
seine	*ónene*	sein	*õke*
Zunge		Auge	
unsere	*atasánkirį*	unser	*atõke*
euere	*pitasánkirį*	euer	*pitõke*
ihre	*oasánkirį*	ihr	*oaõke*
mein	*nénama*	meine	*nĩpiu*
dein	*pitánama*	deine	*pitápiu*
sein	*énama*	seine	*õpiu*
Mund		Hand	
unser	*atánama*	unsere	*atápiu*
euer	*pitánama*	euere	*pitápiu*
ihr	*oẽranama*	ihre	*oapíu*
meine	*nĩkirį*	mein	*nériṅke*

deine	*pitákiri*	dein	*pitaériñke*
seine	*ékiri*	sein	*oèriñke*
	Nase		Blut
unsere	*atákiri*	unser	*alaériñke*
euere	*intákiri*	euer	*enoaériñke*
ihre	*oèrakiri*	ihr	*nakiraériñke*
mein	*nikímpita*	mein	*nikíšike*
dein	*pitakímpita*	dein	*pitakíšike*
sein	*oèrakímpita*	sein	*eoakíšike*
	Ohr		Haar
unser	*atakímpita*	unser	*atakíšike*
euer	*enoakímpita*	euer	*enoakíšike*
ihr	*oèrakímpita*	ihr	*okíšike*
mein	*nikití*	meine	*nekáko*
dein	*pitakití*	deine	*oèrakákopĭ*
sein	*eoakití*	seine	*okáko*
	Fuss		Wange
unser	*atakití*	unsere	*intakáko*
euer	*enoakití*	euere	*enoakáko*
ihr	*oakití*	ihre	*oenarakáko*

N. Adjectiva.

gross	*taánapoe*	S. 1. *nūtāhŏwītĭ*
klein	*uašepitikále*	P. *ishubángabikita* (schmal)
		S. 1. *wāshāngĭtĭkĭkă*
		P. *wáshankŷ*
hoch	*utánumúna*	S. 1. *nūtāhŏwītĭ* (gross) *itanŭ* (lang)
		P. *íntanu* (= tall)
tief	*úpúnavútere*	
lang	*utánumúna*	S. 1. *ĭtanŭ*
		P. *íntanu*

fett	*ímpi*	
mager	*amiánata*	
schwer	*minapuaúvetere*	
	minapútiri	
	konanikaiékale	
leicht	*uátsapeteke*	
alt	*kepérumanipi*	
jung	(*seto*) *manérevake*[1]	
rund	*kaporótere*	S. 1. *ĭpōkĭtă*
kalt	*katsíngalere*	S. 1. *kāchĭngārĕ*
		P. *cachíngare*
warm	*kavotákale*	S. 1. *kāpūtākă*
		P. *cápataca*
trocken	*auapéñka*	S. 1. *ĭpĭpĭngă*
		P. *uçúnanga*
gesund	*katsévetiri*	
krank	*nešititápe*	
tot	*pekátaveñka*	
blind	*mókere*	P. *mukŷta*
lahm	*nokotékoténekare*	
taub	*makémpiri*	P. *makéamacuta*
stumm	*konesáñkirota*	P. *mápaan*
	mãnãmali	
betrunken	*irinákini*	
fleissig	*popalíñkale*	
faul	*iyalenepúa*	P. *yára, yárasca* (= indolent, lazy)
schwanger	*omíšiti*	P. *canimishitaru*
gut	*alépitiri*	S. 1. *hārārĭ*
		P. *hánreca*
schön, hübsch	*alépitiriuatõe*	M. *puranga; purangarale*[2] (sehr hübsch)
		P. *haré, harepitícawate*
schlecht	*malóñkate*	S. 1. *kōnāhāră*
		P. *máanre, máanretŷ*
dumm	*kanénama* (?)	

1. = « ein junges Mädchen (**seto**) ».
2. Lingoa geral (Tupi).

tapfer	*kanẽnome* *kanẽenome*	
feig	*kapíńkale*	P. *píngari* (= furchtsam)
traurig (verdriessliches Gesicht)	*tsontaputapoí*	

O. Farben.

weiss	*kátsupe*	P. *tçupŷ, catçupŷ*
schwarz	*pómame*	P. *pumamá*
dunkel	*ĩńkieta*	S. 1. *ĩngīātă* (Nacht) P. *ingetá* (= Dunkelheit)
schmutzig	*itsíkopĩ*	P. *cápe*
rot	*pũńkomara*	P. *púncamara*
blau	*pópole*	
grün	*kásero*	
gelb	*kesètańka*	
hell	*euèretíšl*	

P. Adverbia.

1. *Zeit.*

gestern	*kéta*	S. 1. *kītá* P. *kŷta*
vorgestern	*euatánate*	
morgen	*atắna*	S. 1. *ātānă* P. *catána* P. *catánawaca* (= days hence)
übermorgen	*euatánate*	
heute	*uắtse, wắtse*	S. 1. *wāchārĭ* P. *wácha*
jetzt	*uắtse, wắtse*	P. *wacháwacari* (= existing) P. *wácha* (= just now, now, to-day)

2. *Ort.*

rechts	*puĕrkata*	
links	*aluátse*	
hier	*uaí, waí*	P. *wái*
nahe	*konotákuli*	S. 1. *kōnaitākūlí* P. *igái* (= thither)
dort	*kaí*	*icáira* (= thence) *íwara* (= there)
fern	*otakevétere*	S. 1. *ōtākūlí* P. *itacúnchikicu, ítacu*
vorwärts	*nápusa*	
rückwärts	*pitikínumuni*	P. *wáimuni, amuni*
vor dem Haus	*aĭko apúsatō*	
hinter dem Haus	*aĭko amúninimuni*	
über dem Haus	*aĭko nopíni*	
unter dem Haus	*aĭko vatápe*	
aus dem Haus	*aĭko políkete*	P. *ipúrikiti* (= ausserhalb, draussen)

3. *Modale Ausdrücke.*

ja	*ĕi*	S. 1. *āri* P. *arí*
nein	*koné*	S. 1. *kōná* M. *cuné* P. *cíne*

Q. Verben.

arbeiten	*amapáliŋkanone*[1]	
atmen	*nesenániri*	P. *cínaniri* (= to breathe irregularly)

1. = **ama-páliŋkanone** = lasst uns arbeiten!

aufstehen	*púñkataue*	
Beischlaf vollziehen	*ekerãta, amenekét-sontai*	
baden	*omakibó*	P. *kípawa* (=baden)
	åmakíboa [1]	*amakípawa* (= let's go to bathe)
binden	*píntsika*	P. *énchicata, inchikiniri* (=binden, knüpfen)
begraben	*nekátapiri*	
	nepiripepekapoakátabo [2]	P. *cáticu, cátintri*
bleiben	*vaikapitáuale*	P. *awapŷca*
verbrennen	*areapinta*	P. *aricá*
bringen	*impurã pómane* (Wasser bringen) [3]	P. *pŷmŷn'apuca* (= come bring it!)
essen	*amaníke* [4]	S. 1. *nĩnikã*
		P. *níca, nípucure*
fallen	*vomakatséke*	P. *cachácа*
fliegen	*arákine*	P. *arakíni*
fliessen	*emétake*	P. *ímitaca, ímpŷtaca* (= to run)
fürchten	*ipíngale*	P. *píngicu* (= fürchten)
		nipíngare (=ich fürchte)
gähnen	*napišátine*	P. *apíshaticu, apíshari*
geben	*pomáñkaka*	
gebären	*emeákore*	
gehen	*epĩrane*	

1. **ama-kíboa** = lasst uns baden!
2. Wahrscheinlich Satz.
3. = bring Wasser!
4. = **ama-níka** = lasst uns essen!

greifen, fassen	*imiširíkare*	
	pomatsikétaṅge	
hauen	*pā̆luta*	
hören	*néteke*	
heilen	*ā̆tsika*	
Hunger haben	*nā̆tsi*	P. *náchina* (= hungern, hungrig)
husten	*nokatsiō̆kere*	
jagen	*amā̆yate*[1]	S. 1. *aiātá* P. *áyata*; *áanyata* (= wir jagen)
kacken	*vitikáta*	
kämpfen	*nē̆nomatsi̧*	P. *matciní* (= to fight)
	nenaiáname	
kauen	*ínika*	P. *níchetiniri, níchetínirari*
kommen	*vatsekarápoke*[2]	
kriechen	*iyáṅkine*	
lachen	*ekā̆nakine*	P. *cánakini*
leben	*aníne*	
malen	*apáṅkiri̧*	P. *apŷnkŷrŷ*
machen	*pekā̆mā̆*	P. *cáma*
nähen	*piótsā̆*	P. *yútçarawatini*
niesen	*natsípe*	P. *achínakicu, achínakini*
	natsī́ne	
pissen	*netsánakine*	P. *tcínaca*
reden, sprechen	*vesáṅkiri*	S. 1. *nĭsāngĭrĕ̆* P. *çángire*
riechen	*pemíšike*	P. *émishikíniri*
rudern	*mákotsi* (?)[3]	P. *mécutiniri*
rufen	*va(i)kiritā̆re*	P. *akírita, akíritiniri*
pfeifen	*nešéšokitine*	P. *shushukŷta, shushukŷrŷ*
	nešéšokiri̧	
laufen	*nemitē̆kátako*	P. *ímitaca, ímpŷtaca* (= to run)
	pimitē̆kátapoke	

1. = **ama-ayata** = lasst uns jagen !
2. Enthält wohl : **uā́tse, wā́tse** = jetzt, heute.
3. Vgl. « Ruder ».

schiessen	*omatakĭne*	P. *ashámŷnakinata* (=we shoot)
schneiden	*okepátaketa*	P. *kŷpŷtacarawátini* (= to cut with knife)
Nase schneuzen	*nešáṅkapiti*	P. *shangabítiniri*
schlafen	*nemakáko*	P. *ímaca*
schleifen (Messer)	*páonte*	
sehen	*notéteke*	P. *etŷca, éta*
sitzen	*iyótepaṅke*	P. *yútipanga, tupánga*
stehen	*petắme*	P. *tíma*
tanzen	*sereṅgátsi*	P. *ceréngachi*
lasst uns ein Fest feiern (vamos fazer uma festa)	*áma šepoắta, áma šepoĕta*	
töten	*nokápiri*	S. 1. *nõkãrí* P. *ucá*
trauern, traurig sein	*ekanakókananute*	
trinken	*amaníke* [1]	S. 1. *nĩhãtã́* P. *iyatiniri*
umkehren (auf dem Weg)	*vesebĕ*	
suchen	*poenetá*	P. *nŷta; kéripa pŷnŷta?* (= what are you seeking?)
wachsen	*oaševítikare, anãpanareãkére*	P. *ipichekíni*
weben	*okámaeri*	
weinen	*néãtsa, néãtse*	
werfen	*pắrenate*	P. *paníyata* (= to send)
wollen	*poméne, pománe*	P. *amuta, hámuca*
zählen	*ekirikánte*	
zeigen	*poárakale*	

1. ? vgl. « essen ».

ziehen	*apápiri*
vorwärts !	*ákire* !

Konjugationsformen.

ich esse	*notanika*	ich trinke	*noteánta*
du isst	*pitanika*	du trinkst	*piteánta*
er isst	*eoanika*	er trinkt	*eoaánta*
wir essen	*atanika*	wir trinken	*ateánta*
ihr esset	*intanika*	ihr trinket	*inteánta*
sie essen	*enoanika*	sie trinken	*enoeánta, oeraanta*

wir haben gegessen *atanipeñke*
ich töte *notókale, notaókale* [1]
du tötest *pitóke*
er tötet *eoaókale*
wir töten *amaókale* [2]
sie töten *enoókale*
sie haben getötet *enokapiri* [3]

R. Phrasen, Sätze[4].

beim Abschied	*neseváñkako*
bis morgen !	*atánarako*
	arāpíko
morgen bin ich zu Hause	*atánũã pénkane*
morgen bin ich wieder da	*atánaroai nénali*
morgen kommt ihr wieder	*atánarako nesáli*

M. *supenga* = gehen wir! *inpenga* = Rückkehr.

1. « l » hat in der Endung « **-kale** » starke Hinneigung zu « r ».
2. **ama-ókale** heisst : « lasst uns töten ! »
Vgl. oben : **ama-níke** = « lasst uns essen ! » etc.
Vgl. weiter unten : **ama-sérena** = « lasst uns tanzen ! » etc.
3. Vgl. in *R. Phrasen und Sätze* : **atokapiri** = wir haben getötet; **okaperi** = er hat getötet.
4. Nur einer meiner Gewährsleute sprach ein wenig portugiesisch. Die Übersetzung der folgenden Sätze entspricht daher nicht immer wörtlich dem indianischen Text.

es ist richtig, es ist gut	*ălite*	P. *aricaté*! (= yes indeed!)
es ist schön, es ist hübsch	*alivútakale*[1]	
die Sprache der Ipuriná ist schön	*alevútiri káñkete sáñkiri*	
der Hund bellt	*nãpana ákirita*	P. *akírita* = rufen
was ist das? wie heisst das?	*kiripiáma*	P. *kéri*, *kéripara* (= was?)
was?)		P. *kériwangaí píta* (= wie ist dein Name?)
		P. *nikéripakyny* (= wie viele?)
		M. *quere para maroto* = weisst du?
		quere para pitac = wie heisst du?
der Urubú fliegt	*mayoli*[1] *taíkenata*	
die Sonne geht unter	*atokatse arakõkanopánuka*	P. *atúcachi eerénguca* (= Sonnenuntergang).
der Zauberarzt heilt, behandelt den Kranken	*šetetakalé mente atsika*	
meine Zähne sind schön	*netserĩ meresárokopete*	
wir wollen Beijú (Maniocfladen) essen	*atanikaoaletale*[2] *kómiri*	
ich gebe dir Bananen	*notasika i-tsípali*[2]	P. *cica* = geben
du gibst mir Bananen	*pitasika no-tsípali*[2]	
gebt mir Wasser!	*avoapeteka impurã*	
er gibt mir kein Wasser	*eoakonesika*[3] *no-impurã*	
gib mir Wasser!	*impurã vesikane*	
die Weiber fürchten die Gespenster	*seta-piñkara kámiri*	P. *nipíngare* = ich fürchte
wir haben viele Capivaras getötet	*atokapiri yapa tsolenen*	

1. « l » hat hier starke Hinneigung zu « r ».
2. « l » hat hier starke Hinneigung zu « r ».
3. **eoa — kone — sika**
   er nicht gibt

die Paumarí trinken viel Rum (Cachaça)	*paumari eantara kašása*	
wir wollen (in den Wald gehen, um zu) jagen	*atokaoale tamare*	
wir werden ein Fest feiern, wir werden tanzen	*amasérena* (= lasst uns tanzen!)	P. *cérenini* = tanzen
wir tanzen die (ganze) Nacht	*atasérena iñkiéta*	
ich komme vom Walde her	*itumpara notenãle*[5]	P. *ĵna* = kommen
ich springe in den Fluss	*noti imãte sõna*[1]	
ich gehe um das Feuer herum	*šamanántenupõke*	
in dem Hause ist ein Kind	*aĩko aánto anariníke oãli*[5]	
der Ipuriná hat zehn (Feinde) getötet	*okaperi kañkete tsolenane*[2]	
der Mann hat einen Bogen gemacht	*ekerakamaré*[3] *tapótsi*	
ich gehe mit meinem Freunde	*vitakata*[4] *notasale*	P. *cáta, catĭcara* = mit
ich schneide mit meinem Messer	*neoata niñkaranota kevata ketale*[5]	
ich trete durch die Türe ein (in das Haus)	*note eua ente kipiãta oróa*	
ich kämpfe gegen die Feinde	*neneavoatakáka*	
der Indianer hat einen Jaguar getötet	*kañkete okapereuane*[6]	
wir wollen baden im Fluss	*atakipao arétamo*	P. *kĭpawa* = baden

1. « Fluss = **esóana** ».
2. oder « **tsolenani** », = « viele ».
3. In diesem Worte stecken offenbar: « **eke, iké** = Mann » und (**pe-**)**kãmã** = machen.
4. vielleicht: **pita-kata** = mit dir.
5. « **l** » hat hier starke Hinneigung zu « **r** ».
6. Sämtliche « **e** » reduziert und dumpf, ähnlich « **ĭ** »

die Frau schläft in der Hängematte	*seto(e)maka oareto okié-(r)ko*	P. *macá* = schlafen
das Feuer brennt unter der Hängematte	1) *išita oare šamana* [1] 2) *epatapekoakarare šamana* [1]	
der Arara sitzt auf dem Baum	*kamiṛi enapiitanotíše*	
wir haben einen Tapir geschossen	*kiama natekopé*	
alle Männer tanzen und singen	*akanerite karatašipoãta*	
du wirst zu den Ipuriná kommen	*vetase bebe kañketekata* [2]	
wir rudern in einem grossen Boot	*atanemèkotapero kanáua-pu(a)*	
die Ipuriná freuen sich in dem Haus	*aĩko a kañkete kavateve-rakáte*	
ich bringe den Ipuriná viele Äxte und Messer mit	*notaanikaro sarakã* [3] *ketai tsolena kãñkete nani-kíñkene*	
wir tanzen in dem Haus	*aĩko-ãke ataserena perín-kakate*	

1. « **r** » in « **-are** » hat hier starke Hinneigung zu » **l** ».
2. **kañkete-kata** = mit den Ipuriná.
3. Waldmesser.

LE GRAND TEMPLE DE MEXICO

Par E. GUILLEMIN-TARAYRE.

(*Suite*)[1].

L'emplacement du Grand Temple fut choisi au milieu de Tenochtitlan par Montezuma le Vieux, qui, après des guerres heureuses, en commença la fondation.

Son successeur Axayacatl le 6me roi, fit élever ensuite divers édifices ; pendant son règne de quatorze années, il bâtit la porte principale du sud où aboutit la chaussée d'Iztapalapan, il y fit placer la pierre du soleil dite du grand calendrier qu'il consacra en l'année 13 acatl (1479) et il construisit son palais (*tecpan*) à l'est de l'enceinte du temple.

Le Teocalli, qui devait en constituer le couronnement central, fut commencé sur sa plate-forme par Tizoc, 7e roi, en 1482, sous son règne pacifique de quatre années. Ce fut le premier souverain appartenant à l'ordre militaire du Quachixtan[2], et pour glorifier le dieu de la guerre, il bâtit le premier étage incliné de la pyramide, sur lequel il éleva un premier oratoire, qui fut recouvert par le 2e étage sous son successeur Ahuitzotl, qui à son tour le couronna d'un second oratoire, recouvert à nouveau par le 3e étage incliné. C'est alors que le grand escalier fut divisé en deux montées par un mur assez large pour recouvrir les portes des deux oratoires emmurés. Ahuitzotl procéda enfin à l'achèvement du monument en élevant le 4e étage avec deux montées d'escalier divergentes pour accéder au parvis supérieur en face de chacun des oratoires établis à l'autre extrémité ; au sud, le plus grand, celui d'Huitzilopochtli, dieu de la guerre, et au nord, celui de Tlaloc, dieu de la pluie et des récoltes.

Après six années d'actives constructions, le jour, 7 acatl du 13e mois de l'année 8 acatl (19 février 1487), Ahuitzotl célébra la consécration du Teocalli par d'effroyables hécatombes de prisonniers, qui durèrent plusieurs jours[3].

Quelles étaient les dimensions précises du Teocalli?

1. Cf. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. IX, 1912, p. 301.
2. De Quachic, homme vaillant, et tzin, désignation nobiliaire.
3. Quatre jours suivant Tezozomoc, qui évalue les victimes à 20.000.

Les témoins oculaires sont d'accord sur sa disposition générale en forme de pyramide tronquée, mais ils diffèrent sur la figure de sa base et sur ses dimensions. Le Conquérant anonyme et le P. Jose Acosta indiquent seuls une base rectangulaire allongée vers le couchant dans le sens des escaliers. Tous les autres, y compris Gomera [1], chapelain de Cortès, et Antonio Herrera, la jugèrent carrée comme la surface du parvis supérieur. Herrera et Torribio indiquent seulement la mesure du grand côté de la plate-forme inférieure. Pour obtenir une solution complète, il faut attendre plus de deux siècles après la prise de Mexico. Elle est due à Clavijero célèbre jésuite né au Mexique vers 1720.

Il en fut banni en 1767 avec tout son Ordre par Charles III.

Retiré à Cesène, États du Pape, il y publia en italien, comme résultat d'études sérieuses, sa *Storia antica del Messico*, 4 vol. in-8°, 1780. Il avait encore vu en place l'intérieur de la base pyramidale du Teocalli et il en avait mesuré les deux dimensions :

Le long côté, 380 pieds castillans de 0 m. 27865 = 105 m. 89
Le petit côté 315 — — — = 87 m. 76

Quant à la hauteur, il trouva les marches du bas mesurant environ un pied castillan de hauteur et comme tout le monde est d'accord avec Cortès, qui les gravit plusieurs fois, sur le nombre de 120 marches, la hauteur était en nombre rond de 34 mètres.

On peut s'étonner, à juste titre, que la base du Teocalli soit restée visible pendant plus de deux siècles, tandis que les traces des autres monuments anciens de la capitale étaient complètement effacées peu d'années après la conquête. En effet, les faces du Teocalli, composées de pierres taillées, auraient dû être employées aux constructions nouvelles, sa masse intérieure, composée de terre et de pierrailles, avait servi à combler les canaux et à niveler le sol au-dessus des ruines. La base elle-même aurait dû subir le même sort, car une cathédrale magnifique élevée sur l'emplacement du temple païen devait recouvrir une partie de la base du Teocalli. C'est encore Bernal Diaz del Castillo, le véridique historien des temps héroïques, qui nous fournit l'explication de ce fait particulier [2] : « Après la prise de Mexico, et lorsqu'on avait déjà fait la répartition des *solares*, nous nous proposâmes d'élever une église à notre patron et guide, le seigneur Santiago, sur l'emplacement même du temple de Tlaltelolco. On employa à cette œuvre une bonne partie de l'étendue occupée

1. Gomera écrivit sa chronique en Espagne sur les informations de l'entourage de Cortès, après l'avoir accompagné dans ses expéditions.

2. Traduction Jourdanet, vol. I, p. 370.

par l'ancien édifice. Or, comme on creusait les fondations, on trouva beaucoup d'or, d'argent, de chalchihuis, de perles et autres pierres précieuses. Même chose arriva à un habitant de Mexico auquel était échu en partage une autre partie du sol occupé par le temple, c'est à ce point, que les employés du fisc réclamaient la trouvaille pour sa Majesté, prétendant qu'elle lui revenait de droit. Il y eut un procès, et je ne me souviens pas de son résultat, mais je me rappelle que, s'en informant auprès des principaux personnages et de Guatemozin qui vivait alors, on obtint l'assurance qu'il en était de même pour tous les temples. Cela étant ainsi, ces trésors furent consacrés à l'œuvre d'édification de l'église de Santiago ».

Ce même motif fut également invoqué et les fit réserver pour d'autres églises et couvents, qui recouvrirent les emplacements des principaux temples de la ville détruite. Il en fut de même pour la cathédrale, dont le chœur édifié sur la base du Teocalli, se fait remarquer par une richesse prodigieuse en métaux précieux, perles et pierreries.

A l'époque où Clavijero mesura la base du Teocalli, la cathédrale élevée très lentement depuis la pose de la première pierre, en 1573, sous Philippe II, n'était terminée qu'en dehors de cette base depuis le portique jusqu'au transept[1]. Le chœur n'était entièrement terminé que dans la partie dont l'inauguration avait lieu en 1730, lors de la pose de la balustrade de bronze et d'argent, d'un effet si merveilleux, fondue à Macao du mélange des métaux votifs trouvés dans les fouilles du Teocalli. Mais la décoration luxueuse du reste du chœur ne fut entièrement terminée qu'en 1791.

Cette basilique avait coûté plus de 12 millions, sans tenir compte des richesses tirées des fondations. C'est ainsi que disparut le Teocalli jusqu'à sa base dont les bords étaient restés si longtemps comme sauvegarde des fouilles.

On fixa sur le mur ouest de la cathédrale la pierre du Calendrier d'Axayacatl qui avait été fort heureusement retrouvée enfouie dans le sol, le 17 décembre 1790.

Clavijero cite pour décrire le reste, le manuscrit du P. Jose Acosta : « Le Grand Temple de Mexico était enfermé, au Nord d'une grande place, par une enceinte carrée, formée d'une muraille de maçonnerie de 8 pieds de haut (2 m. 25), couverte à l'extérieur de divers entrelacs de serpents[2] » qui l'entouraient et donnaient un terrible aspect aux portiques où ils

1. La cathédrale est à côté du Teocalli indiqué en pointillé sur le plan actuel fig. 3 ; on avait employé 42 ans à consolider les fondations. Des inondations avaient ensuite interrompu les travaux qui étaient menés avec une extrême lenteur et beaucoup d'incertitude dans les tracés.

2. Coatlepanteli, muraille des serpents.

étaient disposés avec un certain appareil. Avant de parvenir à la cour principale, s'étendaient de chaque côté des esplanades non moins horribles. Elles étaient établies en pierre au-dessus de trente gradins comme ceux du Teocalli, 8 m. 40. En haut, sur une longue terrasse étaient plantés en file, de nombreux mâts à égale distance, entre lesquels des perches posées horizontalement de l'un à l'autre, portaient enfilés des crânes de victimes en tel nombre qu'on ne pourrait le dire sans scandale[1], ce nombre était tenu au complet par les papes qui les renouvelaient à mesure de leur destruction. Lamentable trophée de l'esprit malin, bien digne d'inspirer le mépris inhumain de la mort par l'habitude des yeux. A l'intérieur et contre l'enceinte, s'élevaient les habitations des papes avec de nombreux oratoires du culte. De l'autre côté, s'élevaient les bâtiments *Calmecac* destinés à l'éducation des jeunes filles de familles nobles, élevées jusqu'à leur mariage par des matrones religieuses.

« L'entrée du temple formait à l'ouest une esplanade découverte, soigneusement pavée, de 40 varas de largeur, 33 m. 65 (Empedradillo), qui permettait pour la célébration des fêtes, des danses exécutées par 8 à 10 mille personnes. La cour du temple y faisait suite et, dans son prolongement s'élevait un grand massif recouvert de pierre de taille et dominant les huit autres grands môles de la ville. Il formait une pyramide tronquée de cinq étages en retrait l'un sur l'autre, de la largeur d'un *Estado* (1 m. 70). Trois des côtés étaient également inclinés et les escaliers se développaient sur le quatrième. Édifice somptueux et de belles proportions, si haut, qu'il avait 120 marches, et si large, qu'il se terminait par une surface de 40 pieds carrés[2]. Le sol uni de ce parvis était pavé de jaspe coloré, et entouré de créneaux ou merlons en forme de coquilles, composés de deux rangs de pierre noire, posés en ordre et unis de béton alternativement blanc et rouge, qui servaient d'ornements au sommet de l'édifice.

« Sur cette plate-forme, où aboutissaient les escaliers, se trouvaient deux statues de pierre, tenant de grands candélabres entre lesquels on voyait, en avant, sur une estrade demi-circulaire, une grande pierre élevée de cinq palmes (1 m. 14) convexe et arrondie aux angles sur laquelle on fixait par les épaules le misérable qu'on devait sacrifier en lui arrachant le cœur de la poitrine. En face s'élevaient deux oratoires à trois étages formés en bas de bons matériaux de bois et de stuc, les deux autres étaient construits en bois précieux sculptés, et recouverts de toitures symboliques.

1. Gomera. *Cronica*, ch. 82. Deux contemporains de la conquête, André de Tapia et Gonzalo de Umbria en comptèrent un jour 136.000.

2. Erreur évidente de copiste, au lieu de 60 varas ou de 30 brazas, car Cortès indique la surface suffisante pour recevoir mille hommes en armes.

« Sous le plus grand de ces oratoires, placés au sud, se voyait sur un autel élevé, l'idole d'Huitzilopochtli couverte de tentures et d'ornements. Elle était de figure humaine, assise sur un siège en forme de trône, placé sur un globe bleu, figurant le ciel. De chaque côté sortaient quatre barres terminées en tête de serpent, qui servaient de brancard pour transporter

Fig. 1. — Symboles de Huitzilopochtli sous la forme du Colibri.

l'idole sur les épaules et la montrer au peuple. Elle portait sur la tête un panache de plumes précieuses en forme d'oiseau avec le bec et la crête en or bruni, comme symbole du nom du dieu[1]. Le visage était d'une terrible sévérité et enlaidi encore par deux bandes bleues posées, l'une sur le front et l'autre sur le nez. L'idole tenait dans sa main droite quatre flèches, que la légende prétendait venir du ciel, et dans l'autre un écu rond avec cinq plumes placées en croix. A gauche de cette première chapelle

1. De Huitzitzilin, Colibri et apochtli côté gauche de la jambe. Les figures ci-jointes indiquent les symbolisations du Dieu ...a...b...c...d...e...g...f. le roi Huitzilihuitl.

et vers le nord, s'en trouvait une autre plus petite, construite des mêmes matériaux et de même facture, renfermant une idole richement ornée, appelée Tlaloc, dieu de la pluie et des récoltes.

« Ces deux oratoires remplis de joyaux, de pierres précieuses et de plumes rares, se trouvaient sur l'alignement de la chaussée d'Iztapalapan, par laquelle étaient arrivés les Espagnols. Il y avait dans la ville huit autres temples importants, sans compter une infinité d'autres, car chaque quartier avait son idole tutélaire, comme chaque maison avait ses dieux lares. »

Cette description d'un témoin éclairé du milieu du XVIe siècle [1] nous permettra de reconstituer la figure du Teocalli et d'indiquer la disposition générale du Grand Temple, au nord de la Plaza Mayor de Mexico.

Restitution du Teocalli

Nous rappellerons les mesures reconnues antérieurement :

La base de la pyramide était de 380 p. de Tolède de 0[m] 2786	105[m]	87
sur une largeur de 315 p. — —	87	76
La pyramide avait quatre étages de 28 p. — —	7	85
formant une hauteur pyramidale de [2] — —	31	40
escaladée par 28 × 4 = 112 marches d'environ 1 pied sur 120 marches, il resterait 8 marches pour hauteur de la base	2	25
ce qui indique environ comme hauteur totale	33	65
chacun des étages étant en retrait d'un *Estado* (aune de Madrid)	1	696
ce qui indique pour la largeur de la base droite inférieure	91	16
Quant à la longueur de la base droite inférieure ou plate-forme de base, elle a été mesurée [3] par Torquemada en mesure ancienne française de 280 pieds de roi, soit	123	40
permettant à la base de donner une saillie en palier pour l'étalage des horribles officines consacrées aux suites des sacrifices humains et qui sont indiquées par Ixtlilxochitl sur la représentation du Teocalli. Nous savons de plus que la plate-forme supérieure était carrée et mesurait de côté, 60 varas *castillanes*	50[m]	76

Elle pouvait servir de champ clos à mille combattants (2500 mètres carrés).

D'après ces diverses dimensions fixées comme points de départ, il

1. Le Père jésuite, Jose Acosta, vint au Mexique dans sa jeunesse, avant d'être provincial de son ordre au Pérou, puis recteur de Salamanque, 1539-1609. Il publia une *Histoire naturelle et morale des Indes* (Séville, in-4°, 1609).

2. *Lettre de Cortes*, trad. Charnay, p. 108 : « La pyramide avait quatre étages de 18 pieds chacun » c'est 28 pieds qu'il faut lire, 18 p. × 4 ne feraient que 20[m] 16 au lieu de 31[m] 36 et Cortes écrit que le teocalli rivalisait de hauteur avec la grande tour de Séville ! qui n'avait alors que 69[m], on lui ajouta en 1568 une flèche de 28[m].

3. *Mon ind.*, lib. 8, ch. II.

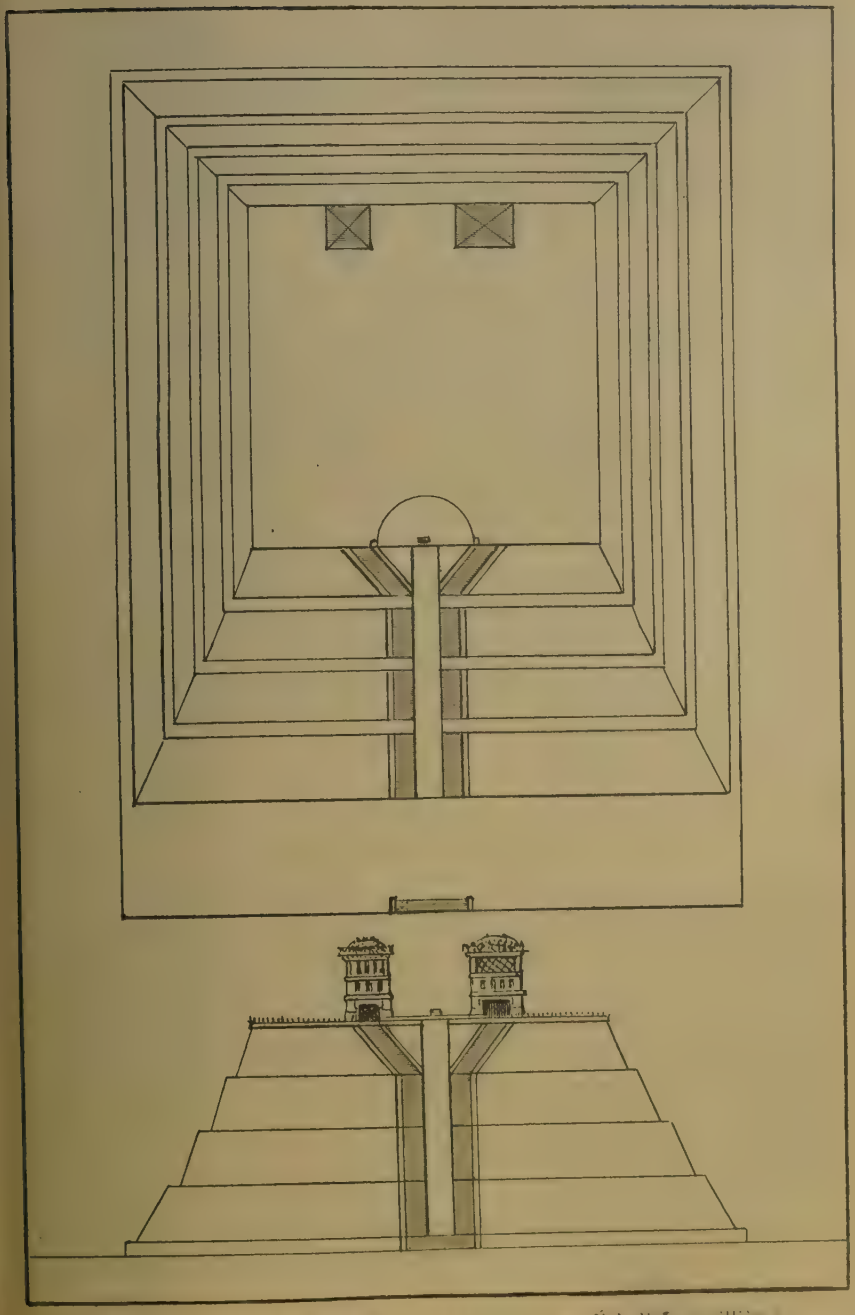


Fig. 2. — Le Teocalli restitué en plan et en élévation. Échelle au millième.

n'existe géométriquement qu'une seule manière de représenter le Teocalli tel qu'il devait exister et comme nous l'avons figuré au millième ci-contre, en plan et en élévation, du côté des escaliers, fig. 2.

La plate-forme inférieure droite, servant de première base à la pyramide, fut érigée par Montezuma Ier, lors de la fondation de l'enceinte et consacrée au culte du soleil avec une grande pierre rectangulaire gravée, encore enfouie sous le sol de la Plaza mayor, en face de l'angle nord-ouest du palais national, où elle fut découverte et dont le poids seul a mis obstacle à son enlèvement. On en possède des copies sur feuilles de magey et sur une peau de cerf recueillie par Botturini.

Sur cette base, Tizoc et Ahuitzotl firent élever les étages de la pyramide fortement inclinés sur trois faces, tandis que la quatrième devant supporter le grand escalier n'avait que 45° de pente.

Les quatre étages superposés avec leur retrait d'un *Estado* l'un sur l'autre présentaient, à l'étage inférieur, sur trois côtés, une inclinaison de 58° en direction de la plate-forme supérieure, le quatrième côté à 45° recevant la première travée d'escalier.

Les étages suivants avaient leurs trois faces inclinées à 70°, la quatrième à 45° recevait la travée d'escalier de 10 mètres de largeur, divisée également par le massif de 4 mètres du mur central, laissant de chaque côté des marches de 3 mètres aux deux montées, qui, arrivées parallèlement jusqu'au 4e étage, divergeaient le long de ce dernier étage pour atteindre le parvis supérieur, en face de chacun des oratoires situés à l'autre extrémité. Leurs toitures s'élevaient de 40 pieds, prêtant au Teocalli une hauteur d'environ 45 à 46 mètres.

Restitution du Grand Temple

Il s'étendait au nord et à l'est de l'espace qu'occupe aujourd'hui la Plaza mayor, depuis l'emplacement de la cathédrale, jusqu'à la calle de Cordobanes.

Les escaliers du Teocalli se trouvaient ainsi placés au-dessus de ce qui aujourd'hui est la rue de las Escalerillas, qui en conserve le nom.

La cathédrale occupe le milieu de la place, entre les deux chaussées, dans l'enceinte du temple, où les tracés pointillés indiquent la position par rapport à celle de l'ancien Teocalli, dont les oratoires se trouvaient en alignement de la chaussée principale, fig. 3.

Latéralement, il occupait le terrain compris entre les chaussées de Tepeacan et d'Iztapalapan, distantes entre elles de 203 mètres, et il s'étendait à l'est jusqu'au Tecpan d'Azayacalt, placé en alignement de celui

de Montezuma II reculé en arrière de la chaussée voisine, par déférence royale [1], à une distance de 50 mètres [2].

La longueur du Temple de l'est à l'ouest mesurait ainsi 255 mètres, l'axe

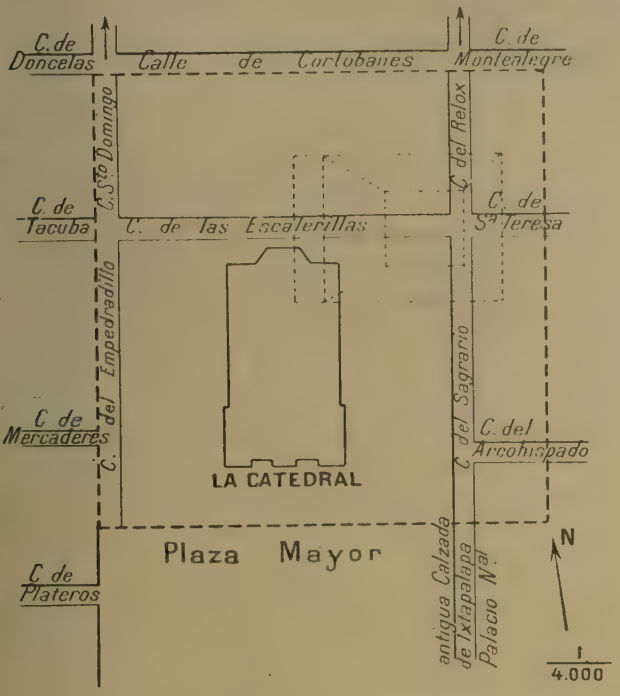


Fig. 3. — Plan actuel de l'emplacement du temple.

du temple, dirigé sur celui de la chaussée de Tlacopan (Tacuba), laisse de chaque côté, un espace de 91 mètres, d'où sa largeur totale était de 182 mètres pour l'enceinte consacrée.

Au sud du Temple, enfermés dans son enceinte générale avec la porte principale, étaient adjoints les établissements d'éducation de la jeunesse mexicaine appartenant aux grandes familles : au sud-ouest le *Calmecac* des jeunes filles et au sud-est celui des jeunes garçons. Ces établisse-

1. Bernal Diaz, vol. I, p. 350, trad. Jourdanet : « On ne pouvait entrer directement en ligne droite au palais, on était tenu de faire un détour sur le côté de l'édifice, car entrer sans façon était une inconvenance. »

2. Distance signalée par un trait indiquant l'alignement du *rolador* ou volière du Palais, sur le plan de Mexico de D. Juan Nepomuceno Almonte, 1852.

ments occupent une largeur de 73m le long du temple au sud et lui donnent une largeur totale de 255m en enceinte carrée.

En pénétrant par la porte de Tlacopan à l'ouest, on rencontre d'abord la cour dallée appelée par les Espagnols l'*Empedradillo*. Elle s'étend sur la largeur du temple et sur 33m 60 le long de la muraille nord. Cet espace était réservé aux *aryetos* ou danses sacrées et était dominé par deux terrasses, élevées sur trente marches d'un pied, et d'une étendue de 179 pieds cast. sur 72, c'étaient les *Mixcoapan tzumpantli* servant de Trophées aux crânes des victimes et s'élevant à 30 pieds. Entre leurs hauts mâts s'ouvrait la grande cour du Teocalli, entourée des maisons de pénitence, et dominée par la masse pyramidale du Teocalli, au pied de laquelle était le *Teotlachco* ou jeu de paume sacré. Cette cour était également consacrée aux danses et formait avec l'empedradillo une surface de près de 10.000 mètres carrés, où, suivant les chroniqueurs, pouvaient évoluer près de huit mille danseurs.

De chaque côté de cette partie centrale s'étendaient deux bas-côtés de 35 mètres sur 190 où se trouvaient les habitations des prêtres, placées, sans y atteindre, le long des murs de 8 pieds de hauteur couronnés de créneaux et défendus par des tours d'angles carrées, tandis que les tours des portes étaient rondes en souvenance des Toltèques.

Dans ces deux parties latérales du temple sont répartis les autres constructions et oratoires que Sahagun a énumérés au nombre de 78 et parmi lesquels se remarquait le *Quauhxicalco*, petit temple rond de 3 brazas de diamètre (5m 10), d'une hauteur d'une braza et demie (2m 55) et sans aucun toit. D'autre part, un autre, de forme ronde également, mais avec un dôme et une porte en forme de gueule de serpent ouverte avec les dents dressées, le tout relevé de couleurs, était dédié au culte de Quetzalcoatl. Il y avait en face un arbre orné de papiers votifs. On y voyait aussi un autre temple *Calpullo* où l'on écorchait les victimes. Une auge où les néophites préparaient l'encre dont les prêtres se teignaient le corps, et une foule d'autres *teopan* et *Teopantli* élevés en l'honneur des dieux et des déesses du culte et le *Temalacatl* ou pierre ronde de Tizoc.

Pour résumer tout ce que contenait l'enceinte consacrée, nous renvoyons aux détails qu'en donne Sahagun[1].

On y comptait d'abord, le Grand Teocalli, placé au centre, et vingt-quatre autres pyramides tronquées de différentes dimensions. Cinq oratoires, *calpulli*. Plusieurs groupes de petites maisons de pénitence, autres que celles entourant la cour du temple, *calpullo*. Quatre auges de pierre, *Quauhxicalco*. Deux pierres cylindriques, dont celle de Tizoc,

1. Sahagun, p. 172. Édition Jourdanet et Siméon, 1880.

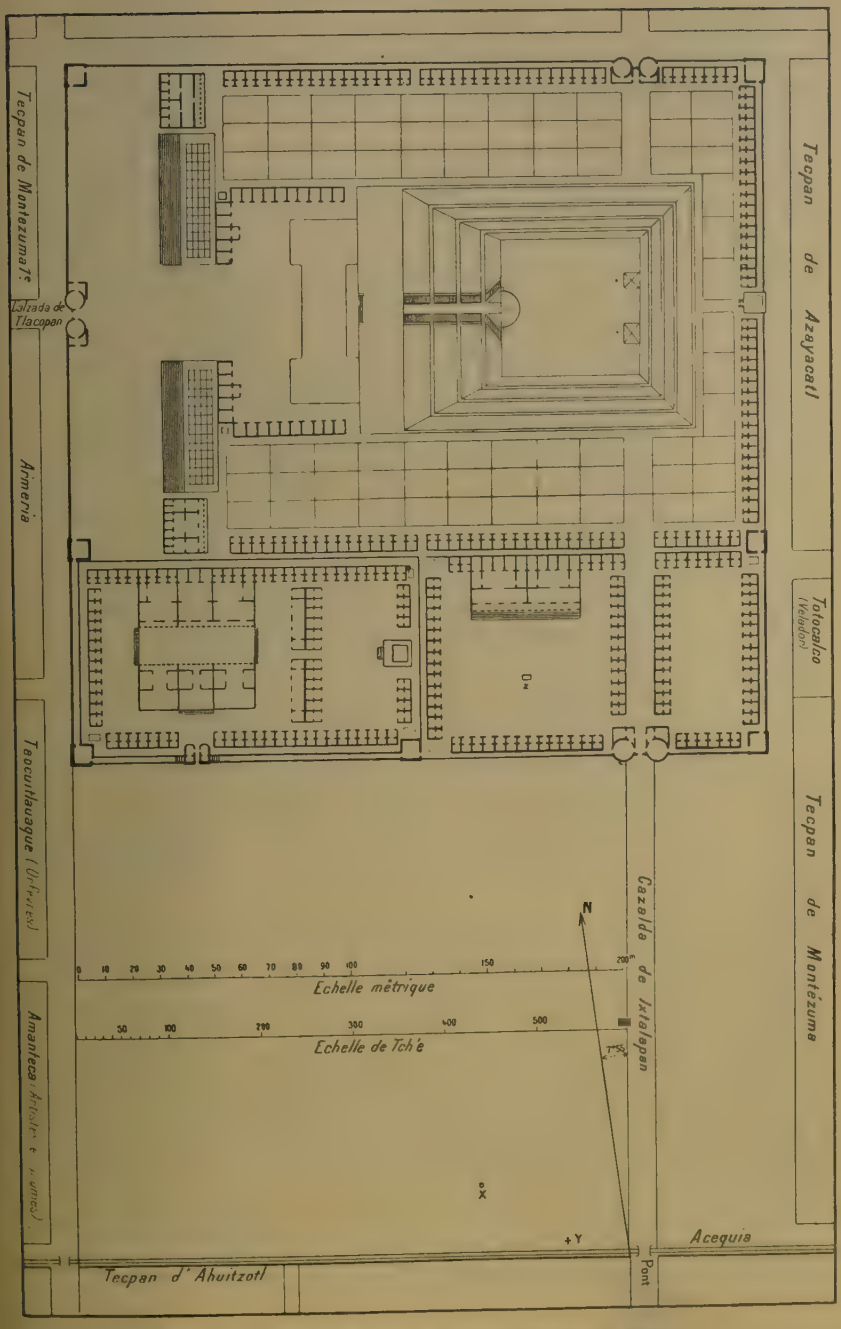


Fig. 4. — Plan du temple restitué d'après les textes.

Temalacatl. Un grand sanctuaire à escaliers, *Tecalco.* Une haute colonne surmontée de l'image de l'étoile du matin, la corniche couverte d'un toit de chaume et dédiée aux observations célestes, *Ilhuicatitlan.* Sept échafaudages de crânes, *Tzumpantli* — dont les deux plus grands, de l'empedradillo, Ueitzumpantli, placé devant l'oratoire de Huitzilopochtli et Tlalocan Tzumpantli devant celui de Tlaloc. Deux jeux de paume, le *Tezcatlacho* et le Teotlachco, ou jeu sacré, placé dans la cour du temple. Deux enceintes muraillées, dont le petit bois rocheux, *Teotlalpan.* Deux esplanades de danses, l'empedradillo et la cour du temple. Une salle de danse, *Netotiloyan.* Une salle pour exercices de musique, *Mecatlan.* Neuf habitations de prêtres, dont les deux principales, *Mexico calmecac* des ministres de Tlaloc, et *Ueicalmecac* de ceux d'*Huitzilopochtli*, situées aux deux extrémités de l'empedradillo. Deux hôtelleries pour recevoir, lors de leur venue à Tenochtitlan, les caciques étrangers, *Topicalco* et *Coacalco.* Une prison grillée pour enfermer les dieux asservis, *Quauhcalli.* Un arsenal, *Tlacoch calco.* Trois ateliers, deux pour la confection de l'idole d'Huitzilopochtli, *Xilocan* et *Itepeyac*, le troisième pour établir une autre image d'idole, *Uitzmauac calpulli.* Deux puits de rejet, dont celui où l'on cachait les peaux des victimes, *Netlatiloyan.* Un brasier où l'on jetait vivants de nombreux captifs à la fête du *Teotleco*, *Teccolco.* Trois fontaines, la plus estimée et la plus courue, *Tozpalatl*; celle où se baignaient chaque nuit les prêtres, *Tlilapan* (eau noire), et le bassin où se baignaient les adorateurs éventuels des dieux, *Tezcoapan* (de *Tezcatl* miroir, *atl*, eau). Enfin la muraille des serpents, *Coatenemitl* ou *Coatepantli*, qui entourait le temple et englobait au sud les calmecacs où s'instruisait la jeunesse noble des deux sexes. Ces deux établissements ont été indiqués à leur place ainsi que le quartier des soldats, auprès de la porte du sud, leurs dispositions intérieures supposées, restent inconnues faute de renseignements précis.

La surface couverte par le tracé de l'enceinte (fig. 4) est de 6 hectares 25 ares. Cortès l'évaluait à celle d'un village de 500 maisons, ce qui donnerait 125^{m2} par maison. C'est l'une de ses évaluations exprimée sans exagération.

Le dessin du Grand Temple que M. Seler a découvert à la bibliothèque du palais royal de Madrid, parmi les manuscrits de Sahagun, indique d'une façon trop sommaire la disposition du monument. A retenir cependant que l'enceinte consacrée reposait sur un terre-plein qui la rehaussait sur le reste de la ville. Trois larges ouvertures *p*, sont tracées, telles qu'elles devaient exister après la destruction des portes du temple, des calmecacs et de presque tous les édifices secondaires,

après l'année 1525, époque de la destruction des temples de l'Anahuac[1]. Sur ce codex, voir fig. 5 réduite, le Teocalli *a*, apparaît au centre avec son double escalier et les deux oratoires au sommet. Derrière, à la place

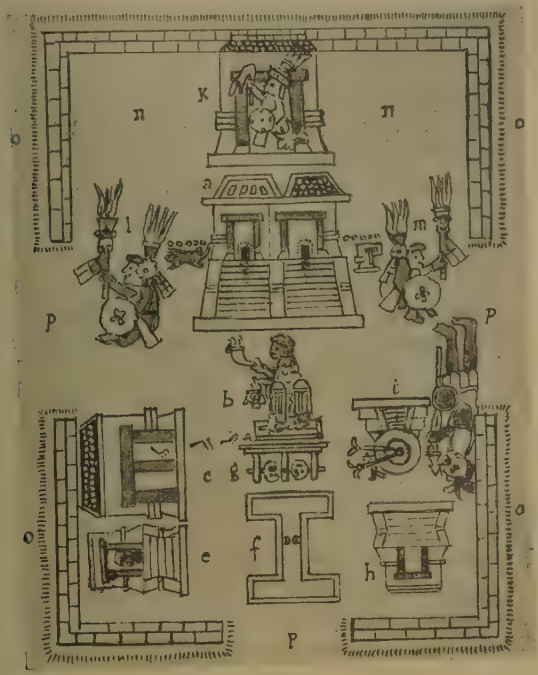


Fig. 5. — Plan du temple d'après un manuscrit de Sahagun.

qu'occupait la porte orientale, bouchée par Axayacatl, lors de la construction de son tecpan, est figuré l'oratoire de Colhuacun *k*, le plus

1. Fray Bernardino, né à Sahagun vers 1499, après avoir étudié à Salamanque, y prit l'habit de Saint-François et fut envoyé comme missionnaire au Mexique en 1529. Il apprit facilement le Nahuatl qu'il enseigna à écrire en caractères latins, fut gardien de plusieurs couvents, puis comme prédicateur, fut définiteur de la province et visiteur du Michoacun. Ensuite pendant près de quarante ans, comme lecteur du couvent franciscain de Texcoco et du Collège de Santa Cruz de Tlatelolco, il écrivit en leur idiôme, sous la dictée d'anciens natifs, tout ce qui avait trait à leur religion, à leurs coutumes, à leurs annales.

Ces manuscrits terminés en 1580 et envoyés en Espagne y semblèrent si intéressants, que ses supérieurs lui en demandèrent la traduction castillane qu'il écrivit dans ses dernières années. Il mourut en 1590 à plus de quatre-vingt-dix ans.

ancien de l'Anahuac. De chaque côté du teocalli sont indiqués les espaces où étaient répartis les édifices du culte, et non, comme il est indiqué en *n*, des places à danser, lesquelles se trouvaient devant le Teocalli à l'occident.

Deux oratoires sont seuls représentés de chaque côté, le *Macuilcalli*, cinq maisons *m*, au sud et le *Macuil Cuetzpalli*, cinq lézards, *l*, au nord. Sur le parvis, devant le Teocalli, figure en b, la coupe de l'aigle, *Quauhxicalli* et en *g*, le *Tzumpantli*. En *f*, en avant, près de la porte de Tlacopan, le *Teotlachco*. Le jeu de paume sacré est orienté de l'est à l'ouest, contrairement à la coutume constante lui donnant l'orientation N-S. Tous les chroniqueurs l'indiquent au pied du Teocalli, comme il a été signalé au plan restauré. C'était plutôt une sorte de jeu symbolique.

Il était tracé sur les dalles, sans murs latéraux. Le *Temalacalt* de Tizoc figure bien en *i*, dans la cour du temple à la place même où il fut trouvé dans l'enceinte des fondations de la cathédrale. Au nord du Tzumpantli est indiqué en *c* le calmecac des prêtres. Au sud se trouve en *h* le *Yopico Teocalli*, temple où l'on sacrifiait de nombreux captifs et esclaves à la fête de *Tlacaxipenaliztli*. Enfin à l'angle nord-ouest était figurée en *e*, la maison des aigles et des guerriers. Le quartier des soldats, comme l'indiquent la figure de *Totec* placée à l'envers près de la porte sud, où la lettre *p* se lit alors *d*, indique sa position à côté de la porte sud.

On peut s'étonner, lorsqu'on a lu la description détaillée des 78 monuments cités par Sahagun, d'en trouver si peu et si vaguement précisés sur le dessin manuscrit. Il est vrai que Sahagun avait dû recourir à des souvenirs très anciens, qui lui étaient étrangers et qui s'étaient effacés depuis la destruction de tous les monuments religieux, poursuivie, depuis cinquante ans, avec un zèle inlassable, surtout par l'évêque Zumárraga. Ce manque d'informations, dans un dessin tracé sous les yeux d'un tel annaliste, est compensé par les renseignements les plus précis sur la composition qu'il donne du personnel sacerdotal composé, de grands dignitaires, de prêtres et de diacres.

1° Le patriarche *Mexicatl Teohuatzin*, Mexicain maître des dieux.

2° Le grand prêtre d'Huitzilopochtli, *Quetzalcoatl Totec Tlamazqui*.

3° Le grand prêtre de Tlaloc, *Tlaloc Tlamacazqui*.

4° Les prêtres de divers cultes, ceux d'Huitzilopochtli s'appelaient *calpules*, c'est parmi eux qu'étaient choisis les grands prêtres appelés communément *Quequatzalcoa*, successeurs de Quatzalcoalt. Les prêtres étaient tenus au célibat et astreints à une vie dure et très abjecte par leurs fonctions sanguinaires.

5° Les diacres, *Tlamazqui*, leur nombre était grand.

6° Les acolytes, *Tlamazton*, en nombre considérable.

7° Quant aux enfants destinés à la religion, ils entraient aux calmecacs, dont l'un destiné aux jeunes filles et l'autre aux garçons appartenant également aux familles nobles. Ils y étaient élevés aussi pour la vie ordinaire et pour les carrières civiles et militaires sous une discipline sévère.

Il y avait auprès des autres temples de quartier, des établissements d'éducation civile moins rigoureux appelés *Telpochcalli* pour les garçons.

Ils balayaient le temple, servaient d'enfants de chœur, allaient chercher aux environs le bois à brûler, ainsi que les épines de maguey destinées aux piqûres de pénitence. Ceux qui se sentaient la vocation se vouaient au culte, et comme consécration de leur engagement, ils en faisaient le serment en disant : « Je mange cette terre » et ils touchaient la terre du doigt, la portant à la bouche, ils passaient la langue dessus, et mangeaient ainsi la terre en garantie du serment.

Il y avait aussi dans ces temples des filles élevées dès leur bas âge et vouées au service religieux. Leur mère devait aller tous les mois (20 jours) au Calpullo ou paroisse du quartier, pour renouveler l'offrande de balais, de copal et de bois à brûler pour les foyers du temple. La fille arrivée à l'âge de raison, se rendait elle-même au temple pour y apporter en offrande, un encensoir de terre cuite et du copal. Lorsqu'elle était demandée plus tard en mariage, la famille devait faire une offrande de cailles, d'encens, de fleurs, de roseaux à fumer et d'un encensoir, la cérémonie se terminait par un banquet.

Les fondations de la cathédrale ont été bâties, à une grande profondeur avec les pierres sculptées des édifices du temple [1]. C'est une mine de découvertes à jamais perdues. D'autres pierres intéressantes, insérées dans les murs de plusieurs maisons, ont été presque toutes effacées au marteau. Heureusement quelques pièces importantes enfouies ont échappé à la destruction et des découvertes, dues au hasard, ont fourni à l'archéologie des indications et des monuments précieux.

Le 13 août 1790, lors des travaux de canalisation de la plaza mayor, on trouvera à 5 varas (4^{m} 20) au nord de l'acequia et à 37 varas (29^{m} 30) du palais vers l'ouest, à seulement 0^{m} 50 ou 0^{m} 60 de profondeur, (fig. 4 en *y*), une statue de porphyre, qui fut transportée à l'université le 3 septembre suivant. C'était l'idole de la mort *Teoyaomiqui*, ou *Coatlicue*, la déesse à la jupe de serpents, autrement nommée *Coatlan tonan*, notre mère de Coatlan, la plus horrible des idoles mexicaines au dire de Bernal Diaz.

1. Clavijero, *Stor. del Messico*, tomo II, p. 195.

Le 17 décembre 1790, sur la même place à 0m40 de profondeur, à 80 varas (67 m) de la seconde porte du Palais et à 37 varas (29m30) du portal de las Flores au point *x* de la même fig., fut découvert le Grand Calendrier ou cadran circulaire. Cette grande pierre dont le poids de 22 tonnes ne permit d'effectuer, tout d'abord, qu'un dressage sur place pour l'examiner et en prendre le dessin, fut étudiée par A. Léon y Gama, très surpris d'y reconnaître la représentation des connaissances anciennes sur les périodes solaires et lunaires, suivant le recueil chronologique des fêtes annuelles du *Tonalamitl* ou rituel.

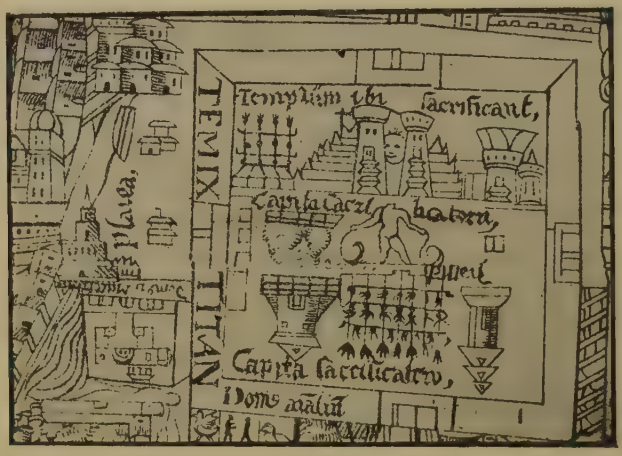


Fig. 6. — Position du temple au milieu de Temixtitlan.

Cette pierre aussi remarquable au point de vue mécanique pour la méthode de son transport que par la perfection de ses sculptures et la division géométrique de ses parties, était entourée sur sa circonférence de points de repère pouvant servir à implanter des tiges de roseau, qui par leur ombre indiquaient les subdivisions du jour entre le lever, la culmination et le coucher du soleil.

Dès que les Espagnols, à leur entrée à Mexico, aperçurent ce cadran au-dessus de la porte sud du temple, ils s'empressèrent de l'appeler el Relox, l'horloge — nom qu'ils donnèrent en son souvenir à la rue tracée au delà sur l'emplacement du temple à partir de cette porte et jusque dans Tlatelolco sur une longueur de plus de 700m. Depuis cette époque la première travée a reçu le nom de calle del seminario, trois autres travées ont pris d'autres appellations d'église et de pont, mais il reste

encore sept travées de calle del Relox. Une ancienne estampe, nous à conservé l'aspect de cette porte du temple avec son cadran[1] (fig. 6 et 7). Temixtitlan était le second nom de Tenochtitlan.

En janvier 1791, dans le carré établi au milieu de la Plaza mayor, en face du palais, à l'endroit qu'occupait l'ancien *Picoté*, on découvrit une sépulture muraillée remplie de sable blanc, qui renfermait un énorme squelette d'un quadrupède analogue au Coyote d'Amérique, accompagné de diverses poteries et de grelots de cuivre. Gama pensait y voir un monument en l'honneur de la Déesse *Chantico* dont le surnom

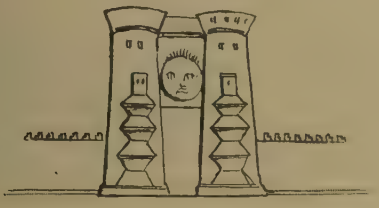


Fig. 7. — La porte sud dite « del Relox ».

était cabeza de lobo (Tête de loup) et qui avait un temple où également elle était nommée, *Quaxolotl* Chantico.

Quatre autres pierres consacrées furent encore découvertes près de la surface pendant les travaux de pavage de la Plaza et mises au jour le 17 décembre 1791 entre le portal de los Mercaderes et la cathédrale Une autre le 14 janvier 1792 près du Sagrario, c'était un *Techcatl*, pierre de sacrifice. Le 18 juin 1792, deux autres pierres furent trouvées dans le cimetière voisin, un peu plus bas, c'est ainsi que fut rencontrée une pierre cylindrique entourée de sculptures à l'extérieur avec une face circulaire sculptée, et percée d'un trou au centre comme la pierre de Tizoc, un *Temalacatl*.

Quelque temps après, une découverte plus importante fut vérifiée, en face de l'ancien volador au point z de la fig. 4, d'une grande pierre rectangulaire portant sur sa face des ornements gravés et relevés de couleurs dont Gama prit un dessin qui nous a été également conservé par une peinture nahualt sur peau tannée de cerf de la collection Aubin-Goupil.

C'était la pierre du soleil consacrée par Montezuma le vieux. Le dessin porte, au centre dans un cercle, la représentation de deux per-

1. Estampe reproduisant l'emplacement du temple au milieu de Temixtitlan et publiée dans le mémoire de la Commission de la vallée de Mexico.

sonnages observant un phénomène céleste, éclipse ou comète, et aux angles sont figurés quatre groupes de deux personnages avec des attributs nombreux et variés. Ce monument, que son grand poids a empêché d'extraire, a été abandonné malgré son importance, mais il pourra être remis à la lumière dans le musée national par une fouille nouvelle.

En 1900, des travaux de canalisation sous le sol de Mexico ont ouvert des excavations dans la calle de las Escalerillas passant derrière la cathédrale. On les continua dans les rues voisines, del Seminario, de los Cordobanes et del Relox.

A la grande profondeur à laquelle on devait poser de gros tuyaux, on rencontrait chaque jour des mois d'octobre, novembre et décembre 1900, des statuettes et des bas-reliefs de pierre, des armes de silex et d'obsidienne, parmi lesquelles beaucoup de couteaux de sacrifices, des poteries et ustensiles de terre cuite, des petites idoles, vases et brûle-parfums très ornementés, des colliers en coquillages et en grains, enfin, ce qui n'avait plus lieu de surprendre après les récoltes faites jadis dans les fondations du Teocalli, on rencontra encore des petits disques et des ornements ouvragés en or.

L'intérêt de ces découvertes faites à ciel ouvert et commentées par les journaux, attirèrent l'attention du public et plus particulièrement celle des érudits et de l'autorité compétente qui fit transporter au Musée national toutes ces antiquités.

M. Seler a rendu compte de ces découvertes en 1901, dans un rapport à la Société archéologique de Vienne. Il en a exposé les résultats dans son ouvrage, auquel nous renvoyons[1] en raison du grand intérêt qu'il présente et des photographies qui y sont jointes.

La restitution des divisions du Grand Temple de Mexico que nous avons tenté d'esquisser d'après la critique d'informations nombreuses, incomplètes et parfois contradictoires, peut cependant être considérée comme un point de départ établi sur lequel les chercheurs pourront apporter des données plus nombreuses et plus précises.

Ce que nous établissons en particulier, c'est la restitution du Teocalli dans sa forme et ses dimensions exactes.

Nous pensons aussi que le mur d'enceinte du temple avait huit pieds astèques de haut, au lieu de huit pieds de Tolède et que l'emplacement moyen de 200^{m2}, tracé pour chacun des édifices secondaires, rend compte de l'accumulation possible de petits édicules, avec des établissements beaucoup plus spacieux.

1. Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde von E. Seler. Berlin, 1904.

L'orientation nord-sud du temple comme celle des voies et monuments de Tenochtitlan et de la moderne Mexico diffère du nord vrai, *de 8° à l'ouest* environ, exactement N. 7° 55′ W.

Recherche de la mesure d'unité de longueur des anciens Mexicains

On doit se demander, comme on l'a souvent désiré, qu'elle était l'unité de mesure dont se servaient les civilisations de l'Anahuac?

Les conquérants ont imposé leurs mesures sans nous faire connaître celles de la population, conquise. Ils se sont bornés à nous transmettre une seule observation faite au début de l'occupation, en constatant chez l'indigène l'absence de la notion et de la constatation du poids.

Pour exécuter de si grandes constructions que celles qui remplissaient leurs villes, temples et palais, les Mexicains devaient avoir une unité linéaire dont on devait retrouver la trace surtout dans leurs monuments religieux.

Elle dut être connue des premiers missionnaires et certainement de Sahagun, qui dans l'appendice du second livre [1] de son histoire générale de la Nouvelle Espagne, semble avoir voulu l'indiquer en comparant la longueur du manche d'un grand brûle-parfum rituel à la longueur de l'avant-bras de l'officiant, depuis le coude jusqu'à ses doigts repliés, longueur qui pouvait être estimée à 0^m 34 environ. Mais ce ne serait là qu'une approximation hypothétique. On en trouve heureusement une première confirmation dans la longueur du *Tlaquetzilantli*, mesure agraire évaluée par les premiers missionnaires en mesures castillanes et françaises.

Cette dimension agraire représentait dix fois la longueur d'un bâton contenant six unités de mesure aztèque formant ce que pouvait être leur toise.

Ce bâton ou toise équivalait à deux vares et demie de Tolède = 2^m 09225
ou à une toise française et 5 pouces 1/2, = 2^m 09792.

Évaluations qui donnent respectivement pour le pied aztèque $\begin{cases} 0^m\ 3487 \\ 0^m\ 3496 \end{cases}$

Et pour le Tlaquetzilantli, 60 pieds, ces chiffres $\begin{cases} 20^m\ 922 \\ 20^m\ 976. \end{cases}$

Mais si nous réfléchissons que les Espagnols avaient déjà une mesure agraire castillane, le *cordel agraire* de 50 varas de 0^m 8369 faisant une longueur de 41^m 845 dont la moitié est justement de 20^m 9225, leur lon-

1. Traduction Jourdanet, p. 183.

gueur du Tlaquetzilantli, nous reconnaissons qu'ils ont donné à ce dernier juste la moitié de leur *Cordel*. Nous n'avons donc encore qu'une valeur approchée de l'unité de mesure aztèque, probablement trop grande.

Pour arriver à la valeur réelle théorique, il est nécessaire de recourir aux constructions religieuses et de ne prendre que les lignes les plus longues et les mieux mesurées pour en déduire l'approximation indispensable.

Téocalli de Mexico

Longueur de la base droite inférieure	123m 40	représente	365	unités de	0m 3381
Longueur de la base de la pyramide	105 87	—	310	—	0 3416
Largeur — —	87 76	—	260	—	0 3376
Hauteur totale du Teocalli	33 65	—	100	—	0 3365
Côté du parvis supérieur	50 76	—	150	—	0 3382
Retrait de chaque étage	1 696	—	5	—	0 3392
Moyenne 0m 3385				Total	2m 0312

Grand Temple de Mexico

Longueur de l'enceinte est-ouest	255m	—	750	—	0m 3400
Largeur — nord-ouest	255	—	750	—	0 3400
Largeur du temple à l'empedradillo	182	—	540	—	0 3370
Largeur de l'empedradillo	33 65	—	100	—	0 3365
Moyenne 0m 3383				Total	1m 3535

Teocalli de Tlatelolco

Côté de la base carrée 60 brazas	101m 58	—	300	—	0m 3386
Côté de la plate-forme 20 —	33 65	—	100	—	0 3365
114 marches de 0m 276 — hauteur totale	31 46	—	90	—	0 3384
Moyennne 0m 3378				Total	1m 0135

Grand Temple de Texcoco
d'après Pomar

Côté de la base carrée 80 brazas	135m 44	—	400	—	0m 3386
Côté de la plate-forme 20 —	33 80	—	100	—	0 3380
160 marches de 0m 276. Hauteur totale	44 16	—	130	—	0 3395
Moyenne 0m 3387				Total	1m 0161

Avant d'arriver à la conclusion, il est intéressant de constater que

la base droite du Teocalli de Mexico présentait sur son grand côté le nombre d'unités correspondant à celui des jours de l'année solaire et que le petit côté de la première assise pyramidale présentait le nombre d'unités correspondant à celui de l'année lunaire ou année sacrée de 260 jours [1].

Pour approcher de la mesure exacte de l'unité de mesure aztèque il faut utiliser les seize observations concluantes faites sur les Teocalli, en en prenant la moyenne générale.

Le Teocalli de Mexico a donné pour moyenne			0m 3385
Le Grand Temple —	—	—	0 3383
Le Teocalli de Tlatelolco	—	—	0 3378
Le Grand Temple de Texcoco	—	—	0 3387
D'où moyenne générale 0m 33837	Total		1m 3533

Le diamètre de 3m 38 du calendrier d'Azayacatl confirme la mesure de dix unités.

Téotihuacan

Cette moyenne du pied aztèque est confirmée par les mesures prises en 1864, avec soin, par les ingénieurs de la Commission scientifique du nord de la vallée, sur les monuments de cette localité [2].

Pyramide du soleil

Bas-côté	NS	232m	pour	231m	77	= 685	unités de	0m 3383
—	EW	224	—	223	97	665	—	0 3383
Plate-forme		34	—	33	83	100	—	0 3383
Hauteur		66 50	—	67	66	200	—	0 3383

Pyramide de la lune

Bas-côté	EW	156 m	—	155m	62	= 460	—	0m 3383
—	NS	130	—	130	26	385	—	0 3383
Plate-forme	EW	34	—	33	83	100	—	0 3383
—	NS	25 50	—	25	37	75	—	0 3383
Hauteur		42	—	42	29	125	—	0 3383

1. Sahagun signale des fêtes en l'honneur de la lune qui figurent au *Tonalamatl* de 13 en 13 jours, chacun de ces intervalles se nommait *Metzli* du nom de la lune et le cycle lunaire se nommait *Metzlapohualiztli*, compte lunaire ou année sacrée de 260 jours, 20 fois 13.

2. Les premiers conquérants venus de Cuba, où le pied de Madrid était en usage, auraient pu donner une idée juste du pied aztèque en exprimant que 6 pieds de Madrid, ou un Estado, valaient 5 pieds aztèques, 1m 695 = 1m692.

DISTANCE DES CENTRES DES DEUX PYRAMIDES

$800^m - 800^m\,08^1 = 2365$ unités de $0^m\,3383$

Plusieurs de ces chiffres d'unités de mesure présentent également à Teotihuacan des significations astronomiques.

P. du Soleil : les deux côtés de la Base $\begin{cases} 685 = 300 + 20 + 365 \\ 665 = 300 + 365 \end{cases}$

P. de la Lune : — $\begin{cases} 460 = 200 + 260 \\ 385 = 20 + 365 \end{cases}$

La distance des deux centres $2365 = 2000 + 365$ [2].

On doit aussi remarquer que la mesure de la hauteur de la pyramide du soleil, $66^m\,50$ fixée par D. Leopoldo Batres au-dessus de sa base mise à découvert, a dû être altérée par l'affaissement séculaire de la masse, et d'autre part, que la hauteur de 62^m, donnée par les ingénieurs mexicains, s'était trouvée diminuée par l'accumulation des décombres anciennes sur le sol jusqu'en 1864, époque de la mesure [3].

Quant aux nouvelles dimensions latérales de la pyramide du Soleil restaurée par son conservateur, elles sont trop faibles de 3 à 4 mètres par suite de démolitions trop intenses. Ces considérations prouvent combien il est important de prendre des mesures non seulement très exactes, mais encore de les évaluer et de les rétablir d'une manière judicieuse pour les retrouver conformes à la tradition.

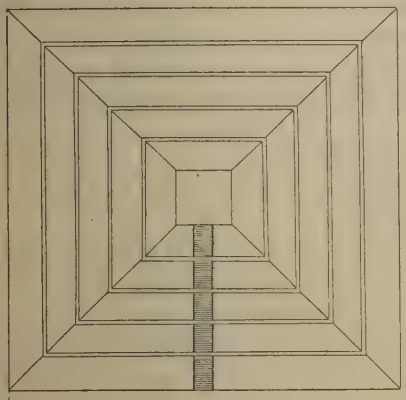
La moyenne générale des observations que l'on pourrait poursuivre sur les chiffres secondaires relevés plus haut, nous conduirait au chiffre final de $0^m\,3383$ dont l'origine asiatique n'est pas douteuse, c'est la valeur exacte du *premier pied commercial chinois*, le Tch'e contemporain de l'époque où la Chine, jusqu'alors strictement fermée, ouvrit ses portes au commerce extérieur; probablement après les conquêtes d'Alexandre et sous les premiers Ptolémées.

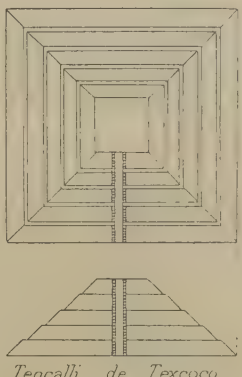
Les Ptolémées avaient introduit en Égypte un nouveau système de poids et mesures, attribué à Philétère, fondateur du royaume de Pergame (283 A. D.). Le pied philétèrien, dit pied royal, représentait d'après Heron d'Alexandrie $0^m\,36$ par comparaison au pied olympique. C'est

1. Les ingénieurs avaient cru pouvoir en déduire $0^m\,80$ comme unité de mesure.

2. La distance du bord sud du rio San Juan au centre de la pyramide de la lune est double.

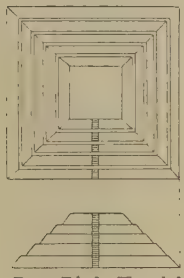
3. Memoria de la Comisión científica de Pachuca 1865. Mexico, avec plan de Teotihuacan et de ses pyramides.



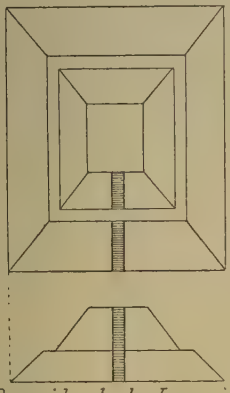


Teocalli de Texcoco

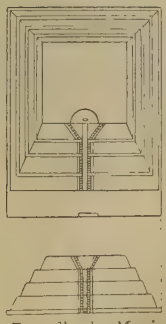
Pyramide du Soleil à Teotihuacon.



Teocalli de Tlatelolco



Pyramide de la Lune à Teotihuacon



Teocalli de Mexico

Mètres 0 50 100 150 200 250 1/4.000

I. Bonnemaison del.

Fig. 8. — Les Teocallis de l'Anahuac au 4000e.

avec ce pied de 0^m36 que les commerçants gréco-égyptiens se présentèrent sur le marché chinois, qui usait d'un pied de 0^m32. Il s'en suivit l'adoption de la moyenne 0^m34 comme mesure commune. Mais probablement les Chinois, prétendant à une réduction, demandèrent successivement d'en déduire un pouce, *Ts'uen* 0^m034, puis une ligne, *Fen* 0^m0034, et n'obtinrent finalement qu'une demi-ligne $\frac{0^m0034}{2} = 0^m0017$ d'où la mesure définitive de $0^m3400 - 0^m0017 = 0^m3383$ est exactement le chiffre du premier pied commercial chinois.

Le *Tch'e primitif* de la Chine fermée, était de 0^m32 et le premier Tch'e commercial de 0^m 3383, comme l'ont établi les recherches des Jésuites établis à Pékin au XVIIe siècle et les travaux de Saigey en France.

Cette unité, qui avait subi une augmentation au Mexique de la part des Espagnols, en a éprouvé de nouvelles par l'ouverture du commerce européen avec la Chine.

La Table XII des mesures chinoises dites *anciennes* en usage actuel, que nous avons pu consulter récemment [1] démontre que le Tch'e vaut à présent 0^m 358 en augmentation de vingt millimètres sur le 1er type commercial, ce qui permet aux négociants anglais d'exprimer que 5 Tch'e = 6 english feet, ce qui représente $1^m69165 = 1^m82876$ approximativement, et ce qui ne manquera pas d'amener une nouvelle atteinte au Tch'e à brève échéance.

L'examen de ces tables chinoises permet de faire une autre constatation. Les multiples du Tch'e procèdent en Chine décimalement, le Tchang ou toise vaut 10 Tch'e et l'Yn, 10 Tchang, tandis que la toise ou bâton aztèque valait 6 unités et le Tlaquetzilantli en contenait 60 soit 20^m298.

Les Mexicains devaient avoir également des mesures de volume pour leurs grains et leurs liquides, sera-t-il donné de les connaître à leur tour ? On sait d'ailleurs qu'en Chine ils ne s'évaluent qu'au poids, contrairement à ce qui devait avoir lieu au Mexique, où la notion du poids était inconnue.

Les Teocatlis de l'Anahuac, qui ont servi à établir l'unité de mesure ancienne, sont figurés ci-contre, à l'échelle du $\frac{1}{4000}$, dirigés de l'ouest à l'est et rangés en ordre d'ancienneté : fig. 8.

1. Communication due à l'obligeance de M. Dufaure de la Prade, membre de notre consulat général de Schang-haï.

ÉTUDES D'ETHNOGRAPHIE SUD-AMÉRICAINE

Par M. Arnold van GENNEP.
Professeur d'ethnographie à l'Université de Neuchâtel.

Le présent article ne saurait être considéré que comme une note préliminaire, destinée à attirer l'attention sur quelques faits d'ethnographie sud-américaine inédits, afin de faire découvrir des parallèles ultérieurs. On verra, au cours de l'article, quelles sont les hypothèses qu'ils suggèrent à eux seuls, et par suite quelles certitudes nouvelles apporteraient les parallèles désirés.

I. MÉTIERS A RUBANS

Il semble que chez toutes les populations, les procédés pour faire des rubans destinés à servir de ceintures, d'écharpes, de bordures, de galons, munis ou non de houppes terminales ou de franges latérales, aient pris naissance et évolué indépendamment des procédés destinés à faire des étoffes proprement dites.

Les métiers à tisser des étoffes s'apparentent directement aux métiers à faire des nattes, et ceci au point qu'il existe des nattes qui sont véritablement tissées, c'est-à-dire formées d'une chaîne à retours ; alors que d'autre part, les cas ne manquent pas, de tissus en lin ou en laine qui ne sont que tressés, c'est-à-dire où la trame est passée dans une chaîne, avec ou sans retours, simplement avec le doigt. Ainsi la technique du *Kelim* (*kilim*, *ghilim*) appartient plutôt au tressage et au nattage qu'au tissage.

Mon but n'est pas d'étudier ici toutes les techniques textiles sud-américaines, mais seulement d'indiquer que la manufacture des bandes étroites doit être considérée à part, bien que la notion de largeur et d'étroitesse ne puisse être absolument stricte.

Le procédé le plus répandu a été décrit à bien des reprises et en dernier lieu avec soin par Max Schmidt [1], à propos des étoffes anciennes du

1. Max Schmidt, *Ueber altperuanische Gewebe mit szenenhaften Darstellungen*, Bæssler Archiv, t. I, p. 6-15.

Pérou qui font partie de la collection Baessler, à Berlin. Je reproduis (fig. 1), un petit métier de ce type conservé au Musée ethnographique de Neuchâtel : les fils de chaîne sont tendus entre deux montants fixes et de telle sorte que la nappe inférieure puisse être passée par la nappe supérieure au moyen de petites poignées de fil attachées ensemble pour ramener le mouvement de soulèvement à un mouvement unique ; il suffit de passer un couteau entre les fils croisés pour leur redonner leur position première et les duites se suivent ainsi avec régularité. Ce procédé si simple était connu des anciens Péruviens et l'on peut même considérer les formes modernes de ce petit métier comme des restes directs de la civilisation péruvienne ancienne.

Peut-être doit-on rattacher à ce type l'appareil à tisser des ceintures dont M. Boman donne une description insuffisante [1] et qui serait encore employé dans la région de Sucre ; cet appareil est visiblement différent de l'appareil à tisser des étoffes, décrit par le même ethnographe [2] et dont l'identité avec certains systèmes algériens, persans, etc. est évidente.

Dans ce type, au lieu de soulever les fils de la nappe inférieure avec des poignées, on les passe sur des morceaux de bois ou autour de rouleaux auxquels il suffit d'imprimer un mouvement de va-et-vient qui entraîne le croisement ou le décroisement des fils.

Tout différents sont les trois procédés dont je parlerai maintenant.

Du premier, je ne connais jusqu'ici qu'un seul cas sud-américain et un parallèle mélanésien. Il s'agit d'un appareil utilisé par les Indiens Campas qui habitent près du Chanchamayo et de l'Ucayali (Pérou) et conservé dans la collection Im Obersteg (fig. 2). Les fils de la chaîne sont tendus par une branche recourbée dont les deux extrémités sont fortement liées ; la branche fait ressort et maintient constante la tension des fils de chaîne. Ceux-ci ont été préalablement séparés les uns des autres par des aiguilles de bois, assez fines pour qu'en les serrant les unes contre les autres on puisse voir d'avance le dessin qu'on obtiendra. On tient la branche d'une main, par le bout étroit de l'arc ; on pousse vers soi l'une des aiguilles, on passe la trame, on serre le point avec l'aiguille, qu'ensuite on retire ; et ainsi de suite. Le ruban obtenu, exclusivement destiné à servir de bracelet aux femmes, est d'une contexture et d'une régularité parfaites. Celui de la figure est blanc et les décors se détachent en camaïeu. Mais rien n'empêche d'employer des fils de couleurs différentes ; les combinaisons décoratives sont alors en grand nombre (Voir la note additionnelle).

1. Eric Boman, *Antiquités de la région andine*, p. 442-443 et pl. XXXIX.
2. *Op. cit.*, p. 441.

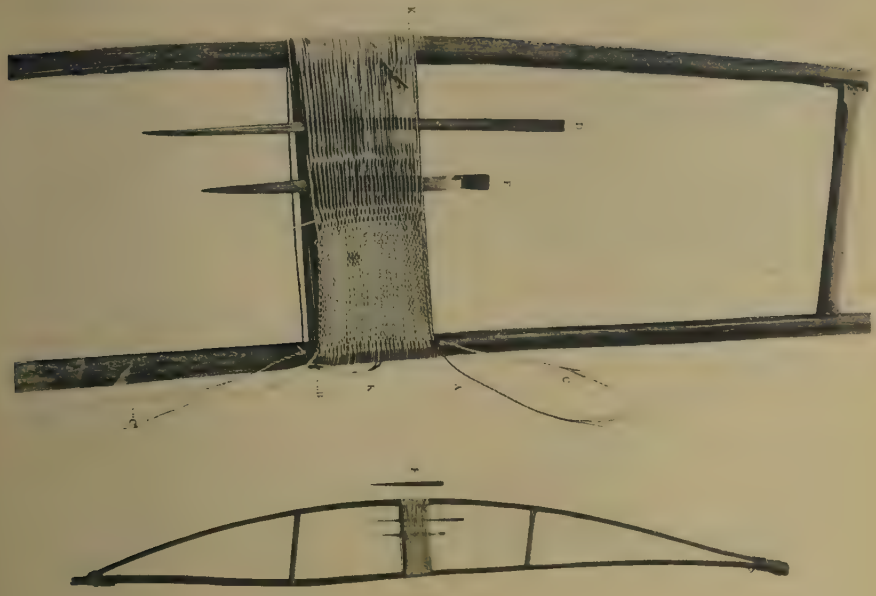


Fig. 3. — Appareil à tisser des îles Nissan (*Musée Ethnographique de Leyde*).

Fig. 5. — Fragment de sangle Aymara moderne, Bolivie.
(*Musée Ethnographique de Neuchâtel*).

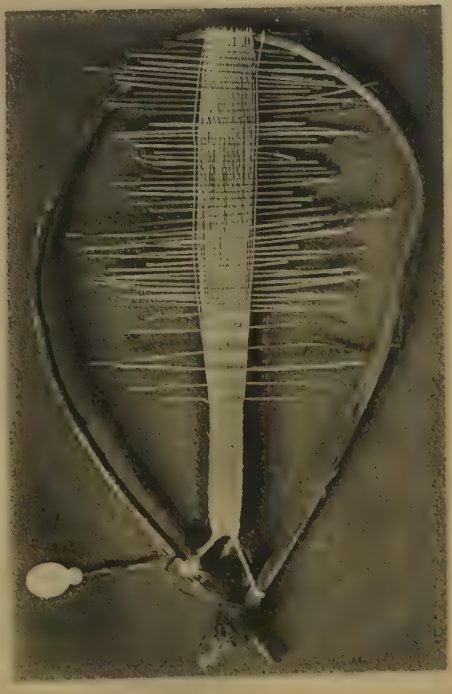


Fig. 2. — Appareil à tisser des bracelets, des Indiens Campas, Pérou.
(*Collection Im Obersteg*).

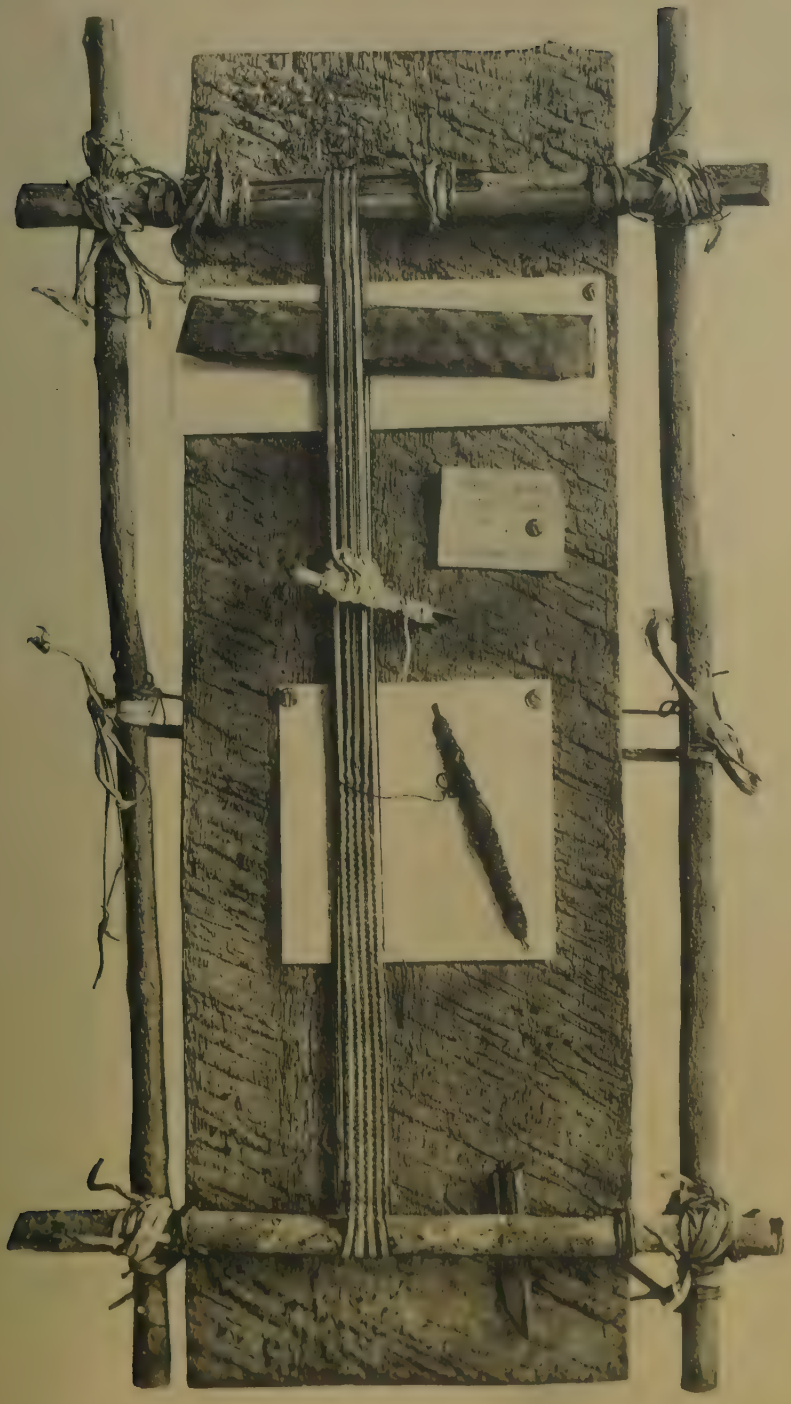


Fig. 1. - Métier à tisser des bandes ou ceintures, des Indiens Camacans, Brésil oriental.
(Musée Ethnographique de Neuchâtel).

La coupe du ruban donne une coupe identique à celle des rubans obtenus par le procédé examiné en premier lieu. C'est là un fait important ; car, étant donnée la région où ce système à arc est encore employé, on pourrait admettre qu'il soit, lui aussi, une survivance de la civilisation péruvienne ancienne. Il se peut fort bien qu'on ait trouvé au cours des fouilles des branches recourbées et ainsi liées, munies ou non de fils, mais sans leur attribuer quelque importance technologique. Enfin, du moment qu'un procédé aussi primitif existe réellement, il s'agit de savoir si certains rubans péruviens anciens, surtout parmi les plus étroits, n'ont pas été expliqués à tort par la technique du premier type.

L'idée de tendre les fils de chaîne dans une sorte d'arc est venue aussi à certains Mélanésiens. Comme l'on connaît maintenant deux cas précis, je propose d'appeler ce procédé : *tissage à l'arc.*

L'appareil de la fig. 3 provient de l'une des îles Nissan (ou Sir Charles Hardy) au sud du Nouveau-Mecklembourg, non loin de l'île de Buka où un autre exemplaire a été découvert par Parkinson. Il a été décrit en détail par Curt Danneil [1], qui en a signalé l'importance théorique et pense même y voir le stade intermédiaire entre la vannerie et le tissage, ce qui est exagéré. Nous ne cherchons plus aujourd'hui en ethnographie à déterminer des schémas d'évolutions abstraites, qui seraient valables pour toute l'humanité en bloc, mais seulement des évolutions réelles et locales. Le passage de la vannerie au tissage a pu se faire en bien des endroits directement, par simple remplacement des lanières larges et courtes par des fibres végétales ou animales plus fines et plus longues.

Aussi, dans le cas du tissage à arc, ne doit-on pas établir aussitôt un lien entre les Mélanésiens du groupe Hardy ou de Buka et les indigènes des sources de l'Amazone. Même le fait que chez ces deux groupements, ce petit appareil sert exclusivement à fabriquer des bracelets ne signifie pas grand'chose ; car un arc à tisser, à moins d'être de très grande dimension et par suite moins maniable, ne peut produire que des rubans assez courts, pouvant servir de bracelets, d'anneaux de pied, de jarretières, etc., mais difficilement de ceintures. Il importait de signaler ce détail, car il limite la recherche dans l'étude des rubans provenant de fouilles.

Par contre, avec les procédés dont il va être question, on est obligé d'admettre des parentés ou des emprunts, parce qu'ils présentent des particularités techniques si caractérisées qu'une invention multiple et

1. Dr Curt Danneil, *Der Uebergang vom Flechten zum Weben, nebst einem weiteren Beitrag zur Kenntniss der Weberei in Melanesien*, Int. Archiv für Ethnographie, t. XIV, (1901), p. 227-238 et pl. XIX.

indépendante ne saurait être supposée. Il s'agit du *tissage aux cartons* et du *tissage à la grille.*

Je propose d'appeler ainsi un procédé bien étudié par O. T. Mason pour l'Amérique du Nord [1] et sur lequel mon ami Henri Volkart compte publier une monographie étendue, le terme de « *tissage au peigne* » (*Kammweberei*) prêtant à confusions. Les fils de chaîne passent alternativement entre les barreaux et, par un trou, au travers des barreaux d'une sorte de grille, soit libre et munie ou non d'un pied, soit fixée à une caisse ou à un bâti. En montant et en abaissant alternativement la grille, on croise les deux nappes ; on passe la trame en avant, mais non pas en arrière de la grille. La diffusion de ce système est considérable. O. T. Mason en signalait l'existence dans la partie centrale et méridionale de l'Amérique du Nord, dans les pays scandinaves et en Prusse ; mais M. Volkart a montré qu'il est encore employé dans presque toute l'Allemagne et en Suisse ; j'ai vu au Pitt-Rivers Museum d'Oxford plusieurs grilles à tisser provenant de l'Auvergne et je connais trois exemplaires de cette grille rien qu'à Neuchâtel ; je signale aussi l'usage du système fixe chez les Atjeh pour la manufacture de bordures [2] ; il me semble bien, enfin, que des rubans chinois que j'ai examinés ont été obtenus à la grille. En attendant la publication de la carte de diffusion de cette technique que prépare M. Volkart, je ne puis que signaler ce fait : rien, jusqu'ici, ne semble prouver que le tissage à la grille était ou est connu dans l'Amérique du Sud.

Cette même attitude négative était de mise jusqu'à ces temps derniers pour le *tissage aux cartons.*

II. TISSAGE AUX CARTONS.

On appelle tissage aux cartons une technique très particularisée qui est intermédiaire entre le tissage ordinaire au métier, soit horizontal, soit vertical, et la corderie.

Les fils de la chaîne passent à travers des cartons, des planchettes en bois ou en os, des plaques minces en cuir, etc., et viennent se réunir en une nappe plane des deux côtés des cartons. Si on fait tourner ces cartons ou planchettes autour de leur axe horizontal, les fils de chaîne se croisent ; et si à chaque croisement, on fait passer perpendiculairement

1. O. T. Mason, *A primitive frame for weaving narrow fabrics*, Rep. U. S. Nat. Mus. for 1909 ; Washington, 1901.

2. Th. J. Veltman et N. W. Fischer, *De atjèhsche zijde-industrie*, Int. Archiv. für Ethnographie, t. XX, (1911), p. 49-50, 1 fig.

un fil qui servira de trame, on obtient un ruban ou une bande. La largeur de ce ruban dépend du nombre des cartons ; son épaisseur dépend de l'épaisseur des fils et du nombre des fils par carton (fig. 4).

Cette technique, sur laquelle il existe déjà une littérature considérable [1], est tellement singulière, et ses modalités sont si caractéristiques, qu'il est impossible d'appliquer ici la théorie générale du « Vœlkergedanke », laquelle admet que des parallélismes ou des identités sont produites indépendamment chez divers peuples, à divers moments, à la fois par suite de « l'identité fondamentale de l'esprit et du corps humains » et du principe que « les mêmes besoins font naître les mêmes inventions ».

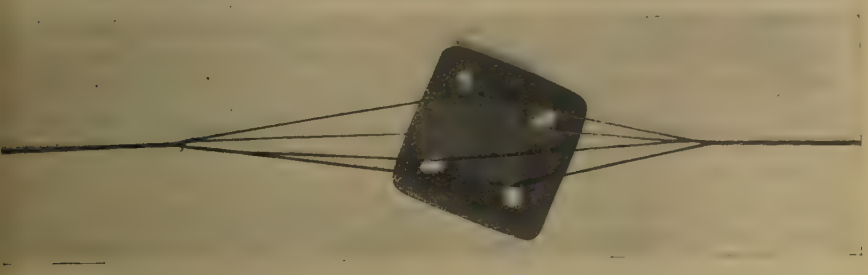


Fig. 4. — Principe du tissage aux cartons.

Il est évident que le « besoin » de ceintures ou de tailloles est général dans l'humanité. Mais les manières dont ce besoin a été satisfait varient de telle sorte, que seuls quelques modèles de ceintures peuvent s'expliquer par la théorie de l'invention indépendante. Telles sont les ceintures formées de lanières de cuir ou d'une corde ordinaire. Mais les ceintures tissées ou tressées appartiennent à une autre catégorie. Il est très facile, simplement en voyant une ceinture ou une sangle en cuir corroyées et ornées de manière primitive, de s'en fabriquer de semblables ; mais on a beau examiner avec attention une bande tissée, il est impossible d'en refaire une semblable, si on ne sait d'abord construire le métier nécessaire et si on en ignore le travail particulier. En outre, les décors tissés dérivent directement de la technique même de fabrication.

1. Voir surtout : M. Lehmann-Filhès, *Ueber Brettchenweberei*, Berlin, 1901 ; A. van Gennep, *Études d'Ethnographie algérienne* : III, le tissage aux cartons, Revue d'Ethnographie et de Sociologie, 1911, p. 332-346 ; A. van Gennep et G. Jéquier, *Le tissage aux cartons dans l'Ancienne Égypte et son utilisation décorative*, Bæssler Archiv, 1914 ; A. van Gennep, *Le tissage aux cartons en Chine*, T'oung Pao, t. XIII (1912).

Ce qui vient d'être dit en général vaut surtout dans le cas spécial du tissage aux cartons, et même au degré extrême ; car un tisserand ordinaire à qui on montre une bande tissée aux cartons reste stupéfait de cette contexture étrange, où les fils sont tordus trois par trois ou quatre par quatre autour d'eux-mêmes et saisis à chaque torsion par la trame. Certains décors du tissage aux cartons, notamment celui des chevrons retournés soit sur leur base (losanges), soit sur leurs pointes (croix de saint-André) sont inimitables sur métier ordinaire, sauf en employant le procédé de la réserve (fils laissés libres pendant plusieurs duites) ; or, précisément, on n'utilise pas normalement le procédé de la réserve avec le tissage aux cartons.

Il s'ensuit que toute découverte en un endroit précis ou chez un petit groupement déterminé de l'usage régulier de la technique aux cartons présente une valeur de criterium ethnographique d'une importance supérieure et absolue, abstraction faite naturellement des cas où un ruban aurait été importé : on doit alors en chercher le lieu de fabrication. Si l'ethnographie veut acquérir enfin la portée d'une science, c'est-à-dire d'une discipline de recherches strictement méthodiques et capable de formuler des lois générales, il importe qu'elle abandonne les comparaisons faites au hasard, mais qu'elle n'en institue qu'entre des faits complexes, tels que l'imitation immédiate soit hors de jeu.

Dans le cas donné, la technique du tissage aux cartons est si complexe, si difficile à saisir et d'un maniement ensuite si automatique, qu'on ne peut sous aucun prétexte admettre une invention multiple, mais seulement une invention unique. Et si cette technique est connue de nos jours en Amérique, si elle y a été connue pendant la période précolombienne, on possède un fait ethnographique qu'on peut utiliser pour des théories générales.

Jusqu'au mois d'août 1913, le seul cas était celui signalé par Mlle Lehmann-Filhès [1], qui a reproduit un petit ruban, découvert par M. Jacobsthal au Musée de Hambourg, formé de huit fils cordés donnant le motif des chevrons et provenant d'un « tombeau péruvien ». Mais ceci me laissait sceptique, car j'avais trouvé qu'il existe une technique encore en usage dans l'Afrique du Nord, au Caucase, en Perse, etc., que je propose d'appeler le *braeschmi*, et qui sert à fabriquer des bordures et galons de deux, quatre, six, huit ou dix fils cordés et arrangés en chevrons [2].

1. *Ueber Brettchenweberei*, p. 15 et fig. 19.

2. Voir A. Bel et P. Ricard, *Le travail de la laine à Tlemcen*, Alger, 1912, p. 190 et suiv., et mon article : *Brettchenweberei oder Bræschmiarbeit*, Zeitschrift für Ethnologie (en préparation).

Le braeschmi n'exige ni métier ni bâti, mais deux ouvriers : l'un, d'ordinaire un petit apprenti, tient les fils, longs de plusieurs mètres ; ces fils sont arrangés deux par deux sur les doigts des deux mains ; pour huit fils, il suffit donc de quatre doigts à chaque main ; en faisant passer les fils des doigts d'une main à ceux de l'autre, on croise les chaînes et on fait une tresse plate ; si à chaque croisement on fait passer un fil de trame, on a un ruban plat à spires plus ou moins larges qui est absolument identique à un ruban aux cartons fait avec quatre cartons à deux fils par carton.

Il faudrait donc, avant d'admettre que le ruban du Musée de Hambourg (et aussi que les rubans à quatre raies en chevrons du Japon reproduits par le même auteur) soit du tissage aux cartons, un examen d'une coupe transversale de ce ruban.

Or, en août 1913, M. le Dr Aichel, de Halle, a présenté au Congrès des Anthropologistes allemands à Nuremberg des rubans larges qu'il avait vu faire aux cartons dans le Chili méridional [1] ; et peu après je trouvais au Musée Ethnographique de Neuchâtel une sangle aymara, manifestement faite à l'aide de cette même technique, seule de son espèce parmi une quinzaine d'autres sangles et ceintures provenant aussi de l'Amérique du Sud, mais qui toutes ont été faites au métier connu de la fig. 1.

A première vue, la distinction est assez difficile, parce que dans ces rubans sud-américains les fils de laine ou les fibres végétales employés à leur confection avaient été au préalable filés très serré par les fileuses. Mais le métier à bandes ordinaire ne modifie pas cette torsion préalable, puisqu'il se contente de monter et d'abaisser les fils parallèlement les uns aux autres. Au contraire, les cartons cordent les fils les uns autour des autres et par suite accentuent la torsion préalable s'ils tournent dans le sens de cette torsion, mais la diminuent s'ils tournent en sens inverse ; l'examen à la loupe permet de discerner ce détail dès qu'on est averti. Si les cartons ont été tournés toujours dans le même sens tout le long du ruban, la torsion est très différente à l'une et à l'autre extrémités du ruban ; au lieu que dans un ruban fait au métier à fils parallèles, cette torsion est partout identique.

Mais en tournant toujours les cartons dans un même sens, on finit par augmenter à la fois la torsion de chaque fil et celle de chaque cordelette, au point que les cartons ne peuvent plus tourner dans ce sens. Il importe

1. Sur la communication du Dr Aichel, *Zur Entstehung des Mäandermotivs*, voir *Correspondenzblatt der Deutschen Anthropologischen Gesellschaft*, Comptes Rendus du Congrès de Nuremberg, 1913, p. 84, et ma discussion, *ibidem*, p. 85-86.

donc de corriger ce défaut par une manœuvre de compensation, ce qui se fait en tournant les cartons dans l'autre sens. Le point où on a changé cette direction, où on a exécuté ce *retournement* (c'est le terme technique, *Umkehr* en allemand), est un point nul ; c'est-à-dire qu'il ne s'est pas formé, à ce moment, de croisement des fils et par suite la trame devient visible à chaque fil impair.

La sangle aymara présente précisément ces diverses caractéristiques : augmentation progressive de la torsion de chaque fil ; correction de cette accentuation par le procédé du retournement ; point mort laissant apparaître la trame (fig. 5).

En outre, elle est faite avec des fils de diverses couleurs arrangés de manière à former un décor ; automatiquement, ce décor se retourne et se redouble aux points de retournement, ce qui constitue une autre caractéristique décisive.

Des rubans sud-américains que j'ai examinés ou dont j'ai reçu des photographies, c'est le seul qui présente avec une évidence parfaite ces caractères technologiques. Il est constitué de la manière suivante :

Les cartons ou planchettes avaient quatre trous, par chacun desquels passait un seul fil assez gros et préalablement tordu très serré par la fileuse. Ces cartons étaient au nombre de vingt-neuf, savoir, deux de bordure et trois bandes de neuf, donc :

Un carton avec quatre fils rouge-brique ;
Neuf avec deux fils jaunes et deux fils violets ;
Neuf avec deux fils rouge-brun et deux fils vert-bleu ;
Neuf avec deux fils violets et deux fils vert-jaune ;
Un avec quatre fils rouge-brique.

La trame est constituée par un fil violet identique à celui des bandes internes de droite et de gauche. En allant et en revenant, la trame prend successivement les quatre fils rouges des cartons de bordure comme dans tout système à tisser ; mais avec le tissage aux cartons la torsion des quatre fils déplace la trame d'une certaine manière, caractéristique : elle ne vient pas s'appliquer en bordure bien à plat, mais elle est toujours un peu déviée ; en outre, comme la trame ne prend qu'un fil sur quatre, les trois autres fils des cartons de bordure restent assez libres pour qu'en définitive, exception faite des rubans particulièrement soignés ou des rubans obtenus avec des cartons hexagonaux, la bordure soit toujours assez irrégulière. On peut voir à la loupe ces caractères sur notre reproduction du ruban aymara.

Le doute n'est donc pas possible, étant donnée la rencontre de tous les caractères ordinaires du tissage aux cartons. Il en va autrement des

rubans péruviens anciens que m'a communiqués M. Lucian Scherman, directeur du Musée Ethnographique de Munich, des photographies de rubans sud-américains modernes qu'on m'a envoyées du Musée de Hambourg, et de certains rubans péruviens anciens reproduits par Max Uhle dans *Pachacamac* [1].

Je fais allusion ici à un certain nombre de rubans et de ceintures anciens qui semblent à première vue avoir été obtenus par le tissage aux cartons. Ainsi, le *llaut'u* inca de la fig. 55, p. 40, de *Pachacamac* présente des décors à losanges et croix de Saint-André qui sont aisément obtenus au tissage aux cartons à condition d'arranger les fils en échelons et de faire le retournement à la quatrième, cinquième ou septième duites ; ce décor est au surplus spécifiquement égyptien, et ne reparaît ensuite sur rubans aux cartons que sur un ruban de Bénarès et sur des rubans persans soie et or de la collection Moser (Charlottenfels). Si les *llaut'u* étaient tressés, ma remarque est sans objet ; mais Uhle n'est pas très précis sur ce point, et il est facile de confondre des rubans aux cartons avec des cordes tressées, les deux techniques étant très voisines. J'ignore, au surplus, si le tressage donnerait une série continue de losanges séparés par des croix de Saint-André.

Plus caractéristique semble le ruban figuré sous le n° 2 de la planche XIX de *Pachacamac* ; il a ses parallèles directs au Caucase, où l'on fait des rubans en crin et fils d'or ou d'argent qui portent des triangles allongés sur bandes monochromes [2]. L'explication technologique que Max Uhle donne du ruban est confuse [3] ; mais il en ressort du moins que ce ruban n'a pas été fait au tissage ordinaire à fils de chaîne non cordés ; en outre, on remarquera que la trame est double, ce qui s'obtient facilement en travaillant aux cartons sur leur pointe, et non sur les côtés. Cette technique est caractéristique de l'Islande ; ni Mlle Lehmann-Filhès, ni moi, ni M. Volkart ne l'avons jamais rencontrée ailleurs, malgré nos enquêtes et la richesse relative de nos collections.

Voici ce texte ; j'ai souligné les passages qui se rapporteraient au tissage aux cartons : « A girdle, typical of a group of more than twenty of the same kind. The girdles in this class vary in length from four feet four inches to six feet two inches, and in width from three and three-fourths inches to six inches. *They are thick and stiff, and of a peculier tech-*

1. Dr Max Uhle, *Pachacamac, Report of the W. Pepper Expedition*, Philadelphia, University of Pennsylvania, Dep. of Archælogy, 1903, in-fol.

2. Un ruban caucasien sert de signet au livre de Mlle Lehmann-Filhès. Le ruban péruvien comprend 6 bandes monochromes et cinq bandes à triangles sombres sur fond clair.

3. *Pachacamac*, p. 90.

nique. The woof (la chaîne) *runs double in two layers*, so that the material is woven double throughout. *The two woofs change their position at the ends* (lire sans doute : *the rands*, les bords ?) running alternately on the surface, or on the reverse, and for each woof there are two threads used alternately. On this manner, a thread of the woof of the first course is only repeated in the reverse in the third ; that of the second below is above in the fourth ; the thread of the first below is above in the third ; and so forth. This makes the *edges much stronger*, while by the alternating of the woof, the material has *a firm substance of its own*. The warp (la trame) is woven in such a way that each thread crosses on the surface two threads of the woof *in an irregular manner*, *with no resemblance to the technique either of linen or of twill* (étoffe dite *croisé*). The colour of these girdles is always brown or black, and the design generally the same : narrow stripes with parallel lines in black and white, or in red, yellow and brown, etc. »

Le même savant reproduit aussi un *wincha* (bandeau tissé qui se plaquait sur le front et se nouait derrière la tête), planche XIX, fig. 9, à décor de bandes transversales étroites, de zigzags transversaux, et de losanges ou d'olives longitudinaux. J'ai refait partiellement ce ruban, mais sans réussir les olives, dont on ne voit pas sur la phototypie comment elles étaient serties, ou non, et pointées au centre.

Dans ce cas, comme dans les autres de *Pachacamac* [1], seul l'examen des originaux permettra de se prononcer définitivement.

Si l'on considère la répartition géographique du tissage aux cartons [2], on voit que son existence dans deux régions déterminées de l'Amérique du Sud ne peut s'expliquer que par deux hypothèses : la technique a pu y être introduite de l'Extrême-Orient, puisqu'elle est, même de nos jours, d'un usage répandu en Chine et au Japon. Ou bien elle y a été introduite par les Espagnols, qui eux-mêmes l'auraient héritée de la civilisation hispano-moresque, dans laquelle, enfin, cette technique compte comme élément d'origine orientale.

Si l'on acquérait la preuve que le tissage aux cartons était connu des anciens Péruviens et peut-être d'autres civilisés précolombiens, il faudrait recourir de préférence à la théorie d'un rapport extrême-oriental. Il est certain que depuis quelques années, trop de faits de détail rappelant l'Extrême-Orient se sont révélés dans les civilisations central et sud-américaines pour qu'on puisse garder l'attitude critique autrefois nécessaire vis-à-vis de la théorie de « la jonque échouée ».

1. Aucune bande de *Kultur und Industrie Süd-Amerik. Vœlker* ne rappelle le tissage aux cartons.

2. Voir ma carte, *Études d'Ethnographie algérienne*, loc. cit., p. 344.

III. SERRURE A CHEVILLES

Le même problème se pose, et dans les mêmes termes, pour un type particulier de serrure dont l'aire de dispersion embrasse l'Europe centrale, l'Afrique du Nord, le pourtour du reste de l'Afrique (mais pas le centre, Congo belge et français), l'Arabie, la Perse, le Caucase, l'Asie centrale ; mais je n'ai de parallèles, jusqu'ici, ni pour l'Inde, ni pour l'Indo-Chine, ni pour l'Indonésie ni pour la Chine, ni pour le Japon ; et tout ce qu'on sait des systèmes de fermeture des Pueblos d'après les Rapports du Bureau of Ethnology ou des Américains du Sud d'après Boman me faisait supposer que la serrure à chevilles n'existait pas plus en Amérique que le tissage aux cartons.

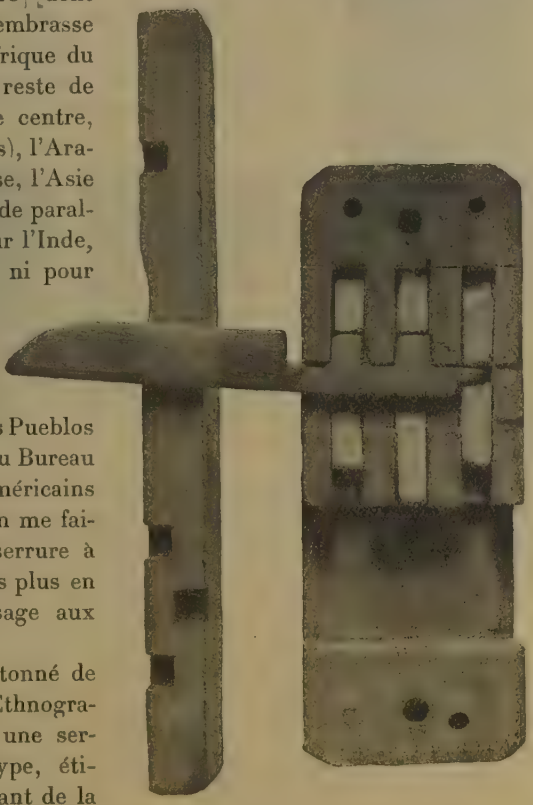


Fig. 6 — Serrure de bois à chevilles de la Bolivie, vue de face ; à gauche, verrou. (Musée Ethnographique de Neuchâtel).

J'ai donc été très étonné de trouver au Musée Ethnographique de Neuchâtel une serrure en bois de ce type, étiquetée comme provenant de la Bolivie, et donnée il y a une vingtaine d'années par un homme sérieux et digne de confiance, M. Benj. Schwob.

On se rend aisément compte d'après les figures 6 et 7, comment fonctionne cette serrure. Le verrou est muni d'encoches dans lesquelles peuvent tomber des chevilles ; la clef de bois comporte des taquets qui répondent exactement aux encoches des chevilles ; il suffit de soulever les chevilles pour libérer le verrou.

Un autre exemplaire, lui aussi moderne et en bois, a été reproduit par

Max Uhle dans sa description des collections Stuebel, Reiss et Koppel [1] ; il dit que cette serrure est en usage à Oruro en Bolivie et c'est peut-être de cette localité que vient l'exemplaire de Neuchâtel. Celui de Berlin diffère du nôtre en ce que la plaque de protection des chevilles est fixée avec des vis en fer, au lieu que sur le nôtre il l'est avec des chevilles de bois, ce qui est plus primitif. En outre, les encoches dans les verrous sont légèrement différentes, ce qui assure le « secret » de la serrure.

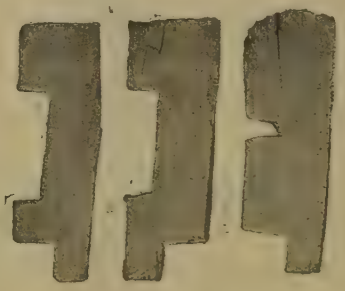


Fig. 7. — Serrure bolivienne, profil. (Musée Ethnographique de Neuchâtel.)

Ce genre de serrure se place, soit contre la face externe de la porte, soit contre la face interne ; mais il faut alors un trou dans la porte ou dans le mur, afin de passer le bras pour introduire la clef.

De l'étude comparative que j'ai entreprise [2], il ressort que le type de la serrure à chevilles comprend deux variétés : l'une où la clef pénètre par le verrou préalablement foré, et qu'on rencontre par exemple dans l'Afrique du Nord, à Zanzibar, etc..., et l'autre, où la clef atteint les chevilles par une ouverture qui lui est réservée c'est la forme qu'en rencontre en Suisse, en Arménie, à Chypre, à Timor-Laut etc., et en Bolivie.

Comment la serrure à chevilles se trouve-t-elle en Bolivie ? Y est-elle une importation tout-à-fait moderne d'immigrants européens du XIXe siècle ? Ou bien y a-t-elle introduite dès les premiers temps des conquêtes espagnoles ? Ou enfin la connaissait-on pendant la période précolombienne ?

Et dans ce dernier cas, toute invention autonome étant écartée à cause

1. *Kultur und Industrie Süd-Amerikanischer Völker*, Berlin, 1890, t. II, pl. XVII, fig. 11 et texte correspondant, d'ailleurs confus.

2. Voir mes *Études d'Etnographie algérienne*, deuxième série : XII ; les systèmes de fermeture, *Rev. d'Ethn. et de Soc.*, 1914, p. 11-19.

des particularités complexes de ce système de fermeture, faudrait-il ici aussi admettre une importation extrême-orientale ?

Je ne puis que signaler les faits ethnographiques et énumérer ces questions, avec l'espoir que des enquêtes sur place et dans des musées fourniront les réponses.

Note additionnelle

Pendant l'impression du présent article, j'ai obtenu quelques renseignements supplémentaires, que voici :

I. *Métier à arc.* — M. Carl im Obersteg a bien voulu m'envoyer un deuxième exemplaire de ce métier primitif, de même provenance que l'autre, mais un peu plus petit ; les fils de la chaîne sont blancs et le fil de la trame est noir ; les décors sont de grands zig-zags longitudinaux, rappelant ceux de certaines poteries du Nicaragua, du Pérou, mais aussi de la Kabylie actuelle, de l'Égypte et de la Susiane protohistoriques. Je compte démontrer un jour que beaucoup de thèmes décoratifs céramiques, incisés ou peints, proviennent, non de la vannerie ou du tissage des étoffes, mais très précisément du tissage des bandes étroites et des ceintures.

II. *Serrures à chevilles.* — Me trouvant en Hollande au début de mars 1914, j'ai visité de nouveau les musées ethnographiques. Les conservateurs de ceux de Leyde (MM. Juynboll et Fischer) et de Rotterdam (M. Snelleman) m'ont signalé des serrures en bois à chevilles appartenant à la deuxième variété, celle où la clef agit directement sur les chevilles. L'exemplaire de Leyde vient de Timor-Laut, celui de Rotterdam de Tenimber, (Zuid-Oosterche Ijlanden). Ces savants m'ont affirmé que le type des serrures à chevilles ne se rencontre nulle part ailleurs dans les Indes Néerlandaises.

Il reste à chercher si on le connaît en Indo-Chine, en Chine et au Japon.

QUELQUES OBSERVATIONS
SUR
LE TISSAGE DES TISSUS PÉRUVIENS

Par Mme Anna BARNETT.

Ayant dû, pour répondre à la communication de M. Van Gennep, examiner à nouveau un grand nombre de tissus que nous avons pour ainsi dire disséqués à l'aiguille, nous avons été amenée à faire un certain nombre d'observations sur le mode de tissage des tissus péruviens

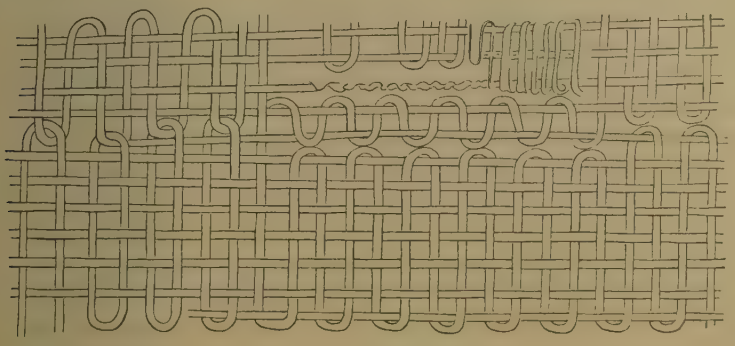


Figure schématique montrant à un fort grossissement les divers modes d'assemblage des fils de trame et de chaine dans beaucoup de tissus péruviens.

anciens, dont nous essayerons, dans cette note, de donner une explication aussi claire que possible. Il est bien entendu qu'il s'agit simplement là de l'exposé schématique de faits, jusqu'ici ordinairement présentés d'une façon absolument incompréhensible.

Il est un premier point, qui a beaucoup frappé les différents observateurs ayant étudié les tissus péruviens anciens et qui étonne même les spécialistes ; c'est le nombre de petits motifs aux couleurs variées que l'on observe dans certains tissus. Il semble, de prime abord, qu'il s'agisse de motifs tissés séparément et cousus ensuite les uns à côté des autres.

avec souvent une réserve entre le motif et le fond. Or, en défaisant un grand nombre de tissus et en suivant le trajet des duites, l'on voit très facilement, que pour obtenir un motif d'ornementation, ces duites ont travaillé d'un bord à l'autre de ce motif, jusqu'à ce que le motif soit terminé. Alors, le fil de trame est ou bien noué au fil de chaîne le plus proche de la terminaison du motif et la navette alors abandonnée jusqu'au prochain motif de même couleur, lorsque ce motif est assez rapproché du précédent, comme on le fait encore dans nos manufactures des Gobelins et de Beauvais etc., ou, si le motif est trop éloigné, le fil de trame est noué, coupé et abandonné.

Les champs peuvent être ou bien en contact direct, ou bien séparés par un intervalle simple, ou bien encore par un intervalle au milieu duquel se trouve 1 ou 2 fils de chaîne.

1° Lorsque les champs sont directement en contact, dans la plupart des cas, c'est que les duites d'une couleur ont empiété sur le champ de la couleur voisine.

2° Lorsque ces deux champs sont séparés par un jour c'est qu'il y a eu sur le bord de chaque champ, un retour de fil tout le long du motif et de ce fait le jour se trouve naturellement formé.

3° Lorsqu'il existe entre les deux champs un ou deux fils de chaîne, c'est que sur celui-ci ou ceux-ci a été enroulé très serré le fil de la trame, soit de même couleur que l'un des champs, soit d'une couleur différente formant deux jours entre les champs. On peut d'ailleurs se rendre compte très nettement de ces particularités en examinant la figure ci-jointe que nous avons exécutée en nous inspirant (mais en les modifiant) des figures très bien faites du Mémoire de M. Max Schmitt [1], à propos desquelles il ne donne du reste aucune explication.

Nous tenons essentiellement à bien dire qu'il s'agit là d'une technique très savante qui a permis aux Péruviens anciens d'obtenir de très jolis motifs.

Le procédé dont nous venons d'essayer de donner une idée est celui qui paraît de beaucoup le plus répandu dans l'antiquité péruvienne, mais il en est aussi quelques autres dont nous aurons l'occasion de nous occuper ultérieurement.

1. *Baessler-Archiv* ; Band I, Hetf I.

A PROPOS DES CUSHMAS PÉRUVIENNES

Par Mme Anna BARNETT.

La *cushma* ou chemise était le vêtement le plus répandu dans l'Amérique du Sud. C'était souvent le seul vêtement recouvrant le tronc. Elle est formée d'une pièce d'étoffe repliée sur elle-même, avec les bords cousus jusqu'à 10 ou 15 centimètres du pli de façon à laisser un orifice par où passent les bras.

A la partie supérieure une fente perpendiculaire au bord supérieur entame les deux épaisseurs du tissu et permet le passage de la tête. La *cushma* se différencie donc ainsi du puncho, vêtement de dessus, ne s'employant ordinairement que d'une façon intermittente et formé d'une pièce d'étoffe au milieu de laquelle a été pratiquée une fente pour laisser passer la tête, sans autre travail.

Si la cushma a toujours la même forme, elle est extrêmement variée comme qualité. Certaines sont faites en toile extrêmement grossière tout unie. D'autres sont en tissu assez commun, quelquefois rayé.

Il en existe des spécimens dans la collection rapportée par le capitaine Berthon. Certaines cushmas sont au contraire en tissu plus fin et plus orné. Il en est avec des damiers qui, croit-on, étaient la livrée de l'inca, d'autres enfin, sont tout à fait luxueuses.

Dans la collection Berthon, il y en avait une, avec petits carrés d'argent cousus sur le vêtement, une autre teinte en bleu sur laquelle on avait fixé de place en place des petits poissons fabriqués en tissus et cousus sur la cushma par une extrémité. Enfin, quelques cushmas étaient fort luxueuses et fabriquées en plumes fixées sur un tissu assez résistant et donnant absolument l'aspect du plumage d'un oiseau.

Ces superbes vêtements dont la collection du capitaine Berthon renfermait cinq à six spécimens sont en plumes jaune, rouge ou bleu, parfois avec figures d'animaux découpées, en plumes d'une couleur différente de celle du fond.

Si les cushmas sont si variées comme qualité, elles sont également très variées comme dimensions. Toutes celles dont nous venons de parler sont de la taille d'un adulte, mais en voici deux autres qui sont des cushmas

d'enfants de 8 à 10 ans, l'une en tissu grossier rayé, l'autre en toile tout unie. L'une de ces cushmas renfermait encore une côte de l'enfant. Voici ces deux vêtements.

Enfin nous vous présentons une toute petite cushma mesurant 11 cent. de hauteur sur 18 de larg. C'était certainement une cushma de poupée ou plus exactement d'une petite figurine rituelle qui avait été placée, tout habillée dans le tombeau.

On voit donc l'extrême variété de la cushma dans les sépultures péruviennes.

DIE PHONETIK DER KARAJÁSPRACHE

(NACH LINGUISTISCHEN PRINCIPIEN)

VON DR. HUGO KUNIKE.

Die in sprachlicher Hinsicht, wie es scheint, isoliert stehende Nation der Karajá in Goyaz (Brasilien) zerfällt in drei grössere Unterabteilungen, die Šambioá, die Žavahé oder Šavajé und einen südlich wohnenden, einfach mit Karajá bezeichneten Stamm. Wenn man auch mancherlei Anklänge an andere Sprachgruppen Südamerikas, z. B. die Ges-Gruppe, finden mag, so ist das doch nicht ausreichend, um die Sprachgruppe des Karajá an eine andere ohne weiteres anzugliedern (vgl. Ehrenreich, Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens, Berlin, 1891, S. 3).

Was die phonetische Seite des Karajá-Idioms anlangt, so wird allgemein von den Autoren angegeben, dasselbe werde besonders undeutlich artikuliert; dies ist aller Wahrscheinlichkeit nach so zu verstehen, dass man das Karajá in Vergleich mit anderen deutlicheren, d. h. schärfer articulierten indianischen Idiomen im Sinne hat.

Wie Ehrenreich (a. a. O. S. 9) und Krause (zu den Wildnissen Brasiliens, Leipzig, 1911, S. 344) angeben, wird die Sprache so gesprochen, dass man kaum die Bewegung der Lippen der Sprechenden wahrnimmt, die Sprache wird durch die geringe Mundbewegung leise und undeutlich.

Eine Folge hiervon ist ferner das Verschlucken von (einer oder mehreren) Endsilben sowie das Auftreten von ungenau characterisierten Lauten, Zwischenlauten.

Die beiden letzteren Erscheinungen sind namentlich bei den Vocalen zu beobachten. Krause (a. a. O.) bemerkt noch folgendes : « Der Tonfall ist etwas singend, die Sprechweise ungleichmässig. Bald werden die Silben rasch hintereinander herausgestossen, dann wieder wird eine Silbe lang ausgedehnt, gerade als ob der Sprecher erst überlegte, wie er sich nun weiter ausdrücken solle ». Und S. 74 : « Eigentümlich ist ihre Sprechweise überhaupt, Sie reihen ja Silbe an Silbe in langer Folge ».

Ehrenreich constatiert die Häufung von Vocalen und Zungenlauten, Krause die von Nasalen.

Manche Laute vermögen die Karajá nicht zu articulieren, so z. B. das

f (in portügiesischen Worten), auch die *ch*-Laüte, wie im Deutschen ach (χ) und ich (χ̇) scheinen zu fehlen, aber auch das *s*.

Besondere Schwierigkeiten ergeben die Abweichungen, welche zwischen den einzelnen Autoren, oft aber auch bei ein und demselben Autor zu constatieren sind.

Zunächst einmal können es dialektische Verschiedenheiten, namentlich solche zwischen den einzelnen Dörfern sein, zweitens kann es sich um individuelle Entgleisungen[1] handeln, und drittens kommen die Unterschiede zwischen Männer- und Frauensprache hinzu (s. u.) Unterschiede, die jedoch auch innerhalb der Männersprache wirksam zu sein scheinen. Denn der Hauptunterschied zwischen beiden Dialektformen, das Plus von K-Lauten in der Frauensprache, findet sich auch bei einigen Worten der Männersprache aufgehoben, und zwar durch den Anwachs der gleichen K-Laute.

LITTERATUR

Castelnau, Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. Paris, 1850, V, S. 268-270 (Citiert : C).

Martius, Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas, Leipzig 1867, S. 264-266 (nach Castelnau).

Ehrenreich, Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens, Veröffentlichungen aus dem Kgl. Museum fur Völkerkunde, Bd. I. Heft 1 und 2, Berlin, 1891.

Ehrenreich, Die Sprache der Caraya (Goyaz), Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, 1894, S. A. 32 ss. (Citiert : E).

Coudreau, Voyage au Tocantins-Araguaya, Paris, 1897, S. 259-270 (Citiert : Co.).

Krause, Nachbildungen von Tanzmasken der Karajá-Indianer, Jahrbuch des Museums fur Völkerkunde zu Leipzig. 3. Bd. Leipzig, 1910.

Krause, Die Kunst der Karajá-Indianer, Baessler-Archiv, Bd. II, Heft 1, Berlin 1911.

Krause, In den Wildnissen Brasiliens, Leipzig, 1911 (Citiert : Kr.).

Ausser diesen Publicationen hat mir Herr *Dr. Wilhelm Kissenberth* sein auf der im Jahre 1908/9 unternommenen Araguayareise gefundenes sprachliches Material auszugsweise zur Verfügung gestellt, und genau vorgesprochen, wofür ihm auch an dieser Stelle mein verbindlichster Dank ausgesprochen werden soll. Dem hier verwendeten phonetischen System liegt dasjenige des « Anthropos » mit einigen Modifikationen zugrunde (cit. Kiss.).

1. Des Sprechenden oder auch des Aufnehmenden.

Ein von E. A. Socrates in der Revista Trimensal do Inst. Historico, Rio, 1893, Bd 55 veröffentlichtes Karajávocabular wird erst in einer späteren Verarbeitung Berücksichtigung finden, für unsere Zwecke ist es vorläufig auch wenig von Belang.

BEMERKUNG ZU DER SCHREIBWEISE EINZELNER LAUTE

æ gibt deutsches *ä* wieder.

Ein Vocal mit angehängtem ^{n} bedeutet dessen Nasalierung, die im Original durch Tilde (˜) ausgedrückt ist.

Ein Vocal mit darauffolgendem ^{r} gibt an, dass derselbe lang oder kurz sein kann.

Ist der Vocal o mit einer ^{1} versehen so bedeutet dies, dass es in der Originalschreibung unterstrichen ist.

ŭ^o wird in der Originalschreibung durch einen kleinen Kreis darunter bezeichnet, *e*^{o} gleichfalls, *ú*^{1} mit einem Kreis (= *o*) darüber.

Für ʒ^1 hat die Originalschreibung ein ʒ mit einem nach unten offenen Bogen darunter aufzuweisen; für θ mit derselben Bezeichnung ein θ^2.

DIE PHONETIK DER KARAJASPRACHE.

A. *Der Vocalismus.*

Die Vocale sind diejenigen Laute, welche die meisten Übergänge untereinander zeigen, wie dies ja auch, besonders bei einem undeutlich gesprochenen Idiom, ohne weiteres verständlich ist, Nichtsdestoweniger lassen sich, insbesondere infolge des Anwendung diakritischer Zeichen bei den deutschen Autoren, die einzelnen Lautwerte, die Schwankungen, welche ein und derselbe Vocal aufzuweisen hat, vielfach deutlich erkennen und demgemäss darstellen.

a.

Manche Worte zeigen bei allen Autoren ein reines *a*, *ā* oder *ă*, allerdings werden diese beiden quantitativ verschiedenen a-Laute bei den nichtdeutschen Autoren kaum auseinandergehalten.

Zwei Kurze *a*- Laute fliessen in ihre Länge zusammen.

ă + *ă* wird zu *ā*, wie dies auch in den meisten anderen Sprachen der Fall ist.

Beispiele hierfür :

Mund : E. *wa-ru*, C. *wa-arou*, Co. *wa-arou*, Kr. *wā-lŭ*, Kiss. *wa-rŭ*^{o},

membrum muliebre : E. *wa-atü*, Kr. *wādů*, *wādě*, Kiss. *wa-tú°*,
Brüllaffe : E. *ăăθa*, Kr. *ãz¹ŏ*,
Urubú : (Geier) E. *năără*, Co. *la'ara*, Kr. *lāḷă*,
Hundsfisch : Co. *la'até*, Kr. *lādě*, Kiss. *θ²atě*,
Mutter : Co. *naandi*, E. *nadi*, C. *nadi*, Kr. *nādĭ*,
Mann : C. *abou*, Co. : *babou-oudounandé*, E. *ăăñbu*, C. *abou*, Kr. *ăābů*, Šavajé : *ămbŭ-*; (in den beiden letzten Beispielen wird *aañ* oder *aã* zu *a* (*ã*), da, wie wir sehen werden, nasaliertes und nicht nasalierter *a* (auch andere Vocale) nebeneinander stehen).

å, ein dumpfes offenes *o* nach Ehrenreich, von Kissenberth mit *a¹* oder *o¹* (auch *ą*) bezeichnet. Ein Laut, welcher etwa dem nordischen *å* oder auch dem englischen *a* in all entspricht.

Dieser Laut wird von anderen Autoren zuweilen einfach mit *o* wiedergegeben, zuweilen finden wir bei den einen *o*, bei den anderen *a* (vgl. Ehrenreich, *Die Sprache der Carayá*, S. A. S. 24). Wo daher *o* und reines *a* nebeneinander stehen, wird a priori zu vermuten sein, dass es sich hier um einen *å*- Laut handeln muss, dessen Klangfarbe indessen keineswegs durchaus fest zu sein braucht.

Die *Beispiele* sind hierfür sehr zahlreich :

Zunge : E. *wa-darotŏ*, Kr. *dō¹rötŏ*, *wădōḷŭtŏ*, C. *wadarato*, Co. *ouadoroto*, E. ♀ *torotŏ*.
Affe : E. *k(a)raåbi*, Kr. *klāŏbĭ*, oder mit Metathesis : *kāḷōbĭ-dě(rŭ)*.
Cervus paludosus : E. *brårä*, Kr. *b(ŏ)lōḷă̆*, Kiss. *pra¹rě¹*,
Grosser Ameisenbär : E. *warirí*, Kr. *wālilĭ*, Kiss. *wąrirĭ*.
Jabŭrú : C. *oorai*, Co. *ouaérecan*, Kr. *wāḷūḷĭ*, Kiss. *wō¹rě¹*.
Kleines Krokodil : E. *kårärä*, Kr. *kō¹ḷæḷă*.

Tracajá-Schildkröte : E. *kåtŭ*, Co. *cootou*, Kr. *kōdů*, Kiss. *kọtů* (?); damit zusammenhängend :

Schildkrötenart : Kr. ♂ *kōdübōnă*, ♀ *kādōbōnă*, Kiss. *họtubunĕ°*.
Wachs : E. *tobårä*, Kr. *tăbōḷă* (Metathesis), Kiss. *tabọră*, *tebọtĕ¹re*.
Urukú : (*bixa orellana*, kleine Früchte zum Rotfärben), E. *warenō*, Co. *ouarénan*, Kr, *wōlĕnŏ*, *wōlānŏ*, Kiss. *wąrană*.
Lanze : E. *tonåri*, Kr. *dōnōḷĭ*, Kiss. *donąrĭ*.
Wurfbrett : E. *kåobĭ*, Kr. Karajá : *āŭbĭ*, *ōbĭrů*, Šavajé : *hāōbĭ*.
Embira : (Bast) E. *θōθä*, Kiss. *θ²āθă*.
Mandiokareibholz : E. *årana*, Kr. *ōḷānă*, Kiss. *kọrană*.
Klein : E. ♀ *rikore*, Kr. ♂ *lĭōḷĕ*, ♀ *lĭkiōlĕ*, Kiss. ♂ *riąre*, ♀ *rikąre*.
Fisch : E. *katora*, Co. *catoura*, Kr. *kădōḷă*, in den von ihm aufgenommenen Texten : *kŏdŭḷă* = *peixe*.
Holzlippenpflock : E. *anθåo*, *anθōŏ*, Kr. Karajá : *ōduhŏ*, *kāz¹oĕ*, Šavajé : *ō¹dŭŏ*, Kiss. *ą(d)loŏ¹*, *ąθ²oŏ¹*.

Stock : C. *awarou*, Kiss. *awąri* = Holz, Baum, E. *kauiro*, Kr. *kauālŏ*, *kōwārŭ*, C. *caouarou*, *oorou*, Kr. *kōwŏ* = Mörser, *kŏwōḷŭ* = (Zauber)-Rūte.

Keule : E. *håte*, *kåte*, *kohåte*, C. *cooati*, Kr. *gŏhŏ(r)dĕ*. Kiss. *ąhątĕ*[1] (Dorf Joanás) *o*[1]*ho*[1]*tĕ* (Dorf Tamanacos) *aho*[1]*tĕ* (Dorf Alfredos) ♀ *kọhọtĕ* (Dorf Tamanacos).

tanzen : E. *roθiräre*, *raθärere*, C. *ratirere*.

weinen : E. *roburere*, C. *rabouraré*, Co. *roubouréri*.

Südliches Kreuz : (schwarzer Rochen) E. *båråhoä*, *bårahoä*, Kr. *bōḷŏhŭǽ*, Kiss. *bọrọ hou(w)ĕ*[1].

Fuss : E. ♂ *wa-wă*, Kr. ♂ *ī-wă* (etc.) ♀ *ī-wŏ*[1].

Karajá bei sich selbst : *īnă*, bei den Šavajé : *inŏ* (Kr.).

Durch Wegfall, resp. Eintritt der Nasalierung (s. u. die Nasallaute) wird zweilen ein Wechsel zwischen *ā* und *o*, *a* und *ō* herbeigeführt.

Beispiele :

Giftige Mandioka : C. *odjou oura*, E. *andžiura*, Kr. *āndjīūḷă*.

3 : C. *inatau*, C. *naatan*, E. *inataṅ*, *inatā*, Kr. (*ī*)*nādá*^{n}, *nādŏ*[1].

8 : C. *naton*, Kr. *ĭnădá*^{n}.

Sand : Kr. ♂ *kănŭlă*, ♂ ♀ *kĭnōlă*, ♀ *kănăḷă*, Kiss. *anårŭ*, dazu gehörig.

Sandbank : F. *kenāra*, Kr. *kĕnŏnă*, Kiss. *k(a)nôră*.

Da ferner, wie wir sehen werden, das *o* häufig in *u* übergeht, so treffen wir zuweilen statt des *å* auch einen *u*- Laut *an*.

Ein Männername : E. *šokråä*, *šokroä*, Kr. *săkrūwă*.

Tragkiepe aus Korbgeflecht : E. *behåra*, *ubehårä*, Kr. *bĕhūḷĕ*, Kiss. *be*[1]*hourå*.

Knochenspitze am Fischpfeil : Kr. *āhĭdŏ*, *ūhĭdŏ*.

Mandioka : (Aipim) E. *iira*, Co. *irou*, Kr. *ī*(*ĭ*)*lŭ*.

morgen : C. *rajouban*, E. *rudžebu*. Krause Texte : *lūdjēbŭ*.

Steinlippenpflock : E. *manutere*, Kr. *mănădĕlĕ*, Kiss. *manadé*[1]*re*, *m(a)natére*.

Einige bierher gehörige Contraktionen mögen im Anschluss hieran aufgeführt werden :

$a + a - a + o > a$.

Unterschenkel : C. *wa-até*. Kr. *wŏātĭ*, E. *wati*.

Kopf : C. *woara*, Co. *ouara* (spr. *wara*) E. *wa-ara*, Kr. *lāă*.

$a + \bar{o} - o + \bar{o} > \bar{o}$ ($\bar{o}$).

Tapir : E. *kaoṅri*, C. *coonri*, Kr. *kōlĭ*, *ōḷĭ*.

$a + o - o + \overset{u}{o} - o > \bar{u}$.

Cachoeira (Stromschnelle) : E. ♂ *aorä*, C. *oou rai*, E. ♀ *horä häkorāre*, Kr. *hūḷǽ*.

a + *o* > *ā*.

Gesicht, C. *naonsana*, Kr. *āšō*^{1}*nĕ*.

a + *u* } > *ã*.
o + *o* }

Ohr : C. *wanaoutai*, Co. *noon'ti*, Kr. *nãdĕ*, *nōŏtĭ* (Südhorde), *wa-nŭhŏtĭ* (Nordhorde).

Übergang des *a* in *e* (*ä*), weiter in *i*. Hier liegt vermutlich eine ähnliche Erscheinung vor, wie bei dem hellen österreichischen *a*, welches auch bereits stark an *e* anklingt (oder bei der Aussprache des *a* in einigen französischen Worten). Dieser Laut entwickelt sich aus dem reinen *a* dadurch, dass dasselbe geschlossener wird.

Beispiele : Genipapo : (zur Schwarzbemalung) E. *beθēnă*, Kr. *bădēnă̆*.

Pikí : E. *aramă*, *arēma*, Kr. *lămă̆*.

Biene : E. *badi*, Kr. *bēdĭ*.

Honig : E. *beθäwŭ*, Kr. *bĕdŏ*, *bãdērhō*^{n}.

Bienenstock : Kr. *būdēdŏ*^{1} (wo das *u* aus *o* entstanden zu denken ist ; s. u.).

Kürbisrassel : E. *uärŭ*, Kr. *ŭæḷŭ*, Kiss. *wāθŏ*, *wẹrŏ*, *waθ*^{1}*ú*^{o}.

Rundkorb : Kr. Karajá : *wälīlĭ*. Šavajé : *wāḷīlĭ*, E. *uäriri*, Kiss. *wĕrirí*, *wẹrẹrí*, *wariorē*.

Camp : C. *badero*, Co. *bédéro*, Kr. *bĕdēḷŏ*.

Tabakspfeife aus Jequitibáfrucht : E. *aricoco*, Co. *ouricoco*, Kr. *wălĭkŏkŏ*, Kiss. *werikŏ*^{1}*kŏ*.

Schulter : C. *wansioté*, E. *wašiotä*, Kr. ♂ *æšĭŏt'*, ♀ *āšĭkŏtĭ* (Nordhorde), *æšĭkŏt'* (Südhorde).

Schweigen : Co. *iro becoin*, Kr. *ḷŭbăkó*^{n}, damit zusammenhängend das Wort für sprechen ; E. *irobeθire*, Kr. *lūbă̆*.

Spindel : E. Karajá : *äθoṅdää*, Kr. Šavajé : *æz*^{1}*õdãŏ*.

Besondere Schwierigkeiten hinsichtlich der Erklärung seines Vocalismus macht das Wort für Haut, Zeug, und davon abgeleitete Worte.

Haut : C. *tacou*, C. *takeu*, E. *wa-tẹkẹ*.

Stoff für Gürtel : Kiss. *ta*^{1}*ká*^{1}, *tẹkẹ*.

Hemd : Co. *doucon*, Kr. ♀ *dĕkĕ*.

Penis-Gürtel : E. *wa* | *no* | *teka* | *iri*, Kr. *nōōdăkă̆n*, (*wă*)*nŏtĕkănă̆*.

Federreif : Kr. *nătăkă̆n*.

Gürtel : E. *watakană'* Kr. *wædăkănă̆*, Kiss. *wetakă̆na*, *wẹtakănă̆*.

Himmel : E. *biuätĕkĕ*, Kr. *bī*(*w*)*ēdĕkĕ*. *biu* = Regen, *teke* = Haut, Zeug.

Hier haben wir also vermutlich ein Wort vor uns, das etwa, *taka*, *daka*, *teka*, *teke* oder *deke* heisst, daneben wird wohl ein Wort stehen (welches in den ersten hier angeführten Beispielen vorliegt), das ein kehlkopfverschluss *-e*, ein *ẹ* (s. u.) aufweist. Dies vermag die Buntheit des Vocalismus wahrscheinlich zu erklären.

Bogen : E. *šuahětš*, C. *assouatai*, Co. *ouatsi' até*, Kr. *wă-š(ĭ)ūhătš*, Bogen zum Baumwollzupfen : *wăših(ŭ)ătă* (mit *ă* anstatt *e*, oder umgekehrt, s. u.), Kiss. Bogen = *wašiotš*, *čuahetš*.

gestern : E. *kenau*, Co. *kenau*, Kr. *kănăū*.

Häufig finden wir den Wechsel von *a* und *ĕ* (*æ*) im absoluten Auslaut (Kürzung ?)

Rücken : E. ♂ *wa-brå*, ♀ *i-brä*.

Tonteller : E. ♀ *beθä*. Kr. ♂ *băz'ă*, Kiss. *beθĕ'*.

Kinn : E. *dehuta*, Kr. *djŭhūtš*.

Säugling : E. *tohokua*, Kr. *dōhōkŭă* (*-ĕ*).

nicht : E. *kore*, *kŏ*, *koň*. Kr. Texte : *kŏně*, aber E. *kura* in *ahaňdo ikura*, des Mond ist nicht (da), Neumond.

Spindelscheibe aus weissem Stein : Kr. ♂ *mānŭlš*, ♀ *mănăkŭlă* (mana = Stein, *ūlă* = weiss.).

Gelbblauer Arara : Co. *biita*, E. *beïθä*, Kr. *bēz'ă*, *bīz'ă*.

Carakará : (Raubvogel) E. *iira*, Kr. Šavajé : *īdă*, Karajá : *īlă*.

Pirarucú : (Fisch) E. *bedoθeka*, C. *bedolouqué*, Kr. *b(ĕ)dōlĕkš*, schlecht : E. *aibina*, Kr. *ībĭnă*, Co. *ibine*.

Infolge des Überganges von *a* in *e* kommt auch der weitere in *i* vor, da *e* und *i* ihrerseits in einander übergehen (s. u.).

Sand. C. *kanara*, Co. *canoura*, *caooura*, Kr. *kănŭlă*, ♂ ♀ *kīnōlă*, ♀ *kănălă*, dazu Sandbank : E. *kenāra*, Kr. *kĕnŏnă*, welches das *i* zwanglos erklärt.

Cari : (Fisch) E. *runa*, Kr. *lōnĭ*.

Ferse : E. ♂ *wa-wareko*, Co. *oualocon*, Kr. ♂ Südhorde : *wă-lălăkŏ*, Nordhorde : *wă-wăwĕlīkŏ*, ♀ Südhorde : *wă-lălakŏ*, Nordhorde : *wă-wălīkŏ*.

Contraktion (selten).

a + *e* — *e* + *e* > *ă*.

Haus : C. *aēto*, Co. *éto*, E. *hetŏ*, Kr. *hātŏ*.

Das Karajá besitzt also einen *a*- Laut, der die Neigung hat in *e* überzugehen (geschlossen zu werden) vielleicht am Wortende zu *e* gekürzt wird, und einen zweiten, offenen *a* Laut, (*å*) der in *o* übergeht und nur ausnahmsweise, wie es scheint, im absoluten Auslaut zu *e* oder *ä* wird ; ausserdem wie schon bemerkt, ein anscheinend reines *a*.

e.

Nach Krause existieren im Karajá zwei *e*- Laute, ein offener und ein geschlossener, die ausserdem nach Länge und Kürze unterschieden werden. Wir führen dieselben im Nachfolgenden auf, indem wir entsprechenden Laute der anderen Autoren zum Vergleich danebensetzen :

1. Kr. *ĕ*, E. *ă*, *e*, (*é*), Co. *é*, Kiss. *ĕ'* (*ĕ*), C. *ay*, *ai*.

2. Kr. *ē*, E. *ā*, *e* (*ē*), Co. *é*, C. *e*.
3. Kr. *ă̄* (*ĕ*), E. *ā*, (*e*), Co. *é*, C. *ai*, Kiss. *ĕ*[1].
4. Kr. *ā̆*, E. *ā*, *e*, Co. *é*, C. *ay*.

Beispiel :

Wasser : E. *beā*, C. *be-ai*, Co. *béé*, Kr. *bāeă̄*.

Wie man hieraus sieht, ist es sehr schwierig, über die tatsächlich vorliegende Quantität und Qualität der *e*- Laute nach den Angaben der Autoren ins Reine zu kommen. Wir stellen dies daher ausserhalb unserer Betrachtung und wenden nur den verschiedenen Übergängen zu, welche das *e* in Bezug auf andere Vocale aufzuweisen hat. Über denjenigen zu *a* haben wir bereits oben ausführlich gesprochen.

e- i. Das geschlossene *e*, welches man mit *ę* zu bezeichnen pflegt (port. *ei*) geht leicht in *i*, besonders in *ĭ* über.

Beispiele :

Honig : *bĕdĕdŏ* (Krause's Texte) daneben *bididŏ*.

Kamm : E. *θehŏ*, Co. *si'o'o*, Kr. *zīhŏ*, Kiss. *θēhŏ*[1], *tẹhŏ*[1].

Ruder : C. *nàrii*, Co. *naarii*, Kr. *nālĭlĭ*, Kiss. *nārehĕ*, *nārehĕ*[1].

Hinterhauptsrad aus Federn : E. *aheto*, Kr. *lāhĭdŏ*, Kiss. *rāhẹtŏ*[1], *rāheitŏ*. (portug. Schreibweise) *rahẹtŏ*. Nackenfedern : Kr. *lāhĕdŏ*.

Alter Mann : Co. *matoucari*, E. *matokare*.

Tucunaré : (Fischmaske) Kr. (*i*-)*djālhēnĭ*, E. *jarene*, Kiss. *jarehenĕ*.

Oberarmschmuck (Federband) : E, *deoθanä*, Kr. *dērōz*[1]*ĭnă*, mit Metathesis.

Name eines Mannes in der Brüllaffensage bei Krause : *hŏkūmălĭ* oder *ŏkūmārĕ*.

Lanze : E. *tonări*, Kr. *dōnōlĭ*, Kiss. *donọrĭ* (Dorf Tamanacos), *donorĕ* (Dorf Chrysostomo's).

Wie heisst Du? E. *amoīnĕ*, Kr. *mŏă̄nĭ*.

schreien, weinen : Kr. *bēbḷŭ*, *ībḷŭ*.

Das derivative Suffix *ni*, wovon noch weiter unten die Rede sein wird, erscheint gleichfalls als *ne*.

Tartaruga : (Schildkröte) C. *cootoné*, Kr. *kŏdūnĭ*.

Katze : C. *anoloé ni*, Kr. *ănz*[1]*ōē-nĭ*, *gă̄h-ănlōē-nĕ*.

Caracará : Kr. *ĭlĕnĭ* neben *īḷă̄*, dazu

Kleiner Falke : E. *irăně*.

Ochse : C. *boroléni*, *boronne*, Kr. *bŏlŏḷēnĭ*, Kiss. *broreni*.

Thevetia : E. *maranĕ*, Kr. *mālă̄nĭ*, Kiss. *mōranĭ* (Suffix *ni*?).

Ohr : Kr. *nōōtĭ*, C. *noon'oti*, Kr. *nādĕ*.

Hals : Kr. *wālŏtĭ*, C. *walaté*.

Nabel : Kr. *bīnŭ*, *bēnŭ*, E. *wa-benŏ*, Co. *ouabino*.

Unterschenkel : Kr. ♂ *dĭ̄̆*, E. *wa-tĭ*, Kr. ♀ *dĕ̄̆*.
Piarara : (Fisch) E. *doori*, *dōrā*, Co. *dou'ouré*, E. *dōl̥ĕ̆*.
Eidechse : C. *toricoco*, E. *toṅrēkóko*.
Zuckerrohr : E. *maitĕ̆*, Co. *ma'iti*, Kr. *māī-ītĭ̆*.
Batate : E. *kotarutä*, C. *cotarouti*, Kr. *kŏdĕrūtĭ̆*.
Übergang des *e* in *o*.
Beispiele :
Kniescheibe : E. *wa-mena*, Kr. *mönă̆*.
Ferse : E. *wa-wareko*, Co. *oualocon* (Kr. ♀ *wălă-lăkŏ*, wo das *o* in *a* übergeht; s. o.).
Pleiaden : E. *θeraboto*, Kr. *dŏlŏbĕdŏ*.
Lippenflock aus Holz : E. *anθåo*, Kr. *ōdūhŏ́*, *kāz*^{1}*ŏ̃ĕ̆*, Kiss. *ą̊ŏ*^{1}*oŏ*^{1}.
Schwarze Leute : E. *tōriθĕbĕ̆*, C. *toroijobo*, Kr. *tōl̥ī-djŭbŭ̆* (wo *o* in *u* übergeht; s. u.).
Fledermaüs : E. *turehe-reko*, Kr. *dūlĕhǣ lŏkŏ́*.
Ellbogen : Kr. ♂ *tă(ĕ)hŏ́*, ♀ *dǣkŏhŏ́*.
ę̊. Dies *e* wird durch Kehlkopfverschluss gebildet. Er ist nur von Ehrenreich und Kissenberth erkannt und demgemäss bezeichnet worden.
Dies *ę̊* geht wahrscheinlich in andere Kehlkopfverschlusslaute, *i̯* und *u̯*, vielfach über, ausserdem kann es in manchen anderen Lauten bei den übrigen Autoren stecken, ohne dass man es hier mit irgend welcher Sicherheit zu eruieren vermöchte :
Beispiele :
Mandiokapresse, Stäbchensieb : Kr. *brēidjŭ̆*, *brē(ĭ)-djĕ̆*, Kiss. *breijŏ*^{1}, *breijĕ̆*^{o}.
Augenlid : E. *ī-ruäbrate̯kę̊*, Kr. *lūābrŏdĕkĕ̆*, mit *te̯kę̊* (E.). Haut, zusammenhängend. Über das letztere Wort vgl. oben bei *a*.
Taube : Co. *botoé*, E. *bedauä* (Kr. *dauá*), Kiss. *bę̊to̯ĕ̆*^{1}, Kr. Šavajé : *bŭdoĕ̆*.
Tabak : Kr. *kō*^{1}*tĭ̆*, E. *koti*, *kotę̊*, *kohotĕ*, C. *cooté*, Co. *cooti*.
Pfeilrohr : E. *betaurā*, Kr. *b'dōl̥ĕ̆*, Kiss. *bę̊d(d)ą̊rĕ̆*^{1}.
Frau : E. *hanŏkŏ*, *hanŏkę̊*, Kr. *āmŭkĕ̆*, Co. *anoucou* (*coudounandé*).
Schemel : E. *kaurišä*, Kr. *kōl̥ĭšŭ̆*, Kiss. *orišę̊*.
alt : E. *te̯bę̊*, ferner finden sich bei E. folgende Schreibungen : *tabō*, *tabŭ̆*, *tabu̯*, *tibu*, *tobā*, *tūbĕ* und *tu̯be* und Kiss. *te̯bĕ*^{o}, *tĕ*^{o}*bú*,^{o}, wahrscheinlich haben wir hier einen Übergangs-laut von *ę̊* zu *u̯* vor uns. Ebenso vielleicht in den Worte für Pfeil : E. *wĕhĕ*, Kr. *wūŏhŭ̆*, *ūōhŭ̆*, *ūĕhŭ̆*, *ūhā̆*, *wĕhǣ*, Šavajé : *wōhŭ̆*, C. *ou-eue*, Co. : *bouourou*, Kiss. *we̯hę̊*, *wu̯hu̯*. Schildkröte : Kiss. *hotubunĕ*^{o}, gut : Kiss. *uite̯tŭ*^{o}*ri* neben *uitu̯tŭ*^{o}*ri*.
Contraktionen, aus deuen *e*- Laute entstehen :

$a + i > e$, $a + i > ai > \bar{e}$ wie im Sanskrit.

Tukunaré : (Fisch) Kr. *bainōlă*, Co. *benora*.

Alte Frau : Co. *saïnandouc*, E. *θänandu*.

Rotblauer Arara : E. *daidoră*, C. *andedoura*, Co. *andédoura* (gelber Arara), Kr. *ăndǣdōlă*, Kiss. *dẹdŏră*.

Gürtel : E. *waitakaui*, Kr. *wǣ dăkănă*, Kiss. *wẹtakană*.

N. B. Oft bleibt aber auch das *āi* einfach bestehen, ebenso das a^x i^x.

e + *o* bleibt oder wird zu *ā̆*, resp. *ē* contrahiert.

Unterann : Cr. *dĕōlŭtĕ* (Nordhorde), *dā̆ḷĭdǣ* (Südhorde).

Ader : Kr. ♀ *wădĕkŏlătĭ*, ♂ *wădēḷătĭ*.

e + *e* wird zu *ē*.

Heuschrecke : Kr. *sēēhĭ*, Maulwurfsgrille oder auch gelber Schmetterling : Kr. *z*^{1}*ēĭ*.

Tochter : E. ♂ *deē*, ♀ *deō*, Kr. ♂♀ *dē*.

Tochter : E. *dĕĕraṅ*, C. *veran*, Kr. *läḷú*^{n}.

Puva : E. *bĕĕro*, Kr. *bā̆ḷŏ*.

Iararacá, Sucuriŭ : (Schlange) Kr. *ḷē(ē)ĭ*, *ḷeĭ* (Kunst der Karajá S. 26), dazu Riesenschlange : *eräĭ*.

Schwund des *e* (selten).

In den Worten für ja und nicht erscheint derselbe selbstverständlich : ausserdem : α und β Centauri (Strauss) E. *naukiä*, Kr. *nauĕkĭĕ*, E. Vogel : *nauakiriāra* (= *naueki-riåré*, kleiner Strauss), Kiss. *nauiyĕ*, wohl die Form der ♂ Sprache.

i. In vielen Worten finden wir *i* bei allen Autoren in gleicher Weise angegeben.

Der Übergang des *i* in *j* oder vielmehr in den Halbvocal *i̯* ist durchaus nicht häufig, er findet eigentlich nur nach *t* und *d* statt und dann meist vor *u* (*i*). Vgl. unten die Palatallaute *dj* und *tj*, sowie ihren Übergang in *ti*, *di*.

Den Uebergang des *i* in *e* (*ẹ*) haben wir bereits bei dem letzteren Laute besprochen (s. o).

Uebergang des *i* in *u*.

Beispiele :

Wundkratzer, aus Hundsfischkiefer bestehend : Kr. Karajá : *lādjĭ*, Šavajé : *lādēdjŭ*, Kiss. θ^2*ātejú*.

Wohlriechendes Harz zum Einreiben : E. *andziura*, Kr. *ăndīḷă* (der Entstehung nach nicht ganz klar).

Niesen : E. *hatiši*, Kr. *ādīz*^{1}*ŭ*.

Frauenbastbinde : Kiss. Karajá : *ambuodá*, *hābuoté*, Kr. Šavajé : *hăbĭŏdǣ*.

Mädchen : Co. *oueourou*, Kr. *ŭǣḷĭḷĭ*.

Tucano : (Vogel) E. *toriwa*, Co. *teroucrou*, Kr. *dōḷīwă*.

Zauberarzt : Spinola : *hori*, Kr. *kōḷŭ*.

Mädchenrock aus langen schwarzen Baumwollschnüren : Kr. *gūohi*, *īŏhĭ*.

Wechsel von *i-u*, wobei das *u* seinerseits in *o* übergeht (s. u.).

Stock : C. *awarou*, Kiss. *awąri*, dazu Holz, Baum : Kr. *kōwārŭ*, *kaualó*. E. *kauiro*, C. *caouarou*, *oorou*.

Zunge : E. *wa-daroto*, C. *wadarato*, Co. *ouadoroto*, Kr. *dō¹rĭz¹ó*, *dō¹rŏtŏ*, *wădōḷŭtŏ*.

Nicht ganz deutlich :

Hund : E. *ikoroθa*, C. *kerota*, *colosa*, *aicorotha*, Co. *icoroça*, Kr. *kioḷŏz¹ă*, *djōrōz¹ă*, *kjŏḷŏz¹ă*, *kḷĭūz¹ă*, *kŭlŏz¹ă*, *kŭḷĭz¹ă*.

i̥. Das durch Kehlkopfverschluss gebildete *i* ist nicht häufig im Karajá, es kann vielleicht in einem oder dem andern der vorher aufgeführten Beispiele, ebenso auch in-weiteren, hier nicht aufgeführten Worten stecken.

So vielleicht in den Worten für Donner : Kr. *biūmátjŭ*, *-mátĭ*, E. *bīū-ra-motü*, C. *aimanti*, dazu Gewitter : Co. *bioumata*, aber Kissenberth : *biu-mu̥tă*, und viele : C. *soetoti*, Co. *son'étoutouré*, Kr. *sōēdĭdĭ*, *tōē-tĭtĭlĭ*, viel = *tĕdĕ*.

Sichere Beispiele sind nur Milchstrasse : (Aschenweg nach Ehrenreich), E. *brībi̥*, Kr. *bŭlībĭ*.

Barrachiga-Hölzer : Kiss. *i̥uni̥ură*, was wahrscheinlich Krause's Wort für weiss *īŭdīŭḷă* entspricht und in *io* (E.) *-ni-* (*i*)*ura* (E.) aufzulösen ist, und weisses Holz (Holz-Art-weiss) bedeutet.

Eigenname eines Mannes : Kiss. *i̥waná*.

i + *i* wird zu *i* (*ī*).

Beispiele :

Netzdecke : E. *riiŏ*, Kiss. *riiŏ*, Kr. ♂ *rī*(*ī*)*ŏ*, ♀ *rīŏ*.

Mandioka : (Aipim) E. *iira*, Co. *irou*, Kr. *ī*(*ĭ*)*ḷŭ*.

Caracará : E. *ĭĭra*, Kr. *ĭ*(*h*)*ī*(*ŏ*)*ḷĕ*, *īḷæ̆*.

Maskenmuster : Kr. *hauēkīḷĭīdjāz¹ŏ* > *auekrīdjăz¹ŏ*.

Halbcuye : E. ♂ *iiša*, Kr. *īšă*, E. ♁ *iša*, dazu Calebassenbaum : Co. *icha*.

o.

Über einige *o*- Laute, nämlich solche, die sich dem *a*, resp. *e* nähern, ist bereits oben gesprochen worden. Hier verzeichnen wir zunächt den Übergang der *o* in *u*, auf den auch Ehrenreich hinweist und welcher sich in vielen anderen Sprachen (nicht nur Amerika's) wiederholt.

Beispiele :

Stirn : C. *wa-a-ro-*, C. *oucouro*, E. *wa-oro*, Kr. *ōḷŭ*, *ōḷŏ*, *wāūḷŭ*.

Nabel : E. *wa-benŏ*, Co. *ouabino*, Kr. *bīnŭ*, *bēnŭ*.

Puls : Kr. *kaŭ*, *kōŭ*.

Schlafen : E. *rōrŏ*, *rōruñ*, Kr. *lūl̥ŭ*, C. *arourou-cré* (= ich will schlafen) Co. *ronrocré*.

Zu den folgenden Worten, welche offenbar zusammengehören, besonders deutlich :

Kind : C. *osado*.

Tochter : C. *oladou*.

Ehefrau : E. *uθadŏθā*.

Klein : E. *ioθatŏ*.

Knabe : Kr. *ōdādŭ*, *ōz'ādŭ*.

Menino : (Kr. Texte) *ōlădō*.

Wie haben also zweifellos eind Form wie **ûđadû* anzusetzen, wobei das *û* einen Zwischenlaut zwischen *o* und *u* bedeutet, wie dies in einigen von Krause aufgenommenen Worten auch der Fall ist, und das *đ* dem nordischen *ēđ*, einem weichen (englischen) *th* entspricht.

Mond : B. *ahandō*, C. *aadou*, *endo*, Co. *anandou*, Kr. *āhăndŭ*[1].

See : E. *añho*, C. *en-o*, Co. *an-o*, Kr. *āhŭ*[1].

Hahn : Kr. *ŭ'ābŭ*.

Fisch : E. *katora*, Co. *catoura*, Kr. *kădōl̥ă*, Texte : *kŏdŭl̥ă*, dazu Fischschuppe : E. *katura idži* und Fischgräte : Kr. *kădŭl̥ă-ki* (*ki* wohl = *ti*, Knochen).

Cari-Fisch : E. *rună*, Kr. *lōnŭ*,

Spitzovaler Korb : Kr. *dālidŭn*, *dālidōnŭ*.

Aipim : (Mandioka) Kr. Texte : N° IV-2, *ĕrŭ*, IV-3, *irŏ*, sonst *ī'l̥ŭ*.

Vollcuye mit Hängeband : Co. *oua'labocon* (Calebasse), Kr. *wălăbŭkŭ*.

Freund : Co. *ouasakina*, Kr. *ŏălăkĭdă*. *o-u-a-i* nebeneinander :

Zunge : E. *wādaroto*, C. *wa-darato*, Co. *ouadoroto*, Kr. *dō'rōtŏ*, *wădōl̥ūtŏ*, *dĕ'rīz'ŏ*.

Contraktionen, aus denen *o* entsteht, und zwar nach den Angaben Krauses ein langes *ō*, wie dies ja auch nach den allgemein geltenden Sprachregeln zu erwarten ist.

$a + u > \bar{o}$ (wie im Sanskrit).

genauer : $\begin{matrix} å \\ a \end{matrix} + \begin{matrix} o \\ u \end{matrix} > au\ (åo) > å > \bar{o}.$

Beispiele :

Rotharz : Kr. *dāumălĕ*, *dōmāl̥ĕ*, E. *taumarā* (Harzart).

Zauberarzt : E. *kàhotebădo*. Kr. *kaudŭwādŭ*, *kōl̥ŭ*. Spinola : *hori*.

Ringförmige Stammestatuierung auf den Wangen : E. *auθamunurĕ*, C. *waaoumaourai*, Kr. *ōdĕmārīrŭ*, Kiss. *ąθ²amoru*.

Schemel : E. *kaurišä*, *korišä*, Kr. *kōḷĭšŭ*, Kiss. *orisé*°.
Pfeilrohr : E. *betaurä*, Kr. *b'dōḷĕ*, Kiss. *bed(d)ąré*.
Wurfbrett : Kr. *āŭbĭ*, *ōbīrŭ*, E. *kåobi* (= Affe?).
Fischnetz zum Pirarucúfang : E. *deaurirŏ*, Kr. *dāŏḷālŭ*.
Kokoskerne zum Essen : C. *aalay* (*å*?), Kr. *haulēnĭdŏ*, *hōḷēnĭ*, *kōlīnĭ* (*ni*-Suffix, Derivativ, eine Art angebend).
Taube : E. *bedauä*, Co. *botoé*, Kr. *dauǣ*, Kiss. *bętǫĕ*[1].
Eule : E. *kaužurukū*, C. *azoukoulé*, Kr. *kŏdžŭḷŭkŭ*.
Jaguar : E. *anθauä*, Kr. *ănlōǣ*.
Echo : Kr. *kĕnaušīwǣ*, *kĕnōšīwǣ*.
4 : Kr. *năūḷĭŏ*, *nōdĭå*.
Holz : Kr. *kauōlŏ*, Holzpuppe : Kr. *kŏ*[1]*wa-kŏ*[1]*wă*.
Auch (*a*) *o*
o + *u* wird zu *ō* contrahiert.

Beispiele :

essen : E. ♂ *rōši*, C. *loosi*, Co. *rerochiqué*, Kr. *dōšĭ*, E. ♀ *rokuši*, Kr. *lăkūšĭ*.
Bootsstange : C. *oodjou*, Kr. *h(ō)djŭ*.
Lange Tragtasche aus Palmwedeln : Kr. *lōŭḷĕ*, *lōḷŭ*.
Rücken : Kr. ♀ *wă-z*[1]*ŏkūnĕ*, ♂ *wă-z*[1]*ōnĭ* (s. u.).
Wolf : Kr. *ākōudă*, C. *aosa*.

å

(*u* + *u*)
o + *o* wird zu *ō*.
Tabak : E. *kohotĕ*, *koti*, *kotę*, C. *cooté*, Co. *cooti*, Kr. *kō*[1]*tĭ*.
Jungfrau : E. ♀ *yadokoma*, ♂ *yadôma*, Kr. *jādŏmă* (wo vielleicht das *ô* gekürzt worden ist).
Piarara : (Fisch) E. *doorí*, *dōrä*, Co. *dou'ouré*, Kr. *dŏḷĕ*.
Augenschirm : E. *åodi*, Kr. *ōdjĭ*, *ōdĭ*, Kiss. *ōjí*, *ōdĭ*, Federreif : Kr. *ōōdjĭ*.
Diadem : *ŏdĭdǣ* (wiederum mit Kürzung, wahrscheinlich weil hier das Wort zweisilbig geworden ist.)

u.

Dieser Laut ist meistens nicht von dem Halbvocal *u̯*, welcher zuweilen als *w* geschrieben wird, zu unterscheiden, letzterer ist dem englischen *w* (in water, well) sehr ähnlich. Den Übergang des *u* in *o* einerseits und *i* anderseits haben wir bereits oben besprochen.
Übergang des *u* in *w* (*u̯*).
Die Vorsilbe *wa* tritt häufig als *ua* auf (bei Castelnau zuweilen *oi* geschrieben).

Beispiele :

Cervus campestris : E. *wati*, Kr. *ŭātĭ*, Kiss. *wātĭ*, damit zusammenhängend (*ni-* Suffix)

Ziege : C. *wachini*, Kr. *ŭātīnĭ̆*.

Urukú : (bixa orellana) E. *wareno*, *uarenŏ*, Co. *ouarénan*, Kr. *wōlĕnŏ*, *wōlănŏ*, Kiss. *wąrană̆*.

Grosser Ameisenbär : E. *wariri*, *uariri*, Kr. *wālĭlĭ*, Kiss. *wąrirĭ*.

Himmel : E. *biuätĕkĕ*, Kr. *bī(w)ĕdĕkĕ* (das *w*, welches sich auch dem *b* nähert, s. u., hat die Neigung, zuweilen zu evanuieren, bisweilen auch das *u*, s. d. folgende Beispiel).

Holz, Baum : C. *caourou*, *oorou*, E. ♂ *kauiro*, ♀ *kauorŏ*, Kr. *kauōlŏ*, *kōwārŭ̆*, Mörser : Kr. Karajá : *kōwŏ*, Šavajé : *kōŏ*. Holz zum Tatuierstempel : Kr. *kū(w)ăŏ*[1], Holzblock zum Manschettenstricken : E. *kaŭarū*.

Vollcuye : Kr. *ŭāl̥ŭ*, Kiss. *wāθō*.

Tontopf : E. *watihui*, *ŭatihui*, Kr. *wătīwŭ̆*, *wădjīwŭ̆*.

Pacúfisch : E. *ariwa*, *ariua*, Co. *ari'oua*, Kr. *(h)ālĭwă̆*.

Pfeffer : E. *kašŭără*, Co. *cachi'ouéra*, Kr. *kāšĭwĕră̆*.

Kanu : Kr. *(h)āwŏ*, E. *auñŏ*, C. *awo*, Co. *aoun'o*, Kiss. *hāwŏ*[1], *hāō*.

ŭ + *ŭ* wird zu *ū* contrahiert, Zuweilen bleibt es auch bestehen.

Mattenwand : Kr. ♀ *bŭkŭl̥ĕ*, ♂ *būl̥ĕ*.

Jatobáfrucht : E. *kūŭoă*, Kr. *kūwă̆*.

Mund : E. ♂ *wa-ru*, ♀, *ruu*, C. *wa-a-rou*, Co. *ouaarou*, Kr. *wālŭ*, *lūñ*, Kiss. *wa-rñº*.

Sonne : E. *tiū*, C. *tiou*, Co. *tiouou*, Kr. *tjū(h)ñ*, *tjūñ* (ebenso Kissenberth).

ů + *ů* > *ū*.

Erde : C. *soru*, *souou*, Co. *so'o'o*, dazu Kr. rote Erdarbe : *ʒ*[1]*ūʒŏ*, *ʒ*[1]*ōñ*.

Kapivara : (Zähne) E. *kŭŭă*, Kr. ♀ *kū(w)ă̆*.

Leguan : E. *kŭŭră*, Kr. *kū(ŭ)l̥ă̆*, Kiss. *kurĕ*[1].

Wind : Co. *oouou*, Kr. *ū(ĕ)hŭ*.

å + *o* > *ū* :

Cachoeira : E. *aora*, C. *oourai*, Kr. *hūl̥ă̆*.

Zwischenlaut, Übergang des *w* (oder des Halbvocales *u̯*) in *h*, von Krause bemerkt und mit *h̯* bezeichnet, aber kaum in seinen Worten vorkommend.

Beispiele :

Kniescheibe : Kr. *wă-kōwŏ*, dazu Kniegelenk : E. *wa-koho*.

Fuss : E. *wauwă*, C. *wa-awa*, Co. *ouaoua*, Kr. *wăhă̆*, *wāŭ-wă̆*.

Wadenschmuck : (Fransen) Kr. *(k)ūlauwŏ*, *kūlauhŏ*.

Brust der Frau : E. ♂ *ihukă*, ♀ *wahukaṅ*, C. *wa-wou-o*, Co. *ouaoucaṅ*, Kr. *kāhă̆*.

Bauch : E. *wahuă̆*, C. *wa-awai*, Co. *ouaouancame*, Kr. *wauwĕ̆*.

Vater : E. *wahă̆*, C. *ouaa*, Co. *ouaoua*, Kr. *wăhă̆*.

Man sieht deutlich, dass es sich hier um eine bestimmte Gruppe von Worten handelt, welcher ähnlich lauten, ohne dass die ratio der Veränderungen, von *h* zu *w* oder umgekehrt, einzusehen wäre.

Besonders zu bemerken :

Tabakspfeife : E. *arikoko*, Co. *ouricoco*, Kr. *(w)ălĭkŏkŏ̆*.

u̯.

Das *u* mit Kehlkopfverschluss finden wir in einigen Fällen deutlich angegeben, es kann wahrscheinlich auch noch in anderen Worten verborgen sein, da einige Autoren es nicht besonders registriert haben.

Sichere Beispiele :

Kalt : E. *ku̯hu̯re*, *kaheri*, *-kĕrĕ̆*, Kr. *k(ĕ)rĕ*.

Ein Webemuster : Kiss. *kotōru̯*.

Weisse Frauenbastbinde : Kr. *hĭdēūḷĕ*, *ĭdĕhāḷĕ̆*, Kiss. *ide¹hurĕ̆*, *iθehu̯rĕ̆¹*.

Ohrscheibe : Kiss. *amau̯rí*.

Patipalmholz : Kiss. *bu̯rĭ̆*.

Ohrstäbchen aus dieser Holzart : *bu̯riθŏ̆¹*, wo *θŏ̆¹* vielleicht aus *dŏhŏ* (Kr.) contrahiert zu denken ist,

Kalebasse : Kiss. *waθ¹ú°*, aber auch *wāθŏ̆*, E. *uärŭ*, Kr. *ŭāḷŭ̆*.

Zahn : Kiss. *jōŭ̆°*, E. *wa-idžu*, ♀ *tŭŭ*, C. *wa-adjou*, Kr. ♂ *djūŭ̆*, *wă djŭ̆*, ♀ *djūŭ̆*, *tjūŭ̆*.

Vagina : Kiss. *wa-tú°*, Kr. *īdŭ̆*, E. *i-tū*,

ich will pissen : Kiss. *aritú°kre*,

pissen : E. *ariθuiṅ*, Kr. *kălĭdĭkŭ̆n*.

Donner : Kiss. *biu-mu̯tă̆*, E. *bīūra-motū*, Kr. *biŭmatĭ̆*, *biūmatjŭ̆*.

Mund : Kiss. *wa-rŭ̆°*, E. *wa-ru*, C. *wa-orou*, Co. *wa-arou*, Kr. *wā-lŭ̆*.

gut : Kiss. *uitu̯tú°ri*, daneben *uitẹtū°ri*, s. v. Co. *aoui'toutoure*, E. *(uitĕ) itotori*.

dazu schön : E. *auiture*, C. *awitori*, Kr. *hau(ĭ)tĕtĕ*.

Delphin : Kiss. *ju̯u̯rehéne*.

Messer : Kiss. *mau̯*, C. *maeu*, *maou*, Co. *maou*, E. *mahau*, Kr. *mā(h)ŭ̆*.

Übergang des *u̯* in *ẹ*.

Pfeil : E. *uĕhĕ*, C. *ou-eu*, Co. *bouourou*, Kr. *ŭĕhŭ̆*, *ŭŏhŭ̆*, Kiss. *wu̯hú°*, *wẹhé°* (Zusammenhang vielleicht über *i̯*?) und alt : Kiss. *tĕ°bú°* neben *tẹbẹ*, s. o.

Unsicherer Beispiel : Frau : E. *hanökö*, *hanökẹ*, Co. *anoucou-*, Kr. *ămŭkĕ̆*, *haŭ(e)kĕ̆*, C. *awkeu*.

Diphtonge.

Wir zählen dieselben lediglich auf :

(*aa*)	(*ii*)	
$a^x i^x$	$i^x o^x$	$u^x e^x$
$a^x o^x$	$i^x u^x$	$\check{u}\bar{\imath}$
$a\mathring{a}$	$i\mathring{u}$	(*uu*)
$a^x u^x$	$o^x a^x$	Bei den in Klammern gesetzten Diphthongen sind Längen, Kürzen- und Nasalierungszeichen fortgelassen.
$a\mathring{u}$	$a^x\ddot{\mathring{a}}$ (*ūă̈*)	
$\ddot{\mathring{a}}\check{a}^n$	$\bar{o}^i\check{e}$	
$\bar{e}\check{a}$	$\bar{o}^e$	
(*ee*)	$\bar{o}\bar{\imath}$	
$\bar{e}\check{\imath}$	(*oo*)	
$\check{e}\bar{o}^n$	$\mathring{a}o$ (*uo*)	
$\bar{e}\check{u}$	$\check{o}\bar{u}$	
$\check{\imath}\bar{a}$	$u^x a^x$	
$i^x\ddot{a}$	$u^i\bar{a}$	
$\check{\imath}\check{e}$	$\bar{u}\ddot{a}$	

B. KONSONANTISMUS

1. *Nasales.*

n und Nasalierungen von Vocalen.

Das einfache *n* findet sich bei mehreren Worten von allen Autoren gleichmässig angegeben; es ist oft nicht streng von dem Nasalierugs -*n* zu trennen. Ebensowenig der von Ehrenreich mit *ṅ* bezeichnete Laut. Derselbe wird wahrscheinlich als ein Ausdruck für die Nasalierung anzusehen sein. Nasalierung im eigentlichen Sinne wird sonst von den Autoren mit ˜ wiedergegeben, von den Franzosen mit *n*, welches dann wie das Nasalierungs- *n* des Französischen nach Vocalen zu sprechen ist. Cerebrales *n* (*ɳ*) existiert nicht im Karajá, siehe u. bei *r*. An Nasalierungsvocalen kommen *ã* und *õ* häufiger vor, *ũ* seltener, *ĩ* (und *ẽ*) ganz vereinzelt.

Beispiele für das Nebeneinander von einfachem *n* und Nasalierungs- *n* (E. *ṅ*).

Mond : C. *aadou*, *endo*, E. *ahandõ*, Co. *anandou*, Kr. *āhăndŭ*[1].

Thevetia : E. *marane*, Kr. *mālānĭ*, *mānānĭ*, Kiss. *mõrani*.

Farinha von Mais : Kr. *kĕnõndã dēbŭ*.

dgl. von Mandioka : E. *kañandē*, Co. *canandé*, Kr. *kĕnōdĕ*.

Giftige Mandioka : Kr. *kĕnŏdă*.

Transportsack aus Buritífasern : E. *manšĭ*, Kr. *māšĭ*, Kiss. *māšĭ*.

warte : Kr. *jŏkl̥ĕn*, *jŏkl̥é*^{n}.

Jaguar : E. *añθauä*, C. *avoai*, Co. *anolé*, Kr. *ănlōă*, *ăndōă*.

Schlange : E. *ämonθåθa*, C. *amantala*, Co. *émanlala*, *émalala*, Kr. Karajá : *(h)ămādădă*, Šavajé : *ămōdădă*.

Rohbaumwolle : E. ♂ *äθoñară*, ♀ *äθoñkura*, Kr. ♂*ăsŏtă'*, ♀ *ăsŏntă'k'*. Damit zusammenhängend Spindel : Kr. ♂ *ăsŏ*, ♀ *ăz*^{l}*ŏ*. In einigen der vorigen, wie auch in dem letzten Beispiele steht einfacher Vocal für den nasalierten Vocal ; auch in den folgenden ist dies der Fall :

Buritíflechtfaser : Kr. *(l)ădĕhŏ* (Nordhorde), E. Buritípalme *atähŏ*, Kr. *lădĕhŏ*, (Südhorde) Co. *été'on*, Buritĭ : Kiss. *tehō*, *ătehá*^{n}*o*.

Sand : E. *kanara*, Kr. *kănŭlă*, *kinōlă*, Kiss. *anără*, dazu

Sandblank : E. *kenără*, Kr. *kĕnŏnă*, Kiss. *k(a)nōră*.

Tapir : E. *kaoñri*, C. *coonri*, Kr. *kōl*^{i}^{n}, *kōlĭ*, *ōl̥ĭ*.

Flöte mit Kürbisresonanz : E. *adžiuranĕ*, Kr. *ă(n)djūlōnă*, Kiss. *ājuroná*^{n}, (dazu singen : C. *adjuro*), ein ähnliches Wort bezeichnet die giftige Mandioka :

E. *andz*^{l}*ura*, Kr. *ăndjūŭl̥ă*, C. *adjou-oura*.

Palmnuss zur Oelbereitung : Kr. *ähă(n)dĕte*,

nicht : E. *kŏ*, *koñ*, Kr. Texte : *kŏnĕ*,

viele : C. *soetoti*, Co. *son'e-toutouré*, Kr. *sōēdīdĭ* (Südhorde), *tōē-tĭtĭ-lĭ* (Nordhorde).

Herdsteine aus Spitzen von Termitenhaufen : Kr. *ă(n)dŏ*.

See : E. *añho*, C. *en-o*, Co. *an'o*, Kr. *ähŭ*^{l}.

Lippenflock aus Holz : E. *anθåŏ*, Kr. *kāz*^{l}*oš*, Kiss. *åθ*^{2}*oŏ*^{l}, *å(d)loŏ*^{l}.

Häuptling : E. *išandenōdŏ*, Co. *chandénondo*.

Tagesmoskito : Co. *monronra*, Kr. *mălu*^{n}*l̥ă*.

Ruder : E. *nahĕrĕ*, K. *nälĭlŭ*, Kiss. *nārehĕ*, *nārehĕ*^{i}.

Timbó : (pflanzliches Fischgift) Co. *achidé*, Kr. *ānz*^{l}*ĭ*, vgl. Co. herbes de la Savanne : *ancé* und Liane : *anchidé*, rötliche Embira (Bast) : E. *θöθä*, Kr. *do*^{l}^{n}*dĕ*, Kiss. *dātĕ*^{l}, auch *θ*^{2}*ātă*.

Šavajé : Kr. *īšändjŭ*, *išä(n)dĭ-wändŭ*.

Berg : E. *hauado*, C. *enwaso*, Co. *an'oüanlo*.

Gesicht : Co. *naonsana*, Kr. *ašō*^{l}*nĕ*.

Frauenbastbinde : E. *inantŏ*, Kr. *inaudŭ*.

Ohr : (und verwandte Worte) Co. *noon'ti*, C. *wana-outai*, Kr. ♂ *nādĕ*, *nŏŏtĭ*, *wă-nŭhŏtĭ*, ♀ *nŏhŏdĭ*, *wă-nŭhŏtĭ*, dazu

Ohrläppchen : Kr. *nādĕ*, E. ♂ *wanohō-tă*, ♀ *tohoñtä*.

Ohrloch : E. *tohoñtä-ua*, ♀ *tohoñ tă-uokŭ*, Kr. *nŏhōdĕ-wă*.

Schulter : C. *wansioté*, E. *wa-siotä*, Kr. *ăšīŏt'*, *ǣšīŏtĭ*, dazu Oberarm : C. *wa-asio*, E. *wa-anᵒia*, Co. *ouachicon*, Kr. *ōănšīŏ*.

Nicht ohne Schwierigkeiten ist das Wort für Boot zu erklären : E. ♂ *auṅo*, ♀ *aŭkŏ*, *aŭoko*, Co. *aun'o*, Kr. (*h*)*āwŏ*, C. *awo*, Kiss. *hãwŏ*[1], *hãō*, wahrscheinlich ist das *w* in derjenigen Form entstanden, in welcher die Nasalierung fortfiel.

Fehlen des Nasals im Auslaut.

Urukú : E. *wareno*, Co. *ouarénan*, Kr. *wōlĕnŏ*, *wŏḷānŏ*, Kiss. *wąrană*.

Mamão : E. *tourikoū*, Kr. *dōlĭwú*[n].

3 : Co. *naatan*, E. *inataṅ*, *inatã*, *inata*, Kr. *nādŏ*[1], (*ĭ*)*nādá*[n].

dazu 13 : E. *wa-wa-inataṅ héura*, Kr. *wāhă ĭnădá*[n], *ŭau ĭnadŏ*[1].

Penis : E. *wa-ṅo*, *wa ano*, Kr. *dōō*, *dōō*, *dōŏ*, *nōó*[n], ♀ *dŏó*[n].

Häkelnadel : E. *deši-tan* (von *deši*, Armschmuck, welcher gehäkelt wird), Kr. *dēšĭdŭnă*, Kiss. *dešitunã*.

Mit Vocalwechsel : morgen : E. *rudẓebu*, C. *rajouban*, Kr. *nūdjībĕ*, *lūdjĕbŭ*.

Stern : C. E. *takina*, Co. *taïnan*, Kr. *dāīnă*.

Ferse : E. *wa-warekŏ*, Co. *oualocon*, Kr. *wă-lălăkŏ*.

Ellenbogen : E. *wa-hotirarekŏ*, Co. *ouatirarecon*.

Hand : E. *wa-θebo*, C. *wadebo*, Co. *outepon*, Kr. (*wā*)*dēwŏ*, weibliche Brust : E. *wa-hukă*, Co. *ouaoucan*, C. *wa-wou-o*, E. ♀ *wahukaṅ*, *wahuka*, *wahuka*, *wahukå*.

Besonders zu bemerken : Stein : E. *mána*, Kr. *mānă*, Co. *ma-ouá* ; für eine starke Artikulation des *n* spricht Castelnaus *man*(*n*)*a* ; Kissenberths *m*(*a*)*nă* beweist dasselbe (das *n* vermag ohne die vocalische Stütze für sich zu bestehen).

Als Nasalierungselement kommt *m* neben *n* und *ṅ* (*ñ*) vor, ganz besonder ist das vor *b* der Fall, wie es ja auch in europäischen und anderen Sprachen vorkommt, dass *n* vor *b* als *m* auftritt.

Beispiele : Berg : C. *amaro*, Co. *an'ouanlo*.

Frau : Kr. *āmŭkĕ*, E *hanökö*, Co. *anoucou-*(*coudounandé*).

Imperativpraefix *m* (*m-anaka*, *m-ana-kre*, *krē*, Imper. Suffix), als *n*. Kr. Texte : *n-berbon*, töten wollen (dazu die Anmerkung Kr.'s auf S. 474 des Reisewerkes).

Rote Frauenbastbinde : Kr. *ămbū*(*g*)*ŏdǽ*, Kiss. *hàbuotĕ*, *ãbuŏ*[1]*dĕ*[1], ohne Nasal im Šavajé : (Kr.) *hăbĭŏdǽ*. Karajá-Leute : Kr. *īnŏ*, E. *inomboho*.

Mann : E. *ăăṅbū*, C. *abou*, Kr. *ăăbŭ*, Co. *babou' oudounandé*, Šavajé : Kr. *ămbŭ-*.

Um Metathesis handelt es sich bei dem Worte für 4 (und den damit zusammenhangenden für 9 und 14) wo *m* und *n* den Platz tauschen, da die dritte Silbe mit *b* anlautet.

4. E. *inambio, imaṅbio*, Co. *inanoubioa*, Kr. *ĭnămbĭŏ*.

sterben, schlafen : E. *rōrō, rōruṅ, rōrom*.

Nebeneinander von *l* und *n*.

Ob das *l* einem θ^2 entspricht, ist nicht mit Sicherheit auszumachen, ausserdem ist es eir ganz singulärer Fall, wo vielleicht ein Versehen vorliegen könnte.

Urubú : (Vogel) E. *năară*, Co. *la'ara, lāḷă*.

n- Vorschlag im Anlaut.

Papagei : E. *ndårä*, Co. *do'orĕ*, Kr. *dōḷǣ*.

Grille : Kr. *n-blōḷǣ*, ob hier vorhergehende Vocale ausgefallen sind, steht nicht fest (vgl. das Wort für ja, E. *endē*, Kr. *ndĕ*, s. u. über den Anlaut).

2. *Labiallaute.*

p. Dieser Laut existiert im eigentlichen Karajá nicht[1], er kommt nur in solchen Worten vor, die aus europäischen Sprachen, besonders aus dem Portugiesischen, entlehnt sind. Ferner dient das *p* dazu, um in fremdsprachlichen Worten, in denen ein *f* vorkommt, dasselbe zu ersetzen, denn dieser Laut fehlt im Karajá völlig.

Das *p* wird wohl überhaupt nur ein scharf articuliertes *b* darstellen.

Beispiele : Der Hut heisst *šăpēŏ* (port. *chapeo*) der Häuptling *kăpĭtá*^{n}, beides nach Kr.

Einige brasilianische Worte, welche Kr. mitteilt, zeigen die *p*- Aussprache des *f* :

bras.	*facão*,	kar.	*păcó*^{n},
	farinha,		*părĭ́njă*,
	chifre,		*šĭ́prĕ*,
	facer,		*păsḗr*.

b. Das *b* ist ein Laut, welcher etwas an das französische *p* zu erinnern scheint. Derselbe findet sich in vielen Worten des Karajá von allen Autoren gleichmässig angegeben. Nur ganz ausnahmsweise scheint er besonders scharf articuliert zu werden, so in dem von Kiss. aufgezeichneten Worte fur Sumpfhirsch : *pra*^{1}*rĕ*^{1}, für welches E. *brårä*, Kr. *b(ŏ)ḷōlǣ* angibt ; die übrigen von Kiss. notierten Worte, in denen *b* vorkommt, weisen durchaus Übereinstimmung mit den Aufnahmen der anderen Reisenden auf.

1. Die wenigen Beispiele, in denen er angeblich vorkommt, können sehr wohl verhört sein, so z. B. Ente : E. *poṅarāra*, Fisch : C. *pottoura* ; für Fisch gibt E. *katora iθatā* (= Fisch-Hundsfich), Co. *catoura*, Kr. *kădōlå*, also mit *k*- Lauten am Wortanfang.

Bei der undeutlichen Aussprache des Karajáidioms ist es nicht zu verwundern, wenn *b* und *m* zuweilen nicht deutlich zu unterscheiden sind (vgl. Ehrenreich, Beiträge S. 39). Jedoch ist eigentlich nur ein einziges Beispiel vorhanden in welchem die deutliche Articulation *m neben* der des *b notiert* worden ist.

Transportsack aus Buritifasern : E. ♂ *manšĭ*. Kr. ♂ *mãšĭ*, ♀ *mãšĭ*, *bãšĭ*, Kiss. *mãšĭ*. Hier scheint jedoch der *m*- Laut das eigentlich zugrunde liegende Element zu sein.

Häufiger sind die Beispiele, in denen *b* und *w* nebeneinander hergehen.

Kopf : E. *wa-ara*, C. *wo-ara*, Co. *oŭara*, Kr. *lãã*.

Handfläche : E. *wa-θebō-bē*, Kr. *wã-dĕwŏ rãdĭ*, und verwandte Worte.

Bauch : E. *wa-hua*, C. *wa-awai*, Kr. *wauwĕ*, ♀ *wau-bŭkŭnŭ*, Co. *ouaouancame*.

Mann : Kr. *ããbŭ*, E. *ããñbu*, C. *abou*, Co. *babou'oudounandé*, *babou* wird wohl gleich *wa-abu* sein.

Zauberarzt : E. *kahote bãdŏ*, Kr. *kaudŭwãdŭ*,

Pfeil : E. *wehe*, Kr. *ŭēbŭ*. Kiss. *wẹhẹ*, Co. *bouourou*, C. *ou-eu*.

6 : Kr. *dēbō z'ōhōdĭ*, E. *wa θebō θohadži hēura*, C. *wadewa sori*.

In einem Falle wechselt *b* mit *r*, das eine Wort aber gehört der Männersprache der Nordhorde Kr.'s, das andere der Frauensprache seiner Südhorde an.

Rote Knöchelbänder :

N. ♂ *dēōbŭdæ̆*,

S. ♀ *dĕkōl̥ŭtæ̆*.

Hier haben wir es wohl mit einem singulären und rein dialektischen Unterschied zu tun.

m. Das *m* kommt verhältnismässig wenig häufig vor ; da, wo es vorkommt, finden wir im Allgemeinen Übereinstimmung in den Aufzeichnungen der Reisenden.

Das *m* einerseits in *n*, anderseits in *b* übergehen kann, haben wir bereits oben gesehen.

3. *Gutturallaute.*

Eigentlich existiert nur ein einziger Gutturallaut, und zwar die Tenuis *k*. Diese wird zumeist von allen Autoren als einfaches *k* wiedergegeben.

In einigen Fällen steht *g* für *k*, *g* ist jedoch kein selbständiger Laut und wird wohl etwas schärfer articuliert zu denken sein, also sich dem *k* nähern.

Keule : E. *kåte*, aber auch *håte*, was wahrscheinlich den Übergang in

g erklären wird (s. u. über den Wechsel von *h* und *k*). C. *coati*, Kr. *göhö(r)dĕ*, Kiss. *kohotĕ*.

Vogelspinne (Spinne) : Co. *cantiouroucou*, Kr. *kŏdjŭrŭgŭ*. Kiss. *kojuruku*.

Zuweilen fällt auch das *g* fort (ebenso wie das *h*).

Rote Frauenbastbinde :

Kr. *ămbū(g)ŏdă*, Kiss. *hābuotĕ*, *ābuŏ¹dĕ¹*.

Mädchenrock aus langen schwarzen Baumwollschnüren :

Kr. *gūŏhĭ*, daneben *ĭŏhĭ*.

ja : Kiss. *gjă*, *kjăma*, Kr. *kjă*, *kĭăkĭĕ*, E. *kiaki*.

Zuweilen steht *h* für *k*, hier ist vielleicht anzunehmen, dass die betreffen den Worte bei Verlusst des *k* ein *h* als Ersatz erhalten haben.

Beispiele :

Rote Frauenbastbinde :

Kr. *kămbŭ*, ♂ *ămbū(g)ŏdă*, ♀ *ămblūŏdĕ*, Kiss. *hābuotĕ*, *ābuŏ¹dĕ¹*.

Capivara : E. *kŭŭă*, Kr. *hūă*.

Oaguassupalme : E. *horĕmĕ*,

dazu Kokoskerne : Kr. *hōlĭnĭ*, *kōlĭnĭ*.

Tracajá-Schildkröte : E. *kåtŭ*, Kr. *kōdŭ*, Co. *cootou*, Tracajá-Ei : Kr. *hŏtūz¹ĭ*, T.-Schildkröte : Kiss. *hotubunᵉ*.

Backen : Kr. ♂ *w(ŏ)ă(h)ŏ*, ♀ *wă(ă)kŏ*.

Eine besondere Eigentümlichkeit des Karajá ist die von Ehrenreich zuerst festgestellte Frauensprache gegenüber der Sprache der Männer. In der Frauensprache existieren viele Worte, in denen *k*- Laute vorkommen, welche in der Männersprache fortgefallen sind. Hierüber vgl. unten : Männer- und Frauensprache.

Aber auch innerhalb der Männersprache finden wir den Wegfall von *k*- Lauten.

Beispiele hierfür :

Mandiokareibholz : E. *åranä*, Kr. *kōl̥ānă*, *ō¹l̥ānă*.

Schemel : E. *kaurišä*, Kr. *kōl̥išŭ*, Kiss. *orišeᵉ*.

Bratrost : Kr. *kōbĭŭdŏ*, *kōbĭŭ*, aber auch *ōbĭdŏ*.

Gottesanbeterin : (Mantis) Kr. *ĭl̥ōbĭkŏ*, Kiss. *hirōbikŏ¹*, daneben bei Kr. *dŏ¹bĭŏ*, *l̥* = *d*, wie dies häufiger vorkommt.

Stock : Kiss. *awąri*, Holz, Baum : E. *kauiro*, Kr. *kōwārŭ*, *kauōlŏ*.

Bogensehne : Kr. *ānz̆ŭk*, dazu Imbauvafaser, aus der Schnüre für Bogensehnen gedreht werden : Kr. *ānz¹ŭ*.

Stern : C. E. *takina*, Co. *taïnan*, Kr. *daĭnă*.

Tapir : E. *kaoñri*, C. *coonri*, Kr. *ōl̥ĭ*, *kōlĭ* (♀ *kôlĭ*), Kiss. *ōrĭ*.

Unterarm : E. *wa-θeko-rito*, Kr. *dĕōlŭtĕ*.

Huhn : C. *aneca*, Co. *anica*, E. *nikē*, Kr. *(h)ănĭ̆ĕ*, *(h)ănĭ̆kĕ*.
Der Deinige : E. *(k)âhon*.
Pfeilschlender, Wurfbrett : E. *kâobĭ*, Kr. *ăŭbĭ*, *ōbīrŭ*.

4. *Dentallaute.*

t. Das *t* ist im Karajá ein Laut, welcher in der Mitte zu stehen scheint zwischen dem eigenttichen harten (z. B. norddeutschen) *t* und dem *d*, es entspricht also etwa dem französischen *t* und könnte als ein scharf articuliertes *d* beschrieben werden.

In den Aufnahmen der einzelnen Reisenden kommen zunächst eine Anzahl Worte vor, welche gleichmässig mit einem *t-* Laut geschrieben werden.

Häufiger finden sich solche Worte, in denen die einen ein *t*, die anderen ein *d* notiert haben, wo also offenbar der eben charakterisierte Zwischenlaut vorliegen wird.

Einige Beispiele hierfür :

Kr. *dĕkĕ*, *tĕkĕ* in dem Worte für Himmel, **biyäteke*, d. h.
Überzug oder Haut von Wolken.

Die Haut heisst nach E. *watękę*, C. *takeu*, Co. *tacou*, das Zeug wird danach *dĕkĕ*, *dĕkŭ* genannt. Damit zusammenhängend : Penisschnur : *nōōdăkăn* (Kr.), auch *wănōtekănă* genannt, sowie Gürtel : Kr. *wădăkănă*, E. *watakana*, *waitakaui*, Kiss. *we[1]takanâ*.

Knöchelbander : Kr. *dĕōbudă*, Kiss. *dĕobutĕ*[1].
Lanze : E. *tonâri*, Kr. *dōnōl̆ĭ*, Kiss. *donorĭ*, *donorĕ*.
Buritípalme : E. *atâhō*, Kiss. *ătehão*, dazu
Buritífrucht sowie-fasern : Kr. *ădehō*.
Buritífrucht : Co. *étéon*, Fasern : Kiss. *tehō*.
Zauberarzt : E. *kahotebădō*, Kr. *kaudŭwădŭ*.

Einen besonders treffenden Beweis fur die scharfe Articulation des *t- d-* Lautes gibt die zuweilen vorkommende Schreibung *ḍ* oder *tt* an die Hand.

membrum muliebre : E. *itū*, Kiss. *wa-tt°*, Kr. *(h)ītŭ*, Kunst der Karajá, S. 27 : *īḍŭ*.

(Muschel-) Löffel : *katara* (E.),
kădāl̆ă (Kr.),
kattará (Kiss.).

Vereinzelt steht *t* neben *r*.

Für einen Cylinderhut aus Palmblatt gibt E. das Wort *tăă*, der Federhelm heisst nach Kr. *lăă* (wahrscheinlich mit dem Worte für Kopf

zusammenhängend), ein Palmblattband für Strohhutfabrikation nach Kiss. *raå*, *laå*, vielleicht ist hier aber der Übergang von *d* zu *r* anzunehmen, der, wie wir weiter unten sehen werden, häufiger vorkommt.

Der Übergang von *t* in *k*, welcher nach E. häufiger vorkommen soll (Suffix *-ko*, das als to auftritt), ist nach dem neuen Material sogut wie garnicht mit Beispielen zu belegen. Dabei kann wohl zugegeben werden, dass *t* und *k* in der undeutlichen Aussprache der Leute bei der Aufnahme zuweilen nicht ganz scharf haben anseinander gehalten werden können, wie denn auch in der Tat in anderen Sprachen Südamerikas diese Laute ineinander übergehen.

Über den Wechsel von *t* und θ, genauer *ƭ*, siehe die Behandlung des letzteren Lautes, da offenbar überall hier *ƭ* der eigentlich zugrunde liegende Laut ist.

d.

Zunächst kommen vielfach Worte im Karajá vor, wo sämtliche Autoren eine gleiche Schreibung aufweisen, wo also ein dem deutschen oder französischen *d* etwa nahekommender Laut gemeint ist.

Über den Übergang von *d* in *t* haben wir bereits oben gesprochen.

Dafür, dass das *d* ziemlich scharf articuliert gesprochen wird, spricht die Schreibung *bẹd(d)ạrẽ*[1] (Pfeilrohr) bei Kissenberth, neben derjenigen *betaurã* bei Ehrenreich und *b'dõl̃ẽ* bei Krause.

Das *d* geht vielfach mit der Aspirata θ parallel, bei den hier in Betracht kommenden Fällen jedoch ist das θ, genauer *đ*, augenscheinlich das eigentlich vorliegende (wie beim *t*; s. u.).

Zuweilen geht *d* in *n* über.

Ohrstab : Kr. *dohó*, dazu

Ohrläppchen : E. *wa-nohõ-tã*.

Penis : Kr. *dõõ*, *dõõ*^{n}, daneben *dõõ*^{n}, nach E. *wa-nõ*, Kr. *nõõ*^{n}.

Auch *r* treffen wir für *d* an, so in dem Worte für eine Kopfbedeckung :

a) Diadem : Kr. *dõlĩdŏ*.

b) Helm, Mütze : C. *tourida*.

c) Palmblattband fur Stohhut : Kiss. *tõrira*.

Kayapó : Kr. *klãlãú*, Cunha Mattos : Gradaú, C. *gradaho*, Kiss. *gradahó*^{1}*u*, warm, heiss : Kr. *djũdõ kẽrẽ̆*, *dõ*^{1}*-dẽkẽ̆*, Kr. nimmt mit Recht Metathesis an : *dõkẽrẽ̆* = *dõ*^{1}*dẽkẽ̆* (**dõ*^{1} *kẽdẽ̆*).

Caracará : Kr. Šavajé : *ĩdã̆*, Karajá : (*h*)*ĩlã̆*, E. *ĩira*.

Ohrschmuck, Stab mit flacher Federrosette :

E. *θohoruä*, Kr. *dõhõdũ̆* (hier auch der Wechsel von θ *und d* im Anlaut).

Gottesanbeterin : Kr. *ĩl̃õbĩkŏ*, *dõ*^{1}*bĩŏ*.

Schwarzer Piranha : E. *riri*, Kr. *dūūlĭ*.

Wadenschmuck : Kr. ♂ *wŏḍāīdĭ*, ♀ *wolāēl̆ĭ*.

dgl. Kr. *ūḍjāŭ*, *ūljāŭ*.

Der in den zuletzt genannten Worten vorkommende Laut *ḍ* ist sehr selten. Er wird von Krause als ein Mittellaut zwischen *d* und *l* beschrieben, und wechselt, wie wir eben gesehen haben, mit einem Laute, den Krause *l* schreibt. Dies *l* wird jedoch eher einem stimmhaften θ (*đ*) oder *l̆* (resp. *r*) entsprechen, wofür das Wort für Oberarmschmuck als Beweis dienen kann :

Kr. Karajá : *ḍōl̆ŭ*, *lōl̆ŭ*, Šavajé : *dōl̆ŭ*, Kiss. θ^{1}*ō*^{1}*rŭ*, *rorŭ*.

Wir werden hier also wahrscheinlich einen undeutlich articulierten Laut vor uns haben, der zwischen *d*, θ und *r* stehen mag und etwa einem *đ* entspricht. Der zuletzt genannte Laut wird durch ein paar Beispiele deutlich :

Ein kahnförmiger Korb heisst nach E. *rara*, nach Kr. *lāl̆ă* oder *dādă*, nach Kiss. θ^{2}*ā*θ^{2}*ă*.

Kürbisrassel : Kr. *wælŭ* } Šavajé.
Halbcuye : Kr. *wādŭ* }
— Kr. *ŭāl̆ŭ* (Karajá).
Cuye : Kiss. *wā*θ*ŏ* (Karajá), *wa*θ^{1}*ú*^{o}.

θ. Die Aspirata des *t*-Lautreihe entspricht dem englischen *th*, und zwar haben wir hier ebenso wie im Englischen und im Altnordischen zwischen stimmhafter und stimmloser Aspirata zu unterscheiden. Es wird daher zweckmässig sein, diese beiden Laute nach dem Beispiele des Altnordischem mit *đ* (nord. *eđ*) und *þ* (nord. *þorn*) zu bezeichnen.

đ. Beginnen wir mit dem stimmhaften θ (*đ*), welches E. nicht vom stimmlosen θ (*þ*) unterscheidet, Kr. jedoch als *z*^{1} schreibt, vielfach aber auch als *l*, ein Laut, welcher im Karajá in Wirklichkeit garnicht existiert. Bei diesem Laute sind naturgemäss Übergänge in *d* häufig (s. o.).

Beispiele :

Stammestatuierung : E. *aŭ*θ*amanŭre*, C. *waoŭmaoŭrai*, Kr. *ōđĕmărĭrŭ*, Kiss. *q*θ^{2}*amorŭ*.

Mattenwand : Kr. *wædŏ*, *wæz*^{1}*ŏ*.

Jaguar : E. *añ*θ*auă*, Kr. *ănlōă̆*, *ăndōă̆*, C. *avoai*, Co. *anolé*.

Schlange : Kr. (*h*)*ămādă̆da*, E. *ämon*θ*ă̆*θ*ă*, C. *amantala*, Co. *émanlala*.

Embira : E. θ*o*θ*ä*, Kr. Karajá : *dō*^{1}*dă̆*, Šavajé : *dō*^{1}*dă̆*, Kiss. *dāt̆ĕ*^{1}.

Knabe : Kr. *ōlādŭ*, *ōz*^{1}*ādŭ*, C. *oladou*, E. *i-o*θ*atŏ*, klein, Kr. Texte : *ōlādō* = *menino*.

Hand : E. *wa*θ*ebō*, C. *wadebo*, Co. *outepon*, Kr. *wādēwŏ*.

Unterarm : E. *wa*θ*ekorito*, Kr. ♂ *dāl̆ĭdă̆*, *dĕōlŭt̆ĕ*, ♀ *lăkōlĭdă̆*.

Federhaube : E. *θoriθori*, Kr. *dōlĭdŏlĭ*, Kiss. *θ²ǫriθ²ǫrĭ*.

Holzlippenpflock : E. *anθåo*, Kr. *ōdŭ(h)ŏ*, *kāz¹ōĕ* (Karajá).

Šavajé : *ō¹dŭŏ*, Kiss. *ą(d)loŏ¹*, *ąθ²oŏ¹*, in *ą(d)loŏ¹* haben wir den Zwischenlaut zwischen *d* und *l*, den Kr. mit *ḍ* bezeichnet und der unzweifelhaft einem *đ* entspricht (s. o.).

Nacken : Kr. *wālŏtĭ*, C. *walaté*, E. *wa-θaŭtĕ*.

Sternbild, Skorpionsschweif : E. *aṅθaŭä*, Kr. *ănlōǣ*.

Nase : E. *wa-däaṅθa-ō*, *wa-dearo*, C. *wa-day-asan*, Kr. *wa-dāāz¹ŏ*.

Hundsfisch : E. *katora-iθatä*, Fisch, womit aber sicher Hundsfisch gemeint ist, Kr. *lādǣ*, Co. *la'até*, Kiss. *θ²atĕ¹*, (*θ²adĕ*), davon abgeleitet : Kiss. *θatĕnĭ*, Kr. *lădēnĭ*.

Tonteller : E. *beθä*, Kr. *băz¹ă*, Kiss. *beθ²ĕ*.

Ente : E. *anθekanaka*, Co. *alécalecan*, Kr. *ĕlŭkrǣ*.

Pirarucú : E. *bedoθekă*, Co. *bedolouque*, Kr. *b(ĕ)dō-lĕkĕ*.

Mandioka do Matto : Kr. *āz¹ŏ*, E. Patípalme : *āθŏ*.

Schwester : *lāḷúⁿ*, E. *θĕĕraṅ*, C. *veran*.

Neben *đ* steht zweilen ein *s*, besonders bei den französischen Autoren (dort auch *ç*) im Französischen aber ist das *s* stets stimmlos im Anlaut, sodass hier für uns keine scharfe Unterscheidungsmöglichkeit zwischen *đ* und *þ* besteht. Ein wirkliches *s* existiert im Karajá nicht, ebensowenig ein *z* (stimmhaftes *s* [1]) ; die mit diesen Lauten geschriebenen Worte sind ganz vereinzelt und lassen sich wahrscheinlich als θ- Laute, die für *s*-Laute gehalten wurden, erklären.

Beispiele : Maulwurfsgrille, gelber Schmetterling : Kr. *z¹ĕĭ*, Heuschrecke *sēēhĭ*.

Das Zahlwort für 1 heisst bei E. *dohodżi*, bei Kr. *sŏhōdĭ* oder *z¹ŏhŏdĕ*, Co. *soodi*.

Tracajá-ei : Kr. *hŏtū-z¹ĭ*, dazu

Hühnerei : E. *nikē-zi*, Co. *eici*, Kr. *hănīkĕsĭ*, Kiss. *nekęšĭ*.

Baumwolle : E. *äθoṅara*, Co. *essondé*, Kr. *āsōtǣ* dazu

Spindel : E. *äθoṅdäa*, Kr. ♂ *āsóⁿ*, *äsōtǣ*, ♀ *āz¹ŏ*.

Wolf : E. *aosa*, Kr. *āhoudă*.

Hund : E. *ikoroθa*, C. *colosa*, *aicorotha*, *kerota*, Co. *icoroça*, Kr. *kĭŏḷŏz¹ă*, *djōrōz¹ă*.

Töpferton, Erde : C. *sou-ou*, *soru*, Co. *so'o'o*, Kr. *z¹ōŭ*.

Kinnbart : Kr. *dūdĕlĕhĭ*, *djūdŭz¹ērĭ*, *djūĕdĕ-sirĭ*, *dūhŭ-dēsĭḷĭ*, E. *wa-dehute θere*, Co. *iouté céré*, dazu

Bart : ♀ Kr. *dĭkŏz¹īrĭ*, ♂ *djīŏsīrĭ*, ♂ *sōkŭzērĭ*, E. *wa-θokuθerĕ*.

Bogensehne : Kr. *ānzŭk*, dazu

1. Welches wir sporadisch in Worten finden, wo daneben θ steht.

Imbauvafaser : Kr. *ānz¹ŭk*.

Alte Frau : E. *θänandŭ*, Co. *saïnandouc*.

Kamm : E. *θēho*, Kr. *sīhŏ*.

Zuweilen nähert sich das *đ* dem *r* (s. o). Der Vetter heisst nach E. *waθabeθäre*, nach C. *wara*. Vielleicht ist der Übergang von *z¹* in *d* in solchen Fällen, wo das Šavajé den einen, das Karajá den anderen Laut zeigt, als dialektische Differenz aufzufassen.

Schwarzharz : Šavajé : Kr. *z¹ōbădǽlă*, Karajá : *dŏwŏdāḷǽ* (Kr.).

Einmal steht *h* neben θ (*đ*).

Hals : E. *wa-θau*, Co. *ouabato*, Kr. ♂ *lāhŏ*, ♀ *mādŏ*.

Ebenso ausnahmsweisegeht neben dem *đ* ein *š* oder *dj* einher.

Beispiele : Timbó : (Fischgift) Kr. *ānz¹ĭ*, Co. *achidé*, Vierspitzige Flechtfigur : Kr. *z¹ēdă*, *djēdă*.

Oberarm : E. *wa-aṅθía*, Co. *ouachicon*, Kr. *ōänšīŏ*.

þ. Das stimmlose *þ* kommt, wie wir oben gesehen haben, neben dem stimmhaften *đ* vor, es wird von den französischen Autoren vielfach mit *s* wiedergegeben (s. o.) ist jedoch weniger häufig; oft daran zu erkennen, dass es mit *t* wechselt (wie *đ* mit *d*).

Beispiele : Gelbblauer Arara : E. *beiθä*, Kr. *bēz¹ă*, *bīz¹ă*, roter Arara, Co. *biita*.

Fischblase : E. ♂ *teθŏnă*, ♀ *totan*, vielleicht handelt es sich hier um eine dialektische Verschiedenheit zwischen Männer- und Frauensprache (s. u.).

Eine Tanzmaske : E. *tatenera*, Kr. *ladenina*,

viele : C. *soetoti*, Co. *son'é-toutouré*, Kr. *sōēdĭdĭ*, *tōĕ tĭtĭ-lĭ* (hier ist *þ* als zugrunde liegend anzunehmen).

Eigenname eines Mannes : Kr. *ănlŭā-z¹ĭ*, Jaguar *-z¹ĭ*, *ti-* Knochen (vgl. Krauses' Reisewerk S. 328).

Kamm : E. *θēhŏ*, Co. *si'o'o*, Kiss. : *θĕhŏ¹*, *tẹhŏ¹*.

Pintado : (Wels.) E. *arätu*, Kr. *alẹz¹ŭ*.

5. *Palatal-Laute.*

Der wichtigste Palatallaut ist das *dj* (*dž*), es entspricht etwa einem italienischen *g* vor *i*, es ist also ein *einfacher* und kein Doppellaut (von Kiss. mit *j* bezeichnet), die Franzosen umschreiben es mit *j* oder *di* (auch *dj*).

Salz heisst nach Martius im Tupi *jucyra*, danach im Karajá : C. *joucoura*, Co. *dioura*.

Tür : C. *ijo*, Co. *idjo*,

morgen : E. *rudžebū*, C. *rajouban*, Kr. Texte *lūdjĕbŭ*.

Übergang des *dj* in *di*, wobei der Halbvocal *i̯* anstatt des einfachen Vocals *i* anzusetzen ist.

Beispiele :

Fischotter : E. *diurä*, Co. *djouré*, Kr. *dĭūḷǣ*.

Augenschirm, Diadem, Federreifen (Stirnband) : E. *ǟodi*, *ōdži-*, Kr. *ōdjĭ*, *ōdĭ*, Kiss. *ōdĭ*, *ōjĭ*.

Stäbchensieb, das als Mandiokapresse dient : Kr. *bùḷēĭdjŭ*, *brēĭdjŭ*, *brēdĭŭ*, *blē(ĭ)djĕ*, Kiss. *breijĕ°*, *breijŏ¹*.

16 : E. *inawakure θohodži héura*, Kr. *wāuwŏ z¹ŏhōdĭ*,

heute : E. *uidiθä*, Kr. *ŭīdjīlĕ*.

Schnurrbart : Kr. ♂ *djīŏsīrĭ*, Co. *oua'idiotéri*, Kr. ♀ *dĭkŏz¹rĭ*.

Regenbogen, als Zitteraal gedeutet : E. *koadži*, Kr. *kŭădĭ*.

Wald : C. *bederaeu*, Co. *bédiou*, E. *bedžiŭ*,

schwarz : (in Zusammensetzungen) Kr. *djŭbŭ*, *d(j)ŭbŭ*, *dŭbū́*,

rötlicher Piranha (Fisch) : E. *džuëta*, Kr. *dūĕtă*, *djūĕtă* (Kunst der Karajá-Indianer S. 27), auch *kjūĕtă*.

In allen diesen Fällen handelt es sich um *d*- Laute, die vor *u* oder *i* stehen, diese Vocale entwickeln aus sich den Halb-vocal *i̯*, welcher sich dann mit dem *d* zu einem palatalen Laut verbindet.

Ebenso in dem folgenden, etwas abweichenden Fall, wo zwischen *dj* und *u* ein *i* entsteht.

Flöte mit Kürbisresonanz : E. *andžuranĕ* und *andžiuranĕ*.

Übergang des *dj* in *dš* (*š* wie deutsches *sch* gesprochen) woneben franz. *z* (= weichem *s* im deutschen Rose, sagen) steht, was jedoch wahrscheinlich eher auf *đ* zu deuten sein dürfte (s. u.).

Eule : E. *kaudžurukū*, C. *azoukoulé*, Kr. *kŏdžŭḷŭkŭ*.

Mutuka, eine Insektenart : Kr. *kōdjŭlŭkŭ*, *kōdšūrŭlĭ*.

ähnlich Spinne : Kiss. *kojuruku*.

Wie es scheint, steht zuweilen auch *š* neben *dj* (dialektisch?).

Karajá : Tanzmaske : *dšēvēlīă* (Kr.).

Šavajé : dgl. *ămbū-šäwā́dĭă* (vgl. Krause, Tanzmaskennachbildungen S. 105).

Karajá : Bogen : E: *šuahete*, Kiss. *čuahetĕ*.

Šavajé : dgl. Kr. *djūhădĕ*.

Der Übergang des *dj* (*dž*) in *ti* oder *tj* ist häufiger zu beobachten.

Beispiele : Gaviota (Vogelart), Kr. *nŭdžĭānĭ*, *nŏtjiēnĕ*.

Vogelspinne : Co. *cantiouroucou*, Kr. *kōdjŭrŭgŭ*, Kiss. *kojuruku*.

Zahn : E. *wa-idžu*, C. *wa-adjou*, Co. *ouadiou*, Kr. *djūŭ*, *wătjŭ*, Kiss. *jōŭ°*, ♀ E. *tŭŭ*, Kr. *djūŭ*, *tjūŭ*.

Tag : E. *tiuū*, Kr. *džūŭ*, von Sonne : E. *tiū*, C. *tioŭ*, Co. *tioŭoŭ*, Kr. *tjū-(h)ŭ*.

Oberlippe : E. *wa-idžotă*, Kr. *wā-ĭtjŏsĭl̆ĭ*.

Daumen : E. *wa-θebo-yuhŭθedō*, Co. *ouadéyoudouou*, ♀ E. *waθebōtiuhuθedo*, Kr. *dābōdjŭ*.

Zuweilen stehen *dj* (Kr. *dž*), *dy* (Kr. *dj*), ferner *č* und *t*, *tj* und *tš* nebeneinander.

Beispiele :

Cervus campestris : E. *wati*, Kr. *ŭătĭ*, Kiss. *wačí*, Nähnadel aus (Hirsch-) knochen, Kr. *wădšĭdĭ*, *ti* = Knochen und endlich mit dem Derivativ-suffix *ni* : Ziege, C. *wachini*, Kr. *ŭătīnĭ*.

Ein ähnlich klingendes Wort ist das für den Tontopf :

E. *watihui*, Kr. *wătīwĭ*, *wădjĭwĭ*, Kiss. *wačiwĭ*.

Nasenbär : Kr. *tjūz'ŏ*, *tšūšŏ*, *djūz'ŏ*, *dšūšŏ*, *dūšŏ*,

in dem letzten Beispiele finden wir auch den Übergang des *dj* in *d*, (s. o.) daneben kommt auch der Wechsel des *dj* mit *r* vor, welches dem *d* nahe steht (s. o.).

Nasenloch : E. *wa-dearo*, Co. (Lippen?) *wa-day-asan-djo*, Kr. *dĕlĭdjŏ*.

(Kleine grüne Raupe : Kr. *ĭdjālĕ°*.)

Wechsel von *dj* und *d* (selten, *đ* und *r* verwandt, s. o.).

Schwarze Leute : E. *tori θĕbĕ*, C. *toroijobo*, Kr. *tōl̆ī-djŭbŭ*.

Übergang des *dj* in *k*, ebenfalls selten, vielleicht eine Besonderheit der Frauensprache (s. n.).

Hofring um den Mond : Kr. *djūŭl̆ă* (wahrscheinlich : weisse Sonne) *kūăl̆ŏ*.

Ehemann : ♂ E. *džoitehă*, ♀ *koitehă*.

tj ist sehr viel seltener als- *dj*, es geht, wie wir gesehen haben, vielfach in *dj* über.

Seiner Entstehung nach ist es vielfach ähnlich wie einige andere Laute aufzufassen (*kj*, *ki*; *dj*, *di*) wo ein nachfolgendes *i* (*u*) aus sich den Halbvocal *j* entwickelt.

Beispiele hierfür :

Rohrstäbchen : Kr. ♀ *tīwă*, *hĕtīwă*, ♂ *hĕdžīwă*.

2 : E. *inati*, Co. *naati*, Kr. (*ĭ*)*nāt*(*j*)*ĭ*.

Hinterteil : E. *wa-hatiă*, C. *wa-ati*, Co. *oŭaatidième*, E. *dio* (wohl. *heti-o*), Kr. *i hĭdjĭ*, ♀ E. *i-hati*, Kr. *wă-hătjŭ-ābl̆ĕ* (Kr. *hatju*, E. *heti-o*),

dazu das oben angeführte Wort für Sonne : *tjūhŭ* (Kr.), E. *tiū*, etc.

Der dem französischen *j* entsprechende Laut kommt im Karajá ausser in den genannten Verbindungen (*tj*, *dj*) kaum isoliert vor, eigentlich nur in den Stammesnamen Kr. *Krādjă* (Karajá) und

Javahé (Fonseca, Ehrenreich), Javaê (Fonseca) Žavajé oder Šavajé

(Krause), hier geht das *j* in ein *ž* über, dieses wiederum in ein *š* (deutsches *sch*), sodass die wirklich vorliegenden phonetischen Verhältnisse nicht ganz klar werden.

Ein *ž* (resp. *š*) findet sich ausserdem nur noch in zwei Worten :

Gruss an Alle bei der Ankunft : E. *tašē*, *tažē*, Kr. *daišẽ*, Co. Gruss beim Abschied : *taï'sé*, bonjour : *taï'sé araraïne.*

Surrscheibe : (onomatopoëtisch), Kr. (*žī*)-*žādēkẽ*, was vielleicht in *žīžādēkẽ* zu trennen ist, wobei *dēkẽ* Baumwollfaden bedeuten kann (vgl. *hādēkẽ*, Fischnetz aus Baumwollstrick).

Im Anschluss hieran wäre zu bemerken, dass ein dem deutschen *j* entsprechender Laut im Karajá nicht vorkommt (was schon Ehrenreich hervorhebt) die Beispiele sind allzu vereinzelt, als dass man ein *j* ansetzen dürfte (dagegen existiert der Halbvocal *i̯*, s. o. passim).

š. Der einzige im Karajá selbständig existierende Palatallaut ist der Sibilant *š*, welcher dem deutschen *sch* entspricht.

Derselbe wird von den französischen Autoren mit *ch* widergegeben, zuweilen mit *s*.

Hier liegt jedoch die Vermutung nahe, dass das *s* eine Wiedergabe des *t͡ʃ* sein soll (s. o.), womit, wie wir sehen werden, das *š* zuweilen wechselt.

Ein Beweis dafür, dass ein wirkliches *s* im Karajá fehlt, ist die Aussprache des brasilianischen Wortes für Salz, sa, welches die Indianer als *šã* aussprechen (vgl. Krauses' Reisewerk S. 101).

š, franz. *ch* (*s*).

Wimpern : E. *wa-ruša*, Co. *ouarouché*, C. *ta-tou-serai*, Kr. (*wã*) *lūšẽ*.

Nicht ganz deutlich sind alle Lautverhältnisse in dem Worte für den Bogen.

E. *šuahẽtẽ*, Bogen für Zauberpfeile : *šibate*, C. *assouatai*, Co. *ouatsi'até*, Kr. Karajá : *wāš(ĭ)ūhãtẽ*, Savajé : *djūhādẽ*, Kiss. *wašioté*, *čuahetẽ*[1], hier hat das *i*, wie wir das schon öfters gefunden haben, wiederum den Halbvocal *i̯* entwickelt ; die Reihe der Formen mag etwa so miteinander zu combinieren sein :

**šūahete* > **šūhãtẽ* > **šį̄ū(h)a[1]te* > **šiōté*.

Nebeneinander von *š* und θ (dialektisch ?).

Nasenbär : Kr. *tšūšõ*, *djūšõ*, daneben *tjūž[1]õ*.

Oberarm : E. *wa-aṅθia*, Co. *ouachicon*, C. *wa-asio*, Kr. *õãnšīõ*.

Gesicht : Co. *naonsana*, Kr. *ãšõ[1]nẽ*.

essen : E. *rōši*, Kr. *dõši*, Co. *rerochiqué* (etc.), C. *loosi* (Sambioa).

Bruder : C. *wachi*, Co. *oua'si*, Niesen, ein onomatopoëtisches Wort, unserem « Hatschie » entprechend :

E. *hatiši*, Kr. ♂ *ãdīž[1]ũ*, ♀ *ãdīžũ*, das in dem letzten Worte stehende *ž* ist

nur sehr vereinzelt zu treffen und ohne selbständige Bedeutung im Karajá (s. o.).

6. *Liquida.*

Im Karajá existiert, wie auch in vielen anderen Sprachen Südamerika's nur eine Liquida, welche zwischen *r* und *l* in der Mitte steht und durch *einmaligen* Zungenanschlag an den vorderen Gaumen erzeugt wird. Es ist zweckmässig, diesen Laut mit *l̩* zu bezeichnen. Ob daneben eine reine *r*- oder *l*- Aussprache vorkommt, ist zweifelhaft. Zwar kommt zuweilen einmal ein Wort vor, in denen ein *r* von allen Autoren geschrieben wird, in diesen Worten wird vermutlich der *l̩*- Laut dem *r* näher stehen.

Über das sich bei Krause vielfach findende *l* lässt sich nicht mit Sicherheit urteilen, da es dort sehr oft anstatt eines θ bei Ehrenreich und θ² bei Kissenberth steht, welcher Laut, wie wir oben gesehen haben, ja auch in *r* übergehen kann.

In mehreren Worten finden wir *r*, *l̩* und *l* nebeneinander, sogar bei demselben Autor.

Weiss heisst in Zusammensetzungen nach Kr. *ŭlă*, *ŭră*, mit Metathesis *lŭă*.

Unterarm : E. *wa-θeko-rito*, Kr. *dāl̩idă̆*, auch *dĕōlŭtă̆*.

Sand : C. *kanara*, Co. *canoura*, *cao oura*, Kr. *kănŭl̩ă* oder *kinōlă*, Kiss. *anânră*.

Schwund des *l̩*- Lautes, welcher jedoch nur selten eintritt.

Hinterhauptschmuck aus Federn : E. *aheto*, Kr. *lāhĭdŏ*, Kiss. *rāhẹtŏ*[1].

Knöchelbänder : E. *wararu*, Kr. *wāl̩ăŭ*.

Tabakssamen : *kotẹ atu*, Kr. *kŏtĭl̩ătĭ*.

Bei dem nächsten hier anzuführenden Beispiel ist der schwach articulierte (das einemal gehörte, das andremal nicht gehörte) *r*- Laut vielleicht nur als ein Ausdruck eines offenen *a* also eines *å*, aufzufassen.

Keule : E. *håte*, *kåte*.

Meine Keule : *kohåte*, Kr. *gŏhŏ(r)dĕ*, Kiss. *ạhạte*, *kọhọtĕ*[1].

Weitere Beispiele :

Buritî : (vgl. o.) E. *atähŏ*, Kr. *(l)ădĕhŏ*, *lădĕhŏⁿ*, Kiss. *ătehåⁿo*.

Ton, Erde : C. *soru*, *souou*, Kr. *z*[1]*ōŭ*.

Eine eigenartige Verstärkung durch *l* oder *j* hat das *r* in zwei Fällen erfahren, wo jedoch dieser verstärkende Laut zuweilen nicht gehört wurde.

Tonpuppe, welche Karajá darstellt : E. *r(l)ikoko*, Kr. *l̩(j)ĭkōkŏ*, aber auch *lĭhōkŭ nĭmă*, und bei den Šavajé nach Kr. *l̩ĭkŏhŏ*.

Hufeisenförmiger Kopfputz, mit Federn verziert : E. *r(l)urina*.

Über den Übergang des *r* in *d*, resp. θ (und *t*) haben wir bereits oben gesprochen.

Beispiele :

Erste Sichel des Mondes : E. *ahaṅdō roira*, Kr. *ahăndŭḷōĭtă* ; nach Kr. ist *lōĭ* = kommen und *ta* eventuell gleich *ra*, was nach E. ein Suffix des eingetretenen Zustandes bedeutet.

Strohhut aus Palmblattstreifen oder auch das Material dazu : E. *tāă*, Kiss. *raă*, *l-aă*.

Federhelm : Kr. *ḷāă*.

Blitz : E. *biudäθokă*, Co. *biouré lacanéri*, *biouté déca*, Kr. *bīū dā̆ lăkă*.

Schlafen : E. *rōrō*, *rōruṅ*, *rōrom*, Kr. *djoĭ̆-dōḷō*.

Übergang des *ḷ* in *n*. Derselbe ist durchaus erklärlich, da das *ḷ* durch einmaligen Zungenanschlag an den vorderen Gaumen erzeugt wird, das *n* durch Zungenanschlag an einer etwas mehr nach den Alveolen zu gelegenen Stelle des Gaumens oder bereits an den Zähnen selbst entsteht.

Beispiele :

Antwort auf den Gruss an einen Einzelnen bei der Ankunft : E. *deara*, Kr. *dēānă*.

Alte Frau : E. *θeeran*, Co. *saïnandouc*.

Thevetia : (Früchte) E. *maranĕ*, Kr. *māḷănĭ*, (Südhorde), *mānănĭ* (Nordhorde), Kiss. *mōraní*, nichts, nicht : E. *kore*, *kō*, *koṅ*, *kura* in *ahaṅdō ikura*, der Mond ist nicht, Neumond, Kr. Texte *kŏnĕ*; für Neumond gibt Kr. *ĭkŏṇă*, hier ist ein ganz vereinzeltes cerebrales *n*, nach Meinhof mit *ṇ* bezeichnet, im Wechsel mit *ḷ* stehend.

Das cerebrale *ṇ* ist sicher im Karajá kein selbständiger Laut, dagegen spricht schon sein ganz singuläres Vorkommen. Der Laut selbst steht seiner Natur nach dem *ḷ* sehr nahe, denn es wird durch einen Anschlag der Zunge an den mittleren Gaumen erzeugt.

Sehr selten sind Übergänge des *r* in *h*, *w*, resp. *b* und *k*, das letztere ist sicher ein dialektische Verschiedenheit zwischen Männer- und Frauensprache.

r-h.

Kinn : C. *wadjou-outai*, Co. *ouadou outié*, Kr. ♂ *djŭrūtĕ*, ♀ *djŭhūtĕ*, E. ♀ *dehuta*; auch hier wird eine Differenz zwischen Männer- und Frauensprache vorliegen.

ḷ-w (*b*).

Zauberarzt : E. *kahotebädō*, Kr. *kaudūwā̆dŭ*, *kaudĭḷĕdŏ*.

r-k.

Mädchen : Kr. ♂ *üälĭl̥ĭ*, ♀ *üäkĭl̥ĭ.*

7. *Spirans.*

Die einzige wirkliche Spirans im Karajá ist das *h*, es wird in vielen Worten von allen Autoren gleichermassen angegeben, in anderen Worten ist es zuweilen gehört worden, zuweilen nicht. Dies ist auch bei Worten ein und desselben Autors der Fall. Besonders leicht schwindet das *h* im Anlaut (s. über diesen ; es ist überhaupt ein wenig stark articulierter Laut, was auch sein Uebergehen in *w* (den Halbvocal *u̯*) beweist.

Beispiele, in denen das *h* im Anlaut schwindet :

Backen : Kr. *w(ŏ)ă(h)ŏ.*

Ohr : C. *wena outai*, Co, *noon'ti*, Kr. *nōōtĭ*, *wănŭhōtĭ*, ♀ *nŏhŏdĭ*, *wănŭhōtĭ*, dazu

Ohrläppchen : E. *wa-noho-tä*, ♀ *tohoñtä*, Kr. *nădĕ*,mit Contraktion.

Buritĭ : (s. o.) Kr. *ădžhó*^{n}, Kiss. *tehõ*, E. *atäho*, Co. *été'on.*

Rauchsäule vom Campbrand : E. *uõõ*, Kr. *wūŏhŏ.*

Wurfbrettpfeil : E. *kåurå*, Kr. *köhūl̥ă.*

Keule : E. *håte*, *kåte*, C. *cooati*, Kr. *gŏhŏ(r)dĕ*, Kiss. ♂ *o̲ho̲tĕ*^{1}, *aho̲tĕ*^{1}, f. *ko̲ho̲tĕ*^{1}.

Ausser dem *h* existiert keine Spirans im Karajá, auch kein *s*, wie wir gesehen haben, aber auch kein *χ* (oder *χ́*), das vereinzelte Beispiel bei Ehrenreich, *iχ́orä*, das Wort für bitter, mag (verständlicher Weise) ein etwas schärfer articulierter *h* in sich enthalten, ebenso das singuläre *ko̲tŭ(χ)*, Schildkröte, bei Kissenberth, welches schon nach seiner Schreibung ein zuweilen nicht gehörtes *χ* enthält, und das bei den anderen Autoren einfach *kotu* lautet.

Ueber den Anlaut.

Als die wichtigsten Konsonantenverbindungen im Anlaut hat schon Ehrenreich *kr* und *br* festgestellt. Dem *kr* entspricht bei Krause *kl̥* und *kl*. Ferner ist zu bemerken, das der Name für Kayapó bei Krause als *klăl̥ăŭ* oder *klălăhŭ* verzeichnet ist, während Cunha Mattos Gradaú, Castelnau Gradaho und Kissenberth *gradahó*^{1}*u* schreibt, also gr für *kl̥*.

In einem Falle notiert Ehrenreich das Vorkommen eines einfachen *k* neben *kr* im Anlaut, in der Phrase : *beä-m-arioñ- k(r)e*, ich will oder muss Wasser trinken. Krause gibt für den Löffelreiher das Wort *(kr)ūl̥ălĕ* an, hier wird also die Doppelconsonanz zuweilen gehört, zuweilen fällt sie fort.

Dass *kr* sehr wohl ein Contraktionsprodukt darstellen kann, legen die folgenden Fälle nahe, wo ein *u*, resp. ein *a* geschwunden ist. Den Namen eines Karajá gibt Krause als *kl̥ūmāl̥̆* an, derselbe Name wird von ihm an anderer Stelle als *kŏrŭmărĕ* genannt, ebenso bei Kissenberth.

Das Wort für Affe, kraobi bei Ehrenreich, bei Castelnau craobi, Krause *kl̥āŏbĭ*, gibt Ehrenreich auch *k(a)raâbí* wieder, was unmittelbar die Contraktion erkennen lässt, da das in Klammern gesetzte *a* zuweilen gehört wurde, zuweilen nicht. Bei Krause finden wir *krādjă* neben *kărăjá*.

Die zweite häufige Konsonantenverbindung im Anlaut, *br* (bei Ehrenreich) findet sich bei Krause als *bl* geschrieben. Auch die anlautende Doppelconsonanz *mr* in *mrikotä*, was nach Ehrenreich der Name eines Fisches ist, wird hierher gehören, da, wie wir gesehen haben, *b* und *m* im Karajá öfter ineinander übergehen.

Auch hier lässt sich das *br* in einem Falle als Contraktionsprodukt (richtige Synkope) nachweisen. Der Hirsch heisst nach Ehrenreich *brårä*, nach Kissenberth *pra¹ré¹*, Krause gibt dafür *b(ŏ)l̥ōl̥̆ă* an, sodass auch hier die Contraktion unmittelbar wahrzunehmen ist. Von dem Worte für Hirsch ist offenbar dasjenige für den Ochsen abgeleitet, *bŏlōl̥ēnĭ* nach Krause, *brorení* nach Kissenberth, das sich auch bei Castelnau als *boronne*, *boroleni* und bei Coudreau als *bororéné* notiert findet. Die Ableitung geschieht mit einem Derivativsuffix, *-ni*,

brårä, *brorení* ebenso wie

išīŭlă, Perlhalsband
išīŭlănĭ, Perlen } Krause,

lădă̆ (Krause : Hundsfisch), *lădĕnĭ* (Krause ; *bĕdāo*), d. h. *0²atení* (Kissenberth).

Zu den Worten für Hirsch und Ochse ist also das *b* und das *r* unter Ausdrängung eines *o* syncopiert worden.

Ausser den von Ehrenreich constatierten Doppelconsonanzen finden wir bei Krause noch einige weitere.

1. *bd*. In den notierten Fällen ist jedesmal die Syncope unmittelbar evident, und zwar ist immer ein *ĕ* ausgedrängt worden. « Sich setzen » heisst bei Ehrenreich *bedāi*, bei Krause *b(ĕ)dūnă*, « Setz' Dich hierher » heisst nach demselben : *b(ĕ)dīrōb(ĕ dú*ⁿ. Das Wort für den Pirarucú (-fisch) führt Coudreau als *bédolougue* an, Ehrenreich als *bedo0ekă*, Krause *b(e)dō-lĕkĕ*.

Das Pfeilrohr heisst bei Ehrenreich : *betaurä*, bein Kissenberth *bẹd-(d)ạrĕ¹*, bei Krause *b'dōlĕ* und Castelnau gibt für Holz *bederacu*, was offenbar hiermit zusammengehört.

2. *dr* in *wadewa drå* bei Krause (Anlaut ?).

3. *l(j)* in *l(j)ikōhŏ*, *l(j)ōhŏ*, bei Krause das Wort für Tonpuppe, für das

Ehrenreich *r(l)ikoko* hat. Hier kann es sich aber einfach um einen Übergangslaut, eine Verstärkung oder etwa um einen aus dem *i* entstandenen Halbvocal *i̯* handeln.

4. *mb* in *mbāŭ*, Bogensehne bei Krause, E. *mahŭga*.

5. *nd* in *ndé* = ja nach Krause; hierfür gibt Ehrenreich aber ende an. Hier ist also ein Vocal im Anlaut fortgefallen, sodass *n* dessen Nasalieung darstellen könnte.

6. *kj* in *kjă* = ja. Krause, der des Wort verzeichnet, gibt für dasselbe auch *kīăkīĕ* an, wozu Ehrenreichs *kiaki* und Kissenberth *gyă, kjăma* stimmt.

7. *lk*, nur in einem Texte bei Krause, wo *lkŏlŏ* steht, was mit « eu mattei, vamo encostar, comer peixe » übersetz wird.

Endlich finden sich in Ausrufen zur Bezeichnung von Bestürzung oder des Missfallens Doppelconsonanten, die wohl mehr als Naturlaute zu deuten sind.

Bei Krause · Ausruf bei Bestürgung : *kwĕ*,

bei Missfallen : *bw* (*w* nähert sich im übrigen stark dem *u*; s. o.).

Dreifache Konsonanz ist nur in einem Worte anzutreffen, in dem von Krause notierten *nblōl̥ă*, dem Namen der Grille.

Da aber Parallelen hierzu völlig fehlen, so lässt sich nichts weiter damit anfangen.

Wegfall von Konsonanten im Anlaut.

Bei manchen Worten der Karajásprache fallen anlautende Vocale oder Konsonanten zuweilen fort, zuweilen werden sie gehört.

Besonders ist dies beim *h* der Fall, ein Hauchlaut, der seiner Natur nach (auch im Inlaut, zu schwächerer Articulation und zum Verschwinden neigt.

Beispiele :

membrum muliebre : Kr. *(h)īdŭ*,

Jacú : Kr. *(h)ădănă*.

Weisse Frauenbastbinde : Kr. *idĕhāl̥ĕ*, *hīdēūl̥ĕ*, Kiss. *iθehurĕ*[1], *idehurĕ*.

Huhn : Kr. *(h)ănīĕ*, *(h)ănīkĕ*, E. *nikē*, C. *aneca*, Co. *anica*.

Pacúfisch : E. *aɪiwa*, Co. *ari'ua*, Kr. *(h)āliwă*.

Schlange : E. *ämonθåθa*, Co. *émanlala*, C. *amantala*, Kr. *(h)āmādăda*.

Ein Pfeil mit eingekerbter Spitze : Kr. *hādĕdĕ*.

Boot : Kr. *hāwŏ*, Co. *awo*, Kiss. *hawo*,

weinen, schreien : Kr. *hēbl̥ŭ*, daneben *ībl̥ŭ*.

Gottesanbeterin : Kr. *īl̥ōbīkŏ*, Kiss. *hirōbikŏ*[1], ' *irōbikŏ*[1].

Auch das *k* wurde in den folgenden Beispielen bisweilen nicht mitausgesprochen :

Der Deinige : E. *(k)åhon*, Bicote : (Fisch) Kr. *(k)ănă(n)dūl̥ă*, Stirnfe-

dern : Kr. *(k)ŏdšŭlukŭ-wădjīŏ*, Wadenschmuck, Bänder : Kr. *(k)ŭlauwŏ*, *(k)ūdjāŭ*.

Auf das Auftreten des *k* in der Frauensprache dort, wo dasselbe in der Männersprache fehlt, werden wir in einem besonderen Zusammenhange zurückkommen, wo nicht nur die Verhältnisse des Anlautes Berücksichtigung finden sollen.

Konsonantenverbindungen im Inlaut.

Zunächst finden wir eine Anzahl Nasallaute plus folgendem Konsonanten, vor *b* steht *m*; *dj*, *dš*, *tj* und *čj* sind einheitliche Laute, sodass man zweifeln könnte, ob beim Zusammenstoss dieser Laute mit einem (vorhergehenden) Nasal, wie z. B. in *andžiura*, Mandioka (bei Ehrenreich) wirklich eine Doppelkonsonanz entsteht.

1. *kr.* Nach Krause kommen folgende Beispiele in Betracht.

Eine Maske heisst *jăkrīrĭ*, eine andere (verwandte) *jăkrĭn*.

Dass wir auch hier die Kontraktion in Rechnung ziehen dürfen, beweisen folgende Fälle :

Zahl 5 : Co. *ouroucouré*, Kr. *ĭrŭkŭrĕ* tritt auch als *ĭlŭk(ĭ)lĭ*, endlich als *ĭrikri* auf,

Eine Maske : Kr. *hauĕkīlĭ* + *ĭdjăz¹ŏ*,

ergibt : *auĕkrĭdjăz¹ŏ*.

2. *br.*

Grosses Krokodil : D. *kabrōrŏ*, wobei jedoch das Wort, welches Co. gibt, *cabararo* und Kr's *kăb(ŏ)lōlŏ* wiederum Kontraktion an die Hand gibt.

weinen, schreien : Kr. *hēblŭ*, *ĭblŭ*, *bl* und *d'k* in

Augenbrauen : Kr. *lŭ(b)lŏd'kĕ* (*rĕ*) *sĭrĭ*.

3. *lj* in *lēŭljŏⁿ*, dem Zahlwort für 6, woneben *dēūdŏⁿ* steht und in einem Eigennamen, *sĭkŭljĕ*, beides nach Kr.

4. *bj.* Der Onkel heisst *hōlābjĭlŭ* (Kr.).

5. *k'l.* Der Apostroph gibt an, dass hier ein Vocal ausgefallen ist. 15 : *ŭai ĭk'lĕdŏ* (Kr.).

6. *kt.* Eine Art Hinterkopffedern heisst nach E. *ušiktamaru*, wobei indessen hinter dem *k* die Silbenfuge sein könnte und *k* als (sogut wie) einziger Konsonant im Auslaut stehen kann.

7. Mehrere *r*- Verbindungen (nach Kr.).

rh. Honig : E. *bedäwŭ*, Kr. *bădērhŏⁿ*.

Eine Maske : Kr. *ĭrhăkŭ*.

Eine andere Maske : E. *jarene*, einen Fisch darstellend, Kr. *(ĭ djălhēnĭ*, Kiss. *jarehenĕ*.

rk. Ringfest : Kr. *ănărkắn*.

rt. Genipapomatrize : Kr. *bŭlťĭ*.

In den Texten Krause's finden wir *rb* und *rs* im Inlaut : *dĕrbŭn*, port. mattei, *ănărsĭhŏ̃n*, agora *eŭ* quero pentear Você. *rb* auch in *bĕr'bŭnŭk* (Wald), wo jedoch eine Synkope angedeutet ist.

Hierzu auch *lk*, nur in Texten bei Kr. vorkommend.

kūōlŭmălkă, vamo na roça,

lăhădŏnălkă, Wespenhonigsuchen,

ĭwŏlkŏnĕ, sta magro, não tem mel,

hēl̥ĕl̥kĭhŭn (= *rk*), vamo descansar.

8. *tr* in *ĭtrĭ*, Häuptling (Kr.).

9. *wj* in *lūwjĭ*, Kopffederband (Kr.), wobei jedoch das *w* den aus dem *u* entwickelten Halbvocal *u̯* oder das *j* einen aus dem *i* entwickelten Halbvocal *i̯* darstellen kann.

Im Auslaut stehen in der Regel kurze Vocale, welche den Wortaccent tragen ; nicht als eigentlich auslautende Konsonanten sind die *n* (*ṅ*) und *m* aufzufassen, welche wohl nur die Nasalieung des vorhergehenden Vocales andeuten sollen. Von den übrigbleibenden Konsonanten steht im Auslaut nur *k* (und *lk*), nur ein Wort zeigt am Ende ein *l*, Vogelpfeil : Kr. *mālŏ̆l*, ein anderes ein *š*, Krebs : Kr. *kŏdāmắĭš*, beides wahrscheinlich infolge des Abfalles schwach articulierter Vocale.

In der Frauensprache treten, wie wir sehen werden, vielfach *k*- Laute zu den einfachen Vocalen der Männersprache hinzu, aber auch die Männer sprache zeigt *k*- Laute im Auslaut.

Beispiele :

Messer : E. ♀ *māk*, ♂ *mahau*, Kiss. *maú°*.
rülpsen : Kr. ♀ *klădŭdōĭk*, ♂ *l'dŏ̆ĕ*.
Bienenwabe : Kr. Šavajé : *dōmălĭlĭk*.
Wald : Kr. *bĕr'bŭnŭk*.
lügen : Kr. (im Streit) mentira *ălŏ̆ĭdĕhĕk*,
esse mesmo : *sŏ̆ŏ̆ĭdĕhĕk*.
Kürbispfeife : Kr. *wŏlāwŭ̆k*.
Signaltrompete aus Bambus : Kr. *ŭhŭhŭ̆k*.
Eigenname eines Häuptlings : *ĭ̆ĭlk* (Kr.).
Kr. Texte : *hĕlĕ dĕ hŭnălk*, descanso, vamo emborra.

Das *k* am Ende wurde in einem von Kr. notierten Falle bisweilen elidiert : *hōlĭdūl̥ŏ̆(k)*, Milchstrasse.

Dass hier auch Elision von *Vocalen* vorkommt, lehren folgende Beispiele (bei Kr.).

Zeigefinger : ♀ *dābŏ̆d'k''*, ♂ *dābŏ̆dĕ*, für ♀ ist wohl **dābŏ̆dĕkĕ* vorauszusetzen.

Rohbaumwolle : ♀ *ǣ sŏntǣ́k'* dazu
Faden : ♂ *ǟz¹ōtǣkĕ̆.*

Männer- und Frauensprache.

Die Unterschiede zwischen Männer- und Frauensprache hat als erster Ehrenreich festgestellt, und zwar kommen nach seinen wie nach Krauses' Aufnahmen zunächst einige Worte in diesen beiden Dialekten vor, welche voneinander völlig abweichen.

Diese sind jedoch nur in geringer Anzahl vorhanden und müssen auch hier, wo es sich um rein phonetische Dinge handelt, fortbleiben. Die phonetischen Unterschiede sind sehr viel häufiger, was auch bereits Ehrenreich betont. « Die Sprache der Weiber scheint ältere, volltönendere Formen bewahrt zu haben ». Die Tochter nennt der Mann *deē*, die Frau *deō*. Dies von Ehrenreich angeführte Beispiel besagt (nach den Ausführungen oben über den Vocalismus, bes. des *e*) wenig und ist ansich für den von ihm aufgestellten Satz nicht beweiskräftig, namentlich wird es durch die neueren Sprachaufnahmen nicht gestützt.

Die häufigste lautliche Veränderung ist das Auftreten eines *k*- Lautes im Frauendialekt, wo derselbe im Männerdialekt fehlt. Hierfür haben Ehrenreich und Krause viele Beispiele beigebracht. Die Frauensprache, welche durch die erhaltenen *k*- Laute volltönender wird, stellt also, wie Ehrenreich mit Recht geschlossen hat, ein ältere Sprachform dar [1].

Keineswegs etwa eine minderwertige, als welche sie die Herren der Schöpfung zu charakterisieren pflegten, welche die Frauensprache nach Krause *ĭbīnā́lĭ*, d. h. herzlich schlecht nannten.

Die Bewahrung einer altertümlicheren Sprachform bei den Frauen entpricht auch den Verhältnissen, welche man bei vielen anderen Sprachen beobachtet hat : Die Frauen sind es, welche die Sprache in ihrem Bestand zu erhalten suchen. Einen Beweis für die grössere Ursprünglichkeit der Frauensprache ergibt die Tatsache, dass der Versuch, die Worte der Männersprache aus denen der Frauensprache abzuleiten, überall unschwer gelingt, während umgekehrt die Ableitung von Worten der Sprache der Frauen aus derjenigen der Männer mancherlei Schwierigkeiten begegnet.

Dass es sich hier nicht um eine fremde Sprache handeln kann, welche die Frauen sprächen, wie dies etwa auf den Antillen des Fall ist, wo die Männersprache Karaïbisch und die Frauensprache Aruak war, ist von Krause auf S. 344 seines Reisewerkes hervorgehoben und begründet worden.

1. Beiträge, S. 9.

Wir wenden nus nunmehr einer eingehenderen Betrachtung der beiden in Frage kommenden Dialekte zu, indem wir zugleich auf die Veränderungen eingehen, welche einige Worte der Männersprache durch den Ausfall von einem oder mehreren *k*- Lauten erfahren haben.

Zunächst gibt es eine geringe Anzahl von Worten, in denen das *k* in der Frauensprache in gleicher Weise steht. Der Wald heisst z. B. in beiden Dialekten *kŏdīl̥ă* (Kr.).

In *einem* Fallen fand sich auch das umgekehrte Verhältnis, dass *k* im Männerdialekt stehen kann, wo es im Frauendialekt fehlt.

Das Mandiokareibholz heisst im Karajá : Kr. ♂ *kōl̥ānă̆* oder *ōl̥ānă̆*. Bei dem nahe verwandten Dialekt der Šavajé jedoch heisst dassebe ♂ *wōl̥ānăkĭa*, auch *kōl̥ānă̆* wie im Karajá, im Frauendialekt jedoch *kōl̥ānăkĭĕ*, sodass, wie es scheint, hier im Šavajé die altertümlichen Verhältnisse besser bewahrt sind.

a.) *k* im Anlaut beim Frauendialekt erhalten, im Männerdialekt ohne Spur zerstört.

Beispiele :

Knabe : ♀ Kr. *kōdādŭ̆*, *kŏz*^{1}*ādŭ̆*, ♂ *ōdādŭ̆*, *ŏz*^{1}*ādŭ̆*, C. *osado*.

Stirn : ♀ Kr. *kō*^{1}*l̥ŭ̆*, *wa-kă(ĭ)l̥ŭ̆*, ♂ E. *wa-oro*, C. *wa-aro*, Co. *oucouro* (♀ ?), Kr. *ōl̥ŭ̆*, *ōl̥ŏ̆*.

Gesicht : Kr. ♀ *kāšō*^{1}*nĕ̆*, ♂ *āšō*^{1}*nĕ̆*.

Capivarazähne, ♀ Kr. *kŭ(w)ă̆*, Kr. ♂ *hūă̆*, aber auch *kūūă* (E.).

Steinchen im Sande : Kr. ♀ *ūnāukŭlūtŭ̆*, ♂ *ūnaulūtŭ̆*.

Rote Frauenbastbinde : Kr. ♂ *kămbŭ*, *ămblŭŏdĕ̆*, ♀ *ămbū(g)ŏdă̆*.

Praefix *ari* ♂ (E.) im Frauendialekt *kari*, und einige wenige andere.

b.) 1. *k* im Inlaut steht im Frauendialekt, im Männerdialekt spurlos zerstört.

Worte, die mit *lĭōlĕ̆*, klein, zusammenhangen :

Mädchen : Kr. ♂ *wālĭōl̥ĕ̆*, ♀ *wālĭkĭōl̥ĕ̆*.

Sohn : E. ♂ *wariorē*, C. *wadiaurai*, Co. *uarioré*, ♀ E. *warikore*.

Ehemann : E. ♀ *warikorētębę* « mein kleiner Alter ».

Ehefrau : E. ♂ *wariorēθä*.

Bruder : Kr. ♂ *ĭnātjĭlĭōl̥ĕ̆*.

Schwester : Kr. ♂ *nādĭ-lĭōl̥ĕ̆*.

Mutter : E. ♂ *wariorēθehai*.

Klein : Kr. ♂ *(ĭ)lĭōl̥ĕ̆*, Kiss. *riąrĕ̆*^{1}, ♀ E. *rikorĕ*, Kiss. *rikąrĕ̆*^{1}, Kr. *lĭkjĭōl̥ĕ̆*.

Fingernagel : ♀ Kr. *dēšīkŏ̆*, *dēšīkĕ̆*, E. *dešikä*, ♂ Kr. *(wa)-dēšĭŏ̆*, *dešiă̆*, E. *dešiä*, Co. *ouadéchioŭ*.

Oberarm : ♀ E. *wa-añθíka*, Kr. *ŏănšīkŏ̆*, ♂ E. *wa-añθía*, Kr. *ŏănšĭŏ̆*.

Lippenbart : ♀ Kr. *dĭkŏz*^{1}*īrĕ̆*, ♂ *djĭŏ-sīrĕ̆*.

Schulter : ♀ Kr. *ăšikŏt'*, gekürzt *ăšikŏt'*, E. *wa-šikotä*, ♂ E. *wašiotä*, C. *wansioié*, *wansioté*.

Grösserer Knabe : E. ♂ *θikoθiura*, ♀ *θeoθiura*.

pfeifen : ♀ *ikōz'ĭ*, ♂ *jōz'ĭ* (Kr.) mit halbvocalisch gewordenem *ị*.

Halskette aus blauweisslichen Früchten (nach Kissenberth « lacrimae Christi » genannt) ♂ *išiŭļădŭkĕ*, ♀ *išikŭļădŭ*, dazu

Halskette aus Glasperlen : Kr. ♀ *(i)šikūļă*, ♀ *(i)šiŭļă*, E. *išiura*.

Regen : E. ♀ *biku*, Kr. ♂ *bĭŭ*, E. *biu*, C. *biou*, Co. *biou*.

Giftige Mandioka : ♀ Kr. *ăndjĭkŭlă*, ♀ *andjĭŭlă*, E. *andz'iula*, C. *odjououra*;

wenn *i-u-e* zusammenstossen, wird das *u* leicht zum Halbvocal *ụ*. Himmel : ♀ E. *bikuätĕkĕ*, Kr. *bikuĕdĕkĕ*, ♂ E. *biuäteke*, Kr. *bĭ(w)ĕdĕkĕ*.

Kniescheibe, richtiger Kniegelenk : E. ♀ *wa-wakubĕ*, Kr. *(wa) wăkŭbĕ*, ♂ E. *wă-waubĕ*, Kr. *(wă) wăŭbĕ*.

Spindelscheibe aus weissem Stein : Kr. ♀ *mănākŭļă*, ♂ *māŭļĕ*.

Jaguar : E. ♀ *aňθokua*, ♂ E. *aňθauä*, Kr. *ănlŏă*, *andŏă*, C. *avoai*, Co. *anolé*, *aňθokua* wird über **anθoua* zu *aňθauä*, weiter zu **ănθŏă*.

Davon abgeleitet : Katze : ♀ Kr. *ălŏkŏi-ňĭ*, ♂ *gähaulōē-ňĕ*, *ănz'ōē-ňĭ*, Co. *anoloé'ni*, denn das *ň* kann als Nasallaut einfach fortfallen und *θ* bei Ehrenreich wird häufig durch *l* bei Krause wiedergegeben, *ňĭ* ist Derivativsuffix (s. o.).

Während in den letzten Beispielen *au* getrennt ausgesprochen wurden, finden wir auch *au* als richtigen Diphthong in dem Worte für Ente, in der Frauensprache : Kr. *hădăkoļiňĭ*, wo die Compositionsfuge vor dem Suffix *ňĭ* anzusetzen ist. Castelnau's *azoukoulé* stimmt damit überein. In der Männersprache heisst die Ente *hĕdaulĕ* (Kr.), was wir uns aus **hădăŭleⁱ* entstanden zu denken haben.

Backen : Kr. ♀ *wā (ă)kŏ*, ♂ *w(o)ă(h)ŏ*.

Fluss : Kr. ♀ *hărakňĭ*, ♂ C. E. *berŏ*, Kr. *bärŏ* (Contraktion) Co. *bérooco*, was wahrscheinlich Frauendialekt ist.

Ellbogen : Kr. ♀ *dăkōhŏ*, ♂ *tā(ĕ)hŏ*.

Feuer : E. ♂ *hekautŏ*, Kr. *hăkŏti*, ♀ E. *heautŏ*, C. *eaoutou*, Co. *éoti*, Kr. *hăŏtĕ*.

Zuweilen tritt auch hier Contraktion des *ăŏ* zu *ā* ein, so in ♀ *lăkŏlŭdă* (Kr.), Unterarm, auch *dĕkŏlŭtĕ*, ♀ E. *waθekoritŏ*, Kr. *dălŭdă*, *dĕŏlŭtĕ*.

Ebenso kann *ĕŏ* zu *ē* werden.

Ader : ♀ Kr. *wă-dĕkŏlăti*, ♂ *wa-dēlăti*, zuweilen kann *e o* auch erhalten bleiben.

Der 4. Finger heisst nach E. ♀ *wa-θebō rekoθehä*, ♂ *wa-θebŏ iheŏθedō*.

Hoden : ♀ Kr. *z'ĕkŭ*, ♀ *wă-z'ĕŭ*.

6. Kr. ♀ *lēkulóⁿ*, *lēkăḷŏlă*, ♂ *lēŭljóⁿ*, *dēūdóⁿ*, Co. *leiouroma*, was vielleicht zu *lēkăḷŏlă* stimmt.

Stern : ♀ Kr. *dākīnă*, ♂ *dāīnă̆*, Co. *taïnan*, E. C. *takina* (♀ ?).

Auch in dem Aruak- Lehnwort für Mais finden wir ein *k* in der Frauensprache, hier ist es jedoch sicherlich angewachsen, es stellt also eine Art analogische Ausgleichung dar.

♀ E. *mahi*, Kr. *mā̆ĭ*, Co. *maï*, ♂ E. *maki*.

Handgelenkschmuck : Kr. ♀ *wŏkūdēšĭ*, Kiss. ♂ *wo-udĕsi* (die Zwischenstufe darstellend), endlich die Kontraktion : Kr. *wōdēšĭ*,

essen : ♀ E. *rokuši*, Kr. *lăkūšĭ*, wird zu ♂ Kr. *dōšĭ*, E. *rōši*, und zwar über **lăūši*, **rouši*, was besonders durch Castelnaus *loosi* bestätigt wird.

Mittelfinger oder Zeigefinger : ♂ E. *wa-θebō kóθedō*, aus ♀. E. *wa-θebō-kŏkū́θedō*.

2. *Kontraktionen* in der Männersprache, hervorgerufen durch das Aufeinanderstossen zweier gleichartiger oder ähnlicher (*o-u*) Vocale. Die durch das Zusammentreffen ungleichartiger Vocale bedingten Kontraktionen sind bereits oben behandelt worden.

Stossen zwei gleiche oder ähnliche Vocale durch Wegfall eines *k*-Lautes zusammen, so resultiert ihre Länge. Ein langer Vocal entsteht auch duch das Zusammentreffen eines langen mit einem kurzen Vocal (s. o.).

So ergibt :

♀ Mattenwand : Kr. *bŭkŭḷĕ*, ♀ *būḷĕ*.

Rücken : ♀ Kr. *wă-z¹ŏkūnĭ*, ♀ *wă-z¹ōnĭ*.

Mädchen : ♀ E. *yadocoma*, wozu Coudreau *iradocoman* stimmt, wird über **yadooma* zu E. *yadóma*, Kr. *yādóma*, wobei es zweifelhaft bleibt, ob der (ungewöhnliche) Accent auf der Contraktionssilbe ein Aequivalent für die Längung bedeutet.

Hierher gehört auch wohl das Wort für Boot, welches ♀ E. *auokŏ* heisst, ♂ E. mit Nasalierung *auṅŏ*.

Fortfallen von *ku* (oder *kŏ*) im Inlaut (Männersprache), wo es in der Frauensprache steht.

schnarchen : ♀ *dēlō(ĕ)kūtĕkĕ* (Kr.) ♂, *dēlō(ĕ)tĕkĕ*.

7. ♀ Kr. *dēbŏkŏlēkjŭlóⁿ*, ♂ *dēbōlēŭlŏ*.

4. ♀ *ìmàkubikó* (Kr.) ♂ *ìnambiò*, E. *inambio* oder mit Metathesis : *imaṅbio*, Co. *inanoubioa*.

(Gehirn : E. ♀ *irakunĕ*, ♂ *iraọne*.)

Wirbelsäule : E. ♀ *waθaukunĕ*, ♂ *waθaunĕ*.

Handfläche : E. ♀ *wa θebōkubē*, ♂ *waθebō-bē*.

Besonderheiten.

Durch Metathesis hervorgerufen :

Vollcuye, Behälter : Kr. ♀ *ŭlăkŭ*, ♂ **ŭlăŭ* > *ŭāl̆ŭ*,

ausserdem das Wort für Bauch : E. ♂ *wahua*, Kr. *wauwĕ*, C. *waawai*, Co. *ouaouancamé*, was zu ♀ Kr. *waubŭkŭnŭ* zu stimmen scheint.

Auslaut.

k ist der einzige Konsonant, der im Auslaut geduldet wird, *u* in *ku* ist schwach articuliert wie im Japanischen, wo *fuku*, *roku* wie *fuk'*, *rok'*, gesprochen werden; *k* fällt dann in der Männersprache des Karajá auch fort.

Ausfall eines *ku*, Kürzung des *ku* zu einem *k'*, endlich Ausfall dieses letzteren im absoluten Auslaut.

1. Ausfall.

Kniescheibe, richtiger Kniegelenk : ♀ Kr. *wā kōwŏkŭ*, E. *i kohokŭ*, ♂ *wăkōwŏ*, E. *wa-kohŏ*.

Sein Ohrloch : E. ♀ *tohoñtä uoku*, ♂ *tohoñtäua*.

Hierher gehört wohl auch Hängematte (Kleidungsstück) : E. ♀ *riaku*, ♂ *riio*.

2. Kürzung.

Milchstrasse : ♀ *hŏlĭdūl̆ăkŭ*, ♂ *hŏlĭdŭlŏ(k)*, also hier zuweilen völliger Ausfall des *k*- Lautes.

Haus : ♀ E. *hetŏkŭ*, Kr. *hătŏkŭ*, ♂ Kr. *hătŏ*, *hădŏ*, E. *heto*, C. *aëto*, Co. *élto*.

Kehle : E. *beθauakŭ*, ♂ *beθauŏ*.

Der Grabstock heisst nach Kr. ♀ *māŭ-lĕ*, hiermit ist nach demselben das Wort für Messer, ♂ E. *mahau*, Kr. *mā(h)ŭ*, C. *maeu*, *maou*, Co. *maou*, Kiss. *maú°*, zu combinieren, welches im ♀ dialekt E. *māk* lautet, entstanden aus **mākŭ*.

3. Kürzung und absoluter Fortfall :

Rohbaumwolle : ♀ Kr. *æsŏntǽk*, ♂ *ăsôtǽ*, Co. *essondé*.

Mittel- und Zeigefinger : ♀ Kr. *dābŏd'kă*, ♂ *dābŏdĕădŏ*, ♀ *dābŏd'k'*, *dābŏdĕ*, wo ausserdem eine Syncope engetreten ist.

Ausfall mehrerer k- Laute der Frauensprache in der Sprache der Männer :

9 : ♀ Kr. *ĭmăkūbĭkŏ*, C. (♂) *naoubio*,

urinieren : Kr. ♀ *kălĭdikŭn*, ♂ E. *ariθuiñ*, Kiss. *aritú°kre*, ich will u. wobei zwischen *u* und *i* Metathesis eingetreten ist,

defaecieren : ♀ Kr. *kălĭkŭkŭn*, E. *kari-ko-krē*, ♂ E. *ari-ku-iñ* (1. Sg.) *ari-ku-krē*,

endlich rülpsen : ♀ Kr. *klăhĭdōĭk*, ♂ *l'dōĕ*, welches etwa aus **la^{h}ídōé*, ferner **ledōé* entstanden sein mag.

In einigen wenigen Worten finden wir in der Frauensprache ein *k*, in der Männersprache ein *r*.

Knabe oder Mädchen : ♀ Kr. *ŭăkĭlĭ*, ♂ *ŭăḷĭlĭ*.

Junggeselle : E. ♀ *ukereba*, ♂ *ireriba*, *wereriba*, das letztere vielleicht aus **wa-ireriba*.

Brustwarze des Mannes : ♀ *wă-bŭlĕkŏtĭ* (Kr.), ♂ *wā blŭĕrŏtĭ*, mit Metathesis.

Nase : Kr. ♀ *dăăkŭ*, E. ♂ *wa-dearo*.

Ausser diesen vielseitigen Veränderungen, welche der Männerdialekt durch den Ausfall und die Veränderung von *k*- Lauten erfährt, sind noch die folgenden zu registrieren, auf welche Ehrenreich bereits die Aufmerksamkeit gelenkt hat.

1. *dz* und θ ♂ kann in *t* ♀ übergehen. Zuweilen finden wir statt des *t* ein *k*. Diese beiden Laute können miteinander wechseln (s. o.).

Beispiele : Zahn : ♂ E. *wa-idžu*, Kr. *djūŭ*, *wă-tjŭ*, C. *adjou*, Co. *ouadiou*, ♀ E. *tŭŭ*, Kr. *djūŭ*, *tjūŭ*, Kiss. *jōŭ°*.

Ehemann : ♂ E. *dzoitehä*, ♀ *koitehä*.

Oberlippe : ♂ Kr. *wā-ĭtjŏsĭlĭ*, ♀ *dĭkŏz^{1}īrĭ*.

Podex : ♂ Kr. *īhĭdjĭ*, ♀ E. *ihati*,

gehen : ♂ Kr. *dj-ói-(ĭ)tă*.

f. *ĭkōĭra*.

2. *h* im Männerdialekt erscheint als *h* im Frauendialekt, indessen nur in einem einzigen Beispiel bei Ehrenreich : mein Grossvater heisst

♂ *waθabē*, ♀ *waθahē* (*w* und *h*?).

3. Im Männerdialekt wird die Aspirata θ des Frauendialektes zur einfachen Spirans *h*, was ja auch leicht vertändlich ist.

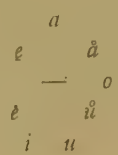
Nachfragen, suchen : E. ♂ *aṅhebeθä iaṅrē*, ♀ *aθoṅbohä*.

Nacken : E. ♂ *wa-θautĕ*, ♀ *ihaute*.

Die unter 2 und 3 angeführten Beispiele sind jedoch, wie es scheint, von keiner allgemeineren Bedeutung, hier muss, ebenso wie auch für manches andere erst noch weiteres Material abgewartet werden.

ANHANG

Die Vocale des Karajá :



a

ę *å*

— *o*

ė *ů*

i *u*

Die Konsonanten :

	Explosivae				Fricativae		Nasale	Semivocales
	Stimmlose		Stimmhafte					
	Tenuis	Lenis affricata	Media	Media affricata	Stimmlose fortis	Stimmhafte lenis		
Velares	*k*							
Palatales		*tj*		*dj*		(*j*)		*y*(*i*)
Cerebrales						*l*		
Alveolares	*t*		*d*				*n*	
Alveolares mit Rauschlaut					*š*	(*ž*)		
Dentales					*ṯ*	*ḏ*		
Bilabiales			*b*				*m*	*w*

Hauchlaut *h*.

In dieser nach Meinhof aufgestellten Tabelle der Konsonanten finden sich meist andere Bezeichnungen als die oben gebrauchten. So für Gutturale Velare, für Dentale Alveolare und Dentale, für Labiale Bilabiale, u. s. w., ausserdem wird der Lautbestand durch die hier erfolgte Einteilung in Explosivae, Fricativae, Nasales und Semivocales und ihre Unterabteilungen schärfer charakterisiert, sodass man bei genauerer phonetischer Beobachtung und Beschreibung auf das Meinhofsche Schema wird zurückgehen müssen, während zur ungefähren Charakterisierung der Laute die traditionellen Bezeichnungen genügten.

LINGUISTIQUE BOLIVIENNE.

LA LANGUE MOBIMA,

PAR G. DE CRÉQUI-MONTFORT ET P. RIVET.

« Au temps de la conquête de la province de Moxos, écrit d'Orbigny, les Movimas habitaient les plaines de l'ouest du Mamoré, sur les rives du Rio Yacuma, à peu près par le 14e degré de latitude sud, et par les 68e et 69e degrés de longitude ouest de Paris. Ils étaient divisés en nombreux villages sur les bords des rivières, ayant pour voisins, au sud et au sud-ouest, les Moxos ; à l'est, les Canichanas, et au nord les Cayuvavas. Ils étaient séparés de ces nations soit par des plaines inondées, soit par des forêts.

« Les Movimas ont tous été réunis par les Jésuites à la mission de Santa-Ana, située près du confluent du Rio Yacuma et du Rio Rapulo, l'un des affluens du Mamoré, et il n'en reste aucun sauvage. D'après le recensement, leur nombre, en 1830, était de 1238 individus[1]. »

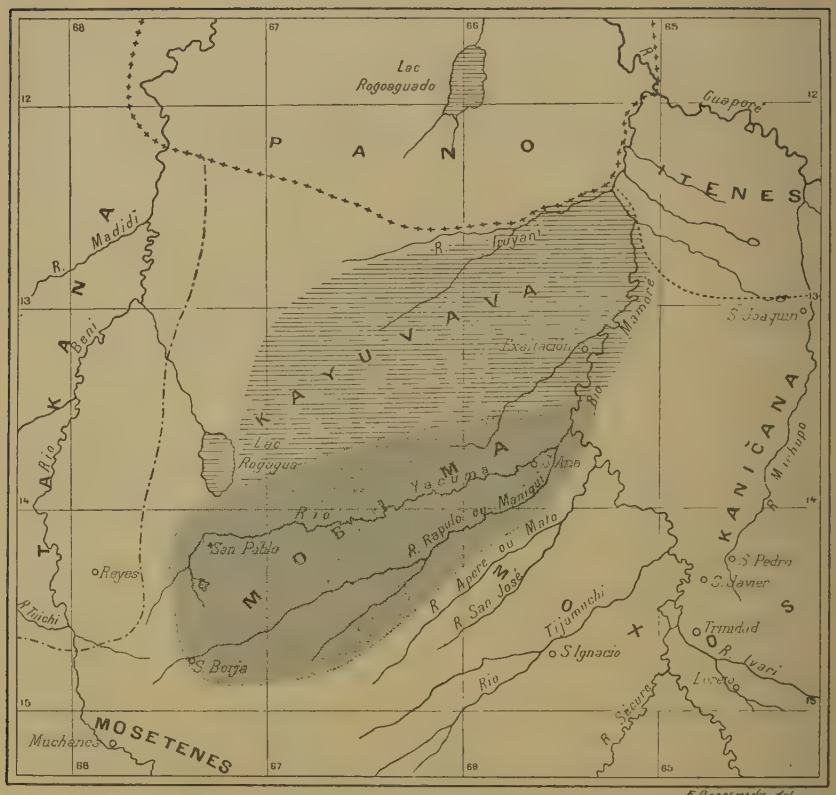
En 1767, le nombre des Mobima réunis à Santa Ana était de 2000 ; en plus, 1200 individus, amenés de la mission de San Pablo[2], se trouvaient à San Borja, mélangés à des Indiens Majienas, Ticomeris, Pacabaris[3], Cabinis[4] et Tibois ; un nombre égal de Mobima était réuni à Santos

1. D'ORBIGNY (Alcide). *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, 1re partie, Paris, 1839 : *L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, p. 303.

2. Cette mission disparue se trouvait sur le haut Yacuma [*Mapa de las Missiones de la Compañia de Jesus en el Territorio de Moxos i Chiquitos, en la Gubernacion i Comandancia General de Santa Cruz de la Sierra, Marcando en el, el Terreno de S. M. C. que ocupan los Portugueses, segun las mas Exactas noticias, adquiridas por los Oficiales que han servido en la Expedicion de Moxos* (*Alegato de parte del Gobierno de Bolivia en el juicio arbitral de fronteras con la República del Perú*. Buenos Aires, 1906, p. 98)].

3. Sans doute les Pakaguara, tribu pano.

4. Sans doute les Kavina, tribu takana.



Carte indiquant l'emplacement des Mobima.

Reyes conjointement avec des Sapibocona [1], des Chiribi [2], des Chumana [3] et des Tibois [4].

A ces renseignements, Cardús [5] n'ajoute aucun détail intéressant. Il signale seulement que quelques familles Mobima, fugitives de Santa Ana,

1. Tribu takana.
2. Sans doute les Čiriba ou Čirigua, tribu probablement takana.
3. Sans doute les Čimanes, tribu mosetene.
4. Hervás (Lorenzo). *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos.* T. I : *Lenguas y naciones americanas.* Madrid. 1800, p. 219-230 ; *Descripción de las misiones del Alto-Perú*, 1771, in-8°.
5. Cardús (R. P. Fr. José). *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia.* Barcelone, 1886, p. 290.

étaient allées s'installer à 15 ou 20 lieues au sud-sud-ouest de cette mission sur le Rio Mato [1], de l'autre côté du Rio Tapado [2].

De tous ces renseignements, on peut conclure que le domaine Mobima comprenait primitivement les bassins du Rio Yacuma et de son affluent méridional, le Rapulo. Nous avons indiqué dans un travail antérieur que, sur ce dernier fleuve, se trouvait une petite enclave, formée par les Mures et les Ocorònos [3], appartenant vraisemblablement à la famille Čapakura.

*
* *

La langue mobima n'est connue jusqu'ici que par de maigres documents, dont voici la liste :

Hervás (Lorenzo). *Idea dell' Universo.* T. XX, Cesena, 1787 : *Vocabolario poligloto*, p. 163 et suiv. [Vocabulaire de 57 mots] ; T. XXI, Cesena, 1787 : *Saggio pratico delle lingue con prolegomeni ed una raccolta di orazioni dominicali in più di trecento lingue e dialetti*, p. 91-92 [*Pater noster*] [4].

d'Orbigny, *op. cit.*, p. 80 [Vocabulaire de 23 mots] [5].

Heath (Edwin R.). *Dialects of Bolivian Indians. A philological contribution from material gathered during three years residence in the department of Beni, in Bolivia* (*Kansas city Review of science, and industry ; a monthly record of progress in science, mechanic arts and literature*, vol. VI, n° 12, avril 1883, p. 679-687), p. 683-687 (Vocabulaire de 159 mots) [6].

Cardús, *op. cit.*, p. 316 [Liste de 48 mots et phrases].

1. Le rio Mato n'est autre, semble-t-il, que le rio Apere des cartes modernes *Mapa de las Missiones de la Compañia de Jesus*, etc. *op. cit.*).

2. Sans doute erreur d'impression pour Rapulo.

3. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. — La famille linguistique Čapakura.* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. X, 1913, p. 119-171), p. 122-123.

4. Le texte et une partie du vocabulaire d'Hervás sont reproduits in : Adelung (Johann Christoph) et Vater (Johann Severin). *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in beynahe fünfhundert Sprachen und Mundarten.* Dritter Theil. Zweyte Abtheilung. Berlin, 1813, p. 571-576. Le vocabulaire publié par Balbi est également extrait de celui d'Hervás. Balbi (Adrien). *Atlas ethnographique du globe, ou classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues.* Paris, 1826. Table XLI, n° 464).

5. Le petit vocabulaire de 8 mots publié par Orton est un extrait de celui de d'Orbigny (Orton (James). *The Andes and the Amazons or across the continent of South America*, 3me édition, New York, 1875, p. 473).

6. Le vocabulaire de 16 mots publié par Brinton est extrait des trois vocabulaires précédents (Brinton (Daniel G.). *The American Race : a linguistic Classification and ethnographic Description of the native Tribes of North and South America.* New York, 1891, p. 360).

A tous ces documents, nous ajoutons le vocabulaire, resté inédit, recueilli par d'Orbigny, dont nous avons pris copie à la Bibliothèque nationale de Paris.

*
* *

Si insuffisants que soient les éléments dont nous avons disposé, ils nous ont permis toutefois de mettre en lumière quelques-unes des particularités du Mobima.

Nombre et Genre. — Rien ne nous met à même de déterminer comment les Mobima distinguent le masculin du féminin et le singulier du pluriel.

Un seul exemple nous permet de croire que le procédé usuel des langues boliviennes pour indiquer le sexe est aussi usité en Mobima. De *itsiye*, garçon, on fait, en effet, avec la préfixation de *kueha*, femme, le mot *kuea-itsiye*, fille.

Signalons enfin que les deux mots « coq » et « poule » sont formés d'une partie commune *-bare*, suffixée respectivement à *mata-* et à *toro-* :

toro-bare, coq,
mata-bare, poule.

Article. — Le Mobima présente la particularité, très curieuse pour une langue sud-américaine, de posséder une particule qui paraît jouer le rôle assez vague d'article, de pronom indéfini et parfois de pronom personnel. Dans les quelques phrases où nous l'avons notée, elle se présente sous deux formes voisines, la forme *koôss*, *koos*, qui semble réservée aux animaux et aux objets inanimés, la forme *kus* (et peut-être *us* [1]), qui paraît s'appliquer aux personnes :

Ex. :

inxla kuei-tikoi-na koôss rulrul no-koos xulxpa.
j' ai-tué un jaguar avec-la flèche.

pahuana koôss ihuanihuansin [2].
je-comprends l' idiome.

yeina koos kačirra.
je-veux un couteau.

1. Nous n'avons que l'exemple suivant de la forme *us* :

inxla kuei-yeina us Dios.
j' ai-aimé le Dieu.

2. Cardús traduit cette phrase : « je comprends ton idiome », mais il y a là une erreur évidente ; « ton idiome » est traduit en effet par le même auteur *ass-ihuanihuansin.*

yeina koôss vilau.
je-veux du poisson.

Dios kooss kuei-xisana.
Dieu le créa.

akus enna kus Dios?
où est le Dieu ?

inxla xoi-ċel naas beknra nu-kus Dios.
j' irai au ciel avec-le Dieu.

kuroó kus Dios?
existe-t-il un Dieu?

La même particule *koôss, kooss*, associée à *exlexla*, prend le sens de qui? quel? quoi?

Ex. :

exlexla-kooss kuei-xisana?
qui créa ?

exlexla-koôss exlam?
quel nom?

exlexla-koôss salnam?
que cherches-tu?

exlexla-koôss yeinam?
que veux-tu?

Peut-être la retrouvons-nous encore dans l'adverbe de lieu *a-kus, a-oss*, qui signifie « où » :

a-oss xoinan? où vas-tu[1] ?
a-kus enna kus Dios? où est Dieu ?

Pronoms personnels. — Voici la liste complète des pronoms personnels d'après nos divers informateurs :

je, *inkla* (2-3)
inxla (4)

nous, *itli* (3)
ikli (2)
ihixli (4)
isti (1)

tu, *ulkua* (3)
ulkuaha (2)
ulkuam (4)
ilkoah (1)

vous, *ibi* (3)
ibbi (4)

1. *a-oss* est aussi employé par Cardús avec le sens de « que? » :
a-oss xankuan? que dis-tu?

il, *ikolo* (2)	ils, *iko* (2)
ekuré (4)	*isroó* (4)
usko (3)	*isko* (3).

Dans la conjugaison, ces pronoms sont parfois exprimés sous la forme pleine :

inxla kuei-tikoina.
j' ai-tué

inxla xoi-čel.
j' irai.

ilkoah koahkuan-kaya !
toi donne !

Parfois, ils se présentent sous une forme raccourcie et même ne sont pas exprimés :

hin xoi-čel.
j' irai.

yeina koos kačirra.
je-veux un couteau.

Devant les adjectifs, c'est la forme raccourcie qui est employée ; et dans ce cas, c'est *in-* qui exprime la relation de la première personne et *is-* la relation de la seconde [1] :

in-iayu, je me porte bien (litt. : moi-bien)
is-iayu, *is-yayu*, comment te portes-tu ? (litt. : toi-bien ?)

Deux adjectifs de notre vocabulaire nous offrent probablement deux autres exemples de ce préfixe pronominal *is-* :

is-ruekabaitsu, triste (litt. : toi-triste),
iš-bahuara, payé (*bahuaran*, payer) (litt. : toi-payé).

Adjectifs possessifs. — La relation possessive est indiquée en Mobima, comme dans un grand nombre de langues sud-américaines, par préfixation.

L'adjectif possessif de la première personne se trouve dans notre vocabulaire sous deux formes distinctes qui correspondent nettement au sexe de l'être auquel il est appliqué :

1. Notre court texte mobima nous fournit probablement un exemple de ce pronom personnel dans la phrase :

Dissana aiban-kaya nis yanlo-mah dissana eya is nis benrra-mah.
Que tu-sois-obéi par ceux-d'en-bas que comme toi par ceux-d'en-haut.

mon mari, *uko-álhua* ; mon épouse, *ine-álhua* ;
mon fils, *uko-máčni* ; ma fille, *iña-máčni* ;
mon père, *uko-páa* ; ma mère, *ines-máa* [1].

Dans une phrase de Cardús, le préfixe *uko-* devient *ulx-* :

kabini ulx-paá laháxémes.
est-mort mon-père hier.

Le préfixe possessif de la deuxième personne est certainement *ass-*, *as-* :

kahi-pahuana-hua ass-ihuanihuansin.
je-ne-comprends-pas ton-idiome.

as-reinon.
ton-royaume.

as-eslan.
ton-nom.

Pronoms et adjectifs démonstratifs. — Notre vocabulaire ne nous fournit que les pronoms ou adjectifs démonstratifs suivants :

ce, cette, *eaira*,
celui-là, *kuldrex*,
ceux-ci, celles-ci, *ehi*.

Préfixes. — En dehors des préfixes possessifs déjà étudiés, notre vocabulaire permet de deviner l'existence en Mobima d'un certain nombre d'autres préfixes, que nous ne pouvons qu'énumérer, les éléments dont nous disposons ne nous permettant pas d'en déterminer le sens.

Le plus fréquent de ces préfixes est le préfixe *d-* :

d-imppan, *d-impa*, doigt } [*inpan*, doigt (2)] *d-inóxan*, *d-inoh*, jambe.
d-impo, *d-inpóxan*, orteil } *d-ekues*, lente (de pou).
d-ičie, garçon [*itsiye* (2)], *d-inxla*, menton,
d-róya, maison [*roya* (2)], *d-inmo*, ombilic,
d-udukan, dos, *d-imas*, paille,
d-olala, épaule, *d-uručopan*, poignet,

1. Par suite, les mots suivants de notre vocabulaire, qui ne sont pas traduits sous la forme possessive, signifient en réalité :

ine-nonoho, ma grand'mère,
inil-maxni, ma fille,
inè-ana, ma sœur,
ixnel-ma, ma mère,
ine-yanikahe, ma nièce.

d-ibo, gosier,
d-idinkua, graine, étoile,
d-amhi, pou de tête,
d-elba, punaise.

Presque aussi fréquent est le préfixe *lo-* :

lo-bában, corps,
lo-andinram, cils,
lo-tovakui, cheville,
lo-rankua, feuille,
lo-kua, nourriture,
lo-toto, oreille,
lo-toba, vase de terre,
ló-los, village [1].

Suffixes. — L'examen de notre vocabulaire permet de soupçonner l'existence de nombreux suffixes en Mobima. Malheureusement, il ne nous a pas été possible d'en déterminer le sens.

Les deux plus fréquents sont précisément ceux dont sont affectés les pronoms possessifs de la 1re et de la 2me personne *-xla* et *-kua* (*in-xla*, je ; *ul-kua*, tu), en sorte qu'on peut se demander si le Mobima ne posséderait pas deux procédés pour indiquer les relations possessives, l'un par préfixation que nous avons déjà signalé, l'autre par suffixation. Le suffixe *-kua* ne présente pas de variantes, mais le suffixe *-xla* se rencontre sous les formes *-xla*, *-sla*, *-slam*, *-xlam*, *-član*, *-xram*, *-ram*, *-ran*. Ces deux suffixes peuvent être appliqués au même radical : c'est ainsi que notre vocabulaire nous donne pour « langue » soit *rul-kua*, soit *ru-član* ou *ru-xlam*.

Voici les principaux exemples de ces deux suffixes, que nous avons relevés dans nos listes.

Suffixe *-xla* :

din-xla, menton ;
sina-xla, manioc ;
bexla-xla, poitrine ;
berá-ran, poitrine ;
tu-xla, bec ;
söi-član, dent ;
zoi-sla, dent ;
soi-slam, dent ;
kintoxla-xlam, molaires ;
ru-član, langue ;
ru-xlam, langue ;
ba-xram, sourcils ;
lo-andin-ram, cils.

Suffixe *-kua* :

risa-kua, *risa-kuá-kua*, cheveux, poil ;
bebes-kua, côtes ;
bubun-kua, argile ;
bobis-kua, paille de maïs ;
lala-kua, palometa ;
nonto-kua, couguar ;
nul-kua, rat ;
in-kua, rio Mamoré ;
bakua-kua, tête ;
mumún-kua, plume ;

1. Nous retrouvons ce préfixe dans l'adjectif *lo-kobi*, joli, alternant avec le précédent dans *dó-koi*, bon.

tsobén-kua, écorce ;
dirin-kua, *didin-kua*, étoile ;
loran-kua, feuille ;
morin-kua, fleur ;
itila-kua, homme ;
šilas-kua, intestins ;
rul-kua, langue ;
ala-kua, frère ;
didin-kua, graine ;
baba-kua, fruit ;
moás-kua, herbe, prairie ;
xor-kua, *xolš-kua*, œuf ;
lo-kua, nourriture ;
popoi-kua, animal.

D'autres suffixes ne nous sont attestés que par quelques exemples, mais qui semblent concluants.

Tel est le suffixe *-xan*. Nous avons, en effet, dans notre vocabulaire, pour « jambe » *dinoh* et *dinó-xan*, pour « orteil » *dimpo* et *dinpó-xan*.

Le suffixe *-pa*, *-pan*, *-xpan* semble entrer dans la composition des mots se rapportant au membre supérieur :

čo-pa, *čo-pan*, *so-xpan*, main ;
duručo-pan, poignet ;
čorín-pan, *sulin-pa*, ongle ;
in-pan, *dim-pa*, *dimp-pan*, doigt, pouce ;
axela-pa, veine ;
tabankodim-pan, articulation.

Signalons encore le suffixe *-ndi*, *-endi*, *-huandi*, qui apparaît nettement dans les deux cas suivants :

flèche, *xulxpa* ou *iulpa-endi*, *xurpa-huandi* ;
pierre, *šampá* ; montagne, *šampa-ndi*.

Enfin, nous donnons au suffixe *-mah*, qui nous est attesté par deux exemples de notre texte, le sens de « les gens de, ceux de », et nous sommes tentés de le retrouver dans le nom même de la tribu dont nous nous occupons, nom que les anciens missionnaires écrivaient souvent *Mobi-mah* :

dissana aiban-kayan nis yanlo-mah dissana eya is nis
que tu-sois-obéi parmi ceux-d'en-bas que comme toi parmi
benrra-mah.
ceux-du-ciel.

Adjectifs. — Suivant d'Orbigny [1], les adjectifs sont invariables. Nous avons déjà dit qu'ils peuvent être affectés de préfixes représentant les pronoms personnels raccourcis.

1. D'Orbigny, *op. cit.*, p. 303.

Il semble qu'on retrouve également parmi eux un certain nombre de suffixes :

Suffixe *-kua*, *-ka* :	Suffixe *-ni* :	Suffixe *-he*, *-xe*, *-hi*, *-i* :
lā-kua, ivre,	*veó-ni*, chaud,	*romomo-he*, malade,
ovenihuan-kua, jeune,	*tarax-ni*, sain,	*ru-xe*, laid,
ovenion-ka, jeune,	*tsiva-ni*, sale,	*loko-hi*, joli,
xiló-ka, froid,	*lonra-ni*, pourri,	*mere-xe*, *mèrè-hè*, grand,
sutu-ka, méchant [1].	*tú-ni*, noir.	*dóko-i*, bon.

Conjugaison. — Nous avons déjà dit que le pronom personnel peut être exprimé ou sous-entendu.

Le futur semble se former par suffixation au radical de *-čel* :

Ex. : aller, *xai-i*,
j'irai, *hin-xoi-čel*.

Le passé défini se forme par préfixation de *kuei* :

inxla *kuei-tikoina*,
j' ai-tué.

Dios *kooss* *kuei-xisana*.
Dieu le créa.

inxla *kuei-yeina* *us* *Dios*.
j' ai-aimé le Dieu.

Dans notre texte religieux, le suffixe *-kaya* semble servir à former des impératifs précatifs ; toutefois, il subsiste encore bien des obscurités sur le sens réel de cette particule :

koah-kuan-kaya !
donne !

L'impératif ordinaire, d'après les exemples de notre vocabulaire, ne semble pas régi par une règle uniforme :

va ! *xai-hi !*
appelle ! *aimultikire !*
apporte ! *xo-ixle-ti !*
assieds-toi ! *as-ki !*
couche-toi ! *debe-ki !*
donne-moi ! *ka-ixle-kal !*
lève-toi ! *en-ki !*
marche ! *iloni-ki !* (*itóni*, marcher)
prends ! *xala !*
regarde ! *vel-ti !*
viens ! *yala !*

1. Il faut sans doute ajouter à cette liste *laloilitsa-kua*, soif, qui doit signifier « assoiffé ».

On doit cependant noter que le suffixe *-ki* ou *-hi* semble spécial aux verbes de mouvement [1].

Négation. — La négation se fait en Mobima par préfixation de *kahi-*, *kai-*, qui n'est autre que l'adverbe de négation « non », et suffixation de *-hua* :

Ex. :

je vais (j'irai), *xoi-čel* ;	je ne vais pas, *kahi-xoi-hua* ;
je comprends, *pahuana* ;	je ne comprends pas, *kahi-pahuana-hua* ;
je veux, *xirampana* ;	je ne veux pas, *kai-xirampana-hua*.

Dans notre texte, le suffixe est absent dans la phrase :

kail' nanrran-kaya isti.
ne-pas (abandonne?) nous.

Nous pensons enfin retrouver une forme négative analogue à celles que nous venons de signaler dans l'adjectif :

kai-sihuai-van, sot (litt. : qui ne sait pas?)

Interrogation. — D'après quelques exemples, les phrases interrogatives seraient marquées par la suffixation au verbe de *-an*, *-am* :

a-oss xanku-an, que dis-tu?
a-oss xoin-an, où vas-tu?
exlexla-koôss yein-am, que veux-tu?
exlexla-koôss saln-am, que cherches-tu?

Prépositions. — *Naas*, *nas*, *nis*, est certainement une préposition et un adverbe de lieu :

hin-xoi-čel naas tahuani.
j'irai là demain.

inxla xoi-čel naas beknra.
j' irai au ciel.

xai-hi naas as-nan.
va à ta-maison.

Dios kuroo naas beknra.
Dieu est au ciel.

1. De même que l'existence des suffixes *-ki* et *-čel* nous est attestée par les formes doubles : *itóni*, marcher, *iloni-ki*, marche ! ; *télo*, *telo-ki*, danser ; *xosi-čel*, *iosi-ki*, rire, de même, on peut soupçonner l'existence d'un suffixe *-pa*, qui nous est fourni par la double forme : *tixasi*, *tixasi-pa*, mentir.

diaskuri nas benrra.
toi-qui-es au ciel.

dissana aiban-kayan nis yanlo-mah dissana eya is nis
que tu-sois-obéi parmi ceux-d'en-bas que comme toi parmi

benrra-mah.
ceux-du-ciel.

Le préfixe *nu-*, *no-* signifie « avec », que cette préposition ait le sens instrumental, ou qu'elle exprime l'idée d'accompagnement :

no-koos xulxpa.
avec-la flèche.

nu-kus Dios.
avec-le Dieu.

Conjonction. — Le mot *zee*, *čees* paraît jouer en Mobima le rôle de notre conjonction « et ».

exlexla-kooss kuei-xisana ass-beknra zee as-xlakamba?
qui créa ton-ciel et ta-terre ?

xai-hi naas as-nan čees porraka-salmon.
va à ta-maison et reviens-vite.

Composition. — Les mots composés sont très rares dans notre vocabulaire. Il semble toutefois que le Mobima opère par simple juxtaposition :

fille, *kuea-itsiye* (litt. : femme-garçon) ;
île, *čammo-paičlen* (litt. : forêt-monticule).

*
* *

Tous nos efforts pour rattacher le Mobima à une autre langue américaine sont restés infructueux. Nous n'avons pu relever que les quelques concordances lexicographiques qui suivent. Aussi, conservons-nous provisoirement au groupe Mobima son caractère indépendant :

	Mobima.	Autres dialectes sud-américains[1].
ananas	*payuče*	*ni-mayoče* (K)
assieds-toi !	*aski*	*assku* (K)

1. K = *Kaničana* ; C = *Kayubaba* ; Ar = *Arasa* ; I = *Itonama* ; M = *Maropa* ; U = *Uro*.

aujourd'hui	*nokóa*	*ñoxo, iñohò* (C)
bon	*dókoi*	*dakukuy* (Ar)
cheveux	*ri-sakua*	*žakuá* (I)
chien	*pako*	*paku, páku* (M) *paku, pako, pakus* (U) *pahu* (I) *ni-pao, ni-pahu* (K)
cigale	*iriya*	*iririya* (I)
coude	*baruta*	*daroto* (C)
courlan	*kolahu*	*korahuą* (C)
danser	*teloki*	*tuluke* (I)
fournier (oiseau)	*tititi*	*tütü* (C)
fille	*ina-máčni* = ma fille	*mači* (U)
héron roux	*oko*	*soko* (C)
jambe	*risa*	*lise* (U)
lézard	*poros*	*iboro* (C)
maïs vert	*doči-taha*	*nim-tuče* (K)
oreille	*lo-toto*	*moš-todo* (I)
palmier cusi	*huaxle*	*uásle* = palmier, *huale* = palmier cusi et chonta (I) *ni-huaxle* = palmier royal (K)
perroquet amazone	*ábaro*	*ibaro, báro* (C)
plante du pied	*enxla-bas-xuanra*	*paš-nunu* (I)
pleurer	*xihi*	*čixín, čixen* (U)
sein	*tsáxan, čaxa*	*eu-tsatsa* = ventre (K)
tortue	*sóno, šono*	*ni-čnunu* (K)
tortue de terre	*huanalu*	*huanalü* (I)
viande	*huaka-toda*	*ni-huáka* (K)

I. Vocabulaire Mobima [1].

abeille	*šuidi* (2) [cf. cire]
accoucher	*tamitii* (2)
aile	*tohaiáhua* (3)
aimer	*yena* (3) [cf. vouloir]
j'aime Dieu	*inxla kuei yeina us Dios* [2] (4)

1. Nous désignons par 1 les mots extraits d'Hervás, par 2 ceux du manuscrit de d'Orbigny, par 3 ceux de Heath, par 4 ceux de Cardús.

2. Traduction exacte : j'ai aimé Dieu.

aller	*xaii* (3)
je vais	*xoičel* (4)
je ne vais pas	*kahi xoihua* (4)
je suis allé [ce matin]	*hin xoičel* [*naas imayo*] (4) [cf. demain]
j'irai [demain]	*hin xoičel* [*naas tahuani*] (4)
j'irai [au ciel avec Dieu]	*inxla xoičel* [*naas beknra nukus Dios*] (4)
va [à ta maison et reviens vite] !	*xaihi* [*naas asnan čees porraka salmon*] (4)
allons !	*xoil'a* (2)
allez, marchez !	*xaihi* (4)
où vas-tu ?	*a-oss xoinan* (4)
s'en aller :	
allons-nous en d'ici	*giakuel xahina ené* (4)
âme	*baurrababa* (1)
ami	*aldra* (3)
ananas	*payuče* (2)
animal	*popoikua* (1)
année	*tino-načetomina* (1) [cf. soleil]
appeler :	
appelle !	*aimultikire* (2)
s'appeler :	
comment t'appelles-tu ?	*exlexla koôss exlam* (4) [cf. nom]
apporter :	
apporte !	*xoixleti* (2)
araignée	*kulema* (2)
arc	*tanilo* (2-3)
argile	*bubunkua* (2)
articulation	*tabanko-dimpan* (2) [cf. doigt]
s'asseoir	*aski* (3)
assieds-toi !	*aski* (4)
aujourd'hui	*nokóa* (3) *ahako* (2)
avant-bras	*baxkuanita* (2)
avec :	
[j'ai tué un jaguar] avec [la flèche]	[*inxla kuei tikoina koôss rulrul*] *no-*[*koos xulxpa*] (4)
[j'irai au ciel] avec [Dieu]	[*inxla xoičel naas beknra*] *nu-*[*kus Dios*] (4)
aveugle	*lolsola* (2)
avoir :	
il y a	*airu* (2) *kirroo* (4) *kuroó* (4) [cf. être]
il n'y a pas	*kahi* (2-4) [cf. non]
y a-t-il [un Dieu] ?	*kuroó* [*kus Dios*] (4)

bambou	*sabudi* (2)
banane	*pere* (2)
barbe	*čuska-tinkaklan* (3) *ohuska-dinxla* (2) [cf. menton]
en bas	*nas-yanlo* (1)
beaucoup	*kaura* (3) *kaula* (2)
beau-frère	*kuentu* (2)
bec d'oiseau	*tuxla* (2)
blanc	*távu* (3) *tavo* (2) *taboh* (1)
blatte	*modon* (2)
bleu	*srubo* (3) *subu* (2)
boire	*yalóe* (3)
bois (wood)	*koóbos* (3)
bois à brûler	*koó* (3) *koho* (2)
bon	*dókoi* (3)
bouche	*kuána* (3) *kuaana* (2) *kuani* (1)
bousier (*copris*)	*tonoko* (2)
bras	*bósan* (3) *bočan* (2) *tobo* (1)
cabiai	*miyo* (2)
calebasse en arbre	*šapammǫ* (2)
canne à sucre	*sarahi* (2)
canot	*xúbe* (3) *xuve* (2)
ce, cette	*eaíra* (3)
celui-là	*kuldréx* (3)
cerf ♂	*douxez* (3)
cerf ♀	*yeba* (3)
cerf guazu ti	*hieiba* (2)
cerf guazu pucu	*dauxes* (2)
cerf guazu bira	*sarai* (2)
cervelle	*tavalo* (2)
ceux-ci, celles-ci	*ehi* (2)
chanter	*leuleu* (3) *lehualoki* (2)
chat	*mitsi* (2)
chat ocelot	*pako-nana* (2) [cf. moufette, chien]
chat heïra	*hualuta* (2)
chaud	*veóni* (3)
chauve-souris	*huorè* (2)
chemin	*toba* (1)
chemise d'écorce	*botsomo* (2)
chenille	*rumbi* (2)
chercher :	
[que] cherches-tu?	[*exlexla koôss*] *salnam* (4)

cheveux	*risakuåkua* (3) *risakua* (2) [cf. poil]
cheville du pied	*lotovakui* (2)
chicha	*pošo* (2) *poozo* (4)
chien	*pako* (2-3)
ciel	*benra* (1-2) *vendra* (3)
[Dieu est au] ciel	[*Dios kuroo naas*] *beknra* (4)
[qui créa] le ciel [et la terre]?	[*exlexla kooss kuei xisana*] *ass-beknra* [*zee as-xlakamba*] (4)
[j'irai au] ciel [avec Dieu]	[*inxla xoičel naas*] *beknra* [*nukus Dios*] (4)
cigale	*iriya* (2)
cils	*loandinram* (2)
cire	*šuindi* (2) [cf. abeille]
citrouille	*huaris* (2) [cf. courge]
clair	*geleuranas* (1)
coati roux	*hitsisima* (2)
cobaye	*bátus* (3) *batuš* (2)
cœur	*xasla-huandra* (3) *akla-vanra* (2) *xasla-banra* (1)
comprendre :	
je comprends [ton idiome]	*pahuana* [*koôss ihuanihuansin*] (4)
je ne comprends pas [ton idiome]	*kahi pahuanahua* [*ass ihuanihuansin*] (4)
cornes de cerf	*čankuo* (2)
corps	*lobában* (3) *enene* (1)
côtes (os)	*bebeskua* (2)
coton blanc	*budi-mori* (2)
coton mollado	*šloi-mori* (2)
cou	*huóroka* (3) *huruka* (2)
se coucher :	
couche-toi !	*deheki* (2)
coude	*baruta* (2)
couguar	*nontokua* (2)
courant des rivières	*šavo* (2)
courge	*varïs* (3) [cf. citrouille]
courir	*xái* (3) *al'i* (2) [cf. aller]
court	*mïtsitu* (2)
couteau	*kačiru* (3)
[je veux un] couteau	[*yeina koos*] *kačirra* (4)
crabe d'eau douce	*daka* (2)
crapaud	*kuarante* (2)
créer :	
[qui] créa [le ciel et la terre]?	[*exlexla kooss*] *kuei xisana* [*ass-beknra zee as-xlakamba*] (4)

[Dieu le] créa	[*Dios koôss*] *kuei xisana* (4)
crier	*kamámme* (3) [cf. pleurer]
crocodile	*yunali* (2)
cuisse	*dinoxan* (2) [cf. jambe]
danser	*télo* (3) *teloki* (2)
dauphin d'eau douce	*paxi* (2)
debout :	
être debout	*enki* (3) [cf. se lever]
demain	*imáyo* (3) [cf. matin] *tahuani* (2)
[j'irai] demain	[*hin xoičel naas*] *tahuani* (4)
dents •	*sõičlan* (3) *zoisla* (1)
dents incisives	*soislam* (2)
dents molaires	*kinto-xlaxlam* (2) [cf. joue]
diable	*kainibabakilmo* (2)
didelphe	*pušara* (2)
dieu	*bolau* (1)
dire :	
que dis-tu ?	*a-oss xankuan* (4)
doigt	*dimppan* (3) *inpan* (2) *dimpa* (1)
donner	*kuilèti* (3) *kakuakuaxna* (2)
donne-moi !	*kaixlekal* (2)
dormir	*oroki* (2) *xorókuo* (3)
dos	*dudukan* (2)
doux	*tadoi* (1)
eau	*tomi* (1-4) *tómi* (3) *tohuni* (2)
éclair	*tamsi* (3)
écorce	*tsobénkua* (3)
écureuil	*huahuainolx* (2)
enfant	*tamíba* (3)
enfant ♂	*itsiye* (2) [cf. garçon]
enfant ♀	*kuea itsiye* (2) [cf. fille]
épaule	*dolala* (2) *mossi* (1)
épine	*lelè* (2)
épouse :	
mon épouse	*ine-álhua* (3)
estomac	*xasla-huandra* (3) [cf. cœur]
étoile	*dirinkua* (3) *didinkua* (1-2-4) [cf. graine]
être :	
[où] est [Dieu] ?	[*akus*] *enna* [*kus Dios*] (4)
[Dieu] est [au ciel]	[*Dios*] *kuroo* [*naas beknra*] (4) [cf. il y a]
face	*móran* (3) *mora* (2) *morra* (1)

femme	*kueya*[1] (1) *kuéya* (3) *kueha* (2)
fesse	*kuansi* (2)
feu	*veè* (1) *vehe* (2) *vŭée* (3) *uvehé* (4)
feuille	*lorankua* (2-3)
filer	*xabuxna* (2)
fille (opposé à fils)	*inil-maxni* (2)
ma fille	*ina-máčni* (3)
fille (opposé à garçon)	*kuea itsiye* (2) [cf. garçon, femme] *torkosia* (3)
fils	*maxni* (2)
mon fils	*uko-máčni* (3)
flèche	*iulpaendi* (2) *xurpahuandi* (3)
[j'ai tué un jaguar avec la] flèche	[*inxla kuei tikoina koôss rulrul nokoos*] *xulxpa* (4)
fleur	*morin-kua* (2)
force	*ikte* (2)
forêt	*roi* (3) *koómo* (3) *sammo* (2) *čammo* (3-1)
fort	*dites* (3)
foudre	*yampa* (1) [cf. tonnerre]
fourmi	*čihel* (2)
fourmilier	*banama* (3)
fourmilier tamanoir	*banama* (2)
fourmilier tamandua	*hual'a hual'a* (2)
fourmilière	*ikamba* (2) [cf. terre]
frère	*alakua* (2)
mon frère aîné	*ákai* (3)
mon frère cadet	*ána* (3)
froid	*xilóka* (3)
front	*béran* (3) *bela* (2) *berra* (1)
fruit	*baba-kua* (2)
garçon	*dičie* (3) *itsiye* (2)
genou	*činamo* (2)
glouton grison	*bitsisima* (2) [cf. coati roux]
gosier	*dibo* (1)
graine	*didinkua* (2) [cf. étoile]
grand	*mèrèhè* (2) *meréxe* (3)
grand'mère	*ine-nonoho* (2)
grand-père	*nonoho* (2)
gras, grasse	*mese* (2)

1. Le texte original porte *kucya*, évidemment par faute d'impression.

grenouille	*nanapa* (2)
grillon	*sindi* (2)
guêpe à miel	*omaile* (2)
guerrier	*xárra* (3)
haricot	*mado* (2)
en haut	*nas-benra* (1) [litt. : au ciel]
herbe	*moáskua* (3)
hier	*la-xémes* (3) [cf. jour]
[mon père est mort] hier	[*kahini ulxpaá*] *lahá-xémes* (4)
homme	*itilakúa* (1) *itilakua* (2-3)
hydromis	*merenoxena* (2)
ici	*éne* (3)
allons-nous en d'ici	*giakuel xahina ené* (4)
idiome :	
[je comprends ton] idiome	[*pahuana koôss*] *ihuanihuansin* (4)
[je ne comprends pas ton] idiome	[*kahi pahuanahua ass*] *ihuanihuansin* (4)
iguane	*karam* (2) *hama* (2)
il, elle	*ikolo* (2) *usko* (3) *ekuré* (4)
île	*čammo-paičlen* (3) [cf. monticule, forêt]
ils, elles	*isko* (3) *iko* (2) *isroó* (4)
intestins	*šilaskua* (2)
iule	*talesisi* (2)
ivre	*lākua* (2)
jaguar	*rulrul* (2-4)
[j'ai tué un] jaguar [avec la flèche]	[*inxla kuei tikoina koôss*] *rulrul* [*nokoos xulxpa*] (4)
jambe	*dinoh* (1) *dinóxan* (3) [cf. cuisse] *risa* (2) [cf. pied]
jaune	*sérre* (3) *sèrè* (2)
je	*inkla* (2-3) *inxla* (4)
jeune	*ovenionka* (2) *ovenihuankua* (3)
joli, jolie	*lokohi* (2) [cf. bon]
joue	*kinto* (2)
jour	*emes* (1) *xemes* (2) *xexmas* (3)
là	*nosdé* (3)
lac	*pohulo* (2) *poulo tolinlo*[1] (3) *poulo* (1)
laid, laide	*ruxe* (2)
lampyre	*tamayu* (2)

1. Ce n'est pas là un nom général.

langue	*rulkua* (1) *ručlan* (3) *ruxlam* (2)
lapin tapiti	*pulsi* (2)
lentes de poux	*dekues* (2)
se lever :	
lève-toi !	*enki* (2) [cf. être debout]
lèvre	*zoisla* (1) [cf. dent]
lézard	*poros* (2)
libellule	*sudpey* (2)
loin	*kíla* (3) *kila* (2)
long	*kura* (2)
loup rouge (*Canis jubatus*)	*tuyahua* (2) *tuyava* (3)
loutre (grande et petite)	*alalà* (2)
lune	*yehčo* (1) *yetso* (2) *yéče* (3) *yekčo* (4)
maigre	*hibeye* (2)
main	*čopa* (1) *čópan* (3) *soxpan* (2)
maïs	*kuástá* (3) *kuaxta* (2) *kuaxtahá* (4)
maïs vert (chocllo)	*dočitahà* (2)
maison	*roya* (1-2) *dròya* (3)
maison occupée	*asña* (3)
[va à] ta maison [et reviens vite]	[*xaihi naas*] *as-nan* [*čees porraka salmon*] (4)
malade	*romomohe* (2)
manger	*kaiki* (2) *kaika* (3)
manioc	*sinaxla* (2)
marais	*ayatso* (2)
marcher	*itóni* (3)
marche !	*iloniki* (2)
mari :	
mon mari	*uko-álhua* (3)
matin	*trrúbüi* (3)
[je suis allé] ce matin	[*hin xoičel naas*] *imayo* (4) [cf. hier]
mauvais	*ruxra* (3) *dontóe* (3) *kuaxuxura* (2)
méchant	*sutuka* (2)
mentir	*tixasípa* (3) *tixasi* (2)
menton	*dinxla* (2)
mère	*ma* (1) *ixnel-ma* (2)
ma mère	*ines-máa* (3)
mesquin	*lombaison* (2)
midi	*čonsi* (3)
miel	*šuidi-nlo* (2) [cf. cire, abeille] *maluilomo* (1)

mois	*barraos-yečo* (1) [cf. lune]
mollusques :	
hélice	*huahua* (2)
mulette	*huale-huahua* (2)
ampullaire	*mexkla* (2)
mulette longue	*nivi* (2)
anodonte	*sokon* (2)
pédiculaire	*sonsi* (2)
montagne	*šampa-ndi* (2) [cf. pierre]
monticule entouré d'eau pendant la saison des pluies	*paičlen* (3) [cf. île]
mort, défunt	*kaine* (3)
mouche	*domo* (3) *dumui* (2)
mouche marehui	*talona* (2)
moufette	*paku-nana* (2) [cf. chat ocelot, chien]
mourir :	
[mon père] est mort [hier]	*kahini* [*ulx-paá lahá-xémes*] (4)
moustique	*kau* (3) *kahun* (2)
musique	*levalopa* (2)
nager	*komalo* (2)
narines	*solsolsi* (2)
neveu	*yanikahe* (2)
nez	*čini* (1) *báči* (3) *batsi* (2)
nièce	*ine-yanikahe* (2)
noir	*túni* (3) *tunaha* (2) *čammo* (1) [cf. bois, forêt]
nom	*eslan* (1)
non	*kaii* (3) *kai-lo* (2) *kahi* (4)
nourriture	*lokua* (4)
nous	*itli* (3) *ikli* (2) *ihixli* (4)
nuit	*imaidi* (2) *imai* (3-4)
obscur	*payaas* (1)
odorant	*manesmuhel* (1)
œil	*čōra* (1) *sora* (2) *tsóra* (3)
œuf	*xorkua* (3) *xolškua* (2)
oiseau	*xome* (2) *oome* (1)[1]
roi des vautours (*Sarcoramphus papa*)	*talotalo* (2)

1. *hume* (Kitemoka), *īme* (Čapakura), *īmé* = Carbo brasilianus (Pawumwa), *uma* (Iten).

pérénoptère aura (*Cathartes aura*)	*talotalo* (2)
pérénoptère urubu (*Cathartes urubu*)	*tuspa* (2)
caracara (grand) (*Polyborus vulgaris*)	*taruba* (2)
caracara (petit) (*Polyborus chimachima*)	*yukamopa šia* (2)
duc ñacurutu (*Bubo magellanicus*)	*tukuko* (2)
aigle (*Morphnus urubitinga*)	*xlixli* (2)
effraie (*Strix perlata*)	*suhunta* (2)
petit duc (*Scops choliba*)	*orokoko* (2)
tyran bienteveo (*Tyranus sulfuratus*)	*čililï* (2)
fournier (*Furnarius rufus*)	*tititi* (2)
hirondelle	*cikilo* (2)
engoulevent (*Caprimulgus*)	*bahuhi* (2)
moineau cardinal	*čuisa* (2)
cassique matico	*čolis* (2)
cassique tojo	*nunris* (2)
grand cassique	*ori* (2)
troupiale chopi (*Icterus* sp.)	*čikom* (2)
pie acahi, pie bleue, grimpereau	*hulin* (2)
oiseau-mouche	*čimili* (2)
martin-pêcheur (*Alcedo* sp.)	*tsadaha* (2)
pics	*yayama* (2)
ani des savanes (*Crotophaga ani*) et des palétuviers	*polopolo* (2)
coucou (*Cuculus*)	*huatsalo* (2)
couroucou (*Trogon*)	*baubaba* (2)
toucan toco (*Rhamphastos Toco*)	*onoho* (2)
aracari superbe (*Pteroglossus*)	*tilis* (2)

ara rouge (*Macrocercus macao*)	*kara* (2)
ara à collier	*pikua* (2)
ara jaune	*saridi* (2)
perroquet amazone	*abaro* (2)
perroquet sey	*seamo* (2)
perruche	*čeleka* (2) *sikuili* (2)
todier (*Todus*)	*pipipi* (2)
hocco à crête	*mamaku* (2)
dindon sauvage	*mamáku* (3)
hocco à bec rouge	*ritsi* (2)
faisan à cravate	*oyole* (2)
faisan noir	*nonsodinsamo* (2)
faisan catinguera	*sauba* (2)
petit faisan	*huanaka* (2)
coq	*torobare* (2)
poule	*matabare* (2) *xome* (3) [cf. oiseau]
perdrix	*toloiši* (2)
pigeon	*tololo* (2) *tolodo* (3)
tourterelle pecui	*pauku* (2)
tourterelle yeruti	*sisilodo* (2)
autruche	*dara* (2)
vanneau	*taila* (2)
courlan	*kolahu* (2)
grand héron	*guayapera* (2)
héron roux	*oko* (2)
jabirú (*Ciconia Mycteria*)	*hušubu* (2)
aigrette	*toba* (2)
cigogne	*yalata* (2)
tantale (*Tantalus*)	*huapaito* (2)
spatule (*Platalea*)	*baloši* (2)
grand ibis	*tote* (2)
ibis de Cayenne	*takaya* (2)
jacana (*Parra*)	*dele* (2)
kamichi (*Palamedea*)	*tohual'i* (2)
poule d'eau	*ponala* (2)
râle géant	*kuahi* (2)
petit pluvier	*likikin* (2)
cormoran nigaud	*kelèlè* (2)
haninga (*Plotus anhinga*)	*šošdi* (2)
canard	*kokorè* (3)

canard musqué	*konkorè* (2)
petit canard	*huisisi* (2)
mouette, hirondelle de mer	*taya* (2)
grèbe (*Podiceps*)	*šošoli* (2)
ombilic	*dinmo* (2)
oncle	*yaya* (2)
ongles	*čorínpan* (3) *sulinpa* (2)
oreille	*lototo* (2) *lotóto* (3)
orteil	*dinpóxan* (3) *dimpo* (2)
os	*núni* (3) *muihi* (2)
où?	
où [vas-tu]?	*a-oss* [*xoinan*] (4)
où [est Dieu]?	*akus* [*enna kus Dios*] (4)
oui	*díra* (3) *hoho* (2) *hóhó* (4)
paille	*dimas* (2-3)
paille de maïs	*bobiskua* (2)
palmier 20 pieds	*sipe* (2)
palmier totaï	*puram* (2)
palmier petit épineux	*nixnehihua* (2)
palmier carundaï	*dikis* (2)
palmier chonta	*depa* (2)
palmier cusi	*huaxle* (2)
palmier motacu	*čuxam* (2)
papillon	*soklohomui* (2)
paresseux tridactyle	*nonopa* (2)
parler	*ihueniki* (2) [cf. idiome]
patate douce	*halala* (2)
payé, payée	*iš-bahuara* (2)
payer	*bahuaran* (2)
peau	*čiskabebakan* (2)
pécari	*kayoti* (2)
pécher	*isbayil* (2)
peindre	*benti* (2)
père	*pa* (1) *paha* (2)
mon père	*uko-páa* (3)
mon père [est mort hier]	[*kahini*] *ulx-paá* [*lahàxémes*] (4)
petit	*toči* (3) *ločii* (2)
peu	*kilamo* (2)
très peu	*abeira* (2)
peuple	*küiéne* (3)
pied	*zoipoh* (1) *risan* (3) [cf. jambe]

pierre	*čámpa* (3) *šampa* (2) *čampa* (1)
piment	*čixi* (2)
plante du pied	*enxla-bas-xuanra* (2) [cf. estomac]
pleurer	*kamámme* (3) [cf. crier] *xihi* (2)
pleuvoir	*luktii* (2)
il pleut	*luhutihi* (4)
pluie	*luti* (3) *luluvanas* (1)
plume	*mumúnkua* (3) *čotamun* (2)
poignet	*duručopan* (2)
poil	*risakua* (2)
poisson	*bilahu* (2) *vilou* (3) *bilau* (1)
[je désire du] poisson	[*yeina koôss*] *vilau* (4)
bagre	*tabokin* (2)
bagre armé	*talaim* (2)
pacu	*silixi* (2)
raie armée	*sabo* (2)
bagre surubi	*pileči* (2)
dorado	*noto* (2)
palometa (*Serrosalmo*)	*lalakua* (2)
sábalo	*hulkam* (2)
anguille et symbranche	*bourey* (2)
poitrine	*beráran* (3) *bexlaxla* (2) *tube* (1)
porc-épic	*ludutuš* (2)
se porter :	
comment te portes-tu ?	*is-iayu* (2) *is-yayu* (4)
je me porte bien	*in-iayu* (2) *yayu* (4)
pou de tête	*dambi* (2)
pou garrapata	*yuyumo* (2)
pouce	*dimppan* (3) [cf. doigt, orteil]
pourri, pourrie	*lonrani* (2)
prairie	*moaskua* (2) [cf. herbe]
prendre :	
prends !	*xala* (2)
près	*čuve* (2) *krúe* (3)
propre	*kuaxaluko* (2)
puce pénétrante	*kudun* (2)
punaise	*delba* (2)
quand	*exloma* (2)
que :	
que dis-tu ?	*a-oss xankuan* (4)
que cherches-tu ?	*exlexla koôss salnam* (4)

que veux-tu ?	*exlexla koôss yeinam* (4)
qui, lequel	*exklexlan* (3)
qui créa le ciel et la terre ?	*exlexla kooss kuei xisana ass-beknrā zee as-xla-kamba* (4)
rainette	*siba* (2)
rame	*sailedo* (2)
ramer	*šayave* (2)
rat des maisons	*nulkua* (2)
regarder :	
regarde !	*velti* (2)
renard	*huahua*[1] (2)
revenir :	
va à ta maison et reviens vite !	*xaihi naas asnan čees porraka salmon* (4)
rien	*kahe* (2) [cf. non]
rire	*xosťčel* (3) *iosiki* (2)
rivière	*inua* (2)
rio Mamoré	*inkua* (3) *inua* (2)
rio Itenes ou Guaporé	*itenes* (2)
roseau en éventail	*arandi* (2)
rosée	*bexlo* (2)
rouge	*rabal* (3) *rapal* (2)
sable	*huivis* (2)
sain	*taraxni* (2)
sale	*tsivani* (2)
sang	*doni* (3) *donhi* (2)
sauterelle	*simba* (2)
scarabée des bois	*merodon* (2)
scolopendre	*sabosexlešlemo* (2)
scorpion	*yokokole* (2)
sein de femme	*tsáxan* (3) *čaxa* (2)
sel	*doyon* (2) *ndoyon* (3)
serpent	*mimidi* (3)
couleuvre	*mimidi* (2)
serpent à sonnette	*olobahuas* (3) *olovava* (2)
orvet et amphisbène	*taresisi* (2)
boa	*yanave* (2)
singes :	
callitriche	*silo* (2)

1. *ohua* (Iten), *huahuao* (Kitemoka).

callitriche lion	*katsitsi* (2)
atèle coaïta	*patore* (2)
alouate noir et rouge	*uli* (2)
maquis nocturne	*despu* (2)
sœur	*ine-ana* (2)
ma sœur aînée	*ákai* (3)
ma sœur cadette	*ána* (3)
soif	*laloïitsakua* (2)
soir	*hualailu* (3)
soleil	*ilča* (1) *tinno* (2-4) *tíno* (3)
sot	*kai-sihuaivan* (2)
sourcils	*baxram* (2)
sourd	*sinloto* (2)
spectre (insecte)	*delromoidi* (2)
tabac	*yumáres* (3) *yomaris* (2)
talon	*basi* (2)
tante	*aiku* (2)
taon	*sorammo* (2)
tapir	*homa* (2)
tatou géant	*bitohamo* (2)
tatou peba	*huoyxlehe* (2)
tatou encoubert	*pohua* (2)
tatou mutila	*sutulra* (2)
taupin à lumière (hélater)	*detadi* (2)
ténébrion	*sumxela* (2)
termite	*samoya* (2)
terre	*l'akamba* (1) *tlakámpba* (3) *šlakamba* (2) *axlakamba* (4)
[qui créa le ciel et] la terre	[*exlexla kooss kuei xisana ass-beknra zee*] *asxlakamba* (4)
tête	*bakuakua*[1] (1-2) *bakuákua* (3)
tique garrapata	*dambimmo* (2) [cf. pou]
tisser	*lokàho* (2)
tonnerre	*yampa* (3) *urulul* (2)
tortue	*sóno* (3)
tortue d'eau douce	*šono* (2)
tortue de terre	*huanalu* (2)
tout	*bara* (3)

1. Le vocabulaire publié par d'Orbigny porte par erreur de copie ou faute d'impression *bamakua*.

travailler	*tiskárib* (3)
triste	*is-ruekabaitsu* (2)
tu, toi	*ulkua* (3) *ulkuaha* (2) *ulkuam* (4)
tuer	*tekoina* (3) *tikoina* (2)
j'ai tué [un jaguar avec la flèche]	*inxla kuei tikoina* [*koôss rulrul nokoos* ***xulxpa***] (4)
vase de terre	*lotoba* (2)
veines	*axelapa* (2)
venir	*yéla* (3)
viens !	*yala* (2)
vent	*pómo* (3) *pumu* (2) *poumuh* (1)
ventre	*tsodóbe* (3) *codovi* (2) *codobi* (1)
vers :	
lombrics et ascarides	*pihua* (2)
vert	*noxna* (3) *subu* (2) [cf. bleu]
vessie	*sokuamba* (2)
viande	*huakatoda* (3)
vieux	*bixahu* (2) *bixou* (3)
village	*lólos* (3)
vite :	
va à ta maison et reviens vite	*xaihi naas asnan čees porraka salmon* (4)
vivant	*iténe* (3)
voler, dérober	*tolkarána* (3)
voleur, voleuse	*tulkrana* (2)
vouloir :	
je veux	*xirampana* (2)
je ne veux pas	*kai-xirampana-hua*[1] (2)
je veux [un couteau]	*yeina* [*koos kačirra*] (4)
je désire [du poisson]	*yeina* [*koôss vilau*] (4)
que veux-tu ?	*exlexla koôss yeinam* (4)
vous	*ibi* (3) *ibbi* (4)
un	*sotaru* (3) *sotara* (2)
deux	*oira* (3-2)
trois	*taxra* (3) *taša* (2)
quatre	*oikara* (2-3)

1. Le vocabulaire publié par d'Orbigny porte par erreur de copie ou faute d'impression *kai-xirampana-aka*.

II. Texte mobima.

Pater noster.

Papa isti diaskuri nas benrra; dissana uyena-ba as eslan;
Père nôtre toi-qui-es au ciel; que nous-aimions ton nom;

dissana ibakuan-kaya isti as reinon; dissana aiban-kayan nis yanlo-
que [vienne] nous ton royaume; que tu-sois-obéi parmi ceux-

mah dissana eya is nis benrra-mah[1]*; ilkoah koahkuan-kaya*
d'en-bas que comme toi parmi ceux-d'en-haut; toi donne

nokob ilčomkana isti; humapohdoha isti il eya isti humaponna-
aujourd'hui [quoi-manger] nous; pardonne nous comme nous pardonnons

ba isti il čalomba-kaya isti; kail' nanrran-kaya isti; porral
nous [ceux-qui] [haïssent] nous; ne-pas [abandonne] nous; [que-ne pas]

bispansle-kaya isti nis atakarrà ditinnokuanne.
[succomber] nous dans [choses] [effroyables].

1. Notre traduction de cette phrase diffère notablement de celle de Hervás et d'Adelung, qui ne tiennent pas compte du suffixe *-mah*. Ces auteurs traduisent *nas-benrra* et *nis-benrra-mah*, par « au-ciel », ce qui est évidemment une erreur, pour la seconde forme.

LETTRE

DU CURÉ DE LA COLONIE FRANÇAISE DES ILES MALOUINES

(22 AVRIL 1765)

PAR M. H. BOURDE DE LA ROGERIE.

La lettre dont nous présentons la copie fut écrite par le curé de la colonie naissante des îles Malouines à l'époque où Bougainville reprit la mer après le deuxième séjour qu'il avait fait dans les îles [1] ; elle ne porte pas d'adresse. Nous l'avons trouvée dans les papiers d'une famille de Saint-Malo, la famille Rousselin du Rocher [2], qui s'intéressait aux choses de la mer et particulièrement aux entreprises commerciales ou maritimes à destination des côtes de l'Amérique. Elle était probablement adressée à Pierre-Nicolas Rousselin, chanoine de Saint-Malo, fils de Pierre Rousselin du Rocher, écrivain de marine, mort en 1742 à la Vera Cruz, à bord du *Saint-Esprit*.

Nous ne possédons aucun renseignement sur l'auteur dont le nom, Desertos Duguérard, paraît étranger au pays malouin. Sa lettre prouve qu'il était dénué d'instruction ; les plus humbles recteurs des paroisses bretonnes écrivaient en un style moins incorrect ; nous sommes portés à croire qu'il appartenait à l'une des branches de l'ordre franciscain qui, à cette époque, fournissaient des aumôniers aux vaisseaux du Roi et à de nombreux navires de commerce. Les Récollets et les capucins bretons étaient zélés et désintéressés, mais généralement peu lettrés.

Si le curé des îles Malouines était un ignorant, il était en revanche doté d'un optimisme rare. Sa nouvelle paroisse lui inspira un enthousiasme qui n'a été ressenti par aucun des géographes et des navigateurs qui ont visité les îles Malouines. Sa description des îles, de la fécondité du sol, de l'abondance et de la variété des productions, contraste particulièrement avec les renseignements donnés en 1767 par le successeur de Desertos Duguérard, le frère Sebastian Villanueva [3] qui desservit la mis-

1. Bougainville quitta les îles Malouines le 27 avril 1765.
2. Archives d'Ille-et-Vilaine, série E.
3. Lettre du 25 avril 1767, citée par M. P. Groussac, *Les Iles Malouines. Nouvel*

sion fondée près de la colonie espagnole établie dans les îles après le départ des Français.

Il est probable qu'en 1764 Bougainville et ses compagnons avaient envoyé à Saint-Malo des descriptions fort engageantes de la colonie. Une vingtaine d'émigrants seulement avaient pris part à l'expédition de 1763-1764. Un contingent beaucoup plus important fut amené au mois de janvier 1765 ; lorsque la colonie fut remise à l'Espagne le 1er août 1767, elle comptait environ 150 habitants. Quelques-uns demandèrent à rester; le curé Desertos Duguérard ne fut pas du nombre, car les documents espagnols de 1767 et années suivantes ne mentionnent la présence d'aucun prêtre français aux îles malouines.

De la colonie des Isles malouines, par le
51e degré 1/2 de latitude sud, le 22 avril 1765.

Monsieur et cher confrère,

Pour vous faire une description de l'Isle Malouine qui peut avoir cent cinquante lieues de circonférence et dont les extrémités forment l'embouchure du détroit de Magellan... ; observez qu'il y règne ce qui arrive rarement dans les autres climats : son air, la vicissitude de ce qui l'accompagne, la terre, généralement ce qu'elle produit pour le bien être de son habitant, sa perspective, l'aisance de ce port et la sûreté de ses rades. L'air y est si pur et si serein qu'on n'y voit jamais nulle insecte. Cette terre peut être appellée l'isle de l'Immortalité. Le chaud y est sans excès et le froid si tempéré que c'est un printemps ou une automne perpétuelle, quelques jours cependant aussi chauds que les plus chauds de France : tout contribut à une santé robuste. Peu de brouillards qui ne soient bientôt dissipés, un tonerre rare, sans force ni éclat, ny venins, ny serpens, finalement c'est le pais des valétudinaires pour jouir d'une vie au dela de toute attente. Sa terre humectée par une pluye qui comme une douce rosée fait sa fécondité ; son sol noir à deux pieds sur sa superficie qui cache un lit de terre grasse bleue [1], ne demande que les bras du laboureur pour l'enrichir avec usure de ses dons. Les légumes ainsi qu'en France y viennent très-bien, et c'est [ce] dont j'ay fait moi même l'expérience par les semences de Mr Dubois. Il ne croit point de bois dans

exposé d'un vieux litige (Extrait des *Anales de la Biblioteca Nacional de Buenos Ayres*), 1910, in-8°, p. 158-159.

1. Ici, comme dans toute sa lettre, l'auteur exagère les agréments de sa paroisse. Lorsque les Espagnols voulurent planter des arbres au Puerto de la Soledad (l'ancien Port Louis des Français), ils durent faire apporter de la terre végétale de Buenos Ayres (Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. V, p. 499).

l'isle propre pour aucune batisse. On y brule seulement d'une bruierre dont la tige élevée de terre de deux pieds ou plus peut avoir aussi plus ou moins quatre à cinq pieds de diamètre. Ce bois brule comme notre genet, mais la tige et les racines beaucoup plus grosses. Un arbrisseau qui croit communément sur le bord des ruisseaux d'une eau pure et cristalline, arbrisseau ressemblant à nos saules, une tourbe intarissable qui brule comme du charbon de terre, mais d'un feu clair et sain sans odeur de soufre, ny salpêtre. La Providence y a prouvé [pourvu] par le voisinage du détroit de Magellan où le vaisseau y a pris une charge complette de bois à quatre vingt lieues de l'Isle, ce qui fait pour couppe et exploitage en un mois vingt-cinq jours. On estime qu'il en est beaucoup plus près, c'est l'affaire de la gouélette chargée de cette expédition. Le sieur Lavarie-Le Roy qui la commande a l'expérience de la côte par le voiage qu'il a fait à Magellan sous les ordres de Mr le général de Bouquainville (*sic*), qui a fait alliance avec une nation fort simple et gens doux, y a arboré le pavillon français et en a fait des confédérés.

Les fruits : un lescat comme un très gros pois blanc et rouge, d'un gout suave et odoriférant faisant une liqueur exquise, et la feuille un thé aussi agréable. Une espèce de framboise excellente et finne en confiture, une plante qui avec de la melace et du maycek (maïs sec ?) fait une bierre parfaite, du ceteras (cedrat) capillaire si venté à faucher et charger des vaisseaux, des fleurs de champ comme en France, la violette est plus belle, plus odoriférante ; des gomiers qui forment un globe ver qui peut servir de faut miel et dont il sort une gomme à petit grain d'une odeur plus suave que le bainjoin ; des volatilles et gibier, des macs (?) comme oyes, canards, sarcelles, beecis (bec-scies) (?) courlieux, pelingouins (pingouins). Les derniers se tiennent debout sur deux ailerons et représentent assez un jacobin revêtu. Des outardes beaucoup meilleures que nos oyes de France, des canards sauvages de même que des grives, merles et bégasses, le tout à foison et à tuer à coups de batons, aigles plus gros qu'une poule et qui fait de meilleure soupe. De ces gibiers, dans une après-midi une personne ne compte pour rien d'en tuer cent, et deux dans un jour, dont on charge le chariot trainé par des bœufs. Une pêche abondante de toute espèce de poisson et de coquillage, et c'est ordinairement assez peu de quatre cent livres de poisson d'un coup de fillet, des lions marins dont la taille énorme épouvante les plus hardis. Ces monstres ont vingt six pieds, plus ou moins, de longueur, d'une grosseur de deux gros tonneaux, se levants sur deux nageoires et ouvrants une gueulle où on entrevoit quatre dents comme celles de l'éléphant, un hurlement sourd et effroyable, menaçants de se repaitre et engloutir les hommes qui se présentent à eux, et les enfants en font leur jouet, en approchent aisé-

ment, leurs donnent des coups de couteau, des coups de pierre et de batons, leurs jettent du sable dans la gueulle et dans les yeux, mettent en fuitte et les font se jetter à la mer. On en fait d'excellente huille pour bruler ainsi que du loup marin qui est ici en grande quantité. Pour la baleine, [elle] est aux environs de l'habitation et de la ville.

La perspective de l'isle est un coup d'œil gratieux qui réjouit, des plaines et des coteaux verdoyans où on peut faucher deux fois par an du sain-foin de deux pieds de haud; des vallons bordés par des montagnes d'une pente douce et d'un ordre admirable formés par la nature. Les ports, une rade immense pour y contenir mille vaisseaux, grand eau, bon fond et tenue de débarquement à la portée de fusil; et tout petit vaisseau pour aller jusque sous la ville ainsi que dans un bassin.

Voilà la colonnie des Isles malouines qu'on prend soin d'embellir par l'art.

Ma missive vous trouve en bonne santé ainsi que moy, tous mes chers amis et confrères que j'embrasse de tout mon cœur.

Desertos duguérard, cure de Saint Louis, colonnie des Isles Malouinnes.

LES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET AVENTURES DE M. SAVAGE LANDOR AU BRÉSIL [1],

PAR PAUL WALLE,

Chargé de mission,
Membre du Bureau de la Société de Géographie commerciale de Paris,
Conseiller du commerce extérieur de la France.

Dans son numéro du 14 mai, *Le Matin* dit : « M. Savage Landor a découvert une partie du Brésil, mais les Brésiliens ne lui en gardent pas reconnaissance, et se demandent qui a tort, qui a raison ; » il ajoute : « Pour l'instant un seul fait est acquis, c'est que M. Savage Landor, *qui a exploré le Brésil au péril de sa vie*, qui a dressé la carte de toute une région inconnue (!) et qui a rapporté de son voyage des milliers d'observations scientifiques, ne doit pas compter sur la reconnaissance du pays où il a fait tant de découvertes. »

Nous ajouterons : et pour cause ! Les Brésiliens sont en effet tout à fait renseignés sur la valeur de ces prétendues découvertes. Déjà avant le départ de l'explorateur, la majeure partie de la presse de Rio avait l'intuition qu'il ne fallait pas prendre au sérieux ce voyageur toujours si infortuné, par trop épris de solitude et adversaire de tout contrôle.

Le 16 mai, M. Savage Landor déclare dans le même journal que, si les Brésiliens sont mécontents, c'est qu'il y a des gens qui n'admettent pas

1. A la suite de la sensationnelle conférence faite à la Sorbonne le 20 mars 1914 par M. Savage Landor et après lecture de l'article paru dans *L'Illustration* du 21 mars, j'avais formé le projet de remettre au point les assertions de l'explorateur. J'ai été devancé par M. Paul Walle dans cette œuvre. M. Paul Walle, — avec toute l'autorité que lui donnent ses multiples explorations en Amérique et ses excellents travaux sur les diverses républiques sud-américaines —, a très courageusement exposé l'opinion de tous les Américanistes sérieux sur la question. A ma demande, il a bien voulu résumer dans l'article qu'on va lire les critiques qu'il avait formulées dans la presse quotidienne. Je tiens à lui en exprimer mes bien sincères remerciements.

P. RIVET.

qu'on leur dise leurs vérités. M. Savage Landor ne pourrait guère en dire car il n'a pas eu le temps de les connaître, ni pris le soin de les étudier.

Pour n'avoir pas à riposter par des arguments valables à des critiques, d'ailleurs très indulgentes, que j'avais formulées, pour éviter des réfutations faciles que peuvent lui attirer les tartarinades, les invraisemblances et même les absurdités qui émaillent ses récits de voyage au Brésil inconnu, pour ne parler que de ceux-là, M. Savage Landor déclare superbement qu'il ne daigne répondre qu'à d'anciens présidents de république.

Ceci serait déjà presque un aveu ! M. Savage Landor savait en effet que j'étais à même de retorquer bon nombre de ses allégations, car, prié d'intervenir quelques jours avant sa conférence, j'avais été, loyalement et sans parti pris, le trouver pour lui faire remarquer les invraisemblances des récits et interviews publiés par la Presse. Il me répondit que ses propos étaient en partie dénaturés par les reporters et qu'il ne pouvait être responsable que de ce qu'il disait ou écrivait lui-même. Je me retirai fort peu convaincu après une conversation de plus d'une heure.

Je n'avais pas tort d'être sceptique car, le jour même de la fameuse conférence, *L'Illustration* donnait un récit détaillé des aventures de M. Savage Landor qui était l'essence même de son œuvre et exactement le tissu de vantardises qu'il débita le soir.

Certes, je n'ai pas découvert l'Amérique ni le Brésil, d'autres l'ayant fort heureusement fait depuis longtemps ; je n'ai pas davantage découvert de nouvelles montagnes ni des fleuves inconnus, mais près de dix années de voyages et de séjours effectifs réalisés à plusieurs reprises dans des conditions diverses et comme chargé de missions officielles dans les différentes républiques sud-américaines, notamment au Brésil où j'eus l'occasion de parcourir une grande partie du bassin amazonien, le fait d'avoir publié une demi-douzaine d'ouvrages pratiques sur ces pays (quatre de ces ouvrages ayant été couronnés par l'Académie française ou la Société de géographie), me donnent le droit d'intervenir et de dire que M. Savage Landor dépasse les bornes et en prend vraiment trop à son aise avec la vérité.

J'aurais pu me présenter à M. Savage Landor comme ancien vice-président de section et membre du Conseil de la Société de Géographie commerciale de Paris, Société au bureau de laquelle j'appartiens depuis plus de dix ans, j'ai préféré le faire comme Secrétaire général de la Chambre de Commerce franco-brésilienne. Ceci permet aujourd'hui à ce voyageur de confier à un reporter du *New York Herald* que mes critiques sont ridicules, puisque n'ayant visité que les principaux centres, comme Rio de Janeiro, Buenos Aires, etc., à titre de simple enquêteur commercial, je ne dois rien connaître de la forêt.

Des séjours de plusieurs mois faits parmi les *seringueiros*, dans le Haut Madeira, le Haut Purus et l'Acre et auparavant dans les régions du Haut Paraguay avoisinant le rio Guaporé, ont dû cependant me laisser quelque expérience. Quant à l'intérieur du Brésil, sans prétendre le connaître à fond, ce qui serait absurde, étant donné l'immensité de son territoire, je crois être le premier à avoir donné une idée d'ensemble des vingt États, et il m'a bien fallu aller me documenter sur place, car l'administration fédérale elle-même ne possédait que des renseignements insignifiants sur la plupart d'entre eux.

Ceci dit, non par vanité, mais pour préciser la situation, j'ajouterai que c'est faire la part belle à M. Savage Landor que de le critiquer sur des points de détails qui, s'ils démontrent une notable vantardise, ne signifient pas grand'chose, car le modeste héros d'innombrables aventures compte surtout sur l'incompétence et l'indulgence de la très grande majorité. Celle-ci préférant d'ailleurs le merveilleux aime mieux croire que d'y aller voir, comme on l'y invite ironiquement. J'aborderai donc des faits plus précis en faisant l'historique du voyage de M. Savage Landor.

Celui-ci, qui déclare modestement avoir découvert une partie du Brésil au risque de son existence et toujours après des péripéties aussi nombreuses qu'impressionnantes, prétend pour appuyer ses dires que le Congrès brésilien *lui vota à son retour une somme de 100.000 francs à titre de récompense nationale.*

M. Savage Landor nous trompe et équivoque : *le Congrès ne lui a voté aucune récompense.* Voici les faits :

A son arrivée à Rio de Janeiro, précédé par la renommée de ses aventures précédentes, M. Savage Landor exposa à la presse et à diverses personnalités brésiliennes le plan d'un voyage audacieux, lequel consistait à traverser le Brésil de *l'Est à l'Ouest en suivant le 11e parallèle.* Cet itinéraire n'ayant jamais été suivi devait révéler des choses intéressantes pour le Brésil. Pour exécuter ce voyage, M. Savage Landor *demandait une importante subvention.*

Comme le ministre de l'Agriculture et du Commerce d'alors, M. Pedro de Toledo, qui, ainsi que la majorité de la presse, ne voulait pas prendre l'explorateur au sérieux, refusait en objectant qu'aucun fond n'avait été prévu pour un voyage de ce genre, M. Savage réussit à intéresser à sa cause plusieurs personnalités influentes, entre autres deux sénateurs d'une grande notoriété et d'une valeur reconnue MM. Azeredo et Alcindo Guanabara, tous deux actuellement à Paris. Ces personnes, impressionnées par les attestations produites et séduites par l'idée de faire connaître au monde des zones peu connues de leur pays, arguèrent que, lors même que le voyage ne donnerait pas de résultats pratiques, il en resterait toujours quelque chose par sa répercussion.

Grâce à l'intervention des honorables sénateurs, intervention qu'ils ne tardèrent pas d'ailleurs à regretter, le Congrès vota une somme de 60 contos de reis (près de 100.000 fr.) dans un but de propagande *mais sans affectation nominale*.

Le Ministre, qui n'avait plus aucun prétexte de refuser, s'inclina alors : M. Savage Landor devait recevoir 30 contos en partant et 30 contos après l'exécution du voyage.

M. Landor équivoque donc quand il affirme avoir reçu une récompense nationale alors qu'il s'agit simplement d'une subvention sollicitée et obtenue non sans peine, *avant son départ*, pour un voyage considéré, non sans raison, comme difficile et assez périlleux.

Cet explorateur, qui voyage, paraît-il, uniquement armé d'un canif de poche, demanda même qu'on mît à sa disposition une petite mitrailleuse portative. Le Ministre, sur les avis motivés du colonel Rondon, s'opposa à ce qu'on fît droit à cette demande en disant qu'il venait d'organiser un service de Protection des Indiens et qu'il ne voulait pas qu'on se livrât à aucun sévice contre eux, le plus grand nombre étant inoffensifs. Le Colonel ajoutait que, si M. Landor partait avec de semblables idées, le gouvernement devait dégager sa responsabilité, le meurtre d'un seul Indien devant attirer des représailles mettant la vie de l'explorateur en danger [1].

Le magnifique programme de M. Savage Landor était sans doute *para ingles ver* (pour la frime), comme on dit au Brésil, car, devant traverser ce pays en suivant le 11e parallèle, il s'empressa, le plateau du Matto Grosso une fois atteint, de remonter obliquement *du 11e vers le 15e méridien* puisqu'il descendit le rio Arinos une des deux branches principales du Tapajoz. Ce n'était pas du tout la même chose ! Le colonel Rondon venait en effet peu de temps auparavant de traverser tout le Matto Grosso du Sud au Nord [2], jalonnant sa route d'une ligne télégraphique, ce qui était une preuve de la réalité de son passage ; les Indiens, dont Rondon se fit ensuite le protecteur, aidèrent même à la construction de cette ligne. Plus encore, le Colonel put utiliser une automobile de route « Fiat » de 40 HP sur une grande partie de son parcours, notamment sur le plateau Matto Grossien ou des Parecis.

1. Nous ne craignons aucun démenti sur ces faits, car ils nous ont été signalés et confirmés devant témoin par M. Pedro de Toledo lui-même, aujourd'hui ministre du Brésil à Rome.

2. Expédition qui s'achevait pendant que je me trouvais moi-même dans le Sud du Matto Grosso et dont j'ai signalé l'itinéraire et l'action dans mon livre : *De l'Uruguay au rio Sao Francisco* (p. 260-261).

Cette question de la subvention étant réglée [1], parlons de la découverte d'une partie du Brésil. A ce sujet, l'ingratitude des Brésiliens se justifie, ils ne doivent en effet aucune reconnaissance à M. Savage Landor qui n'a rien vu ni découvert quoi que ce soit d'utile à leur pays. Ceux qui ont assisté à sa conférence ou qui ont lu *L'Illustration*, où cette conférence fut à peu près textuellement reproduite, n'ont pas pu en douter un instant. Ce récit, comme d'ailleurs ceux profusément répandus dans la Presse, n'est qu'un hymne au héros Savage Landor par Savage Landor lui-même. C'est là l'essence même de son œuvre !

Suivons-le dans le Brésil inconnu : son itinéraire le porte de Rio de Janeiro à Araguary, frontière de l'État de Goyaz, soit quatre jours de chemin de fer : il traverse ensuite une partie parfaitement connue de l'État de Goyaz pour se rendre à la capitale, puis de là au fleuve Araguaya. C'est non loin de ce dernier qu'il étudie les sauvages indiens Bororos, réunis autour de la mission créée là par des Salésiens. Les quelques renseignements qu'il donne à leur sujet lui sont fournis par les pères de la mission pendant le court arrêt qu'il y fit. Il dit lui-même n'avoir pas rencontré d'Indiens dans son voyage.

Il coupe ensuite le plateau du Matto Grosso que traverse le faîte peu accentué du partage des eaux entre le bassin du Parana et celui de l'Amazone, zone à peu près désertique il est vrai, mais n'offrant aucune difficulté sérieuse : j'ai rappelé il y a un instant que ce plateau a été traversé à peu près du Sud au Nord en automobile. Après un crochet à Diamantino, le voilà sur le Rio Arinos, branche principale du Tapajoz, dont la source se trouve à 80 kilomètres du dit bourg de Diamantino. Ce rio et ce fleuve figurent depuis longtemps sur les cartes ; ils furent en effet reconnus en entier, en 1746, par João da Souza e Azevedo qui se rendit de Matto Grosso au Para en en descendant le cours. Ils furent également étudiés par le célèbre explorateur Chandless, puis par Henri Coudreau, en 1896. Les expéditions allemandes dirigées par von den Steinen (1884-1887) ont reconnu aussi la région avec le cours du Xingu.

N'ayant pas découvert le rio Arinos, M. Savage Landor se rattrape

1. Encore un mot à ce sujet. M. Savage Landor termina sa conférence et son article de *L'Illustration* en disant que : en reconnaissance des services rendus le Congrès brésilien lui fit don de 100.000 fr. comme récompense nationale, mais, ajouta-t-il, *le voyage m'a coûté plus du double*. Cette énormité donne la mesure de l'homme ! Je demande, en effet, à tous les explorateurs, à tous les voyageurs, à tous ceux enfin qui ont eu de longs voyages à opérer dans l'une ou l'autre partie du monde, si une affirmation si insensée peut être discutée. Même en pays civilisés, avec des séjours prolongés dans toutes les grandes villes, il faudrait du temps pour dépenser sagement cette somme.

sur les nombreuses chutes et rapides (*cachoeiras*) dont le cours de cette rivière est semé, comme d'ailleurs celui de la plupart des affluents et sous-affluents des grands tributaires de l'Amazone. Là, il éprouve les difficultés et les ennuis que tous nous avons rencontrés dans ces régions, difficultés journellement surmontées par les *seringueiros*, par les fonctionnaires de l'État, etc... Il suffit de regarder une bonne carte du Brésil et de suivre l'itinéraire de notre voyageur pour se rendre compte qu'il n'y avait rien ou presque rien à découvrir dans toute cette région.

Reste la traversée d'une partie de la forêt entre le Tapajoz et le fleuve Madeira ; c'est là surtout que l'imagination du narrateur se donne libre cours. Sans méconnaître qu'une semblable traversée peut paraître quelque peu pénible à un Européen habitué à son confortable, il faut admettre que, pour un explorateur, c'est un voyage en somme peu difficile, que les chercheurs de caoutchouc accomplissent à chaque moment sans avoir l'idée de faire une prouesse remarquable.

Cette existence du *seringueiro* dans la forêt est un démenti formel aux assertions de M. Savage Landor qui dit n'avoir pu trouver de personnel pour l'accompagner en raison de la terreur folle que l'inconnu et la forêt inspiraient aux habitants de l'intérieur. M. Landor se moque du public ou ignore que, jusqu'à ce qu'elle fût paralysée par la crise actuelle du caoutchouc, la prospérité des États amazoniens était due aux 200 ou 250.000 paysans brésiliens transportés de plusieurs États voisins, qui, disséminés par groupe et plus souvent par couple ou même seuls se livrent à l'extraction du précieux *or noir*, le caoutchouc ; qu'on les trouve dispersés dans l'immense bassin amazonien aussi bien le long des grands fleuves que des rivières moindres et des *igarapés* dont beaucoup ne figurent pas encore sur les cartes, sillonnant la forêt à la recherche de l'*evea*, et perçant au sabre d'abatis des *picadas* ou sentiers ayant parfois plus de 200 kilomètres.

M. Savage Landor n'a donc pas non plus découvert la forêt amazonienne qui couvre plusieurs millions de kilomètres carrés, et que tant de personnes violent chaque jour ; par contre, il y a découvert la faim, une faim de seize jours ! Ce jeûne est une belle mystification. Si la forêt proprement dite et dans son épaisseur ne constitue pas un garde-manger bien garni, elle offre quand même des ressources qui permettent de subsister en se soumettant à quelques privations. A peu de chose près, la forêt amazonienne est la même partout ; pendant la saison des pluies, elle est inondée sur d'énormes surfaces, des lagunes ou *igapos* se forment de toutes parts, d'autres existent en permanence, les cours d'eau abondent et si le poisson fait défaut un jour, on se rattrape le jour suivant. D'un autre côté, les racines de palmier *assahy* sont très comestibles, les tortues

jabotys se rencontrent çà et là, de temps à autre, la forêt fournit aussi du miel en abondance, des *castanhas* ou noix du Para, sans parler du *seck-seck*, sorte de crapaud blanc comestible. On n'y regarde pas de si près quand la faim se fait sentir.

Un autre fait surprenant est que les compagnons de M. Savage Landor qui, suivant lui, ne l'accompagnaient qu'à contre cœur, après avoir voulu l'assassiner, ne l'aient pas abandonné une fois arrivés aux établissements civilisés du Tapajoz, et aient consenti à pénétrer avec lui dans la fameuse forêt. Comment se fait-il encore qu'aucun *seringueiro* de cette zone n'ait consenti à servir de guide au voyageur jusqu'au Rio Abacaxis qui suit à peu près le 15e méridien ou jusqu'au Cunama plus facile encore à atteindre, rio qui prolonge le 16e méridien pour aboutir au Madeira à une distance assez courte du premier. Tous ceux qui ont voyagé sur les différents affluents de l'Amazone ont éprouvé comme moi la complaisance des habitants, sédentaires ou non ; il est rare de n'en pas trouver un pour vous accompagner au *baracon* ou établissement le plus proche ; de là, un autre vous conduit plus loin, et ainsi de suite. Qu'on se donne la peine de lire les récits des von den Steinen, des Coudreau, etc., et on verra que tous ont eu à se louer des *seringueiros*, blancs ou métis, même des plus grossiers d'entre eux.

Nous ne nous arrêterons pas davantage au fait d'un homme épuisé, mourant de faim et portant sur son dos 400 clichés, sous la température humide et lourde de la forêt amazonienne. Il serait trop long de relever toutes les contradictions du voyageur.

Les récits de M. Savage Landor n'offrent qu'une suite de mésaventures et de périls destinés à impressionner le lecteur ou l'auditeur naïf et crédule ; ils ne contiennent aucune révélation dans le domaine scientifique ou pratique ; je ne discuterai cependant pas les constatations soi-disant scientifiques de son livre, ne les connaissant pas ; on ne conteste d'ailleurs pas des chiffres de hauteurs barométriques, des situations de longitude ou de latitude, voire des levers topographiques, encore que l'utilité en soit nulle lorsqu'il ne s'agit pas d'un tracé ou d'une route destinée à être suivie par d'autres voyageurs.

Le voyage de M. Landor n'a pas même eu ce résultat de créer une nouvelle voie de communication, comme l'a fait Miss Emilia Snethlage qui nous a été présentée au Para. Cette demoiselle, préparatrice au Musée Goeldi, a en effet parcouru seule, accompagnée seulement de quatre Indiens et de trois Indiennes Curuahés, parmi lesquels un seul comprenait quelques mots de portugais, toute la zone comprise entre le Xingu et le Tapajoz, zone inconnue où elle croyait trouver, et où elle trouva en effet une communication facile en suivant le cours de deux rivières, le

Curuà-Iriry et le Jamauchin, affluents de l'un et l'autre des fleuves indiqués plus haut.

Miss Emilia Snethlage est restée deux mois dans la forêt avant d'atteindre un point habité du Tapajoz ; comme elle ne croyait pas y rester la moitié de ce temps, les vivres lui firent défaut, elle y remédia en vivant tant bien que mal, sur la forêt, des ressources que nous avons signalées ; elle dut également descendre le Jamauchin avec des moyens de fortune.

M. Savage Landor dit n'avoir rien trouvé, parce que la région qu'il traversait présentait des élévations ; la région parcourue par la préparatrice du Musée Goeldi offrait les mêmes collines granitiques qui séparent aussi bien le Xingu et le Tapajoz que ce dernier du Madeira. Ces zones accidentées sont plus hostiles, mais elles sont relativement peu étendues. Pour avoir accompli cette prouesse qui, exécutée par un homme eût pu être considérée comme un tour de force, Miss Emilia Snethlage ne se croit pas une héroïne et son récit, que nous venons de recevoir, ne contient aucune aventure extraordinaire. Plein de simplicité, il montre seulement que ceux qui suivront ses traces pourront accomplir le même trajet en huit jours.

Un autre voyageur brésilien, M. Octavio Fontoura, qui ne se croit pas non plus un héros de l'exploration, vient également d'accomplir un voyage utile et remarquable. Parti de Cuyaba, capitale du Matto Grosso, au milieu d'avril dernier, il arriva, le 25 novembre 1913, à Belem du Para après sept mois de voyage, ayant reconnu différentes rivières et descendu la véritable branche principale du rio Xingu avec des embarcations improvisées. Rapides, chutes, barrages d'arbres enchevêtrés lui occasionnèrent mille difficultés, d'ailleurs prévues. Il réussit néanmoins à mener à bien son projet qui consistait à chercher un chemin de pénétration vers le Nord-Est ; grâce à lui, ceux qui voudront suivre la route qu'il a tracée pourront accomplir le même voyage en soixante-quinze jours. M. Octavio Fontoura était accompagné par deux Blancs et cinq Indiens Bacahirys du Matto Grosso. Nous savons par expérience que ce n'était pas les vivres qui embarrassaient les voyageurs. Eux non plus n'ont pas cru devoir enjoliver leur récit d'aventures merveilleuses.

Les projections et photographies, qui ont été produites à la conférence de M. Savage Landor ou publiées dans les revues, ne prouvent pas la véracité des dires du *plus célèbre, du plus courageux et du plus consciencieux* des explorateurs ; elles démontrent au contraire, pour quiconque raisonne et sait, une indéniable vantardise et un souci constant de la mise en scène. Nous avons vu : la chevauchée de la petite caravane dans les plaines herbeuses de Goyaz, la traversée du fleuve Araguaya, puis l'arri-

vée à la mission des Salésiens située non loin de là, où le voyageur profite de l'occasion qui lui est donnée d'étudier les Indiens Bororos catéchisés, sans d'ailleurs bien comprendre et rapporter les renseignements obtenus des Pères.

Il nous montre quelques scènes de campement, puis, arrivé au rio Arinos, commence le *petit jeu de la pirogue* auquel un tiers des projections est consacré. Cette affectation de montrer l'embarcation dans toutes les positions présentées comme plus ou moins critiques au passage des rapides montre bien que, dans l'esprit de M. Savage Landor, c'est là le clou de son voyage, celui qui doit montrer aux auditeurs étonnés et crédules combien étaient grands les périls et les difficultés qu'il eut à surmonter. Or, nous savons que ces transports de barques et ces passages de rapides sont choses fréquentes, ordinaires et naturelles pour les habitants des rivières amazoniennes qui ne s'en émeuvent guère.

Nous ne relèverons pas l'histoire des fourmis *sauvas* qui réveillaient de leurs morsures les voyageurs tombés d'épuisement et de fièvre. Que ne les mangeaient-ils ? l'acide formique est un excellent reconstituant.

En réalité, on note dans tout ce récit l'unique préoccupation de transformer un voyage banal de grand tourisme en une exploration périlleuse. Il sera facile de se convaincre, d'ici peu, qu'en raison de l'itinéraire soigneusement choisi, le profit n'en pouvait qu'être très maigre pour le Brésil. Nous basant sur l'exposé rempli d'invraisemblables avatars qu'il a plu à M. Landor de nous faire, récit qui ne tient pas devant une observation sérieuse et raisonnée, faite même par quelqu'un ne connaissant que théoriquement le pays, nous pouvons dire que ce voyageur abuse du droit que le dicton accorde à ceux qui viennent de loin.

Nous conseillons à ceux qui veulent se faire une idée personnelle de la confiance à accorder à M. Savage Landor de lire dans le *Journal des voyages* (nos 910 et 911) un aperçu de ses aventures extraordinaires pendant le voyage très discuté qu'il aurait tenté au Thibet. Dans aucun de ces récits, Jules Verne n'a fait preuve d'autant d'imagination ; nulle part, on ne trouvera autant d'invraisemblances blessant à la fois la logique et le bon sens ; l'auteur compte vraiment trop sur l'ignorance et la naïveté publiques. Mais la question du Thibet n'est pas de notre ressort, elle a été réglée par la *Société Royale de Géographie de Londres*, la plus remarquable institution de ce genre, qui a accueilli comme une mystification les relations fantaisistes de M. Savage Landor. A ce sujet, il faut insister sur ce point que, si la Société Royale de Géographie de Londres et la Société de Géographie de Paris n'ont jamais organisé aucune réception en sa faveur, ces groupes scientifiques doivent avoir leurs raisons.

Il ne faut donc pas s'étonner si M. Landor, plein de superbe, croit se venger en déclarant que les personnalités remarquables et autorisées qui dirigent l'institution de Londres pratiquent surtout les voyages en chambre et ne quittent pas leurs pantoufles.

M. Landor se couvrit à Paris derrière une lettre d'introduction du professeur James Dewar, le respecté savant anglais inventeur de la cordite, mais, on peut être un grand savant et un mauvais géographe et nous ne manquons pas d'exemples où les Sociétés Scientifiques, les Sociétés de Géographie, ont été trompées et ont accueilli un moment les récits de mystificateurs et de tartarins. Des affirmations qui n'étaient pas immédiatement contrôlables ont trouvé ainsi parfois créance, mais, tôt ou tard, la vérité éclate, entraînant des disqualifications, souvent un peu trop discrètes, puisqu'elles permettent aux mystificateurs d'abuser la masse incompétente et crédule.

Nous ne savons pas ce que M. Roosevelt peut préciser contre M. Savage Landor, son itinéraire semblant passer à quelques degrés à l'ouest de celui de ce dernier, mais ce qui ne fait pour nous aucun doute, c'est qu'il ne peut exister entre les deux hommes aucune comparaison, encore que M. Landor manifeste un dédain amusant pour M. Roosevelt qu'il traite d'explorateur digne de pitié et accuse d'avoir fidèlement copié tous ses actes à lui. Il apparaîtra cependant à tous ceux qui sont exactement renseignés que, à part un amour assez prononcé pour la réclame, l'ancien président des États-Unis a donné des preuves tellement nombreuses et réelles de sa valeur et de son énergie que celles-ci ne peuvent être mises en doute. Il suffirait de voir les deux hommes côte à côte pour que les moins physionomistes et les plus prévenus fussent immédiatement fixés.

M. Landor, qui ne manque pas d'esprit et surtout d'assurance et d'imagination, plaisante M. Roosevelt sur la découverte du fleuve *da Duvida* (Doute) et dit que le nom est admirablement choisi et qu'il pourrait s'appliquer non seulement à ce fleuve[1] mais à tout le voyage de M. Roosevelt dans le pays.

M. Landor juge d'après lui-même ; il oublie que l'ancien président était accompagné d'un homme, le colonel Rondon, qui était le guide le mieux qualifié qu'on puisse trouver et d'une autorité indiscutable (c'est lui sans doute qui aura renseigné M. Roosevelt sur M. Savage Landor), que, loin de voyager seul, M. Roosevelt était suivi d'un nombreux personnel tech-

1. On présume que ce fleuve du Doute n'est autre que la branche principale du rio Aripuanan, affluent de droite du Bas-Madeira. Le dernier point franchement navigable de l'Aripuanan est Matamata.

nique : botaniste, naturaliste, géologue, topographe, ornithologue, etc., sans compter les officiers de l'armée brésilienne. On pourra dire que M. Roosevelt était puissamment secondé, mais son voyage ne peut rester et ne restera pas sans résultats. La publication de ceux-ci ne saurait tarder et nous pourrons juger.

En attendant, M. Savage Landor n'en a pas moins couronné sa carrière, si tant est qu'il s'en tienne là, par un coup de maître. Grâce à son assurance et à une réclame savamment organisée, il a pu en effet bénéficier à la Sorbonne d'une réception flatteuse, honorée de la présence des plus hautes personnalités françaises.

Nansen, Amundsen, Peary n'ont pas eu cet honneur qui n'a jamais été non plus dévolu à aucun de nos explorateurs, parmi les meilleurs, qui se sont couverts d'une gloire indiscutable en attachant leurs noms à de grandes et réelles découvertes et en conquérant à leur patrie de nouveaux territoires. Nous ne citerons pas de noms, ils seraient trop !

De ce qui précède, et de ce que nous savons du valeureux explorateur, il résulte que M. Savage Landor peut, à juste titre, être considéré comme un amateur de grand tourisme, animé de la manie ou de l'idée fixe de battre tous les records de l'intrépidité, de l'endurance, de l'adversité, de la souffrance, etc., manie qui le pousse à inventer des péripéties invraisemblables et souvent enfantines et à dramatiser les incidents les plus insignifiants.

Il plaît à M. Savage Landor, de se parer d'une auréole de martyr et de poser à l'explorateur torturé en se faisant modestement qualifier de plus grand voyageur des temps modernes. C'est lui qui l'atteste, mais les services qu'il a rendus ne justifient en rien ce titre. Il ne nous plaît pas, à nous, de paraître davantage dupes ou complices.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1913.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président donne lecture d'une lettre de Madame de Périgny, l'informant que son mari, à la suite des grandes fatigues de son dernier voyage, est condamné pour quelque temps à un repos complet, et ne pourra par suite assister à la séance. La Société charge le Secrétaire général d'adresser à Mme de Périgny les vœux sincères qu'elle forme pour le prompt rétablissement de son mari.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la précédente séance, ainsi qu'une lettre de M. le Jonkheer van Panhuys, qui, pour raisons personnelles, donne sa démission de membre de la Société, en exprimant les vifs regrets qu'il éprouve à se séparer d'une Compagnie dont il était fier de faire partie. La Société charge M. le Secrétaire général d'écrire à M. van Panhuys, pour essayer de le faire revenir sur une détermination qui la prive d'un collaborateur aussi dévoué qu'érudit.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist, vol. XV, 1913, nos 1 et 2 ; — *Anthropological papers of the Museum of natural History*, vol. XI, part. II, 1913 (Dance associations of the eastern Dakota, par Robert H. Lowie) ; — *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, México, t. IV, 1913, nos 10 à 12 ; — *Anales de la Sociedad cientifica argentina*, t. LXXIV, 1912, nos 4, 5, 6 ; t. LXXV, 1912, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6 ; t. LXXVI, 1913, no 1 ; — *Annual report of the Bureau of american Ethnology* (28e), *1906-07*. Washington, 1912 ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia* vol. XLII, 1912, no 4 ; — *Archivos nacionales*, Bogotá, t. I, 1913 ; — *Atti della R. Accademia dei Lincei*, t. CCCX, 1913, no 2 ; — *Baessler Archiv*, nos 3, 4, 5, 1913 ; — *Boletin de la Biblioteca nacional de México*, t. IX, 1912, no 1, 1913, no 4 ; t. X, 1913, nos 1 et 2 ; — *Boletin del cuerpo de ingenieros de minas del Perú*, nos 78 et 79, 1913 ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. II, 1913, nos 9-12 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, 1913, nos 6 et 10 ; vol. XII, 1913, no 1 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, nos 6, 7, 8, 9, 10 ; —

Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, VIe série, t. IV, 1913, n°s 3-4 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal* (*The*), IIIe série, vol. X, n°s 2 et 3 ; — *Congrès des Sociétés savantes ; discours prononcés à la séance de clôture* (16 mai 1913) ; — *Comité des travaux historiques et scientifiques* (Liste des membres titulaires), 1913 ; — *Canadienne* (*La*), vol. XI, 1913, n°s 6, 7, 8, 9, 10 ; — *Current anthropological literature*, vol. II, 1913, n°s 1 et 2 ; — *Field Museum of natural History*, vol. IV, n° 3, 1913 (Annual report of the director to the board of trustees) ; vol. XII, 1912 (Chinese pottery in the Philippines, par Fay-Copper Cole). — *Gaceta de los museos nacionales*, Caracas, 1913, t. I, n°s 10, 11, 12 ; t. II, n° 1 ; — *Horizontes*, vol. XV, 1913, n°s 121, 122 ; — *Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland* (*The*), vol. XLIII, 1913, janvier à juin ; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, vol. XXX, 1911, n°s 3 à 12 ; vol. XXXI, 1911, n°s 1 à 6 ; — *Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un méridien équatorial en Amérique du Sud*, t. IX, fasc. 4 et X, fasc. 1 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLIII, 1913, n°s 3 et 4 ; — *Muséon* (*Le*), nouvelle série, vol. XIV, 1913, n°s 1 et 2 ; — *Proceedings of the numismatic and antiquarian Society of Philadelphia*, vol. XXVI, 1913 ; — *Peabody museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard university, Papers*, vol. III, 1913, n° 5 (Discovery .. on the Millcayac language, par Rudolf R. Schuller) ; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. LXIV, 1912, part. III; vol. LXV, 1913, part. 1 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, n° 208 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XXI, 1913, n°s 11 et 12 ; vol. XXII, 1913, n°s 1 à 6 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, Habana, vol. XVI, 1913, n°s 1, 2, 3 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n°s 6 à 10 ; — *University of Illinois : University studies*, vol. IV, 1913, n° 3 (Michel-Jean Sedaine, par Thomas E. Olivier) ; Id., *Social sciences*, vol. XI, 1913, n° 1 ; — *Würtembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, 1913, n° 1 ; — *Ymer*, 1913, n° 2 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. XLV, 1913, n°s 1, 2, 3.

Batres (Leopold), *Basamentos de las ruinas de Palenque*, 1911 ; — Blanchard (Raphael), *Cuadros de mestizos del museo de Méjico* (*Mundial*, 1912, n° XI) ; — *Chile ante el Congreso científico internacional americano de Buenos Aires*, Santiago de Chile, 1911 ; — Dillenius (Juliane A.), *Craneometria comparativa de los antiguos habitantes de la Isla y del Pukará de Tilcara*, Buenos Aires, 1913 ; — Figarola-Caneda (D.), *Escudos primitivos de Cuba*. Habana, 1913 ; — Giuffrida-Ruggeri (V.), *I cosidetti precursori dell'uomo attuale nel Sud-America* (*Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLII, 1912) ; — Goddard (Pliny Earl), *Indians of the South-West* (Handbook series n° 2, 1913) ; — Hébert (Leon), *Le cancer*, Lyon, 1912 ; — Hewett (Edgar L.), *Archaeological Institute of America. The school of american Archaeology*. Bulletin n° 5, 1913, Santa-Fé ; — Krause (Fritz), *In den Wildnissen Brasiliens*. Leipzig, 1911 ; — Plancarte y Navarrete (Francisco), *Tamoanchan. El estado de Morelos y el principio de la civilización en México*. México,

1911 ; — Posada (Eduardo), *Al congreso de Americanistas* ; — Posnansky (Arthur), *Una falsa crítica de Max Uhle*. Berlin, 1913 ; — Id., *El signo escalonado en las ideografías americanas con especial referencia à Tihuanacu*, Berlin, 1913 ; — Sapir (E.), *A note on reciprocal terms of relationship in America* (*American anthropologist*, vol. XV, 1913) ; — Id., *A Tutelo vocabulary* (*American anthropologist*, vol. XV, 1913) ; — Sera (G. L.), *L'altezza del cranio in America* (*Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*. vol. XLII-XLIII, 1912-1913) ; — Spinden (Herbert J.), *A study of the Maya art* (*Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology*, vol. VI, 1913) ; — Weber (Friedrich), *Beitrage zur Charakteristik alteren Geschichtsschreiber über Spanisch-Amerika*, Leipzig, 1911.

A la demande du Secrétaire, l'*American antiquarian Society* a bien voulu compléter la série de ses *Proceedings* ; la bibliothèque a donc reçu les volumes suivants : I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XX, XXI, XXII, XXIII, de la nouvelle série. En outre, l'*Institut ethnographique international de Paris* fera désormais l'échange de sa publication, la *Revue d'ethnographie et de sociologie*, avec le *Journal de la Société des Américanistes* ; la bibliothèque se trouve de ce fait avoir reçu les années suivantes de la dite Revue : 1910, 1911, 1912, 1913.

Le Secrétaire général annonce que M. Marcou a offert à la Société la belle réimpression, par J. Platzmann, du *Vocabulario de la lengua mexicana*, de Alfonso de Molina. Des remerciements unanimes sont adressés au généreux donateur.

M. Vignaud donne ensuite lecture d'un remarquable exposé de l'Américanisme, des grands problèmes qui se posent pour les chercheurs et montre la part importante qui revient à la *Société des Américanistes de Paris* dans l'admirable développement des études sur le Nouveau-Monde (cf. *Journal*, t. XI, p. 1).

A la suite de la lecture de ce discours-programme, M. le Professeur Verneau fait remarquer que, dans l'énumération des travaux publiés par notre *Journal*, M. Vignaud n'a oublié que de parler des siens. Il tient à réparer cette lacune et rappelle, aux applaudissements unanimes de ses collègues, toutes les études que l'Américanisme doit à M. Vignaud (cf. *Journal*, t. XI, p. 12).

M. le docteur Capitan à son tour s'associe pleinement à l'hommage de M. Verneau : « M. Vignaud, dit-il, a su grouper autour de lui toutes les sympathies et les bonnes volontés, encourager les uns, aider les autres, et donner à tous la foi dans l'œuvre commune. Il a rempli ce rôle de parfait directeur de la Société d'une façon irréprochable et a contribué beaucoup aux progrès récents de notre Compagnie. »

A ce sujet, M. Capitan tient à signaler le rôle important qu'a joué dans ce relèvement de la Société, le Secrétaire général adjoint, M. le docteur Rivet, qui s'est consacré à la rédaction du *Journal*, avec le concours du bibliothécaire, M. le docteur Poutrin. Tous les membres de la Société ont pu apprécier les remarquables résultats obtenus par les deux collaborateurs.

Puis M. Capitan appelle l'attention de ses collègues sur certains problèmes importants qui se posent en Américanisme (cf. *Journal*, t, XI, p. 16).

M. Rivet expose, à son tour, en quelques mots quelles doivent être à son sens les règles et la méthode que doivent suivre les Américanistes pour aboutir à des résultats rapides et sûrs (cf. *Journal*, t. XI, p. 18).

M. Rivet donne ensuite lecture d'un travail de M. van Gennep sur un nouveau procédé de tissage qu'il a étudié et appris en Algérie : le tissage au carton. Une ceinture aymara qu'il a eu occasion d'étudier au Musée de Neuchatel semble avoir été fabriquée par ce procédé. Il y aurait donc un grand intérêt à rechercher dans les collections si l'on peut y trouver d'autres spécimens comparables et d'établir si cette technique existait en Amérique à l'époque précolombienne (cf. *Journal*, t. XI, p. 121).

Mme Barnett et le docteur Capitan présentent quelques observations techniques à ce propos, se réservant de les formuler d'une façon plus détaillée dans une prochaine séance.

Dans le cours de la séance, ont été élus à l'unanimité, membres titulaires, MM. Poupon, le Président du Comité France-Amérique, Charpentier, Maurouard ; membre correspondant, M. l'abbé Petitot.

Est présenté comme membre titulaire :

M. E. Larrabure y Unanue, directeur de l'Institut historique du Pérou, par MM. Verneau et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 30.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1913.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire général annonce qu'il n'a pu faire revenir M. van Panhuys sur sa décision; en conséquence, sa démission de membre titulaire est acceptée; mais MM. Verneau et Rivet proposent de le nommer membre correspondant. Suivant le règlement, la Société statuera sur cette proposition dans sa prochaine séance.

La correspondance manuscrite comprend les lettres de remerciement des membres titulaires et correspondant élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia, t. V, 1913, juillet-août ; — *Anales de la Sociedad cientifica argentina*, t. LXXVI, 1913, n°s 2 et 3 ; — *Anthropological papers of the american Museum of natural History*, vol. XI, 1913. Part III (Societies of the Crow, Hidatsa and Mandan Indians, par R. H. Lowie) ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLIII, 1913, n°s 1-2 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XII, 1913, n°s 2-3 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, n° 11 ; — *Bureau of american Ethnology*. Bulletin 54, 1913 ; — *Canadian antiqua-*

rian and numismatic Journal (The), 3e série, vol. X, 1913, n° 4; — *Canadienne (La)*, vol. 11, 1913, n° 11; — *Library of Congress; Grittenden papers*, 1913; — *Memorias y Revista de la Sociedad científica «Antonio Alzate»*, t. 31, 1912, nos 7, 8, 9, 10, 11, 12; t. 32, 1912, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6; — *Museum Journal (The). University of Pennsylvania*, vol. IV, 1913, nos 1 et 2; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, nos 209 et 210; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n° 11; — *Revista histórica*, Lima, t. III, 1909, n° 4; t. IV, 1912, n° 4; — *Washington University studies*, vol. I. Part. I, n° 1, 1913; — *Ymer*, 1913, n° 3.

Babcock (W. H.), *Early norse visits to north America* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 59, n° 19, 1913); — Barringer G. A.), *Catalogue de l'histoire de l'Amérique et de l'Océanie*, 5 volumes. Paris, 1911; — Gordon (G. B.), *The book of Chilam Balam of Chumayel* (*University of Pennsylvania. The Museum anthropological publications*, vol. V, 1913); — Lehmann (Walter), *Die Archäologie Costa Ricas.* (*Abhandlungen der naturhistorischen Gesellschaft*, t. XX, 1913. Nürnberg); — Montgomery (James A.), *Aramaic incantation texts from Nippur* (*University of Pennsylvania. The Museum publications of the Babylonian section*, vol. III, 1913); — Panhuys (van), *The heathen religion of the Bush Negroes of Dutch Guiana* (*Compte rendu du 4e Congrès international de l'histoire des religions*. Leyde, 1913); — Seager (R. B.), *Excavations in the island of Pseira, Crète* (*University of Pennsylvania. The Museum anthropological publications*, vol. III, n° 1, 1910).

Parmi ce lot d'ouvrages, M. le Secrétaire général adjoint signale le Catalogue de l'histoire de l'Amérique et de l'Océanie de la Bibliothèque nationale. Cet important recueil en cinq volumes, que l'on doit à M. G. A. Barringer, permettra aux membres de la Société de connaître les trésors que la Bibliothèque nationale possède en fait d'imprimés sur l'Amérique, trésors que trop souvent les chercheurs ignorent ou ne savent pas découvrir. Cet ouvrage a été accordé à la bibliothèque de la Société par décret du Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition de M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, à qui M. Rivet avait adressé une demande que M. Cordier avait bien voulu appuyer d'une démarche personnelle. Des remerciements sont adressés à tous ces Messieurs.

M. le Docteur Capitan signale la cérémonie à laquelle a donné lieu les nouveaux agrandissements du Peabody Museum (cf. *Journal*, t. X, p. 705). Il profite de cette occasion pour exprimer, au nom de la Société, les sentiments de haute et profonde sympathie que tous ses membres éprouvent pour le professeur Putnam. Il rappelle que ce maître illustre, qui est membre d'honneur de notre Société, a su grouper autour de lui et orienter une pléiade de jeunes et distingués américanistes, dont les travaux font la gloire du Peabody Museum, et enrichissent continuellement ses incomparables collections.

M. Rivet donne lecture de la seconde partie du mémoire qu'il a reçu de M. van Gennep, qui se rapporte aux serrures à cheville provenant d'Amérique (cf. *Journal*, t. XI, p. 131).

M. Rivet fait une communication sur l'École internationale d'archéologie et

d'ethnologie américaines de México, et montre combien il est regrettable que la France n'ait pas cru devoir participer encore d'une façon effective à cette œuvre scientifique (cf. *Journal*, t. X, p. 684).

M. Capitan fait quelques remarques à ce propos; il a pris part aux discussions qui ont eu lieu sur ce sujet à México, en 1910, où il représentait officiellement la France. La grande difficulté est d'obtenir du Ministère de l'Instruction publique les fonds nécessaires pour l'entretien d'un élève à cette école.

La Société décide qu'une démarche sera faite par son Président près de M. Hanotaux, Président du Comité France-Amérique, afin qu'il s'associe à lui pour tenter d'obtenir du Ministre de l'Instruction publique cette subvention.

Mme Barnett fait une communication sur les Ponchos péruviens. Elle en montre de petites dimensions pour enfants de six à sept ans et un tout petit qui n'a pu servir que pour une poupée ou pour un fétiche (cf. *Journal*, t. XI, p. 137).

M. Rivet fait observer que les pièces présentées par Mme Barnett ne sont pas des ponchos, mais des chemises sans manches, dont le nom exact est *cusma*.

Mme Barnett donne ensuite quelques détails, avec présentation de spécimens, sur le mode de tissage de certains rubans plats péruviens, dans lesquels chaque champ coloré est exécuté au moyen d'un fil spécial abandonné lorsque le champ était rempli. En défaisant devant la Société quelques anciens rubans, elle montre clairement la technique employée (cf. *Journal*, t. XI, p. 135).

M. Capitan fait une communication sur les stucs de l'ancien Mexique, notamment sur ceux qu'il a pu observer au Yucatan et au Mexique ; il étudie leur disposition, leur mode de préparation, etc.

Au cours de la séance, M. E. Larrabure y Unanue est élu membre titulaire à l'unanimité.

Sont présentés par MM. P. Rivet et Poutrin, comme membres titulaires :

MM. J. de la Riva Agüero y Osma;

Ramón A. Laval, sous-directeur de la Bibliothèque nationale de Santiago;

le docteur René Mourlhon;

comme membre correspondant :

M. Tomas Guevara, recteur du lycée de Temuco.

La séance est levée à 6 heures 20.

SÉANCE DU 6 JANVIER 1914.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend une lettre de remerciement de M. E. Larrabure y Unanue, élu membre titulaire.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anthropos, t. VIII, 1913, nos 4, 5, 6; — *Baessler Archiv*, tome IV, 1913,

n° 3; — *Boletin de la Biblioteca nacional de México*, vol. X, 1913, n°s 3, 4, 5; — *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VIe série, vol. IV, 1913, n° 5; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XII, 1913, n° 4; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, n° 12; — *Canadienne (La)*, vol. XI, 1913, n° 12; — *Gaceta de los Museos nacionales*, Caracas, vol. II, 1913, n°s 2 et 3; — *Leipziger Zeitschrift für deutsches Recht*, vol. VIII, 1914, n° 1; — *Memorie della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna*, série I, 1912-1913, t. VII; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLIII, 1913, n° 5; — *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. LXV, 1913, part II; — *Rendiconti delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna*, 1re série, vol. VI, 1912-1913; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, Habana, vol. XVII, 1913, n° 2; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n° 12; — *Revue d'ethnographie et de sociologie*, 1913, n°s 9-12; — *Washington University studies*, vol. I, 1913, part II, n° 1.

Fewkes (Walter). *Great stones monuments in history and geography* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 61, 1913, n° 6); — Garcia (Genaro). *La arquitectura en México*; — *International Congress of Americanists*, vol. I et II, Londres 1913; — Kunike (Hugo), *Sonne, Mond und Sterne in alten Mexico*; *Das sogenannte « Männerkindbett »*; *Der Fisch als Fruchtbarkeitssymbol bei den Waldindianern Südamerikas*; *Beiträge zur Anthropologie der Calchaqui-Taler*; — Outes (Félix E.). *Vocabularios inéditos del Patagon antiguo* (*Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXX, 1913); — Senna, (Nelson Coelho de). *Los Indios del Brasil*, Santiago, 1912; — Vega (Clemente Barahona), *Estudios históricos del Brasil*, Santiago, 1912; — Id. *Nuevos estudios científicos del Brasil*, Santiago, 1912.

M. le Président annonce que l'Assemblée générale annuelle réglementaire aura lieu le 3 février.

M. Léon Diguet qui vient de revenir de sa sixième mission au Mexique fait l'exposé sommaire de son dernier voyage dont la durée a été de deux années en plein pays troublé par la révolution. L'insécurité dans laquelle se trouvait le pays pendant ces deux années l'obligea à modifier l'itinéraire qu'il comptait suivre et qui lui aurait permis de compléter les études ethnographiques entreprises au cours de ses précédents voyages.

Force lui a donc été de laisser de côté les Indiens qui, pour la plupart, étaient, sinon en rébellion complète, du moins dans un état de surexcitation qui n'aurait pas permis à un étranger le séjour dans leurs villages. Il fut contraint, en attendant de meilleurs temps qui ne vinrent pas, de se livrer presque exclusivement à des études et à des récoltes de botanique ou de zoologie dans les endroits plus tranquilles comme l'État de Jalisco, l'État de Colima et le territoire de la Basse Californie. L'État de Colima lui a offert quelques faits intéressants au point de vue des populations indiennes; quelques recherches effectuées aux environs de Colima lui ont permis de réunir un certain nombre de poteries provenant des anciens tumulus; ces dernières viennent en partie combler un vide des collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro, qui ne possédait absolument rien de cette région.

Colima ou Coliman, au moment de la conquête espagnole, formait un petit royaume complètement indépendant et assez important sur le bord de l'Océan Pacifique ; il avait pour frontière, au nord l'immense territoire qu'occupait la confédération du Chimalhuacan, à l'est le Michoacan et au sud la partie la plus septentrionale des colonies aztéques établies sur le versant Pacifique.

Au début, l'étendue de ce royaume d'origine nahuatle représentait plus ou moins la superficie de la province actuelle de Colima, mais à la suite de guerres heureuses, ce petit État s'accrut considérablement en s'annexant un vaste territoire sur le Chimalhuacan.

A l'époque de la conquête espagnole, le tactuanazgo de Coliman était maître d'une grande étendue de la partie méridionale de la confédération Chimalhuèque.

Aujourd'hui, le pays divisé en un certain nombre d'haciendas présente cependant un certain nombre de villages peuplés d'Indiens qui s'adonnent surtout à l'agriculture et à de petites industries indigènes.

M. Diguet a terminé son voyage par un séjour de près de cinq mois en Basse-Californie où il a pu terminer les études qu'il avait entreprises et qui ont fait l'objet de plusieurs mémoires sur les pêcheries de perles du golfe de Californie, l'élevage et la culture de l'huître perlière et la formation de la perle chez cette dernière.

M. Diguet montre enfin un superbe pendentif qui a été trouvé dans un tombeau de l'État de Jalisco. C'est, à son avis, le premier objet de jadéite recueilli dans cette province.

M. Capitan lit une note de M. Charnay sur les *Cliff-dwellers* ; l'auteur pense que les Cliff-dwellers appartenaient à une population étrangère à l'Amérique ; leur disparition serait liée à l'apparition du cheval dans les plaines de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire qu'elle ne remonterait qu'à l'arrivée des Espagnols sur le continent américain.

Cette communication donne lieu à quelques remarques de la part de MM. Verneau, Capitan et Rivet.

M. de Villiers du Terrage lit un mémoire sur un poème inédit sur la Louisiane, écrit par Dumont de Montigny dans la première partie du XVIIIe siècle, et accompagné d'illustrations (cf. *Journal*, t. XI, p. 35).

Au cours de la séance, ont été élus membres titulaires à l'unanimité MM. J. de la Riva Agüero y Osma, Ramón A. Laval et le Docteur René Mourlhon; membres correspondants, MM. van Panhuys et Tomas Guevara.

Sont présentés, comme membre titulaire :

M. Maurice Faure, par MM. Vignaud et Salone ;

comme membre correspondant :

M. Barberena, par MM. Rivet et Peccorini.

La séance est levée à 6 heures 15.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1914.

(Assemblée générale).

PRÉSIDENCE DE M. H. VIGNAUD.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Archivo Santander, Bogotá, vol. I, 1913 ; — *Biblioteca de historia nacional*, Bogotá, vol. III, V, VII ; — *Boletín de historia y antigüedades*, Bogotá, nos 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96; — *Canadian department of mines. Geological Survey. Victoria memorial Museum*, n° 1, 1913 ; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 1 ; — *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, 2e série, vol. XVI, part. I, 1913 ; — *Museum Journal (The)*, vol IV, 1913, n° 3 ; — *Perfiles colombianos*, 1re série, 1908 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. LII, 1913, n° 211 ; — *Quaterly Journal of the Society of american Indians*, vol. I, 1913, n° 4; — *University of Illinois studies in the social sciences*, vol. I, 1912 n° 4.

Breton (Adela), *The wall paintings at Chichen Itza* ; — Clark (J. Cooper), *The story of « eight deer » in Codex Colombino* ; — Diguet (L.), *Idiome Huitchol. Contribution à l'étude des langues mexicaines* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nelle série, t. VIII, 1911, pp. 23-54) ; — Diguet (L.), *Baja California, reseña geográfica y estadística* ; — Marquez (R. Cuervo), *Colombia y su renacimiento* ; — Maudslay (Alfred P.), *A note on the position and extent of the great temple enclosure of Tenochtitlan.....* ; — Milon (Julien), *Gnèpaïnè* ; — Moore (Cl. B.), *Some aboriginal sites in Louisiana and Arkansas* (*Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, 2e série, vol. XVI, 1913) ; — Torres (Luis Maria), *Los primitivos habitantes del delta del Paraná* ; — X., *Historia de la deuda exterior de Colombia* ; — Zamora (Manuel M.), *Guia de la República de Colombia*.

M. le Président rend compte de la séance du Conseil de la Société qui s'est tenue avant la séance de la Société.

Des rapports du Secrétaire général, il résulte que la situation de la Société s'est améliorée d'une façon particulièrement sensible au cours de l'année 1913. Le nombre des membres qui était de 35 en 1909, de 38 en 1910, de 43 en 1911, de 52 en 1912, a atteint en 1913 le chiffre de 70 et, à en juger par les nombreuses adhésions qui arrivent au Secrétariat, cette augmentation ne fera que s'accentuer en 1914. M. le Président adresse un appel pressant à tous les membres de la Société pour qu'ils fassent, chacun dans leur milieu, une propagande active en faveur de nos études. La vente au numéro a suivi la même courbe ascendante que le nombre des membres.

Quant au *Journal*, M. le président ne peut que constater qu'il a repris toute

son ancienne régularité de publication, que de multiples améliorations y ont été introduites, que, grâce à l'extension donnée au *Bulletin critique*, il constitue un instrument de travail indispensable aux américanistes, quelque soit leur spécialité, et enfin que, par la valeur et la variété des articles publiés, il peut supporter sans crainte la comparaison avec les publications étrangères les plus justement estimées.

Malheureusement les dépenses se sont élevées d'une façon proportionnelle, et si un savant aussi généreux que délicat n'apportait pas à la Société un appui constant et absolu, il est certain qu'elle ne trouverait pas en elle-même les ressources indispensables à son fonctionnement normal. Grâce à lui, des difficultés de cette nature sont évitées à ceux qui ont assumé la direction scientifique du *Journal* et M. Vignaud tient une fois de plus à lui en exprimer sa vive reconnaissance.

A la suite de cette communication très applaudie, M. Poutrin, bibliothécaire, lit le rapport suivant :

« J'attire votre attention sur la bibliothèque de notre Société. Grâce à l'obligeance de M. le Professeur Verneau, qui nous donne la si large hospitalité que vous connaissez, et qui a bien voulu faire faire, à notre intention, un nouveau corps de bibliothèque, nous avons pu réunir, dans une salle unique, les volumes jusqu'ici un peu épars qui constituent notre richesse bibliographique.

« La bibliothèque de la Société des Américanistes de Paris comprend aujourd'hui près de 2000 publications ou volumes divers, se rapportant presque entièrement aux deux Amériques. Bien que ce chiffre ne soit point extrêmement élevé d'une manière absolue, il n'en est pas moins fort important si l'on envisage la spécialisation de ces ouvrages. Outre des séries extrêmement importantes et le plus souvent complètes de revues américaines, nous possédons un grand nombre de volumes, anciens ou modernes, dont quelques-uns constituent des raretés.

« Le nombre des ouvrages offerts chaque mois atteint au chiffre moyen de 35, et ce chiffre témoigne bien de la prospérité de notre groupement et de sa diffusion à l'étranger. Il n'est guère actuellement de revue qui se fonde en Amérique sans que nous ne soyons inscrits au nombre de ses correspondants, et, pour l'année 1913, nous avons reçu 8 publications nouvelles, dont les rédacteurs nous ont demandé l'échange. Par ailleurs, nous envoyons le Journal de la Société à 50 sociétés françaises ou étrangères. Notre effort continuera à s'exercer dans ce sens, mais nous chercherons en même temps à compléter les séries de périodiques que notre bibliothèque possède déjà; dans ce but, il a été récemment écrit à 34 sociétés, et plusieurs d'entre elles, à qui j'exprime ici notre gratitude, nous annoncent l'envoi de stocks importants de volumes. Au fur et à mesure de leur arrivée, ces volumes, qui se présentent sous la forme de fascicules faciles à égarer, seront, si l'état de nos finances le permet, envoyés à la reliure. Déjà cette année, nous avons tenté un gros effort dans ce sens, et vous pouvez voir que les plus consultés de nos périodiques sont actuellement reliés.

« Qu'il me soit permis, en terminant, d'espérer que notre bibliothèque qui, malgré sa richesse, n'est point assez connue, soit maintenant plus fréquentée par les membres de la Société. J'ai le plaisir de leur apprendre qu'un cata-

logue par fiches, établi cette année, est mis à leur disposition, ainsi qu'un registre de prêt. Je leur demande en même temps leur concours pour nous aider à compléter certaines séries de périodiques, et remercie ceux d'entre eux qui ont bien voulu nous offrir, soit leurs publications, soit les doubles de leur bibliothèque particulière. »

M. le Secrétaire général adjoint montre à la Société le diplôme qu'à la demande de plusieurs de ses collègues il a fait établir pour les membres de la Société. A l'avenir, ce diplôme sera régulièrement envoyé aux nouveaux membres; il sera remis aux membres anciens, qui en exprimeront le désir.

M. le Dr Capitan fait une communication accompagnée de projections sur le type humain des Mound-Builders, d'après leur céramique. Il rappelle que jusqu'ici les crânes des Mound-Builders ont été fort peu étudiés. Hrdlicka, qui s'en est occupé en dernier lieu, considère que le type n'est pas très différent de celui des Indiens actuels. M. Capitan a pensé qu'il pouvait y avoir intérêt à grouper le plus grand nombre de figurations humaines en terre cuite bien typiques, découvertes dans les Mounds. Il a pu réunir ainsi 25 figures qu'il fait passer sous les yeux de la Société, figures montrant des vases ou des pipes représentant un personnage entier ou seulement une tête humaine.

L'étude de ces pièces permet d'y reconnaître un premier groupe à caractères incertains et non naturistes, puis un second groupe où la représentation de l'homme de cette époque paraît assez fidèle et en tous cas semble réaliste.

Dans ce groupe, on peut reconnaître : *a*) des sujets à type rappelant celui des Indiens actuels : tête allongée, face longue, grand nez, joues assez larges, maxillaire inférieur assez haut et saillant; *b*) des sujets à crâne brachycéphale, à large face, pommettes saillantes, menton plutôt petit, nez court et assez large, yeux petits, paraissant dans certains cas bridés; *c*) quelques vases funéraires ont été modelés de façon à représenter probablement des têtes coupées, avec ces caractères très accentués et un prognathisme supérieur et inférieur aussi net que celui des nègres.

On peut déduire de l'analyse de ces diverses pièces que les Mound-Builders formaient une population à éléments ethniques déjà fort mélangés où figure un type à caractères mongoloïdes (suivant la remarque très juste du Dr Rivet), ce qui cadrerait bien avec la théorie d'Hrdlicka de l'existence d'un gros élément mongole dans la population des États-Unis depuis une époque déjà éloignée.

En tous cas, il y a là quelques faits curieux qui permettent de recommander l'emploi prudent de cette méthode à titre d'ajuvante des observations directes et là où celles-ci sont rares ou absentes.

Au cours de la séance, ont été élus à l'unanimité membre titulaire, M. Maurice Faure; membre correspondant, M. Barberena.

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. Henri Bourde de la Rogerie, par MM. de Villiers du Terrage et Rivet;
Paulo Gastal, par MM. Choquet et Rivet;
J. de Larminat, par MM. Rivet et Poutrin;

comme membre correspondant :

M. Pedro Torres Lanzas, chef des Archives des Indes à Séville, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 3 MARS 1914.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants récemment élus.

M. le Dr Capitan, assez gravement malade, ne peut assister à la séance. M. Vignaud, en communiquant cette triste nouvelle, exprime, au milieu de l'approbation de tous, les sentiments de sympathie de la Société à l'égard de son Secrétaire général et les vœux qu'elle forme pour son rapide rétablissement.

Le Secrétaire général adjoint annonce à la Société que MM. de Charencey et Diguet, répondant à l'appel adressé par le Dr Poutrin dans la dernière séance, ont envoyé à la Société les doubles de leur bibliothèque personnelle. Il souhaite que cet exemple soit suivi par tous les membres. Des remerciements sont adressés aux donateurs.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American Anthropologist, vol. 15, 1913, n° 3; — *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. V, 1913, n° 2; — *Anales de la Sociedad cientifica argentina*, t. LXXVI, nos IV et V, 1913; — *Biblioteca nacional*, Habana (catalogue), 1914; — *Boletim do Museu Goeldi*, vol. VII, 1910; — *Bulletin de la Société neuchateloise de géographie*, t. XXI, 1911-1912; — *Bulletin du parler français au Canada*, n° 5, janvier 1914; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 2; — *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du nord*, Copenhague, nouvelle série, 1913; — *Quaterly Journal of the Society of american Indians*, vol. I, 1913, nos 1, 3, 4; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XXII, 1913.

De reis van Jan Cornelisz. May, 1611-1612. Linschoten Veireeniging, 1909; — Henning (Pablo), *Un pueblo viejo*. México, 1912; — Id., *Sobre los años Ben, Eznab, Akbal, Lamat de los Mayas*. México, 1912; — Henning (P.), Plancarte (A. F.), Robelo (Cecilio) et Gonzalez (Pedro), *Tamoachan*. México, 1912; — Outes (F. F.). *Sobre las lenguas indigenas rioplatenses*. Buenos Aires, 1913.

Offerts par M. de Charencey : Ximenez et Hernandez, *Plantas, animales y minerales de Nueva España usadas en la medicina*. Morelia, 1888; — *Contribution to the North American Ethnology*, vol. II, part. 1; vol. VII; — *Annual report of the Bureau of Ethnology, 1889-90*, Washington, 1890-91; — Offerts

par M. Diguet *Boletín de la Dirección general de Agricultura*, México, 14 fascicules.

M. de Charencey fait une communication sur *Le Popol-Vuh et l'État de Xibalba*. Cette étude paraîtra dans le *Journal* (cf. *Journal*, t. XI, p. 366).

MM. de Créqui-Montfort et Rivet annoncent à la Société que l'étude de la langue des Urus et de celle des Pukina les a conduits à conclure que ces deux langues ne sont que les aspects notés à trois siècles d'intervalle d'un même dialecte arawak. Ainsi se trouve établie linguistiquement l'origine des aborigènes de la haute Bolivie et du haut Pérou. Cette origine est en parfait accord avec les données archéologiques et anthropologiques. L'extension des Arawak dans l'ancien royaume incasique a été beaucoup plus considérable que ne le permettrait de le supposer l'extension actuelle des Urus, leurs derniers survivants. Les auteurs ont en effet pu établir par des documents historiques indiscutables qu'au XVIe siècle, les Urus occupaient tout le haut plateau depuis le nord du lac Titicaca jusqu'à la frontière argentine et qu'ils s'égrenaient sur la côte depuis Arequipa jusqu'à Cobija, se confondant peut-être à ce niveau avec les Changos de la côte chilienne. Ces Arawak ont été submergés par les Aymara, comme ceux-ci l'ont été ensuite par les Kičua; mais il est remarquable de constater qu'ils offrent un admirable exemple de fidélité à leurs coutumes primitives. En effet, bien qu'entourés de toutes parts par des andins agriculteurs et pasteurs, ils sont demeurés, jusqu'à nos jours, des pêcheurs et des chasseurs, comme les Arawak amazoniens. Les constatations faites par les auteurs permettent d'établir une chronologie relative très solide des diverses civilisations péruviennes et boliviennes, et d'affirmer que les célèbres ruines de Tiahuanaco sont bien l'œuvre des Aymara.

Cette communication donne lieu à un échange de vues entre MM. Vignaud, de Charencey, Verneau et de Créqui-Monfort.

Au cours de la séance, ont été élus à l'unanimité :

Membres titulaires : MM. H. Bourde de la Rogerie, Paulo Gastal et J. de Larminat;

Membre correspondant : M. Pedro Torres Lanzas.

Au cours de la séance, sont présentés comme membres titulaires :

MM. Hernando Holguin y Caro, ministre de Colombie à Paris, par MM. Desprez et Villanueva ;

Le vicomte Théobald Foy, par MM. Vignaud et de Villiers du Terrage;

Gabriel Marc, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet;

Barbet, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet;

Joire, par MM. de Créqui-Montfort et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1914.

PRÉSIDENCE DE M. VIGNAUD.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires et correspondants élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología, t. V, 1913, n° 3 ; — *Annual Archaeological Report*, 1906, 1907, 1911, 1912 ; — *Annual Report of the Smithsonian Institution, 1912*, Washington, 1913 ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLIII, 1913, n° 3 ; — *Archives Canadiennes*, années 1888 ; 1893; 1898 ; 1902 ; 1905 (2 vol.). *Publications des* —. N°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 ; *Catalogue des* — 1611 — 1867 ; — *Boletín de la Academia nacional de ciencias*, Córdoba, t. XIX, 1911, n° 1 ; — *Boletín de la Real Sociedad geográfica*, Madrid, t. XLVIII, 1901 ; t. XLIV, 1902, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLV, 1903, n°s 1, 2, 3, 4 ; t, XLVI, 1904, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLVII, 1905, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLVIII, 1906, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. XLXIX, 1907, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. L, 1908, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LI, 1909, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LII, 1910, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LIII, 1911 ; n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LIV, 1912, n°s 1, 2, 3, 4 ; t. LV, 1913, n°s 1, 2, 3, 4. Table : 1901-1910 ; — *Id.* ; *Revista de geografía colonial y mercantil*, Madrid, t. IV, 1907, n°s 1 à 12 ; t. V, 1908, n°s 1 à 12 ; t. VI, 1909, n°s 1 à 12 ; t. VII, 1910, n°s 2 à 12 ; t. VIII, 1911, n°s 1 à 12 ; t. IX, 1912, n°s 1 à 12 ; t. X, 1913, n°s 1 à 12 ; t. XI, 1914, n°s 1 et 2 ; — *Id.* : *Actes et bibliographie*, t. II, n°s 1 à 32 ; t. III, n°s 1 à 16 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLVI, 1914, n°s 1, 2. Index, vol. XLV ; — *Bulletin du parler français au Canada*, n° 6, 1914 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal*, 3e série, vol. XI, 1914, n° 1 ; — *Canadienne (La)*, vol. XII, 1914, n° 3 ; — *Columbia University Quaterly*, vol. XV, 1912-1913, n°s 1, 2, 3, 4 ; vol. XVI, 1913-1914, n°s 1, 2 ; — *Memoirs of the Peabody Museum*, vol. V, n° 3, 1913. A preliminary study of the prehistoric ruins of Nakun, Guatémala, par Tozzer ; — *Memorias y revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, t. 32, 1913, n°s 7 et 8 ; t. 33, 1913, n°s 1 à 8 ; — *Phillips Academy. Department of archaeology*, bulletin IV, 1908, part I ; bulletin V, 1912 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, vol. XXXVIII, 1899, n°s 159 et 160 ; — *Quarterly Journal of American Indians*, vol. I, 1913, n° 2 ; — *Report Forty-seventh of the Peabody Museum, 1912-1913*, Cambridge 1914 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, Habana, vol. XVII, 1913, n° 3 ; — *Revista chilena de Historia y Geografía*, vol. VII, 1913, n° 11 ; vol. VIII, 1913, n° 12 ; — *Revista da Sociedade scientifica de S. Paulo*, vol. VII, 1913, n° 11 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXIV, 1914, n° 3 ; — *Revue d'ethno-*

graphie et de sociologie, 1914, nos 1 et 2 ; — *Royal society of Canada* (*Proceedings and transactions*). 2e série, vol. III, 1897 ; 3e série, vol. I, 1907, vol. II, 1908 ; vol. III, 1909 ; vol. IV, 1910 ; vol. V, 1911 ; vol. VI, 1912 ; Boas (Fr.) *Kwakiutl tales* (*Columbia University contribution to anthropology*, vol. II, 1910) ; — Doughty (Arthur G.). *Rapport sur les travaux de la division des Archives Canadiennes*, 1912 ; — Frachtenberg (Leo J.). *Coos texts* (*Columbia University contribution to anthropology*, vol. I, 1913) ; — Hyde (James H.). *La littérature française aux États-Unis*, 1913 ; — Id. *Les États-Unis et la France* ; — Peñaliel (Antonio). *Explication de l'édifice mexicain à l'exposition internationale de Paris en 1889*. Barcelone (Don de M. le Dr Mourlhon) ; — White (J.). *Handbook of Indians of Canada* (reprinted from Handbook of American Indians). Ottawa, 1913.

Au sujet du Congrès des Américanistes de Washington, il est décidé que la Société souscrira, comme d'habitude, et qu'elle sera représentée par ceux de ses membres qui se rendront à cette occasion en Amérique. Le nom et le nombre de ces représentants seront fixés ultérieurement.

M. Guillemin-Tarayre fait une savante communication sur *L'orientation des temples mexicains*. Ce mémoire sera imprimé dans le *Journal* (cf. t. XI, p. 97).

M. le capitaine Perrier présente ensuite à la Société les derniers fascicules parus des travaux de la Mission géodésique française de l'Équateur. Il insiste notamment sur le fascicule 1 du tome II, qui renferme les plans des environs des stations géodésiques occupées par la Mission. A l'occasion de ce travail, l'auteur a été conduit à faire une étude toponymique soignée de la vallée interandine. C'est le résultat de cette étude qu'il soumet aux membres de la Société. De cette recherche, il résulte qu'en dehors des noms géographiques d'origine espagnole ou kičua, il existe un grand nombre de noms évidemment dérivés des langues indigènes parlées dans le haut plateau avant l'invasion incasique et dont malheureusement l'explication est souvent impossible.

L'auteur appelle l'attention sur le grand nombre de mots empruntés à la botanique pour désigner les noms de lieux.

M. Verneau signale l'intérêt particulier des recherches du capitaine Perrier pour les études archéologiques.

M. Rivet exprime le désir que le capitaine Perrier poursuive et étende ses recherches toponymiques. Peu à peu, l'ethnogénie équatorienne se précise et s'éclaire. La linguistique est venue confirmer dans des cas inespérés les conclusions de l'archéologie. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, on peut affirmer que les Caras, qui occupaient les environs de Quito et formaient une des plus puissantes confédérations préincasiques de la région, se rattachent au groupe barbacoa et par suite à la famille chibcha ; que les Paltas qui vivaient près de la frontière péruvienne étaient des Jivaros. On peut espérer, un jour ou l'autre, arriver à identifier de la même façon les Pastos, les Puruhaes et les Cañaris, par des recherches toponymiques bien conduites et prudentes, comme celles du capitaine Perrier.

Au cours de la séance, ont été élus membres titulaires, à l'unanimité, MM. Hernando Holguin y Caro, le vicomte Théobald Foy, Gabriel Marc, Barbet et Joire.

La séance est levée à 6 h. 35.

NÉCROLOGIE.

PAUL EHRENREICH.

La science américaine vient de perdre en la personne de Paul Ehrenreich un de ses plus éminents représentants. Le savant, qu'une mort subite vient de frapper le 14 avril dernier dans sa ville natale où il occupait depuis 1900 les fonctions de *Privat-dozent* à l'Université, était né le 27 décembre 1855 à Berlin.

Ehrenreich, à l'exemple d'un grand nombre d'ethnographes et de sociologues de son pays, ne fut pas seulement un homme de cabinet. Il se forma au contraire à la rude école de l'exploration. En 1884-1885, il parcourut le Brésil oriental, et y fit de belles collections ethnographiques et zoologiques. C'est à la suite de ce premier voyage qu'il publia en 1886 un travail de premier ordre sur les Botocudos du Rio Doce (*Über die Botokuden des Rio Doce*), où il étudia cette tribu au point de vue ethnographique, anthropologique et linguistique. En 1887, il prit part à la deuxième expédition allemande du Xingu, sous la direction de Karl von den Steinen, et, à la fin de ce voyage, visita les États du Matto-Grosso et de Goyaz, descendit les rios Araguaya et Tocantins et parcourut l'Amazone et le Purús.

Les documents anthropologiques rapportés de ces divers voyages constituaient alors les premiers documents connus provenant de l'intérieur du Brésil. Leur étude donna lieu à un grand nombre de publications d'un intérêt capital, parmi lesquelles il faut surtout citer : *Beiträge zur Geographie Zentralbrasiliens*, 1890-1891 ; *Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens*, 1891 ; *Ueber Einleitung und Verbreitung der Völkerstamme Brasiliens*, 1891 ; *Südamerikanische Stromfahrten*, 1892 ; *Materialen zur Sprachenkunde Brasiliens*, 1893, importante série d'études sur les langues des Chavantes et Cherentes, des Karayá, des Kayapó, des Apiaká du Tocantins, des Paumarí et des Yamamedí, dont la plupart étaient ou totalement inconnues ou très imparfaitement connues.

Les résultats plus spécialement anthropologiques recueillis par Ehrenreich sont consignés dans un grand travail d'ensemble paru en 1897, qui est encore à l'heure actuelle l'œuvre fondamentale pour l'étude somatique des peuplades du Brésil, et qui a pour titre : *Antropologische Studien über die Urbewoh-*

ner Brasiliens, vornehmlich der Staaten Matto Grosso, Goyaz und Amazonas (Purus-Gebiet).

En 1904, élargissant le cercle de ses recherches, Ehrenreich publiait un remarquable mémoire qui est la synthèse et le résumé de nos connaissances sur l'ethnographie sud-américaine à cette époque et montre chez son auteur une connaissance approfondie de la bibliographie si touffue relative à la question. C'est à ce travail que tous ceux qui désirent avoir une idée d'ensemble sur la distribution des peuplades de l'Amérique du Sud et sur leur groupement doivent se reporter. Il a pour titre : *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Naturvölker.*

Ultérieurement, Ehrenreich fit encore de nouveaux voyages d'études en Orient, en Égypte, aux Indes, dans l'Asie orientale, dans l'Amérique du Nord et au Mexique.

Peu à peu, il orienta ses recherches dans une voie un peu différente de celle où il avait travaillé jusqu'alors. L'étude comparée des mythes et des légendes de l'Amérique et de l'Ancien Monde devint son sujet de prédilection et c'est ainsi qu'il écrivit, en 1905, *Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nord-Amerikas und der alten Welt* et, en 1910, *Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen.*

J'ajouterai que Ehrenreich dirigeait la belle revue allemande « *Baessler-Archiv* », connue de tous les ethnologues et de tous les sociologues.

Cette rapide énumération montrera combien fut remplie la vie de celui qui vient de disparaître prématurément et dont la science ethnographique, et plus spécialement l'américanisme, pouvait encore attendre tant de services.

La Société des Américanistes de Paris, dont Ehrenreich était depuis de longues années membre correspondant, s'associe de tout cœur aux regrets unanimes que la disparition de ce savant provoque non seulement parmi ses compatriotes, mais dans tout le monde scientifique.

P. Rivet.

ADOLPHE FRANÇOIS ALPHONSE BANDELIER.

Ce savant archéologue, que nous avions l'honneur de compter au nombre de nos correspondants, est mort à Madrid le 18 mars dernier. Il était né à Berne le 6 août 1840.

Comme bien d'autres Suisses d'élite, tels que Gallatin, Gatschet et Agassiz, il était allé chercher aux États-Unis un plus vaste champ à son activité intellec-

tuelle et, comme eux, il s'y était fait une grande place dans le monde savant. Pendant quelques années, il chercha sa voie ; mais, ses goûts le poussaient vers les études relatives aux antiquités américaines et l'*Archæological Institute of America* ayant reconnu ses aptitudes pour ces genres de recherches l'envoya, en 1880, étudier les ruines des Pueblos du Nouveau Mexique, ainsi que les anciennes populations de la région. Bandelier rencontra là Frank Cushing qui connaissait bien les Zuñi et qui dirigea de ce côté ses premières investigations. Il passa une douzaine d'années au milieu des Indiens, apprenant leur langue et leurs traditions, vivant de leur vie et s'identifiant complètement avec leurs mœurs et coutumes.

Grâce au concours financier que lui donna Henry Willard, il explora ensuite une partie de l'Amérique du Sud, notamment le Yucatan, le Guatemala, l'Équateur, la Bolivie et le Pérou, où il recueillit pour le Muséum américain d'histoire naturelle de New York un nombre considérable de pièces de toute nature. En 1904, il devint l'un des professeurs de la Columbia University, à New York, et garda cette situation jusqu'à son départ pour l'Espagne où il allait faire des recherches dans les anciennes archives de ce pays.

Au cours de ses explorations, Bandelier a élucidé plusieurs des points obscurs de l'histoire de l'Amérique pré-colombienne. C'est ainsi qu'il démontra que la fameuse Cibola que les conquisdatores croyaient être une ville populeuse et riche n'était qu'un simple village, et que la tradition, non moins célèbre, de l'existence, dans la Haute-Amazonie, d'un riche emporium appelé l'*Eldorado*, avait sa source dans la pratique singulière d'une peuplade de la Colombie de couvrir de poudre d'or chaque nouveau chef qu'elle se donnait et de l'immerger ensuite dans le lac Guatavita ; de là le nom de *El dorado*, le Doré. Bandelier a aussi réduit à de justes proportions les exagérations qui ont généralement cours sur la grande civilisation du Pérou.

Quoique d'un caractère fragmentaire et généralement peu étendus, les travaux de ce laborieux et consciencieux savant sont très nombreux et d'une grande valeur. Comme tant d'autres, il se dépensait en monographies érudites qui montraient l'étendue de son savoir et la sûreté de sa critique, mais qui ne donnaient pas la mesure de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il devait faire. Bandelier l'avait compris et il se proposait de clore sa carrière scientifique par un grand ouvrage d'ensemble qui devait former quatre volumes et qu'il considérait comme devant être son *magnum opus*. C'est pour compléter cet ouvrage au point de vue documentaire qu'il s'était rendu en Espagne où la mort est venu le surprendre avant qu'il eût entièrement achevé son œuvre.

Sa veuve, une péruvienne instruite, d'origine américaine, ne laissera pas inachevé et inédit ce dernier et important travail de celui pour lequel elle fut souvent un collaborateur utile et une compagne intrépide.

Voici une liste à peu près complète des travaux de Bandelier :

1. On the of Art War and Mode of Warfare of the Ancient Mexicains (Publications du *Peabody Museum*), Cambridge, 1879.

2. On the Distribution and Tenure of Lands and the Customs with respect to Inheritance among the Ancient Mexicains (*Peabody Museum*), Cambridge, 1878.

3, On the Social Organization and Mode of Government of the Ancient Mexicans (*Peabody Museum*), Cambridge, 1876.

4. Notes on the Bibliography of Yucatan, Chiapas, Guatemala [The Ruins of Palenque, Ocosingo and Copan, Oaxaca (Ruins of Mitla)] with a List of some of the Writers on the Subject from the Sixteenth Century to the present time (*Proceedings of the American Antiquarian Society*, Oct. 1880), Worcester, 1881, in-8°.

5. Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New Mexico (Papers of the *Archæological Institute*), Boston, 1881, in-8°.

6. Report on the Ruins of the Pueblos of Pecos (*Archæological Institute*), Boston, 1881, in-8°.

7. Report on the Investigations in New Mexico during the Years 1883-84 (*Fifth Annual Report, Archæological Institute*). Cambridge, 1884, in 8°.

8. Report of an Archæological Tour in Mexico (*Archæological Institute*), Cambridge, 1884, in-8°.

9. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (*Magazine of Western History*, Vol. IV), Cleveland, Ohio, 1886.

10. La découverte du Nouveau Mexique par le moine Franciscain Frère Marco, de Nice, en 1539 (*Revue d'Ethnographie*, Vol. V), Paris, 1886, in-8°.

11. Contribution to the History of the Southwestern United States (*Papers of the Archæological Institute*), Cambridge, 1899 in-8°.

12. Final Report of Investigations among the Indians of Southwestern United States (*Papers of the archæological Institute*), Cambridge, Part I, 1890 ; Part. II, 1892.

13. Historical Archives of the Hemenway Southwestern Expedition (Compte rendu du Congrès international des Américanistes), Berlin, 1890, in-8°.

14. The Delight Makers. New York, 1890, in-8°.

15. Documentary History of the Zuñi Tribe (*Journal of American Ethnology and Archæology*, vol. II), Boston and New York, 1892.

16. The Gilded Man and Other Pictures of Spanish Occupancy. New York, 1893, in-8°.

17. The Islands of Titicaca, *The Hispanic Society*, New York, 1910.

18. The ruins at Tiahuanaco (*Proceedings of the American Antiquarian Society*. New series, vol. XXI, 1911).

HENRY VIGNAUD.

CHARLES WIENER.

Une dépêche de Rio de Janeiro annonce le décès, dans cette ville, de l'explorateur Charles Wiener, qui a succombé, au commencement de décembre 1913, au cours d'un voyage qu'il accomplissait au Brésil.

D'origine juive, Ch. Wiener était né dans l'empire austro-hongrois le 25 août 1851. Il vint jeune à Paris et, à sa majorité, se fit naturaliser français ; le 8 octobre 1872, il était nommé professeur de l'Université. Doué d'une grande souplesse de caractère, possédant des dehors aimables et une remarquable facilité de parole, il ne tarda pas à s'attirer les sympathies d'hommes influents, parmi lesquels se trouvait un sénateur qui, après avoir été républicain en 1848, et bonapartiste sous l'empire, était devenu, sous la troisième république, un des chefs du groupe royaliste et du parti catholique. Ce militant fut sur le point de lui retirer son appui, le jour où il apprit que son jeune protégé était israélite, mais, à ce moment, Wiener se convertit au catholicisme.

Le baron de Watteville était alors directeur des Sciences et des Lettres au Ministère de l'Instruction publique ; il accueillait toujours avec la meilleure grâce les nouveau-naturalisés. Wiener lui fut recommandé par le sénateur royaliste et par un consul général, L. Angrand, et il obtint, le 9 juillet 1875, une mission scientifique au Pérou et en Bolivie. Il gagna d'abord le Brésil pour y étudier, dit M. de Watteville dans un rapport, « les relations qui avaient pu exister entre les peuplades indigènes de cet empire et les races qui peuplaient l'empire des Incas ». Il explora la province de Santa Catharina, où il copia quelques « inscriptions tumulaires » et d'où il expédia 17 caisses d'antiquités provenant en partie des sambaquis (cf. *Estudos sobre os Sambaquis do sul do Brazil*, par C. Wiener, in *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, t. I, 1876, p. 1-20).

A la fin de 1876, Wiener atteignit le Pérou et, au mois d'octobre 1876, il fit une première excursion dans l'Amazone, qu'il devait visiter de nouveau six ans plus tard (Ch. Wiener. *L'Amazone*, conférence à la *Soc. des Études coloniales et maritimes*, séance du 5 mars 1883, et *Amazone et Cordillères*, in *Le Tour du Monde*, 1883-1884).

Dans les derniers mois de 1877, l'explorateur était en Bolivie. Le 19 mai de cette année, il fit une ascension sensationnelle : accompagné de quelques personnes, il gravit le pic S.-E. de l'Illimani, qui dresse sa cime à 6131 mètres d'altitude ; il le baptisa du nom de Pic de Paris. Wiener parlait toujours avec émotion de cette ascension et lorsqu'il en entretint la Société de Géographie de Paris (séance du 19 décembre 1877), nous l'avons vu verser des larmes au moment où il raconta la sensation qu'il avait éprouvée en plantant le drapeau de sa patrie sur un sommet que personne avant lui n'avait atteint.

Le séjour de Wiener au Pérou et en Bolivie fut des plus profitables à nos collections anthropologiques et ethnographiques. Du 22 septembre 1876 au 3 septembre 1877, 86 caisses, contenant 4000 pièces, étaient expédiées, en

son nom, du Pérou au Ministère de l'Instruction publique. « Huit de ces caisses, dit Hamy, renfermaient la collection d'antiquités offerte au gouvernement par M. Quesnel, de Lima » (*Revue d'Ethnographie*, t. VIII, 1889, p. 353). Une grande partie des objets contenus dans les 78 autres caisses provenaient également des récoltes de Quesnel et aussi de celles de Th. Ber. Ces deux collectionneurs ont élevé, postérieurement, de vives réclamations à ce sujet, et ont produit, à l'appui de leurs dires, des catalogues qui nous ont été d'un grand secours. Grâce à eux, il nous a été permis de rectifier des indications erronées de provenances figurant sur nombre de pièces.

Au mois d'août 1877, le voyageur rentra à Paris. Sur ses instances, le baron de Watteville se décida, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, à tenter une exposition particulière des antiquités et des types du Pérou et de la Bolivie. Elle eut lieu au Palais de l'Industrie, mais le cadre en fut élargi, car elle comprit, non seulement la collection de Wiener, mais les collections américaines d'Edouard André, de Crevaux, de Léon de Cessac, de Pinart ; les collections asiatiques de Ujfalvy, du Dr Harmand, de Lansberg, les collections océaniennes de La Savinière et de Ballieu, et les premières récoltes que j'avais pu faire aux Canaries. Ce fut le point de départ du Musée d'Ethnographie.

Sous le titre *Pérou et Bolivie*; *Récit de voyage, suivi d'études archéologiques et ethnographiques et de notes sur l'écriture et les langues des populations indiennes* (Paris, Hachette et Cie, 1 vol. gr. in 8°), Wiener a publié la relation de son exploration. Dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (1879, deuxième semestre, p. 305-340), a paru une étude de lui sur *La ville morte du Grand Chimu et la ville de Cuzco*. Il a également publié un *Essai sur la constitution de l'empire des Incas*. Le premier de ces ouvrages renferme une grande quantité d'erreurs qu'il est de notre devoir de signaler à nos lecteurs.

Beaucoup de pièces figurées faisaient partie des collections données au Musée d'ethnographie par d'autres voyageurs, ce que l'auteur a omis de signaler; mais ce qui est plus grave encore, c'est que les provenances indiquées sont souvent fausses et que parfois la matière première qui a servi à la confection des objets a été déterminée avec une regrettable légèreté. Le savant, qui voudrait se servir du livre de Wiener pour étudier, par exemple, la répartition des industries anciennes au Pérou et en Bolivie, arriverait fatalement à des conclusions erronées. Aussi ne saurions-nous trop engager ceux qui croiraient devoir se référer à ce travail à consulter l'exemplaire que possède la bibliothèque du Musée d'Ethnographie, exemplaire qui porte, de la main d'Ernest Hamy ou de celle de Jules Hébert, de très nombreuses rectifications.

Le 9 octobre 1879, Wiener était nommé vice-consul à Guayaquil. De l'Équateur, il envoya au Musée du Trocadéro un de ces curieux sièges en pierre du Manabí dont l'existence semble avoir été signalée pour la première fois par Villavicencio et au sujet desquels il rédigea une courte notice qu'a publiée la *Revue d'Ethnographie* (*Les Indiens Colorados et les sièges de*

pierre de la région du Manabi, t. I, 1882, p. 454-458). Il attribue ces sièges aux Cañaris, qu'il considère comme les ancêtres des Colorados, mais sans invoquer d'argument sérieux en faveur de cette hypothèse que contredisent les documents que nous possédons sur l'habitat de ces Indiens.

Successivement vice-consul de première classe, consul de seconde, puis de première classe, Wiener avait été retraité comme ministre plénipotentiaire. Il avait été chargé des fonctions de secrétaire de la légation de France au Chili, attaché à la légation de France à México, consul à l'Assomption, etc. A plusieurs reprises, il fut chargé de missions commerciales ou économiques dans l'Amérique du Sud ; il ne devait plus entreprendre d'exploration de la nature de celle qui lui avait été confiée au Pérou et en Bolivie. Nous n'avons pas à le suivre dans sa carrière consulaire, l'anthropologiste n'ayant aucune qualité pour aborder un tel sujet. Notre rôle devait se borner à juger l'œuvre scientifique de Ch. Wiener ; nous l'avons fait en toute sincérité, avec une franchise qui paraîtra peut-être un peu rude. Mais, en science, aucune considération ne saurait, selon nous, empêcher de signaler les erreurs et conduire à farder la vérité.

R. Verneau.

ALFRED RUSSELL WALLACE.

L'homme extraordinaire qu'était Wallace, mort le 7 novembre dernier, n'a touché à l'Américanisme qu'au début de sa longue et savante carrière, mais il l'a fait d'une manière supérieure et notre Société doit à sa mémoire un souvenir reconnaissant.

Il était né en janvier 1823 à Usk, dans le pays de Galles, et fut d'abord un simple arpenteur, ce qui le mit, dès son jeune âge, en rapport avec les champs et lui donna le goût de l'étude de la nature. A vingt et un ans, il était professeur de langue anglaise à Leicester où il se lia avec l'entomologiste Henry Walter Bates qui devait, comme lui, devenir un grand naturaliste. Avides d'étudier la nature où elle se manifeste sous ses formes les plus vigoureuses, ils s'embarquèrent l'un et l'autre, en 1848, pour l'Amérique du Sud avec l'intention de porter leurs investigations vers la région de l'Amazone qui était alors peu connue. Après avoir travaillé ensemble pendant quelque temps, ils se séparèrent, et Wallace entreprit d'explorer la Haute Amazonie, particulièrement le Rio Negro et le Rio Uaupes qui n'avaient point encore été étudiés scientifiquement.

Wallace resta quatre ans dans cette région qu'il n'a pu parcourir sans de grandes difficultés, et sans courir des dangers dont son énergie, sa patience et sa bonne humeur inaltérable triomphèrent heureusement. Il fit là de riches observations sur la géologie, la climatologie, l'hydrographie, la zoologie, l'anthropologie et la linguistique qui n'ont pu, malheureusement, être toutes consignées dans la relation qu'il a donnée de cette belle exploration, car, dans son voyage de retour, il perdit dans un incendie toutes ses collections, ainsi que la

plupart de ses notes. Ce désastre, dans lequel il faillit perdre la vie, le mit dans l'impossibilité d'écrire une Histoire physique de l'Amazonie dont il avait tracé le plan.

Wallace ne retourna plus en Amérique, mais la nature tropicale exerçait sur lui une telle fascination qu'il résolut d'aller l'étudier dans les Archipels de l'Asie méridionale. De 1854 à 1862, il visita et étudia, comme il savait le faire, ces belles et plantureuses régions où il mûrit la grande idée de sa vie : la continuité dans la manifestation des forces de la nature, qui a pour conséquence inévitable la gradation des êtres.

Chose curieuse et digne d'être notée, cette grande idée, qui naquit chez lui en même temps que chez Darwin, leur fut suggérée, à l'un et à l'autre, par la lecture du fameux traité de Malthus sur la population. Elle fit rapidement son chemin, en se précisant et en s'élargissant de plus en plus, chez les deux savants, dans des mémoires et dans des livres qui sont maintenant dans toutes les mains et qui ont révolutionné notre ancienne conception des origines de la vie et de ses différentes formes.

Dans cette mémorable lutte pour faire accepter une grande doctrine scientifique, lutte dans laquelle Wallace et Darwin montrèrent un égal dévouement à la science et un égal désintéressement personnel, les deux savants ne marchèrent pas toujours du même pas. Darwin s'arrêta à la constatation des faits et à leurs conséquences immédiates. Wallace, esprit plus étendu et plus spéculatif, voulut aller plus loin et osa aborder le domaine de l'inconnaissable. Méditant sur les faits révélés par l'étude de l'Astronomie, qu'il avait poussée très loin, il arriva à cette conclusion hardie que notre planète était la seule habitée, que l'homme était le but de l'univers, que cet univers n'était pas réduit à la matière seule, et que tous ces phénomènes étaient conditionnés par une intelligence coordinatrice. L'homme, dans cette conception, reste bien, comme le dit Darwin, le produit de la sélection naturelle, mais, à la différence de Darwin, Wallace pense qu'à cette sélection instinctive, une intelligence, une volonté primordiale, a ajouté quelque chose.

Cette théorie, plus métaphysique que scientifique, a soulevé chez les transformistes de graves objections dont la principale est qu'on ne peut l'accepter sans reconnaître à l'homme une origine différente de celle des animaux, ce qui est la destruction du transformisme même, tel que l'entendent les Darwinistes. On a répondu, il est vrai, que si la science a recueilli un assez grand nombre de faits pour autoriser la conclusion que toutes les formes animales se tiennent d'assez près pour avoir la même origine, elle n'en a pas constaté un nombre suffisamment probant pour permettre d'avancer que l'homme, qu'un abîme sépare du plus parfait des animaux, a pu sortir de l'un d'eux par une évolution naturelle. Mais c'est là la question même. Ces spéculations, qui restent certainement en dehors de la science pure, sont néanmoins justifiées par notre besoin d'explication que la science ne peut satisfaire, si, la réduisant à son côté utilitaire, on ne lui permet pas de s'élever au-dessus de ses conditions matérielles pour sonder le mystère des origines qui assurément nous intéresse tout autant que ce qui est tangible et mesurable.

Quoi qu'il en soit, avec Wallace disparaît un des hommes les plus éminents de notre temps, une de ces rares natures d'élite qui voient plus loin que les autres et qui ont ainsi puissamment contribué à élargir la portée de notre vision scientifique.

Ses *Essais sur la sélection naturelle* et sa *Place de l'homme dans l'univers* ont été traduits et mis à la portée des lecteurs français par les soins de l'entreprenante et savante librairie des frères Schleicher. Son grand ouvrage, son œuvre maîtresse : *The geographical Distribution of Animals* ne l'a pas été, non plus que la relation de son voyage en Amazonie et ses magistrales études sur la Malaisie, la Terre de l'Orang.

Henry Vignaud.

BULLETIN CRITIQUE.

ANTHROPOLOGIE.

Giuffrida Ruggeri (V.). *Schéma d'une classification des Hominidés actuels. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912*, t. II, Genève, 1914, p. 437-445.

—. *L'uomo attuale. Una specie collettiva* (L'homme actuel. Une espèce collective). Milan, Rome, Naples, 1913, 192 p.

Nous ne retiendrons du savant travail de Giuffrida Ruggeri que ce qui concerne l'homme américain.

L'idée fondamentale de l'anthropologiste italien, monogéniste ardent, est de considérer *Homo sapiens* comme une *espèce collective* et de rechercher combien d'espèces élémentaires on peut reconnaître et admettre, avec quelque vraisemblance, dans cette espèce collective.

Homo sapiens americanus constitue une des sept espèces élémentaires admises par l'auteur. Cette espèce élémentaire comporte elle-même cinq variétés : *Homo s. a. nordicus* qui correspond sensiblement aux Indiens des plaines, *Homo s. a. neotropicus* qui occupe la Californie, le Mexique, l'Amérique centrale et toute la région nord-orientale de l'Amérique méridionale, *Homo s. a. andinus*, qui habite le Pérou, la haute Bolivie et le nord du Chili, *Homo s. a. patagonicus* et enfin *Homo s. a. fueginus*, qui se définissent eux-mêmes.

Les Esquimaux appartiennent à l'espèce élémentaire *Homo s. asiaticus*, dont ils constituent la variété *neoarticus*. Enfin, une zone métamorphique comprend toute la presqu'île de l'Alaska.

P. Rivet.

Hrdlička (Aleš). *The derivation and probable place of origin of the north American Indians* (La parenté et le lieu d'origine probable des Indiens de l'Amérique du Nord). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIIIe session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 57-62.

Hrdlička, dont on connaît les recherches sur l'origine des Indiens d'Amérique (cf. *Journal*, t. IX, p. 463-468, t. X, p. 556-557), consacre le début de son étude à une revue générale des différentes opinions qui ont eu, ou ont encore cours, sur le peuplement de l'Amérique; puis il résume, en les condensant, les données indiscutables que l'on possède dès maintenant sur l'origine des Indiens : 1° L'homme n'est pas originaire d'Amérique; 2° il n'occupa ce continent qu'à une période déjà avancée de son évolution; 3° il était donc en pleine évolution quand il arriva en Amérique.

Hrdlička énumère ensuite les caractéristiques du type physique de l'Indien, et est amené à conclure que ces caractéristiques sont aussi celles des Polynésiens et des Tartares. Il ne nie certes pas le rôle que les premiers ont joué dans le peuplement de la côte ouest de l'Amérique, mais, pour lui, le grand mouvement migrateur est venu de l'Asie nord-orientale.

Dr Poutrin.

Hrdlička (Aleš). A *report on a collection of crania and bones from Sorrel Bayou, Iberville Parish, Louisiana* (Rapport sur une collection de crânes et d'os provenant du Bayou Sorrel, Paroisse d'Iberville, Louisiane). *Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia*. 2e Série, Vol. XVI, Part I, 1913, p. 95-99. 2 figures.

Les différentes pièces osseuses, recueillies par M. Cl. B. Moore au cours de ses fouilles dans les mounds du bassin de la rivière Atchafalaya (cf. *Journal*, t. XI, p. 267), ont été étudiées par Hrdlička. La collection se compose de dix-sept crânes, d'un squelette incomplet et de nombreux os séparés. Un de ces crânes, qui a appartenu à une femme, est brachycéphale, et doit être rattaché à une catégorie déjà décrite par l'auteur; les autres sont des crânes d'adultes des deux sexes, fort bien conservés, et d'un volume relativement grand. Presque tous ont subi, quoique très légèrement, la déformation fronto-occipitale. D'une apparence fort homogène, ils sont caractérisés par un indice mésocéphale, une voûte haute; la face est large, peu prognathe, les arcades sourcilières sont bien développées, les orbites sont mégasèmes.

Quant aux os découverts dans les mounds, il est à remarquer que beaucoup d'entre eux, os longs et os courts, présentent des signes certains de tuberculose : vertèbres soudées et cariées par le mal de Pott, fémurs déformés par les suppurations ou les arthrites chroniques, etc.

Hrdlička, après avoir bien décrit la série de crânes recueillis par M. Moore, pense qu'il n'est pas possible, actuellement, de tirer de son étude la moindre conclusion d'ordre général. Il faut attendre de nouvelles fouilles pour trouver des termes de comparaison et donner aux déductions anthropologiques toute leur valeur.

Dr P.

Tello (Julio C.). *Prehistoric trephining among the Yauyos of Perú* (La trépanation aux temps préhistoriques chez les Yauyos du Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 75-83, 3 planches, 1 figure.

Les Yauyos et les Huarochiris habitaient la région montagneuse bordée par les Andes occidentales. Jusqu'à présent, les ruines qui parsèment leur territoire ont échappé, en raison de la nature du terrain, à toute exploration. M. Tello les classe en : cavernes naturelles, ayant servi de refuges à de nombreux individus, et dans lesquelles on trouve, avec de nombreux ossements, des instruments et des débris de cuisine; *chaukallas*, habitations peu élevées au-dessus du sol, et du type communément rencontré dans les montagnes du Pérou; *llactas*, habitations en pierre relevant de l'architecture incaïque.

Dans les cavernes et les chaukallas, l'auteur a découvert 10.000 crânes et momies, et ce sont ces pièces qu'il étudie aujourd'hui, au point de vue de la trépanation.

La trépanation aurait été motivée, soit par une fracture du crâne, soit par un traumatisme avec mise à nu de la table externe du crâne, soit par une ostéo-périostite circonscrite, soit enfin par des lésions de nature probablement syphilitique. Ce ne sont pas là de simples hypothèses, car M. Tello présente tour à tour, dans des planches d'une grande valeur documentaire, des exemples de diverses lésions ayant entraîné la trépanation.

Quant au mode opératoire, il était des plus variés, et à côté des trépanations brutales, entraînant de véritables éclatements de l'os, on n'est pas peu surpris de rencontrer de véritables couronnes de trépan, tout à fait comparables à celles qui résultent de notre actuelle technique.

Quelle qu'ait été d'ailleurs l'inhabileté des chirurgiens Yauyos, leurs interventions étaient fréquemment couronnées de succès ; la preuve en est que nombre des crânes recueillis par M. Tello présentent des traces indéniables de cicatrisation de la perte de substance osseuse.

Dr P.

Chervin (Arthur). *Aymaras and Quichuas : a study of Bolivian anthropology* (Aymara et Quichua, étude d'anthropologie bolivienne). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 63-74, 1 figure.

La mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange explora, en 1903, les hauts plateaux boliviens, et y recueillit des documents ethnologiques de la

plus haute valeur. M. Chervin, qui se chargea du dépouillement des mesures anthropométriques, apporte, dans cette note, quelques renseignements sur les Indiens Aymara et Quichua, et renvoie d'ailleurs, pour une plus ample documentation, aux volumes qu'il a publiés à ce sujet.

L'auteur traite tout d'abord de la vie matérielle : habitation, agriculture, chasse, pêche, vêtement, etc., puis, très rapidement, de la vie intellectuelle. Il consacre la seconde partie de sa communication à l'étude des effets de l'altitude sur l'organisme des autochtones, et compare enfin, au point de vue anthropologique, les Aymara et les Quichua. Cette comparaison est basée sur l'observation de 208 individus, sur chacun desquels il a été pris quinze mensurations, tant du corps que de la tête. L'auteur conclut que, contrairement à l'opinion de d'Orbigny et à celle de Markham, Aymara et Quichua appartiennent à deux groupes ethniques distincts, quoique étant tous deux brachycéphales.

Dr P.

ROUMA (Georges). *Les Indiens Quitchouas et Aymaras des Hauts Plateaux de la Bolivie.* 1 vol. 109 p., Bruxelles et Leipzig, 1913.

Cet ouvrage porte en sous-titre « Résultats de la Mission anthropologique organisée en 1911 sous les auspices du Gouvernement de la Bolivie et de la Société anthropologique « Sucre » sous la direction de l'auteur ». Celui-ci, d'origine belge, est docteur en sciences sociales et exerce les fonctions de Directeur général de l'enseignement public en Bolivie. Au cours de son dernier séjour en Europe, le 10 novembre 1913, il fit, à la Sorbonne, sous les auspices du « Comité France-Amérique » et du « Groupement des Universités et Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine », une conférence intéressante sur « la Bolivie moderne » (cf. *France-Amérique*, 1914, p. 61).

La mission anthropologique de Rouma avait pour but de comparer le Kičua pur à l'Aymara pur, puis les Kičua et les Aymara vivant sur les plateaux les plus élevés à ceux établis dans les vallées chaudes, enfin l'Indien métissé à l'Indien pur.

Dans ce but, il a été étudié cent cinquante sujets se répartissant en six groupes choisis dans des milieux très différents. Le grand intérêt et la véritable originalité de l'enquête est qu'elle a porté à la fois sur les caractères morphologiques et les caractères physiologiques (recherche sur la force musculaire, l'acuité visuelle et le sens chromatique) et enfin qu'on a cherché à déterminer l'action des facteurs du milieu (nourriture, vêtements, usage de la coca et du tabac, soins corporels, hygiène de l'habitation, travail, instruction, etc...).

Les conclusions de l'auteur sont les suivantes : la taille des Aymara est supérieure de 3 centimètres 1/2 en moyenne à la taille des Kičua ; la hauteur du tronc et la largeur des membres (en rapport avec la taille), la longueur du pied

sont sensiblement les mêmes dans les deux groupes. Les dimensions absolues de la tête des Kičua sont supérieures de quelques millimètres à celles des Aymara, sauf la hauteur qui est inférieure de 7 millimètres. Les indices céphiques et pariéto-zygomatiques sont sensiblement égaux. Le visage est un peu plus allongé chez les Kičua.

Ce sont là de minimes différences, mais un caractère distinctif intéressant est fourni par l'indice nasal qui indique un nez plus large chez les Kičua.

De plus, les circonférences thoraciques sont toutes plus élevées chez ces derniers, qui, étant également de plus petite taille, ont, par suite, un indice de vitalité beaucoup plus élevé. Leur force au dynamomètre est également supérieure de plus de 3 kgr.

L'auteur montre également que l'Aymara des terres chaudes est nettement inférieur à son compatriote du haut plateau.

Le métissage entre Aymara et Kičua ne semble pas produire une modification appréciable du type, mais les Kičua métissés de Blancs sont nettement supérieurs aux Indiens purs par leur taille qui est plus élevée et leur plus grande force de pression manuelle.

En terminant, l'auteur met en lumière les conclusions pratiques de son travail en indiquant les règles à suivre pour l'éducation de l'Indien, et indique brièvement les mesures immédiates à prendre pour la sauvegarde de la race.

De nombreux tableaux et d'intéressantes reproductions photographiques de types complètent cette importante contribution à l'anthropologie comparée des populations andines.

P. Rivet.

Ambrosetti (J. B.). *Nuevos restos del hombre fósil argentino (presentación de dos craneos del Hombre de Guerrero, Provincia de Buenos Aires)* [Nouveaux restes de l'homme fossile argentin (présentation des deux crânes de l'Homme de Guerrero, Province de Buenos Aires)]. *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 5-7.

L'auteur de ce travail reste fidèle aux théories de son ami, le regretté F. Ameghino. « Grâce aux études et aux publications de ce dernier, écrit-il, la question de l'homme fossile en République argentine peut être considérée déjà hors de discussion ». Ceux de nos lecteurs qui ont lu le lumineux exposé de la question fait ici même par M. Vignaud (cf. *Journal*, t. X, p. 15) ne partageront certainement pas cette opinion, et je crois que la trouvaille des crânes de Guerrero ne contribuera pas à les rallier à la thèse du savant argentin. Les premiers ossements furent trouvés à la fin de 1910 dans une lagune située près de la station Banderaló du chemin de fer de l'Ouest par

M. Carlos Guerrero. Une expédition organisée aussitôt par le Musée de Buenos Aires découvrit dans le fond desséché de la lagune d'autres fragments et un grand nombre d'ossements fossiles fracturés et même brûlés. On y trouva également un mortier. D'après la commission, la couche géologique explorée correspond au pampéen inférieur. Pour se prononcer sur la question, il y a lieu d'attendre le travail complet qui sera consacré à la question. Pour l'instant, Ambrosetti se contente de figurer le crâne désigné par le n° 1, et la mandibule correspondante. A en juger par ces figures et surtout par les beaux moulages de ces pièces que le Musée de Buenos-Aires a bien voulu m'envoyer, ces crânes de Guerrero se rapprochent évidemment de ceux auxquels Ameghino a donné le nom d'*Homo pampaeus* et que Mochi dans sa belle étude sur la paléanthropologie argentine rapproche du type esquimau. Pour ma part, je trouve que, comme le crâne de Necochea, les crânes de Guerrero présentent une grande ressemblance avec les crânes péricues de Basse-Californie, que j'ai étudiés ici même (cf. *Journal*, t. VI, p. 147) et je crois que, comme ceux-ci, ils représentent une forme archaïque du type de Lagoa Santa.

P. R.

Torres (Luis María). *Los primitivos habitantes del delta del Paraná* (Les habitants primitifs du delta du Paraná). *Universidad nacional de La Plata*. Buenos Aires, 1913, 617 p.

Pendant six ans — de 1900 à 1906 —, l'auteur a exploré, avec beaucoup de constance et de soin, toute la région du delta du Paraná; il a ainsi fouillé une série de tumulus, de cimetières et de stations, répartis sur les rives des bras qui constituent ce delta. Aujourd'hui, il nous présente dans un important travail d'ensemble les résultats de ses recherches auxquelles il n'avait consacré jusqu'ici que des mémoires partiels (cf. *Journal*, t, II, p. 426). Disons tout de suite qu'il s'est acquitté de cette lourde tâche avec une conscience remarquable. Je n'en veux pour preuve que la bibliographie très complète qui termine son travail, et les nombreuses références aux auteurs anciens et modernes qu'on y trouve à chaque page.

L'auteur consacre un premier chapitre á la géographie, à la géologie, à la flore et à la faune de la région étudiée. Ensuite, il donne la description de chacune de ses fouilles et étudie en détail les objets et les ossements exhumés. Dans un troisième chapitre, il a réuni toutes les données ethnographiques, sociologiques et linguistiques que l'on possède sur les populations du delta. Enfin, il termine par une synthèse des résultats obtenus.

Je ne puis songer dans un résumé de cette nature à indiquer, même brièvement, les nombreux faits que Torres a réunis dans son beau travail. Je me bornerai à citer les principales conclusions auxquelles il aboutit.

Les crânes recueillis sont pour la plupart mésaticéphales et remarquablement élevés. Le nez est soit leptorhinien, soit plus souvent encore mésorhinien.

Le front est étroit ; d'une façon générale, la face est large, mais, en même temps, sur certains individus, elle est longue ; l'indice orbitaire, assez variable est cependant assez souvent élevé. La taille obtenue par la largeur de 57 os longs varie suivant les gisements de 1m 672 à 1m 706, avec une moyenne générale de 1m 688 chez l'homme ; chez la femme, elle serait de 1m652.

La plupart de ces caractères rappellent étonnamment ceux de la race de Lagoa Santa que les anthropologues sont unanimes à considérer comme une des formes sud-américaines les plus primitives. C'est ce que Torres a parfaitement vu et établi. Mais en outre, il croit à l'intervention d'un second élément ethnique dont le type, tout à fait différent du précédent, est caractérisé par l'hypsibrachycéphalie et la leptoprosopie.

Au point de vue archéologique, Torres discerne également une double influence dans la région qu'il a si soigneusement étudiée. L'une, d'origine amazonienne, correspond à la race hypsidolichocéphale, venue par voie fluviale, l'autre d'origine tupi correspond à la race hypsi-brachycéphale, qui prédomine dans les *sambaquis* du littoral maritime, celle-ci était probablement antérieure à celle-là dans la région du delta du Paraná.

Il m'est impossible dans un compte rendu de suivre l'auteur dans le détail de son argumentation. On peut dire qu'il a envisagé le vaste problème qu'il avait entrepris de résoudre sous tous les aspects, qu'il n'a négligé aucun élément susceptible de lui fournir une donnée précise. L'étude anatomique des ossements en particulier est certainement une des plus complètes et des plus consciencieuses qui ait été faite jusqu'à ce jour. Si l'on songe que l'on ne savait presque rien jusqu'ici sur les populations du delta du Paraná, on comprendra le grand service que Torres a rendu à la science américaniste en publiant sa conciencieuse monographie. On ne saurait trop le féliciter et le remercier de l'avoir entreprise et réalisée.

P. R.

Marelli (Carlos A.). *Contribución à la craneologia de las primitivas poblaciones de la Patagonia (observaciones morfobiometricas)* [Contribution à la crâniologie des populations primitives de Patagonie (observations morphobiométriques)]. *Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos Aires*, t. XXVI, 1913, p. 31-91.

L'auteur a étudié, d'après la méthode biométrique, trois importantes séries de crânes argentins : une série de crânes patagons anciens du Rio Negro, une série de crânes modernes du Chubut, une série de crânes araucans.

De sa consciencieuse étude, il résulte que, parmi les Patagons anciens, ce sont les dolichomorphes et les dolichoïdes qui prédominent, les crânes élevés étant beaucoup plus fréquents que les crânes bas. Les Patagons du Chubut

sont aussi dolichomorphes en majorité, mais il y a également parmi eux quelques brachymorphes ; ils sont pour la plupart moins élevés que les précédents. Chez les Araucans enfin, ce sont les brachymorphes qui dominent avec une tendance générale au surbaissement du crâne.

Ce sont là très sensiblement les conclusions de l'étude faite par M. le Prof. Verneau des crânes rapportés par M. H. de la Vaulx (cf. *Journal*, t. I, p. 363).

P. R.

ARCHÉOLOGIE.

Jochelson (Waldemar). *Scientific results of the ethnological section of the Riabouschinsky expedition of the imperial russian geographical society to the Aleutian islands and Kamchatka.* (Résultats scientifiques de la section ethnologique de l'expédition Riabouschinsky organisée par la société impériale de géographie russe aux îles Aléoutiennes et au Kamchatka). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 334-343. 5 figures. 3 planches.

La Société de géographie russe organisa, en 1908, grâce à la générosité de M. Riabouschinsky, une très importante mission au Kamchatka, et qui comprenait cinq sections : botanique, zoologie, géologie, météorologie, ethnologie. M. Jochelson, adjoint à l'expédition comme ethnologue en 1910, désirant poursuivre les études qu'il avait commencées en 1902, lors d'une des expéditions Jesup, étendit le champ des investigations primitives jusqu'aux îles Aléoutiennes.

Après quelques considérations sur la situation géographique de la chaine des Aléoutiennes, sur leur flore, leur faune et leur état politique, l'auteur trace une rapide esquisse de l'ethnographie des indigènes : ils vivent dans des huttes de bois, au sol excavé et recouvertes de terre et d'herbes, et, bien qu'ils aient adopté des vêtements d'origine américaine, ils portent encore, contre la pluie, d'amples manteaux faits d'intestins d'animaux marins. Leur principale ressource alimentaire est fournie par la pêche, surtout par celle du saumon qui vient en abondance se faire capturer dans les barrages disposés le long des rivières.

M. Jochelson pratiqua des fouilles sur treize emplacements de villages et trois tombes ; il recueillit ainsi plus de 1000 objets appartenant à l'âge de pierre, 79 crânes et 10 squelettes, tous documents propres à éclairer la préhistoire de l'archipel. Déjà, on peut conclure, des nombreux outils en os (pointes de harpons, de flèches, etc.) que la culture matérielle des Aléoutiens n'a, contrairement à l'hypothèse de Dall, que peu évolué.

Les anciens habitants des îles Aléoutiennes embaumaient les corps, et, après

en avoir retiré les intestins, les enveloppaient de peaux d'animaux marins ; ils les plaçaient ensuite, après les avoir assis sur une sorte de plateau de bois, dans une caverne sèche. De telles cavernes étaient utilisées par un village entier. Dans une seule de ces grottes, M. Jochelson a découvert vingt-deux squelettes, malheureusement en trop mauvais état pour pouvoir être étudiés.

Quant au langage des Aléoutiens, l'auteur en a fait l'objet d'une étude spéciale (cf. *Journal*, t. XI, p. 320). Il a recueilli en outre 140 contes, dans lesquels le corbeau joue un rôle des plus importants.

Au Kamchatka, M. Jochelson entreprit les mêmes recherches qu'aux îles Aléoutiennes. Parmi de nombreux vestiges de l'âge de pierre, il découvrit des débris de poterie, provenant des indigènes qui occupaient le territoire avant les Aïno.

Malheureusement, aux îles Aléoutiennes comme au Kamchatka, les habitants n'ont conservé, en aucun point, leur type physique primitif, et se sont métissés successivement avec les différents envahisseurs.

M. Jochelson, dans ce court résumé, laisse entrevoir de quel succès ont été couronnées ses recherches. Aucune conclusion ne saurait être tirée d'un exposé aussi sobre, et il nous faut attendre l'apparition des cinq volumes où seront traitées successivement l'archéologie, la morphologie, la langue, la mythologie et l'ethnographie des Aléoutiens et des habitants du Kamchatka.

Dr Poutrin.

Abbott (Charles Conrad). *Ten years diggings in Lenâpé Land 1901-1911.* (Dix ans de fouilles en territoire Lenâpé). Trenton. Mac Crellisch et Quigley. 1912, 191 pages. 22 fig.

C'est la question de l'homme paléolithique de Trenton que soulève à nouveau le livre de M. Abbott. Car le territoire des Lenâpé ou Lenni Lenâpé est la région qui entoure la ville de Trenton, puisque ces Indiens appartenaient au groupe algonquin des bords du fleuve Delaware. Aussi bien, c'est un terrain familier à M. Abbott dont les premiers travaux remontent à 1877, et qui, depuis près de quarante ans soutient, et non sans raison, la haute antiquité géologique des argilites trouvées dans les graviers pléistocènes du bassin du Delaware. Adoptée par les uns, repoussée par les autres, la conclusion première de ce savant s'est fortifiée des recherches faites sur place par M. Putnam et du mémoire d'Ernest Volk, et l'on est fondé aujourd'hui à admettre avec lui que l'homme a bien existé dans la vallée de Trenton à la fin de l'époque glaciaire.

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier, notre auteur revient naturellement sur sa thèse favorite, mais, en même temps, il fait un exposé d'ensemble de l'archéologie préhistorique de la région, où il résume les résultats de dix années de travaux et de fouilles. — C'est dire combien il est documenté, et si l'on songe que, depuis quarante ans, il n'a cessé d'observer et d'explorer, on voit que le titre de son mémoire est assurément modeste.

La culture des Lenâpé est néolithique et correspond au sol superficiel ; ses vestiges sont nombreux, et M. Abbott les décrit longuement, avec les figures des objets les plus saillants. Après la terre noire vient un sédiment boueux et jaunâtre qui renferme des quartzites et des argilites : c'est au niveau de ces dernières que se rencontrent les preuves d'une culture prélénâpéenne, plus primitive que celle des Indiens. Les populations qui lui correspondent n'avaient pas de haches polies, et ne connaissaient probablement pas la poterie. L'« homme des argilites » comme Abbott l'appelle, serait plus près de l'homme paléolithique des graviers que de l'homme Lenâpé du sol superficiel. A la vérité, les fragments de squelette trouvés « n'offrent pas, dit M. Boule [1], qui a visité avec l'auteur les ballastières de Trenton, de caractères bien nets, et leur antiquité a été fort discutée ». D'autre part, les traditions Lenâpé ne laissent nullement supposer qu'il y ait eu une culture prélenâpéenne.

La grande masse des graviers constitue la couche qui vient immédiatement au-dessous du drift jaune : sur leur formation géologique, on a longuement discuté, et nous voyons à nouveau présentées et réfutées, dans le livre qui nous occupe, les objections faites à la théorie de M. Abbott. Les arguments de celui-ci, qui s'étayent des patientes recherches de M. Volk, paraissent avoir une grande force, et il semble bien qu'on se trouve là en présence d'une culture très ancienne, paléolithique, qu'on peut faire remonter aux temps pléistocènes. Les quartzites taillées ont été recueillies, en effet, non seulement dans les talus bordant le fleuve Delaware, qui auraient pu subir des creusements, mais aussi dans des terrains de ballast à plus d'un mille de la rivière, et elles appartiennent bien au niveau considéré.

A l'homme fossile qui a taillé ces quartzites, l'auteur a donné le nom d'*Homo Delawarensis*, et il a cherché à déterminer son origine et ses caractères physiques. Ce ne sont réellement que des hypothèses, car il n'a point trouvé de restes osseux dont l'authenticité et la conservation soient certaines. Mais il paraît incontestable que l'on ne saurait désormais nier purement et simplement, comme on a pu le faire autrefois, l'existence de l'homme paléolithique dans l'Amérique du Nord. C'est le résultat auquel sont parvenus Abbott, d'abord, puis Volk, et de nouveau Abbott, dans leurs importants ouvrages sur la question.

Ch. A. Martin.

Peabody (Charles). *A summary of the archaeology of Trenton, New Jersey U. S. A.* (Résumé de l'archéologie de Trenton, New Jersey, États-Unis d'Amérique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t, I, Londres, 1913, p. 3-4.

M. Peabody rend tout d'abord un hommage mérité à E. Volk, dont le livre

1. *L'Anthropologie*, t. XXV, 1914, p. 134.

« The Archaeology of the Delaware valley », (cf. *Journal*, t. VIII, p. 296) peut compter parmi les traités d'archéologie américaine les plus marquants. A Trenton, le sol de la vallée de la Delaware est composé de trois couches : la couche superficielle, faite de débris organiques ; un dépôt alluvial sablonneux, de couleur jaune; et enfin le gravier. Dans la première et la seconde couche, on rencontre des tombeaux et des puits, des débris de poterie, quelques instruments. Enfin, dans la couche de gravier, on a découvert des ossements d'un type plus moderne que les ossements de Néanderthal ; mais il ne s'ensuit pas, dit l'auteur, qu'on doive leur dénier une haute antiquité, et on peut supposer qu'autrefois il existait, à la même époque, deux types humains différents.

Dr Poutrin.

Winchell (N. H.). *L'homme primitif dans le Kansas. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912*, t. II, Genève, 1914, p. 365-382.

Dans ce mémoire, l'auteur décrit des instruments en silex recueillis dans l'intérieur du Kansas, à la surface du sol, *probablement* contemporains du crâne et des ossements humains découverts dans les loess de l'époque glaciaire de l'Iowa, près de Lansing (État du Kansas).

Les objets ont été trouvés exactement au Sud de la moraine glaciaire du Kansas. Suivant l'auteur, ils sont d'âge très différent, et correspondent à quatre stades de culture primitive, séparés par de longs intervalles, que l'on peut évaluer à des milliers ou des dix-milliers d'années, et qu'il désigne sous les noms de stade paléolithique antérieur, stade paléolithique, stade néolithique antérieur, et stade néolithique. Winchell croit que le même silex a pu être réutilisé aux différents stades et pense pouvoir distinguer les diverses retouches qu'il a subies à chaque nouvelle utilisation.

Selon lui, le plus grand nombre des instruments remontent à la période néolithique antérieure et doivent appartenir à la période glaciaire pendant laquelle le Kansas ne fut pas envahi par des glaces et resta par conséquent habitable.

P. Rivet.

Orr (Rowland B.). *Pre-Columbian Copper in Ontario* (Le cuivre à l'époque précolombienne dans l'Ontario). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 313-316. 1 planche.

Les Aztèques, les Toltèques, les Incas connaissaient le cuivre ; il en est de

même des populations du Canada et des États-Unis, qui trouvaient aisément dans le sol le précieux minerai, et en faisaient commerce avec d'autres tribus moins bien partagées sous ce rapport. Les différents objets en cuivre présentés par M. Orr sont probants à cet égard : ce sont des haches de formes diverses, des ciseaux, des pipes et des couteaux provenant de l'Ontario. Tous ces objets sont d'ailleurs grossiers et ne témoignent pas, comme leurs similaires de l'Amérique du Sud, de l'habileté professionnelle de l'artisan, qui en outre, savait allier le cuivre à des métaux étrangers.

Dr Poutrin.

Wintemberg (W. J.). *The archaeology of Blandford Township, Oxford county, Ontario* (L'archéologie du canton de Blandford, comté d'Oxford, Ontario). *Canada department of mines, Geological survey, Victoria memorial museum.* Bulletin nº 1, 1913, p. 187-200. 1 carte.

Le canton de Blandford est situé à égale distance des lacs Huron, Erié et Ontario, dans une région où la forêt a disparu ; il est occupé par les Indiens « Neutral », qui constituent la tribu la plus occidentale du groupe Iroquois, et est bordé par la rivière Thames. L'auteur entre dans la nomenclature détaillée des nombreux mounds qu'il a fouillés et signale les différents objets découverts : pointes de flèches, fragments de poterie, pipes, drilles, marteaux en pierre, haches, etc. ; beaucoup de ces objets ont malheureusement été détériorés par la culture.

Au cours des travaux agricoles, plusieurs squelettes ont été mis à jour : l'un d'eux, qui a appartenu à une femme, a un crâne dolichocéphale, et à côté de lui furent trouvés de nombreux objets. D'autres squelettes étaient couchés sur le côté gauche, la tête tournée vers le nord.

Les récoltes faites à la surface même du sol ont été tout aussi fécondes, et les divers fermiers possèdent en abondance des objets variés en terre ou en pierre. Toutes les poteries se rapprochent de celles des Potomac-Chesapeake, et semblent être dues à des indigènes qui ont appartenu au groupe Algonquin : ces indigènes occupaient la région avant les Indiens Neutral.

Cette courte étude de Wintemberg est cependant suffisante pour donner une idée de la richesse archéologique de la région de Blandford, et fait espérer que bientôt des fouilles méthodiques y seront entreprises.

Dr P.

MacCurdy (Georges Grant). *Shell gorgets from Missouri* (Pendentifs en coquillages du Missouri). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 393-414, 17 figures, 1 planche.

L'usage de divers coquillages comme ornements remonte aux temps les plus éloignés, et, avant la fin de la période paléolithique, l'homme utilisait dans ce but les coquillages, souvent de très grande taille, dont la chair servait à sa nourriture.

Holmes, à qui on doit la première étude d'ensemble sur les pendentifs en coquillages, les classe en six groupes, d'après leurs décors : la croix, l'araignée, le disque festonné, le serpent, l'oiseau, l'homme, la figure humaine, et enfin la grenouille. M. MacCurdy a découvert, au voisinage de Ste Marys, dans le Missouri, huit pendentifs qui se rattachent à plusieurs de ces types principaux. Il rappelle, au sujet des pendentifs ornés de croix, la signification probable de ce signe dans l'Amérique précolombienne, où il peut être considéré comme indiquant, suivant sa disposition, les points cardinaux ou comme reproduisant le soleil.

Beaucoup moins fréquents sont les pendentifs ornés de représentations de l'araignée, toujours figurée avec un grand souci de la réalité anatomique. Enfin, on doit considérer comme de véritables raretés les pendentifs dont le décor représente des personnages humains. Ceux-ci sont des individus richement parés qui tiennent, dans leurs mains, des objets rituels de formes diverses. On ne peut s'empêcher, en voyant les reproductions que publie M. Mac Curdy, de comparer ces personnages aux divinités mexicaines, tellement leur type, leur allure, leurs ornements se rapprochent de ceux que l'on est accoutumé à rencontrer dans les codex ou les bas-reliefs de l'Amérique centrale. L'auteur cependant, en démontrant aisément que les personnages représentés sur les pendentifs se livrent à des jeux actuellement encore en honneur chez les Indiens des plaines, voit dans ce fait une remarquable persistance des caractères ethnographiques, et doute de la réalité de l'influence de l'ancienne civilisation mexicaine dans la vallée du Mississippi.

D^r^ P.

Moore (Clarence B.). *Some aboriginal sites in Louisiana and Arkansas* (Quelques antiquités de la Louisiane et de l'Arkansas). *The Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 2e Série, Vol. XVI, Part I, 1913, p. 1-102, 40 figures, 2 planches, 6 cartes.

Au cours de l'hiver de 1912 et du printemps de 1913, le Prof. Moore a poursuivi les recherches archéologiques dont les lecteurs du Journal des Américanistes ont été tenus au courant (cf. *Journal*, t. VII, p. 275-276 ; t. IX, p. 161-165 ; t. X, p. 223-236.) Il a exploré cette fois les bassins des rivières Atchafalaya, Tensas, Bayou Maçon et Bayou d'Arbonne, dans la Louisiane, et celui de la Saline River, dans l'Arkansas. Toutes ces rivières coulent parallèlement au Mississippi, et, après avoir formé le Grand Lac, viennent se jeter dans le golfe du Mexique.

Le savant américain décrit, un par un, les différents mounds qu'il a fouillés, non sans de grandes difficultés. Les mounds du bassin de l'Atchafalaya, notament ceux du district de l'Assomption, ont livré, en même temps que de curieux fragments de poterie travaillée, un certain nombre d'ossements et de crânes qui sont étudiés, dans un appendice au travail de Moore, par Hrdlička (cf. *Journal*, t. XI, p. 256). Au mound Mayes, près du lac Larto, l'auteur découvrit des espèces de puits contenant des squelettes, excavations qu'il décrit en détail en raison de leur intérêt spécial, et des pipes en terre ou en grès de très grandes dimensions représentant des animaux. Au nombre de vingt-trois, des tombeaux contenaient aussi de grands vases en terre cuite, de forme presque régulièrement cylindrique, et décorés seulement de dessins incisés fort simples.

Les nombreux mounds de la rivière Tensas ont fourni, avec quelques poteries sans intérêt spécial, des fragments d'ossements et des crânes. Toutefois, la disposition des tombes qu'ils renfermaient montrait bien qu'ils avaient été occupés à des époques différentes. L'exploration du Bayou Maçon, a été, dit Moore, très décevante, et n'a rien rapporté, sauf quelques ossements et des poteries sans intérêt particulier. A signaler cependant des vases à corps sphérique et à col allongé, des couteaux en silex taillé, et des blocs d'argile cuite destinés à soutenir les vases de terre.

Dans toute la région, les mounds sont des plus nombreux, mais en raison des travaux agricoles, les différentes couches du sol ont été souvent bouleversées ; les pluies ont achevé de faire disparaître les richesses archéologiques qu'elles abritaient, et on le regrettera d'autant plus que, à en juger par l'abondance des restes qu'à découverts Moore, ces mounds contenaient en abondance des squelettes et des poteries. L'auteur fait une excellente description de nombreux pendentifs en hématite découverts à Poverty Point, où ils étaient mélangés à des pointes de flèches, de lances, et à des couteaux en silex. Au cours de ces recherches, Moore découvrit un grand nombre de petits blocs d'argile cuite, aux formes des plus variables, cylindres, troncs de cônes accolés par la base, blocs réniformes, etc. etc., dont le but est resté longtemps inconnu. Ces objets ne seraient, d'après Willougby, que les accessoires d'un jeu.

Au Bayou d'Arbonne, l'auteur mit à jour, dans les nombreux mounds qu'il visita, des poteries, des ossements et de nombreux coquillages qui purent être identifiés. Dans ces mounds, les squelettes étaient orientés la tête tournée vers le sud, mais les remaniements du sol ne permirent pas de recueillir autant de squelettes qu'on eût pu l'espérer. Parmi ces ossements, on découvrit un fémur humain présentant, en son tiers supérieur, les traces d'une fracture ancienne vicieusement consolidée par un cal angulaire difforme. Dans les tombeaux, on recueillit aussi une pipe en terre d'un modèle un peu particulier, représentant un homme accroupi tenant dans ses bras le fourneau de l'instrument.

Bien que les résultats de sa dernière campagne scientifique puissent peut-être paraître, en raison de la nature des terrains visités et des difficultés

rencontrées, moins importants que ceux des campagnes précédentes, on saura grand gré à M. Moore de poursuivre, avec une rigoureuse méthode, son plan de recherches archéologiques.

De tous ces travaux qui n'auront rien laissé échapper de ce qui constituait l'ethnographie ancienne des provinces du sud-est, se dégageront spontanément de précieux enseignements sur les relations ethniques des populations disparues de la vallée du Mississippi.

Dr P.

Booy (Theodoor de). *Certain Kitchen-middens in Jamaïca* (Quelques débris de cuisine à la Jamaïque). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 425-434, 5 figures, 2 planches.

Après avoir situé les différents amas de détritus de cuisine qu'il a fouillés, et montré les diverses couches rencontrées, l'auteur étudie en détail les poteries découvertes, dont les fragments sont assez considérables pour permettre une reconstitution approximative du vase entier.

La caractéristique des poteries de la Jamaïque semble résider dans leur forme en nacelle, avec ou sans poignées qui représentent des têtes d'animaux ou d'hommes. Le corps du vase est décoré d'incisions aux dispositions géométriques.

Les vases de terre de la Jamaïque diffèrent totalement, ainsi que l'a fait remarquer Walter Fewkes, des poteries des îles voisines, et constituent une catégorie spéciale.

Indépendamment de ces fragments de vases, M. de Booy a découvert des haches de pierre, des marteaux et des grattoirs, et une hache en coquillage.

Dr P.

Hervé (G.). *Inventaire des antiquités indigènes de Saint-Domingue (partie française) à la veille de la Révolution. Revue anthropologique*, 23e Année, 1913, n° 11, p. 378-391, 6 figures.

De l'histoire précolombienne de Saint-Domingue, on ne sait rien ou presque rien, et c'est une des parties du domaine américain, continental ou insulaire, les plus pauvres en restes du passé. De cette regrettable ignorance les causes sont faciles à trouver ; car la domination espagnole d'une part, poussée par la soif de l'or, a détruit sans nécessité toute la population indigène, crime inexpiable dont l'histoire la flétrira éternellement, et la domination noire, en brûlant le Cap-Français, a ruiné pour longtemps la terre merveilleuse qu'est la « perle des Antilles », en même temps qu'elle anéantissait toutes ses richesses scientifiques. Heureusement, entre ces deux périodes de barbarie, une centaine

d'années s'est écoulée où Saint-Domingue fut à la France, et pendant ce temps, tout y fut florissant ; c'est de cette époque que date le Cercle des Philadelphes fondé par Charles Arthaud, pour « étudier les ressources et les besoins de la colonie, comparer son présent à son passé », etc., et devenu plus tard, par lettres patentes du 17 mai 1789, la Société royale des Sciences et Arts de Cap-Français.

Parmi ces Philadelphes, il s'en est trouvé un à qui nous sommes redevables de tout ce que nous savons du passé de Saint-Domingue, c'est Moreau de Saint-Méry. Son livre intitulé *Description physique, topographique, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue, etc.*, publié à Philadelphie et à Paris en 1797, est, dit M. Hervé, le répertoire le plus complet de renseignements puisés aux sources les plus sûres que puissent consulter les Américanistes des deux côtés de l'Atlantique, et l'on ne sait pourquoi ils paraissent l'ignorer.

C'est de ce considérable travail qu'est extrait l'inventaire présenté par l'auteur dans sa notice, inventaire des plus précieux, puisque les antiquités de la grande île ont été l'objet des plus attentives recherches de la part de Moreau. Sans lui, sans son ouvrage, rien ne nous eût été transmis de la vie matérielle et de la civilisation des Arawak, qui, jadis, au nombre d'un million, dit-on, peuplaient la partie plus tard française de Haïti.

Ch. A. Martin.

Fewkes (Walter J.). *Porto-Rican elbow-stones in the Heye Museum, with discussion on similar objects elsewhere* (Pierres coudées de Porto-Rico appartenant aux collections du Heye Museum, avec une discussion sur des objets similaires de diverses provenances). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 435-459. 14 figures.

On connaît depuis longtemps les colliers en pierre dont la forme rappelle celle des colliers de cheval, qui ont été découverts à Porto-Rico : à maintes reprises l'hypothèse a eu cours que les pierres coudées n'étaient que des fragments de ces colliers. C'est ce point de détail que M. Fewkes se propose d'élucider aujourd'hui. Il décrit tout d'abord, avec une précision remarquable, les colliers de pierres, en signale les divers détails (épaulements, facettes, etc.). Il établit ensuite deux grandes catégories de pierres coudées, celles qui sont orientées à gauche, et celles qui sont orientées à droite, d'après la disposition de la portion décorée. Ces pierres en effet, portent, un peu au dessous du point où elles s'incurvent, une représentation schématique d'un être humain, réprésentation dans laquelle la face, très stylisée, occupe la plus grande place. L'étude de la décoration des pierres coudées est faite, par l'auteur, avec une méthode et un souci de l'exactitude dignes d'éloges : on dis-

tinguera, avec lui, les pierres coudées à décor humain, à décor animal et celles qui sont ornées de panneaux sans figurines. A ces descriptions, M. Fewkes, suivant un ordre des plus logiques, ajoute celles des pierres sculptées à trois pointes et celle des bâtons de pierre utilisés dans un but rituel, et dont les décors se rapprochent de ceux des pierres coudées.

Il conclut que les pierres coudées, de même que les colliers de pierre, jouaient un rôle rituel défini et identique; elles étaient considérés comme des idoles, et les figurines dont elles étaient ornées représentaient des esprits (*zémis*). Les bras des pierres coudées étaient sans doute considérés comme rattachant les idoles qui les ornent à un corps immatériel, peut-être l' « esprit des arbres », ainsi qu'on peut le supposer d'après la disposition et l'apparence des facettes que présentent les pierres coudées.

Dr Poutrin.

Joyce (Thomas A.). *Mexican Archaeology. An introduction to the archaeology of the Mexican and Mayan civilisations of Pre-Spanish America* (Archéologie mexicaine. Introduction à l'étude archéologique des civilisations mexicaine et maya de l'Amérique préhispanique). Philip Lee Garner. Londres, 1914.

Avec ce nouveau livre, M. Joyce continue heureusement sa série de monographies sur les antiquités américaines. Pour l'instruction et l'agrément des personnes qui ne sont pas adonnées particulièrement à ces études, il coordonne de façon claire et méthodique les caractéristiques de l'archéologie mexicaine exposées longuement dans les anciens livres espagnols et les différents auteurs modernes spécialisés dans ces recherches.

Afin d'éviter la confusion, M. Joyce a divisé son livre en deux parties d'après les deux civilisations dont on relève les traces au Mexique, celle des Aztèques au Nord et, au sud, celle des Mayas. Pour chacune de ces sections, il a suivi le même plan et a consacré un nombre presque égal de chapitres à l'histoire des tribus, aux divinités, au calendrier et aux fêtes religieuses, à l'écriture, à l'organisation sociale, aux funérailles, aux coutumes et aux détails de la vie quotidienne, enfin à l'architecture et à la céramique.

Il faut louer l'auteur de ce travail qui est considérable. La bonne ordonnance des matières, le choix judicieux de traits caractéristiques, la netteté des descriptions font de cet ouvrage un excellent manuel, pour tous agréable à lire et pour les étudiants en archéologie fort utile. En outre, les conclusions renferment des remarques personnelles qui méritent d'être retenues, en particulier sur la chronologie mexicaine et maya dont l'auteur présente une table très curieuse.

M. de Périgny.

Boas (Franz). *Archaeological investigation in the valley of Mexico by the international school, 1911-12* (Recherches archéologiques dans la vallée de Mexico par l'école internationale, 1911-12). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII, session Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 176-179.

Au cours des années 1911 et 1912, alors que M. Boas dirigeait l'école d'archéologie de Mexico, les recherches furent plus spécialement orientées vers la chronologie des anciennes civilisations de la vallée. L'auteur se borne à résumer très rapidement les résultats de ses travaux, énumérant les diverses couches de terrain rencontrées, et les différents types de poteries qui ont été mises au jour. On peut conclure, de la nature et du type de ces poteries, qu'elles constituent un type de transition entre l'ancienne culture et la civilisation de Teotihuacan; on rencontre en effet, aux environs de cette cité, des poteries aux formes et aux décors très analogues à celles de la vallée de Mexico. Il ressort nettement, de la description détaillée que M. Boas fait des vases découverts que : une très ancienne civilisation, bien antérieure à celle de Teotihuacan, occupait la vallée de Mexico; à cette civilisation a fait suite celle de Teotihuacan, dont l'influence a persisté pendant une période fort longue. Entre ces deux premières périodes, une longue et graduelle transition a eu lieu, alors qu'au contraire, entre la période de Teotihuacan et la période Astèque, qui ne dura que peu de temps, rien de semblable ne peut être noté.

Tels sont, très schématiquement résumés, les résultats des travaux de l'école d'archéologie américaine. Pour arriver à des conclusions aussi pleines d'intérêt, quoique brèves, il a fallu que les savants que dirigeait M. Boas fournissent un effort soutenu, dont on trouve les preuves dans diverses publications.

Dr Poutrin.

Gamio (Manuel). *Arqueologia de Atzcapotzalco, D. F., Mèxico* (Archéologie d'Atzcapotzalco, D. F., Mexique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 180-187.

L'auteur décrit les fouilles méthodiques qu'il a faites en 1911-1912, comme élève de la *Escuela internacional de Arqueologia y Etnologia americanas*, sous la direction du Dr Boas, dans la région occidentale de la vallée de México, à Atzcapotzalco. De cette étude très soigneuse, il résulte que, dans cette région, on peut distinguer trois civilisations successives.

La civilisation la plus ancienne, du type dit « *typo de los Cerros* », a dû durer longtemps à en juger par l'épaisseur des couches géologiques qui en renferment des spécimens (2m 10). Elle est caractérisée par de petites têtes totalement différentes de celles de Teotihuacán, par des représentations humaines à cuisses

extrêmement longues, à jambes très courtes et à pieds difformes, et par des poteries de couleur jaune, ocre jaune, ou rouge obscur.

Ensuite vient la civilisation du type de Teotihuacán dont les restes sont parsemés sur une épaisseur de 3m 25, et enfin la civilisation de type aztèque, la plus récente, qu'on ne trouve dans les couches superficielles que jusqu'à 40 cent. de profondeur.

Ce travail montre une fois de plus tout l'intérêt général que peuvent présenter des fouilles limitées et bien conduites. C'est dans cette voie qu'il faut résolument se diriger pour arriver à établir une chronologie certaine précolombienne.

P. Rivet.

Gamio (Manuel). *Unidad cultural en Teotihuacán* (L'unité de civilisation à Teotihuacán). *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, México, t. V, 1913, p. 153-160.

L'auteur résume dans ce travail les conclusions auxquelles l'ont conduit des fouilles systématiques pratiquées à Teotihuacán et l'étude des objets exhumés.

Selon lui, ces objets représentent des étapes évolutives, très proches l'une de l'autre, d'une civilisation, mais sans qu'on trouve nulle part sur place l'origine de cette évolution ; par conséquent, cette civilisation est venue d'ailleurs.

D'autre part, en aucun endroit, les fouilles n'ont révélé une superposition d'industrie. Donc, les indigènes de Teotihuacán furent les premiers occupants du lieu, et aucune autre population n'est venue les y remplacer lorsqu'ils l'abandonnèrent.

L'auteur espère, par de nouvelles fouilles, déterminer exactement l'aire de cette civilisation.

P. R.

Seler (Eduard). *Similarity of design of some Teotihuacan frescoes and certain mexican pottery objects* (Analogies dans le dessin de quelques fresques de Teotihuacan et d'objets de poterie mexicaine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 194-202, 9 figures, 3 planches.

Le Professeur Seler a découvert, dans les ruines de Teotihuacan, quantité de fragments de poterie dont les uns appartiennent à la civilisation pré-aztèque, dite de Teotihuacan, tandis que les autres relèvent d'une culture plus ancienne.

Après avoir décrit sommairement les plus importantes de ces pièces, l'auteur rappelle que des peintures murales furent relevées, à Teotihuacan, d'abord par Batres, puis par Peñafiel; ces peintures représentent des autels, autour desquels se groupent des figures de dieux et des images de prêtres.

M. Seler eut l'occasion d'étudier une collection d'antiquités provenant de Jalapazco (Chalchicomula), et qui contient des objets du type de Teotihuacan mélangés à des objets d'un style plus ancien. Ce sont des vases peints, des figures d'animaux ou d'hommes rappelant, à s'y méprendre, les décors des poteries de Teotihuacan, et enfin des représentations de prêtres dans la même attitude que ceux qui ornent les fresques dont il est question plus haut. De telles analogies méritaient d'être signalées; nul doute que le Prof. Seler n'en tire, quelque jour, d'importantes conclusions.

Dr Poutrin.

Maudslay (Alfred H.). *A note on the position and extent of the Great Temple enclosure of Tenochtitlan, and the position, structure and orientation of the Teocalli of Huitzilopochtli* (Note sur la position et l'étendue de l'enclos du grand temple de Tenochtitlan, et la position, la structure et l'orientation du teocalli d'Huitzilopochtli). 26 pages, 5 planches. Taylor et Francis. Londres, 1912.

M. Maudslay s'est livré à un long et minutieux dépouillement des anciens chroniqueurs, en ce qui concerne le temple de Tenochtitlan et le teocalli d'Huitzilopochtli. Tour à tour il a étudié et comparé ce qu'ont écrit : le conquérant anonyme, Motolinia, Sahagun, Torquemada, Duran, Tezozonoc et Ixtilcochtit, ces deux derniers descendant des familles royales du Mexique. Les longs extraits que l'auteur cite ne sauraient être rapportés ici, bien qu'ils présentent tout l'intérêt qui s'attache à de pareils documents. On retiendra, entre bien d'autres renseignements précieux pour l'histoire des anciennes civilisations du Mexique, que le temple de Tenochtitlan était entouré d'un haut mur de maçonnerie, qui, connu sous le nom de Coatenamitl ou mur du serpent, présentait des entrées au nombre de trois ou quatre, faisant face aux différentes routes. Quant au teocalli d'Huitzilopochtli, si ses marches étaient orientées vers l'ouest, la plate-forme où officiaient les prêtres regardait vers le soleil levant.

Dr P.

Seler-Sachs (Cœcilie). *Die Reliefscherben von Cuicatlan und Teotitlan del Camino* (Les poteries à reliefs de Cuicatlan et de Teo-

titlan del Camino). *International Congress of Americanists, Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 206-215, 17 fig.

A cause du climat du Mexique, les antiquités en pierre et en poterie ont seules pu arriver jusqu'à nous. Parmi les objets en terre cuite, les coupes ou jattes, à trois pieds ou sans pieds, tiennent un rang important. Leur variété ne vient pas seulement des usages auxquels elles étaient destinées, mais elle a une cause ethnique, et peut servir à différencier les races. Dans la présente communication, Mme Coecilie Seler décrit quelques-uns de ces objets, trouvés dans ses voyages au Mexique, à Cuicatlan et Teotitlan del Camino, sur la route de Puebla à Oaxaca. Elle eut la bonne fortune, en particulier, de rencontrer, à Jayacatlan, une coupe entière pourvue de ses trois pieds, peinte en noir et dont le fond est orné de simples lignes croisées. — Il n'existe que deux autres coupes complètes, celles trouvées en 1844 à l'Isla de Sacrificios par le Cap^e^ Nepean (British Museum).

De nombreuses figures montrent les différentes poteries, assiettes, etc... Un premier coup d'œil laisserait croire à une grande analogie entre celles de Cuicatlan et celles de Teotitlan, à cause de la technique de l'ornementation, mais un examen plus sévère fait apparaître de notables différences : la couleur qui est noire à Cuicatlan et rouge à Teotitlan, puis les pieds qui, dans la première région, ont une forme de serpents, et dans la seconde, représentent le plus souvent des têtes humaines. Les reliefs aussi sont différents, encore que les poteries provenant du même endroit ne présentent le plus souvent pas les mêmes dessins. Les premières ont leur surface généralement divisée en quatre parties, avec des motifs circulaires ou en forme de crochets, les secondes représentent des parties du corps des animaux, têtes d'oiseaux, etc... stylisées. En somme, et c'est la conclusion de Mme Seler, à Cuicatlan, on retrouve les pieds des vases et les dessins de Tehuantepec, à Teotitlan, ceux de Cholula.

Ch. A. Martin.

Batres (Leopoldo). *Descubrimientos y consolidación de los monumentos arqueológicos de Teotihuacán* (Découverte et consolidation des monuments archéologiques de Teotihuacán). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 188-193.

Je ne ferai que mentionner ce travail où Batres expose les travaux qu'il a exécuté à Teotihuacán, comme Inspecteur général et conservateur des monuments archéologiques du Mexique. Cet exposé est surtout un plaidoyer *pro domo*, et c'est là une question dans laquel'e je ne saurais prendre parti.

P. Rivet.

Barnett (Anna). *Quelques observations sur les petites têtes de Teotihuacán. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912,* t. I, Londres, 1913, p. 203-205.

Suivant l'auteur, les petites têtes bien connues de Teotihuacán ont des provenances diverses : les unes faisaient partie de petites statuettes plates, qui ne pouvaient qu'être placées à plat, les autres provenaient de figurines plates percées de trous qui étaient fixés par des liens soit sur des vêtements soit sur des objets, d'autres étaient sur un corps (en terre cuite également) court et élargi à la base, de façon à être posé facilement sur celle-ci, et étaient des figures de divinités ou des figurations funéraires. Enfin, dans un quatrième groupe, notre collègue range les petites têtes classiques, finement modelées, à front fuyant, et donnant l'impression d'une tête assez fortement renversée en arrière et regardant en avant et en haut. Ces têtes ou bien auraient été fixées primitivement à des corps en terre cuite, ou bien auraient été fichées sur des poupées d'autre substance, ou dans une substance pâteuse ou résineuse. Certaines seraient peut-être une représentation des têtes humaines qui étaient offertes en effigie à Huitzilopochtli ou à Tezcatlipoca.

P. R.

Barnett (Anna). *Quelques amulettes préhistoriques en pierre de Teotihuacán (environs de México). Comparaisons européennes. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912,* t. II, Genève, 1914, p. 349-351.

L'auteur étudie deux types particuliers d'amulettes en obsidienne dont il a été recueilli 40 spécimens environ (de chaque type) au sommet de la grande pyramide du Soleil, à Teotihuacán.

Le premier type représente une sorte de serpent à gueule largement ouverte et à queue ondulante, le second est une représentation humaine semblant porter une *manta*, et les jambes écartées. Notre collègue rapproche ces amulettes des beaux silex taillés de l'Égypte préhistorique représentant des animaux.

Elle signale également 16 autres amulettes de même provenance, petites plaquettes ovalaires allongées de schiste gris, peintes sur une face avec de l'ocre rouge. Ces objets font penser aux galets coloriés recueillis par Piette, et aux plaques peintes en usage chez les Indiens du Far-West.

P. R.

Mena (Ramón). *Arqueologia mexicana. Mixcoatl y el Quecholli*

(Archéologie méxicaine. Mixcoatl et le Quecholli). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXXII, México, 1913, p. 275-279.

L'auteur décrit une intéressante tête en basalte trachytique, provenant de Texcoco, qu'il identifie avec une des nombreuses divinités mexicaines du *pulque*, *Mixcoatl*, dont le nom lui est donné par l'interprétation hiéroglyphique de certains ornements sculptés. Cette tête porte sur le sommet en bas-relief une gravure d'oiseau. Suivant Mena, il s'agit du *Quecholli*, qui indique le mois de la fête de *Mixcoatl*.

P. R.

Mena (Ramón). *Monografias de arqueologia nacional. Asiento grande de Tezcatlipoca?* (Monographies d'archéologie nationale. Grand siège de Tezcatlpioca?). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXXIII, México, 1913, p. 157-164.

Le 20 novembre 1900, on rencontra, dans les fouilles de la *Calle de las Escalerillas*, un monument formé de 2 parties prismatiques quadrangulaires superposés, l'inférieure composée de 96 pierres de taille sculptées de crânes et fémurs humains, la supérieure, incomplète, de 17 pierres. Seler, après une étude attentive, vit dans ce monument un grand siege de Tezcatlipoca. L'auteur discute cette opinion, et pense qu'il s'agit d'un monument aux divinités des morts *Mictlantecuhtli* et *Mictecacihuatl* ou *Miquiztli*, ou plus exactement « à la mort des cycles ». Je ne puis que renvoyer au mémoire le lecteur qui désirerait connaître les détails de l'argumentation.

P. R.

Rickards (Constantino J.). *Sinopsis de un vaso pintado de la civilización mixteca* (Description d'un vase peint de la civilisation mixtèque). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXXIII, México, 1913, p. 165-169.

Le bel objet décrit par notre collègue fut trouvé dans l'État d'Oaxaca en 1909; il mesure 31 cent. de haut, 76 cm. de circonférence en son milieu, 62 cent. à la base et au niveau de l'ouverture qui est fermée par un couvercle en forme d'assiette. Un second vase analogue se trouvait dans la sépulture, avec de nombreux couteaux de silex, pour la plupart de grandes dimensions. Ce vase est orné d'une figure humaine en relief, dont la partie supérieure est peinte en noir tandis que la face, depuis les yeux jusqu'au menton, est couverte d'un tatouage.

Les oreilles portent des ornements circulaires de 12 cm. de circonférence. Autour du cou, est peint un collier portant des grelots. D'autres détails du costume sont figurés. De leur étude, l'auteur croit pouvoir conclure que cette poterie appartenait au prêtre principal qui s'en servait pour les sacrifices. Deux belles similigravures et un dessin du tatouage permettent de suivre et de bien comprendre la description minutieuse qu'il en a faite.

P. R.

Joyce (T. A.). *The Weeping God* (Le dieu qui pleure). *Essays and studies presented to William Ridgeway on his sixtieth birthday*, p. 365-375. 13 figures. Cambridge University press. 1913.

Les peuples primitifs ont toujours entouré d'un culte spécial le dieu de la pluie, qu'ils associaient quelquefois au dieu du tonnerre, et aussi au dieu du feu et à celui des volcans. Déjà, avant l'invasion Inca, les Araucans adoraient Pillan, que les Incas remplacèrent par Uiracocha. Un dieu analogue existait chez les Diaguites du nord-ouest de l'Argentine, chez les Chibchas de Colombie, chez les Quiché du Guatémala, chez les anciens Mexicains et les Taino, premiers habitants des Grandes Antilles; avant les Caribes.

Les Mexicains avaient développé considérablement le culte de Tlaloc, dieu de la pluie, auquel ils sacrifiaient des enfants.

A Tiahuanaco, sur le plateau bolivien, une frise sculptée dans la pierre qui surmonte une porte monumentale représente la figure du dieu créateur Uiracocha, qui habite « dans le tonnerre et les nuages de tempête » ; des yeux de la divinité s'échappent des larmes, image de la pluie, et ses mains tiennent la foudre. Cette même figure allégorique se retrouve dans le décor de certaines poteries, tant de Bolivie que de l'Équateur.

L'auteur étudie ensuite des urnes funéraires ayant contenu des ossements d'enfants, urnes qui sont décorées de figurines humaines pleurant, et qui, sans aucun doute, recevaient les cadavres des enfants sacrifiés au dieu de la pluie. Des idoles en bois provenant de la Jamaïque, et présentant des sillons profonds partant des yeux, relèvent de la même croyance.

Dans un ordre d'idées analogue, certaines divinités mexicaines de la pluie, bien que la stylisation extrême de leurs figures en rende l'interprétation difficile, présentent des dispositions semblables ; d'autres ont les yeux entourés de serpents, emblèmes de la pluie.

On conclura, avec M. Joyce, que du Mexique au Chili et au nord-ouest de l'Argentine d'une part, du Guatémala aux Antilles d'autre part, on rencontre la conception d'un dieu pleurant, maître de la pluie, du vent et du tonnerre ; et cela suffit à montrer l'identité de certains éléments dans la culture des anciennes populations de l'Amérique méridionale et centrale.

Dr Poutrin.

Tozzer (Alfred M.). *A preliminary study of the prehistoric ruins of Nakum, Guatémala* (Étude préliminaire des ruines préhistoriques de Nakum, Guatémala). *A report of the Peabody Museum expedition, 1909-1910. Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology. Harvard University.* Vol. V. N° 3, 1913, p. 139-201. 54 figures, 23 planches.

Après avoir rendu un hommage bien mérité à M. de Périgny, à qui revient tout l'honneur d'avoir découvert et décrit, pour la première fois, les ruines de Nakum (cf. *Journal*, t. VIII, p. 5-23), M. Tozzer aborde la description générale de l'ancienne cité Maya, traite de sa situation, de son nom, de son histoire et des moyens d'y accéder.

L'étude archéologique proprement dite se divise en deux parties : la première est consacrée à des considérations générales sur l'orientation, l'architecture et les procédés de construction ; la seconde est réservée à l'étude détaillée des édifices mis au jour.

La base du groupement des édifices est, à Nakum, comme dans toutes les villes de l'aire de civilisation de Peten, la place centrale. Les constructions sont grossièrement orientées vers les points cardinaux. Quant aux murailles, elles apparaissent le plus souvent en fort mauvais état, du fait de la disparition de l'enduit de revêtement extérieur, fait d'un mélange peu résistant de pierre, de sable et d'argile. On distinguera, avec M. Tozzer, deux types principaux de constructions, moins nets cependant qu'à Tikal : le type dit « temple pyramidal » et le type « résidentiel ». A Nakum, on ne retrouve pas les toitures massives des temples de Tikal, mais l'arche Maya, sur la structure de laquelle l'auteur fournit d'intéressants renseignements, est d'un emploi constant.

Contrairement à la plupart des édifices Maya, les constructions de Nakum sont d'un style extrêmement sévère, et on n'y rencontre pas, sur les murs, ces décorations abondantes et variées qui sont une des meilleures caractéristiques de l'architecture Maya ; M. Tozzer signale seulement des panneaux représentant des masques, et quelques dessins, à allure un peu grossière, sur les murs ou les planchers.

Entrant dans l'étude détaillée des divers monuments de Nakum, M. Tozzer décrit tout d'abord la place centrale et le temple principal, construit sur un mound élevé. Il étudie ensuite toute une série de temples, en montrant successivement leur apparence extérieure, leur configuration architecturale, et enfin leurs dispositions intérieures.

L'auteur a découvert, dans les différentes ruines qu'il a visitées, un certain nombre d'objets en poterie, dont il donne ici une bonne description. Ce sont des fragments de vases décorés de figurines humaines en relief, des statuettes représentant des femmes, qui, pour la plupart, ont été trouvées dans des *chultun*. Ce terme de *chultun*, d'origine maya, désigne une excavation souterraine, en forme de citerne et construite en pierre. Les *chultun* sont

des plus fréquents dans l'aire de civilisation de Petén ; M. Tozzer en étudie ici la répartition, et différencie ceux de la région du Yucatan de ceux de Peten : les premiers, auxquels se rattachent ceux de Nakum, sont en forme de citerne, les seconds, ceux de Peten, sont munis d'une chambre latérale.

M. Tozzer termine son travail par une description rapide des ruines de El Encanto à 20 kilomètres environ au nord-ouest de Nakum, où il a relevé des mounds à forme de pyramide tronquée que couronnent des édifices de peu d'importance.

Un aussi bref résumé ne peut guère donner une idée exacte de l'importance des travaux entrepris à Nakum par le Peabody Museum, mais veut seulement en signaler l'intérêt, et engager les américanistes à se reporter au volume lui-même, où abondent les planches et les figures démonstratives, et qui donne une bonne idée de l'effort accompli, tout d'abord par M. de Périgny, puis par les savants américains.

Dr P.

Capitan (Dr). *Quelques caractéristiques de l'architecture maya. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 216-219.

L'auteur insiste sur deux points particuliers dans ce mémoire intéressant. Il appelle l'attention sur ce fait qu'au Yucatan tous les monuments antiques sont placés sur des monticules toujours artificiels. Il pense que cette habitude, qui n'est pas déterminée par des conditions météorologiques particulières, pourrait être due à une imitation des procédés employés par les Mound-Builders, et rappelle en outre que, chez les Toltèques, les monuments étaient bâtis dans les mêmes conditions en conformité à la fois de nécessités météorologiques et religieuses.

Le second point développé par l'auteur est le suivant. Selon lui, les principales caractéristiques de l'architecture maya et un grand nombre de motifs décoratifs s'expliquent aisément si l'on admet qu'ils dérivent de modèles antérieurs en bois. Il appuie cette thèse de nombreux exemples, et montre qu'il s'agit là d'une évolution analogue à celle qui s'est produite en Égypte, en Grèce, en Perse, dans l'Inde et en Chine.

P. Rivet.

Seler (Eduard). *Ueber einige ältere Systeme in den Ruinen von Uxmal* (Sur quelques anciens systèmes de construction dans les ruines d'Uxmal). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 220-235, 12 fig., 14 planches.

Les ruines d'Uxmal peuvent être comptées parmi les plus belles, et en tout cas parmi les mieux conservées de toutes celles que l'on connaît dans le Yucatan. On ne sait que peu de chose sur leur histoire, sinon que la fondation d'Uxmal est attribuée par les livres de Chilam Balam à un Tutulxiu du nom de *Ah zui tok* et qu'elle doit remonter à l'année 1180 de notre ère (256 ans avant la destruction du Mayapan, qui se produisit en 1436).

Ces Tutulxiu semblent, d'après ce que rapporte Landa sur leurs armes et leurs coutumes, avoir une origine mexicaine. Cependant il est impossible de reconnaître dans les monuments d'Uxmal l'influence mexicaine que l'on remarque ailleurs, à Chichen Itzá par exemple. Ces édifices appartiennent proprement au style yucatéque qui se caractérise par les quatre points suivants : 1° voûtes triangulaires ; 2° division du mur extérieur en mur de fondation, mur de paroi et une corniche ; 3° frise construite perpendiculairement au mur ; 4° ornementation de la frise par des demi-colonnes ou de grandes et grossières figures (masques).

Après avoir ainsi défini les caractéristiques de l'architecture yucatéque, Seler étudie successivement les constructions qu'il a visitées à Uxmal. — D'abord la « Casa del Enano » ou maison du nain, improprement appelée « Casa del Adivino », maison du devin, par Stephens. Puis le groupe de constructions connues sous le nom de « Casa de las Tortugas », maison des tortues, et enfin celui, bien plus considérable, de la « Casa de Palomas », maison des pigeons, ainsi appelée du nom d'un des bâtiments qui le composent. Le plan et les photographies publiés par M. Seler permettent de se rendre compte de l'importance de ces constructions, dont celle qui attire principalement les yeux, la « Casa de Palomas », ou pigeonnier proprement dit, ne mesure pas moins de 55 mètres de long sur 40 mètres de large. Elle est formée de deux voûtes que sépare un mur de refend, et tire son nom de la présence d'une suite de pignons triangulaires qui, percés régulièrement de petites ouvertures, comme celles d'un pigeonnier, surmontent cette muraille. Les pignons, au nombre de neuf (et non de huit comme l'ont écrit Stephens et Holmes), rappellent tout à fait ceux que l'on voit dans les anciennes maisons hollandaises et donnent un aspect étrange à ce monument.

A l'est de celui-ci, s'élève une colline visiblement artificielle qui n'est pas une des parties les moins intéressantes du système de la Casa de Palomas. Lorsque Stephens la découvrit, en 1843, il la nomma la montagne sans nom « Nameless mound » et lui attribuait une hauteur de 20^{m} avec des dimensions de 92^{m} et 61^{m} à la base. Au sommet, se trouve une plate-forme carrée mesurant 23^{m} de côté qui, d'après Stephens, était recouverte, comme d'ailleurs toute la colline, de dalles en pierre calcaire. Pour Seler, cela peut avoir existé, mais aujourd'hui, il est impossible d'en découvrir un vestige quelconque, et ajoute-t-il, il en devait être de même au temps de Stephens ; par contre, on distingue nettement deux terrasses entourées de murs verticaux, présentant de curieuses sculptures, dont quelques-unes sont encore bien conservées. En comparant une photographie prise en 1873 par Le Plongeon avec celles qu'il en a rapportées, Seler reconstitue les parties du monument

qui existaient encore au siècle dernier, et donne de sommaires mais intéressantes explications sur ces ruines imposantes d'Uxmal, se proposant, dans un ouvrage plus complet, de revenir sur toute cette étude.

Ch. A. Martin.

Huntington (Ellsworth). *Guatemala and the highest native american civilization* (Le Guatémala et la grande civilisation primitive d'Amérique). *Proceedings of the American philosophical Society*. Vol. LII, 1913, n° 211, p. 467-487.

Il est de notion courante que les pays de l'Amérique centrale, et surtout le Guatémala, sont habités par des populations fort arriérées. Dans la province de Peten notamment, les indigènes sont encore à demi-barbares. Et cependant c'est dans cette même région que l'art Maya s'est développé autrefois dans toute sa splendeur. Ce sont les causes de cette décadence que l'auteur se propose de rechercher ; pour cela il étudie tour à tour chaque zone du Guatémala ; la région côtière de l'Atlantique, la région de Peten, les vallées, les plateaux, la côte du Pacifique. Il compare, pour chacune de ces zones, la nature de la végétation, les conditions de salubrité, les ressources agricoles, la densité et la condition sociale de la population, la quantité et l'état de conservation des ruines des anciennes cités. De cette étude fort détaillée, il résulte que l'actuelle répartition de la population du Guatémala est fort différente de ce qu'elle était autrefois. Des différentes causes qui peuvent être envisagées pour expliquer ce changement, une seule semble pouvoir être retenue : la malaria qui dévaste le pays entier doit seule être rendue responsable de la diminution et de la misère physiologique de la population. Il est possible que les Maya, appartenant à une race différente, plus robustes et moins accessibles à la maladie que les indigènes actuels, n'aient été que peu atteints ; mais on peut aussi admettre que la végétation, à leur époque, était moins dense, et, dans le même ordre d'idées, il est fort probable qu'il s'est produit d'importants changements de climat. En faveur de cette dernière hypothèse plaide, entre autres arguments, la présence de lits de fleuves actuellement desséchés. De même, il y eut certainement comme un bouleversement des saisons, d'où d'importantes modifications dans la végétation.

C'est à cette dernière cause des changements de climat que Huntington s'arrête, sans vouloir la considérer comme fournissant une solution définitive. Elle est compatible en effet avec ce que l'on sait de la vie matérielle des Maya, et est d'ailleurs la seule qui concorde avec l'histoire du développement de leur civilisation.

Dr Poutrin.

Hewett (Edgar L.). *The excavation of Quirigua, Guatémala, by*

the school of american archaeology (Les fouilles de Quirigua, Guatémala, par l'école d'archéologie américaine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 241-248, 3 planches, 6 figures.

Après avoir rendu hommage à l'aide de ses collaborateurs, et montré le rôle important que joua M. Maudslay dans la connaissance de l'architecture Maya, le directeur de l'école d'archéologie américaine de Santa-Fé rappelle la situation de Quirigua, ville véritablement enfouie sous la terre et dont la présence ne se manifestait que par une succession de mounds recouverts d'une végétation dense et d'arbres immenses dont l'enlèvement fut la première difficulté à vaincre.

Un des mounds fouillés montra une enceinte de pierres de forme rectangulaire, ayant servi, selon toute vraisemblance, de soubassement à une construction. A propos de ce mound, l'auteur attire l'attention sur une série de canaux dont on a retrouvé les traces au milieu des ruines et qui, partant de la rivière voisine, servaient à amener à pied d'œuvre, grâce à des embarcations ou des radeaux, les lourds matériaux destinés à l'édification des demeures et des temples.

Les fouilles entreprises à Chirigua ont mis au jour des places, des escaliers et différents monuments, sur lesquels l'auteur ne s'étend que fort peu. Il mentionne spécialement une demeure rectangulaire, aux murs extrêmement épais, portant, en corniche, une ornementation hiéroglyphique bien étudiée par M. Morley. Une bonne description est faite d'une construction plus petite, aux chambres intérieures disposées suivant une sorte de grecque et qui servaient de tombeaux. Dans les ruines de Chirigua, on a découvert des haches, des pointes de flèche, quelques vases polychromes décorés d'une figure humaine.

Grâce aux efforts de l'école d'archéologie américaine, l'ancienne cité Maya est maintenant hors de l'atteinte des injures du temps et des hommes.

Dr P.

Lehmann (Walter). *Die Archäologie Costa Ricas* (L'archéologie de Costa Rica). *Festschrift z. XLIV Anthropologenkongresz, Abhandlungen der naturhistorischen Gesellschaft*, t. XX, Nürnberg, 1913, p. 67-104, 46 fig., 6 planches.

M. Lehmann nous donne ici un avant-goût de l'ouvrage qu'il prépare sur l'Amérique Centrale. Sa courte brochure est tellement bourrée de détails précis et importants qu'il est fort difficile d'en donner une idée adéquate au lecteur. L'auteur nous donne d'abord un bref exposé des tribus indiennes que

l'on trouve à Costa Rica et nous parle aussi des tribus dont il ne reste plus de traces. D'après les influences ethnographiques qu'il constate, il croit pouvoir affirmer que l'influence mexicaine à Costa Rica a dû commencer à se faire sentir au plus tard au xie siècle de notre ère. C'est là un résultat très intéressant, puisque cela nous fait remonter à une période antérieure à la dynastie des rois de México, dont nous connaissons l'histoire.

L'auteur a aussi trouvé des langues indiennes à Costa Rica apparentées aux langues chibcha de l'Amérique du Sud, et des poteries dont le style rappelle le style arawak.

Vient ensuite une description détaillée avec figures et planches d'un très grand nombre de pièces de la collection Félix Wisz.

Certaines poteries sont ornées de figures de reptiles stylisés qui rappellent certaines figures mythologiques de l'ancien Pérou. D'autres ornements indiquent une imitation d'objets tressés. Un vase est pour ainsi dire porté par trois femmes cariatides dont le front est ceint du Mecapal. Un vase est orné de requins, requins que l'on retrouve sur des grelots de métal. Enfin, les pieds des vases sont souvent pourvus de fentes pour recevoir de petites balles et former ainsi des crécelles magiques comme le chicanaztli des Mexicains.

Passant ensuite aux pièces d'andésite sculptées, l'auteur décrit toute une série de metlatl dont quelques-uns sont pareils aux metlatl de la Jamaïque et à ceux découverts par M. Rivet dans l'Équateur. Il y a aussi les objets en or, surtout les aigles que l'on trouve aussi au Venézuela et dans la Colombie. Enfin l'auteur nous décrit quelques objets en néphrite, en obsidienne, en os et en bois.

D'après leur provenance et leurs caractères, ces pièces sont attribuées à la région des Quepo et Coto, à la région des tribus Guetar ou enfin aux tribus de la province de Guanacaste. Dans cette province, l'auteur distingue avec soin le style chorotega et le style nicarao qui est essentiellement le même que celui des Mexicains de Cholula.

L'intérêt principal de ce trop court ouvrage consiste dans les descriptions détaillées de pièces qui nous révèlent un très curieux mélange d'influences ethniques. C'est là ce qui rend l'archéologie de l'Amérique Centrale si intéressante et en même temps si difficile.

Ph. Marcou.

Borchgrave (Baron Emile de). *Description de trois plaques d'or trouvées dans la Colombie. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 249-250.

Description succincte des trois magnifiques plaques pectorales en or, trouvées à Macheta, près Bogotá, qui furent offertes par le gouvernement de Colombie

à Léon XIII, en 1893. Deux d'entre elles avaient été déjà figurés par Vicente Restrepo (*Los Chibchas antes de la conquista española. Atlas arqueólogico*, pl. XIII). Le Musée du Trocadéro en possède une autre, très comparable, mais en cuivre doré.

P. Rivet.

Stoepel (K. Th.). *Archaeological discoveries in Ecuador and southern Colombia during 1911; and the ancient stone monuments of San Agustin* (Découvertes archéologiques en Équateur et en Colombie méridionale en 1911 ; les anciens monuments en pierre de San Agustin). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 251-258, 8 figures.

Le but principal que l'auteur poursuivait dans son voyage était purement géographique, et on doit le féliciter de s'être laissé entraîner hors du cadre qu'il s'était tracé. M. Jijon y Caamaño, à qui l'on doit d'intéressantes découvertes archéologiques (cf. *Journal*, t. X, p. 239), l'invita tout d'abord à fouiller, à Ibarra, un certain nombre de mounds, contenant des vestiges d'habitation, des tombeaux, des vases et des urnes en terre. A El Angel et à Tûquerres (Colombie), Stoepel découvrit une série de tombeaux aux dispositions variées, excavations cylindriques plus ou moins profondes et comportant soit quatre chambres mortuaires, soit une seule. A côté des squelettes se trouvaient, avec des vases de terre dont quelques-uns contenaient du mil, des instruments de musique, des haches, des bijoux.

A San Agustin, sur la rive droite de la Magdalena, quatorze pierres sculptées ont été réunies, et, aux environs de ce village, l'auteur put aisément découvrir une grande quantité de monolithes sculptés. Enfin, Stoepel signale l'existence, au plus épais de la forêt, de vestiges d'un pont de pierre, et, à Isno, la présence d'un tombeau dont les murailles de pierre étaient recouvertes de larges dalles ; l'ingéniosité déployée dans de telles constructions lui fait croire à l'existence d'une population ancienne, plus civilisée que les populations indiennes actuelles, et qui aurait été détruite, longtemps avant l'arrivée des Espagnols, par les envahisseurs Caribes. Ce travail complète sur certains points celui qui a été déjà publié par l'auteur sur le même sujet (cf. *Journal*, t. X, p. 588).

Dr Poutrin.

Saville (Marshall H.). *Precolumbian decoration of the teeth in Ecuador* (Décoration précolombienne des dents en Équateur). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 377-394, 4 fig. 4 planches.

Les mutilations dentaires, pratiquées dans un but esthétique, sont, dit M. Saville, de tous les temps et de tous les pays ; elles consistent dans la taille de l'organe, dans sa peinture, ou encore dans l'insertion, dans l'émail, de substances étrangères, pierre ou métaux. Ces mutilations sont des plus fréquentes en Amérique, ainsi qu'en fait foi la longue liste des auteurs qui les ont décrites.

M. Saville, tout en rappelant, comme termes de comparaison, certaines mutilations dentaires de l'Amérique centrale, étudie plus spécialement celles de l'Équateur. Il décrit tout d'abord des dents creusées de cavités dans lesquelles sont incrustés de minces disques d'or, dont le diamètre peut atteindre la largeur de la dent ; la mutilation se limite le plus souvent aux dents du maxillaire supérieur et intéresse les incisives médianes, et parfois aussi les incisives latérales et les canines. Un autre type de mutilation est réalisé par l'insertion, sur la face antérieure de ces mêmes dents, de plaques d'or disposées transversalement, à la place de l'émail enlevé, dont subsistent seules deux bandes étroites en haut et en bas. Enfin l'auteur signale l'existence d'ornements en or et de bandelettes du même métal, unissant les dents les unes aux autres. A côté de ces plaques ou disques d'or, on trouve aussi des fragments de jadéite ou de turquoise incrustés dans les dents ; mais on les constate surtout en Amérique centrale. On peut rencontrer d'ailleurs, sur un même maxillaire, et même sur une seule dent, de curieuses combinaisons d'incrustations et de taille de l'organe, dispositions que l'auteur résume dans une intéressante planche.

Peut-on conclure, de l'analogie des mutilations dentaires en Équateur et en Amérique centrale, à une influence réciproque ? M. Saville ne le croit pas. Dans un autre ordre d'idées, il suppose que les instruments, employés pour préparer les cavités destinées à recevoir les incrustations, étaient simplement des drilles d'os ou de pierre, et non des outils de cuivre, métal trop mou pour un pareil usage. Une certaine anesthésie pouvait être réalisée si on admet que le patient mâchait, pendant l'opération, des feuilles de coca. Ce très intéressant travail de M. Saville se termine par une bibliographie des plus complètes, appelée à rendre des réels services aux ethnographes.

Dr P.

Velez Lopez (Lizardo R.). *Las mutilaciones en los vasos antropomorfos del antiguo Perú* (Les mutilations dans les vases anthropomorphes de l'ancien Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 267-275.

Palma (Ricardo). *Huacos antropomorfos mutilados del Perú* (Vases anthropomorphes mutilés du Pérou). *Ibid.*, p. 276-279.

On sait combien sont fréquents au Pérou les vases représentant des individus mutilés. L'origine de ces mutilations a depuis longtemps intrigué les ethno-

logues. Ici même, le Dr W. Lehmann a décrit un de ces vases qui paraît représenter un lépreux précolombien (cf. *Journal*, t. III, p. 136) ; M. Raoul D. Wagner en a décrit un autre dont les lésions lui semblent attribuables à la syphilis (cf. *Journal*, t. VI, p. 273), thèse soutenue également par le Dr Julio C. Tello (cf. *Journal*, t. VI, p. 283). Enfin, d'autres auteurs, notamment le Dr Ricardo Palma, voient dans ces poteries précolombiennes des figurations de malades atteints d'une maladie spéciale au Pérou, la *uta* et ayant subi des amputations chirurgicales (cf. *Journal*, t. VI, p. 281). Le Dr Velez Lopez rejette ces hypothèses d'ordre pathologique et croit qu'il s'agit d'amputations pénales.

Il appuie cette théorie sur l'examen même d'un grand nombre de vases anthropomorphes provenant surtout du pays Chimu, et aussi sur la découverte intéressante, faite dans la vallée de Chicama, de jambes amputées munies de pieds en bois artificiels, découverte qui prouve tout au moins que les anciens Péruviens cherchaient à corriger les effets des amputations accidentelles ou chirurgicales par des instruments orthopédiques.

L'auteur enfin rapporte que, dans les départements de La Libertad et d'Ancachs, les indigènes ont conservé le souvenir de châtiments corporels, comprenant des amputations de doigts, de pieds, de lèvres, en usage à l'époque précolombienne.

Pour toutes ces raisons, il croit donc qu'il y a lieu de rejeter l'origine pathologique des mutilations figurées dans la céramique ancienne et conclut à leur origine pénale.

C'est à cette opinion également que se range le Dr Ricardo Palma, au moins pour expliquer les lésions localisées au nez et aux lèvres. Il rappelle à ce sujet que, suivant Pedro Gutierrez de Santa Clara, les Incas châtraient et coupaient le nez et les lèvres des Indiens qui servaient dans les temples du Soleil, et suppose que certains vases doivent représenter ces malheureux.

Palma classe les vases représentant des mutilés en trois groupes : l'un comprend les vases ne présentant que des lésions de la face, le second les vases ne présentant que des mutilations de membres, le troisième enfin des vases à mutilations mixtes. Il signale un fait intéressant, à savoir que les membres supérieurs sont presque toujours indemnes.

Comme affections pathologiques figurées par les artistes précolombiens, Palma cite encore la paralysie faciale, les tumeurs, et enfin les affections parasitaires.

P. Rivet.

Joyce (T. A.). *The Clan-ancestor in animal form as depicted on ancient pottery of the peruvian coast* (L'ancêtre du clan dans les formes animales d'après les peintures des anciennes poteries de la côte du Pérou). *Man*, 1913, p. 113-117, 1 planche. 5 figures.

La poterie ancienne de la côte du Pérou peut se classer en deux grands groupes : le groupe de Truxillo et celui de Nasca. Dans le premier, tout est

sacrifié à la forme et la peinture est monochrome ; dans le second, au contraire, les coloris sont des plus riches, et les décors sont blancs, noirs, rouges, oranges, verts, etc. ; en outre, ils sont souvent extrêmement stylisés. L'auteur, dans cette courte note, étudie les principaux motifs qui ornent une série de trente-quatre vases de la vallée de Nasca, récemment acquis par le British Museum. Sur ces vases, l'animal le plus souvent représenté est le mille-pattes, à figure stylisée à tel point qu'elle paraît humaine, et qui était sans aucun doute le *ayllu* ou l'ancêtre d'un clan déterminé. Bien que les Incas, lors de la conquête du Pérou, eussent imposé aux vaincus l'adoration du soleil, le culte de l'ancêtre du clan subsista malgré tout. L'origine de ce culte est rapportée dans une légende qui veut que chaque homme ait son origine dans un arbre, une colline ou un animal, qui devient alors sacré pour la tribu.

Le culte de l'animal, ancêtre du clan, a été, dit l'auteur, toujours florissant au Pérou, ainsi que le prouvent les peintures de vases représentant des danses de personnages ornés de peaux de bêtes, et l'importance du mille-pattes, comme motif décoratif, sur les poteries de la vallée de Nasca.

Dr Poutrin.

Uhle (Max). *Die Muschelhügel von Ancon, Perú* (Les amas coquilliers d'Ancon, Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 22-45. 4 planches, 10 figures.

M. Uhle a cherché, pendant un séjour qu'il fit à Ancon en 1904, à élucider quelques-uns des problèmes qui restaient sans solution depuis l'apparition du remarquable ouvrage de Reiss et Stübel.

L'examen des différentes couches de terrain qui recouvrent les édifices de l'antique cité montre de très grandes quantités de coquilles appartenant à des espèces existant actuellement encore, quelques débris d'habitation, des fragments de poteries peintes en blanc et noir. L'auteur classe les tombeaux suivant la nature des terres où ils sont trouvés, et distingue les tombeaux creusés à même dans le sol, et ceux qui ont été ménagés, à des degrés divers, dans des terres rapportées.

On distinguera, de même, plusieurs types de tombes, suivant leur forme, leur profondeur, l'épaisseur des couches qui les contiennent, et enfin suivant la nature des objets qui y sont renfermés.

M. Uhle fait, de ses fouilles, une excellente description d'ensemble et décrit, avec une précision remarquable, les divers tombeaux et les corps momifiés qu'il a découverts ; à l'appui de ses démonstrations, il apporte toute une série de photographies qui montrent tout l'intérêt que présente cette ancienne civilisation d'Ancon, dont l'histoire se termine avec la période incaïque.

Dr P.

Breton (A. C.). *A stone implement of early type from Ancon, Perú* (Un instrument de pierre du type primitif, provenant d'Ancon, Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 46-49, 2 figures, 1 planche.

Mlle A. Breton rappelle les idées d'Ameghino et de Rutot sur la préhistoire de l'Argentine, signale les recherches de Darwin à Callao et les travaux du Dr Uhle (cf. *Journal*, t. XI, p. 288). L'outil de pierre dont il est question ici a été découvert par le savant allemand sur l'emplacement même de ses fouilles : c'est une pierre aplatie, verdâtre, évidemment façonnée par la main de l'homme. Sa très haute ancienneté n'est point discutable, et ce fait de détail prouve surabondamment que la région littorale d'Ancon a été occupée par l'homme aux époques les plus reculées.

Dr P.

Wickenburg (Eduard). *Ollantai-Tambo und Pisac, Peru* (Ollantai-Tambo et Pisac, Pérou). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 259-266.

Au cours d'un voyage de près de trois ans dans l'Amérique du Sud, le comte Wickenburg, après avoir visité l'antique cité incasique de Cuzco, entreprit un voyage dans la vallée du Rio Urubamba, où se trouvent les ruines d'Ollantai-Tambo et de Pisac : il donne, dans sa communication, une courte relation de cette excursion.

Ollantai-Tambo est à 25 kilomètres en aval de la petite ville de Urubamba sur la rivière du même nom ; à 2 kilomètres environ avant d'y arriver, les restes d'un ancien fort, aux murs de pierres et d'argile, dominent la rive gauche, tandis que, sur la rive droite, les pentes de la montagne sont recouvertes, jusqu'à une grande hauteur, de terrasses en gradins (*andenes*). Une porte de pierre s'élève à 1 kilomètre du village, et à gauche du chemin court un mur de soutènement avec les niches caractéristiques de l'époque incaïque. Le village lui-même est entouré d'une ancienne fortification qui, assise partie sur un rocher de 50 mètres de haut, partie à flanc du coteau, est formée d'immenses pierres, de dimensions telles qu'on se demande comment elles ont pu être apportées jusque là. Au milieu, une place quadrangulaire, où s'élevait jadis un palais incaïque, mais autour de laquelle on voit des maisons qui sont de vieilles constructions de la même époque, avec des portes et des fenêtres larges dans le bas, étroites dans le haut ; le long du fleuve, une antique fontaine, plus haut un banc de pierre, et une vasque qui dut être une piscine. Il faudrait des mois, dit Wickenburg,

pour étudier toutes ces ruines, et il serait désirable qu'une Société scientifique y envoyât une mission : c'est le seul endroit où l'on puisse se rendre compte de l'aspect d'un village incaïque.

Pisac a été encore moins décrit qu'Ollantai-Tambo, dont le séparent à peu près 6 à 7 heures de cheval (vraisemblablement 30 à 40 kilomètres). On traverse pour y arriver le village de Yucay, où se trouvaient de grands palais d'été que les Incas venaient habiter pendant la saison chaude, la petite ville de Calca, les villages de Coya et de La Maya ; partout on rencontre d'intéressantes ruines, des forts d'arrêt et toujours des terrasses en gradins (*andenes*). Pisac est à une altitude de 3024 mètres ; les ruines de la forteresse incaïque sont situées sur un éperon qui sépare la vallée de l'Urubamba de celle de son affluent le Rio Chanhuetira, et ne se présentent pas comme une construction d'ensemble ; elles se composent de tours isolées, de maisons et de groupes de maisons dont le plus intéressant, et aussi le plus important, comprend l'Observatoire du Soleil, le Temple du Soleil et le Palais des Incas. La dénomination du premier se justifie par la présence d'une colonne de pierre d'environ 25 centimètres qui ne pouvait servir qu'à déterminer les solstices et les équinoxes par la longueur de son ombre : quant aux deux autres, le genre de construction des bâtiments dénommés ainsi ne permet pas d'établir leur exactitude. Autour du village, à la partie inférieure des montagnes qui l'enserrent, se voient une grande quantité de terrasses-gradins, dont le Gouverneur de Pisac estime le nombre à 1000 ou 1500 : elles servaient à gagner sur les pentes des collines des étendues de terrain cultivable.

On emporte de toute cette région l'impression d'un pays qui fut jadis prospère, grâce à l'activité et à l'esprit d'entreprise de ses habitants, alors très nombreux. Comme une tourmente dévastatrice, une poignée d'Espagnols a tout détruit.

Ch. A. Martin.

Heger (Franz). *Altertümer der Diaguitas* (Antiquités des Diaguites). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 293-297, 5 figures.

La vallée de Santa-Maria, comme celle de Calchaquí, abonde en tombeaux des anciens habitants du nord-ouest de l'Argentine. M. Rudolf Schreiter, de Tucuman, en a, de 1907 à 1910, fouillé avec succès un grand nombre, et a envoyé ses récoltes au Muséum de Vienne.

Ces collections contiennent surtout des vases de terre, urnes funéraires, vases aux formes animales ou humaines. On note aussi des instruments de pierre, haches, pilons, etc., des objets de bronze, de cuivre ou d'argent, et des perles de verre, d'origine européenne, qui permettent de rattacher ces tombeaux à l'époque de l'arrivée des Espagnols, contre lesquels les Indiens Diaguites sou-

tinrent une lutte opiniâtre. Les pièces les plus intéressantes de la collection sont cinq aryballes. Sauf un, ces vases sont monochromes, et, par leur facture, prouvent surabondamment l'influence que l'ancienne culture péruvienne a jouée dans le nord-ouest de l'Argentine, vers la fin de l'empire Inca.

Dr Poutrin.

Gancedo (Alejandro). *Hallazgo arqueológico en Tafí del Valle, provincia de Tucuman, República Argentina* (Trouvaille archéologique à Tafí del Valle, province de Tucuman, République Argentine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 301.

Brève description d'une fouille faite en 1912, à Mollar, où l'on découvrit une urne, deux lamas en pierre et un *tupu* en os.

P. Rivet.

Uhle (Max). *Tabletas de madera de Chiuchiu* (Tablettes de bois de Chiuchiu). *Revista chilena de historia y geografía*, 3e année, t. VIII, 1913, p. 454-458.

Le savant archéologue figure dans ce travail vingt-sept tablettes en bois, de forme quadrangulaire et pourvues de manches de formes variables, provenant de Chiuchiu. Il rappelle que ces objets, le plus souvent associés à des tubes de bois, sont semblables à ceux que Boman a décrits du désert d'Atacama et de la Puna de Jujuy et également à ceux qu'Ambrosetti a rencontrés dans la vallée Calchaquie. Pour lui, tous ces objets dérivent de modèles en pierre appartenant à la civilisation de Tiahuanaco, et cette dérivation lui paraît confirmée par ce fait que les figures représentées sur ces tablettes relèvent du style de Tiahuanaco. On ne connaît pas d'objets de cette forme antérieurs à cette civilisation, tandis que les tubes en bois au contraire ont une origine beaucoup plus ancienne.

P. R.

Santa Cruz (Joaquín). *Los indígenas del Norte de Chile antes de la conquista española* (Les indigènes du Nord du Chili avant la conquête espagnole). *Revista chilena de historia y geografía*, 3e année, t. VII, 1913, p. 38-88.

Suivant Santa Cruz, la population la plus primitive de la côte du Chili était

composée de pêcheurs dont les coutumes, les ustensiles et le type étaient semblables à ceux des Tapuyos brésiliens et des Fuégiens.

A ce peuple a succédé un peuple de pêcheurs également, mais plus civilisé, les Uros ou Puquinas, représentés sur le haut plateau bolivien également, et apparentés aux Changos chiliens.

Vinrent ensuite les Atacameños, qui, soit par suite de mélanges, soit par suite de parenté de race, paraissent à l'auteur être en relation étroite avec les Aymaras.

A cette colonisation atacameña, succéda l'invasion diaguite venue de l'Orient, par les brêches de la Cordillère. Selon l'auteur, la préhistoire et la linguistique confirment l'origine diaguite d'une grande partie des populations du Nord du Chili et notamment du territoire de l'ancienne ville de La Serena, qui s'étendait depuis Mejillones et Morro Moreno au Nord jusqu'au Rio Chuapa au Sud. La confédération diaguite comprenait alors une partie des provinces de Tarapaca et d'Atacama, celle de Lipèz, les vallées du Nord du Chili, en dehors du domaine classique des Diaguites argentins.

Ces Diaguites furent à leur tour subjugués en partie par les Juries ou Calchaquis (dont le nom fut appliqué par erreur aux vaincus), qui peut-être pénétrèrent jusqu'à la Cordillère chilienne.

En dernier lieu, vint la conquête incasique qui s'étendit jusqu'au Rio Maipo.

Toutes ces hypothèses sont fondées soit sur des documents historiques, soit sur la toponymie, soit sur l'étymologie des noms propres d'Indiens.

Il semble que certaines soient un peu hasardées ; mais, il en est d'autres qui paraissent solides.

A mon avis, la nécessité de distinguer deux civilisations successives de pêcheurs côtiers ne s'impose pas, et je suis de l'opinion que les Uros et Puquinas du littoral représentent le substratum ethnique de la région, qu'ils forment un seul et même peuple apparenté avec les Uros et Puquinas de haut plateau et peut-être aussi avec les Changos, comme le pense Boman. C'est là à peu près la thèse de Santa Cruz, mais ces Uros ou Puquinas ne sont pas des Tapuyos mais des Arawak, comme de Créqui-Montfort et moi l'avons prouvé.

Quant à la parenté des Atacameños et des Aymaras, elle reste à démontrer, car les arguments fournis par l'auteur à l'appui de cette idée ne sont pas décisifs.

En ce qui concerne l'avancée des Diaguites jusqu'au littoral chilien, les faits groupés par Santa Cruz sont assez troublants; néanmoins, je crois qu'avant de conclure, il y a lieu d'attendre la démonstration archéologique d'une migration dont l'importance ethnologique serait évidemment considérable.

On le voit, le travail de Santa Cruz est intéressant à bien des points de vue, tant par l'originalité de ses vues que par la valeur de sa documentation.

P. R.

Simoens da Silva (D. A. E.). *Points of contact of the prehistoric civilization of Brazil and Argentina with those of the Pacific*

coast countries (Points de contact des civilisations préhistoriques du Brésil et de l'Argentine avec celles des régions de la côte du Pacifique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 302-310, 2 planches, 7 figures.

Il est évident, dit l'auteur, que les civilisations primitives d'Amérique ont eu autrefois de nombreux points de contact, et ce fait se constate en ce qui concerne le Brésil et l'Argentine d'une part, le Chili, le Pérou et la Bolivie d'autre part.

Une bonne preuve en est constituée par ce fait qu'une hache polie, qui peut être considérée comme un insigne de chef, trouvée dans un des nombreux mounds du Brésil méridional, se rapproche singulièrement, par l'aspect général et les détails de structure, de haches découvertes au Chili, dans les provinces de Concepción et d'Arauco. Il en est de même pour des pointes d'épieu, dont on trouve les analogues au Chili et au Pérou, ainsi que pour des objets en os, des pierres discoïdes perforées, des mortiers.

M. Simoens da Silva fait remarquer, dans un autre ordre d'idées, que la déformation artificielle du crâne était pratiquée, en Argentine, par les Calchaqui, au Pérou et en Bolivie, par les Colla-Aymará et les Tiahuanaco ; or, on a retrouvé en Argentine, au Pérou et en Bolivie les bandes d'or ou d'argent qui étaient utilisées, dans ces trois pays, pour obtenir la déformation crânienne. A ce point de vue, les pièces présentées dans d'intéressantes planches sont fort probantes. Enfin, l'auteur termine ce trop court aperçu sur les points communs aux anciennes civilisations de l'Amérique du Sud, par une brève étude des figures stylisées qui décorent les diverses poteries, et qui présentent, bien souvent, de remarquables similitudes.

On ne peut donc nier que les civilisations préhistoriques de l'ouest et de l'est de l'Amérique du Sud n'aient eu de nombreuses zones de contact, mais la question se pose de savoir jusqu'à quel point ces civilisations se sont pénétrées et quel rôle ont joué, dans leur diffusion, les montagnes et les fleuves.

Dr Poutrin.

Coelho Gomes Ribeiro (J.). *Anthropomorphic stone figure from Iguape, Brazil* (Une figure de pierre anthropomorphe provenant d'Iguape, Brésil). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 311-312, 1 figure.

M. Ribeiro étudie une figurine de pierre représentant un buste d'homme, sans aucune indication des bras. La face est allongée, le nez aplati et large, les lèvres épaisses ; le crâne est très dolichocéphale. On doit rapprocher cet objet d'un

mortier zoomorphe trouvé dans le « sambaqui » voisin de Cordeiro. Tous deux semblent avoir appartenu à une autre population que l'actuelle, et peuvent être attribués aux Indiens Carijós, d'origine Guarani, qui ont habité la région d'Iguape avant la conquête espagnole.

Dr P.

ETHNOGRAPHIE.

Gagnon (Alphonse). *Notes sur les Sauvages du Canada. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 434-439.

D'après le recensement de 1911, il y a encore 108.261 indiens au Canada. Comparée aux statistiques précédentes, cette statistique montre que le chiffre de la race indigène reste stationnaire. Sur ces Indiens, 37% se livrent à l'agriculture, 37% à la chasse ou à la pêche, 26% à des occupations diverses. L'auteur indique les divers moyens mis en œuvre par le gouvernement pour protéger les aborigènes et favoriser les progrès de l'enseignement parmi eux. L'expérience semble prouver qu'ils tirent plus de profit de l'enseignement industriel. Bref, il semble qu'il y ait au Canada, comme aux États-Unis, assimilation de la race indigène, et c'est cette assimilation vraiment rapide qui peut faire croire à la disparition de celle-ci.

P. Rivet.

James (George Wharton). *Poetry and symbolism of the Indian baskestry* (La poésie et le symbolisme de la vannerie indienne). *The Theosophical Path*. Vol. IV, 1913, p. 417-429 et Vol. V, 1913, p. 123-140. 19 figures.

Aucun peuple n'a obtenu, dans l'art de la vannerie, les merveilleux résultats qu'ont atteint les Indiens du Nord de l'Amérique. M. James qui a réuni de fort belles collections de paniers de toutes formes et de toutes origines, montre, chose un peu surprenante au premier abord, que ces paniers et ces corbeilles traduisent non seulement l'ingéniosité et le sens artistique des femmes qui les ont tressés, mais encore reflètent en quelque sorte leurs pensées. Certains de ces spécimens de la vannerie indigène ont une destination rituelle et ne peuvent être fabriqués que dans des conditions et avec une technique spéciales, dont les règles sont scrupuleusement observées par l'artisan.

A l'appui de ses dires, l'auteur apporte le témoignage de curieuses légendes recueillies de la bouche d'indigènes, légendes qui seraient, en partie tout au moins, racontées en quelque sorte dans les décors des paniers.

Peut-être l'enthousiasme d'un riche collectionneur doublé d'un ethnologue avisé amène-t-il M. James à des conclusions un peu prématurées ; il n'en reste pas moins démontré que, dans bien des cas, les décorations de divers objets de vannerie ne sont pas dues à la simple fantaisie de l'artisan, mais expriment, au même titre que les peintures qui ornent les tipi, des faits ou des idées.

Dr Poutrin.

Shotridge (Louis et Florence). *Indians of the Northwest* (Indiens du Nord-Ouest). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. IV, 1913, p. 70-103. 31 figures.

Les Indiens de la côte nord-ouest possèdent un type physique particulier, et ont une culture matérielle qui leur est spéciale. Faut-il, pour cela, les apparenter, comme on l'a fait, aux Japonais ou aux indigènes du continent asiatique ? L'auteur ne le croit pas, car l'influence asiatique ne doit pas être considérée comme primordiale. Mais il n'en est pas moins vrai que les Tlingit, les Haïda, les Tsimshian et les Kwakiutl diffèrent complètement des autres Indiens du nord de l'Amérique. Si les indigènes des différentes tribus n'ont pas toujours le même type physique et la même langue, ils ont du moins les mêmes mœurs, et cela suffit à les rapprocher. Prenant pour type le groupe des Kwakiutl, et ses deux sous-tribus, les Koskimo et les Quatsino, l'auteur rapporte les légendes qui ont cours sur l'origine de ces groupes, traite de leurs sociétés secrètes, et parle longuement du Hamatsa, sorcier mangeur de chair humaine, qui dévore indifféremment les corps des ennemis tués à la guerre, les esclaves sacrifiés dans ce but, ou les cadavres exposés sur les branches des arbres. De fort belles planches montrent les Indiens Koskimo ou Quatsino, qui ont un type mongol fort accusé et présentent une déformation crânienne fronto-occipitale des plus marquées.

Cette étude d'ensemble sert en quelque sorte de préface au travail de Florence et de Louis Shotridge, Indiens Tlingit descendant d'une famille de chefs, qui fourniront ici quelques renseignements sur la vie matérielle et morale du village que dirigeaient leurs parents. A l'inverse de ce qui se passe le plus souvent chez les autres Indiens, les tentes de peaux ne sont utilisées qu'au cours des chasses, pendant la saison des pluies, et les Tlingit construisent de vastes et confortables demeures, tout en bois, véritables maisons de forme rectangulaire, dont le toit présente deux versants, et dont les parois sont décorées, par des artistes célèbres dans la tribu, de peintures représentant les différents totems.

La maison dite « familiale » est celle du chef et de ses proches ; là sont réunis et conservés les objets sacrés, les accessoires des cérémonies ; c'est là

aussi que se tenaient les assemblées. A son sujet, les auteurs entrent dans un exposé détaillé de l'organisation de la tribu, divisée en deux clans totémiques, celui de l'aigle et celui du corbeau. Ils font du blason chez les Tlingit une fort curieuse étude, et indiquent les motifs qui font que ce blason est reproduit sur différentes demeures.

Dans un court appendice, Florence Shotridge étudie la vie de la jeune fille Chilkat (Tlingit) et expose en détail les différentes phases de son éducation. Cette étude ethnographique, pour brève qu'elle soit, est précieuse, car elle est l'œuvre d'initiés à tout ce que l'âme indienne cache aux étrangers.

Dr P.

Pepper (Geo. H.). *An Indian shrine* (Un reliquaire Indien). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. IV, 1913, p. 104-106, 2 figures.

Ce reliquaire appartient à la collection Heye, et provient d'un important chef de la tribu des Hidatsa (Gros Ventres du North Dakota). Il se compose de quatre poteaux fichés dans le sol et supportant deux plate-formes. Sur la supérieure reposait un « bundle » (cf. *Journal*, t. X, p. 25) contenant deux crânes humains et une pipe de bois ; sur l'inférieure était déposé un crâne de buffle orné de plumes, une écaille de tortue et une aile d'aigle, tous objets ayant une signification magique. Cette signification nous est expliquée par l'auteur, d'après les dires du chef indien qui conservait cette sorte de reliquaire dans une case de terre.

Dr P.

Harrington (M. R.). *A visit to the Otoe Indians* (Une visite aux Indiens Otoe). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. IV, 1913, p. 107-113, 6 figures.

On connait peu les Otoe qui appartiennent à la grande famille Sioux et ont même langue et mêmes mœurs que les Iowa et les Winnebago. L'auteur les rencontra à Redrock dans l'Oklahoma, à l'est du fleuve Arkansas, et put recueillir chez eux une belle collection ethnographique : pipes, calumets, robes en peau de buffle, grattoirs à manche de corne travaillée, bâtons de guerre décorés de figures humaines rappellant les exploits guerriers de leur possesseur, etc., et enfin toute une série de ces « bundles » sortes de rouleaux d'étoffe ou de peau où se trouvent réunis tous les accessoires des différentes cérémonies. Quelques-uns d'entre eux contenaient encore des scalps et des doigts coupés ; d'autres renfermaient tous les instruments nécessaires au tatouage, aiguilles emmanchées, spatules, etc. Harrington décrit, avec un grand

souci de précision, la collection ethnographique qu'il a réunie, et dont l'intérêt ne saurait échapper.

Dr P.

Lowie (Robert H.). *Societies of the Crow, Hidatsa and Mandan Indians* (Société des Indiens Crow, Hidatsa et Mandan). *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*. Tome XI, New-York, 1913, p. 143-358.

Ce volume comprend deux parties : l'une consacrée aux sociétés militaires des Crow et l'autre aux sociétés de contemporains (age societies) des Hidatsa et des Mandan. Il y a de nombreuses photographies très curieuses reproduisant les insignes rituels de ces sociétés. L'auteur nous donne aussi des textes Crow et des textes Mandan avec traduction mot à mot. Il faut seulement regretter que l'auteur ne nous donne aucune analyse grammaticale de ces textes, il a simplement noté les mots et les traductions que lui ont fournies ses interprètes. D'après ces textes, il faudrait donc un travail d'analyse fort difficile et dont les résultats seraient incertains pour se former une idée de ces langues.

Il y a une grande différence entre les sociétés militaires décrites par l'auteur chez les Crow, et les sociétés Hidatsa et Mandan. Les sociétés militaires, sociétés de guerriers, devant donner l'exemple et faire le sacrifice de leur vie, se recrutent souvent en offrant des cadeaux aux jeunes guerriers aptes à en faire partie, ou en persuadant au jeune guerrier dont le père a fait partie de la société et a été tué à la bataille qu'il est de son devoir de le remplacer. Chaque société a ses danses et ses chants qui lui appartiennent en propre.

Au contraire, pour faire partie d'une société de contemporains (age society) des Hidatsa ou des Mandan, les candidats doivent faire aux anciens membres des cadeaux considérables et même leur présenter leurs femmes. Ils disent acheter ainsi la chanson (song) de la société. Il semble bien qu'il y ait là un rite magique ou religieux dont il serait intéressant d'approfondir le sens. Malheureusement l'auteur a dû se servir d'interprètes, et des récits indigènes traduits par des interprètes ne peuvent donner que des résultats plus ou moins aléatoires.

Ph. Marcou.

Currier (C. W.). *A brief sketch of a few sources for the ecclesiastical history of spanish America in the early colonial period* (Brève esquisse de quelques sources de documents pour l'histoire religieuse de l'Amérique espagnole à la première période de colonisation). *International Congress of Americanists. Procee-*

dings of the XVIII session, Londres, 1912, t. II, Londres, 1913, p. 440-448.

L'histoire ecclésiastique de l'Amérique espagnole contient des richesses documentaires inépuisables et fournit aux chercheurs un merveilleux champ d'études, car pendant de longues années, les pouvoirs religieux et civils étant confondus, les prêtres et les moines étaient seuls appelés à décrire l'histoire des pays nouvellement occupés.

C'est pour faire connaître quelques-unes de ces ressources bibliographiques que M. W. Currier a entrepris la présente étude, pour laquelle il a adopté, autant que possible, une classification géographique, en indiquant, le plus souvent, les bibliothèques où sont conservés les documents qu'il cite.

C'est tout d'abord, pour le Mexique, l'*Historia ecclesiastica Indiana*, de Geronimo de Mendieta, dont les nombreux manuscrits fournirent, dans la suite, tant de documents à Torquemada. La *Monarchia Indiana*, œuvre de ce dernier, décrit le Mexique et la Floride, tandis que Davila Padilla étudie la fondation de l'église mexicaine. Au jésuite Perez de Rivas, on doit la *Coronica y historia religiosa*, qui relate les travaux de son ordre au Mexique, au Guatémala et aux Philippines. A citer encore les *Cronica miscellanea* d'Antonio Tello, le *Memorial y Noticias sacras*, et le *Memorial informatorio* dans lesquels Juan Diez de la Calle fournit de très précieux renseignements sur Saint-Domingue, Porto-Rico, Cuba, et l'Amérique centrale. Enfin, l'*Histoire du Yucatan* de Bernardo de Lizana, l'*Histoire générale des Indes occidentales* d'Antonio de Remesal retracent l'histoire religieuse de la péninsule yucatèque.

La Colombie a été étudiée dans un nombre considérable de travaux des Jésuites, des Franciscains et des Dominicains, dont M. Currier fournit la longue liste; de même pour l'Équateur. Le Pérou, qui a reçu tout d'abord, en 1551, les moines Augustins, a été surtout décrit dans la *Coronica moralizada del orden de San Agustin en el Peru*, mais les travaux des Franciscains et surtout ceux des Jésuites avec Anello Oliva comptent aussi parmi les plus importants. Au Chili, les relations des guerres contre les Araucans sont définitivement fixées par le *Memorial* de Pedro de Sosa et les travaux de ses confrères; les Jésuites ont écrit une « Histoire du royaume du Chili », œuvre magistrale et complète. Par contre, la région sud-est de l'Amérique du Sud a été délaissée, et on compte seulement, pour elle, les *Comentarios* de Cabeza de Vaca, l'*Historia del Descubrimiento*, de Rui Diaz de Guzman, et quelques bons travaux des Jésuites.

Il est évident que de nombreux manuscrits, encore inconnus, sont oubliés dans les archives des monastères de l'Amérique espagnole. Actuellement les principaux documents à la portée des chercheurs sont conservés au Museo Mitre à Buenos-Ayres, aux archives du Paraguay à Asunción, à la Bibliothèque nationale de Santiago de Chile, à celles de Lima, de Bogotá, etc.

On saura gré à M. W. Currier d'avoir signalé bien des richesses souvent trop peu connues, et d'avoir en même temps montré celles qui restent encore à découvrir.

Dr Poutrin.

Nuttall (Zelia). *Certain manuscripts relating to the history of Mexico, and the missing text of the Magliabecchi MS., in the national library, Madrid* (Quelques manuscrits ayant trait à l'histoire du Mexique et le texte manquant du manuscrit Magliabecchi conservés à la Bibliothèque nationale, Madrid). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 449-454.

Mme Nuttall a continué en Espagne, notamment à l'Escurial, à Madrid et à Séville, les recherches bibliographiques et historiques qu'elle a déjà poursuivies avec tant de succès au Mexique. Après un travail fructueux, elle découvrit, à la bibliothèque nationale de Madrid, une *Cronica de la Nueva España*, ouvrage anonyme, divisé en six livres de volume inégal, et émanant certainement d'un certain Salazar, personnage fort instruit et que sa haute situation politique mettait à même de bien connaître l'histoire de la conquête. En bien des points, la censure a raturé de longs passages, mais le texte original peut le plus souvent être assez aisément retrouvé.

L'auteur cite, au nombre des narrations les plus intéressantes : les coutumes et les rites des anciens Indiens, le plan de Mexico, la description des temples et des palais, l'entrée de Cortès dans la ville, le complot contre le conquérant, les discours de Montezuma et des caciques, etc. La bibliographie de l'écrivain espagnol est fournie par Icazbalceta.

Mme Nuttall conclut, de l'étude approfondie du manuscrit qu'elle a découvert, que les mémoires de Cervantès de Salazar constituent un tout dont le manuscrit Magliabecchi n'est qu'un fragment détaché, et l'on conçoit aisément la portée d'une semblable démonstration, appuyée sur de nombreuses identifications.

Malheureusement pour Mme Nuttall, ce manuscrit intéressant n'avait pas échappé à l'infatigable chercheur qu'est M. Francisco del Paso y Troncoso, qui l'avait étudié avant elle, à son insu, et qui vient d'en publier la première partie [1]. La bonne foi des deux savants américanistes ne saurait être soupçonnée, mais pour éviter le retour de semblables mésaventures, ne serait-il pas possible, lorsqu'un manuscrit a été publié ou même est en voie de publication, d'en porter la mention sur les répertoires des Bibliothèques. Il semble que, pour réaliser ce vœu, il suffirait d'un peu de bonne volonté de la part des auteurs et des bibliothécaires.

Dr P.

Forbin (V.). *Ethnographie mexicaine. La Nature*. No 2138, 1914, Paris, Masson, p. 406-409, 7 photogr.

Dans un bref article, accompagné de quelques jolies photographies, M. Forbin rappelle l'origine des Mexicains, peuplade de langue *nahuatl* qui vint

1. Une analyse en sera donnée dans le prochain fascicule du *Journal*.

du S. O. des États-Unis occuper l'immense territoire de deux millions de kmq., qui s'appelle aujourd'hui la République du Mexique. La race illustre des Aztèques compte encore des représentants restés purs de tout métissage, et Hrdlička les a retrouvés, mais combien dégénérés, dans les montagnes de l'État de Morelos. D'autres autochtones existent dans la Basse-Californie et sur les rives du Rio Sonora ; ce sont de véritables sauvages, barbares et anthropophages, et c'est parmi eux que se recrutent les bandes d'insurgés qui depuis deux ans terrifient le Mexique et le monde civilisé par leurs sinistres exploits.

Ch. A. Martin.

Génin (Auguste). *Notes sur les danses, la musique et les chants des Mexicains anciens et modernes. Revue d'Ethnographie et de Sociologie.* 1913, p. 301-322, 48 fig.

M. Génin a rassemblé dans son article d'intéressants renseignements sur les danses et les chants des Mexicains. Il étudie d'abord les danses anciennes et les chants qui les accompagnent : les unes et les autres ont été de tout temps très en honneur, et lorsque les Espagnols conquirent le Mexique, ils trouvèrent des coutumes profondément établies d'après lesquelles il y avait des façons de conservatoires pour perpétuer les traditions, tandis que les familles d'une certaine importance entretenaient des maîtres à chanter et à danser, pour l'éducation des enfants. Chacun des groupes ethniques, et ils étaient nombreux, puisqu'Orozco y Berra compta jusqu'à soixante idiomes parlés sur le territoire qui s'étend du Mississippi à Panama, avait ses danses spéciales, de sorte qu'il faut se garder de croire que l'une de celles décrites par l'auteur comme ayant existé dans telle ou telle région du Mexique, ait été d'un usage général.

On trouve des descriptions des danses anciennes dans tous les auteurs qui ont étudié l'ethnographie du Mexique : Torquemada, après les avoir décrites, conclut en déclarant que c'était un spectacle digne d'admiration ; le P. Acosta, le P. Salvatierra, le Dr Antonio Peñafiel, nous donnent sur elles des renseignements détaillés. Bien que la plupart des danses fussent en l'honneur des dieux, il y en avait qui constituaient une récréation et un passe-temps pour les gens du peuple, qui s'ornaient, à cette occasion, de leurs vêtements les plus précieux.

Aux danses guerrières, non seulement les guerriers prenaient part, mais aussi les plus grands personnages de la Cour, et le roi lui-même ; pour les danses sacrées, les danseurs étaient costumés à l'image du symbole célébré ce jour-là. Une des plus fameuses danses guerrières était la danse de la Victoire, où les vainqueurs obligeaient les vaincus à danser jusqu'à complet épuisement de leurs forces, au sens propre des mots, c'est-à-dire qu'ils les tuaient à force de danser.

Quant à la musique, elle était toujours la même, très peu harmonieuse, et accompagnait des chants dont on retrouve des vestiges dans ceux des Indiens d'aujourd'hui et que M. Génin comparerait plutôt à des chants liturgiques « beuglés par des chantres en état d'ivresse ». Nous voilà loin des thèmes de Beethoven, de Schumann et surtout de Wagner, que miss Fletcher avait cru y trouver, bien qu'en ce qui concerne Wagner, M. Génin avoue s'être toujours douté de l'origine barbare de sa musique.

Après avoir décrit les instruments dont se servaient les anciens Mexicains, grelots avec manches, tambours, timbales, flûtes et sifflets, il passe aux danses modernes pratiquées encore aujourd'hui dans les villages indigènes. Ce sont des restes des danses anciennes, que les missionnaires espagnols avaient habilement adaptées au christianisme en transformant les représentations théâtrales, dont les Mexicains étaient très friands. Ils en avaient fait des sortes de « Mystères » entrecoupés de danses : celles-ci seules ont subsisté après la disparition de la domination espagnole au commencement du siècle dernier. Elles ne sont plus entièrement religieuses, mais en conservent néanmoins le caractère, si bien que, sans provoquer ni d'étonnement ni de scandale, elles se pratiquent au milieu des cérémonies de la religion : c'est ainsi que l'auteur a assisté, en 1912, à la bénédiction d'un cimetière où les prières étaient dites au milieu d'indigènes grotesquement affublés des oripeaux utilisés dans les bals et qui se livraient autour du prêtre lui-même à tous leurs ébats chorégraphiques, nullement carnavalesques malgré l'apparence.

Il y a enfin quelques danses exclusivement modernes, dont une seule, le zapateo, est réellement une danse nationale, les autres sont d'origine espagnole. M. Génin les décrit toutes de sorte que son article constitue une vraie documentation sur la matière, illustrée par de belles photographies.

Ch. A. M.

Preuss (K. Th.). *Die magische Denkweise der Cora-Indianer (Jalisco, Mexico)*. [La psychologie magique des Indiens Cora (Jalisco, Mexique)]. *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 129-133.

En présentant au Congrès le premier volume de son ouvrage sur l'Expédition de Nayarit qui traite de la religion des Indiens Cora (cf. *Journal*, t. X, p. 257), Preuss fait observer que l'étude de la psychologie magique des Cora lui paraît propre à jeter quelque lumière sur les conceptions religieuses de ces peuplades primitives. La pensée y joue en effet un rôle prépondérant, ainsi que le prouvent de nombreux passages des textes Cora recueillis par lui : elle est la source de la puissance magique, c'est d'elle que « notre vieille sœur », l'Étoile du matin, tire sa force pour percer chaque jour d'une flèche le « Serpent de l'eau » ; c'est sur elle que « notre mère » Tatéx s'appuie pour faire venir les dieux de

la pluie, etc. Les maladies des humains sont les pensées des dieux, de même dans les cérémonies, ceux qui les dirigent et sont à la tête des cortèges, sont les « penseurs », et ceux-ci pratiquent, pendant cinq jours, une sorte de « retraite avec réflexions », avec jeûne et veille, pour arriver à obtenir des pensées justes.

On peut attribuer cette importance donnée chez les Cora à « la pensée » soit à un état d'esprit acquis grâce au développement de la religion, soit à une croyance au surnaturel aussi vieille que l'homme. Dans le premier cas, la pensée serait le résultat de l'inspiration divine et du mysticisme, et cette hypothèse, que semble vérifier l'appellation de « timuakas » ou penseurs, souvent donnée aux prêtres, est assez séduisante. Mais d'autres arguments viennent la combattre, et, en particulier, l'emploi de pratiques et de cérémonies magiques considérées comme nécessaires au développement religieux et auxquelles, par conséquent, il convient d'attribuer la pensée, selon les idées Cora. D'après Preuss, il y aurait dans ce phénomène quelque chose d'analogue aux songes qui font croire certains peuples primitifs à la réalité de faits entrevus en rêve et qui leur servent de règle de conduite : explication qui ne laisse pas d'être quelque peu obscure, mais on sait que toute la mythologie des Cora est fort difficile à expliquer d'une manière satisfaisante, et il est en tout cas fort curieux d'observer une pareille intellectualité chez des indigènes restés par ailleurs si primitifs.

Ch. A. M.

Mason (J. Alden). *The Tepehuán Indians of Azqueltán* (Les Indiens Tepehua d'Azqueltan). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 344-351.

Les Indiens Tepeca, ou mieux, comme le fait remarquer l'auteur, Tepehua, vivent dans la partie septentrionale de l'État de Jalisco, au Mexique ; ils ont été étudiés déjà par Hrdlička, Nicolas León et Lumholtz, et, antérieurement, ils ont fait l'objet de travaux de la part des moines franciscains.

Ces Indiens furent dispersés lors de l'arrivée des Espagnols ; cependant une partie d'entre eux se maintint aux environs du pueblo d'Azqueltan, où, actuellement encore, on les rencontre au nombre d'une centaine environ.

Au point de vue anthropologique, M. Mason n'a rien à ajouter aux constatations d'Hrdlička ; ces indigènes sont petits, brachycéphales, mais, par ailleurs, paraissent étroitement alliés aux Cora, Huichol et Opata. L'ethnographie des Tepehua ne présente rien de bien saillant ; leur religion est un curieux mélange du culte ancien et des pratiques chrétiennes, fait déjà signalé chez les Cora par Preuss (cf. *Journal*, t. X, p. 257-264). Cependant, l'auteur, ayant su gagner la confiance des indigènes, a pu obtenir d'eux la signification d'un grand nombre de leurs prières, et les explique en même temps que certaines de leurs croyances et de leurs rites religieux. Ces croyances et ces rites sont d'ailleurs le plus souvent communs aux Tepehua et aux Huichol ; il en est de même des objets cultuels ; arcs sacrés, bâtons de cérémonie, fétiches de pierre, etc.

La langue des Indiens Tepehua se rapproche singulièrement des idiomes Pima ; mais on ne peut, étant donnée la pénurie des vocabulaires, la rapprocher du Nahuatl. M. Mason conclut en se demandant si les Tepehua modernes sont bien, comme ils l'affirment, les descendants des autochtones, s'ils appartiennent bien à la même race qui vivait autrefois dans la vallée du Mexique, et si, en un mot, les populations de souche Pima s'étendaient assez loin dans le sud pour atteindre cette vallée.

Dr Poutrin.

Heger (Franz). *Eine weitere neue Serie von Oelbildern, welche die Mischungsverhältnisse der verchiedenen Rassen in Mexico zur Darstellung bringt* (Une nouvelle série de peintures à l'huile, qui expose les métissages variés des différentes races au Mexique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 461-463, 3 planches.

Dans cette courte note, l'auteur rappelle tout d'abord les recherches d'Hamy et de R. Blanchard sur les tableaux de métissage au Mexique (cf. *Journal*, t. VII, p. 37-48). Aux collections déjà connues de ces peintures, collections qui sont conservées à Mexico et à Madrid, il faut ajouter celles que possède le Musée d'histoire naturelle de Vienne. La série complète de ces tableaux de métissage comprend dix-neuf peintures, mais neuf d'entre elles n'ont pu être retrouvées ; les autres, fort intéressantes, ainsi que le montrent les planches que M. Heger joint à son étude, représentent les parents de couleurs différentes et l'enfant métis.

Dr P.

Ramirez Castañeda (Isabel). *El Folk-lore de Milpa Alta, D. F., México* (Le folk-lore de Milpa Alta, D. F., Mexique). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 352-359.

Mlle Ramirez Castañeda a noté différents procédés magiques en usage chez les Indiens de Milpa Alta. C'est tout d'abord la consultation de *tlatamachiuhque* (celle qui mesure) pour connaître le remède de certaines maladies, l'issue d'une entreprise, retrouver des objets perdus ou prévoir le temps, consultation qui comporte une curieuse invocation au Dieu de la nuit.

Viennent ensuite de curieux détails sur la façon dont on devient *tlamatque* (celui qui sait beaucoup). Ces *tlamatques* possèdent tous des pierres de jade, connaissent les vertus de quelques plantes médicinales et les oraisons et exor-

cismes que leur ont appris les plus anciens. Ils classent toutes les maladies en deux groupes, le *tlailchuititztli* (*mal de ojo*) et le *tenamitilitztli* (*encuentro del mal espiritu*). Ils conjurent aussi les phénomènes atmosphériques nuisibles aux récoltes.

Les Indiens croient qu'un petit ophidien qu'ils appellent *ècaton* (vent léger) provoque toute une série de désordres organiques, confondus sous le nom de *néxin* ou *palli*. Les individus atteints de ce mal sont déshabillés, on frotte leur corps avec les feuilles de *pizitli*, surtout au niveau des articulations et dans la région pariétale de la tête, qui est le lieu préféré de l'*ècaton*, en suppliant celui-ci de sortir du corps au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Puis, avec de la suie, on trace sur le ventre une spirale partant de l'ombilic, et une autre semblable dans la région lombaire, et, avec un morceau d'obsidienne, une dent de serpent ou un grain de maïs, on pique la peau en suivant ces lignes. Enfin, avec du sang prélevé à l'intérieur des ailes d'une colombe, on fait des onctions sur le ventre, au niveau de la colonne vertébrale, et en divers autres régions du corps.

Dans l'intéressant travail de Melle Ramirez Castañeda, on trouvera aussi la description de curieuses cérémonies qui marquent la fin de la récolte du maïs.

Ce qui donne une valeur particulière à ces notes de folk-lore, c'est que toutes les invocations ont été notées par l'auteur en langue nahuatl.

P. Rivet.

Sapper (Karl). *Das tägliche Leben der Kekchi-Indianer* (Vie journalière des Indiens Kekchi). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 362-371, 4 photogr.

S'il est incontestable que, depuis quelques dizaines d'années, de grands progrès aient été accomplis dans l'ethnographie des diverses races du globe, il est certain aussi que nous ne possédons que peu de renseignements sur la vie quotidienne d'un grand nombre de peuples, car les études faites sur ces peuples proviennent de voyageurs qui n'ont que peu ou point séjourné dans les pays visités; seuls les rapports des missionnaires ont pu combler cette lacune : c'est un travail du même genre que présente Sapper qui a vécu pendant douze ans (1888-1900) à Alta-Verapaz (Guatemala) au milieu des Indiens Kekchi.

L'aspect intérieur d'une habitation kekchi est tout à fait familial : la mère de famille s'occupe à moudre du maïs sur la pierre à meule; le père est, si c'est un jour de repos, étendu dans un hamac, les enfants jouent sur le sol. La hutte est construite en bois, couverte en feuilles et dépourvue de fenêtres et de cheminée; elle ne comprend qu'une seule chambre, qui sert à la fois de salle de réunion, de chambre à coucher, de cuisine et de magasin à provisions. Au milieu le foyer, formé de trois pierres; dans un coin une niche pour honorer la divinité, dont une image repose sur un petit autel ; le feu reste allumé, nuit et

jour, pour faire bouillir le maïs. C'est qu'en effet le fond de la nourriture de l'Indien est constitué par le maïs, sous la forme de gâteaux de farine appelés tortillas, et que moudre le maïs est la principale occupation de la mère de famille et aussi de sa fille la plus âgée.

L'Européen est frappé de l'harmonie qui règne entre les membres de la famille, harmonie qui repose sur l'obéissance et le respect que les enfants témoignent à leurs parents, et qu'en général les jeunes montrent envers les vieux. L'éducation des enfants est en outre dirigée de manière à les préparer à l'existence future qu'ils mèneront : c'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir une petite fille de 4 à 5 ans descendre le long d'un sentier de la montagne en portant sur sa tête un petit broc plein d'eau, ou des garçons de 8 à 10 ans occupés à défricher, avec leurs couteaux, des emplacements voisins des huttes, et apporter, près de celles-ci, des charges de bois qu'ils maintiennent sur leur dos avec une courroie ceignant leur front.

L'homme est employé généralement dans des plantations, mais il est rare qu'il le soit d'une façon permanente, ordinairement 6 à 12 jours par mois ; le reste du temps il s'occupe à chercher du bois, à améliorer sa demeure, à cultiver son champ de maïs ou de haricots, à chasser ou à pêcher, ce qui est pour lui un plaisir et aussi un moyen d'existence, ou enfin à tresser des corbeilles ou à faire des poteries.

Au point de vue religieux, les Kekchi sont chrétiens depuis trois siècles et demi, mais il leur reste un vieux fond de paganisme : c'est ainsi qu'ils invoquent, à chaque instant, à côté du Christ, l'ancien dieu païen Tzultacca, qui est, disent-ils, leur vraie divinité, la puissance du Christ ne s'étant pas étendue jusqu'à eux. On retrouve de même des restes de leurs anciennes mœurs dans leurs fêtes et cérémonies qu'ils accompagnent de danses dramatiques, de chants et de mélodies, bien que la présence des prêtres chrétiens ait modifié les textes. Le mariage est resté toujours un achat, et les croyances aux migrations des âmes après la mort sont demeurées dans leur intégrité.

En somme, les peintures de K. Sapper nous montrent dans ces Indiens une peuplade sympathique, mais il y a une ombre au tableau et l'auteur la signale à la fin de son travail : autant le Kekchi est, en temps ordinaire, silencieux, paisible, travailleur et sobre, autant, à l'occasion des fêtes religieuses, il devient, sous l'influence de l'alcool auquel il s'abandonne en entier, bruyant et querelleur. Hommes et femmes absorbent alors le poison sous le nom de chicha (canne à sucre fermentée) et s'en enivrent abominablement.

Ch. A. Martin.

Tozzer (Alfred Marston). *A spanish manuscript letter on the Lacandones, in the archives of the Indies at Seville* (Un manuscrit espagnol, lettre sur les Lacandons conservée aux archives des Indes à Séville). *International Congress of Americanists.*

Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912, t. II, Londres, 1913, p. 497-509.

Les Lacandons habitaient les bassins des affluents méridionaux du Haut-Usumacinta, département de Vera Paz, Guatémala, au sud du lac de Peten, et occupaient, à l'ouest, une partie de l'état de Chiapas, au Mexique. Actuellement, leurs survivants se rencontrent le long de l'Usumacinta et de son affluent, le Lacantun ; ils parlent un dialecte Maya analogue à celui du Yucatan et ont conservé la plus grande partie des croyances religieuses et des coutumes de leurs ancêtres.

L'auteur rappelle brièvement l'histoire des Lacandons depuis la venue des Espagnols, et montre l'intérêt que présente la lettre qu'il a découverte, car elle décrit les difficultés que rencontrèrent les envahisseurs pour faire accepter leur religion aux indigènes et donne sur ceux-ci d'intéressants détails ethnographiques. Le document inédit que M. Tozzer livre aujourd'hui *in extenso* aux Américanistes peut compter au nombre des pièces les plus intéressantes qui se rapportent à l'histoire de l'Amérique espagnole avant 1695, et on saura gré à l'auteur d'en avoir fait suivre la publication d'un index bibliographique fort complet.

Dr Poutrin.

Navarro (Juan). *Los Guaimies de Panama* (Les Indiens Guaimi de Panama). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 372-373.

Brève étude sur ces curieux Indiens qui vivent disséminés dans les provinces de Chiriqui, Veraguas et Bocas del Toro et ont conservé intactes leurs coutumes et leur langue primitives. Le recensement de 1911 fixe leur nombre à 10.212. Leur tribu principale est celle des *Valientes* qui habite de préférence la vallée de Miranda. On trouve encore chez eux de curieuses cérémonies d'initiation connues sous le nom de *urotes* et l'usage du bâton-message. Ce que l'auteur nous rapporte de ces coutumes suffit à exciter la curiosité sans la satisfaire.

P. Rivet.

Vergara y Velasco (Francisco Javier). *La religión chibcha. Capitulos de una historia civil y militar de Colombia*, 4e série, Bogotá, 1913, p. 105-139.

Dans ce travail, l'auteur a réuni tout ce que les anciens auteurs ont relaté des croyances religieuses des Chibchas. Une critique des sources l'a conduit

à classer celles-ci en deux catégories : les sources capitales représentées par la relation de Quesada, les lettres de Federmán, et les récits des divers capitaines qui participèrent à la conquête : les sources secondaires comprennent les œuvres de Castellanos, la *Recopilación historial* d'Antonio Medrano, les nombreux procès d'idolâtrie jugés par l'audience de Bogotá, les documents établis par les prêtres pour l'instruction religieuse des Indiens, *El Carnero* de Rodriguez Freile, le premier historiographe et chroniqueur né à Bogotá, et enfin les *Noticias historiales* du P. Simón.

C'est cet auteur qui, dans sa compilation souvent maladroite des écrits de ses devanciers, a conservé le plus de détails sur la mythologie et les légendes des Chibchas et c'est à lui que l'auteur fait forcément la plus large part.

On trouvera dans ce travail bien documenté une foule de renseignements curieux sur la religion des Indiens du haut plateau de Bogotá, extraits d'ouvrages trop souvent inaccessibles aux chercheurs européens. C'est là le grand mérite de ce mémoire, qui se termine par un essai sur la cosmogonie indigène.

Il serait très utile pour l'américanisme que le gouvernement colombien, ou l'Académie d'histoire de Bogotá, publiât ou réédităt la plupart des documents dont s'est servi Vergara y Velasco, de façon à les mettre dans leur intégrité à la disposition des américanistes. L'œuvre a été commencée par l'impression des *Noticias historiales* du P. Simón (Bogotá, 5 vol. 1882-1892).

Le mémoire de Vergara y Velasco montre tout l'intérêt qu'offrirait la publication des documents de toute nature encore inédits conservés aux archives de Bogotá ou dans les couvents colombiens.

P. R.

Callegari (G. V.). *Conoscenze astronomiche degli antichi Peruviani* (Connaissances astronomiques des anciens Péruviens). *Revista Abruzzese*, Teramo, 1914.

Après avoir étudié dans un important travail, *L'antico Messico*, les connaissances astronomiques chez les anciens Mexicains, l'auteur a fait une étude analogue chez les Incas, et se propose de fermer le cycle par un travail identique sur les Chibchas.

D'après Yamqui Pachacuti, les Péruviens se représentaient la terre sous une forme rectangulaire, surmontée de quatre cieux où vivaient les dieux. Le centre de la terre était la capitale du pays, Cuzco. La fin de la terre devait être déterminée par la chute de la lune, tandis que les planètes devaient tomber sur le soleil. Celui-ci, *inti*, était la divinité principale, dont les Incas se disaient les descendants, *intip-churi*. Le soir, il s'immergeait dans l'Océan, naviguait toute la nuit sous la terre, pour reparaître le matin à l'orient. C'était un être vivant, créateur de toutes choses. Toutefois, ayant compris le déterminisme de sa révolution, les Péruviens le comparaient aussi à un animal attaché qui décrit toujours le même cercle.

La lune était la sœur et épouse du soleil. A l'époque préincasique, son rôle était prédominant, car on comptait les années par mois lunaires. Les phases étaient attribuées à des maladies de l'astre. Les éclipses de lune avaient la même origine, tandis que les éclipses de soleil étaient le résultat de la colère de celui-ci. L'auteur rappelle à ce sujet, d'après de Propiac, les cérémonies que les Indiens accomplissaient en cas d'éclipse de lune.

Les Péruviens connaissaient encore Vénus, esclave du soleil, dont ils auraient connu les phases suivant Perrone, Mercure, Mars, Jupiter, Saturne et une trentaine de constellations qu'il est difficile d'identifier, mais parmi lesquelles on peut citer Sirius, centre de l'univers sidéral d'après eux, la voie lactée, Orion, les Pléiades, etc...

Les astronomes incasiques calculaient les solstices et les équinoxes, à l'aide de gnomons. Pour faire coïncider l'année solaire et l'année lunaire, on ajoutait le nombre de jours nécessaires à cette dernière. Le début de l'année était l'équinoxe du printemps (21 septembre), mais, à partir de l'empereur Pachacutec, ce fut le solstice d'été (22 décembre).

A la fin de son intéressant travail, Callegari donne un schéma du calendrier incasique, où, en face du nom de chaque mois (noté avec toutes les synonymies), il indique le nom quichua de la constellation au méridien et les fêtes principales qui étaient alors célébrées.

Suivant Acosta, les Péruviens ignoraient la division du mois en semaine ; Garcilasso affirme le contraire, mais déclare qu'il n'y avait pas de noms particuliers pour les jours de ces semaines lunaires.

Les années se groupaient en décades et en centuries ; 1000 années formaient le *Kapac-huata*, 10000 années l'*Intip-Huatan*.

P. R.

Pietschmann (Richard). *Some account of the illustrated chronicle by the Peruvian Indian, D. Felipe Huaman Poma de Ayala* (Quelques considérations sur la chronique illustrée de l'Indien Péruvien D. Felipe Huaman Poma de Ayala). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 510-521.

La bibliothèque royale de Copenhague qui compte, dans ses collections, de nombreux documents sur l'histoire de l'Espagne et de ses colonies, renferme, en outre, un manuscrit inédit, *El primer nueva coronica y buen gobierno*, œuvre d'un Indien péruvien, D. Felipe Huaman Poma de Ayala, qui illustra son travail de nombreux dessins à la plume.

M. Pietschmann ne donne ici que quelques renseignements sur ce curieux manuscrit qu'il se propose de publier *in extenso* dans un délai aussi bref que possible. Le livre de Huaman Poma est le résultat de trente ans de travail ; il a été

écrit vers 1613; son auteur appartient à la famille royale pré-incasïque et se considère lui-même comme descendant d'un dieu. En écrivant son œuvre, Huaman Poma s'est proposé de fixer l'histoire précolombienne du Pérou, d'en décrire les anciennes coutumes et de montrer à quelle misérable condition les Indiens avaient été réduits par la conquête barbare des Espagnols. L'auteur n'eut pas le bonheur de voir des espérances si justes réalisées, et il mourut, abandonné de tous, bafoué et malade, dans la misère.

Malgré la brièveté voulue de ses commentaires, M. Pietschmann montre, dans une analyse fort bien conduite, l'intérêt historique et ethnographique de l'œuvre de l'Indien Huaman Poma, et ce court aperçu ne peut que faire désirer la publication intégrale de l'ouvrage.

Dr Poutrin.

Valcarcel (Luis E.). *Kon, Pachacamac, Uiracocha*. Thèse pour le grade de bachelier ès lettres. Université du Cuzco, 1912.

Suivant l'auteur, *Kon* est la personnification du tremblement de terre, c'est un dieu méchant ; les *Konopas* ou divinités du foyer procéderaient du culte rendu à Kon, les premières ayant été, suivant Montesinos, des météorites ou des pierres d'origine volcanique.

Pachacamac serait un dieu particulier à la région cotière, un idole-oracle d'importance secondaire. Dans la mythologie péruvienne, il jouait le rôle d'un dieu mystérieux qui animait et fécondait la terre.

Uiracocha n'est autre que le lac Titicaca, le dieu de l'eau, créateur de la terre, du soleil et des autres astres, de l'homme et de tous les êtres mythologiques. Ce mot ne signifie nullement, comme on l'a répété tant de fois, « graisse de lagune, écume du lac », mais « lac de graisse », et proviendrait de ce que les eaux du lac Titicaca sont couvertes de pétrole.

P. Rivet.

Paredes (M. Rigoberto). *El arte en la Altiplanicie (Folk-lore)* [L'art dans le haut-plateau (Folk-lore)]. La Paz, 1913.

Le titre de cet ouvrage indique assez mal le sujet qu'il traite. L'auteur y étudie en effet tout d'abord la danse dans le haut plateau bolivien, en faisant avec soin le départ entre les danses indigènes et les danses importées soit par les Espagnols, soit par les Nègres. Les premières se distinguent des secondes à première vue par le fait que les danseurs s'ornent de plumes ou de peaux d'animaux. Parmi les plus caractéristiques, il faut citer les *kachuá*, danses érotiques, dont l'origine remonterait, suivant Cobo, à Tupac Inca Yupanqui, les *trenzadores de cinta*, où les danseurs tiennent les extrémités de rubans de couleur attachés à un poteau central, rubans qu'ils entrelacent au cours des diverses figures, les *sicuris* où un des indiens porte sur le dos une dépouille

de condor, les *choquelas* où les danseurs sont revêtus d'une peau de vigogne, les *qquenaqquenas*, où ils s'ornent d'un gilet en peau de jaguar, les *llaneros*, les *chunchus*, etc., etc...

Parmi les nombreuses danses importées, il faut surtout citer la *huaca-tocori*, qui est une caricature des courses de taureaux, les *danzantes*, qu'on retrouve sous des formes diverses dans toute l'Amérique andine.

L'auteur étudie ensuite rapidement la poésie indigène et transcrit un certain nombre de chansons d'amour aymara ; enfin, il relate brièvement, trop brièvement à mon sens, quelques contes ou légendes indigènes, où le renard ou *kkamkke* joue un rôle analogue à celui qu'il tient dans le folk-lore européen.

L'ouvrage se termine par un court chapitre sur les instruments de musique indigènes, le *pinquillo*, analogue au flageolet, la *qquena*, le *qquenacho* et le *qquenalt*, la *kkohana* ou *marimâcho*, flûtes de diverses grosseurs et de sons variés, etc..., la *putuca*, sorte de grosse caisse, la *huancara*, semblable au tambour; suivent quelques réflexions sur les diverses classes de musique indigène, et quelques mots sur les boissons fermentées en usage parmi les Indiens.

Cet essai sur le folk-lore indigène est intéressant. Il montre combien les Indiens ont conservé de coutumes primitives et permet d'entrevoir tout l'intérêt que pourrait avoir une enquête méthodique analogue à celle qui se poursuit actuellement au Chili.

P. R.

Amberga (Fray Jerónimo de). *Estado intelectual, moral y económico del Araucano* (État intellectuel, moral et économique de l'Indien Araucan). *Revista chilena de historia y geografia*, 3e année, t. VII, 1913, p. 5-37.

L'auteur, qui est missionnaire capucin, montre, dans cette conférence qui n'a aucune prétention scientifique, que le gouvernement chilien doit se préoccuper de la protection des Araucans, qui représentent une partie importante de la population. En effet, le dernier recensement donne un total de 101.108 Araucans répartis entre le Bío-Bío et le golfe de Reloncaví. Sur ce nombre, 25.000 ne sont pas encore convertis au christianisme. Les ethnologues ne partageront pas certainement la peine du P. Amberga devant ce chiffre élevé de païens. Ces 25000 Indiens ont en effet sans doute conservé en partie leurs coutumes et leurs croyances primitives et permettront de continuer les recherches entreprises par Guevara.

Les mesures que l'auteur propose en faveur de l'Araucan paraissent excellentes, il demande pour eux des terres, des écoles, surtout des écoles agricoles, et enfin la création de caisses d'épargne, qui préparerait l'Indien à la création de caisses rurales de secours mutuel. Ces caisses seraient le seul moyen d'arracher l'Araucan aux usuriers qui le pillent sans merci.

P. R.

GUEVARA (Tomas). *Las últimas familias i costumbres araucanas* (Les dernières familles et coutumes araucanes). Santiago de Chile, 1913, 1 vol. 328 p.

Ce volume est le 7e tome de la série d'études que notre collègue à consacrées aux Araucans. Les trois premiers avaient pour titre: *Historia de la civilización de Araucanía*, avec les sous-titres suivants : t. I : *Antropología araucana* (1900), t. II : *Arauco español* (1902), t. III : *los Araucanos i la República* (1902), le 4e : *Psicolojía del Pueblo araucano* (1908), le 5e : *Folklore araucano. Refranes, cuentos, cantos, procedimientos industriales, costumbres prehispanas* (1911) (cf. *Journal*, t. VIII, p. 324), le 6e : *los Araucanos en la revolución de la Independencia* (1910).

Le volume qui vient de paraître se recommande par les mêmes qualités que ceux qui l'ont précédé. Il est, à mon avis, plus intéressant encore que ceux-ci, car c'est une manière d'histoire araucane écrite par les Araucans eux-mêmes. L'auteur, aidé dans sa tâche par Manquilef, dont nous avons déjà signalé les travaux [cf. *Journal*, t. X, p. 271], a eu en effet la très heureuse idée de réunir une série d'histoires de familles, écrites ou racontées par les Indiens eux-mêmes, pour former ainsi un ensemble capable de donner une idée de la constitution sociale de la race, de la situation et des migrations de ses différents groupes, de son esprit guerrier, de ses coutumes, etc... Ces récits sont écrits en langue mapuche, avec traduction espagnole en regard ; ils constituent donc un merveilleux document non seulement pour l'étude sociologique et ethnographique des Araucans, mais aussi pour l'étude philologique de leur langue. A ces divers points de vue, ce livre est une nouveauté en ethnologie sud-américaine. Une analyse de détail ne donnerait qu'une mauvaise idée de ce qu'il renferme, de la variété des sujets qu'il traite ; l'auteur a groupé ses observations sous divers titres : l'extinction du caciquat, les généalogies araucanes, les changements dans le régime social et familial, dans les arts et les occupations, dans les croyances, les caractères anthropologiques et psychologiques. Mais, ces titres n'expriment qu'incomplètement la signification des faits, groupés dans chaque chapitre d'une façon fatalement un peu artificielle. Par exemple, dans le chapitre consacré aux « Caractères psychologiques », on trouvera une étude comparée de la mentalité de l'indien civilisé et de l'indien araucan, des observations sur le caractère sacré et magique des perceptions de l'indien dans les temps anciens, sur le sens qu'il attribuait aux images gravées, peintes et sculptées, sur le caractère mystérieux du nom, sur l'ombre, les songes, le concept mystique de l'âme, le principe de causalité, la mémoire, l'abstraction, la généralisation, le langage par gestes, le pouvoir sacré de certains nombres, etc...

Cette simple énumération montre, en même temps que la variété des sujets envisagés, l'intérêt qu'une étude directe de ces sujets peut présenter. Elle suffira, je l'espère, à engager les sociologues à lire l'œuvre nouvelle de Guevara avec tout le soin et l'attention qu'elle mérite.

P. R.

HARDENBURG (W. E.). *The Putumayo. The devil's paradise* (Le Putumayo, paradis des démons). 347 pages, 14 planches, 1 carte. Londres. Fisher Unwin, 1913.

Le livre bleu publié par le Parlement anglais a, il y a quelques années à peine, fait officiellement justice des atrocités que commirent, au Putumayo, les chercheurs de caoutchouc. Aujourd'hui, c'est le récit d'un témoin que nous livre M. Hardenburg et les scènes lamentables qu'il conte, il les a pour ainsi dire vécues.

Dans la préface, M. R. Enock retrace l'histoire du Putumayo, dont le nom est celui d'un des principaux affluents de l'Amazone, et qui est situé dans le territoire brésilien contesté.

Après un rapide aperçu géographique, l'auteur expose comment MM. Hardenburg et Perkins furent, au cours d'un difficultueux voyage d'exploration, amenés à connaître, puis à divulguer, malgré les dénégations de la compagnie péruvienne de l'Amazone, les atrocités commises par ses agents, atrocités qui soulevèrent en Europe un tel mouvement d'opinion que le gouvernement anglais dut intervenir.

Le récit proprement dit de M. Hardenburg est tout d'abord presque entièrement géographique, l'auteur s'attachant à tracer avec exactitude le cadre des événements dont il fut le témoin. Mais ces descriptions géographiques, ces narrations de voyage, souvent impressionnantes, abondent en aperçus ethnologiques. Ce sont tout d'abord (p. 56) d'intéressants détails sur les Indiens Quichua, sur leur taille, la couleur de leur peau, leurs vêtements et leurs armes, sarbacanes et arcs, leurs habitations, leur nourriture, leur forme de gouvernement ; une bonne étude est faite des Indiens Cioni du Haut-Putumayo et des Cocha dont le langage est beaucoup plus compliqué que ceux des indigènes dérivés du groupe incasique. Entre le Caquetá et le Napo, dans le bassin du Moyen-Putumayo, se rencontrent les tribus des Bora, des Yuria, des Ocaina, Yahua, Andoque et Andoquero, et le groupe, de beaucoup le plus important, des Huitoto. Ce groupe se subdivise lui-même en un grand nombre de tribus, dont chacune porte un nom différent et obéit à un chef particulier ; leur langue est cependant la même, et M. Hardenburg a pu en recueillir un intéressant vocabulaire. Quoique de taille peu élevée, les Huitoto sont bien faits et robustes. Leurs cheveux, longs et abondants, sont gros et noirs ; le reste du corps est épilé. Chez eux, les mutilations du nez sont constantes. Ces indigènes font un grand usage de la coca, qu'ils utilisent comme stimulant ; ils se peignent, à l'occasion de différentes cérémonies, le visage et le corps. Les quelques détails que l'auteur fournit sur l'ethnographie des Huitoto dénotent, chez ces indigènes, une civilisation intéressante quoique rudimentaire. Malheureusement les mauvais traitements auxquels ils ont été soumis de la part de la compagnie péruvienne de l'Amazone a singulièrement diminué l'importance de leur groupe, dont on peut prévoir, à brève échéance, la complète disparition.

Quoiqu'ayant un intérêt capital au point de vue social, la seconde partie

du livre de M. Hardenburg ne peut faire ici l'objet d'une analyse détaillée. Elle est en effet entièrement consacrée à l'exposé des atrocités commises par les agents, blancs ou métis, de la grande compagnie commerciale. A la lecture des récits de tous ceux qui furent les témoins indignés mais impuissants des supplices d'une cruauté raffinée infligés aux Indiens sans défense, on ne peut que féliciter l'auteur d'avoir, avec le consul Roger Casement, signalé au monde entier la barbarie des prétendus civilisateurs du Putumayo.

Dr Poutrin.

Koch-Grünberg (Theodor). *Bericht über eine Reise durch Brasilisch-Guyana zum Orinoko* (Rapport sur un voyage à travers la Guyane Brésilienne jusqu'à l'Orénoque). *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XXXXIII, 1913, p. 256.

Le récit, forcément très succinct, en raison du peu de place qui lui a été attribué dans le troisième fascicule de la revue viennoise, est le résumé d'un premier rapport, précédemment paru (cf. *Journal*, t. X, p. 317, 627). Du 21 septembre 1911 jusqu'au 13 mars 1913, date à laquelle se termina le voyage, le Dr Koch-Grünberg a parcouru le bassin du Rio Uraricuera, puis celui du Caura ou Merevari, celui du Ventuari, et atteignit le 1er janvier 1913 seulement l'Orénoque, but qu'il s'était proposé.

Comme résultats : un itinéraire complet de la route suivie, et principalement en ce qui concerne le cours jusqu'ici inconnu du Ventuari, grand affluent de droite de l'Orénoque, de nombreuses observations barométriques et thermométriques, un millier de photographies, 85 phonogrammes de chants et d'airs musicaux, des films cinématographiques, des études détaillées sur 21 idiomes indiens en partie non connus ; de nombreux textes de mythes, contes ou légendes ; des observations ethnographiques, des collections botaniques et géologiques, des collections de papillons.

Ch. A. Martin.

Koch-Grünberg (Theodor). *Zwei Märchen der Taulipang-Indianer* (Deux contes des Indiens Taulipang). *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XXXXIII, 1913, p. 234-235.

Une note de l'auteur avertit que ces deux contes, dont il a le premier fourni le texte original avec traduction littérale, sont donnés ici comme spécimens des nombreux récits légendaires et mythologiques qu'il possède provenant des Indiens Taulipang et Arekuna du Brésil, de la Guyane et du Vénézuéla.

Le premier, intitulé « la pluie et le jaguar », nous montre que celui-ci se vanta

jadis à celle-là d'effrayer l'homme plus qu'elle. Ils convinrent de tenter l'expérience : elle fut désastreuse pour le jaguar, mais réussit à la pluie qui força les hommes du village voisin à rentrer dans leurs maisons. Et il en va de même encore aujourd'hui : l'homme a plus peur de la pluie que d'un jaguar.

Le second explique comment Kapoï, la lune, monta au ciel et y resta pour éclairer les hommes : autrefois elle habitait la terre, mais elle y avait dérobé l'âme d'un enfant, et celui-ci étant tombé malade, le médecin-sorcier qui le soignait lui avait fait un mauvais parti, d'où son exode au ciel.

Ch. A. M.

Panhuys (L. C. van). *The heathen religion of the Bush-Negroes in Dutch Guiana* (Le fétichisme chez les Nègres Bush de la Guyane hollandaise). *Comptes rendus du quatrième Congrès international de l'histoire des religions.* Leyde. 1913. 4 pages.

Depuis 1667, les esclaves nègres échappés des plantations s'étaient réfugiés dans les bois de la Guyane hollandaise, où ils s'étaient groupés en plusieurs tribus, qui furent reconnues indépendantes en 1762 par la Compagnie de Surinam. Actuellement, ils vivent isolés, pêchant, chassant, et surtout transportant les marchandises des chercheurs d'or. La plupart d'entre eux sont restés païens, les autres ont été convertis au christianisme par les frères Moraves.

M. van Panhuys, s'il ne peut faire connaître dans ses détails la religion des Nègres Bush, fournit quelques renseignements sur les divinités qui, pour eux, habitent les eaux, donnent la santé ou la maladie, etc. Ces Nègres constituent, comme leurs congénères d'Afrique, des sociétés secrètes. On ne doit voir, dit l'auteur, dans cette notice qu'une étude superficielle, introduction à des recherches plus détaillées, qui seront fertiles en renseignements intéressants.

Dr Poutrin.

Panhuys (L. C. van). *Development of ornament amongst the Bush-negroes in Suriname* (Le développement de l'ornementation chez les Nègres Bush de Surinam). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 380-381, 1 figure.

En dehors d'ornements symboliques fabriqués suivant la tradition ancestrale, les Nègres Bush utilisent, dans leur art décoratif, des motifs, végétaux ou animaux, qu'ils rencontrent dans leur entourage immédiat. A l'appui de son dire, M. van Panhuys présente un peigne de bois, de grandes dimensions, et

dont les motifs, curieusement stylisés, représentent un bizarre mélange d'organes d'animaux et de divers objets : haches, arcs, etc.

Dr P.

Silva (Henrique). *A Tribu Goiá* (La Tribu Goiá). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 388-390.

Brèves notes historiques sur les Goiás qui habitaient autrefois l'État brésilien qui porte leur nom.

L'auteur les rattache pour des raisons ethnologiques qu'il n'indique pas à la famille Arawak. Il relate une légende indigène relative à un héros civilisateur du nom de Sumé.

P. Rivet.

Bleyer (George Clark). *Ueber die Anthropophagie prähistorischer Ureinwohner des Hochplateau's von Santa Catharinain Brasilien* (Sur l'anthropophagie des aborigènes des hauts-plateaux de Santa Catharina, au Brésil). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 50-53, 1 figure, 2 planches.

Les aborigènes des plateaux qui donnent naissance au fleuve Uruguay-Pelotas vivaient autrefois dans des grottes et des cavernes, sur le flanc des montagnes, et pratiquaient le cannibalisme. L'auteur eut l'occasion d'inventorier une grotte trouvée au milieu des bois et découvrit, sous plusieurs lits de cendres, des ossements humains qui, sans aucun doute, avaient été brisés, brûlés et rongés. Cette grotte aurait été réservée aux seuls festins cannibales, et des cavernes plus spacieuses, servant d'habitations, ont été rencontrées dans le voisinage; leurs parois sont couvertes de pétroglyphes, mais on n'a pu découvrir aucun vestige d'industrie. M. Bleyer conclut que les troglodytes anthropophages des plateaux de Santa Catarina vivaient à une époque voisine de la période paléolithique glaciaire en Europe.

Dr Poutrin.

Schmidt (Max). *Die Paressi-Kabiši. Ethnologische Ergebnisse der Expedition zu den Quellen des Jauru und Juruena im Jahre 1910* (Les Paressi-Kabiši. Résultats ethnologiques d'un voyage aux sources du Jauru et du Juruena en 1910). *Baessler-Archiv*, 1914, t. IV, p. 167-250. 154 fig.

Le travail de Max Schmidt débute par l'identification, ou mieux la recherche de l'identification des populations qu'on rencontre dans la région des sources du Jauru, du Cabaçal, du Juruena et du Guapore. C'est que la question n'est point facile à résoudre, pas plus que celle du nom qu'il convient de leur donner. Elles se désignent elles-mêmes comme des Paressi, et n'entendent pas qu'on doute du droit qu'elles se donnent de s'appeler ainsi. Pourtant leurs voisins du N.E qui jadis occupaient ce même pays les désignent sous le nom de Kabiši. Qui faut-il croire ? D'après les travaux du Colonel Mariano Rondon, la race Paressi se serait divisée en trois groupes : les Uaimaré, les Kaxiniti et les Kozárini ; ces derniers, pour lui, ne seraient autres que les indigènes en question. Ce sont, en tout cas, des Kabiši « apprivoisés » et non point des Kabiši « sauvages », suivant la distinction déjà établie par Max Schmidt. Ils seraient venus dans cette région occupée jadis par les Guaiguakure et d'autres Paressi ; mais entre toutes ces peuplades existent des haines séculaires qui ont pour résultats d'incessants rapts de femmes et d'enfants, d'où un mélange de races. Pour rester dans l'exactitude, et faute de mieux, notre auteur adopte la dénomination de Paressi-Kabiši, car il demeure indéniable, d'autre part, qu'au point de vue civilisation, on a bien affaire, avec eux, à des Paressi, c'est-à-dire à des représentants de la civilisation Arawak.

Aucune mesure anthropologique n'a été prise par Schmidt. Au point de vue somatique donc, il se borne à des remarques sur les particularités physiques qui l'ont frappé. Les hommes sont de taille moyenne, mais larges d'épaules et vigoureusement musclés, bien nourris, en dépit de la grande pauvreté du sol où ils habitent : de même les femmes et les enfants. Le visage est remarquable surtout par la saillie des os malaires. Les cheveux sont lisses ; en général, ils sont coupés courts chez les hommes, sauf sur le front, et chez les femmes, au contraire, courts sur le front, mais retombant sur les côtés et atteignant la poitrine, le dos et les épaules. Quant à la couleur de la peau, les Paressi-Kabiši d'origine Guaiguakure sont plus foncés que les Paressi proprement dits.

Leur forte musculature s'explique par leur amour des sports : ils pratiquent la marche, la danse, par dessus tout la natation, et un original jeu de ballon, où les joueurs doivent arrêter et renvoyer le ballon avec leur front. A ce jeu, ils acquièrent une très grande souplesse, et une véritable élégance de mouvements. Le prix qu'ils attachent à la force physique est tel que les jeunes hommes doivent subir une épreuve de force : elle consiste à soulever et à ployer avec les épaules une barre de bois dont les extrémités sont fixées à deux solides pieux fichés en terre.

Le costume est inexistant pour les hommes : il se borne à une ceinture de perles qui maintient la verge dirigée vers le haut. Pour les femmes, il est constitué par un petit tablier en tissu qui, fixé à la taille, descend jusqu'au milieu des cuisses.

L'organisation sociale est assez singulière : un groupement d'individus occupe un certain territoire, aux frontières nettement délimitées. C'est le domaine du groupement, c'est là qu'il construit ses habitations, qu'il fait ses plantations, qu'il se livre à la chasse. Les habitations sont au nombre de deux au plus, avec

une case destinée aux hommes seuls, dans laquelle, comme on le verra plus loin, ont lieu certaines fêtes et cérémonies. Le groupement est d'ailleurs constitué par une seule famille vivant sous l'autorité d'un chef, et pratique la monogamie : il compte, en outre des hommes libres, un certain nombre d'hommes non libres, qui, tout en occupant une situation subalterne de serviteurs, ne sont cependant pas des esclaves. Les travaux réputés inférieurs, abattre le bois de feu, par exemple, sont leur lot, mais ils sont en échange nourris par leurs maîtres et bien traités par eux. Entre les hommes et les femmes sont répartis les autres travaux, conformément aux règles observées chez tous les peuples de race Arawak : la femme porte les fardeaux dans les marches, elle plante et récolte : l'homme défriche la forêt, construit la case, tresse les corbeilles et les éventails (pour attiser le feu) et va à la chasse. Quant aux enfants, l'homme se charge d'élever les garçons, et la mère les filles.

La case de famille est naturellement vaste (8 à 15 m. de long, 6 à 7 m. de large, 3 à 5 m. de haut) ; la charpente est faite de grands pieux, les murs et le toit en feuilles de palmier.

La nourriture animale est assurée par l'homme qui pour cela se livre à la chasse, mais le gibier est des plus rares, et tend d'ailleurs à disparaître devant la guerre qui lui est faite ; le poisson ne se rencontre pas sur ces hauts plateaux. Aussi la nourriture végétale est-elle la principale des Indiens Kabiši : elle est assurée par les femmes. Pour la chasse, l'indigène se sert d'arcs, de flèches et de javelots ; il utilise, pour s'approcher des quelques autruches qui vivent encore dans ces régions désolées, des sortes d'écrans en feuillages.

De nombreuses photographies illustrent le travail de Schmidt, et montrent l'habileté que déploient les Paressi-Kabiši pour tresser des objets de vannerie, ou tisser des étoffes de coton. Les premiers comprennent des tamis, corbeilles de toute espèce, éventails, etc... ; les secondes constituent des tabliers pour les femmes, et des sangles dont celles-ci se servent pour porter leurs enfants.

Ces objets ne sont pas dépourvus d'ornementation, dont ces Indiens ont un souci manifeste. C'est un mélange d'ornementation naturelle et d'ornementation géométrique qu'on retrouve sur des courges ou même des feuilles de palmier, où Schmidt a relevé des figures grossières d'hommes ou d'animaux. C'est là d'ailleurs un vestige certain de la civilisation Arawak.

Quant aux conceptions mythologiques ou religieuses des Paressi-Kabiši, l'auteur n'a pu avoir sur elles de renseignements certains. Il a constaté seulement la croyance à des esprits ou démons répandus dans la nature entière, et spécialement aux serpents-démons qui, dans les fêtes et cérémonies, jouent les premiers rôles. Parmi ceux-ci, le « nukaima » serpent-démon mâle avec sa femelle, revient toujours : il établit son domicile dans la «case des hommes », et, sous peine de mort, il est interdit aux femmes d'y pénétrer.

Pour terminer son travail, très intéressant au point de vue ethnographique, Schmidt donne un vocabulaire de mots Paressi-Kabiši et transcrit quatre chansons dont malheureusement, sauf pour 4 strophes de l'une d'elles, il n'a pu trouver la traduction.

Ch. A. Martin.

ROQUETTE-PINTO (E.). *Os Indios Nhambiquára do Brasil central* (Les Indiens Ñambiquára du Brésil central). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 382-386).

Les Parecí distinguent chez les Ñambiquára deux groupes les *Ouihanierê* et les *Uáikoakoré*. Les premiers vivent entre le Juruena et le Camararé ; les seconds, qui habitent les sources des rios Verde, Julia, Cabaçal et Jaurú, ne sont autres que les Kabixi des environs de Villa Bella (Matto Grosso) et que les Ñambiquára.

Ces Indiens se perforent le septum nasal et les oreilles, ils usent de bracelets aux bras et aux jambes, et de colliers ; ils fument une feuille semblable au tabac. Ils paraissent ignorer le hamac. Parmi les objets recueillis chez eux par le Colonel Rondón, l'auteur décrit des éventails en feuilles de bacaba, des corbeilles, des vases d'une pâte grossière, noire et mal cuite, une intéressante hache de pierre emmanchée, de grands arcs mesurant de 1m 80 à 2m 38 de long, à section semi-cylindrique, des flèches que l'on peut classer d'après la forme de leur pointe en 5 types différents : flèches entièrement lisses et cylindriques, flèches avec une seule barbelure près de la pointe, flèches à barbelures multiples, flèches élargies en lame de poignard, flèches à extrémité obtuse pourvues latéralement de onze pointes.

A signaler encore deux instruments de musique : une double flûte et une espèce d'ocarina fait de deux disques concaves de calebasse ajustés à l'aide de goudron, dont l'un est percé de trois orifices.

Le travail se termine par deux courts vocabulaires de la langue parlée par ces Indiens. A un rapide examen, cette langue ne m'a pas paru présenter de ressemblances avec celle des Parecí, contrairement à mon attente. Les Kabixi ne parleraient-ils pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un dialecte arawak ?

P. RIVET.

FRIČ (A. V.). *Onoenrgodi-Gott und Idole der Kad'uveo in Matto-Grosso* (Le dieu Onoenrgodi et les Idoles des Kad'uveo du Matto-Grosso). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 397-407, 4 planches.

Dans sa communication, M. Frič donne des renseignements sur la mythologie et les superstitions des Indiens Kad'uveo. Elle était jusqu'à présent demeurée obscure pour lui et s'est éclairée seulement pendant le dernier séjour de quatre mois qu'il fit parmi ces Indiens, à partir du jour où il parvint à connaître le vrai nom de leur divinité, Onoenrgodi.

Celui-ci ne peut point passer pour le Créateur de l'homme, mais c'est lui qui

l'a amené d'un autre monde dans le nôtre. Une légende, que M. Frič intitule la « Genèse des Kad'uveo » et qui est assez confuse, tant sont nombreuses les diverses circonstances accompagnant la création des Kad'uveo, nous fait connaître le caractère du dieu qui ressemble terriblement, à l'immortalité près, à ses créatures. A la vérité, cela n'en donne point un portrait flatteur : comme un simple Indien, il mange et s'enivre, devient alors querelleur, menteur et intrigant. C'est en même temps un grand sorcier qui peut être bon ou mauvais magicien : dans le premier cas, il guérit les maladies des hommes, mais dans le second, les change en animaux et leur fait toutes sortes de tracasseries méchantes.

Les sorciers qu'on rencontre aujourd'hui chez les Kad'uveo ont la même puissance et les mêmes propriétés. C'est ce que prouve la légende quelque peu scatologique de Nétine, où ce sorcier, d'abord bon génie, devient mauvais parce qu'on s'est moqué de lui, et se venge de ses malheurs conjugaux, mais succombe à son tour, malgré son pouvoir de se changer en pierre, sous les coups de son frère dont il a pris la femme.

Les croyances et les superstitions des Kad'uveo reposent donc sur l'influence des sorciers. Une fois que ceux-ci ont conquis la confiance des indigènes, ils arrivent par la force de la suggestion à guérir les maladies. L'auteur en a fait lui-même l'expérience : ayant réussi à se faire prendre pour un bon sorcier (Nidyienigi), il a fait tomber, par une simple imposition des mains sur la tête d'un malade, une fièvre qui avait résisté à une forte dose de quinine. Une autre fois, il parvint à guérir une femme de syncopes accompagnées de fièvre, en se faisant lui-même, à l'aide de nicotine, tomber en syncope : les Indiens et la malade surtout avaient été convaincus que son âme était allée chercher, au royaume des âmes, celle de la femme évanouie.

Quant aux Idoles des Kad'uveo, décrites par Boggiani et Koch-Grünberg, M. Frič en a vu et acquis beaucoup, et la question pour lui se pose de savoir si ce sont vraiment des idoles, comme on est trop souvent porté à l'admettre. Parmi les objets ainsi qualifiés, se rencontrent un grand nombre de jouets d'enfants, des poupées surtout, des petites figurines d'animaux ou des ustensiles « de poupées » qu'il trouvait facilement à acheter, mais dont certaines lui ont été nettement refusées, même quand il offrait de les payer en eau-de-vie : et cependant, ajoute-t-il, c'est là un argument irrésistible ; l'Indien, pour un peu d'alcool, vendrait sa femme ou sa fille. Mais « cette poupée, lui répondit-on, se vengerait si elle était vendue », et il ne put l'obtenir qu'en devenant un membre de la famille, à la suite d'un baptême général. Elle avait appartenu à un mort, et probablement c'était un souvenir dont on ne voulait pas se défaire, par crainte de vengeance. C'est là où intervient la superstition. Si donc la plupart de ces objets réputés idoles, trouvés dans les sépultures, n'ont été que des jouets, il en est auxquels la croyance populaire accorde un pouvoir surnaturel. Mais si l'on ne retient que le sentiment d'amour paternel et surtout maternel d'où est née cette croyance, ne le retrouve-t-on pas dans les pays les plus civilisés ? L'auteur cite à ce sujet un de ses souvenirs d'enfance, se rapportant à une scène à laquelle il avait assisté dans un cimetière de Prague, et ne s'étonne

pas, pas plus que nous d'ailleurs, d'avoir rencontré pareil spectacle chez les Kad'uveo, descendus cependant au dernier degré de l'immoralité, mais chez qui l'amour maternel est aussi fort, sinon plus, que chez les Européennes.

Ch. A. Martin.

Mayntzhusen (F. C.). *Ueber Gebräuche bei der Geburt und die Namengebung der Guayaki.* (Les coutumes de l'accouchement et la manière de nommer les enfants chez les Guayaki). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 408-412.

M. Mayntzhusen décrit, avec des détails extrêmement précis, les noms que l'on donne au nouveau-né; une matrone, amie de la femme, joue un rôle analogue à celui de la marraine, et en outre déforme le crâne de l'enfant dès sa naissance ; la même opération sera pratiquée, le second et le troisième jour, par la mère elle-même. Pendant l'accouchement et les jours suivants, le père erre dans les bois, se nourrissant seulement de sagou, puis il se livre à de minutieuses ablutions, qui ont pour but de chasser le démon-jaguar qui était censé l'habiter.

Les Guayaki donnent à leurs enfants le nom des animaux qu'ils utilisent pour leur nourriture, exceptant seulement ceux des animaux dont la chair, comme celle du canard, est interdite aux femmes. En général, dit M. Mayntzhusen, la mère donne à son enfant le nom de l'animal qu'elle préférait manger pendant sa grossesse, et qui, selon elle, a contribué à constituer le corps du nouveau-né.

Dr Poutrin.

LINGUISTIQUE.

Jochelson (Waldemar). *The Aleut language and its relation to the Eskimo dialects* (La langue aléoute et ses rapports avec les dialectes esquimaux). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 96-104.

Deux mille indigènes à peine parlent encore la langue aléoute, qui se divise en deux dialectes principaux, celui de l'est et celui de l'ouest, et un dialecte secondaire, parlé dans l'île Atka. M. Jochelson traitera ici du dialecte

oriental, le plus répandu, puisqu'il se parle dans l'Alaska, l'Unalaska, l'Umnak, les îles Akutan et Pribilof.

Ce dialecte est, sans contredit, d'origine esquimaude, et appartient même aux familles linguistiques les plus anciennes de ce groupe ; les preuves en sont fournies par la phonétique, la structure grammaticale et les vocabulaires. Plus tard, quand M. Jochelson aura pu dépouiller les matériaux qu'il a recueillis dans sa dernière expédition (cf. *Journal*, t. XI, p. 262-263), il sera à même de fournir de nombreux faits de détail confirmant cette thèse.

Dr P.

Thalbitzer (William). *Four Skraeling words from Markland (Newfoundland) in the saga of Erik the Red* (Quatre mots Skraeling de Markland (Terre-Neuve), dans la saga d'Eric le Rouge). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 87-95.

Souvent l'auteur, Eric le Rouge et ses compagnons atteignirent en 1003 le Nouveau-Monde, et parvinrent jusqu'à la côte sud de Terre-Neuve. M. Thalbitzer en voit une nouvelle preuve dans le fait que la saga d'Eric le Rouge contient quelques mots recueillis chez des indiens « Skrœling » de Terre-Neuve, mots qui ne seraient autres que les noms des chefs du pays. Cette constatation conduit l'auteur à d'ingénieux développements sur l'histoire et la langue des populations esquimaudes de la côte est de l'Amérique du Nord.

Dr P.

Uhlenbeck (C. C.). *De conjunctief-achtige modi van het Blackfoot* (Les modes analogues au subjonctif dans le Blackfoot). *Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde*, 4e Reeks, t. XII, Amsterdam, 1913, p. 244-272.

Voici un travail très intéressant et comme il nous en faudrait beaucoup pour arriver à comprendre la syntaxe indienne si différente de la nôtre. L'auteur connaît certainement très bien la langue dont il nous parle. Il a collectionné un grand nombre de phrases de la conversation courante et nous montre les différentes formes d'un même verbe selon que le sens est indicatif, subjonctif ou conditionnel ; il nous montre aussi la même particule ayant tantôt un sens temporel, tantôt un sens limitatif, comme *quoique* en français qui a d'abord voulu dire *pendant que*.

Il faut espérer que l'auteur nous donnera bientôt une grammaire complète.

Ph. Marcou.

MICHELSON (Truman). *Contributions to Algonquian grammar.* (Contributions à la grammaire Algonquine). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 470-476.

Pour cette courte, mais substantielle étude, l'auteur a utilisé les textes Kickapoo et Fox de feu William Jones, concurremment avec les textes Fox qu'il a recueillis. Il décrit successivement les mutations phonétiques, les consonantes intervocales, et les mots composés si nombreux dans les dialectes algonquins, et dans lesquels on peut, avec beaucoup de facilité, isoler les éléments constituants.

Dr POUTRIN.

FRACHTENBERG (Léo J.). *Contributions to a Tutelo vocabulary* (Contribution au vocabulaire Tutelo). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 477-479.

Des deux vocabulaires Tutelo connus, l'un a été recueilli par Horatio Hale dans l'Ontario et l'autre par Edward Sapir. C'est aussi dans l'Ontario que l'auteur, sous les auspices du Bureau of American Ethnology, a pu obtenir, d'une vieille indienne Tutelo, l'importante liste de mots qu'il rapporte ici.

On sait que les Tutelo formaient un groupe de la grande famille Sioux, qu'ils vivaient dans la Caroline du Nord, et qu'ils appartenaient enfin à la confédération des Iroquois. Deux de leurs familles, celles des William et celle des Buck ont survécu jusqu'ici, mais la plupart de ces indigènes ont oublié leur langue maternelle. On appréciera d'autant plus la valeur du vocabulaire qu'a recueilli M. Frachtenberg.

Dr P.

FRACHTENBERG (Léo J.). *Coos texts* (Textes Coos). *Columbia University contributions to Anthropology*. Vol. I, 1913, 216 pages.

Des 32 textes publiés dans ce travail, dix-neuf ont été recueillis par M. Frachtenberg de la bouche d'un des rares survivants de la tribu des Coos, qui ait gardé quelque souvenir des contes et des traditions de sa nation. Les autres ont été fournis à M. Harry Hull St-Clair par ce même Indien et un indigène de la réserve de Siletz, dans l'Orégon. Bien qu'au point de vue du folk-lore, les souvenirs du narrateur aient été parfois infidèles, le recueil de contes de M. Frachtenberg contient des morceaux de grand intérêt. De plus, beaucoup de ces contes sont traduits mot à mot, et, d'autre part, le système de transcription est indiqué par l'auteur, qui termine son ouvrage par un vocabulaire fort complet.

Dr P.

Preuss (K. Th.). *Das Verbum in der Sprache der Cora-Indianer* (Le verbe dans la langue des Indiens Cora). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 105-106.

La langue Cora se rattache au groupe Sonora et est par conséquent alliée au dialecte Nahuatl. M. Preuss met en évidence les différences et les analogies qu'on remarque entre ces deux groupes linguistiques, dans la syntaxe et surtout dans les verbes. Ses réflexions sont basées sur le matériel linguistique qu'il a recueilli en Amérique du Sud, dans son expédition dans la Sierra de Nayarit (cf. *Journal*, t. X, p. 257-264).

Dr P.

Boas (Franz). *Phonetics of the Mexican language* (La phonétique de la langue mexicaine). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 107-108.

Il suffira de signaler rapidement l'intéressante communication de M. Boas sur la phonétique de la langue mexicaine, telle qu'elle est parlée dans la vallée de Mexico, toute différente, ainsi qu'on le constate par les exemples fournis, des dialectes de Jalisco, de Oaxaca (sud) et surtout de Pochutla.

Dr P.

Clark (J. Cooper). *The Story of « Eight Deer » in Codex Colombino* (L'histoire de « Huit Daims », dans le Codex Colombino). 33 pages. 6 figures, 10 planches. Taylor et Francis. London, 1912.

On sait peu de chose sur l'origine du Codex Colombino, acheté par le National Museum de Mexico à M. Dorenberg, négociant allemand établi à Puebla. En 1892, il fut publié dans les *Antigüedades Mexicanas*, accompagné d'un texte peu explicite.

Le Codex Colombino mesure 1m80 de longueur sur 20 centimètres de hauteur; il est fait en peau de daim recouverte d'un enduit blanchâtre analogue à de la chaux. Les couleurs en sont étonnamment bien conservées, et les principales sont : le carmin, le bleu ciel, le jaune, l'orangé, le vert et le noir. Il est évident que le Codex Colombino n'est pas complet, et, d'après les déductions de M. Clark, il apparaît comme très probable que le Codex Becker, publié par De Saussure sous le nom de Manuscrit du Cacique, en est la continuation.

On sait que les hiéroglyphes des anciens manuscrits mexicains expriment des idées, traduisent des noms de peuples, de villes, fixent des dates, etc.. On ne saurait donc s'étonner lorsqu'on constate que le Codex Colombino narre l'histoire d'un individu nommé « Eight Deer » ou « Griffes d'Ocelot », dont la vie fait aussi le sujet des Codex Bodleian, Selden, de Vienne, Becker et surtout du codex Zouche, ainsi que l'ont si bien montré Mme Zélia Nuttall et le Prof. Seler.

M. Clark démontre, d'une façon évidente, en reproduisant côte à côte nombre de peintures tirées de ces codex, que tous sont consacrés à la reproduction, par l'image, de la vie de « Eight Deer ». Tous relatent les principaux événements de la vie du héros, ses conquêtes, les cérémonies auxquelles il prend part, et enfin sa mort. Aucun doute ne peut subsister sur l'identité du but qu'ont poursuivi les auteurs de ces différents codex, car les peintures qui expriment leur pensée sont presque superposables.

Des commentaires détaillés auxquels se livre M. Clark, pour qui la lecture des hiéroglyphes mexicains n'a plus de secrets, il résulte que les six codex : *Zouche ou Nuttall*, *Codex de Vienne*, *Codex Bodleian*, *Codex Becker*, *Codex Colombino* et *Codex Selden* datent de la même époque et sont l'œuvre d'artistes de la même école.

Enfin, si l'on accepte l'époque fixée par une stèle de Monte-Alban, sur laquelle on trouve une reproduction de « Eight Deer », on conclura que le héros de ces codex était un roi Zapotèque, et leur ancienneté se trouve ainsi déterminée.

D^r^ P.

Hagar (Stansbury). *The houses of rain and drought in the Codex Vaticanus 3773* (Les temples de pluie et de sécheresse dans le Codex Vaticanus 3773). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 137-139, 1 planche.

L'auteur fait remarquer que dans le *Codex Vaticanus* on rencontre, sur certains feuillets, des temples qui, se faisant face, sont entourés d'un nombre déterminé de signes de jour, se répétant avec régularité. M. Seler a fait remarquer que ces temples sont flanqués d'animaux qu'on peut associer à certains dieux tels que celui de la pluie et celui de la sécheresse. M. Hagar accepte en tous points cette interprétation et montre, en s'appuyant sur de très nombreux exemples puisés dans le *Codex Vaticanus*, que ces temples, avec les signes qui les accompagnent, représentent la saison sèche et la saison des pluies.

D^r^ P.

Beyer (Hermann). *Ueber die mythologischen Affen der Mexikaner*

und Maya (Sur les singes mythologiques des Mexicains et des Maya). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres 1913, p. 140-154. 124 figures.

M. Beyer, dans une étude extrêmement complète des différentes représentations du dieu C, conclut avec Förstemann, Shelhas et Brinton, que ce dieu Maya, à la figure ornementée, avait une tête de singe, et que, d'autre part, l'hiéroglyphe *akbal* n'était autre chose qu'un crâne stylisé. Enfin, dans plusieurs manuscrits mexicains où le singe est représenté avec les attributs du dieu de la mort ou avec les emblèmes de Tezcatlipoca, on peut admettre l'hypothèse que les anciens mexicains voyaient la constellation polaire sous la forme d'une tête de singe.

A l'appui de ces déductions, M. Beyer reproduit un grand nombre d'hiéroglyphes, extraits des différents codex, et commente longuement, d'une manière fort ingénieuse, leur stylisation souvent des plus compliquées.

Dr P.

Cuevas (Mariano). *Algunos documentos de la colección Cuevas.* Quelques documents de la collection Cuevas). *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. V, 1913, p. 125-152.

Des trois documents publiés, deux n'ont qu'un intérêt purement historique, ce sont d'une part deux lettres inédites du Hollandais Fray Nicolás de Witte, d'autre part l'écusson de Francisco Rodríguez Magariño.

Le 3e document est un codex postcolombien découvert aux archives des Indes par le Père Cuevas. Il est composé de six feuilles dessinées par les indigènes, où se trouvent exprimées leurs doléances contre Francisco Magariño. Le commentaire est en espagnol. Encore que ce codex ne constitue pas une grande nouveauté, il n'était pas inutile de le publier. Les belles phototypies qui le représentent en permettent facilement l'étude.

P. Rivet.

Seler (E.). *Der Bedeutungswandel in den Mythen des Popol Vuh. Eine Kritik* (Le changement de sens dans les mythes du Popol Vuh. Une critique). *Anthropos*, t. VIII, 1913, p. 382-388.

Dans cet article très substantiel, le savant professeur de Berlin, grâce à sa

connaissance précise de la langue Nahuatl et des dialectes Maya, réduit à néant l'entreprise de M. Pohorilles cherchant à appliquer une théorie générale sur les mythes solaires au texte du Popol Vuh.

Nous sommes heureux de constater que M. Seler reconnaît en général la précision de la traduction de Brasseur de Bourbourg, et démontre très clairement, par la comparaison de différents passages, que les versions proposées par M. Pohorilles sont impossibles.

PH. MARCOU.

HENNING (P. A. E.). *Sobre los años Ben, Eznab, Akbal, Lamat, de los Mayas* (Sur les années Ben, Eznab, Akbal, Lamat, des Mayas). *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, México, t. XXXIII, 1913, p. 1-27.

On sait que, d'après Landa, les années mayas sont *Kan*, *Muluc*, *Ix*, *Cauac*, tandis que, dans les codex et les monuments, ce sont *Ben*, *Eznab*, *Akbal* et *Lamat*.

Bowditch suppose que la seconde notation est une notation archaïque, qui avait été remplacée ultérieurement par la notation que nous a transmise Landa, tandis que Goodmann croyait tout simplement à une erreur du fameux évangéliste du Yucatan.

A son tour, Henning reprend l'étude de cette question si obscure et prouve que c'est à la suite d'invasions nahuas que s'établit un nouveau régime et la nouvelle façon de compter les années.

P. RIVET.

GATES (William E.). *Concepts linguistiques dans l'Amérique ancienne. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la XIVe session, Genève, 1912*, t. II, Genève, 1914, p. 341-348.

L'auteur attire l'attention sur ce fait que « les mots mayas ne changent de forme que pour indiquer un changement intérieur ou une différenciation, la simple ségrégation d'un objet ou d'une action, ou la simple modification de position relative extérieure, qui n'impliquent point de changement de caractère, ou d'état, dans l'objet ou l'action elle-même, ne comportant en conséquence aucune modification de forme ».

La distinction fondamentale de la langue maya, c'est la distinction entre le Général d'une part, et le Spécial ou Particulier d'autre part.

Il en conclut que, dans la pensée des Mayas, le point de départ n'était pas les objets visibles, mais leurs causes, non le phénomène, mais le noumène.

Cette habitude de penser est absolument distincte de la nôtre. Nous regardons la qualité comme séparée de son possesseur, *mentalement* abstraite de lui. Il en était tout autrement chez les Mayas. L'étude des verbes dans leur langue montre que l'activité par elle-même n'est pas une *fonction* de l'individu, elle se manifeste par lui et devient pour la première fois *son* action à lui lorsqu'elle est spécialisée ou particularisée dans ou sur quelque objet directement présent. De même, l'étude des noms montre que le Maya pensait aux choses non pas tant au point de vue de leur caractère individuel, qu'à celui de leur utilité et de leur raison d'être.

La syntaxe maya est donc hautement métaphysique et complètement opposée au concept matérialiste moderne. Selon l'auteur, cette étude linguistique confirme l'idée que les découvertes archéologiques peuvent nous donner de la race maya. Cette race noble et de haute civilisation, qui a construit des monuments si beaux, avait une langue qui révèle une conscience linguistique des plus élevées.

P. R.

Bowditch (Charles P.). *The numeration, calendar systems and astronomical knowledge of the Mayas* (La numération, les systèmes du calendrier et les connaissances astronomiques des Mayas). Cambridge. The University Press. 1910. 340 pages et 19 planches hors texte.

Ce livre, qui marque une date dans les études sur le Maya, traite un sujet très spécial, très aride et très difficile. En essayant d'en rendre compte, nous devons renvoyer le lecteur au livre lui-même, s'il veut en posséder le sujet. Ce sujet offre cependant, d'un côté, un intérêt général très important.

C'est, en effet, grâce aux travaux de MM. Brinton, Seler, Bowditch et de leurs émules, que nous pourrons, un jour, arriver à déchiffrer les hiéroglyphes Mayas, ce qui ne peut manquer de jeter un jour décisif sur la religion, l'histoire et la civilisation de ce peuple si intéressant.

Comme dans le vieux monde l'invention des chiffres a précédé celle des lettres, ainsi dans l'Amérique centrale, l'invention des chiffres et des hiéroglyphes, dont quelques-uns paraissent avoir eu une valeur phonétique, a en quelque sorte annoncé l'invention d'une écriture analogue à la nôtre qui se serait peut-être produite plus tard, si la destruction des civilisations maya et mexicaine par les Espagnols n'avait arrêté net l'évolution indigène. Quelques Espagnols de l'époque de la conquête, curieux des choses indigènes, ont bien essayé d'interpréter l'écriture Maya, mais même Landa n'y a que très imparfaitement réussi, et jusqu'ici on n'est parvenu à interpréter d'une manière satisfaisante que les signes et les chiffres du calendrier Maya.

Dans ce livre, fruit d'un long et patient travail, M. Bowditch s'aidant des travaux de ses devanciers et de ses confrères, mais y ajoutant souvent une note

personnelle, résume ce que nous savons du système de numération, du calendrier, et des connaissances astronomiques des anciens Mayas.

Pour ces études, les sources sont de deux sortes : d'abord les sources indigènes (les livres de Chilam Balam, les codex et les inscriptions sur les anciens monuments, stèles, autels, etc.) ; ensuite les renseignements que l'on trouve chez les Espagnols de l'époque de la conquête.

M. Bowditch nous donne d'abord la série nominative des vingt jours du mois Maya, telle qu'on la trouve chez Landa, chez Juan Rio Perez et dans les différents codex. Il montre qu'à part quelques variantes sans importance, les hiéroglyphes des noms des jours donnés par Landa correspondent à ceux que l'on trouve dans les codex.

Ensuite M. Bowditch explique le système des treize chiffres (de un à treize) qui se combine avec le système des dix-huit mois de vingt jours. Chacun des vingt jours du mois a un nom indiqué par un hiéroglyphe et un numéro allant de un à treize dans une série continue qui revient toujours à son point de départ. Il en résulte qu'un nom et un numéro donnés ne reviennent qu'au bout de treize fois vingt jours, c'est-à-dire au bout de 260 jours. C'est la période du tonalamatl.

Puis M. Bowrditch expose le système de la numération Maya. Dans les codex, les unités de un à quatre sont indiquées par des points, un trait veut dire cinq, les chiffres rouges combinés avec les hiéroglyphes indiquent les jours du mois et les chiffres noirs les intervalles entre les jours indiqués par les hiéroglyphes.

M. Bowditch démontre ensuite l'existence d'un hiéroglyphe signifiant vingt et d'un autre hiéroglyphe ayant la valeur d'un zéro.

Puis il montre que dans les colonnes de chiffres indiquant des jours, s'il y a un intervalle considérable entre les séries de points et de traits allant de bas en haut, la série du bas indique les unités, la deuxième série indique des vingtaines, dans la troisième série il faut multiplier par 360 et dans la quatrième par 7200. Cela veut dire qu'il y a là un système de numération où la valeur des chiffres augmente selon leur position dans la colonne de bas en haut, comme dans notre système les valeurs augmentent dans une ligne horizontale de droite à gauche.

D'après Landa, Perez, Aguilar et Cogolludo, M. Bowditch nous donne les noms des 18 mois de 20 jours, nous parle des cinq jours complémentaires et recherche dans les codex les hiéroglyphes des mois. Toute cette question des jours avec leurs noms et leurs treize numéros, des mois, divisés en périodes de cinq jours, et comment on peut retrouver le premier jour d'une année si l'on connaît le premier jour d'un mois quelconque est discutée en détail dans un savant appendice.

Ensuite on nous expose le cycle de 52 ans. Il s'écoule 52 ans avant qu'un mois donné ne commence de nouveau par un jour donné (nom et numéro). Pendant une même période de 52 ans, il n'y a que quatre noms de jours qui paraissent au premier du mois et chacun de ces jours paraît treize fois avec un numéro différent chaque fois. Landa et le Chilam Balam d'un côté et les codex de l'autre ne sont pas d'accord sur les noms des quatre jours qui paraissent au premier des mois.

Nous avons ensuite une description des cycles que l'on trouve dans les codex et sur les monuments : kin, uinal, tun et katun.

Sur les monuments, ce sont des hiéroglyphes et non des points et des traits qui indiquent ces cycles. Il y a une date d'où partent presque toutes les séries de cycles.

Dans les inscriptions sur les stèles, on trouve des hiéroglyphes au lieu de chiffres. Tout un chapitre est consacré à l'étude de ces hiéroglyphes qui vont de zéro à dix-neuf.

Ensuite M. Bowditch nous expose comment une date est fixée non seulement dans une période de 52 ans, mais dans une période plusieurs fois millénaire.

Passant aux connaissances astronomiques des Mayas, nous voyons qu'ils observaient avec précision non seulement les phases de la lune, mais les périodes des planètes Mars, Jupiter et surtout de la planète Vénus qui joue un rôle très important dans leur mythologie.

Sans doute bien des points sont encore obscurs dans ce sujet aride et difficile et M. Bowditch consacre un chapitre à des problèmes qu'il indique et qui demandent à être résolus.

Enfin dans certains hiéroglyphes composés, l'emploi de signes paraissant avoir une valeur phonétique est assez analogue à ce que l'on trouve chez les Mexicains.

A la fin du livre se placent seize très belles planches reproduisant les hiéroglyphes des codex et des monuments se rapportant à la numération et au calendrier. C'est une belle série, très utile et qui a dû être difficile à établir.

C'est un livre qu'il faudra toujours consulter, et il faut espérer que lors d'une seconde édition, l'auteur voudra bien en rendre l'emploi plus facile en y ajoutant une table alphabétique des matières.

Ph. Marcou.

Lehmann (Walter). *Einige Probleme des centralamerikanischen Kalenders* (Quelques problèmes des calendriers de l'Amérique centrale). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 155-163.

Après un long examen des calendriers Maya, M. Walter Lehmann montre que le zéro Maya correspond au 365e jour, et apporte quelques éclaircissements sur le rôle de certains jours dans le calendrier des Maya. D'après un procédé qu'il expose, il serait possible d'établir une correspondance entre les dates des monuments, la chronologie yucatèque de Landa et le livre de Chilam Balam.

Chez les anciens Mexicains, par contre, l'existence du zéro dans la numération reste encore problématique.

Dr Poutrin.

GORDON (G. B.). *The book of Chilam Balam of Chumayel* (Le livre de Chilam Balam de Chumayel). *University of Pennsylvania, the Museum Anthropological Publications.* Vol. V, 1913. 118 pages.

On sait que la merveilleuse collection de manuscrits Maya recueillis par le Dr BERENDT, et en partie dépouillée par lui, passa, après sa mort, entre les mains du docteur Daniel Garrison Brinton, professeur d'Archéologie et de Linguistique américaines à l'Université de Pennsylvanie. M. Gordon, avant tout, s'efforce de montrer quelle part importante prirent, au développement de la connaissance des manuscrits Maya, ces deux savants.

Deux des plus intéressants documents de la collection Berendt consistent en des manuscrits en langue Maya connus sous le nom de livres de Chilam Balam : ils constituent la majeure partie de la littérature Maya écrite. Le nom de Chilam Balam sert à désigner, non pas un individu, mais une catégorie de prêtres. Au moment de la conquête espagnole, la plupart des manuscrits Maya, écrits en langage hiéroglyphique, disparurent dans la tourmente, et après la conquête, ils furent remplacés par des livres, écrits à l'aide de l'alphabet espagnol, et qu'on peut considérer comme étant, le plus souvent, la translation des Codex disparus. Les livres de Chilam Balam, tels qu'ils existèrent, dans chaque village, après la venue des Espagnols, reflètent donc l'ancienne culture précolombienne.

Devant l'intérêt de pareils documents, l'Université de Pennsylvanie n'a pas hésité à en ordonner la publication intégrale, afin de mettre à la disposition de tous les richesses que possèdent ses Musées. Le volume actuel est le premier de la série de ces publications ; il reproduit le texte original et non la traduction de Berendt, afin de laisser à chacun toute liberté dans son interprétation. Le livre de Chilam Balam de Chumayel fut trouvé au village dont il porte le nom, dans le Yucatan ; en 1782, il fut étudié par un indien Maya. Bien que plusieurs de ses feuillets laissent quelque peu à désirer au point de vue de la conservation, le livre est, ainsi qu'on pourra en juger par l'excellente reproduction de M. Gordon, aisément déchiffrable. Bientôt paraîtra, dans la même série, la copie de ce même texte d'après Berendt, accompagnée de commentaires et de notes.

Dr P.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ (Juan). *La creación del mundo según los Mayas* (La création du monde d'après les Mayas). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 164-171.

L'auteur a découvert à la page 24 du manuscrit de Chumayel l'histoire de la

création du monde d'après les Mayas, dont il donne la transcription intégrale, et la traduction espagnole de la partie initiale. *Bolon-ti-ku* (9 dieux), après avoir vaincu *Oxlahun-ti-ku* (13 dieux), prend les éléments créateurs, s'élève dans les régions élevées, et crée le monde ; ce sont d'abord les femmes qui n'eurent pas de pères (*ixmayumob* et procréèrent sans époux, puis ce sont les quatre dieux, *bac-cab*, bases du monde, qui le détruisent, le reconstruisent, et soutiennent le ciel ; ensuite, arrive le vol du dragon ou serpent emplumé, symbolisant la découverte de la science astronomique, et la destruction universelle par le déluge. Enfin, *Itzam-kab-ain*, baleine aux pieds de crocodile, est fécondée par *Ah-uuc-chek-nab* (celui qui féconde 7 fois) et ainsi prennent origine toutes les espèces. Ce reptile mythologique est le *cipatli* des Aztèques, premier jour de leur calendrier, comme *ymix* est celui du calendrier maya.

A travers le symbolisme de cette légende, dit l'auteur, transparaît une conception cosmique élevée, où l'on retrouve le calendrier. La transition de l'année de 360 jours à celle de 365 jours donne naissance aux quatre dieux frères qui soutiennent éternellement la voûte céleste. « Il est évident, ajoute-t-il, que les Mayas eurent le culte de leur calendrier. »

P. Rivet.

Gordon (George Byron). *An unpublished inscription from Quirigua, Guatemala* (Une inscription inédite de Quirigua (Guatemala). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 238-240, 2 figures, 2 planches.

M. Gordon présente de belles photographies et des schémas d'une stèle de Quirigua, que M. Maudslay a laissée de côté dans ses investigations. Après avoir exposé, en détail, la décoration de cette stèle, il conclut qu'elle n'a rien de semblable aux autres monuments analogues de Quirigua, et qu'elle diffère complètement de celles de Copan. Par certains points, elle se rapproche de celle de Piédras Negras, mais elle est, sans aucun doute, l'œuvre d'un artiste Maya, quoiqu'elle présente, sur certains points, des caractères originaux.

Dr Poutrin.

Prince (J. Dyneley). *Grammar and glossary of the Tule language of Panama* (Grammaire et lexique du langage Tule de Panama). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 480-528.

L'auteur, poursuivant l'étude méthodique de la linguistique des Indiens de la région de Panama (cf. *Journal*, t. IX, p. 451-452, t. X, p. 651-652), entre aujourd'hui dans une analyse détaillée de la langue Tule, en se basant sur ses

travaux précédents et sur ceux de De Puydt, de Berckenhagen, de Pinart. Successivement sont étudiés la phonétique, la formation des mots et leur morphologie, les verbes, la syntaxe. A ce travail fait suite un long vocabulaire, dont on appréciera toute la valeur en regrettant cependant qu'il ne constitue qu'un excellent document d'attente, car aucune conclusion d'ordre général ne l'accompagne.

Dr P.

Panhuys (L. C. van). *A few observations on carib numerals* (Quelques observations sur les nombres caribes). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. I, Londres, 1913, p. 109-110.

M. van Panhuys commente les noms de nombre recueillis, en 1836, chez les Indiens Caribes par le naturaliste allemand Kappler. Ces noms ne diffèrent que peu de ceux que Biet avait rassemblés, en 1664, chez les Galibi ; par contre, certains d'entre eux n'ont rien de commun avec ceux que fournit de Goeje, auteur d'un vocabulaire et d'une grammaire caribes. M. van Panhys en donne la liste et tire de son étude des constatations intéressantes.

Dr P.

Tello (Julio C.). *Arawak* (*Fragmento de linguistica indigena sudamericana*) [Arawak (Fragment de linguistique indigène sud-américaine)]. Lima, 1913.

L'auteur cherche à mettre en relief quelques connections grammaticales entre les langues Campa, Ipurina, Moxo, Baure, Amuesha et Goajiro.

De cette étude comparative, il résulte que les éléments fondamentaux dans la composition sont pour ces six langues : le thème nominal, le thème verbal et certains éléments grammaticaux indépendants, adverbes et adjectifs ; que les préfixes nominaux sont rares dans presque toutes et les suffixes plus différenciés en Moxo et en Baure que dans les autres ; que les préfixes verbaux sont rares également, tandis que les suffixes sont très abondants ; que, dans toutes ces langues, on trouve des traces de parlers féminin et masculin ; que l'incorporation véritable y est inconnue ; que la phonétique est identique, et enfin qu'il y a une parenté dans la majorité des éléments grammaticaux.

Ces conclusions sont importantes, car s'il n'y avait aucun doute sur le rattachement du Campa, du Moxo, du Baure et du Goajiro à la famille linguistique arawak, il n'en était pas de même pour l'Ipurina et l'Amuesha (cf. *Journal*, t. X, p. 652-653). Je crois que le travail de Tello est de nature à lever tous les doutes, au moins pour la première de ces langues.

P. Rivet.

CAPISTRANO DE ABREU (J.). *Rã-txa hu-ni-ku-ĩ-, a lingua dos Caxinauás do rio Ibuaçu affluente do Muru (prefeitura de Tarauacá)* [Rã-txa hu-ní-ku-ĩ, la langue des Caxinauás du rio Ibuaçu, affluent du Muru (préfecture de Tarauacá)], Rio de Janeiro, 1914, 1 vol. 630 p.

Ce livre a bien failli ne jamais paraître, et il a fallu à son auteur un réel courage pour vaincre le mauvais sort qui semblait s'acharner contre lui. Le travail était en effet entièrement composé en 1911, lorsque l'incendie de l'Imprimerie Nationale de Rio de Janeiro le détruisit presque en entier. La tâche était à refaire. Il eût été très regrettable que l'auteur ne s'y soit pas consacré à nouveau, car son livre est certainement un des documents linguistiques les plus importants que nous possédons jusqu'à ce jour sur les langues sud-américaines.

Le Caxinauá, qui appartient à la famille linguistique pano, n'était connu que par un très court vocabulaire recueilli par Stegelmann. Grâce à Capistrano de Abreu, ce dialecte est certainement maintenant celui sur lequel nous possédons le matériel le plus complet et le meilleur.

Ses informateurs furent deux indiens du rio Ibuaçu, affluent du Muru, appelés Bôrô et Tuxinĩ.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première est une excellente étude grammaticale du Caxinauá. La deuxième ne renferme pas moins de 5926 phrases, dont la réunion forme un texte ethnographique et sociologique des plus précieux. On y trouve en effet, notés en langue Caxinauá avec traduction portugaise, des détails sur la vie au village, l'alimentation, les fêtes, la vie sexuelle, la mort, les sorciers, des anecdotes, des légendes, des mythes, etc... La troisième partie est constituée par un vocabulaire portugais-caxinauá, la quatrième par un lexique caxinauá-portugais.

Ai-je besoin d'ajouter que l'auteur a apporté tous ses soins à la phonétique de la langue et qu'à ce point de vue encore, son livre représente un document de premier ordre?

Il m'est impossible d'analyser plus en détail cet excellent travail qui intéresse autant les ethnographes et les sociologues que les linguistes. En le signalant tout particulièrement à leur attention, je ne puis qu'émettre le vœu que l'exemple de Capistrano de Abreu soit suivi par d'autres chercheurs sud-américains. Jusqu'ici malheureusement, je ne vois guère que les travaux de Guevara sur les Araucans qui aient été conçus d'après cette méthode, et cependant c'est seulement par des monographies de cette nature, que seuls les savants locaux peuvent entreprendre, que l'Américanisme pourra aboutir à des résultats certains et précis. La preuve nous en est fournie par l'œuvre admirable accomplie aux États-Unis par les ethnologues nord-américains.

P. R.

OLIVEIRA (J. Feliciano de). *The Cherentes of Central Brazil* (Les

Cherente du Brésil central). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 391-96, *Appendice*, p. 539-565.

Les Cherente appartiennent au groupe des Indiens Tapuya, les plus sauvages du Brésil ; ils ont été signalés par Cabeza de Vaca, d'Orbigny, Milliet de St-Adolphe, etc. ; plus près de nous, von den Steinen, Coudreau et Ehrenreich les ont étudiés.

M. Oliveira étudie rapidement l'ethnographie de cette tribu, et donne quelques renseignements sur l'organisation sociale, la religion, la division du temps ; il a recueilli quelques contes et légendes. Il fournit ensuite (*Appendice*) après une courte étude de la langue des Cherente, agglutinante, polysynthétique et monosyllabique, un excellent vocabulaire très détaillé et des plus complets.

Dr. Poutrin.

Outes (Felix F.). *Sobre las lenguas indigenas rioplatenses. Materiales para su estudio* (Sur les langues indigènes du Rio de la Plata. Matériaux pour leur étude). *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXIV, 1913, p. 231-237.

Dans ce travail, l'auteur étudie le texte *Güenoa* qui se trouve dans Hervás (*Saggio pratico*). Ce texte, très important, moins par son étendue (il ne compte que 19 courtes demandes et réponses de catéchisme) que par le fait qu'il constitue le seul document connu de cette langue, avait échappé jusqu'ici aux recherches des linguistes qui se sont occupés du Rio de la Plata. Outes en a tiré tout le profit désirable en montrant, d'une façon que je crois péremptoire, que le Güenoa est nettement apparenté au Chaná, dont Lafone-Quevedo a publié, en 1897, une esquisse grammaticale et un petit vocabulaire. Il est plus que probable qu'au même groupe linguistique Chaná-Güenoa appartenaient les Yaro, les Bohane, les Charrúa, les Minuán, les Chaná-Beguá et les Chaná-Timbú, peuples qui, ethnographiquement, présentent de grandes affinités. Le travail de Outes est donc une contribution importante à la connaissance de ces tribus du Rio de la Plata, dont la disparition remonte à environ un siècle.

Le mérite du savant argentin n'eût été en rien diminué s'il avait eu un mot de remerciement pour l'ami qui lui indiqua dans le livre de Ludewig (*The literature of american aboriginal languages*) la citation relative au texte Güenoa contenu dans Hervás, et qui le mit ainsi à même d'étudier cet intéressant document.

P. Rivet.

Outes (Felix F.). *Vocabularios inéditos del Patagón antiguo*

(Vocabulaires inédits du Patagon ancien). *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXI, 1913, p. 474-494.

Outes a étudié au British Museum 6 manuscrits relatifs au Patagon, achetés par l'établissement, le 2 décembre 1848, à M. F. Michelena y Rojas. Une intéressante étude historique conduit l'auteur à la conclusion que tous ces documents proviennent de la belle collection formée par l'illustre marin Felipe Bauzá, mort à Londres le 3 mars 1834, et qu'ils furent réunis au cours de la croisière des corvettes *Descubierta* et *Atrevida* (1789-1794) sous les ordres du capitaine de vaisseau Alejandro Malaspina. Les collecteurs furent le chef même de l'expédition et le lieutenant-colonel Antonio Pineda.

Un autre vocabulaire appartenant à la même série fut communiqué à Martius par Bauzá.

Les six documents publiés par Outes sont donc définitivement identifiés et datés. Notre savant collègue a rendu un grand service aux linguistes américains en mettant à leur disposition un élément nouveau pour l'étude du Patagon ancien.

P. R.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Babcock (William H.). *Early Norse Visits to North America*. (Anciens voyages des Scandinaves à l'Amérique du Nord). Washington. The Smithsonian Institution, 1913, in-8° jésus, pp. 212, cartes et figures.

La question, si controversée mais si intéressante de la découverte du Nouveau Monde par les Scandinaves et des régions où ils ont pu aborder, vient de faire l'objet d'un travail très étudié par M. W. H. Babcock, que la *Smithsonian Institution*, de Washington, si prodigue en publications érudites et savantes, a imprimé il y a quelques mois.

M. Babcock est très au courant de la littérature concernant la matière et son travail montre qu'il n'a négligé aucune source. Élargissant un peu son sujet, il commence par passer en revue toutes les indications qui nous restent relativement à la croyance, dans les temps anciens, à l'existence d'îles et de terres inconnues dans l'Ouest lointain et conclut, non sans raison, que l'Atlantique a dû être traversé maintes fois avant la grande découverte de 1492, et que le souvenir de ces traversées s'est conservé dans la mention d'îles mystérieuses comme celles d'Antilia, de Brazil, de San Brandon et d'autres, qu'on trouve dans d'anciennes cartes et chroniques. Il n'est pas douteux, en tout cas, qu'au moyen âge

on croyait à l'existence de ces terres inconnues et que cette croyance a puissamment contribué aux découvertes maritimes du xve siècle.

Passant alors aux expéditions des Scandinaves, notre auteur reconnaît, comme nous l'avons fait, ici même, dans notre mémoire sur ce sujet : *Journal de la Société des Américanistes*, vol. II, 1910, que ces hardis navigateurs n'ont laissé aucune trace matérielle de leur passage en Amérique. Le Dighton Rock, l'Inscription de Yarmouth, celle de Monhegan, la fameuse pierre de Kensington, et d'autres *preuves* de ce genre, dont nous avons montré le peu de valeur, sont aussi nettement écartées par lui. Mais, à défaut de ces témoignages, nous dit-t-il, il y a ceux des *Sagas* qui ne sont pas, il est vrai, des témoignages contemporains, mais qui sont néanmoins dignes de foi. Si nous ne devions nous rapporter remarque-t-il, qu'à des témoins oculaires ou auriculaires, il faudrait biffer la moitié des faits qui remplissent le livre de l'histoire. Bien que cette réflexion soit juste, les documents, quels que soient leur date et leur caractère, sont justiciables de la critique et les Sagas n'échappent pas à cette condition Qu'elles rapportent des faits véritables, cela n'est pas douteux, mais tout ce qu'elles disent est-il exact? La légende ne se mêle-t-elle pas quelquefois à ce qu'il y a de vrai dans leurs récits ; l'imagination n'a-t-elle eu aucune part à leur rédaction, et les copies que nous en avons sont-elles rigoureusement conformes aux originaux aujourd'hui perdus? La réponse à ces questions n'est pas douteuse. Les Sagas sont donc des documents qu'on ne peut accepter que sous bénéfice d'inventaire et lorsqu'elles nous parlent de voyages faits au *Helluland*, au *Markland* et au *Vineland*, on doit se demander si ces dénominations s'appliquent réellement à des contrées déterminées et quelle part de vérité il y a dans les récits des explorations dont elles auraient fait l'objet.

La plupart des critiques modernes n'ont pas hésité à répartir ces contrées le long du littoral oriental du nord de l'Amérique et les plus ardents, parmi les admirateurs des anciens exploits maritimes des Scandinaves placent leur principale découverte, le Vineland, jusque dans la partie méridionale de la Nouvelle Angleterre. M. Babcock est de ceux-là. Pour lui, le *Helluland*, c'est le Labrador, le *Markland*, c'est Terre-Neuve, où se trouve aussi l'île de *Biarney*, qui correspondrait à la Péninsule d'Avallon. La plage merveilleuse (*Fiderstrandir* ou *Wonderstrand*), serait la Nouvelle Écosse, *Straumay*, ainsi que *Straumford*, devraient être reconnus dans la baie de Passamaquody. Enfin la fameuse *Vineland* serait placée quelque part entre la baie de Gasco et la Chesapeake.

Cette partie de l'ouvrage de M. Babcock est remarquable par la prévision et l'abondance des renseignements relatifs aux caractères physiques des localités que les Scandinaves auraient visitées et par une discussion très serrée de leur itinéraire supposé. Malheureusement, comme nous l'avons dit ailleurs, les Sagas ne fournissent pas les éléments nécessaires pour déterminer cet itinéraire. Les indications qu'elles donnent à ce sujet sont vagues, monotones et peuvent trouver leur application à n'importe quelle côte maritime d'une grande étendue. Elles ne mentionnent jamais les distances parcourues et parlent seulement de journées de voyages, mais nous ne savons pas ce qu'elles entendent par cette

expression. En ce qui concerne le Vineland particulièrement, il y a des documents, aussi valables que les Sagas, qui donnent à penser qu'il était placé par les anciens Scandinaves eux-mêmes en Afrique, ou près de l'Afrique. On sait que pour Nansen le Vineland est une terre imaginaire dont la légende se serait formée avec des traits empruntés à l'histoire merveilleuse des îles Fortunées qui date de l'antiquité et qui, au moyen âge, s'était encore embellie. Les Scandinaves auraient eu connaissance de cette histoire par leurs rapports avec les Irlandais et les auteurs des Sagas en auraient fait l'application à l'une des localités dont elles racontent la découverte.

M. Babcock repousse avec énergie cette thèse et lui oppose d'assez bonnes raisons. Il ne saurait toutefois nous convaincre. Il est possible, probable même, que les Scandinaves aient découvert ou connu une région à laquelle ils donnèrent le nom de Vineland, mais nous ignorons où elle se trouvait. Tout ce qu'il est permis d'avancer, c'est qu'elle ne peut être cherchée dans la Nouvelle Angleterre et encore moins dans une région aussi méridionale que celle de la Chesapeake. Si les Scandinaves du Grönland, qui habitaient une terre de désolation, avaient découvert une contrée aussi belle et aussi riche que celle où l'on place leur station de Hop, ils y seraient restés. L'hostilité des Indiens, en admettant qu'elle ait été dangereuse, ne pouvait en chasser des hommes de leur trempe dont l'énergie, l'audace et les vertus guerrières étaient incomparables.

Au cours de son travail, M. Babcock a touché à bien d'autres points sur lesquels il a projeté quelque lumière. Nous n'osons admettre avec lui, cependant, que la fameuse Antilia était primitivement Corvo, l'île la plus éloignée à l'ouest; nous croirons plutôt que c'était réellement l'une des Antilles. Nous estimons aussi que notre auteur regarde avec trop de complaisance les récits relatifs aux aventures des Zeni et de Madoc. Les documents qui mentionnent leurs prétendues découvertes sont sans valeur. Il en est de même de la Grande Irlande, qu'à l'exemple de Beauvois, M. Babcock semble regarder comme une terre américaine.

Malgré ces réserves, le livre dont nous parlons forme une importante contribution à l'histoire si intéressante des premières expéditions des Scandinaves en Amérique. Quelques petites cartes en facilitent la lecture et la bibliographie qui le termine est considérable, bien que manquant souvent de précision.

HENRY VIGNAUD.

BORCHGRAVE (Émile de). *La Flandre et le Groenland au IXe siècle. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 433.

En 834, dans une bulle pontificale et une charte de l'empereur Louis le Débonnaire, le Groenland est cité. Or le voyage d'Éric le Rouge date de 982 et celui du Norvégien Gumbjärn de 877. Il faut donc admettre ou bien que les deux documents précités contiennent des interpolations, ou bien que le Groen-

land a été visité antérieurement à 877 et que les Sagas qui en parlaient se sont perdues. L'auteur ne fait que poser la question.

P. Rivet.

De reis van Jan Cornelisz. May naar de ijszee en de Amerikaansche Kust, 1611-1612 (Voyage de Jan Cornelisz. May à la mer de Glace et à la côte de l'Amérique, 1611-1612). Collection de documents publiée par Mr. S. Muller Fz. *Werken uitgegeven door de Linschotenvereeniging*, t. I, 'S-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1909, 226 p., 2 cartes.

Cette publication de documents se rapportant aux voyages entrepris vers la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe, afin de découvrir un passage soit par le Nord-Ouest, soit par le Sud-Ouest, pour atteindre la Chine, intéresse surtout l'histoire de la Géographie.

L'éditeur M. Muller, dans une introduction savante, expose en détail les théories géographiques de l'époque, les ambitions commerciales des Hollandais et les voyages qui s'en suivirent. Le principal document est le journal de Jan Cornelisz May, capitaine de la Vos, qui, sur l'ordre des États-Généraux de Hollande, fut envoyé à la recherche du détroit d'Anian. Les voyageurs furent arrêtés par les glaces au nord de la Russie, et d'après leurs instructions qui prévoyaient ce cas, ils se dirigèrent vers l'ouest et longèrent les côtes de l'Amérique du Nord depuis Terre-Neuve jusqu'à la latitude de New-York. Ils trouvèrent des Indiens parlant déjà un peu le français, fumant des pipes ornées de l'image sculptée d'un dieu accroupi (clunibus in calcaneum demissis) et armés d'arcs et de flèches. Les Indiens étaient vêtus de peaux de bêtes, avaient des chiens, et les Hollandais obtinrent par voie d'échange des peaux de castor et de renard.

Ph. Marcou.

Schuller (Rodolfo R.). *Acerca del « Yslario general » de Alonso de Santa Cruz* (Au sujet de l' « *Yslario General* » de Alonso de Santa-Cruz). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 415-430.

Alonso de Santa-Cruz, célèbre cosmographe de Charles-Quint et de Philippe II, naquit à Séville en 1506. En 1526, tout jeune encore, il commandait l'un des navires de la malheureuse expédition de Sébastien Cabot à la Plata et resta plusieurs années dans cette région. En 1530, il rentra en Espagne et se consacra entièrement à l'étude des mathématiques et à celle de la cosmographie qui avaient toujours eu ses prédilections. En 1536, Charles-Quint le nomma cosmographe

de la fameuse *Casa de Contratacion* ? Plus tard il devint *Cosmografo Mayor* ; lui-même se désignait comme *Archicosmographus*. Pendant quarante ans il rendit de grands services à cette importante administration qu'il dirigeait et dressa un nombre considérable de cartes qui, malheureusement, ont disparu pour la plupart. C'est à lui qu'incombait le soin d'établir périodiquement le *Padron General* qui fixait les contours, ainsi que les positions des nouvelles régions découvertes, et qui servait de guide aux pilotes royaux. A sa mort, en 1571, on dressa pour son successeur, comme Cosmographe royal, Juan Lopez de Velasco, un inventaire des documents qu'il laissait, et on voit par cet inventaire, que Jimenez de la Espada a publié (*Relaciones geograficas de Indias*, vol. II, pp. XXXI-XXXIII), que ces documents étaient au nombre de 87, parmi lesquels figuraient une vingtaine de Mappemondes et quelques travaux historiques qui sont encore inédits.

Les cartes et documents cosmographiques qui nous restent de Santa Cruz sont les suivants :

Un traité sur une méthode nouvelle pour déterminer les longitudes en mer. Imprimé à Madrid en 1606 (Navarrete, *Biblioteca maritima*, vol. I, p. 74).

Une carte du Golfe du Mexique que Harrisse date de 1536 (*Discovery*, p. 624, n° 232). Aux Archives des Indes. Il n'est pas absolument certain, toutefois, que cette carte soit de Santa Cruz ; elle peut seulement lui avoir appartenu.

Une carte du Monde, datée de 1542, appartenant à la Bibliothèque royale de Stockholm. Cette carte est sur une projection polaire et chacun des deux hémisphères, Nord et sud, est divisé en 36 fuseaux qui peuvent être collés sur un Globe. Les légendes, en écriture fine, sont difficilement lisibles. Dahlgren a donné une reproduction fac similé, non coloriée, de cette belle carte avec un texte explicatif en anglais (Stockholm, 1892, in-fol. six planches et in-4° pour le texte où les légendes qui peuvent être lues sont reproduites. On trouve dans le *Periplus* de Nordenskiöld une reproduction des deux hémisphères, pl. 50.

Carte de la ville de Mexico que Nordenskiold date de 1550 et qu'il a reproduite dans son *Facsimile Atlas*, p. 109. La pièce originale appartient à l'Université d'Upsala. Santa Cruz lui-même en a donné une réduction dans son *Islario* mentionné ci-après.

Islario General, ouvrage exécuté par ordre de l'empereur Charles-Quint et qui donne une représentation cartographique de toutes les îles du Monde avec un texte critique et historique très développé. Il est divisé en quatre parties dont la dernière, consacrée uniquement aux îles du Nouveau Monde, comprend 15 cartes.

On connaît trois manuscrits de cet important ouvrage, tous trois incomplets. Le premier qui a appartenu au cardinal Granvelle, le célèbre ministre de Philippe II, et qui fait partie de la Bibliothèque de Besançon, n° 460, ne contient que la troisième et la quatrième partie, sans les cartes. Le second qui est à la Bibliothèque impériale de Vienne (n° 7195), ne contient également que la troisième et la quatrième partie, sans les cartes. Le troisième, qui appartient à la même bibliothèque (n° 5542), ne contient aussi que la troisième et la quatrième partie de l'ouvrage, mais avec les cartes de ces parties.

A l'occasion du XVIe Congrès des Américanistes, tenu à Vienne en 1908, Wieser a publié une reproduction complète et exacte de la quatrième partie de ce dernier exemplaire, avec un intéressant texte critique (*Die Karten Von Amerika in Dem Islario general de Alonso de Santa-Cruz*), Innsbruck, 1908, in-folio. Vingt pages pour le texte de Wieser, 59 pour celui de Santa-Cruz et 15 planches.

C'est à cet important ouvrage qu'est consacré le mémoire de M. Schuller et voici ce qu'il a démontré :

Harrisse a cru que l'*Islario* datait de 1560 (*Discovery*, p. 621) et qu'il avait été écrit, par conséquent pour Philippe II. Wieser recule cette date jusqu'à l'année 1541 (*Die Karten*, pp. XII et XIII). Mais M. Schuller a découvert que le brouillon d'une lettre dédicatoire de l'*Islario*, qui existe aux Archives des Indes et qui est entièrement de la main de Santa-Cruz, porte des ratures par lesquelles les mots *del Rey Don Phelipe Segundo* sont substitués à ceux de *del emperador Don Carlos*. Cette particularité et d'autres ratures de ce genre ont conduit notre auteur à conclure avec certitude que l'*Islario* avait été terminé en 1556 ou en 1557, peu avant la mort de Charles-Quint, et qu'à la dédicace originale à cet empereur, Santa-Cruz en avait substitué une à son fils Philippe.

Cette intéressante découverte en amena une autre bien plus importante.

Il existait anciennement aux Archives des Indes un exemplaire manuscrit de l'*Islario de Santa Cruz* qui devait être complet, car il est porté sur l'inventaire des papiers de Santa-Cruz, mentionné ci-dessus sans aucune observation particulière : *Islario general dirigido al rey nuestro Senor*, c'est-à-dire à Philippe II, puisque cet inventaire est daté du 12 octobre 1572 (*Relaciones*, vol. II, p. XXX). Or, cet exemplaire a disparu depuis longtemps et ce n'est que de nos jours qu'on a soupçonné ce qu'il était devenu. On trouve, en effet, aux Archives des Indes, un autre *Islario* portant à peu près le même titre que celui de Santa-Cruz : *Islario general con la Historia y cosas notables de todas las islas conocidas*. Mais cet ouvrage est de Andres Garcia de Céspedes qui fut l'un des successeurs de Santa-Cruz dans la charge de *Cosmografo Mayor de Indias*, et que Philippe II avait chargé de faire un travail de ce genre. Toutefois la ressemblance extraordinaire qui existe entre cet *Islario* et les parties connues de celui de Santa-Cruz a donné à penser à un érudit très compétent en cette matière, Dahlgren, que l'ouvrage de Céspedes n'était autre que celui du cosmographe de Charles-Quint (*Map of the World*, p. 4, note). M. Schuller a voulu vérifier cette supposition et il a établi qu'elle est fondée par une comparaison attentive, minutieuse pour ainsi dire, des textes de l'*Islario* de Vienne avec celui de Madrid, ainsi que par un examen du manuscrit de la dédicace de ce dernier à Philippe II, qui montre que cette dédicace n'est qu'une copie, à peine modifiée, de celle de Santa-Cruz à Philippe II, mentionnée plus haut. Comme M. Schuller donne des reproductions photographiques de tous les passages qui motivent ses conclusions, on doit regarder maintenant comme définitivement prouvé que l'*Islario* de Madrid n'est autre que celui de Santa-Cruz avec les changements que nécessitait la confection d'un ouvrage de ce genre par ordre de Philippe II. Ce mémoire fait honneur à la sagacité critique de M. Schuller qui, au cours de son travail, a rectifié plusieurs erreurs de date relativement à Santa-Cruz.

Henry Vignaud.

Bensaude (Joachim). *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes.* Berne, Max Drechsel, 1912. Un vol. in-4°.

Ce travail, qui témoigne de recherches originales considérables sur un point très intéressant et peu connu de l'histoire de la géographie au moyen âge, a pour objet de déterminer la source des connaissances nautiques qui ont facilité aux Portugais leurs grandes découvertes maritimes.

Une opinion très répandue est que Behaim fut leur initiateur à ce genre d'études en introduisant chez eux les traités et les instruments de Regiomontanus dont il aurait été l'élève.

Nous avons montré, dans notre *Histoire de la grande entreprise de 1492*, que la critique moderne avait remis les choses à leur place et que Behaim, dont la grande réputation est posthume, n'était qu'un cosmographe amateur qui avait peut-être connu Regiomontanus, mais qui n'était sûrement pas son élève et qui ne pouvait rien apprendre aux Portugais. M. Bensaude confirme cette manière de voir en démontrant que les *Ephémérides* de Regiomontanus, auxquelles on attribue une part considérable dans la genèse des connaissances nautiques des Portugais, n'ont pu leur fournir les éléments nécessaires pour le calcul des latitudes, parce que les sept ou huit premières éditions de cet ouvrage ne contiennent pas la table des déclinaisons du soleil. C'est dans un autre traité que Regiomontanus a donné cette table, mais ce n'est pas là non plus que les cosmographes portugais ont emprunté leur science. M. Bensaude met ce fait hors de doute et donne d'excellentes raisons pour attribuer à l'auteur inconnu d'un *Regimento do Astrolabio e do quadrante*, dont il a découvert une rare édition à Munich, les formules nécessaires à la détermination des latitudes. C'est de cet ouvrage, qui aurait été imprimé en secret et qui serait basé sur l'*Almanach perpetuum* d'Abraham Zacutho qu'on aurait tiré les éléments des instructions nautiques données aux navigateurs portugais du temps de João II et de Manoel. M. Bensaude montre également qu'on ne saurait faire honneur à Behaim d'avoir introduit au Portugal des instruments astronomiques, ainsi que la manière de s'en servir, car ces instruments y étaient connus bien avant lui et il existait, dans la péninsule, un grand nombre d'ouvrages traitant des questions d'astronomie pratique, écrits particulièrement par des Juifs Ibériens. Si ces ouvrages sont peu connus et extrêmement rares aujourd'hui, c'est que l'inquisition en a détruit des milliers.

M. Bensaude donne un résumé historique bourré de faits judicieusement commentés, qui ne laisse aucun doute à cet égard. Il fait surtout ressortir la part considérable que le roi João II a prise au développement des connaissances nautiques et à l'extension des découvertes maritimes de son temps. Mais peut-être exagère-t-il l'importance de la fameuse Junte de mathématiciens créée par ce monarque, selon Barros. J'avoue que je suis un peu sceptique à cet égard. J'ai étudié cette question dans l'ouvrage cité plus haut, et il m'est resté quelques doutes sur son existence même en tant que corps savant s'occupant

de science. Il en est de même de la non moins fameuse école de Sagres à laquelle j'ai de la peine à croire.

Je dois dire aussi que M. Bensaude n'est pas renseigné sur les travaux de la critique moderne concernant Colomb. Il ignore qu'il est établi aujourd'hui que le grand Génois est né en 1451 et que ce n'est pas en 1473 ou 1474 qu'il arriva au Portugal, mais en 1476. Il ignore également que l'authenticité de la lettre attribuée à Toscanelli est contestée pour des raisons auxquelles personne n'a encore répondu. Il répète, après Kayserling, que c'est l'*Almanach Perpetuum* de Zacutho qui permit de prédire aux Indiens l'éclipse de lune du 29 février 1504. C'est une pure supposition. Il y avait alors d'autres ouvrages de ce genre entre autres le *Calendarium* de Roger Montanus où les eclipses de lune sont calculées pour les années 1475 à 1530. Enfin, notre auteur suppose qu'à la date du traité de Tordesulas (juin 1494), les rois catholiques croyaient que Colomb avait découvert la route des Indes par l'Ouest. Cela est plus que douteux. La recherche du Levant par le Ponant est une légende purement d'origine colombienne. Il n'y a aucune preuve que Colomb ait jamais parlé de cela aux rois catholiques, pas plus d'ailleurs qu'au roi João, et l'étude des documents du temps, qui ne sont pas de source colombienne, montre, qu'à très peu d'exceptions près, personne ne le crut, lorsqu'à son retour à Palos, en 1493, il affirma qu'il avait été jusqu'aux Indes. Si les rois catholiques partagèrent son illusion sur ce point, ce fut pour bien peu de temps. En 1494, ils devaient être complètement désabusés. Pour en finir avec ces critiques de détail, j'ajoute que M. Bensaude a tort de croire aux voyages des zeni, dont le caractère apocryphe, soupçonné depuis longtemps, a été démontré par Lucas. Il se trompe aussi en croyant que la Chronique d'Azurara fut terminée en 1448.

L'ouvrage de M. Bensaude est complété par une collection de documents inédits ou peu connus, et par une longue et substantielle chronologie des découvertes des Portugais et des faits qui s'y rapportent, où Barthelemy Perestrello figure à tort comme le découvreur de Porto-Santo dont il ne fut que le premier colonisateur et donataire.

Henry Vignaud.

Medina (J. T.). *Fray Diego de Landa inquisidor de los Indios en Yucatan* (Fray Diego de Landa, inquisiteur des Indiens au Yucatan) *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 484-496.

Avec l'admirable érudition qui caractérise ses écrits, Medina trace dans ce travail un troublant tableau des excès commis comme inquisiteurs par les Pères Franciscains, et notamment par le P. Diego de Landa. Les faits qu'il signale se rapportent tous à la période où le moine fut provincial de son ordre. Medina nous le montre exerçant son pouvoir d'inquisiteur non seulement contre les

Indiens, mais contre les Blancs eux-mêmes, employant vis-à-vis des premiers surtout des procédés barbares pour les punir de leur idolâtrie, les soumettant à des tortures qui trop souvent se terminaient par la mort.

Le fanatisme du moine et de ses compagnons était si exalté qu'ils n'hésitaient pas à se mettre en conflit avec les autorités séculières qui protestaient contre les atrocités inutiles commises sur les Indiens.

Lorsque Francisco de Toral, franciscain lui-même, fut nommé évêque du Yucatan, le conflit prit un caractère aigu. Le nouvel évêque décida d'envoyer Landa en Espagne, mais celui-ci, après un long procès, fut absous le 29 janvier 1569, et à la mort de Toral, revint au Yucatan comme évêque en 1573. Il est facile d'imaginer ce que put faire l'ancien provincial investi de cette nouvelle autorité, quoique Medina n'apporte aucun document sur les actes de cette période de sa vie. Heureusement pour les Indiens, Landa passa à une meilleure vie en 1579.

P. Rivet.

Legrin. *Note sur Jean Nicolet, interprète-voyageur au Canada (de 1618 à 1642). Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, t. XXI, 1911-1912, p. 162-163.

La courte notice consacrée à Jean Nicolet, « commis et interprète pour Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France », montre que ce fils d'un messager de Cherbourg à Paris avait le vrai tempérament d'un explorateur, et combien aussi il avait su se faire aimer des « Sauvages » parmi lesquels il vivait. Lorsqu'il se noya, sa barque ayant chaviré en vue de Sillery, il se rendait auprès des Algonquins des Trois-Rivières, appelé par les colons et les missionnaires pour obtenir des indigènes qu'ils ne missent pas à mort un de leurs prisonniers, telles étaient, au Canada français, sa réputation et son influence.

Ch. A. Martin.

Paso y Troncoso (F. del). *División territorial de Nueva España en el año 1636* (Division territoriale de la Nouvelle-Espagne en 1636). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 464-483.

De cette savante étude historique, il résulte qu'il faut considérer la division du territoire de la Nouvelle-Espagne en 1636, à trois points de vue différents.

Le district de gouvernement de l'audience de México, c'est-à-dire ce que celle-ci gouvernait directement, comprenait quatre provinces ecclésiastiques, México, Puebla, Michoacán et une partie des évêchés de Nueva Galicia et du Yucatán.

La sphère d'action directe du vice-roi de México, ou le grand royaume de Nouvelle-Espagne, comprenait, outre les territoires précédents, les royaumes de Nueva Galicia, de Nueva Vizcaya, du Nouveau Mexique, de Nuevo León, et la province du Yucatan.

Enfin, la zône d'influence du vice-roi s'étendait plus loin encore sur les districts des audiences de Santo-Domingo, de Guatemala, et des Philippines.

P. Rivet.

Corney (B. Glanvill). *The rule of Don Manuel de Amat, Viceroy of Perù* (Le pouvoir de Don Manuel de Amat, Vice-roi du Pérou). *International Congress of Américanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 522-528.

S'aidant de la correspondance du vice-roi du Pérou, des rapports officiels et de divers travaux déjà publiés, M. Corney retrace l'histoire de la régence de Don Manuel de Amat, qui gouverna le Pérou de 1761 à 1776, après avoir exercé des fonctions analogues au Chili. Il le montre successivement militaire, administrateur, cherchant par tous les moyens à augmenter la prospérité de la riche colonie espagnole. M. Corney a ainsi fixé, sur un point de détail, nos connaissances sur la mise en œuvre des territoires de l'Amérique du Sud, et son travail sera des plus utiles aux spécialistes.

Dr Poutrin.

Cartas de Bolivar, 1799 à 1822. Prólogo de José Enrique Rodó, y notas de R. Blanco-Fombona. (Lettres de Bolivar de 1799 à 1822). Paris et Buenos Aires, Librairie Louis Michaud, 1914, 8°, 459 p.

Ce volume, le premier d'une série qui paraît devoir être d'une richesse documentaire exceptionnelle, comprend la correspondance politique de Bolivar de 1799 à 1822. Il existe déjà deux éditions des lettres du Libérateur, toutes deux publiées à Caracas aux frais du Gouvernement. Malheureusement, elles sont l'une et l'autre très défectueuses, soit au point de vue du texte qui est d'une incorrection extraordinaire, soit par le manque d'une annotation absolument indispensable en pareille matière.

Le présent recueil qui est l'œuvre de M. Blanco-Fombona est conçu sur un plan ingénieux qui double la valeur des documents qu'il contient. Les lettres de chaque année sont précédées d'une introduction imprimée en italiques qui donne le résumé des événements ou des questions formant le sujet des lettres de cette année, ce qui les explique et met en lumière toute leur portée. De nombreuses notes, quelques-unes très longues, toutes très substantielles, com-

plètent cette documentation et donnent à ce volume, imprimé en texte serré, une grande valeur historique. Il est précédé d'un prologue, écrit par José Enrique Rodo, qui fait en termes chaleureux un panégyrique judicieux de Celui qui a mérité le titre enviable de Libérateur de son pays.

H. Vignaud.

O'Kelly de Salway (Conde). *Francisco de Miranda*. Librairie ancienne Honoré Champion. Paris, 1913, 190 pages.

L'auteur de cette intéressante monographie relate la vie du célèbre vénézuélien depuis sa naissance (Caracas, 9 juin 1756) jusqu'au jour où, accusé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, comme impliqué dans la défection du général Dumouriez, il fut absous à l'unanimité, malgré la pression de Fouquier-Tinville.

M. O'Kelly de Galway, pour démontrer devant l'histoire l'innocence de Miranda, nous conte ses relations avec Dumouriez jusqu'à sa rupture avec lui lorsqu'il l'invita à marcher avec l'armée contre Paris, et, documents en mains, il nous fait suivre ses campagnes en Belgique, soit pendant qu'il assuma le commandement en chef de l'armée française en l'absence de Dumouriez, soit quand il prit la citadelle d'Anvers, ou attaqua Maestricht et en fit le siège, soit enfin quand il dirigea l'aile gauche de l'armée dans la malheureuse bataille de Neerwinden.

En résumé, ce livre apporte une documentation nouvelle qui avait échappé aux recherches des deux historiens de Miranda : l'écrivain nord-américain Robertson, et notre savant collègue Carlos A. Villanueva.

P. Rivet.

Sanchez (Manuel Segundo). *Bibliografia venezolanista* (Bibliographie vénézuélienne). Empresa El Cojo. Caracas, 1914, 1 vol. 494 p.

Le distingué bibliographe Sanchez nous présente dans ce volume tous les auteurs étrangers qui se sont occupés du Vénézuéla et les grands hommes de ce pays dans le XIXe siècle. Ce n'est certainement pas le travail d'un homme de bibliothèque, un simple catalogue, mais une étude profonde d'histoire, de remarquable érudition et même de critique historique, car en même temps que l'auteur donne sur chacun une notice bibliographique, il fait la synthèse de son œuvre et rectifie ainsi de très nombreuses erreurs, dues plutôt à une mauvaise information qu'au désir de tronquer la vérité historique, toujours difficile à établir.

Les Américanistes seraient heureux de voir M. Sanchez entreprendre une bibliographie hispano-américaine.

C. Villanueva.

Reyes (Rafael). *Las dos Américas. Excursión por varios paises de las dos Américas; su estado actual; su futuro* (Les deux Amériques. Excursion à travers divers pays des deux Amériques ; leur état actuel, leur avenir). New-York, Frederick A. Stokes Company, 1914.

Dans ce livre, très largement illustré, l'ancien Président de la République de Colombie, le général Reyes, a consigné ses impressions de voyage à travers le Nouveau et même une partie de l'Ancien Continent. Les deux premiers chapitres en effet sont consacrés à l'Espagne et à la France où l'homme d'État fut reçu par le *Comité France-Amérique*. Le chapitre sur la France est d'ailleurs uniquement consacré à cette réception. Le reste du livre ne traite que de l'Amérique. Successivement, l'auteur nous conduit aux États-Unis, à Cuba, au Brésil, en Uruguay, en Argentine, au Chili, le long de la côte du Pacifique où il ne fait qu'entrevoir la Bolivie, le Pérou et l'Équateur, et enfin en Colombie, et à Panama. Les vues originales n'abondent pas dans ce récit rapide écrit dans un style alerte et simple ; l'auteur décrit plus qu'il ne juge ; je ne cacherai pas que j'ai été déçu un peu par ce manque d'originalité. La personnalité de l'écrivain n'apparaît pas autant qu'on le désirerait. Le rôle que le général Reyes a joué dans son pays et dans la politique sud-américaine permettait d'espérer de lui, après un voyage aussi intéressant, mieux que de simples impressions de touriste. C'est du moins ce que j'attendais de son livre. Peut-être, après tout, est-ce moi qui ai tort.

La conclusion de l'auteur est nettement optimiste. Il croit qu'un avenir brillant est réservé aux pays sud-américains. « Tous, dit-il, sont des pays robustes, jeunes, forts, pleins de sève, de noble ambition, comblés de richesses naturelles, et tous, d'un pied plus ou moins sûr, s'avancent dans la voie du progrès ». C'est l'avis, ou tout au moins le désir bien sincère, de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de parcourir l'Amérique espagnole et portugaise.

P. Rivet.

Morice (R. P.). *Exploration de la Rivière Bulkley (Colombie britannique). Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, t. XXI, 1911-1912, p. 101-126, 1 carte.

Dans son introduction, le P. Morice expose que sa notice vient peut-être à son heure, car les vallées de la Bulkley inférieure et de la Morice (affluent de la Bulkley à qui le gouvernement Canadien a donné le nom de l'explorateur), commencent à être peuplées de colons ou de fermiers et que les territoires de chasses se convertissent peu à peu en pâturages. Ce qui est certain, c'est qu'elle constitue un journal de voyage intéressant d'une exploration de régions inhabitées difficilement praticables, où les Indiens seuls ont pénétré jusqu'ici. La

carte jointe à la notice permet de se rendre compte de l'itinéraire suivi, et fixe certains points de géographie, car la source de la Bulkley était inconnue jusqu'ici, et le cours même de la rivière n'est marqué qu'approximativement sur les cartes : elle donne aussi des indications hypsométriques précieuses.

Le récit nous fait suivre le cours torrentueux de la rivière, et assister jour par jour aux péripéties et aux difficultés du voyage, celles-ci assez sérieuses parfois. Les détails ethnographiques sur les Indiens rencontrés pendant la route du retour sont intéressants, car il ne faut pas oublier que celui qui les donne a séjourné durant vingt-huit années en Colombie britannique.

Ch. A. Martin.

Hewett (Edgar Lee), Henderson (Junius), Robbins (Wilfrid William). *The physiography of the Rio Grande Valley, New Mexico, in relation to Pueblo culture* (La physiographie de la vallée de Rio Grande, Nouveau-Mexique, et ses rapports avec la culture Pueblo). *Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin 54.* 1913. 76 pages. 11 planches. 2 figures.

Ce volume, dû à la collaboration de M. Hewett, le distingué directeur de l'école d'archéologie américaine et de MM. Henderson et Robbins, professeurs d'histoire naturelle et de botanique à l'Université de Colorado, est le premier d'une série de publications qui relateront les recherches faites, dans la région des pueblo, sous la haute direction et le contrôle du Bureau d'Ethnologie et de l'Ecole d'Archéologie américaines..

On ne saurait nier l'influence considérable qu'exerce, sur l'homme et sur les manifestations de son activité, tant matérielle qu'intellectuelle, le milieu dans lequel il vit. Ce milieu a varié dans la région du Rio Grande d'une façon indubitable, et, comme d'autre part, l'ancienne population des vallées a laissé, presque intacts, les vestiges de son occupation, on doit convenir que les explorations archéologiques aux pays des pueblo et des cliff-dwellers ont un double intérêt.

M. Hewett traite la question à un point de vue général ; il expose d'abord la situation géographique de la vallée du Rio Grande qui, sur un parcours de 75 milles, se dirige du Nord-Est au Sud-Ouest, et dont le bassin englobe la plupart des foyers de l'ancienne civilisation. Il montre quelle est la structure géologique de ce bassin, où les couches solides de basalte alternent avec les couches friables de tuf, creusées, çà et là, de profondes cavernes qu'utilisèrent les habitants des falaises. Les observations météorologiques montrent que, dans cette région, le ciel est presque toujours pur, que le degré hygrométrique est presque nul, en raison de la rareté des pluies, d'où il résulte que la végétation est pauvre, que le gibier et le poisson sont rares.

Tout dénote une dessiccation progressive, mais lente, de cette région, habitée autrefois quand elle était humide, mais à une époque qu'on ne saurait, même approximativement, fixer.

M. Henderson étudie la géologie et la topographie de la vallée de Rito de los Frijoles. De son savant travail, il résulte que les profondes fissures que constituent les « canyons » sont en partie bordées de falaises en tuf friable, facilement désagrégé par l'action combinée du vent et des pluies, tandis qu'en d'autres points, là où la roche fragile est protégée, à sa partie supérieure, par une sorte de chapeau de pierre plus résistante, il se forme ce que l'auteur appelle des « tent rocks », sorte d'immenses troncs de cône de pierre alternativement dure et friable. Le ruisseau qui coule maintenant au fond du « canyon » est peu important, et se dessèche fréquemment, mais le manque d'eau n'est probablement pas la seule cause de l'abandon de la vallée par ses anciens habitants.

D'un autre côté, on peut admettre que les cavernes artificielles, quand elles ne sont pas des excavations naturelles plus ou moins aménagées, ont été creusées à leur imitation. La plupart sont orientées vers le sud, ce qui assurait à leurs occupants la chaleur et la sécheresse pendant l'hiver. Autrefois, certes, les pluies étaient abondantes et les cours d'eau plus importants ; la terre pouvait être mise en valeur, et les altitudes différentes des plateaux permettaient des cultures variées. Enfin ces habitations, d'un aménagement facile, étaient aisément défendables et abritaient une population d'agriculteurs sédentaires.

A la collaboration de MM. Robbins et Henderson est due la partie de l'ouvrage qni traite des changements de climat dans la région des pueblo. Le fait n'est pas d'ailleurs particulier au Nouveau-Mexique, et il a été déjà observé dans l'Himalaya, le Turkestan, etc.

Bien que, à ce sujet, les traditions orales ou les relations des conquérants espagnols ne soient que de peu d'intérêt, on ne saurait douter que cette région, aride maintenant, était autrefois fertile ; le départ de ses habitants n'a été motivé ni par un cataclysme, ni par une suite de combats, mais s'est effectué, selon toute vraisemblance, d'une façon progressive, au fur et à mesure que les conditions de la vie matérielle se faisaient plus pénibles. Cette hypothèse du dessèchement progressif et lent de la région est confirmée par des preuves fournies par la botanique et la géologie, preuves que les auteurs exposent et admettent après un sérieux examen.

Le livre se termine par l'exposé des desiderata que doivent remplir les recherches futures : 1° observations météorologiques d'une longue durée, faites sur de nombreux points ; 2° étude détaillée des ruines et des restes humains, afin de déterminer, si possible, les conditions dans lesquelles les diverses constructions ont été occupées et abandonnées ; 3° enquête portant sur les traditions indigènes et les anciennes relations espagnoles ; 4° enfin, observations botaniques et géologiques complètes.

Dr Poutrin.

WALLE (Paul). *Les dix Républiques Sud-américaines au début de 1914. Société de Géographie Commerciale de Paris.* T. XXXVI, 1914, p. 178-211 et 268-280.

On sait que M. Walle s'est attaché depuis longtemps à faire connaître en France la situation économique de l'Amérique du Sud. Dans les deux numéros du *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale* de mars et d'avril de 1914, il montre d'une façon sommaire, mais néanmoins instructive, les progrès qu'ont réalisés, à la date du 1er janvier de cette année, les dix républiques latines du Continent Sud-Américain, si dignes de notre intérêt, au double point de vue moral et matériel.

Une observation d'ensemble lui permet de constater que les petits États, à l'exception de quelques exemples fâcheux présentés par l'Équateur et le Pérou, sont désireux de travailler dans l'ordre et le calme à leur développement ; et que, d'un autre côté, les grandes républiques du Brésil, de l'Argentine et du Chili ont une politique extérieure et intérieure, résolument pacifique. Puis il passe en revue chacune d'elles en les prenant par l'ordre alphabétique, faisant ressortir les principales manifestations économico-sociales qui présentent un intérêt définitif.

L'année 1913 n'a pas été favorable à l'Argentine dont l'essor économique a été troublé surtout par deux questions, d'abord la répercussion de la crise monétaire causée en Europe par la guerre balkanique, puis la baisse subite et accentuée du prix de la propriété foncière. Néanmoins, il n'a subi aucun recul, car les exportations ont encore été supérieures de 73 millions aux importations, les récoltes ont été bonnes, et l'immigration augmente toujours ; il est donc à croire que la République Argentine continuera sa marche au progrès et vers un développement économique toujours plus vigoureux, aidé par un mouvement intellectuel très marqué où la France a sa bonne part.

Un arrêt, tenant à la même cause, a été plus sensible encore au Brésil, car le resserrement de l'argent européen a eu pour résultat d'établir les prix de vente des principaux produits d'exportation, café et caoutchouc. La prudence s'impose, financièrement parlant, à ce pays, mais l'espoir d'une reprise prochaine lui est permis, car, en ce qui concerne le caoutchouc, le produit amazonien sera toujours supérieur à celui des plantations de Java et de Sumatra, comme qualité et aussi comme quantité.

La Bolivie poursuit lentement, mais sûrement, ses progrès et sa régénération : c'est un des pays qui doivent retenir le plus notre attention (cf. du même auteur, La Bolivie et ses mines, *Journal*, t. XI, p. 351).

La tranquillité politique du Chili en 1913 lui a permis de développer normalement son activité, qui s'est manifestée par l'ouverture de nombreux chemins de fer. Une inquiétude règne cependant au sujet de l'avenir des nitratières, sa principale richesse, en raison des progrès constants du salitre artificiel, surtout aux États-Unis ; et la vente du nitrate naturel devient moins facile. La situation financière, d'autre part, n'est pas des plus favorables.

Assagie par ses malheurs, la Colombie a compris que ses divisions anti-patriotriques lui avaient coûté l'isthme et le canal de Panama ; elle semble aujourd'hui solidement disposée à persévérer dans la voie d'une véritable régénération. Elle n'est pas au bout pourtant de ses difficultés avec les États-Unis (contrat Pearson pour les gisements pétrolifères de l'Atrato), mais la situation financière s'est améliorée (excédent de 10 millions de piastres or aux exportations), et les chemins de fer qui ne comptaient que 560 km. en 1904, en comptent aujourd'hui plus de 1500.

En Équateur, l'ordre n'est pas complètement rétabli, et ne le sera probablement pas de sitôt, car les tenants du général Alfaro n'ont point désarmé après la mort tragique de leur chef. Pourtant le président Plaza s'efforce de réaliser d'importants progrès matériels, et les ressources naturelles ne manquent pas : ce qui fait défaut, ce sont les capitaux et la paix intérieure indispensable à leur sécurité.

Le contraire a lieu au Paraguay, où tout fait supposer que l'ordre est désormais rétabli, après la longue période d'anarchie qui a succédé à la guerre désastreuse menée par Lopez. Les chemins de fer ont été, en 1913, la grande préoccupation du gouvernement, et l'on peut dire que la situation économique demeure relativement bonne, car le progrès commercial, agricole et industriel est très sensible.

Au Pérou et en Uruguay, l'agitation politique persiste. Les partis Uruguayens ont laissé au pouvoir, parce qu'ils ont une élection présidentielle en 1915, le président Battle, mais ils combattent presque tous son administration ; au Pérou, le président Billinghurst vient d'être, au milieu d'incidents sanglants, déposé, emprisonné, puis finalement exilé. Aussi ne faut-il point s'étonner si, au point de vue économique, ces deux pays ne présentent guère de progrès ; même pour l'Uruguay, une régression est à craindre.

La chute du trop fameux Castro a été un bienfait pour le Vénézuéla, où l'énergie du président Gomez a pu conjurer les dangers qui, disait-on, menaçaient la paix publique, en même temps que son habileté menait à bonne fin certaines questions diplomatiques assez épineuses : c'est ainsi qu'ont été rétablies les relations avec la France et que les indemnités dues aux étrangers lésés par les troubles antérieurs ont pu être enfin payées. Comme conséquence, le commerce extérieur du Vénézuéla a progressé très sensiblement.

A ce pays comme aux autres, on ne peut que souhaiter de voir s'espacer, puis disparaître ces périodes tumultueuses, principal obstacle à la prospérité où devraient les conduire leurs magnifiques ressources.

Ch. A. Martin.

Panhuys (L. C. van). *Recent discoveries in dutch Guiana* (Découvertes récentes en Guyane hollandaise). *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session, Londres, 1912*, t. II, Londres, 1913, p. 376-379.

M. van Panhuys expose tout d'abord les raisons pour lesquelles l'intérieur de la Guyane hollandaise est resté longtemps inconnu, puis il énumère les diverses explorations qui aboutirent à la connaissance presque complète de la colonie, tant au point de vue géographique qu'au point de vue ethnologique. Si la Guyane hollandaise a vu disparaître la plus grande partie des Indiens autochtones, on doit en accuser, dit l'auteur, le paludisme, importé d'Afrique par les Nègres Bush, en même temps qu'un autre fléau, la filariose. Telle est la conclusion, un peu surprenante peut-être, qu'il est permis de tirer des dernières observations du Lt Flu, qui laisseraient supposer que l'esclavagisme a été l'origine du développement de la malaria en Amérique.

Dr Poutrin.

Bowmann (Isaiah). *Results of an expedition to the central Andes* (Résultats d'une expédition dans les Andes centrales). *Bulletin of the american geographical Society*. Vol XLVI. 1914, p. 161-183, 33 figures.

Les lecteurs du *Journal de la Société des Américanistes* sont au courant (cf. *Journal*, t. VIII, p. 318, t. IX, p. 393, t. X, p. 705), des recherches entreprises avec un remarquable esprit de méthode par M. Isaiah Bowman, et connaissent déjà les principaux résultats scientifiques de ses expéditions. Aujourd'hui, le professeur à l'Université Yale fait un récit, presque uniquement géographique, de sa dernière mission. Il décrit successivement la chaîne Andine, la Punade Atacama, le désert, la zone de transition de Copiapó, et enfin le système des lacs du plateau bolivien. On trouve, disséminées dans cette étude de géographie physique, quelques notes intéressantes sur les divers indigènes, les pasteurs nomades, et l'intérêt de la notice de M. Bowman est grandement augmenté du fait de nombreuses photographies représentant les principaux types d'habitations, monuments anciens ou huttes actuelles, des graffitti, et enfin les si curieuses embarcations, à la coque et à la voile d'herbes tressées dont se servent les riverains du lac Titicaca.

Dr Poutrin.

Walle (Paul). *La Bolivie et ses mines*. Paris. Guilmoto, 1914, 444 p., 61 fig. hors texte. 4 cartes.

Vulgarisateur aussi zélé qu'infatigable voyageur. M. Paul Walle continue la série d'ouvrages par lesquels il s'est attaché à faire connaître en France l'Amérique latine. « La Bolivie et ses mines », tel est le titre de son nouveau livre, conçu sur le même plan que le « Pérou économique » (cf. *Journal*, t. X, p. 666), à l'ordre des chapitres près. D'abord une description d'ensemble de la Bolivie et de la Paz, capitale effective sinon officielle, avec l'exposé de l'organisation

politique, administrative et sociale, et une étude sur les habitants, sans oublier une digression historique sur les vestiges préincaïques ; puis des monographies de chacun des huit départements qui forment la République, avec le relevé des voies de communication, chemins de fer, routes et cours d'eau, qui les unissent ou devraient les unir; enfin, une étude des régions caoutchoutifères, et surtout des mines, la première richesse du pays.

De ce que ces deux ouvrages se rapprochent beaucoup l'un de l'autre, il ne faut pas s'étonner, car la Bolivie et le Pérou se ressemblent fort. On sait ce que Humboldt disait du Pérou. Raimondi a donné de la Bolivie une définition du même genre : « C'est, dit-il, une table d'argent soutenue par des piliers d'or. » Mais, comme pour le Pérou, et plus même encore, ce qui empêche l'exploitation des immenses richesses boliviennes, c'est l'absence des moyens de communication : c'est à peine si le rail pénètre sur le haut plateau, entre les deux Cordillères, et l'une des villes principales, Cochabamba, est encore dépourvue de chemin de fer. Les routes elles-mêmes, lorsqu'elles existent, ne sont plus que des sentiers muletiers au moment de la saison des pluies, et sur tout le versant oriental des Andes, les produits du sol ne sont transportés que sur le dos des lamas et des alpacas, le long de sentiers à peine indiqués.

La population est composée d'éléments ethniques divers, qui peuvent être répartis en trois races principales : la race indigène, la race blanche et la race métisse, la première comptant à elle seule autant d'individus que les deux autres. Les Indiens comprennent plusieurs grandes familles, dont les plus importantes sont les Aymara au nord du pays, et les Quichua au sud, entre lesquelles se relèvent des distinctions de type et surtout de caractère. Les uns et les autres sont de taille moyenne, vigoureusement musclés, et merveilleusement aptes à la marche, d'une couleur cuivrée ou brun olivâtre, plus ou moins foncée, selon qu'ils habitent les hautes régions ou les basses vallées. Les Aymara sont en général plus bronzés que les Quichua. Mais c'est au point de vue du caractère et du langage qu'apparaissent les différences les plus marquées : alors que le Quichua est docile, soumis et obéissant, l'Aymara est vindicatif, rebelle, belliqueux et cruel ; son idiome est aussi plus dur et plus guttural. D'une saleté repoussante, les Aymara sont au surplus des fanatiques : leur religion est extérieurement catholique, mais ils sont dépourvus d'un véritable sentiment religieux, qu'ils seraient d'ailleurs incapables de comprendre ; leur fanatisme semble avoir son origine dans la simple vanité qu'ils éprouvent à figurer dans des fêtes, voisines de l'idolâtrie, où sont nombreux les excès alcooliques et les débordements immoraux. Chose triste à dire, le clergé de l'intérieur, composé pour la plus grande partie de métis ignorants et cupides, ne fait rien pour les retenir, si même parfois il ne les pousse pas sur cette pente de l'ivrognerie, qui tient une place excessive dans leurs plaisirs et finira par anéantir leur race.

Parmi les tribus assez nombreuses qui forment ces deux grandes familles indigènes, deux méritent une mention spéciale : d'abord les Callaguaya, dont l'habitat est dans la province de Muñecas au nord de la République, et qui parcourent la Bolivie et les pays voisins, tirant parti de leurs connaissances botaniques ; ils sont à la fois les pharmaciens, les herboristes et les guérisseurs

ambulants de l'Amérique du Sud. Puis les Uro, groupe assurément moins sympathique, mais plus intéressant au point de vue historique, puisque ces Indiens, méprisés de tous les autres, seraient les descendants des autochtones, subjugués successivement par les Aymara, les Quichua, les Inca et les Espagnols. Ils n'ont point ressenti l'influence de ces dominations successives, mais conservé leurs coutumes primitives et jusqu'à leur idiome propre; leur petite taille, 1m 50 environ, leur vigueur musculaire, alors que leurs voisins n'ont dans leurs bras qu'une force minime, font immédiatement songer aux Négrilles de l'Afrique considérés, eux aussi, et pour les mêmes raisons, comme les premiers habitants du continent africain. Il y a là, ethnographiquement et anthropologiquement, un point d'histoire fort curieux à étudier.

La population indienne est en voie marquée de décroissance. Sous la double pression des castes blanche et métisse, elle semble appelée à disparaître. Sera-ce un bien pour la Bolivie? D'aucuns le prétendent, partant de cette conviction que l'Indien, dégradé par une servitude millénaire et avili surtout par le vice de l'ivrognerie, n'est qu'une chose méprisable, un être incapable d'aucun bon sentiment, ne méritant pas de pitié. M. Walle est d'un avis opposé, et ses arguments sont loin de manquer de force : l'ivrognerie d'abord pourrait être combattue et même vaincue, l'instruction pourrait sans doute relever l'indigène qui est actuellement, ainsi qu'il le fait remarquer, le seul être humain pouvant résister au manque de confort et au climat qui règnent sur le Haut-Plateau bolivien. Il ne veut, comme exemple d'un relèvement possible, que cette civilisation incaïque, dont on retrouve tant de vestiges, et qui eut pour artisans ces hommes abrutis aujourd'hui par le servage et l'alcool.

Après cette fort intéressante étude, qu'il complète d'ailleurs par des renseignements sur les Cholo (métis) et la population blanche, l'auteur nous conduit dans les divers départements, la Paz, Potosi aux montagnes d'argent, Cochabamba, Tarija, en passant par Chuquisaca, Oruro, Beni et Santa-Cruz, et nous amène dans les territoires du Nord et du Nord-Ouest, régions caoutchoutières d'où la Bolivie tire l'un de ses principaux profits. Tous ces voyages, dans ces pays inexplorés, M. Walle les a accomplis, il en a senti toute la poésie, soit dans les solitudes montagneuses de la Cordillère, soit au milieu de la luxuriante végétation de la forêt équatoriale, et la page où il nous la fait partager n'est pas une des moins attachantes de son livre. Après la description du pays bolivien, celle de ses richesses minières. On y trouve toutes les variétés connues du règne minéral. Les gisements existent par milliers, mais, pour les raisons exposées plus haut, pénurie de main-d'œuvre et surtout manque de moyens de transport, bien peu sont exploités; les principaux sont ceux contenant de l'or, de l'argent, de l'étain, et un chapitre spécial est consacré à chacun d'eux; un autre contient des renseignements sur l'état actuel de l'industrie minière et les lois qui la régissent.

Comme conclusion, M. Walle, fidèle à sa tâche qui est de faire connaître aux Français de nouveaux champs d'activité, examine la situation du commerce français de Bolivie. Est-il besoin de dire que sans être négligeable, elle est loin d'être brillante? Cependant elle pourrait, elle devrait l'être, l'ouverture du

Canal de Panama donne une première urgence à notre développement commercial en Bolivie comme au Pérou, dans ces pays de langue latine où nous sommes certains de trouver un milieu d'adaptation facile, où notre consanguinité de race nous donne un réel avantage sur les autres étrangers.

Ch. A. Martin.

Desprez (Paul). *Impressions sur la vie politique et économique du Chili. France-Amérique. Revue du Comité France-Amérique.* Avril 1914, p. 208-214.

Dans son numéro d'avril, la *Revue du Comité France-Amérique* publie le discours prononcé le 3 février par M. Paul Desprez, ancien ministre de France au Chili, au dîner organisé par le Comité en l'honneur de la République du Chili. C'est un résumé succinct mais en même temps complet et brillant de l'histoire politique et économique du Chili : il nous montre ce qu'est ce vaillant pays, où, plus que dans aucune République sud-américaine, le sentiment national est particulièrement vivace : nulle part ailleurs, même dans la vieille Europe, on ne rencontre l'idée de patrie plus fortement enracinée que dans le cœur du peuple chilien, qui se souvient encore des luttes soutenues par ses ancêtres, les indiens Auracans contre les Conquistadores espagnols. Pourquoi faut-il que nous, Français, si près de lui pour tant de raisons, nous nous soyons laissé distancer dans son éveil à la civilisation européenne, par nos voisins d'Outre-Rhin ? Son armée, pour laquelle il éprouve une si vive sollicitude, est dirigée, fort bien à la vérité, par une mission militaire allemande, et ce sont les Allemands qui tiennent la tête dans les entreprises commerciales et industrielles. Néanmoins la France est toujours bien accueillie au Chili, la Colonie française qui compte 18.000 membres est prospère, mais elle devrait y tenir le premier rang, au lieu de passer derrière les Anglo-Saxons et les Germains. Et la République Chilienne ne demanderait qu'à nous y aider, elle qui est si réellement une de nos sœurs latines de l'Amérique du Sud.

Ch. A. M.

Schrader (F.). *Les lois de Préservation aux États-Unis. Revue anthropologique*, 24me année, 1914, p. 1-19.

Dans son numéro de janvier 1914, la *Revue anthropologique* publie une leçon professée à l'École d'Anthropologie par F. Schrader, où le savant géographe montre comment les Américains ont été conduits à réagir contre les abus des choses naturelles auxquels ce jeune peuple, considérant la nature comme inépuisable, s'était laissé entraîner. Se plaçant à un point de vue philosophique, il constate que les États-Unis, souvent dédaigneux des rapports avec le passé,

oublieux aussi des devoirs envers l'avenir, en étaient venus à ce qu'il appelle l'irrespect du milieu planétaire ; l'homme maître, dominateur, la nature servante et esclave, telle était la conception réglant les rapports de l'humanité et de la planète. Pour employer des termes plus positifs, par la culture épuisante des terres, par des déboisements inconsidérés, par des accaparements des cours d'eau, les Américains du nord arrivaient à l'appauvrissement de leur territoire, et par suite à la dégradation plus ou moins rapide des vies organiques que ce territoire avait pour fonction d'entretenir ; en un mot, ils aboutissaient à la ruine. Ils s'en sont aperçus à temps, d'où la loi de Réclamation du 17 juin 1902 (Reclamation act), et le rapport de la Commission nationale de Conservation, transmis au Congrès le 21 janvier 1909 par le président Roosevelt.

Le Réclamation act, acte de réclamation nationale des richesses hydrauliques, a eu pour but de réglementer l'irrigation des terres arides ; partant de ce principe fondamental que les cours d'eau doivent être considérés comme faisant partie du patrimoine de la nation, laquelle doit les protéger dans l'intérêt de tous contre des monopoles abusifs, il a brisé, comme le dit M. Tavernier dans son rapport sur le congrès d'irrigation tenu en 1908 à Albuquerque (Nouveau-Mexique), le fétichisme du « laissez-faire » en matière d'irrigation, et, sans substituer à ce fétichisme celui de « l'Étatisme », il a créé entre les deux systèmes une émulation féconde.

L'approvisionnement d'eau d'autre part est lié à la reconstitution du domaine forestier qui, depuis un siècle, avait diminué des quatre cinquièmes : celui-ci devait donc être « réclamé » à son tour, et alors fut élaboré un code forestier, suivi par un code minier.

F. Schrader cite longuement le message du président Roosevelt transmettant au Congrès le Rapport de la Commission nationale de Conservation, puis les premières lignes de ce Rapport : l'un et l'autre font ressortir le caractère philosophique de la réforme. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle eut un motif plus immédiat et plus matériel, mais il faut aussi reconnaître, avec l'auteur de la leçon, que le sentiment de responsabilité vis-à-vis des générations futures fut loin d'y être étranger : et comme ce sentiment est né de la foi que les Américains ont dans l'avenir de leur pays, il convient de l'admirer. C'est une des formes du patriotisme, et l'une des meilleures.

Ch. A. M.

Simart (Th.). *Le crépuscule d'une légende. Quelques Notes sur les Rapports entre Toscanelli et Christophe Colomb*. Anvers, 1914 in-8°, 60 p. (Extrait du *Bulletin de la Société Royale d'Anvers*).

La légende que M. Simart voit disparaître dans un crépuscule qui devient de plus en plus opaque est celle de *Toscanelli initiateur de la Découverte de l'Amérique*. Cette légende prend sa source dans une lettre que le savant astro-

nome Florentin, Toscanelli, aurait écrite, en 1474, au roi Affonso V, de Portugal, pour l'engager à aller aux Indes des épices par la voie de l'Ouest et non par celle de l'Est, lettre que Toscanelli lui-même aurait communiquée plus tard à Colomb afin de l'engager à exécuter cette entreprise.

La question de l'authenticité de cette pièce, qui donne à Toscanelli la priorité de l'idée d'un passage aux Indes par l'Ouest, a été soulevée pour la première fois par M. de la Rosa et par moi, au Congrès des Américanistes de 1900. Notre thèse, que cette pièce était apocryphe, scandalisa ceux, en très grand nombre, qui avaient toujours ajouté foi à la légende et l'on vit la plupart des géographes alors en nom se croiser pour la combattre. Gallois, Ruge, Hermann Wagner, Uzielli, Errera et d'autres s'élevèrent avec force contre notre prétention de rayer du livre de l'Histoire un document de cette importance et de changer ainsi toutes les données reçues sur la découverte du Nouveau-Monde.

Devant une opposition aussi vive, ceux qui voyaient les choses autrement s'abstinrent pour la plupart et c'est à peine si quelques-uns comme Hamy, Marcel et Gravier osèrent dire ce qu'ils pensaient, de sorte que je restais à peu près seul à soutenir ce que je savais être le bon combat, car La Rosa qui était déjà atteint du mal par lequel il fut emporté, ne prit aucune part à cette polémique qui prit de grandes proportions. On en a dressé la Bibliographie qui forme à elle seule une importante plaquette. Dix ans plus tard je repris la question dans mon *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb* où je montrai qu'on m'avait opposé seulement des négations et que les raisons données pour assurer que Toscanelli n'a jamais écrit la fameuse lettre qui lui est attribuée subsistent encore dans toute leur force. L'importance de la question a déterminé M. Simart à la reprendre à son tour et c'est ce qui nous vaut l'intéressant mémoire dont le titre précède.

Très compétent en matière de cosmographie médiévale, versé dans la connaissance des écrits des humanistes du xve siècle, il a tout de suite vu que les Toscanellistes ne pouvaient asseoir leurs prétentions sur aucune raison valable et, à toutes celles déjà données pour montrer le caractère apocryphe de la fameuse lettre, il en a ajouté d'autres qui sont significatives. C'est ainsi qu'il constate une coïncidence extraordinaire entre l'orthographe particulière de la lettre attribuée à Toscanelli et celle des notes que Christophe et son frère Barthelemy ont mises aux deux exemplaires des traités de d'Ailly et de Pie II appartenant à la Colombine. Cette remarque, que personne n'avait faite, est un motif de plus de croire que cette lettre est de l'un des deux frères. La Rosa croyait qu'elle était de Christophe. Comme M. Simart, je l'attribuerai plutôt à Barthelemy qui, en matière de cosmographie, était l'inspirateur de son aîné.

Sur l'importante question de l'idée qu'on se faisait au xve siècle de l'étendue du Monde connu alors, M. Simart projette aussi une grande lumière en démontrant qu'à cette époque, et plus particulièrement à Florence, ce sont les idées de Ptolémée et non celles de Martin de Tyr, qui étaient acceptées, d'où il tire cette conclusion judicieuse qu'il est inadmissible que Toscanelli,

qui était l'ami du Ptoléméen Nicoló de Cusa et du savant Regiomontanos dont il devait revoir la traduction de Ptolémée, ait abandonné la mesure du degré de ce géographe pour prendre celui d'Alfragan dont se servait Colomb et dont fit aussi usage l'auteur de la fameuse lettre de 1474.

Le cadre forcément restreint de cette notice ne permet pas de suivre M. Simart dans tous les détails de son étude dont chaque page, pour ainsi dire, témoigne d'une connaissance approfondie des choses dont il parle et d'un rare esprit critique. Sur un point seulement il m'est difficile de partager l'opinion de M. Simart. Je ne vois pas qu'à aucune date et dans aucune partie de l'Europe, l'*Ymayo Mundi* soit devenu le Manuel des Cosmographes compétents. S'il en était ainsi, on trouverait la trace du fait dans les auteurs et les cartes du temps. Or, à part de Behaim qui n'était qu'un amateur, aucun cosmographe, que je sache, n'avait adopté l'idée des anciens, reprise par d'Ailly, sur le peu d'étendue de l'espace maritime occidental. Les vrais cosmographes s'en tenaient à Ptolémée. Cette réserve, qui n'a qu'une importance secondaire, n'ôte rien à la valeur du travail de M. Simart qui est une contribution de premier ordre à la solution de l'obscure problème du véritable caractère de la grande entreprise de Colomb; il rend bien difficile à ceux qui oseraient encore entreprendre cette tâche, la réfutation de toutes les raisons montrant que Toscanelli, qui appartenait à l'école Ptoléméenne, n'a pu écrire la lettre de 1474, et que l'objet de la première expédition de Colomb n'était pas le passage au Levant par le Ponant.

Henry Vignaud.

Villanueva (Carlos A.). *La monarquia en América. — La Santa Alianza* (La monarchie en Amérique. La Sainte Alliance). Paris, Paul Ollendorff.

Ce nouveau volume de M. Villanueva, qui est le troisième de sa collection *La monarquia en América* (cf. *Journal*, t. IX, p. 194 ; t. X, p. 662), est l'histoire des pourparlers engagés de 1823 à 1826 entre les différents États européens pour la reconnaissance de l'indépendance américaine et pour l'entente au sujet des nouveaux régimes politiques à établir dans les anciennes colonies espagnoles. Cette partie de l'œuvre de M. Villanueva est, comme les deux précédentes, fertile en révélations ; elle jette une lumière nouvelle sur cette diplomatie européenne relative au nouvel état de choses en Amérique, dont personne n'avait encore jusqu'ici dégagé les mystères. De cette œuvre le rôle de la France se détache, prépondérant.

Mais pour saisir toute la portée des événements rapportés ici par M. Villanueva, il faut reprendre les faits d'un peu plus haut. Napoléon avait été, on le sait, le premier à reconnaître l'indépendance du Vénézuéla, le 20 août 1811, et, après la remise en question de la situation de l'Amérique, par suite des revers éprouvés par les troupes républicaines, c'est Louis XVIII qui avait, en

1818, pris l'initiative d'une nouvelle reconnaissance de l'indépendance américaine. Les livres antérieurs de M. Villanueva nous ont montré comment les différents projets élaborés pour l'établissement de monarchies en Amérique échouèrent en raison de l'indifférence de Ferdinand VII et aussi des menées secrètes de l'Angleterre qui craignait de voir la France prendre la haute main sur les affaires d'Amérique et la Grande-Bretagne devenir vassale de la Sainte-Alliance.

C'est l'hostilité du ministre Canning qui fit échouer le Congrès de Vérone en 1822. Mais après les entrevues infructueuses qu'il eut avec le ministre français Polignac, Canning comprit qu'il était de l'intérêt de l'Angleterre de prendre les devants pour la reconnaissance de l'indépendance américaine, et, le 13 octobre 1823, il signait la nomination d'un corps consulaire britannique en Colombie, au Mexique, à Buenos-Aires, au Chili et au Pérou, en même temps qu'il instituait des missions diplomatiques auprès des gouvernements des trois premiers de ces pays, avec charge d'étudier leur état politique, économique et militaire. Les commissaires rédigeraient un rapport général sur les contrées qu'ils devaient visiter, et suivant ce rapport, S. M. conclurait à la nécessité ou à la non-opportunité de la reconnaissance des nouveaux États.

Devant une telle attitude de l'Angleterre, le ministre français Chateaubriand s'empressa d'inviter les alliés à se réunir sans perdre de temps en Congrès à Paris, pour étudier la situation. C'est ici qu'apparaît l'attitude pleine de correction et de dignité de la France. Canning, craignant qu'une formidable coalition ne se forme contre l'Angleterre sur le continent, cherche un allié dans le gouvernement des États-Unis, et c'est alors que Monroë, comptant sur l'appui de l'Angleterre, fait sa célèbre déclaration, connue depuis sous le nom de doctrine de Monroë, et consignée dans son message au Congrès du 2 décembre 1823, où il déclarait que *le gouvernement des États-Unis interpréterait comme une attitude hostile envers lui-même toute ingérance d'une puissance étrangère quelconque dans les affaires des nouveaux États américains.*

Une telle position prise par les États-Unis donna à réfléchir à l'Angleterre, d'autant plus que Canning recevait de Paris des assurances formelles de paix. La Sainte Alliance n'avait pas vu, il est vrai, sans déplaisir, l'Angleterre prendre les devants dans la reconnaissance des nouveaux États, et le prince de Metternich aurait volontiers déchaîné la guerre entre la Sainte-Alliance et la Grande-Bretagne. La paix fut conservée grâce à la fermeté et à l'attitude loyale de la chancellerie française. Celle-ci ne cessa, dès les premiers moments, de conseiller le calme et la prudence à ses alliés, ainsi que la résignation au gouvernement de Madrid.

Sur ces entrefaites, Canning recevait, vers le milieu de 1824, les rapports des missions envoyées à Buenos-Aires, à México et en Colombie. Tous étaient favorables ; S. M. britannique signa, le 1er décembre 1825, les pièces par lesquelles elle reconnaissait l'indépendance des trois nouveaux États, et nommait auprès de leur gouvernement des agents diplomatiques chargés d'établir avec eux des traités de commerce et de navigation, pour le plus grand bien des intéressés.

Quelques mois après, l'Angleterre reconnaissait également l'indépendance du Brésil.

Alors, les chancelleries européennes entrèrent successivement en négociations avec les nouveaux États pour signer avec eux des traités d'amitié, de commerce et de navigation. La France reconnut définitivement l'indépendance en septembre 1830. Le Saint-Siège l'avait déjà fait, au commencement de 1828, en nommant les premiers évêques américains d'après les candidatures présentées par les gouvernements républicains : ceux-ci assumaient ainsi le droit de patronat qui, durant l'époque coloniale, avait appartenu au roi d'Espagne.

Tels sont les principaux événements sur lesquels les documents étudiés par M. Villanueva dans « *La Santa Alianza* » jettent un jour définitif. Cette nouvelle étude est digne des précédentes par la documentation nouvelle et abondante, et par la clarté avec laquelle l'auteur sait démêler les fils d'une diplomatie bien souvent embrouillée et confuse. Elle est en même temps un hommage rendu à la diplomatie française. De cet hommage nous pouvons être justement fiers, puisqu'il est uniquement basé sur les documents qu'ont mis au jour les patientes recherches d'un historien dont l'érudition n'a d'égale que l'impartialité, et dont la devise est le mot de Fénelon : « L'historien ne doit être d'aucun temps et d'aucun pays ».

Jules Humbert.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

L'origine du cheval américain. — Le Popol-Vuh et l'État de Xibalba. — Deux conférences de M. James H. Hyde. — Les précurseurs de Jacques Cartier (1496-1534). — Lettres inédites de Humboldt. — Les Indigènes de l'Alaska. — Handbook of Indians of Canada. — Géographie de la Basse-Californie. — Encyclopaedie van Nederlandsch-West-Indië. — Une description de México de la fin du XVIIIe siècle. — L'itinéraire du voyage de Don Garcia Hurtado de Mendoza aux provinces des Coronados et Ancud. — The Quaterly Journal of the Society of American Indians. — Boletin de historia y antigüedades. — Boletim do Museu Gœldi. — Actes de la XVIIIe session du Congrès international des Américanistes. — XIXe Congrès international des Américanistes (2e session). — XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — IIIe Congrès international des Études historiques. — Nouvelles de l'expédition Stefánnson. — Découvertes du Pr. K. Th. Preuss en Colombie. — L'expédition du Museum de Pennsylvania dans le bassin de l'Amazone. — Retour du Dr Hamilton Rice. — Nouvelles de M. E. Nordenskiöld. — Un monument en l'honneur de Champlain. — Distinctions honorifiques. — Prix Bonaparte-Wyse. — Sommaires de « France-Amérique » (Articles de fonds).

L'origine du Cheval américain. — C'est Darwin, qui, au cours du voyage du Beagle en 1832-1836, recueillit les premiers restes fossiles de Cheval en Amérique. Ces restes comprenaient deux molaires seulement ; la plus parfaite avait été trouvée dans la Pampa (Bajada de Santa Fé). Owen donna à l'animal auquel elle avait appartenu le nom d'*Equus curvidens*. Quelques années plus tard, Lund signala la découverte d'ossements de Cheval dans les cavernes du Brésil. Depuis lors, les trouvailles se sont multipliées et l'on a décrit au moins une dizaine d'espèces de chevaux fossiles sud-américains, pour la plupart très mal définies d'après des dents isolées plus ou moins usées ou des ossements peu caractéristiques :

Equus aff. caballo Lund.
E. americanus Gerv.
E. macrognathus Gerv.
E. Devillei Gerv.
E. quitensis Wolf.

E. argentinus Bram.
E. andium Wagn.
E. rectidens Gerv. et Am.
E. Lundii Boas.
E. gracilis Amegh.
E. insulatus Amegh.
E. Meinezi Amegh, etc... etc.

Le mieux connu de ces Chevaux est l'*E. andium* de l'Équateur (Riobamba), très bien étudié par Branco : il est de petite taille, sa tête est volumineuse, ses membres très trapus.

Le cheval dont on a recueilli les ossements en assez grande abondance dans le gisement bien connu de Tarija (Bolivie) est de taille intermédiaire entre ce dernier et le cheval fossile de la Pampa, ses membres sont courts, massifs, et sa dentition présente des particularités archaïques [1].

Quant aux ossements de chevaux recueillis dans le Pampéen, quelques-uns indiquent des animaux d'assez grande taille et à membres élancés ; malheureusement, on n'en connaît aucun squelette complet et fort peu de dentitions.

L'abondance du cheval fossile en Amérique a conduit tout naturellement les savants à se demander si les nombreux troupeaux de chevaux que les Espagnols rencontrèrent dans la Pampa n'en seraient pas les descendants.

La question a été maintes fois posée ; malheureusement, pour l'instant du moins, la paléontologie ne peut fournir aucun argument décisif pour ou contre cette hypothèse. Pour qu'elle fût en mesure de le faire, il faudrait connaître mieux la stratigraphie du Pampéen, connaitre la dentition des chevaux demi-sauvages sud-américains actuels, savoir notamment si quelques-uns d'entre eux sont plus archaïques que notre cheval européen ; enfin, il serait nécessaire de posséder des ossements de chevaux extraits de tombes précolombiennes.

C'est pourquoi un savant suédois, M. Sefve, qui vient d'étudier non seulement les ossements de Tarija rapportés par Nordenskiöld mais aussi ceux des diverses espèces de la Pampa et du Brésil et qui a même été en Amérique du Sud pour examiner les ossements conservés dans les divers musées, évite toute hypothèse sur l'origine du cheval sud-américain actuel [2]. Il se contente de réduire à trois le nombre des espèces de chevaux fossiles du Sud-Amérique, auxquelles il attribue les noms de *Equus neogaeus* Lund, *Equus curvidens* Owen, *Equus andium* Wagner.

Un naturaliste argentin, M. Aníbal Cardoso [3], n'a pas cru toutefois devoir

1. Les nombreux ossements de cette espèce rapportés par M. de Créqui-Montfort ont été étudiés par MM. Boule et Thèvenin, dont le travail paraîtra incessamment.

2. Sefve (Ivar). *Die Fossilen Pferde Süd-Amerikas* (*Kungl. svenska Vetenskapsakademiens handlingar*, t. XLVIII, n° 6, Uppsala et Stockolm, 1912), 185 p., 3 planches.

3. Cardoso (Aníbal). *Antigüedad del caballo en el Plata* (*Anales del Museo nacional de Buenos-Aires*, t. XXII, 1912, p. 371-439, 459-462).

être aussi réservé dans ses conclusions. Pour lui, l'*Hippidium*, qui est un Equidé plus primitif que le Cheval et qui a vécu avec lui au Pliocène et au Quaternaire dans l'Amérique du Sud, a certainement donné naissance à l'*Equus rectidens* et celui-ci au cheval créole, lequel conserverait encore maints caractères ostéologiques de ses ascendants, particularités qui excluent toute parenté avec les chevaux arabes et andalous importés par les Espagnols.

Le savant argentin n'envisage pas d'ailleurs la question au seul point de vue paléontologique ; il la traite également, d'une façon très complète, au point de vue historique, et s'il s'est montré si catégorique bien que n'ayant pas à sa disposition de meilleurs matériaux que les autres naturalistes, c'est en réalité parce que sa conviction s'était déjà faite sur des données historiques. Aussi passerai-je sur son étude comparative des ossements fossiles et modernes, pour insister davantage sur la partie vraiment originale de son travail, c'est-à-dire sur la partie historique.

On sait que Don Pedro de Mendoza arriva à La Plata en 1536 et qu'il y fonda Buenos Aires, que les Espagnols durent abandonner, le 10 mai 1541, pour gagner, sous la conduite d'Irala, La Asunción. Ce ne fut qu'en 1580 que Don Juan de Garay reconstruisit la ville, et c'est alors qu'il apprit des Indiens l'existence de chevaux dans la région, où ils formaient d'immenses troupeaux qu'en 1585, Hernando de Montalvo estimait à 80.000 têtes. C'est cet auteur qui le premier déclare que ces chevaux descendent d'animaux abandonnés par Irala en 1541, version que reproduit en 1612, sous une forme dubitative il est vrai, Ruy Díaz de Guzmán, mais en spécifiant que ces animaux comprenaient 5 juments et 7 chevaux. Tels sont les faits.

M. Cardoso, après en avoir fait une critique très serrée, n'hésite pas à les révoquer en doute. S'appuyant sur l'historien Schmidel, acteur et témoin de l'événement, il rappelle que les soldats de Mendoza, assiégés par 23.000 Indiens, durent manger leurs chevaux, et même des rats, des vipères, de la chair humaine et jusqu'à la semelle de leurs chaussures, et conclut non sans raison qu'il est invraisemblable qu'ils aient encore eu au moment de leur départ pour La Asunción 12 chevaux vivants.

Il insiste sur ce fait qu'aucun chroniqueur ne parle plus de chevaux jusqu'en 1542, où l'Adelantado Cabeza de Vaca vint au Paraguay avec 26 de ces animaux, qui d'ailleurs ne parvinrent jamais à Buenos Aires. A aucun moment, en somme, il ne trouve la preuve de l'abandon, ni même d'une possibilité d'abandon de quelques-uns de ces animaux dans la région où quarante ans plus tard, Juan de Garay devait en trouver d'immenses troupeaux. Pour lui, la légende de l'origine espagnole n'a pris naissance que dans un but de fraude. En effet, si ces troupeaux avaient été déclarés autochtones, le cinquième de leur valeur revenait au Roi et le dixième à l'Église, tandis que s'ils étaient considérés comme descendants des chevaux importés par les premiers Espagnols, il n'y avait pas lieu à tribut. Cette explication, si humaine, est très plausible.

M. Cardoso donne d'ailleurs d'autres arguments en faveur de sa thèse. Il reproduit le fragment de la *Tabla del gran rio*, dessinée par Cabot en 1533 (?), où le célèbre navigateur a figuré un cheval parmi les spécimens de la

faune indigène. Il cite, d'après Mercerat, le témoignage du capitaine Sarmiento de Gamboa, qui, envoyé, en 1579, du Callao à la recherche de Drake, rapporte avoir vu dans le détroit de Magellan des Indiens à cheval, et il fait remarquer fort justement qu'il est peu admissible, si ce témoignage est exact, que ces chevaux aient été les descendants de ceux qui auraient été abandonnés en 1541 à Buenos Aires.

Cardoso montre encore que les Indiens de la Pampa ne redoutaient nullement le cheval comme ceux des autres parties de l'Amérique et qu'ils le chassaient à l'aide de *boleadoras*, dont on retrouve tant de spécimens dans les tombes préhispaniques. Il insiste tout particulièrement sur le récit de Ercilla dans *La Araucana*, où, par suite d'une fausse interprétation, on a pu voir la preuve que les Araucans furent effrayés à la vue des chevaux espagnols, alors que le chroniqueur insiste simplement sur leur stupeur à la vue des chevaux dressés (*corregidos*). Je passe sur le calcul par lequel l'auteur essaie de prouver que, en quarante-quatre ans, les 5 chevaux et les 7 juments abandonnés par Irala n'auraient pas pu donner naissance à ces immenses troupeaux, *que parecen montañas*, suivant l'expression de Ruy Díaz de Guzmán, ainsi que sur la partie linguistique du travail où il cherche à établir qu'il existait peut-être un mot dans les langues indigènes pour désigner le cheval.

Il est certain que M. Cardoso a su réunir en faveur de sa thèse un faisceau de faits d'ordre historique, dont on peut discuter la valeur mais dont ce serait une faute de ne pas tenir compte à l'avenir.

Cette discussion ne s'est d'ailleurs pas fait longtemps attendre. M. le professeur Trouessart, dont on connaît la compétence en mammalogie et notamment dans toutes les questions relatives à l'origine des animaux domestiques [1], et qui, dès 1892, avait pris nettement position contre la thèse reprise par le savant argentin [2], vient de publier un nouvel article sur la question, précisément à l'occasion du mémoire de M. Cardoso [3]. Le Professeur du Muséum groupe sous trois chefs principaux les preuves de l'absence du cheval à l'époque de la découverte : preuves historiques, preuves géologiques et paléontologiques, preuves physiographiques et zoologiques.

Je n'insisterai pas sur le premier groupe : c'est l'exposé de tous les témoignages des chroniqueurs relativement à la crainte superstitieuse que les Indiens éprouvaient pour le cheval. L'auteur ne connaissait, au moment où il rédigea son article, le mémoire de M. Cardoso que par une analyse et n'a pu par suite faire une critique approfondie des arguments nouveaux d'ordre historique qui s'y trouvent consignés.

S'appuyant ensuite sur l'étude géologique du Quaternaire argentin faite par

1. Trouessart (E.). *L'origine préhistorique de nos mammifères domestiques* (*Biologica*, t. I, Paris, 1911, p. 296-306).

2. Trouessart (E.). *The fiction of the american Horse* (*Science*, t. XX, 1892, p. 188).

3. Trouessart (E.). *Le cheval existait-il en Amérique à l'époque de la découverte du Nouveau Continent ?* (*Revue générale des Sciences*, Paris, 1913, p. 725-729).

Ameghino, M. Trouessart montre que c'est à la fin du Platien, c'est-à-dire pendant une période de dépression lacustre, succédant à une période de transgression marine, que le cheval a disparu d'Amérique du Sud, en même temps que le Mastodonte, et qu'on n'en trouve plus trace dans les couches plus récentes (étage aimara) jusqu'à ce qu'apparaisse dans les terrains tout à fait modernes l' *Equus caballus domesticus*. Cette disparition du cheval autochtone s'explique d'ailleurs facilement par les changements de milieu survenus à cette époque géologique. L'étude de la répartition actuelle des Equidés montre que ces animaux sont cantonnés dans une zone, dont l'altitude est de 2000 à 3000 mètres, dont le sol couvert de graminées est toujours sec. Ce sont là les conditions essentielles de vie de ces animaux. « En Amérique du Nord, dit M. Trouessart, les Equidés à trois doigts qui, au début du Quaternaire et grâce à un sol plus ferme, avaient évolué en se débarrassant des doigts latéraux devenus inutiles, se trouvèrent victimes de cette évolution trop parfaite, lorsque le climat devint à la fois très humide et très froid. » La disparition des prairies à l'époque glaciaire les anéantit rapidement. L'Amérique du Sud a échappé, il est vrai, à l'action des glaciers, mais la disparition du cheval, très abondant pendant le Pampéen, coïncidant, comme nous l'avons vu avec une période de dépression lacustre, il est logique d'admettre que c'est le manque d'altitude et de sécheresse du sol et le défaut d'une nourriture appropriée qui ont entraîné l'extinction des grands herbivores et notamment du cheval.

M. Trouessart termine par une dernière objection d'ordre zoologique en rappelant que tous les chevaux sauvages ont la crinière courte et dressée, alors que le cheval argentin a toujours eu la crinière longue et flottante du cheval domestique.

Telles sont les deux thèses en présence. Une réponse de M. Cardoso, parue récemment [1], montre qu'il n'a pas été plus convaincu par l'argumentation de M. Trouessart que celui-ci ne l'avait été par la sienne.

La question reste donc ouverte, et il est à craindre qu'elle ne le reste tant que la paléontologie n'aura pas les éléments suffisants pour résoudre le problème. C'est évidemment de cette science qu'il faut attendre la solution.

En terminant, je dois cependant signaler un fait d'un ordre ethnographique, qui n'a pas été invoqué par les partisans de l'origine américaine du Cheval et qui me semble avoir une certaine valeur. Lorsque les Espagnols revinrent pour la seconde fois dans la région de la Plata, les Indiens qui l'habitaient étaient de véritables centaures. Ils vivaient, chassaient, combattaient à cheval. Leur habileté à manier cet animal frappa d'admiration les conquérants eux-mêmes. Cette adaptation à la vie équestre se serait faite en cinquante ans environ, si l'on admet qu'ils ne connaissaient pas le cheval avant l'arrivée des Espagnols. Le fait est possible, mais à coup sûr un peu surprenant. Une transformation aussi complète des conditions de vie de tout un peuple ne se réalise pas ordinairement en un

1. Cardoso (Aníbal). *Nuevos comprobantes a propósito de la antigüedad del Caballo en el Plata* (*Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos Aires*, t. XXIV, 1913, p. 445-460).

si court laps de temps. Pour ma part, j'ai pu me rendre compte de la répugnance qu'éprouvent encore à l'heure actuelle les Indiens du haut Amazone ou du versant occidental des Andes équatoriennes à monter à cheval, bien qu'ils connaissent et voient utiliser cet animal depuis plusieurs siècles.

P. Rivet.

Le Popol vuh et l'État de Xibalba. — L'auteur de ce livre nous prévient qu'il enveloppe ses récits des voiles du Symbole de façon à ne pas exposer aux lecteurs, les faits tels qu'ils se sont produits en réalité. Nul, sans doute, ne peut se faire illusion à cet égard ni prendre les relations contenues dans cet ouvrage pour de l'histoire proprement dite. Il n'en est pas moins certain que nous y rencontrons une mine précieuse de renseignements en ce qui concerne les annales primitives des peuples du Centre-Amérique, leur chronologie et l'état de leur civilisation.

La première partie du Popol-vuh offre un caractère surtout cosmogonique. On nous y raconte comment furent formés la terre et l'homme et quelles révolutions notre globe eut à traverser. Ensuite vient l'exposé des luttes que soutinrent les habitants du Guatémala contre l'Empire dont la métropole était Xibalba. Ce mot signifie littéralement « Patrimoine, séjour des mâles, des hommes », du Maya *Xib*, *Xibil* ; « vir, masculus » et *balba* ; Terra, patrimonium. » Cette dénomination fait contraste avec celles des populations vassales, qui portaient des noms d'animaux, à savoir les *Tucurs* ou *Tucurubs* ; « Hiboux » de la Vérapaz, lesquels fournissaient aux chefs Xibalbaïdes, des *Ahpop-achi* ou gardes du corps, Les *Zotziles* ou Indiens chauves-souris du Chiapas central dont la métropole s'appelait *Cinacantan* ou « tierra de los murcielagos ». A ceux-ci, il convient d'ajouter, sans nul doute, les sujets du plus ou moins mythique Votan, nommés *Chanes* ou serpents en langue Tzendale. Effectivement, ce Votan qui paraît constituer une forme secondaire du premier Quetzalcoa, le héros civilisateur des Toltèques orientaux nous est représenté comme en rapport constant avec l'Empire de Xibalba. Il est question, notamment, des quatre voyages, aller et retour, par lui entrepris de *Valum-chivim*, « la terre des Xibes » à *Valum-Votan*, « la terre de Votan » dont les ruines ont été visitées par l'abbé Brasseur et que l'on peut identifier, sans crainte d'erreur, pensons nous avec l'ancien *Na-chan* « Maison des serpents » de la légende. Ajoutons que ce terme mystérieux se retrouve visiblement aujourd'hui encore dans celui de *Chaneabal*, litt : Langue, parler des serpents » ou « Parleurs du langage des serpents» par lequel se désignent les habitants de la paroisse de Comitan et localités environnantes dans le sud des Chiapas. En effet, ces indigènes font usage d'un sous-dialecte Tzendale. Ce sont, en réalité, des descendants des *Chanes* au même titre que les vieux sujets de Votan. Le Dr D. Brinton nous paraît donc s'être évidemment trompé en rendant *Chanehal* par quatre idiomes, ce qui est quatre fois un idiome », au sens métaphorique de « langage parfait. »

En tout cas, force est de le reconnaître, les Xibalbaïdes, à l'exemple de Caligula s'attribuaient une origine bien plus illustre que celle du reste de l'humanité et spécialement de leurs vassaux. L'empereur Romain s'inspirant de cette idée que les chèvres et les moutons ayant pour pasteurs des hommes, c'est-à-dire des êtres d'une nature supérieure, les peuples devaient eux aussi être régis, non par de simples mortels, mais bien par des habitants du céleste séjour. Il partait de là pour se faire adorer comme un dieu. Les gens de Xibalba, non moins blessants dans leurs prétentions, se regardaient comme faisant seuls partie de l'humanité.

De là, des révoltes d'autant plus difficiles à réprimer que plusieurs tribus se rattachaient à un courant civilisateur différent, celui des Toltèques occidentaux de L. Angrand. Ce qui le prouve clairement, c'est que les princes Cakgis font par dérision, subir au rat, cet applatissement frontal qui revêtait un caractère sacré pour les Toltèques orientaux.

En tout cas, nous avons lieu de déclarer la rédaction primitive du Popol Vuh antérieure au VIe siècle de notre ère. Ce livre ne parle-t-il pas des Tucurs comme d'une peuplade encore existante ? Or, nous savons par le *Titulo de los señores de Cancoj* qu'ils furent dispersés par les Pokomans environ mille ans avant la conquête espagnole. Quoi qu'il en soit, les chefs du pays cakgi se mettent à jouer au jeu royal de la paume, autrement dit à proclamer leur indépendance. Mandés à Xibalba, ils sont condamnés au dernier supplice.

Toutefois de la princesse *Xquiq*, fille d'un potentat oriental et du Cakgi *Hunhunahpu*, devenu père après sa mort, comme l'Egyptien Osiris, naissent de nouveaux chefs pour la nation insurgée. En d'autres termes, ce seraient des métis de Xibalbaïdes et d'indigènes qui auraient continué le mouvement séparatiste. Ils commencent, grâce à leurs sortilèges à transformer en singes, les colons appartenant à la race conquérante. Autrement dit, ils les réduisent à une condition inférieure. Somme toute, rien d'étonnant à ce que ces vaincus, enfin émancipés se soient amusés à traiter de quadrumanes, ceux qui les qualifiaient de Hiboux. Du reste, les nouveaux princes guatémaliens, convaincus eux aussi d'avoir voulu jouer à la paume sont sommés de se rendre à Xibalba. Ils y perdent la vie, mais grâce à leur pouvoir surhumain, se ressuscitent eux-mêmes et finissent par triompher de leurs ennemis.

Ximenes et après lui, Brinton ont voulu ne voir dans l'empire Xibalbaïde qu'une image du Monde Souterrain, du *Mictlan* ou pays des morts de la mythologie mexicaine, cela ne semble, vraiment, guère soutenable. Sans doute, les princes de cette région nous sont représentés sous les traits de génies malfaisants. L'un par exemple aurait eu pour occupation de donner la jaunisse, l'autre de tuer les gens par le moyen de coups de sang. Un troisième se chargeait de tendre des pièges aux hommes et de les faire périr, victimes de la trahison. D'autre part, les cités que mentionne à ce propos le Popol vuh sont représentées comme de véritables lieux d'épreuves où les chefs orientaux s'efforcent de se débarrasser de leurs ennemis. Toutefois l'on doit tenir compte ici des embellissements que la légende a fait subir à l'histoire. Des insurgés toujours menacés de mourir sacrifiés sur les autels des dieux ne pouvaient

évidemment pas représenter leurs adversaires sous les traits de génies bienveillants. Les maisons d'épreuves où l'on immolait les captifs étaient simples les cités relevant de l'État de Xibalba. Cela paraît bien clair pour la demeure des Chauves-souris ou *Zotzilha* qui, nous l'avons déjà dit, ne peut être autre chose que Cinacantan, la capitale des Indiens Zotziles. De plus, la route que doivent suivre les princes insurgés pour se rendre de leur pays à Xibalba est bien la même, comme le remarque l'abbé Brasseur, que celle prise aujourd'hui encore par les Indiens de Coban, lorsqu'ils veulent aller à Xicalanco. Nous restons donc plus convaincus que jamais de l'identité de cette dernière ville de la vieille métropole des Orientaux. Les Xicalanques, litt. : habitants du pays des Calebassier et les Xibalbaïdes du Popol vuh seraient donc à peu près dans le même rapport que les Hébreux et les Israëlites. Somme toute, la géographie du livre sacré est réellement celle du Sud-Est mexicain et du Guatémala. On n'y trouve rien qui rappelle l'Elysée ou le Tartare de la mythologie hellénique.

Pour nous résumer l'empire oriental dont les débuts peuvent remonter aux débuts de notre ère, arrive à son déclin au bout de quatre ou cinq siècles, par suite de la révolte des populations de race Pokome, dont la civilisation était de type occidental. Quatre ou cinq cents ans plus tard d'autres occidentaux, à savoir les Mams ou Zaklohpakaps paraissent avoir formé un nouvel État englobant le Soconusco, une grande partie du Chiapas et le Guatémala. Leurs chefs étaient sans doute de race mexicaine et l'influence de l'Anahuac se fait sentir chez leurs sujets, sous le rapport linguistique, de la façon la plus étrange. Ainsi que nous nous efforcions de l'établir dans un précédent travail, ils adoptent pour leur conjugaison des formes purement mexicaines et que l'on ne trouve ni en Pokomam ni en Maya. En revanche leur présence est constatée p. ex. en Quiché, en Tzendale. Toutefois, ce qu'il importe de signaler, c'est que tous ces mexicanismes, sans exception existent en Mam et ce dernier idiome en possède plusieurs qui lui sont spéciaux. Dès lors, plus de doute possible. C'est par la langue du Soconusco qu'ils ont été introduits chez des populations du Sud et de l'Est.

Enfin vers le XIIIe siècle de notre ère, nous voyons Quichés et Cakchiquels, peuples eux aussi de civilisation occidentale, substituer leur domination à celle des Mams dans la région du Guatémala. Toutefois, le souvenir du puissant empire de l'Est ne s'était pas complétement effacé. Le manuscrit Cakchiquel ou mémorial de Tecpan Atitlan rédigé vers cette époque, signale la présence d'un envoyé de Xibalba. Doit-elle passer pour plus réellement historique que l'entrevue mentionnée par Trogue-Pompée, d'Alexandre et de la reine des Amazones ?

Comte DE CHARENCEY.

Deux conférences de M. James H. Hyde. — Quand M. René Doumic eut à présenter, à l'auditoire de la Société des Conférences, M. James H. Hyde qui allait parler de la littérature française aux Etats-Unis, il s'exprima ainsi :

« Je n'ai pas à vous présenter M. James H. Hyde, il n'y a pas d'Américain plus connu à Paris, ni de Parisien plus connu à New-York. » De fait, pour traiter des questions historiques ou littéraires franco-américaines, nul n'est plus qualifié que cet homme doublé d'un érudit qui a tant fait pour rapprocher chaque jour la France et les États-Unis dans le domaine intellectuel comme dans le domaine politique.

1°) *Questions historiques* (Conférence faite au Comité France-Amérique, le 12 décembre 1912). — Comme il le dit lui-même, M. Hyde ne s'est pas proposé d'épuiser, dans une conférence d'une heure, un sujet qui mériterait toute une vie, mais de préciser les faits historiques des relations franco-américaines, en insistant sur de nombreux détails anecdotiques qui forment comme le cadre destiné à faire ressortir le fond du tableau.

Au début, ces relations furent naturellement bonnes, puisque c'est à la France que les États-Unis ont dû leur indépendance, et M. Hyde est le premier à admirer le mouvement de générosité qui poussa la France à donner son sang et son argent à la jeune République ; mais, en psychologue avisé, il découvre à l'alliance franco-américaine des raisons plus complexes et moins désintéressées, et il ne se trompe guère, car il est certain que les Français et leur gouvernement désiraient prendre leur revanche du traité de 1763, et voulaient rétablir, par la création d'un contrepoids nouveau, l'équilibre de l'Europe rompu, depuis cette date fatale, au profit de l'Angleterre. Pour un motif de même nature, l'Espagne et la Hollande se déclarèrent pour l'Amérique. En France, l'appui secret devint une alliance ouverte à partir de Saratoga et du séjour à Paris du « bonhomme » Franklin : sur lui, sur Lafayette, sur Paul Jones, le grand marin dont Napoléon, qui s'y connaissait en hommes, disait : « S'il avait vécu, la France aurait eu un amiral », sur Rochambeau, sur Washington, etc., les anecdotes abondent et donnent de la saveur à tout le récit.

L'avènement du 1er Empire, comme celui du 2me, amena un léger refroidissement dans les relations entre les deux pays, refroidissement qui fut accru, pour l'un, par le blocus continental, pour l'autre, par l'expédition du Mexique. Depuis 1870, elles n'ont point été troublées, et, en 1907, à la conférence d'Algésiras, les Etats-Unis, qui prenaient part pour la première fois à un congrès européen, soutinrent énergiquement le point de vue français.

Mais elles peuvent devenir meilleures encore, car il arrive que les intérêts privés sont parfois opposés, et comme les peuples, en République, ont voix au chapitre, ils forcent parfois les gouvernements à faire ce qu'ils ne voudraient pas faire. Il faut par suite entreprendre l'éducation des deux peuples, il faut qu'ils se connaissent mieux, que les échanges d'idées soient aussi suivis que les échanges de choses. C'est la charge des Chambres de Commerce, c'est celle de la presse des deux pays.

Leur alliance leur a toujours valu la victoire ; dans l'avenir il en doit être de même, puisque, comme l'a dit Patrick Henry à la Convention de Virginie : « Le meilleur moyen de juger l'avenir, c'est le passé. »

2°) *Questions littéraires* Conférence faite le 17 décembre 1913 à la Société de

Conférences). — M. Hyde ne se contente pas de connaître notre histoire, il possède à fond notre langue qu'il parle comme sa langue maternelle, et notre littérature : il l'a prouvé en exposant dans une deuxième conférence, pleine de finesse et de grâce, le rôle que jouent les lettres françaises dans la vie intellectuelle des Etats-Unis.

Après un préambule où il examine rapidement les différences souvent profondes qui existent, par suite des diversités de climat, d'origine et de peuplement, entre tels et tels Etats de l'Union, il constate qu'aux Etats-Unis, ce sont les femmes qui sont souvent les alliées de la littérature française, et même de la littérature en général. C'est que les hommes sont absorbés pour la plupart par les affaires, et que seules les femmes, « placées en Amérique sur un piédestal où elles sont isolées et s'ennuient », ont assez de temps pour se permettre de parler littérature. C'est du moins ce qui se passe dans les hautes classes, qui parlent le français couramment, car, dans les universités, un public d'hommes et de femmes, important sinon par le nombre du moins par la qualité, lit beaucoup; mais dans les classes moyennes, on ne lit guère que le journal du dimanche, qui, avec le cinéma, tient lieu de toute littérature, même américaine.

Maintenant que lit-on ? C'est l'une des questions les plus importantes, et il faut citer textuellement M. Hyde : « Qu'on imagine, dit-il, ce qu'un bon livre français peut apporter de joie, de grâce, de douceur et de beauté dans une fournaise de la vie américaine ; il ouvre à ceux qui le feuillettent des horizons nouveaux, — et je me suis dit souvent que ce serait une aventure à conter que le voyage d'un livre français aux Etats-Unis... etc... ». Parmi les romanciers, Balzac et Dumas père ont été longtemps les plus lus ; les conteurs comme Daudet et Maupassant ont aujourd'hui plus de fervents ; dans le domaine de l'histoire, les mémoires du XVIIIe siècle et de l'Empire ; au théâtre, les auteurs dramatiques simples, Dumas fils et Sardou rencontrent la faveur. La poésie a peu de lecteurs, et la raison s'en trouve facilement : « Toutes les autres civilisations se sont développées suivant des habitudes déterminées : le rêve et la poésie sont à leur origine. L'Amérique, elle, a débuté par l'action et n'a pas eu le temps de rêver. » Il est probable qu'il n'en sera pas toujours ainsi, car « elle se sent, dit encore M. Hyde, attirée, précisément à cause de ce « vide initial », vers la France, dont la civilisation est sortie de la Grèce et de Rome, tandis que la sienne est apparue brusquement, par suite d'un effort de volonté. Elle a quelque chose de tendu et de dur, de là son activité, son caractère pratique et précis, de là aussi une certaine tristesse, une certaine rudesse, mais, par contraste, une admiration envieuse de l'effort pour l'effort, de la méditation, de la gaieté, de la politesse et de la joie de vivre, de tous les raffinements enfin d'une vieille civilisation. »

Que si l'on se demande pourquoi elle ne s'adresse pas à la littérature anglaise pour trouver une bonne partie de ce qui lui manque, M. Hyde répond ingénieusement que l'anglais est trop accessible : c'est le parent qu'on voit souvent ; la littérature française, moins proche, attire davantage la curiosité et prend des aspects de « princesse lointaine. »

Il serait difficile de montrer d'une manière plus jolie et plus attachante tout ce que l'Amérique aurait à gagner à un commerce intellectuel plus étroit avec la France ; la conférence de M. Hyde se termine par un appel à de nouveaux efforts des deux côtés de l'Atlantique pour atteindre ce but. Qui ne souscrirait à ce désir ? Nous en tirerions, nous aussi, de bien précieux avantages. Car, en somme, ce que les Américains nous envient, c'est notre passé surtout, et ce que nous voudrions, nous, c'est leur présent.

Ch. A. M.

Les précurseurs de Jacques Cartier (1497-1534). — Depuis plusieurs années se poursuit à Ottawa, sous les auspices du ministre de l'Agriculture du Dominion, une publication du plus haut intérêt, celle des *Archives Canadiennes*. De celles-ci, pour former le volume paru en 1913, M. Higgard a tiré toute une collection de documents relatifs à l'histoire du Canada, durant la période qui s'est écoulée entre le 1er voyage de Jean Cabot jusqu'à l'arrivée de Jacques Cartier dans le golfe du Saint-Laurent. Les documents reproduits in-extenso sont écrits en diverses langues, en latin, en espagnol, en portugais, en italien, en anglais et en français, et accompagnés, sauf pour ceux écrits en français, d'une traduction anglaise. C'est dire que le travail de M. Higgard est considérable.

Il lui a permis de faire, dans son introduction, qui, remarquons-le en passant, est écrite en français et en bon français, un résumé très complet des voyages et des explorations accomplis par les hardis navigateurs de l'époque, contemporains et émules de Colomb, et dont le premier fut Giovanni Caboto. On ne sait rien de la première partie de la vie de Cabot, sinon que, né à Gênes, il fut naturalisé citoyen vénitien en 1476. C'est en voyageant sous le pavillon de la célèbre République qu'il pénétra en Arabie jusqu'à la Mecque ; là, apprenant que les épices, parfums et pierres précieuses qu'il y trouvait venaient par caravanes du N. E. de l'Asie, il eut l'idée que ces marchandises pourraient être apportées directement en Europe à travers l'Océan de l'Ouest, et ce fut pour rechercher cette route d'Europe en Asie par l'Ouest que partirent de Bristol les expéditions de Cabot, venu s'installer en Angleterre en 1484. Après deux tentativss infructueuses, celle de 1497 réussit, c'est-à-dire que Cabot atteignit Terre-Neuve, croyant être arrivé à l'extrémité N.E. de l'Asie. En 1498, nouveau voyage où fut aperçue la côte du Groënland ; mais au retour la déception des marchands anglais, qui ne voyaient revenir ni épices ni pierres précieuses, fut telle qu'aucune autre expédition ne partit de Bristol pendant les trois années suivantes, et que celle de 1501 ne fut pas confiée à Cabot et à ses fils. Entre temps, les Portugais avaient commencé à explorer les mêmes côtes, et en 1500, Corte Real avait abordé au Groënland, où il retourna l'année suivante. En 1504, apparurent des navires français, montés par des pêcheurs bretons et normands, et depuis, chaque année, les côtes de Terre-Neuve furent visitées par leurs bateaux de pêche. Les explorations reprirent en

1520 (expéditions de João Fagundes, de Giovanni de Verrazano pour le compte du roi de France, de Stephen Gomez en 1524-1525, Portugais au service de l'Espagne qui explora la côte Est du continent américain de la Nouvelle-Ecosse au golfe du Maine, et rentra en Espagne après avoir touché à Cuba).

En 1527, le roi Henri VIII envoya deux vaisseaux à la découverte, par le détroit de Davis, du fameux passage qui devait conduire dans l'est de l'Asie : la tempête fit sombrer l'un des deux navires, l'autre, après avoir longé le Labrador, redescendit au Sud, suivant à peu près la route de Gomez.

Nous arrivons alors à 1534, date de l'exploration du golfe de Saint-Laurent par Jacques Cartier qui était parti, lui aussi, dans l'espoir de trouver le passage tant cherché.

Là se termine l'introduction du livre de M. Higgard, et là commence la série de documents dont un bon nombre est extrêmement curieux, et qui passionneront les chercheurs de vérités historiques.

Ch. A. M.

Lettres inédites de Humboldt. — M. le Prof. Juan A. Dominguez, directeur de l'Institut de Botanique et de Pharmacologie de Buenos Aires a eu l'heureuse fortune de recueillir du fils même d'Aimé Bonpland les papiers que lui avait légués son père. Dans un magnifique volume [1], qui constitue le tome premier d'une importante série, il publie aujourd'hui en fac-simile les lettres adressées par le grand Humboldt au modeste savant français, dont notre regretté Président, M. Hamy, a retracé de main de maître la carrière laborieuse et mouvementée. On devine aisément le grand intérêt d'une telle publication, et il faut sincèrement remercier le gouvernement argentin de n'avoir pas hésité à l'entreprendre. Comme le dit fort justement M. H. Cordier dans la belle préface qu'il a écrite pour ce recueil : « La mémoire de Bonpland a été négligée en France, le nom même d'une rue de Paris ne rappelle pas sa glorieuse carrière ; la publication des papiers de Bonpland par l'Institut de Botanique et de Pharmacologie de Buenos Aires est le commencement de la réparation. Que la République argentine reçoive les remerciements et l'expression de la reconnaissance des savants de la Vieille Europe ! »

P. R.

Les Indigènes de l'Alaska. — Les populations qui occupent les immenses territoires encore partiellement inexplorés de l'Alaska semblent être relativement peu denses, autant que des statistiques forcément infidèles peuvent en

1. *Archives inédites de Aimé Bonpland.* Tome I. *Lettres inédites de Alexandre de Humboldt*, avec préface de Henri Cordier, de l'Institut (*Trabajos del Instituto de Botánica y Farmacología. Facultad de Ciencias médicas de Buenos Aires*, N° 31), Buenos Aires, 1914.

donner une idée. Les indigènes, en comprenant les Esquimaux, ne compteraient que 25.000 individus ; leur nombre décroît d'ailleurs rapidement, en raison de la fréquence de la tuberculose et des ravages de la syphilis et de l'alcoolisme.

Les autochtones de l'Alaska se divisent en six tribus principales : les Chilkat, les Stikine, les Yakuta, les Haidah, les Aléoute, les Auk ; on doit encore leur ajouter une fraction du grand groupe des Déné, qui occupe tout le pays entre la baie d'Hudson et le Yukon. Toutes ces tribus, mal connues au point de vue ethnologique, ont entre elles de grandes affinités anthropologiques et ethnographiques ; d'ailleurs l'auteur se refuse à leur assigner une origine asiatique. Cela ne laisse pas que d'être surprenant, car, contrairement à son assertion, il existe, dans les mœurs et l'aspect physique des indigènes de l'Alaska, d'indéniables affinités avec les habitants de l'Asie nord-orientale. L'argument sur lequel il s'appuie que l'Amérique en général et notamment l'Alaska furent, depuis les temps les plus reculés de la préhistoire, occupés par l'homme, n'est pas, semble-t-il, irréfutable, et les plus récentes discussion sur le peuplement de l'Amérique tendent à démontrer le peu de vraisemblance d'une telle hypothèse.

Sauf ces quelques restrictions, l'auteur apporte, sur l'ethnographie des populations de l'Alaska, d'intéressants renseignements ethnographiques, d'autant plus utiles qu'ils ont trait à des groupes d'indigènes encore peu connus (*Bulletin de la Société de géographie de Québec*, 1912, n° 4).

Dr P.

Handbook of Indians of Canada. — Le bureau géographique du Canada vient de publier, sous la direction de M. James White, le manuel des Indiens du Canada qui n'est qu'une nouvelle édition d'une partie du *Handbook of American Indians, north of Mexico*, paru en 1907, sous les auspices du *Bureau of American Ethnology*. Ce n'est plus actuellement la place de dire la valeur considérable et la haute portée scientifique de cet ouvrage qui, entrepris en 1873, ne fut terminé qu'en 1910.

Sur certains points, le *Handbook of Indians of Canada* vient compléter l'œuvre originale : il contient des notices inédites sur les populations canadiennes, une liste des réserves indigènes et une carte ethnographique. Tel qu'il est présenté, ce manuel ne fait donc pas double emploi avec le *Handbook of American Indians* et sera de la plus grande utilité pour tous les ethnologues.

Dr P.

Géographie de la Basse-Californie. — Dans l'important ouvrage intitulé *Reseña geográfica y estadistica de la República mexicana* qui est actuellement en cours de publication à México, vient de paraître le fascicule consacré

au *Territorio de la Baja California* de notre collègue Léon Diguet [1]. Ce mémoire de quarante pages in-4°, où figurent de nombreuses illustrations, comprend une dizaine de chapitres où sont exposés : les généralités sur le pays, l'aspect de la péninsule, la climatologie, la faune et la flore, l'historique ethnographique, la division politique, les pêcheries du golfe de Californie, l'industrie minière, l'agriculture, les exploitations diverses du sol, les voies de communication, la bibliographie.

Jusqu'ici, les ouvrages géographiques avaient quelque peu délaissé la péninsule californienne comme étant un pays désertique dénué d'intérêt économique en comparaison des autres états si riches du Mexique.

L'exploitation des importantes mines de cuivre du Boleo où l'on est arrivé à établir d'une façon stable une population d'une dizaine de mille habitants sur un des points les plus désolés du pays, les pêcheries de perles du golfe de Californie dont un établissement vient de réussir avec succès l'élevage et la culture en grand de l'huître perlière et le point stratégique que la péninsule occupe sur l'Océan Pacifique paraissent devoir assurer une évolution rapide et des plus prospères à ce pays resté jusqu'ici dans le plus profond dénûment.

P. R.

Encyclopaedie van Nederlandsch-West-Indië. — La littérature sur les colonies néerlandaises (la Guyane et les îles de l'Amérique Centrale) se trouve dispersée dans de nombreux ouvrages et périodiques. Cette encyclopédie est le premier livre qui contiendra un résumé de tout ce que nous savons maintenant sur les colonies néerlandaises dans l'Amérique centrale.

L'ethnologie et l'anthropologie ont été traitées par Dr H. ten Kate, Jhr. L. C. van Panhuys, Joh. F. Snelleman, la botanique par Dr J. Boldingh, Dr C. J. J. van Hall, Prof. Dr A. Pulle, la zoologie par Dr R. Horst, Dr E. D. van Oort, Dr J. J. Tesch, Prof. Dr G. C. J. Vosmaer, la géologie et la minéralogie par Dr H. v. Cappelle, J. A. Polak, l'histoire par Dr J. de Hullu et M. J. Kollewijn, la géographie par H. Zondervan, le droit par M. H. W. C. Bordewijk, etc.

L'encyclopédie qui est éditée chez Martinius Nijhoff (La Haye) paraîtra en 10-15 livraisons à Gld. 2. Elle sera complète en 1915.

P. R.

Une description de México de la fin du XVIIIe siècle. — Sous le titre *Exacta descripción de la magnifica corte mexicana, cabeza del nuevo americano mundo, significada por sus essenciales partes, para el bastante conocimiento de su Grandeza*, Juan Manuel de San Vicente publia à Cadiz une description de México, terminée en 1768. Cet opuscule constituant une rareté, la Direction du Musée national d'archéologie de México a eu l'heureuse idée de le faire réimprimer (*Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y*

1. Diguet (Léon). *Territorio de la Baja California. Reseña geográfica y estadistica.* Librería de la Vda Bouret, 45, avenida Cinco de Mayo, México, 1912.

Etnología, t. V, 1913, p. 3-40). De ce document intéressant pour l'histoire de la capitale mexicaine, il n'y a à retenir pour l'Américanisme que les quelques pages où l'auteur donne la succession des empereurs indiens.

P. R.

L'itinéraire du voyage de Don García Hurtado de Mendoza aux provinces des Coronados et Ancud. — Le tome VII (1913) de la *Revista chilena de Historia y Geografía* contient trois importants mémoires de MM. Alberto Edwards, Tomás Thayer Ojeda et Crescente Errázuriz (p. 301-424) consacrés à la reconstitution de l'itinéraire de don García Hurtado de Mendoza, d'après le récit qui en est fait dans « La Araucana » par Alonso de Ercilla, qui faisait partie de l'expédition. Les conclusions des auteurs sont sensiblement concordantes. Les explorateurs, partis de Villarica le 9 février 1558, arrivent à Valdivia le 11, campent le 14 sur les rives du rio Bueno, puis de là par une route encore mal fixée, et après s'être égarés pendant sept jours, atteignent le 26 le golfe de Reloncaví, qu'ils longent jusqu'au détroit de Tautil, où ils s'arrêtent le 28. C'est de là qu'Ercilla passa dans une île où il grava sur un tronc d'arbre la strophe suivante :

Aquí llegó, donde otro no ha llegado,
Don Alonso de Ercilla, que el primero
En un pequeño barco deslastrado,
Con sólo diez pasó el desaguadero ;
El año de cincuenta y ocho entrado
Sobre mil y quinientos por Hebrero
A las dos de la tarde el postrer día
Volviendo a la dejada compañía.

Cette île était l'île de Puluqui et non pas l'île de Chiloe, comme on l'a admis souvent.

P. R.

The Quaterly Journal of the Society of American Indians. — Cette nouvelle revue est l'organe officiel de la Société des Indiens d'Amérique. Récemment fondée, elle se propose de réunir, en un groupement homogène, les Indiens qui, par leur instruction, ont acquis aux États-Unis des situations importantes, en même temps que tous ceux qui s'intéressent à l'évolution, au passé et à l'avenir de leur race. Le programme de la Société est exposé dans les premiers numéros de son *Journal*, et, parmi les divers buts poursuivis, dont plusieurs ont une importance sociale considérable, un des principaux est de retracer l'histoire exacte des Indiens d'Amérique, et de fixer, d'une manière définitive, leurs anciennes coutumes.

On connaît trop la valeur des travaux ethnographiques publiés déjà par un certain nombre d'auteurs Indiens, pour douter de la réussite de la nouvelle société et de l'intérêt de son bulletin.

Dr P.

Boletín de historia y antigüedades. — Nous avons reçu le tome VIII correspondant aux années 1912-1913 de cette revue trop peu connue, organe de l'Académie nationale d'histoire de Bogotá. Outre de nombreux articles historiques d'intérêt surtout local, nous y relevons une note de Phil. Hakspiel sur *Alexandre de Humboldt dans ses relations avec la Colombie et le Vénézuela* (p. 321) ; un article de J. T. Henao et Santiago Vélez sur *les Indiens Quimbayas et Pijaos* (p. 613), un autre de J. R. Lanao Loaisa sur *les Indiens Arhuacos* (p. 39) ; une brève *notice sur la langue chibcha*, par Martin Medina (p. 183) et enfin un curieux travail de E. Posada sur *la lagune de Guatavita* (p. 235) où l'auteur montre que, dès le milieu du XVIe siècle, se fit jour l'idée de dessécher le lac pour découvrir les trésors que les Indiens y avaient jetés.

Un échange régulier de publications étant désormais établi entre l'Académie d'histoire de Bogotá et notre Société, nous aurons désormais souvent l'occasion de signaler les travaux trop souvent ignorés des historiens et ethnologiens colombiens.

P. R.

Boletim do Museu Goeldi. — Avec un long retard, provoqué pur une absence prolongée du Directeur, M. Jacques Huber, le tome VII du « Bulletin du Musée Goeldi », correspondant à l'année 1910, vient de paraître. Cette intéressante publication brésilienne reprendra d'ailleurs bientôt sa régularité, car on annonce la distribution prochaine du tome VIII et la publication du tome IX pour le milieu de 1914. Le beau volume de 344 pages largement illustré que vient de recevoir notre bibliothèque renferme de très intéressants articles : le premier est de Mlle Snethlage (*A travessia entre o Xingú e o Tapajoz*) ; il relate l'importante exploration réalisée par l'auteur dans une des régions les moins connues du Brésil ; nos lecteurs la connaissent déjà par la relation qui en a été publiée dans *Zeitschrift für Ethnologie* (cf. *Journal*, t. IX, p. 177). Une carte de la zone parcourue et 15 belles planches l'accompagnent. En appendice, se trouvent les vocabulaires recueillis par Mlle Strehtlage chez les Chipaya et les Curuahé ; ces langues ont fait l'objet d'une étude de Koch-Grünberg ; toutes deux sont des dialectes tupi : la première est voisine du Yuruna, la seconde du Munduruku.

Les autres mémoires contenus dans le tome VII sont consacrés à la botanique. Ils sortent par suite du cadre de nos études. Je signalerai toutefois le beau travail de J. Huber sur le genre *Hevea*, et la carte très interessante qui l'accompagne, où sont indiquées les zones à caoutchouc brésiliennes. Une couleur spéciale correspond à chacune des espèces qui fournissent la précieuse substance. C'est, je crois, l'étude la plus complète qui ait été publiée sur la question [1].

P. R.

1. Depuis que j'ai rédigé cette note, m'est arrivée la triste nouvelle de la mort de M. J. Huber, décédé au Pará, le 18 février, à la suite d'une attaque d'appendicite. Le monde savant déplorera la disparition de ce savant, qui fut un remarquable botaniste et dirigea d'une façon si intelligente et active le Musée Goeldi.

Actes de la XVIIIe session du Congrès international des Américanistes. — Il faut féliciter sincèrement le comité de Londres de la rapidité avec laquelle il a su faire paraître les actes du Congrès de 1912. En un an, il a pu mettre sur pied deux beaux volumes qui forment un ensemble compact de 570 pages, et qui viennent embellir la série des comptes rendus des Congrès internationaux d'Américanistes. On appréciera surtout les résumés en anglais qui suivent les mémoires les plus importants. Nos lecteurs trouveront dans le *Bulletin critique* l'analyse de ces travaux, à l'exception de certains, que leurs auteurs ont publiés ailleurs, et qui ont été déjà signalés : *Early man in South America*, par A. Hrdlička (cf. *Journal*, t. X p. 15); *Pronominal classification of certain South American linguistic Stocks at the great Chanca confederacy : an attempt to identify some of the Indian nations that formed it*, par S. A. Lafone-Quevedo (t. X, p. 281); *The story of Eight Deer in Codex Colombino*, par J. Cooper Clark (t. XI, p. 323) ; *El signo escalonado en las ideografías americanas con especial referencia à Tiahuanacu*, par A. Posnansky (t. X. p. 590); *Influencias de la cultura de Tiahuanacu en la región del Noroeste Argentino*, par S. Debenedetti (t. X, p. 246), *Los Quimbayas*, par E. Restrepo Tirado (t. IX, p. 410) ; *Escritura pictórica* par F. del Paso y Troncoso (t. X, p. 578); *A note on the position and extent of the great temple enclosure of Tenochtitlan, and the position, structure, and orientation of the teocalli of Huitzilopochtli*, par Maudslay (t. XI, p. 274). Je ne ferai que mentionnner le mémoire de Manuel de Oliveira Lima intitulé *A Protecção dos Aborigenes brazileiros*, ayant exposé ici même l'organisation, le but et les premiers résultats du service de protection des Indigènes, établi au Brésil (t. X, p. 687).

P. R.

XIXe Congrès international des Américanistes (2e Session). — Conformément à la décision prise à Londres en 1912, la 2e session du XIXe Congrès international des Américanistes [la première a lieu à Washington (cf. *Journal*, t. X, p. 702)] se tiendra à La Paz (Bolivie), au mois de novembre 1914, sous les auspices du gouvernement bolivien, de la Direction générale de statistique et d'études géographiques, de la Société de géographie de La Paz, et de l'Université de San Andrès. Le président du comité d'organisation est notre collègue, M. M. V. Ballivián ; le secrétaire général, M. le prof. Arthur Posnansky à qui les adhésions doivent être envoyées à l'adresse suivante : *Instituto « Tihuanacu » de antropología, La Paz (Bolivie)*. Les souscriptions, fixées à 25 francs pour les membres adhérents, à 12 francs 50 pour les membres associés, sont reçues par le trésorier, M. Guillermo Morris, sub-Gerente del Banco de la Nación boliviana, La Paz.

Les membres sont priés d'envoyer un résumé des communications qu'ils se proposent de faire au congrès avant le 15 septembre au Secrétaire général.

Un programme des excursions sera distribué incessamment.

P. R.

XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — Le tome II du Congrès, qui s'est tenu à Genève en 1912, vient de paraître. Il renferme plusieurs articles relatifs à des questions américaines, qu'il convient de signaler à nos lecteurs. En dehors des articles de MM. Gates, Winchell, Giuffrida-Ruggeri, de Mme Barnett, qui sont analysés d'autre part (cf. *Journal*, t. XI, p. 255, 265, 276, 326), nous citerons une étude de M. A. Hrdlička sur les *Restes dans l'Asie orientale de la race qui a peuplé l'Amérique*, qui est un excellent résumé du travail publié en anglais par le savant anthropologue (cf. *Journal*, t. X, p. 556), et une note de Ch. Peabody consacrée à *L'état présent de la question de l'Homme glaciaire à Trenton, New-Jersey (États-Unis)*, qui avait été déjà présentée par l'auteur au Congrès des Américanistes de Londres (cf. *Journal*, t. XI, p. 264).

P. R.

IIIe Congrès international des Études historiques. — On doit à Mlle Adèla C. Breton un compte rendu détaillé du 3e Congrès international des études historiques (*American anthropologist*, 1913, p. 460-469), tenu à Londres en Avril 1913. A côté de communications d'un haut intérêt général mais qui ne touchent que de fort loin à l'américanisme, on notera des études se rapportant au Nouveau-Monde. C'est d'abord une note de Don Agustin Edwards, ministre du Chili, qui expose l'évolution historique de l'Amérique latine, et montre que, malgré la communauté d'origine, chaque nation de l'Amérique du Sud progresse dans un sens différent, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel. — M. A. P. Maudslay présente des cartes pour expliquer l'itinéraire suivi par Cortès du Mexique au Honduras. — M. Seler, traitant de la question toltèque, montre que la civilisation de ces indigènes s'étendait sur la plus grande partie du plateau mexicain. Plus tard, les Toltèques furent chassés par des tribus venues de la vallée de México et se réunirent sur la côte de l'Atlantique, tandis que quelques-uns d'entre eux se mélangèrent aux conquérants. — A l'aide d'anciennes cartes, M. J. A. de Villiers retrace l'histoire des Guyanes, découvertes par les Espagnols en 1500, et colonisées par eux en 1591. Les Hollandais, dont l'influence devait, dans la suite, prédominer, ne s'installèrent en Guyane qu'en 1624, et surtout au XVIIIe siècle.

D^r^ P.

Nouvelles de l'expédition Stefánnson. — L'*American geographical Society* publie (vol. XLVI, 1914, p. 184-191) une lettre de M. Stefánnson, datée de Point Barrow, Alaska, 31 octobre 1913, dans laquelle l'explorateur signale les premiers épisodes de son voyage et fait part de ses projets ultérieurs. Nos lecteurs sont au courant du regrettable accident survenu au *Karluk*, sur lequel était embarqué notre collègue Beuchat (cf. *Journal*, t. X, p. 709). Nous sommes heureusement à l'heure actuelle tranquillisés sur le sort de l'équipage de ce

navire, par la dépêche suivante expédiée par le capitaine Bartlett, qui le commandait :

St Michaels, Alaska, 29 mai 1914.

Karluk, sous pression glace, sombra 11 janvier, 60 milles au nord de l'Ile Herald. Préparatifs faits l'automne dernier pour quitter navire : donc on est confortable sur la glace. Le 21 janvier, ai envoyé premier et deuxième officiers, et deux matelots avec détachement d'appui à Wrangel, avec vivres pour trois mois. Le détachement d'appui est revenu après les avoir laissés près de l'île Herald. Ils s'attendaient à aborder l'île quand la glace se mettrait près du rivage. Le 5 février, Mackay, Murray, Beuchat et Moris se servaient des traîneaux tirés par des hommes. Ai envoyé encore à l'île Herald 3 traîneaux, 20 chiens, du pemmican, des biscuits, de l'huile. La mer découverte empêchait d'atterrir. Il n'y avait aucun signe d'hommes. Il est à présumer qu'ils étaient partis à Wrangel. En revenant, on a laissé des vivres le long de la route. Bientôt après retour, ouragan de l'Est nous poussa à l'Ouest. Le 24 février, j'ai quitté le camp et le 12 mars j'ai atterri à Munroe. A Wrangel se trouvent : William, Mallock, McKinley, Mammen, Hadley, Chafe, Templeman, Morris, Beuchat, Williamson, ainsi qu'une famille eskimo. Chaque homme a des provisions pour 80 jours. Mars 17, deux hommes ont quitté Monroe avec vivres pour naufragés. A Game Island beaucoup de bois flottant. Ai quitté l'île le 18 mars. Un eskimo a atterri en Sibérie, 50 milles ouest du Cap Nord. Le 21 mai, le capitaine Pederson, du baleinier Hernann, a fait un grand détour et est venu me prendre à Harbour. Sondages, observations météorologiques et dragages ont été continuellement poursuivis avec succès.

Bartlett.

Comme suite à cette dépêche, le *Daily Mail* du 10 juin 1914 publie la note suivante :

Le bateau « Bear » va partir de Saint Michael, Alaska, pour Wrangel Island, dans le but de prendre l'équipage du « Karluk », navire de l'expédition Stefánsson.

Le capitaine Bartlett du « Karluk » accompagne le « Bear » de Saint Michael.

Il y a donc tout lieu de d'espérer qu'à l'heure actuelle, les naufragés ont été recueillis, et que l'expédition Stefánsson, reconstituée, pourra continuer la réalisation de son programme que des circonstances malheureuses ont entravé d'une façon si regrettable jusqu'ici.

P. R.

Découvertes du Pr. K. Th. Preuss en Colombie. — Au sujet de cette expédition dont nous avons donné le programme d'ensemble (cf. *Journal*, t. X, p. 704), nous trouvons dans *Les Débats* les renseignements suivants :

« Le docteur Preuss, conservateur du Musée ethnographique de Berlin, dirige dans la Colombie méridionale des fouilles aux frais et pour le compte de cet établissement. Les antiquités qu'elles ont fait apparaître consistent en dalles funéraires, souvent accompagnées de statues monolithes, couchées ou debout, dont quelques-unes atteignent quatre mètres de haut. M. Preuss en a découvert plus de 120 ; il en a pris des empreintes sur papier et des photographies. Ce sont pour la plupart des figures humaines, les unes mâles, d'autres femelles et d'autres indécises ; mais il y a aussi des figures d'animaux. Les hommes sont représentés avec des cuirasses, ainsi que des guerriers ; l'un d'eux tient une massue. Une des figures les plus remarquables est celle d'un homme à cheval sur les épaules d'un autre ; il a un groin de porc et des défenses. Plusieurs statues ont deux têtes, l'une en haut, la seconde à l'autre extrémité. Une femme porte à la main une demi-lune, tandis qu'une lune pleine l'entoure comme un nimbe. Parmi les animaux on reconnaît le jaguar, qui figurait déjà dans les bas-reliefs du Mexique, le puma, qui apparaît une fois monté sur quatre pieds d'homme, le singe et la grenouille ; mais les espèces les plus nombreuses appartiennent à la faune nocturne ou souterraine, chauve-souris, hiboux, serpents, lézards, iguanes. On n'a trouvé dans les tombeaux ni or, ni cuivre ; chose plus surprenante, on n'y trouve pas de squelettes. Toutes ces sculptures, au dire de M. Preuss, indiquent un art élevé ; il croit qu'elles représentent autant de divinités, dont la principale était la lune. Elles diffèrent de toutes les figures trouvées dans le reste de l'Amérique du Sud ».

P. R.

L'expédition du Muséum de Pennsylvania dans le bassin de l'Amazone. — *The Museum Journal* (1913), fournit de nouveaux détails sur la mission scientifique qui a été confiée par l'Université de Pennsylvanie à M. Curtis Farabee, mission dont il a été rendu compte ici (cf. *Journal*, t. X, p. 703), et dont le but principal est d'étudier les Indiens de la région et de récolter des documents ethnographiques. L'exposé détaillé du programme de M. Farabee est accompagné d'une très intéressante série de photographies d'Indiens Caribes, Sipibo et Arawak.

Dr P.

Retour du Dr Hamilton Rice. — On sait que le Dr Rice entreprit, en 1912, un voyage d'exploration dans la partie colombienne du haut bassin de l'Amazone. Il descendit d'abord l'Ariari, atteignit les sources du Uaupès, puis se dirigea, non sans de grandes difficultés, vers la rivière Macaya, et atteignit enfin Manaos. Indépendamment des résultats purement géographiques : détermination des sources de la Guainia, levés topographiques dans l'immense zone qui s'étend, à l'ouest du Haut-Amazone, entre le Guaviare, la Caqueta et le Rio Negro, le Dr Rice a recueilli un grand nombre d'intéressantes obser-

vations anthropologiques et ethnographiques (*Bulletin of the american geographical Society*, 1913).

Dr P.

Nouvelles de M. E. Nordenskiöld. — J'ai reçu de M. Arvid Hernmarck la lettre suivante, datée du 9 avril 1914 :

« Depuis deux mois, tous les amis de Nordenskiöld ont été très inquiets de n'avoir pas de ses nouvelles. Dans sa dernière lettre, qui a été datée de Cochabamba, 8 octobre de l'année passée, dans laquelle il me communiquait qu'il avait fait des découvertes très intéressantes, il me faisait part de son intention d'aller par Covendo chez les Indiens Chimano et de gagner de là Trinidad. C'est un parcours d'environ cent lieues qu'il faut faire à pied. Cette lettre m'est parvenue au mois de novembre et depuis lors, je n'avais reçu aucune nouvelle, lorsqu'il y a un mois à peu près arrivait de Pará au ministère des Affaires étrangères de Stockolm une dépêche dont voici la teneur : *Berg* (le compagnon de voyage de Nordenskiöld) *killed. Baron and baroness all right*. Cette dépêche semblait énigmatique à tous points de vue. Hier, j'ai eu le très grand plaisir de recevoir une lettre de Nordenskiöld, commencée à Santa Rosa le 31 décembre et terminée à Trinidad, par laquelle j'ai eu la preuve certaine qu'une catastrophe n'était arrivée ni à lui ni à sa femme. De Cochabamba, Nordenskiöld a gagné Cocapata, il a ensuite suivi le rio Cota-Cajes jusqu'à Covendo, route absolument vierge pour l'ethnographe et l'explorateur. A Covendo, il est resté quinze jours et en a profité pour recueillir une très intéressante collection de folk-lore. De là, par une marche de dix-sept jours, il a atteint le pays des Chimano, où il a séjourné quelques semaines, et où il a réuni des collections magnifiques, les premières qui aient été faites chez ces Indiens. De là, enfin, il est allé à Santa Rosa, sur les bords du rio Yacuma, puis à Cavinas, d'où il a fait un voyage chez les Madidi, tribu extrêmement sauvage. »

Quelques jours après la réception de cette lettre, les journaux publiaient la nouvelle du massacre de l'expédition. A ce sujet, M. Hernmark a bien voulu m'envoyer en date du 28 mai les renseignements complémentaires suivants :

« Je ne sais rien d'exact sur le sort de M. et Mme Nordenskiöld, mais mon opinion personnelle, et celle de tous les amis des explorateurs en Suède, est que la nouvelle publiée par les journaux est absolument dénuée de tout fondement. Elle n'est vraisemblablement que l'écho tardif de l'assassinat de leur compagnon. Nordenskiöld m'a écrit antérieurement que le bruit courait en Bolivie qu'il avait été assassiné par les Indiens, et la dépêche qu'il a envoyée de Pará n'avait d'autre but que de mettre fin à ces racontars. Le beau-frère de M. Nordenskiöld a été d'ailleurs prévenu par une lettre qu'il ne fallait pas espérer recevoir de nouvelles de l'expédition avant la fin de juin et que jusqu'à cette date, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. »

Il est donc probable qu'à l'heure actuelle, Nordenskiöld et sa vaillante femme poursuivent la réalisation du programme qu'ils s'étaient tracé.

C'est de tout cœur que la Société des Américanistes forme des vœux pour l'heureuse terminaison de leur magnifique exploration. Pour ma part, je suis très reconnaissant à M. Hernmarck d'avoir bien voulu me communiquer les importants renseignements qu'on vient de lire.

P. R.

Un monument en l'honneur de Champlain. — En 1912, de grandes fêtes ont eu lieu à Crown Point, pour célébrer le troisième centenaire de la découverte du lac Champlain par le grand explorateur qui lui a donné son nom. Actuellement, un comité vient de se former à Orillia dans la province d'Ontario, pour commémorer par un monument le troisième centenaire du premier voyage de Champlain dans cette région du Canada. Les organisateurs se proposent d'élever un monument dans le parc de « Couchioning Beach », à une cinquantaine de mètres du lac Ontario. L'emplacement choisi domine le goulet d'où partit l'expédition Champlain contre les Iroquois. L'inauguration doit avoir lieu en 1915. Dès maintenant, un concours est ouvert entre les sculpteurs, et tous les sujets britanniques ou citoyens français peuvent y participer. Une souscription publique a été ouverte pour couvrir les frais du monument estimés à cent mille francs environ, et déjà les gouvernements fédéral et provincial ont accordé une subvention importante (*La Canadienne*, avril 1914).

P. R.

Distinctions honorifiques. — Nous avons le grand plaisir d'apprendre que M. Carlos A. Villanueva vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Les membres de la Société des Américanistes de Paris, qui connaissent et apprécient les beaux travaux historiques de leur savant collègue, seront unanimes à applaudir à cette marque de haute estime donnée par le Gouvernement à un homme, qui est à la fois un américaniste de valeur et un sincère ami de la France.

Dans la promotion de l'Exposition de Gand, nous relevons avec joie le nom de notre excellent collègue, M. Henri de la Vaulx, nommé officier de la Légion d'Honneur, au titre de l'aéronautique. Tous les membres de la Société ont déjà applaudi de tout cœur à cette distinction méritée.

P. R.

Prix Bonaparte-Wyse. — La *Société de Géographie de Paris* a décerné cette année la médaille triennale fondée par M. L. Bonaparte-Wyse, dont on n'a pas oublié les voyages en Amérique et spécialement les belles études sur l'isthme et le canal interocéanique de Darien, à notre secrétaire général adjoint, le docteur P. Rivet. Ce prix, à attribuer à un travail publié sur l'Amérique tropicale, a été donné à notre collègue pour son beau travail

sur l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur*, qui lui avait déjà valu le prix Angrand.

Dr P.

Sommaires de « France-Amérique » (Articles de fonds).

Décembre 1913. Gabriel Hanotaux : États-Unis et Amérique latine ; — Charles Mourey : Les chemins de fer en Amérique. XIV. Les chemins de fer dans les Antilles (Cuba excepté) ; — Pierre Delautel : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. VIII. Reims et la Champagne ; — Capitaine G. Perrier : La crise de 1911-1912 en Équateur : la révolution de 1911 ; — La cité future, centre mondial artistisque et scientifique : discours de Émile Boutroux, conférence de Paul Adam.

Janvier 1914. Les États américains et la France. I. La civilisation atlantique et les Conférences de La Haye, par Léon Bourgeois ; II. La récente politique de la France à l'égard des populations américaines, par Abel Chevalley ; — En l'honneur des chefs des Missions diplomatiques américaines à Paris : discours de G. Hanotaux, S. L. M. Myron T. Herrick, marquis de Peralta, Léon Dausset ; — Pierre Debautel : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. VIII. Reims et la Champagne (*suite et fin*) ; — S. G. : L'armée chilienne jugée par le chef de la Mission militaire allemande.

Février 1914. L'art français en Amérique. L'exposition d'art français du Comité France-Amérique au Brésil : discours de François Carnot, Roll, Louis Hourticq, S. E. M. Olyntho de Magalhaes, Jacquier ; — Raoul Bigot : Chemins de fer nationaux du Mexique ; — Georges Scelle : Le contrôle financier des États-Unis et leur intervention dans les républiques centre-américaines. II. Honduras et Nicaragua ; — Henri Froidevaux : Les chemins de fer en Amérique. XIV. Alaska ; — Gerardin : Les établissements métallurgiques de Corral au Chili.

Mars 1914. En l'honneur de la République du Chili : discours de Paul Deschanel, S. E. M. Puga Borne, de Ribes-Christofle ; — Colonel Clément : La crise gouvernementale au Pérou ; — J. Décamps : La France à San Francisco et la question des porcelaines de Limoges ; — Louis Laffitte : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région de l'Est et le marché américain.

Avril 1914. P. Leroy-Beaulieu : Les chemins de fer en Amérique. XV. Les chemins de fer aux États-Unis ; — Paul Desprez : Impressions sur la vie politique et économique du Chili ; — Louis Guilaine : Le futur président de la république du Brésil : M. Wenceslao Braz ; — Louis Laffitte : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région

de l'Est et le marché américain (*suite*) ; — Gabriel Hanotaux : L'esprit international. Une préface à un livre du président Butler.

Mai 1914. M. Holguin y Caro : Les États-Unis et la Colombie ; — Jourdan (P. Sauvairi) : Le Chili intellectuel et social ; — Périgny (Maurice de) : La République de Panama, aperçu général et situation économique ; — Laffitte (Louis) : Les relations des ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région de l'Est et le marché américain (*suite*) ; — Barth (Jacques) : Les œuvres américaines de Paris. Les Nord-américains à Paris : la presse nord-américaine ; — Froidevaux (Henri) : Le tri-centenaire de la fondation de San Luiz de Maranhão.

Juin 1914. Les États-Unis et l'Amérique latine : Discours de MM. Myron T. Herrick, Puga Borne ; — Jéze (Gaston) : L'income-tax fédéral des États-Unis ; — Rebelliau (Alfred) : L'idée du Nouveau-Monde dans la littérature et la philosophie française du xve siècle à la Révolution ; — Laffitte (Louis) : Les relations des Ports et centres commerciaux de France avec l'Amérique. IX. La région de l'Est et le marché américain (*suite*).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

anthropologiques au Chili. — P. Rivet. Sur quelques dialectes panos peu connus.

Tome VIII (1911).

M. de Périgny. Les ruines de Nakcun (3 pl., 1 carte, 2 fig.). — L. Diguet. Idiome Huichol. Contribution à l'étude des langues mexicaines (1 carte). — Emile R. Wagner. La chasse chez les Indiens Baticola (1 pl.). — Capitan. Le XVIIe Congrès international des Américanistes (congrès du Centenaire), tenu à Mexico du 7 au 14 septembre 1910. — H. Vignaud. Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique. — P. Rivet. Affinités du Miránya. — Mme Zélia Nuttall. L'évêque Zumarraga et les idoles principales du grand temple de Mexico (1 fig.). — P. Rivet. La famille linguistique Peba. — De Charencey. Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne.

Tome IX (1912).

J. Humbert. Les origines et les ancêtres du libérateur Simon Bolivar. Les Bolivar de Biscaye (8 fig.). — E. Nordenskiöld. Une contribution à la connaissance de l'anthropogéographie de l'Amérique. — L.-C. van Panhuys. Les chansons et la musique de la Guyane néerlandaise. — De Charencey. Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne (*suite et fin*). — P. Rivet. Affinités du Tikuna. — H. Alliot. Fouilles de Tyuonyi, village préhistorique des Tewa, Nouveau-Mexique (E. U. A.) (3 pl., 1 fig.). — Emile Wagner. Le rio Salado (mœurs et coutumes). — P. Rivet. L'inauguration du monument de E.-T. Hamy (1 pl.). — H. Vignaud. Americ Vespuce ; l'attribution de son nom au Nouveau-Monde. — E. Guillemin-Tarayre. Le grand temple de Mexico (1 fig.). — E. Nordenskiöld. Etudes anthropo-géographiques dans la Bolivie orientale (9 fig.). — G. de Créqui-Montfort et P. Rivet. Linguistique bolivienne : Le groupe Otukè. — Capitan. Compte rendu du Congrès international des Américanistes, XVIIIe session, Londres, 27 mai-1er juin 1912. — Raoul Wagner. La fille de l'Esprit des Lacs.

Tome X (1913).

H. Vignaud. La question de l'antiquité de l'Homme américain. — F. Hestermann. Zur Transkriptionsfrage des Yagan (Feuerland). — M. Valette. Note sur la teinture de tissus précolombiens du Bas-Pérou. — C. G. Rickards. Notes on the « Codex Rickards » (3 pl., 13 fig.). — H. Beuchat. L'écriture maya (920 fig.). — M. Uhle. Die Ruinen von Moche (16 fig., 3 pl.) ; Zur Chronologie der alten Culturen von Ica (18 fig., 2 pl.). — G. de C. équi-Montfort et P. Rivet. Linguistique bolivienne. La famille linguistique Capakura (1 carte) ; Linguistique bolivienne. Les Affinités des dialectes Otukè (1 carte) ; Linguistique bolivienne. La langue Saraveka (1 carte). — A. Peccorini. Algunos datos sobre arqueologia de la Republica del Salvador. — L. de Hoyos Sainz. Crânes fuégiens et araucans du Musée anthropologique de Madrid (7 fig.). — R. Verneau. Une nouvelle collection archéologique du Mexique (3 pl., 5 fig.). — E. Sapir. Southern Paiute and Nahuatl. A study in Uto-Aztekan. — A.-F. Chamberlain. Nomenclature and distribution of the principal tribes and sub-tribes of the Arawakan linguistic stock of South America (1 carte).

NOTA. — Chaque tome renferme en outre de nombreuses analyses des travaux récemment parus se rapportant aux études américanistes.

JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
DE PARIS

SOMMAIRE DU TOME XI (FASC. 1)

	Pages
Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris au 1er janvier 1914	1
L'Américanisme et la Société des Américanistes, par H. Vignaud	1
Die Schreibweise der Pano-Vokabularien, par Ferd. Hestermann	21
L'établissement de la province de Loüisiane, poème inédit de Dumont de Montigny, par Marc de Villiers du Terrage	35
Ein Beitrag zur Sprache der Ipuriná-Indianer (Rio Purus, Brasilien), par Th. Koch-Grünberg	57
Le Grand Temple de Mexico, par E. Guillemin-Tarayre	97
Études d'ethnographie sud-américaine, par A. van Gennep	121
Quelques observations sur le tissage des tissus péruviens, par Mme A. Barnett	135
A propos des cushmas péruviennes, par Mme A. Barnett	137
Die Phonetik der Karaiásprache, par H. Kunike	139
Linguistique bolivienne. — La langue Mobima, par G. de Créqui-Montfort et P. Rivet	183
Lettre du Curé de la colonie française des îles Malouines (22 avril 1765), par H. Bourde de la Rogerie	213
Les voyages, découvertes et aventures de M. Savage Landor au Brésil, par P. Walle	217
Actes de la Société (novembre-décembre 1913; janvier-avril 1914)	229
Nécrologie : Paul Ehrenreich (P. Rivet) ; A.-F.-A. Bandelier (H. Vignaud) ; Charles Wiener (R. Verneau) ; Alfred Russel Wallace (H. Vignaud)	245
Bulletin critique	255
Mélanges et Nouvelles américanistes	361

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. le Dr CAPITAN, secrétaire général, ou à M. le Dr RIVET, secrétaire général adjoint, au siège de la Société, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal sont mises en vente au prix de 20 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 322 525 302